



HAL
open science

Coupés du monde

Yankev Celemenski, Michel Celemenski, Patricia Chandon-Piazza, Bernard Vaisbrot

► **To cite this version:**

Bernard Vaisbrot (Dir.). Coupés du monde : Un militant du Bund raconte la survie et la résistance juives sous l'occupation nazie en Pologne. Le Manuscrit, 2022, Témoignages de la Shoah, Philippe Weyl, 9782304053005. hal-03627440

HAL Id: hal-03627440

<https://hal.science/hal-03627440>

Submitted on 14 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Yankev Celemenski

Coupés du monde

Un militant du *Bund* raconte
la survie et la résistance juives
sous l'occupation nazie en Pologne



*Traduction française de Michel Celemenski
avec la collaboration de Patricia Chandon-Piazza
sous la direction de Bernard Vaisbrot*

Collection Témoignages de la Shoah

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah

Éditions
Le Manuscrit

Coupés du monde

Yankev Celemenski

Coupés du monde

Un militant du *Bund* raconte la survie et
la résistance juives sous l'occupation nazie en Pologne

*Traduction française de Michel Celemenski
avec la collaboration de Patricia Chandon-Piazzza
sous la direction de Bernard Vaisbrot*

COLLECTION
TÉMOIGNAGES DE LA SHOAH



Le Manuscrit
Paris

Édition originale en yiddish sous la direction d'Avrom
Shulman et Yankev Sholem Hertz, New York, 1963.

© Éditions Le Manuscrit, 2022
ISBN : 978-2-304-05300-5

Présentation de la Collection
« Témoignages de la Shoah »
de la
Fondation pour la Mémoire de la Shoah

En lançant sa collection « Témoignages de la Shoah » avec les Éditions Le Manuscrit, et grâce aux nouvelles technologies de communication, la Fondation souhaite conserver et transmettre vers un large public la mémoire des victimes et des témoins des années noires des persécutions antisémites, de 1933 à 1945.

Aux nombreux ouvrages déjà parus, la Fondation espère ainsi ajouter les récits de celles et ceux dont les voix sont restées jusqu'ici sans écho : souvenirs souvent enfouis au plus profond des mémoires individuelles ou familiales, récits parfois écrits mais jamais diffusés, témoignages publiés au sortir de l'enfer des camps, mais disparus depuis trop longtemps des rayons des bibliothèques.

Si quelqu'un seul ne peut décrire l'indicible, la multiplicité des récits peut s'en approcher.

En tout cas, c'est l'objectif que s'assigne cette collection à laquelle la Fondation, grâce à son Comité de lecture composé d'historiens et de témoins, apporte sa caution morale et historique.

Face à une actualité où l'instrumentalisation des conflits divers tend à obscurcir, confondre et banaliser ce que fut la Shoah, cette collection permettra aux lecteurs, chercheurs et étudiants de mesurer la spécificité d'une persécution extrême dont les uns furent acteurs, les autres, complices, et face à laquelle certains restèrent indifférents et les autres héroïques.

Puissent ces ouvrages inspirer à leurs lecteurs le rejet de l'antisémitisme et de toute autre forme d'exclusion, ainsi que l'esprit de fraternité.

Consultez le site Internet de la FMS : www.fondationshoah.org

**Comité de lecture
de la Collection
« Témoignages de la Shoah »**

Serge Klarsfeld, *président*
Isabelle Choko, *survivante de la déportation*
Alexandre Doulut, *historien*
Katy Hazan (OSE), *historienne*
Michel Laffitte, *historien*
Dominique Missika, *historienne*
Denis Peschanski, *historien*
Annette Zaidman, *enfant cachée*
Philippe Weyl, *responsable de la Collection*

Correction : Laurence Beilvert

Voir les **autres titres de la Collection** en fin de volume, pages 461-464.

Avant-propos

par Michel Celemenski
traducteur

Je dédie cette traduction à la mémoire de mes parents, Herman et Nauma Celemenski, et je l'offre, pour la mémoire, à mes filles, Maya et Ruby.

Merci infiniment à Yankev Celemenski :

– d'avoir écrit ce livre, qui est le récit de l'action d'un émissaire et activiste du *Bund* durant l'occupation nazie de la Pologne et un témoignage de la résistance juive. Il relate l'héroïsme et le sang-froid de militants connus, mais aussi d'autres, restés dans l'ombre, qui se battirent au nom de l'idéal qui animait le *Bund* pour maintenir en vie une civilisation vouée à la destruction et garder foi en l'avenir.

Il nous entraîne, avec force détails, dans le quotidien de différents ghettos¹ de Pologne, dont on peut suivre l'évolution avant et après la mise en œuvre de la « Solution finale » : Varsovie, Cracovie, Zagłębie, Lublin, Piotrków, Tomaszów Mazowiecki, Radom, Radzyń, Międzyrzec, Tarnów, Częstochowa et la forêt de Wyszków. Yankev décrit aussi le fonctionnement démocratique du *Bund* et son interaction – parfois difficile – avec les autres organisations résistantes : sionistes, résistants polonais de gauche et de droite.

1. 1) Depuis le Moyen Âge : quartier réservé aux Juifs pour faciliter leur vie communautaire et pour les protéger.

2) de 1940 à 1944 : quartier de concentration urbain des grandes villes de Pologne et de Lituanie imposé par les nazis ; en réalité, antichambre des camps de la mort. [ndt]

– de nous faire revivre la volonté et la lutte du peuple juif pour maintenir sa culture et sa dignité. De nombreux exemples émaillent le récit, dont une soirée littéraire animée par l'écrivain Yitskhok Kacnelson¹. « Trois jeunes écrivains, qui présentent leurs poèmes et leurs essais, sont assis sur scène. Kacnelson anime la soirée, suivie par ce public attentif et enthousiaste. Les thèmes des ouvrages sont le reflet du quotidien des participants. La parole féconde de Kacnelson est source d'inspiration pour de jeunes écrivains qui fleurissent comme des roses, jaillissant de ce terreau noir, maculé de sang. Kacnelson lance des piques à Dieu et au monde libre, qui gardent le silence pendant que les Juifs se noient dans des rivières de sang. » [p. 103 du présent volume]

– de ne pas être complaisant envers cette minorité de Juifs qui ont activement profité de la barbarie nazie – trafiquants, « opérateurs », policiers, collaborateurs gestapistes... Yankev n'épargne aucun détail. Sa description du cabaret *Sztuka*, installé au sein du Ghetto de Varsovie, où se côtoyaient Juifs collabos, Polonais et Allemands, nous donne la nausée, quand il observe : « [...] ce petit cocon coupé d'une ville qui subissait la douleur, la faim et la privation. » [p. 101]

– d'avoir abordé, avec beaucoup de lucidité et d'honnêteté, l'antisémitisme polonais dominant pendant la guerre, tout en rendant hommage aux organisations polonaises et aux nombreux Polonais qui, au péril de leur propre vie, sont venus en aide à la population et aux résistants juifs. Aux premières pages du chapitre « Un "Aryen" juif », il montre la justesse de son analyse de ce problème complexe qui nous taraude encore aujourd'hui.

– de partager avec nous le travail quotidien du *Bund* en faveur des personnes les plus touchées par la barbarie nazie et ses actions pour perpétuer la culture juive et la langue yiddish. En cela, *Coupés du monde* est une remarquable leçon d'humanité, revendiquant le

1. Ou Yitshak (ou Itzhak) Katzenelson. Poète et dramaturge, né le 1^{er} juillet 1886 à Karelichy (de nos jours, Biélorussie), et gazé le 1^{er} mai 1944 au camp d'extermination d'Auschwitz II-Birkenau (Haute-Silésie, Pologne). Il est principalement connu pour son élégie *Le Chant du peuple juif assassiné*, rédigée en yiddish en 1944 au camp de Vittel, d'où il fut déporté. [ndrc]

droit pour chacun de rester un *mentsh*¹, un être humain qui persiste à vivre au quotidien selon son éthique, affirmant sa culture et accomplissant son devoir de solidarité, même dans les conditions les plus cruelles et désespérantes.

Le *Bund*, organisation laïque et socialiste, est toujours resté fidèle aux grands principes des *mitzvès* (« bonnes actions ») de la tradition juive que chacun doit accomplir quotidiennement en contribuant au bien-être des autres à la hauteur de ses capacités. Cela comprend l'école gratuite pour les enfants de familles pauvres, des dons de vêtements et de nourriture aux plus dépourvus, le soutien d'orphelins, de foyers d'habitation pour les moins fortunés et les personnes âgées, l'aide financière sans contre-partie... Yankev et ses camarades (le mot le plus utilisé dans le texte) n'ont jamais cessé d'appliquer ces principes qui sont au cœur du judaïsme et du socialisme, mais aussi de toute communauté ou de tout système humaniste.

– par sa force d'écriture, d'avoir mis en lumière, dans des pages bouleversantes, le climat et l'état psychologiques dans lesquels se trouvaient les acteurs de cette tragédie : des personnes ordinaires qui ont su faire face à des souffrances extraordinaires, sans jamais perdre leur dignité, leur courage et leur empathie. Je pense à son père, qui s'est sacrifié pour sauver sa famille et un de ses voisins lors d'une rafle, en se livrant volontairement à la Gestapo. Je pense surtout aux épisodes où enfants et jeunes pris dans cet enfer ont pu, au moins un certain temps et grâce au *Bund*, continuer à vivre presque normalement, prenant un repas chaud tous les jours, allant à l'école, participant à des activités culturelles et sportives et surtout ayant encore une vie de famille et un espoir d'avenir.

Je pense à la petite Frumètel, qui chante fièrement *Di Shvunè*, l'hymne du *Bund*. Je pense à Moniekel, fils d'une prostituée et d'un père prisonnier de droit commun, qui trouve sa voie à l'école du *Bund* et périra plus tard les armes à la main. Et je pense à tous les autres, et en particulier aux enfants du sanatorium Medem de Miedzeszyn : au lendemain de leur déportation vers Treblinka, dans des termes d'une grande simplicité, Yankev nous fait ressentir sa

1. Mot yiddish signifiant « être humain », qui donne l'expression, *zayn a mentsh*, « se comporter convenablement ». [ndt]

douleur et son chagrin, le temps d'un trajet en train où les paysages de la campagne pleurent avec lui son deuil.

Mais son talent littéraire ne saurait être réduit à l'évocation du malheur. Il sait aussi garder cet œil malicieux, ce regard décalé qui nous a amenés à sourire, voire à rire, en traduisant certains passages. C'est cette sorte d'humour que Romain Gary, dans *La Promesse de l'aube*, définit comme « une déclaration de dignité, une affirmation de la supériorité de l'homme sur ce qui lui arrive », le témoignage de la vitalité et de la foi en l'avenir du peuple juif.

Son style et sa dramaturgie, voire son talent de scénariste, nous font aussi vivre les pérégrinations d'un roman d'espionnage. Yankev y navigue entre les ghettos et les zones aryennes sous une fausse identité, mis en danger à maintes reprises par les autorités d'occupation et leurs collaborateurs, mais toujours capable, grâce à son discernement (et parfois l'aide de la Providence), de déjouer la mort.

– d'avoir voulu survivre, d'avoir eu le courage de relater ces histoires et d'avoir offert à tous les disparus ce livre-sépulture. Dans la préface de son *Histoire du XIX^e siècle*, intitulée « Des justices de l'histoire », le grand historien Jules Michelet demande que l'on traite les disparus comme des proches : « Ainsi se fait une famille, une cité commune entre les vivants et les morts. »

Même si je porte le même patronyme que toi, Yankev, je ne connais toujours pas notre lien de parenté ; mais grâce à ton livre, j'appartiens désormais à ta famille et j'habiterai toujours cette cité commune que tu as bâtie dans mon esprit. Pour cela je ne pourrai jamais suffisamment te remercier.

Remerciements

Je remercie :

Heidi Klaimitz, ma chère amie de New York, qui m'a permis de découvrir ce livre qu'elle a trouvé par une extraordinaire *serendipity* au chevet de son père défunt, seul livre en caractères hébreux de sa bibliothèque. Elle m'a envoyé par la suite la traduction anglaise qui m'a permis très rapidement de réaliser l'importance de cet ouvrage.

Le professeur Eugene Orenstein, grand érudit de la culture juive et de l'histoire de la lutte ouvrière de l'Europe de l'Est, ancien doyen et professeur émérite de la faculté de yiddish de l'université McGill de Montréal, pour avoir rendu possible l'édition de la traduction anglo-saxonne de ce livre. Il a également eu la grande gentillesse de relire les entrées de l'index du présent volume (p. 423 et suivantes). Sa femme Mindy (filleule de Yankev), et lui étaient des grands amis de Yankev, qui avait connu pendant la guerre les parents de Mindy, Borukh Szpygiel/Spiegel et Khaykè, née Belchatowska, insurgés du Ghetto de Varsovie et résistants dans la forêt de Wyszaków.

Rivka Augenfeld, une grande amie de Montréal, infatigable dans son combat pour la langue et la culture yiddish.

Mes amis du club de yiddish de Lyon.

Bernard Vaisbrot, Émile Papiernik et tous ceux du Centre *Medem-Arbeter Ring* qui ont soutenu mon projet et permis la réalisation de ce travail, Bernard Vaisbrot ayant supervisé la traduction et rédigé des notes de bas de pages [ndt].

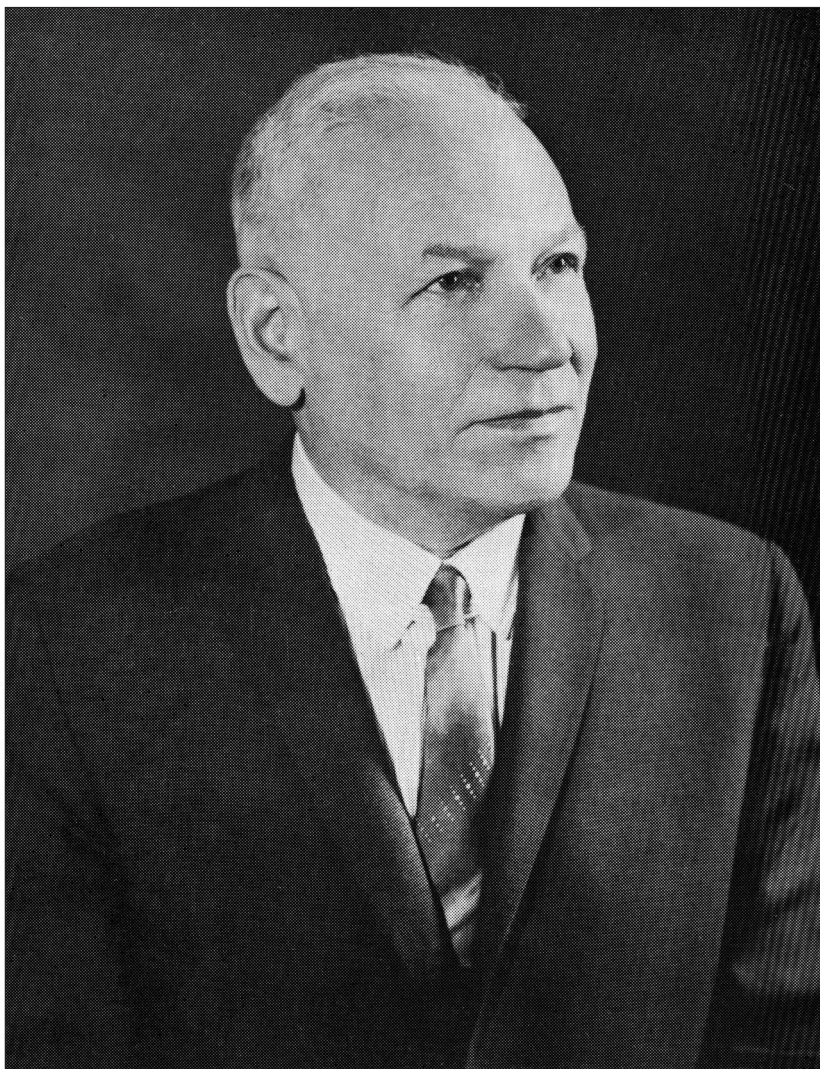
De même que Patricia Chandon-Piazza, pour son aide précieuse à la rédaction, à la création des noms de tous les protagonistes du livre pour l'établissement de l'index.

La Fondation pour la Mémoire de la Shoah d'avoir accepté l'édition de ce témoignage et le responsable de la Collection « Témoignages de la Shoah » pour la réalisation de celle-ci.

Ma femme, Sara Green, pour sa patience et son soutien émotionnel quand j'abordais les passages les plus éprouvants du livre.

Avertissements du traducteur

Pour des raisons de cohérence, la grande majorité des noms de famille et les noms de lieux respectent la norme polonaise, de même que les prénoms polonais. En revanche, les prénoms yiddish, même d'origine hébraïque, sont transcrits selon la phonétique du *YIVO (Yidisher Visnshaftlekher Institut*, renommé – en conservant son acronyme – *Institute for Jewish Research*, « Institut pour la recherche juive »). Un guide de prononciation des noms polonais et juifs est disponible page 422.



Portrait de Yankev Celemenski en tête de l'édition en yiddish, 1963.

*À la mémoire
de ma famille, morte dans les chambres à gaz
du camp de Treblinka,
et de mes camarades combattants,
tombés dans la lutte contre les nazis.*



יעקב צעלעמענסקי

מיטן
פאר שני מענעם
פאפאליק

א קוריער פון בונד דערציילט
וועגן יידישן חורבן און
ווידערשטאנד אונטער די
דייטשע נאציס.

צוגעגרייט צום דרוק — אברהם שולמאן און י. ש. הערץ

ניו יארק 1963

Page de titre de l'édition en yiddish (New York, 1963)
reprenant le dessin de couverture.

Préface

par Yankev Celemewski
1962

Pendant cinq ans, tout au long de la Seconde Guerre mondiale, j'ai vécu en Pologne sous le régime de terreur des nazis. J'ai connu toute la souffrance, bravé tous les dangers et enduré les exactions que le destin avait réservés aux Juifs. Je me suis retrouvé à plusieurs reprises au seuil de la mort, mais chaque fois, sur ce dernier chemin¹, il a suffi d'un coup du hasard pour que j'emprunte à nouveau la voie de la vie et de la lutte.

Le destin m'a chargé d'une mission particulière : je suis devenu un agent de liaison de la lutte contre les nazis et, grâce à mon visage aux traits aryens², j'ai ainsi pu parcourir de nombreuses villes et bourgades de la Pologne occupée. Opérant de manière clandestine pour le *Bund*, j'ai apporté de l'aide et diffusé de la presse interdite aux Juifs enfermés dans les ghettos et camps de concentration, et, par la suite, à ceux qui se cachaient du côté aryen dans des villes, à la campagne et dans les forêts.

Le drame de notre peuple coupé du monde s'est ainsi déroulé sous mes yeux.

1. « *Dem letstN veg* » dans l'original, faisant référence au *Chant des partisans juifs*. [ndt]

2. Adjectif dérivé d'un mot sanskrit signifiant « noble », utilisé à des fins colonialistes par l'Allemagne nazie, selon un mythe et une idéologie racistes faisant remonter les Européens à des populations d'Asie centrale d'il y a 4000 ans et instaurant des surhommes (les Germaniques ou « Aryens ») et des sous-hommes (Latins, Slaves, Africains, Sémites). À Varsovie, le côté « aryen » désigne la partie de la ville en dehors du Ghetto, partie interdite aux Juifs. [ndt]

J'ai commencé mon périple à une époque où les grandes communautés juives étaient florissantes ; mais lorsque j'ai achevé mon voyage, elles étaient meurtries et exsangues. J'ai aussi séjourné dans de petits *shtetlekh*¹ qui vivaient la fin de leur existence juive avant d'être livrés à leur destin final, leur destruction. J'ai d'abord voyagé en train, en tant que Polack², afin d'apporter de l'aide aux derniers survivants de la communauté juive de Pologne, traqués de tous les côtés, dans leur tragique clandestinité, avant d'être happés par la mort. J'ai été le témoin oculaire d'un peuple vivant les ultimes convulsions de son existence, avant que je ne tombe, hélas, moi-même, en septembre 1944, dans le sinistre filet des bourreaux nazis, où je suis resté captif jusqu'à la fin de la guerre.

Aujourd'hui, je fais partie des survivants. Pendant des décennies, je n'ai cessé d'entendre la plainte et les cris des Juifs assassinés : « Raconte au monde notre histoire. » Je savais que c'était mon devoir de transmettre la dernière volonté de ces Juifs envoyés à la mort, mais je n'arrivais pas à le faire. Je me demandais si je pouvais vraiment raconter tout cela, et comment relater réellement le drame qu'avait vécu mon peuple anéanti. Le doute m'envahissait, et le temps ne faisait qu'accroître ma douleur à l'égard de cette période enfouie dans le passé. Puis la peur que ces images d'horreur gravées dans ma mémoire ne s'estompent a commencé à me hanter. Alors j'ai décidé de raconter ce que j'ai vécu et traversé, et de relater ma vision de la destruction infligée au peuple juif.

1. Pluriel de *shtetl*, « bourgade » en yiddish. [ndt]

2. Terme familier, parfois méprisant, en yiddish ou en français, pour désigner un Polonais. [ndt]

Première partie



Moyshè Leyb Celemenski, le père de Yankev : rang du fond, 2^e depuis la dr. Devant lui (rang du milieu, 3^e à partir de la dr.), son épouse Sheynè Binè, la mère de Yankev. À gauche du père, Welvel, un des frères de Yankev. En présence de Hènèkh Goldszmid, dirigeant du *Bund* à Gàbin. Entre-deux-guerres. (Celemenski 1963)



Groupe de militants du *Bund*. Yankev Celemenski (rang du milieu, dernier à g.); Yankev Hiller (rang du fond, dernier à g.); Shloymè Notkowskî (rang du milieu, 2^e à partir de la dr.); Moris Gelbron (rang du bas, 3^e depuis la dr.); Leybel Frydman (rang du bas, 4^e depuis la dr.); Yisroel Damazer (rang du bas, dernier à g.). (Celemenski 1963)

Les jours avant la tempête

Je suis originaire de Varsovie. Mon père, Moyshe Leyb, était un Juif strictement orthodoxe¹ et hassidique². Adolescent, je m'engage comme militant au sein du mouvement de jeunesse du *Bund*³, sans plus jamais abandonner la cause, tout comme mes trois frères et mes cinq sœurs.

Juste avant que la Seconde Guerre mondiale n'éclate, pendant l'été 1939, le Conseil national des syndicats juifs me confie une mission. À l'époque, je suis tailleur pour dames et membre actif du syndicat des ouvriers du textile. Le Conseil national des syndicats juifs a l'habitude de m'envoyer dans les villes de province afin d'organiser les travailleurs juifs de cette branche. Mais cette fois-ci, ma mission est plus stratégique, je dois me rendre à Cracovie pour assumer la responsabilité du poste de secrétaire général de tous les syndicats juifs de cette ville.

-
1. Se dit d'un Juif qui donne la priorité à la pratique religieuse israélite, tout en respectant les lois du pays qu'il habite, mais en étant méfiant vis-à-vis de la modernité. [ndt]
 2. Hassidisme : mouvement piétiste et populaire juif fondé à la fin du XVIII^e siècle en Podolie (sud-est de la Pologne, aujourd'hui en Ukraine) en réaction à la grave crise religieuse du monde juif secoué par les massacres de Chmielnicki et le rigorisme ambiant. Il s'agit de promouvoir la joie et l'enthousiasme dans la prière. [ndrc : note du responsable de la coll.]
 3. Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie, « *Algemeyner Yidisher Arbeter Bund in Lite, Poyln un Rusland* » en yiddish, abrégé en *Bund*. Mouvement socialiste juif créé en 1897 à Wilno (aujourd'hui Vilnius, capitale de la Lituanie), alors dans l'Empire de Russie. Le *Bund* fut le parti des masses ouvrières juives parlant majoritairement le yiddish. Il prônait l'autonomie culturelle et était antisioniste. Décimé pendant la guerre, il fut cependant présent en Pologne jusqu'en 1948. [ndrc]

Le Conseil, section autonome juive du Comité central de la Fédération des syndicats polonais, se trouve au 3 de la rue Leszno à Varsovie. Après avoir pris connaissance de ma nouvelle mission, je rencontre les dirigeants du Conseil, les camarades Wiktor Alter et Sara Szweber, ainsi qu'un travailleur associé, Henekh Mendelsund, et le représentant du *Bund* de Cracovie, Max Alexandrowicz, qui me donnent les informations nécessaires à ma mission.

Cette rencontre a lieu dans les premiers jours du mois d'août, quelques semaines avant le début de la guerre. Je remplis une petite valise avec quelques effets personnels, et je me rends à la gare centrale. L'été est magnifique à Varsovie, mais dans l'air et sur les visages des habitants, on pressent la tempête qui se profile à l'horizon.

Les murs de la ville sont placardés d'affiches proclamant : « Nous revivrons Grünwald¹ » et montrant un chevalier polonais en train de poignarder un soldat prussien. L'affiche évoque l'époque où l'on se battait avec des épées et des flèches, alors que ce sont des avions et des chars qu'il nous faut maintenant. D'autres affiches soutiennent : « Nous allons armer la Pologne dans les airs », mais ce ne sont que fanfaronnades. On peut voir également, sur les murs, le regard du commandant en chef, le maréchal Edward Rydz-Śmigły, déclarant : « Nous ne céderons pas le moindre petit bouton ! » Hélas ! Ces affiches, qui se veulent optimistes, ne rassurent personne.

Je vais à la gare et monte dans le train. Après un voyage de plus de huit heures, j'arrive à Cracovie, et j'emménage dans le quartier juif de Kazimierz², là où habite Avrom Grzywacz, originaire comme moi de la ville de Gąbin³, où j'ai vécu avec mes parents et mes frères et sœurs, pendant sept ans. Je me rends dans les locaux du *Bund*, qui se trouvent être également le siège du Syndicat juif, au 3 de la rue Dajwór. J'assiste alors à une réunion bundiste qui confirme ma mission. C'est ainsi que je deviens le secrétaire du *Bund*, ainsi que celui du mouvement syndicaliste juif de Cracovie.

Le mouvement ouvrier juif de la ville, modeste par sa taille, est très bien organisé. Le syndicat défend les tailleurs, les boulangers,

1. En 1410, cette bataille libérait la Pologne et la Lituanie des Chevaliers Teutoniques. [ndt]

2. Faubourg du sud de la ville, ancien quartier juif du Moyen Âge. [ndt]

3. Se prononce « Gombine ». [ndt]

les métallos, les travailleurs du cuir et les employés des commerces. Il y a également un syndicat d'artisans socialistes, un club de sport, un groupe de la jeunesse du *Bund*, la *Tsukunft*¹, et un du *SKIF*², le club socialiste pour enfants.

Les rues du quartier Kazimierz, où je vis, sont peuplées d'un grand nombre de Juifs orthodoxes qui portent les habits caractéristiques des Juifs de Galicie, ainsi que de longues barbes et des papillotes³. Cette année-là, l'été est très ensoleillé. Les parcs sont remplis de promeneurs et les arbres prennent déjà leurs couleurs d'automne. Une ambiance de paix illusoire plane au-dessus des bâtiments gothiques de la ville, comme un dernier mirage avant la tempête. Ici aussi, on voit partout les affiches optimistes et bariolées annonçant la victoire à venir. Mais pour la population juive, ces affiches ne sont guère rassurantes ; dans les rues de Cracovie, on voit déjà un grand nombre de réfugiés, refoulés au-delà de leurs frontières par les nouveaux maîtres nazis⁴ de la Tchécoslovaquie et de la Silésie. La cruauté de leur sort remplit les cœurs juifs de tristesse et d'angoisse.

La nouvelle du pacte⁵ signé entre Soviétiques et hitlériens est pour nous comme un coup de tonnerre dans un ciel sans nuages. Dans la foulée, les syndicats et le *Bund* organisent conjointement

1. En yiddish, « Avenir ». Nom du mouvement bundiste de la jeunesse « créé en 1919 et qui compta jusqu'à environ 15 000 membres. [ndrc]
2. Acronyme yiddish de *Sotsyalistischer Kinder Farband*, « Union socialiste des enfants » juifs. Affiliée au *Bund*, elle est créée en Pologne en 1926 sous le nom de *Sotsyalistischer Kinder Bund (SKIB)*. Ses membres sont âgés de 10 à 15 ans. [ndrc]
3. Mèches de cheveux issues des tempes, jamais coupées ni rasées chez les Juifs orthodoxes.
4. Nazi : acronyme de *Nazjonal-Sozialist*. Personne ou manière de procéder inspirée par le nazisme, idéologie réductrice subdivisant l'humanité en races et prônant la dictature de l'Empire allemand sur les autres puissances, à seule fin de détruire les autres ethnies et civilisations, sous des prétextes eugéniques. [ndt]
5. Aussi appelé Ribbentrop-Molotov, des noms des ministres des Affaires étrangères signataires à Moscou le 23 août 1939 de ce pacte de non-agression. Celui-ci fut enrichi de protocoles secrets – rendus publics en 1989 – concernant la répartition des territoires de l'Est européen entre les deux dictatures : le partage de la Pologne entre les deux puissances, l'attribution de la Lituanie à l'Allemagne et celle des autres pays baltes (Estonie et Lettonie), ainsi que celle de la Finlande et celle de la Bessarabie (territoire de la Roumanie) à l'URSS. La Lituanie, initialement attribuée à la sphère d'influence allemande, est transférée aux Soviétiques par les protocoles additionnels du traité du 28 septembre 1939. Le pacte est rompu par l'invasion surprise de l'URSS par les armées allemandes le 22 juin 1941. [ndrc]

une grande manifestation, au cours de laquelle le P^r Ignacy Alexandrowicz, qui deviendra plus tard professeur dans une université américaine, s'adresse à des milliers de personnes réunies pour les prévenir des dangers à venir. Je me souviens clairement que la foule était frappée de terreur en l'entendant : il prédit que le traité entre les deux dictateurs n'est que la première étape d'une série d'événements sanglants à venir; un nouveau partage sera fait pour la Pologne, provoquant un flot de sang qui se déversera sur toute l'Europe, avant que les deux signataires du pacte d'amitié ne se jettent l'un sur l'autre pour s'entrégorger.

Après le discours du P^r Alexandrowicz, un métallo juif communiste monte à la tribune et se met à pleurer amèrement. Cette image d'un communiste en larmes bouleverse profondément l'assistance. Il déclare que cet accord entre les Soviétiques et les nazis représente pour lui une véritable tragédie et que désormais ses propres idéaux sont réduits à néant.

C'était vraiment terrible d'être témoin du désespoir de cet ouvrier juif, qui se lamentait corps et âme devant la foule. Les événements se précipitèrent à la vitesse de l'éclair, au cours de ces jours caniculaires.

Le vendredi 1^{er} septembre à 6 heures du matin, les Allemands bombardent la ville. Sous les décombres des maisons détruites gisent les premiers morts et blessés, et la vision de cadavres de civils fait encore forte impression sur la population. Ces événements sont les premières manifestations de la guerre totale.

Le soir même, le Comité du *Bund* se réunit, en présence des camarades suivants : le P^r Ignacy Alexandrowicz, président, M^e Henryk Szrajber, M^e Leon Fajner, Max Alexandrowicz, Salo Fiszgrund, Max Milinski, Moniek Glazer, Shiyè Wolfgang et moi-même, Yankev Celemenski. Avec l'accord du *PPS*², nous décidons de

1. Dans l'original en yiddish, il est écrit « D^r » qui désigne un grade universitaire. Ignacy Alexandrowicz (1892-1964) était diplômé en droit et pratiqua le droit constitutionnel jusqu'en 1939. [ndt]

2. Pour *Poska Partia Sojalistyczna*, « Parti socialiste polonais ». Il a été créé à Paris en 1892, et constituait une des principales forces de gauche en Pologne entre les deux guerres. Il a été actif dans la résistance polonaise pendant la Seconde Guerre mondiale. Il exista jusqu'en 1948, tout comme le *Bund*, avec lequel il entretenait des relations constantes. [ndt]

coller des affiches partout, incitant les femmes dont les maris ouvriers ont été mobilisés à s'inscrire aux bureaux du *PPS* afin d'obtenir une aide matérielle. Le Comité nomme également un comité « de l'ombre » pour suppléer celui en place, en cas d'occupation de la ville par les Allemands.

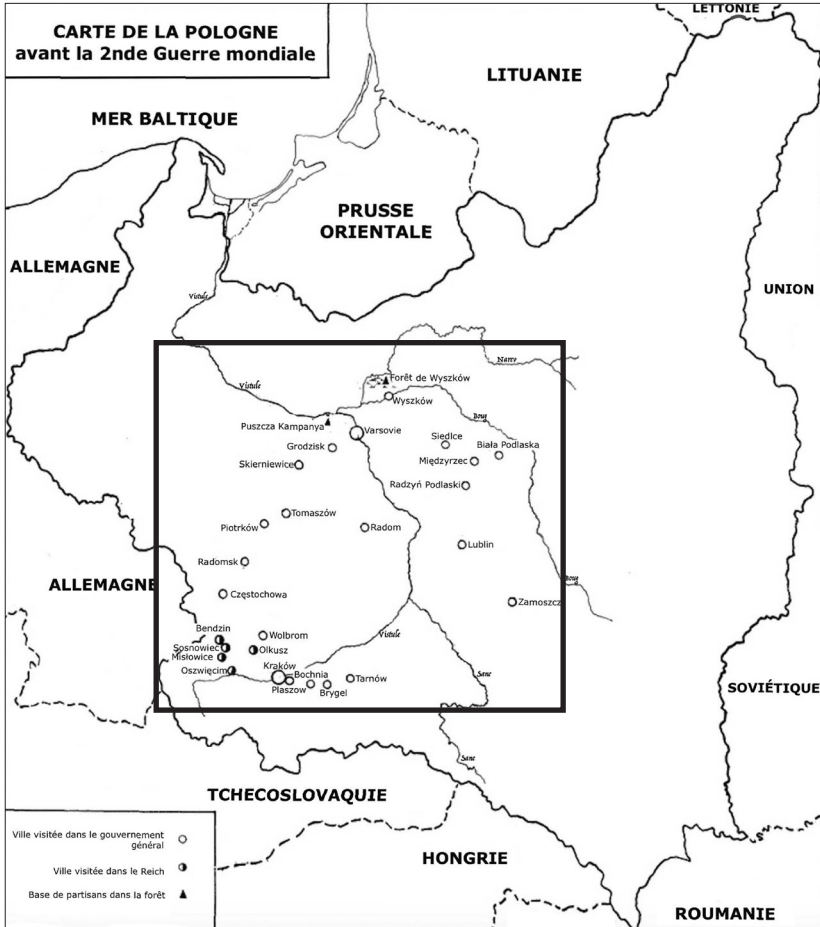
Tout espoir s'avère vain et les événements se précipitent bien plus vite qu'on ne l'aurait imaginé. Dès le deuxième jour de la guerre, on entend dire que les armées nazies sont aux portes de Cracovie. Le lendemain, le Comité du *Bund* et les syndicats appellent à creuser des tranchées partout autour de la ville. Des centaines de travailleurs juifs, portant des pioches et des pelles sur leurs épaules, se présentent aux locaux du Parti, au 3 rue Dajwór, d'où nous partons en défilant vers les abords de la ville. En tête de cortège, où retentissent des chants de lutte ouvrière, se trouvent les dirigeants du Comité du *Bund* : M^e Leon Fajner, M^e Henryk Szrajber, P^r Ignacy Alexandrowicz, et Michał Szuldenfraj. Tout le monde se met à creuser les tranchées.

Le même jour, les dirigeants du *PPS* informent nos camarades que l'armée allemande se rapproche de Cracovie et que tous les cadres et militants socialistes connus doivent quitter la ville. Le lendemain matin, un grand nombre de camarades partent vers la région de Lwów¹. Je ne suis pas obligé de faire de même, n'étant pas connu à Cracovie comme militant du Parti.

Quelques jours plus tard, le commandement de l'armée polonaise annonce, par voie de presse et par haut-parleurs dans les rues, que tout homme en bonne santé de moins de 40 ans doit se rendre au quartier général du *DOK* (commandement militaire de région), et s'enregistrer comme engagé volontaire. Je me présente alors avec le camarade Moyshè Paloga, un militant actif au sein des organisations de jeunesse. Il y a de longues files de Polonais et de Juifs

1. En polonais; Lemberg, en allemand et en yiddish; actuelle ville ukrainienne de Lviv. Elle est la plus grande agglomération de sa région et une capitale administrative ainsi que le centre historique de la Galicie, province anciennement polonaise, puis autrichienne (1772-1918). Redevenue ensuite polonaise, elle comptait, avant le second conflit mondiale, quelques 100 000 Juifs, soit près du tiers de sa population, et une cinquantaine de synagogues. [ndrc]

devant le bureau de recrutement, qui réclament des armes pour aller se battre sur le front. On nous répond qu'il est trop tard, l'ennemi étant déjà aux portes de Cracovie, et qu'il n'y a plus d'armes à distribuer. On nous conseille d'aller vers l'est et de rejoindre l'armée polonaise en retraite, qui va se regrouper pour organiser un nouveau front et continuer ainsi la lutte.





Agrandissement du cadre de la carte de la Pologne de la page précédente avec les lieux où se rendit Yankev Celemenski durant la Seconde Guerre mondiale.

Légende ci-dessous. (Éd. de 1963 adaptée)

Ville visitée dans le gouvernement général	○
Ville visitée dans le Reich	●
Base de partisans dans la forêt	▲

ערשטער טײל

1. די טעג פארן אָנהייב

אַליין שטאַם איך פון וואַרשע. הגם מײן פּאָטער משה לייב איז געווען אַ שטרענג־אַרטאָדאָקסישער, חסידישער יוד, בין איך פון מײנע יונגע יאָרן אָן געווען טעטיק אין דער בונדישער יוגנט־באַוועגונג און שפעטער אין בונד. אַזוי איך מײנע 3 ברידער און 5 שוועסטער.

האַרט פאַרן אויסברוך פון דער צווייטער וועלט מלחמה, אין די זומער־חדשים פון יאָר 1939, האָט מען מיך אַרויסגערופן אין לאַנד־ראַט פון די פּראָפעסיאָנעלע פּאַראַינען פון די יידישע אַרבעטער. פון פּאָך בין איך געווען אַ דאַמען־שניידער — אַן אַקטיווער מיטגליד פון פּראָפעסיאָנעלן פּאַראַיין פון באַקלייד־אַרבעטער.

דער לאַנד־ראַט פון די פּראָפעסיאָנעלע פּאַראַינען האָט מיך אין די פּריערדיקע יאָרן פיל מאַל געשיקט אין די פּראַווינג־שטעטלעך צו אַרגאַניזירן די יידישע אַרבעטער פון די שניידער־ווערקשטאַטן. דאָס מאַל האָט מען מיר נישט געגעבן קיין קורץ־טערמיניקע מיסיע. ס'איז באַשטימט געוואָרן, אַז איך זאָל פאַרן קיין קראַקע און דאָרט איבערנעמען די פּאַר־אַנטוואָרטלעכע פונקציע פון סעקרעטאַר פון אַלע קראַקעווער יידישע אַרבעטער־פּאַראַינען.

דער לאַנד־ראַט, וואָס איז געווען די יידישע אויטאָנאָמע סעקציע פון דער צענטראַל־קאָמיסיע פון די פּראָפעסיאָנעלע קלאַסן־פּאַראַינען אין פּוילן, האָט זיך געפונען אויף דער לעשנאַ גאַס נומער 3. ווען איך בין דאָרט אַרויפגעקומען זיך דורכשמועסן וועגן מײן נייער באַשטימונג, האָבן מיר די פירער פון לאַנד־ראַט, די חברים וויקטאָר אַלטער און שרה שוועבער, דער מיטאַרבעטער הענעך מענדעלסונד, ווי איך אַ פּאַרשטייער פון דער קראַקעווער בונדישער אַרגאַניזאַציע, מאַקס אַלעקסאַנדראָוויטש, מיר געגעבן אַלע נויטיקע אינפּאַרמאַציעס.

דאָס איז געווען אין אָנהייב פון חודש אויגוסט, אַ פיר וואָכן פאַרן אויסברוך פון דער מלחמה. כ'האַב גענומען אַ קליין רענצל, האָב איינגעפאַקט מײנע פאַר זאַכן און האָב מיך געלאָזט אויפן וועג צום הויפּט־וואַקואַל. אין

Sous le régime soviétique

C'est une véritable débâcle que connaît la Pologne pendant les premiers jours de la guerre, avec des centaines de milliers de réfugiés s'enfuyant vers l'est par toutes les routes possibles. Avec mon camarade Paloga, nous partons dans la même direction. Nous sommes à pied, mais les divisions hitlériennes avancent en véhicules motorisés et en chars. Elles écrasent tout sur leur chemin et nous rattrapent rapidement. Quand nous entrons dans Przemyśl¹, les Allemands sont déjà là et occupent la moitié de la ville. Sur l'autre rive de la San se trouvent les Russes, nouveaux alliés des nazis. La rive occidentale est pavoisée de drapeaux nazis frappés de la croix gammée, tandis que sur la rive orientale se dressent les drapeaux rouges soviétiques frappés de la faucille et du marteau.

Nous ne nous attardons pas longtemps dans le secteur nazi. Le jour même, nous traversons clandestinement la rivière, depuis Przemyśl, pour nous rendre dans le secteur soviétique, nous prenons un train en direction de Lwów, et voyageons le cœur lourd. La majorité des réfugiés est déjà partie vers le secteur occidental lorsque les troupes soviétiques entrent dans la ville. Une fois les deux zones d'occupation bien délimitées, il en est d'autres qui continuent d'affluer de l'ouest. Ils ont vu ce dont sont capables les nazis et se disent que ça ne peut pas être pire sous la domination

1. Ville polonaise située près de la frontière avec l'Ukraine, à environ 230 km à l'est de Cracovie et 100 km à l'ouest de Lwów/Lemberg/Lviv. [ndrc]

soviétique. C'est ce que je pense moi aussi, mais je n'ai pas oublié que, lors de mes actions de militant socialiste, je me suis souvent opposé aux communistes et à leurs manœuvres destructrices au sein des organisations ouvrières. Je sais que le pardon n'est pas la caractéristique principale des communistes et je comprends que, de toute façon, les militants politiques et le milieu associatif jusqu'alors en place peuvent s'attendre à vivre des temps difficiles. Mais je pense qu'il vaut mieux être ici que sous l'emprise des nazis.

Comme toutes les villes sous occupation soviétique, Lwów est désormais peuplée de dizaines de milliers de réfugiés. La ville est remplie d'odeurs de pain noir de mauvaise qualité et du tabac brun qu'affectionnent les soldats. Nous vivons tous dans l'angoisse de la faim. Les rues sont envahies de militaires soviétiques (« *otriadén*¹ »), vêtus d'uniformes minables, avec leurs pantalons en coton et leurs jaquettes courtes. Et en même temps, à côté de ces soldats misérables et négligés, on peut voir des officiers élégants et bien nourris, valises à la main. Ils passent de boutique en boutique, achetant des stocks entiers d'articles en tout genre : montres, lames de rasoir, gramophones², chaussures et, surtout, tous les vêtements qui leur tombent sous la main.

Nous passons la première nuit dans une petite chambre où dorment, à même le sol, nombre de nos amis.

Le lendemain, Moyshe Paloga me dit que le Professeur Ignacy Alexandrowicz veut me rencontrer. Quelques jours plus tard, je me rends à l'adresse indiquée où le camarade Józef Alexandrowicz m'informe que ses frères Ignacy et Max sont partis, le jour même, en direction de Wilno (aujourd'hui Vilnius). Ils m'ont attendu longtemps, espérant m'emmener avec eux.

Pendant toute cette sombre période, beaucoup de gens vivent de la vente de leurs biens personnels, mais je décide, comme d'autres camarades, de chercher du travail. Je me rends au syndicat des travailleurs du textile, où je suis heureux de retrouver mon camarade

1. *Sic.* Du nom russe, *otriad* (*отряд*), « détachement » ; pl., *otriady* (*отряды*). [ndrc]

2. Nom d'une marque devenu un nom générique pour désigner un appareil lisant mécaniquement des disques phonographiques. [ndrc]

de longue date, Shoel Gezunt, longtemps président du syndicat du vêtement de Lwów et membre du Comité central des travailleurs du textile de Pologne. Il est bien là, mais est assis dans un coin du local, recroquevillé sur lui-même. Il m'informe que les nouveaux patrons communistes l'ont déchu de ses fonctions de président et que tous les pouvoirs sont désormais entre leurs mains.

Les premières arrestations de membres du *Bund* ont déjà eu lieu dans la ville, parmi lesquelles celles des dirigeants du *Bund* de Lwów, le Dr Karl Ajnojgler et Emanuel Szerer¹. Le camarade Gezunt me déconseille de chercher du travail en tant que tailleur à la Bourse du Travail, puisque j'y suis connu et que je risque d'être dénoncé. Ce qu'il y a de mieux à faire est de disparaître complètement de la ville de Lwów, grouillante d'informateurs communistes. Ses conseils me semblent avisés et je décide donc de les suivre.

Yitskhok Tajchman, bundiste cracovien, me propose d'aller chez sa sœur, qui vit à la campagne près du village de Tourka², non loin de la Bucovine, province frontalière de la Roumanie. Nous prenons donc la route. C'est ainsi que j'ai la chance d'entrer en contact avec une communauté juive rurale qui vit de la terre. Ils labourent, plantent et cultivent les champs, tandis que d'autres Juifs travaillent dans une grande scierie située au bord de la forêt. Cette scierie est déjà « socialisée ». Le pouvoir soviétique a instauré cette « socialisation » tout simplement en ravalant au rang d'ouvriers de base les ingénieurs, et en désignant l'un des ouvriers pour assumer le rôle de directeur. Malheureusement, les bûches et les planches n'ont pas très bien compris le sens de cette innovation sociale, ce qui a pour résultat de créer un désordre épouvantable.

Peu de temps après notre arrivée, un « plébiscite » est mis en place pour déterminer si la population veut que la région soit intégrée à la grande patrie des Soviets.

Les rues du village sont alors envahies par des orchestres venus d'ailleurs, des orateurs et de la propagande radio diffusée par haut-parleurs. Mon camarade et moi décidons de ne pas participer à ce

1. À ne pas confondre avec le docteur homonyme qui devint le leader du *Bund* de New York.

2. Situé à près de 140 km au sud-ouest de Lwów/Lemberg/Lviv. De nos jours, ville de *Poblast* de Lviv en Ukraine. [ndrc]

référendum ridicule et de passer la journée dans le village voisin de Tourka. Le soir, à notre retour, nous sommes informés que notre absence n'est pas passée inaperçue. On est venu nous chercher et nous devons immédiatement nous présenter au *NKVD*¹.

Le lendemain, alors qu'il fait encore nuit, nous quittons tous les deux le village. Plutôt que d'aller voir le *NKVD*, nous retournons à Lwów. Nous apprenons alors que les camarades M^e Leon Fajner et Salo Fiszgrund préparent leur départ pour Wilno, ville qui, heureusement, fait encore partie de la Lituanie, îlot libre dans la zone de l'axe Staline-Hitler, lequel se partage les autres provinces de la région. Je ne me fais guère d'illusion, ce point faible du maillage de l'occupation ne perdurera pas avec la tempête qui se prépare. Il est clair pour moi que, si je reste à Lwów, je serai fatalement arrêté. Je décide donc de me rendre à Cracovie.

Le camarade Yitskhok Tajchman et moi obtenons des papiers officiels qui indiquent que nous voyageons jusqu'à Belz² à la recherche de nos familles. Une semaine plus tôt, les camarades Moniek Glazer et son frère Benek sont aussi revenus à Cracovie, ainsi que le camarade Fishel Ejdelman et son fils Srulek.



Un « amusement »
des soldats
allemands :
couper les barbes
des Juifs.
Varsovie, 1939.
Photographie
allemande.

-
1. Acronyme russe de *Narodnii komissariat vnoutrennikh del*, « Commissariat du peuple aux Affaires intérieures ». Police générale judiciaire et politique de l'URSS de 1934 à 1946. [ndtj]
 2. Situé en Ukraine, non loin de la frontière avec la Pologne, à un peu plus de 70 km au nord de Lwów/ Lemberg/Lviv. [ndrc]

Les premiers coups infligés par les nazis

Nous vivons les premiers jours d'un hiver très rude. La terre est déjà couverte de neige et les premières gelées se font sentir. Avec le camarade Tajchman, nous trouvons un jeune Polack¹ qui, moyennant finance, propose de nous faire passer la frontière. Emprunter le chemin le plus direct, dans le train *via* Przemyśl, s'avère trop difficile. Nous faisons donc un grand détour, en traîneau tiré par un cheval.

Glacés jusqu'aux os et raidis par le froid, nous traversons des villages et des champs couverts de neige et arrivons enfin à un passage de frontière. C'est alors que notre passeur nous confie à un complice qui est censé nous faire traverser la frontière près de la bourgade de Belz. Mais, au lieu de le faire, celui-ci nous emmène vers une petite cabane où sont postées des sentinelles allemandes. En riant, il annonce aux Allemands : « Tenez, je vous amène un paquet de Juifs tout frais ! »

Les Allemands, assis à se réchauffer les pieds autour d'un feu crépitant, nous accueillent avec un rire cynique. Avant même de nous entendre, l'un d'eux nous fait savoir que nous allons chacun recevoir 25 coups de fouet, en attendant qu'ils se prononcent sur notre délit et décident quel sera notre châtimeut. Les coups de fouet sont administrés sur-le-champ, mais notre interrogatoire n'aura lieu que le lendemain.

1. Voir *supra* page 18, note 2.

Les sentinelles nous remettent à la police allemande et, avant l'aurore, un officier de la Gestapo¹ vient nous voir et nous demande à chacun pourquoi nous fuyons les Russes. Le camarade Tajchman et moi sommes munis des papiers tamponnés, qui nous ont été procurés auparavant, nous autorisant à aller voir nos familles à Belz. L'officier de la Gestapo accepte notre explication et nous libère.

Nous repartons avec un sentiment amer, humiliés et meurtris. Dès notre sortie, nous faisons appel aux services d'un paysan possédant un traîneau, qui nous emmène à la gare de Hrubieszów², d'où nous prenons le train pour Cracovie. Nous sommes en janvier 1940.

Cracovie n'est plus la même ville que celle que nous avons connue quelques mois auparavant. Les Allemands en ont fait le lieu de résidence du gouverneur général de la Pologne occupée et ont donc commencé à la « nettoyer », plus vite que cela n'est le cas dans les autres villes. Dès les premiers jours de l'occupation, de nombreux Juifs ont été contraints de quitter leurs résidences situées dans les grandes artères du centre-ville et ont été déplacés vers les ruelles sombres et étroites de Kazimierz. Les Juifs portent déjà, sur leur bras gauche, des brassards blancs³ frappés d'une étoile de David⁴ bleue. Pendant les premiers jours qui suivent notre retour dans cette Cracovie nazie, je loge chez le camarade Tajchman, qui a un appartement dans la banlieue de Podgórze⁵, où il vit avec sa femme et ses deux enfants.

1. Acronyme allemand de *Geheime Staatspolizei*, « police secrète d'État » : police politique de l'Allemagne nazie, de 1933 à 1945. [ndrc]

2. Situé en Pologne, non loin de la frontière avec l'Ukraine, à une cinquantaine de kilomètres à vol d'oiseau au nord de Belz et à environ 350 km à l'est de Cracovie. [ndrc]

3. Décret du 23 novembre 1939 de Hans Frank qui dirige depuis Cracovie le Gouvernement général de Pologne (créé le 12 octobre précédent), c'est-à-dire les territoires polonais occupés par les nazis sans être incorporés au Reich. Ce décret entre en application le 1^{er} décembre suivant et concerne les Juifs âgés de plus de dix ans. [ndrc]

4. Cet hexagramme, formé de deux triangles équilatéraux inscrits dans le même cercle, a une double origine : la vocation messianique du roi David et la sagesse mythique du roi Salomon. Il exprime la plénitude et l'harmonie de la foi juive. Les nazis en ont fait un signe discriminatoire. [ndt]

5. Autre quartier de Cracovie, au sud de la Vistule, où allait être instauré un ghetto. [ndt]

Dès le lendemain de mon arrivée, j'envoie un télégramme à ma sœur Beylè Celemenski, à Varsovie, pour lui dire que je suis à Cracovie, que je travaille et que je suis en bonne santé.

C'est peu de temps après que j'allais apprendre que ma sœur Beylè agissait clandestinement pour le *Bund* et défendait les travailleurs du textile.

Dès réception du télégramme, elle informe le délégué du *Bund* clandestin, le camarade Abrasza Blum. Je vais voir le camarade Moniek Glazer, qui est arrivé de Lemberg quelques jours plus tôt. Il me raconte que le camarade Maître Shiyè Fensterbloj est aussi à Cracovie et je prends alors contact avec lui, le jour même.

Avant la guerre, M^e Fensterbloj avait été condamné par un tribunal polonais à trois ans de prison pour un discours qu'il avait prononcé le 1^{er} mai 1936, dans la petite ville de Chrzanów. Il avait été incarcéré à la prison de Tarnów puis relâché en compagnie d'autres prisonniers, au début de la Seconde Guerre mondiale. De Tarnów, il est revenu à Cracovie auprès de sa femme et de son enfant.

M^e Fensterbloj est un bundiste notoire. Je crains que son long séjour en prison ne l'ait privé de ses forces, l'empêchant de reprendre le travail clandestin, compte tenu des conditions particulièrement difficiles imposées par le régime nazi, mais il est très heureux de me recevoir et me dit être en contact avec les camarades du *PPS*. Après une longue discussion, nous convenons de réunir un groupe de camarades bundistes afin d'organiser notre travail à Cracovie.

Quelques jours plus tard, dans l'appartement du camarade Moniek Glazer, nous réunissons pour la première fois les militants bundistes. Ils représentent, à eux tous, tous les métiers et toutes les branches de notre mouvement. Sont présents ce jour-là M^e Shiyè Fensterbloj, Luszka Alexandrowicz (la femme de Max Alexandrowicz), Menashè Gumpłowicz, Naftoli Szisler, Mottel Kszenski, Wigdor Wasserlojf, Dovid Hilf, Fishel Ejdelman, Max Milinski, Zygmunt Birkenfeld, Moniek/Moyshè Glazer, Fishel Harendorf du mouvement de jeunesse, Cesia et Shmuel Yoynè Blum, et moi. Nous abordons deux questions primordiales : comment établir le contact avec Varsovie et comment organiser l'aide

matérielle pour les familles dont l'homme a été incarcéré ou a fui vers les territoires soviétiques, en laissant femme et enfants à la maison.

Au début de la réunion nous arrive une nouvelle réjouissante : le camarade Shmuel Yoynè Blum apporte une carte postale envoyée de Varsovie qui comporte les mots suivants :

Mon cher cousin Celek,

Notre famille serait heureuse si tu pouvais rester à Cracovie et continuer le même métier qu'avant la guerre. Écris-nous pour nous dire si tu peux t'organiser.

Ton cousin, A. Kwiat.

Pour moi, il est clair que le signataire, Kwiat (qui veut dire « fleur » en polonais et donc *Blum* en yiddish), n'est autre que le camarade Abrasza Blum et qu'il me propose de rester actif au sein du *Bund* à Cracovie et d'y poursuivre mon travail. Je lis le message à haute voix pour que tout le monde puisse l'entendre, et l'atmosphère dans la pièce devient positive, voire jubilatoire. C'est comme un éclat de soleil dans cette ambiance sombre : le premier contact tangible avec nos camarades de Varsovie.

Lors de cette réunion, nous constituons un comité restreint du Parti, composé des camarades M^e Shiyè Fensterbloj, Luszka Alexandrowicz, Moniek Glazer, Menashè Gumpłowicz et moi-même. Nous décidons également d'établir un centre pour enfants, afin d'alléger le sort de nos camarades féminines et de leur donner la possibilité de travailler.

Le jour même, après avoir mûrement réfléchi, j'arrive à la conclusion que je ne suis pas encore prêt pour assumer une mission aussi importante. Avant la guerre, le mouvement à Cracovie fonctionnait bien et avait élargi ses activités à de nombreux domaines, bien au-delà du mouvement syndical. Pour ce qui me concerne, n'ayant pas encore d'expérience dans l'action clandestine, je me dis qu'il faut que j'aille à Varsovie pour me former. J'envoie une carte postale immédiatement sur laquelle j'écris : « Je vais continuer mon travail actuel, mais j'ai besoin des modèles de la nouvelle collection. Je vais donc revenir à Varsovie. »

Avant mon départ, je me trouve être le témoin d'une scène emblématique de la nouvelle fraternité entre Allemands et Soviétiques.

Une délégation soviétique est attendue pour décider des modalités du rapatriement mutuel de citoyens soviétiques et allemands. La délégation est reçue en grande pompe au château du Wawel¹, qui est devenu le siège du gouverneur général hitlérien, Hans Frank². Dans les rues qui mènent au Wawel flottent de grands drapeaux nazis frappés de la croix gammée et des fanions soviétiques avec la faucille et le marteau. Cette image des drapeaux nazis et soviétiques qui flottent côte à côte restera gravée dans ma mémoire et me hante encore aujourd'hui.

Voyager en train est alors déjà, par principe, interdit aux Juifs. Le gouverneur Frank justifie cette interdiction au prétexte que les Juifs sont porteurs de maladies contagieuses. Afin de pouvoir

1. Citadelle dominant l'ancienne capitale polonaise, avec l'ancien palais royal. [ndt]

2. En vertu du pacte germano-soviétique, la Pologne a été coupée en parts quasiment égales entre l'occupant nazi et l'occupant soviétique. En octobre 1939, Hitler a signé deux décrets qui dessinent la structure administrative des territoires polonais occupés. Le premier décret, daté du 8 octobre, incorporait au III^e Reich le nord et l'ouest de la Pologne (notamment la Poméranie, la région de Poznań, la Haute-Silésie, Łódź et ses environs), le second, daté du 12 octobre, créait le Gouvernement général de Pologne (*Generalgouvernement Polen*) avec Cracovie pour capitale et le gouverneur général Hans Frank (1900-1946) à sa tête. Le *Generalgouvernement* a été divisé en quatre districts qui ne recoupaient pas entièrement les voïvodies polonaises : Cracovie, Varsovie, Lublin et Radom. Douze millions de citoyens de l'ancienne Pologne y habitaient, dont environ un million et demi de Juifs. Jusqu'à l'été 1941, le *Generalgouvernement* couvrait 95 500 km², puis, après l'agression nazie contre l'URSS (22 juin 1941), de nouveaux territoires lui furent adjoints (voïvodies de Lwów, Tarnopol, Stanisławów) formant un cinquième district. La région de Białystok fut incorporée alors au *Reich* sous le nom de Bezirk Białystok. Le Gouvernement général couvrait, à partir du 1^{er} août 1941, 145 200 km². Selon des sources allemandes, sa population était dès lors de 17,6 millions d'habitants, dont 2,1 millions de Juifs. Le Gouvernement général était conçu par les nazis comme une réserve pour les Juifs expulsés des territoires incorporés au *Reich* ainsi que pour les Juifs européens. Les premiers convois de Juifs autrichiens et tchécoslovaques sont arrivés en Pologne dès octobre 1939. L'idée d'une réserve s'estompa en 1940 et c'est la politique d'extermination qui est développée, surtout dans la seconde moitié de 1941, après l'attaque contre l'Union soviétique. Auparavant, en 1940-1941, les Juifs avaient été exclus de la vie économique, soumis au travail obligatoire, transférés et enfermés dans des ghettos. C'était un prélude à l'extermination de masse qui commença en 1942 (« *Aktion Reinhardt* »). Le *Generalgouvernement* formait le cœur de cette entreprise et le district de Lublin, avec les camps de Belżec, Majdanek, Sobibor, en constituait l'un des centres. La majeure partie des Juifs polonais a été assassinée dans les camps de la mort entre mars et décembre 1942. [note de Jean-Charles Szurek]

voyager en train, il faut se munir d'un laissez-passer, ainsi que d'un certificat d'épouillage, d'une permission délivrée par la *Kebilla*¹ et d'une autorisation des autorités allemandes. Même avec les meilleurs papiers du monde, le déplacement demeure une épreuve et le voyageur juif est confronté à de nombreux problèmes et soumis aux pires injures de la part d'Allemands et de hooligans² polonais. Aucun Juif ne peut se déplacer sans porter le brassard avec l'étoile de David. Il est ainsi aisé de repérer les victimes juives.

Pendant la préparation de mon voyage à Varsovie, il m'arrive quelque chose qui sera décisif par la suite, tout au long de l'occupation nazie. En faisant la queue devant les bureaux de la *Kebilla* pour obtenir mon laissez-passer, j'entends soudain un Juif derrière moi s'exclamer, en me pointant du doigt : « Que fait ce *goy*³, ici ? Les Polacks aussi doivent maintenant avoir des autorisations de voyage ? » Je ne sais pas si ce Juif plaisante ou s'il est sérieux, mais ces mots m'interpellent.

De retour chez moi, je me pose devant le miroir et je me dis que, sans aucun doute, ce Juif a raison. J'ai effectivement les traits d'un pur Aryen : les cheveux et les yeux clairs, un nez polonais, un crâne aryen. Je mets une casquette en toile avec une visière à la polonaise et je me précipite dans la pièce d'à côté pour voir le camarade Tajchman. « Dis-moi, lui demandé-je, est-ce que j'ai l'air d'un *sheygets*⁴ polonais ? » Il comprend tout de suite ce que je veux dire. Il me jette un regard assez trouble et me dit : « Non seulement tu ressembles à un *sheygets*, mais tu as même l'air d'un antisémite⁵. »

1. *Kebillès* au pluriel. En yiddish, Conseil des représentants de la communauté juive, en général des notables, qui veillaient au bien-être général. [ndt]

2. Jeunes gens fauteurs de troubles et de dégâts, s'opposant à l'ordre établi. Utilisé abusivement par le régime soviétique pour stigmatiser les opposants politiques, il désigne pendant la Seconde Guerre mondiale des voyous qui profitent du désordre et de l'état de guerre pour vandaliser impunément les demeures et magasins juifs. [ndt]

3. Au pluriel, *goyim*. Terme yiddish (de l'hébreu, « peuple ») pour désigner un non-Juif. [ndt]

4. Terme désobligeant pour désigner un jeune *goy*. [ndt]

5. Se dit d'une personne opposée à la présence ou à l'intégration des Juifs dans la société de son pays. Du nom de Sem, premier fils de Noé, ancêtre d'après la Bible de plusieurs peuples du Proche-Orient, dont les Hébreux. Initialisée par la religion chrétienne, l'idéologie antisémite est devenue au cours des siècles sociale et politique, s'exprimant par dénigrement, calomnie et appel à la persécution. [ndt]

Le jour même, je fais part de mon idée à mes autres camarades du Comité, qui confirment que je ressemble effectivement à un Polonais aryen. Dans le contexte actuel, cela pourrait être très utile pour le mouvement. Pour ce qui me concerne, il ne reste plus qu'à surmonter le mur de mes appréhensions. C'est à ce moment-là que je me résous à jouer le rôle d'un Polack. Néanmoins, lors de mon premier voyage en train, je me munis de mes vrais papiers juifs.

En février 1940, je vais à la gare et prends un billet de train pour Varsovie. Dans ma poche, j'ai le permis de voyage de la *Kehilla* et mon brassard à l'étoile de David, mais je décide de ne les utiliser qu'en cas de danger. Je monte dans le train et je m'assieds sur un banc avec les autres *goyim*, jetant de temps en temps quelques regards furtifs sur leurs visages moroses. Mais aucun d'entre eux ne semble me remarquer. Mon cœur se met à battre quand le contrôleur allemand du train entre dans notre voiture, mais il ne fait pas attention à moi. Il poinçonne mon billet et continue son chemin. Le train est rempli de commerçants polonais impliqués dans un trafic clandestin de biens et de vivres entre les villes et la campagne. Toutes les discussions parlent des conditions difficiles de la guerre et tournent autour des Juifs. Ce mot de « Juif » ne semble jamais quitter leurs lèvres. Plusieurs fois, on m'adresse la parole comme à l'un des leurs, mais je fais semblant d'être assoupi. Toutefois, je dresse l'oreille pour entendre la moindre note suspecte dans leurs voix.

Le train arrive enfin en gare de Varsovie. À la descente du train, des gendarmes allemands accueillent par des coups les porteurs de brassards juifs. Je descends avec le flot de Polacks qui se déverse dans la grande ville. Un gendarme jette un coup d'œil sur moi, puis détourne rapidement le regard vers d'autres personnes. Je me dis que j'ai passé l'examen avec succès, et ma conviction en est renforcée. À partir de ce moment et jusqu'à la fin de la guerre, je jouerai sans faillir, malgré la difficulté, le rôle d'un Aryen.

Je suis envahi par un autre doute. Parviendrai-je à m'engager dans une activité illégale? Ce n'est qu'au travers de mes lectures de l'histoire du *Bund* que j'ai entendu parler de la clandestinité qui régnait autrefois. Mais je n'ai pas connu cette époque

personnellement, n'étant devenu membre du *Bund* qu'après sa légalisation. J'ai le cœur qui bat en pensant au jour où je vais rencontrer la direction du *Bund* à Varsovie. C'est seulement à ce moment-là que je prendrai connaissance de mes missions et que je saurai si je peux continuer dans cette voie, dans les conditions difficiles imposées par le régime féroce des nazis.

De retour à Varsovie

Habituellement, quand j'arrive à Varsovie, je me rends à pied chez ma sœur Rokhel Mokotow, qui vit au 21 de la rue Nalewki, assez loin de la gare. Cette fois-ci, je m'y fais conduire. Les rues sont encore jonchées de débris et de briques en raison des bombardements allemands. L'abattement se lit sur le visage des passants et on croise à chaque pas des soldats ou gendarmes allemands. Dans la foule se faufilent, tête baissée et les yeux terrifiés, des Juifs stigmatisés par leur brassard à l'étoile de David. À chaque coin de rue, on se sent épié. Je prends un taxi-fiacre pour arriver plus vite à ma destination, tiré par un pauvre cheval efflanqué et osseux. Nous quittons les rues polonaises et entrons dans la tumultueuse rue Nalewki.

Chez ma sœur, je retrouve toute ma famille. Il y a mon père, un Juif de grande taille avec une belle barbe, talmudiste et Hassid, adepte du rabbi de Jablonna. Mes sœurs Rokhel, Khayè et Beylè, avec leurs maris et leurs enfants, m'accueillent aussi. Ma sœur Leyè, qui à l'époque n'est pas encore mariée, est également là, ainsi que mon frère Yossel, sa femme Khanè et leur enfant. Ils se sont tous retrouvés dès que ma sœur a reçu ma carte et ils savaient que je viendrais bientôt.

Depuis le début de la guerre, ils me croyaient tous perdu et se sont réjouis en recevant ma lettre. Même si la table est peu garnie, il règne une grande joie dans cette pièce étroite. Là, dans ce foyer,

parmi mes proches, j'oublie vite ce qui se passe au dehors et les dangers qui nous guettent à chaque coin de rue.

Je suis assis en bout de table avec mon père et mes yeux s'attardent avec amour sur chacune des personnes présentes. Je les compte et recompte. Personne ne manque, malgré les bombardements. Tout le monde est indemne et en bonne santé. La mort ne les fauchera¹ que deux ans plus tard. Seuls manquent à l'appel les fils de Rokhel, Hershel et Ruven/Romek, ainsi que sa fille, Cesia, partis à Bialystok². Ma mère, Sheynè Binè, est décédée en 1930.



Beylè Celemenski,
une des sœurs de Yankev.
Vers 1930. (Celemenski 1963)

Mes frères et sœurs sont tous bundistes, mais Beylè est la plus active d'entre eux. Après les réjouissances et notre repas de fête frugal, elle m'emmène voir mon camarade de longue date et ami d'enfance, Yankelè Mendelson, qui vit au 10 rue Nowolipie, dans une petite chambre typique de l'état de pauvreté de Varsovie. Avant le début de la guerre, ce quartier connaissait déjà une pauvreté chronique, mais maintenant la misère est encore plus flagrante. La petite chambre est encombrée de linge suspendu,

1. L'utilisation du terme « *der shnit fun toyt* » dans le texte yiddish (littéralement : « le fauchage de la mort ») fait référence au titre original du livre : *Mit mayn farshnitenem folk* (littéralement : « Auprès de mon peuple décimé »). [ndt]
2. Ville du nord-est de la Pologne, à ce moment sous contrôle soviétique. Ces trois enfants se retrouveront à Melbourne (Australie) après la guerre.

il est difficile de s’y frayer un chemin. Une lampe à pétrole brûle dans un coin de la pièce. Dans la pénombre de cet espace, perdu entre les vêtements, je mets un moment avant de retrouver mon ami Yankelè, sa femme et leur petite fille.

Depuis toujours il est employé chez un tailleur et n’a pas de gros moyens, mais il garde son sens de l’humour. Son yiddish populaire est d’une richesse extraordinaire, débordant d’expressions folkloriques et d’images vivantes. L’entendre parler, que ce soit dans l’intimité ou en tant que tribun, est un vrai bonheur.

Sa fille de 5 ans, Frumètel, pour me faire honneur, se hisse sur une chaise, et entonne l’hymne *Di bundische Shvùè* (« Le Serment au *Bund* »). Son épouse, cachée par le linge, fait bouillir de l’eau et prépare des verres de thé. Entre-temps, Yankelè Mendelson s’absente une dizaine de minutes. Quand il revient, il m’annonce que Abrasza Blum veut me voir. Il me donne son adresse et m’explique comment faire pour entrer chez lui.

Yankel Mendelson.

(Celemenski 1963)



Son appartement se trouve au deuxième étage du 12 rue Nowolipie, en face du portail. Ce n’est pas à la porte qu’il faut frapper pour qu’il l’ouvre, mais sur le mur dans l’escalier. Sans me

poser de question, je suis toutes ses instructions. Je frappe au mur et, à ma plus grande joie, je vois apparaître à la porte la tête de Bernard Goldsztejn¹. Il vit ici avec son frère. À l'intérieur, il y a les camarades du Comité central du *Bund* clandestin : le grand Abrasza Blum, au visage allongé et pensif, et Berek Sznajdmil, qui se distingue par son langage polonais châtié, comme celui des militaires polonais. Il est revenu exprès de Wilno pour participer au mouvement clandestin. Il y a aussi Lozer Klog, président du syndicat des imprimeurs, ainsi que Sonia Nowogródzka, enseignante et femme d'Emanuel Nowogródzki.



Abrasza Blum, *alias* Kwiatek, président du *Bund* clandestin du Ghetto de Varsovie et son épouse Luba, née Bielicka, années 1930.

Ce n'est qu'à ce moment que je réalise que Yankel Mendelson est aux commandes du mouvement clandestin du *Bund*. Les contacts du *Bund* en Pologne occupée passent forcément entre ses mains.

1. Ou Goldstein (1889-1959), de la direction du *Bund*. Il a écrit ses souvenirs du Ghetto de Varsovie : Bernard Goldstein, *L'ultime combat. Nos années au ghetto de Varsovie*, Paris, Éd. Zones, 2008. [ndt]

Les salutations faites, je rends compte de manière détaillée de la lutte menée à Cracovie. Il y a deux tâches prioritaires qui doivent être accomplies par le mouvement : reconstruire l'organisation ainsi que toutes ses branches, puis fournir des ressources à toutes les femmes restées seules avec leurs enfants, pour assurer leur survie. Je reçois des instructions claires afin de pouvoir organiser le mouvement malgré son illégalité : comment établir des cellules de bundistes par groupes de cinq, comment atteindre une plus grande masse de travailleurs en distribuant des tracts et appels clandestins, comment diffuser les informations des radios étrangères et aussi maintenir le contact avec Varsovie.

Je reçois par ailleurs la mission d'entretenir les liens entre bundistes dans la région de Cracovie. Mon action est facilitée du fait de ma prétendue identité aryenne, alors que mes collègues, compte tenu de leur faciès, rencontrent de grandes difficultés lors de leurs déplacements, puisqu'ils doivent se munir de laissez-passer spéciaux pour voyager en train. À cette époque, il n'y a que deux messagers bundistes ayant les papiers nécessaires pour se déplacer librement. Ils sont le bras armé et l'âme du monde juif en Pologne : les camarades Itek Lazar-Melman, de Łódź, et Yisroel Falk travaillaient tous deux pour le *Joint*¹. C'est pour cela qu'ils peuvent se déplacer sans encombre.

Je reçois une autre consigne, celle de passer le moins de temps possible à Varsovie, où je suis trop connu. Je ne peux pourtant pas m'empêcher de me balader, pendant quelques jours, là où auparavant je travaillais pour le *Bund*. C'est à ce moment-là, en allant d'une rue à l'autre dans le quartier de la rue Krochmalna, que je me rends compte de la détresse dans laquelle vivent des centaines de milliers de Juifs.

À Varsovie, on sait déjà que les Allemands ont ordonné à la *Kehilla* d'établir un ghetto², la première des mesures anti-juives que

1. Désigne l'*American Joint Distribution Committee* (ou aussi *JDC*), organisation fondée en 1914 pour venir en aide aux Juifs de Palestine. Elle contribua ensuite, de 1924 à 1938, à installer des Juifs citadins d'Union soviétique en zone d'exploitation rurale. À partir de 1934, elle aida les Juifs d'Europe menacés par le nazisme à émigrer, avant de devenir une organisation clandestine de soutien financier aux populations persécutées. [ndt]

2. Voir *supra* page 9, note 1.

les Allemands ont voulu faire instaurer par les Juifs eux-mêmes. Cela a provoqué des querelles fratricides parmi les dirigeants de l'autorité juive. De bouche à oreille, on parlait de la position courageuse défendue par le représentant du *Bund*, Shmuel Zygielbojm¹, *alias* Artur, qui prônait que la *Kebilla* refuse de mettre en œuvre une telle mesure. Son appel à se dresser contre l'ordre nazi de la mise en place d'un ghetto a fortifié la volonté de résistance parmi de nombreux Juifs.

Durant ces quelques jours à Varsovie, je vois la désintégration de la plus grande communauté juive d'Europe et le début d'une longue agonie qui va se poursuivre pendant deux ans. Des hooligans polonais parcourent les rues insalubres du Ghetto et, sous les yeux de soldats allemands hilares, frappent sauvagement des passants juifs et dévalisent les échoppes et les magasins. Un pogrom systématique a lieu quotidiennement sur la place des Halles Mirowskie, incendiées lors des bombardements. Ici, les marchands juifs ont installé leurs misérables stands et échoppes entre les murs de bâtiments en ruine. De jeunes Polonais renversent les étals, cognent comme des brutes sur les marchands et les dépouillent de leurs biens. Par ailleurs, dans le Jardin de Saxe, des bandes organisées de hooligans agressent des passants juifs. Les antisémites polonais, *Narodowcy* et *Endekès*², se sentent à leur aise, réalisant leurs envies et rêves de toujours. Le régime nazi et ses collaborateurs polonais ont livré les Juifs aux mains de ces groupes qui peuvent ainsi assouvir, à volonté, leur furie meurtrière. Mais cela ne se fait pas toujours aussi facilement.

Le *Bund* a émis une directive, appelant ses membres à s'opposer aux hooligans. Une fois, dans le quartier de la place de la Porte-de-Fer, situé entre le Jardin de Saxe et les Halles Mirowskie, un groupe de porteurs et de bouchers juifs ont riposté et ont opposé leurs poings et des barres de fer à la violence de ces voyous.

1. Secrétaire général de la section juive de la commission centrale des ouvriers de Pologne et conseiller municipal de Varsovie (1895-1943). [ndt]

2. *Narodowcy* désigne les nationalistes du parti national ouvrier polonais; tandis que *Endek* (pluriel *Endekès*, en yiddish) désigne un militant du parti ND, pour *Narodowy Demokratyczny*, « national-démocrate ». Ces deux formations étaient fascistes et antisémites. [ndt]

Ils ont pu ainsi se défendre et arracher les matraques des mains de ces hooligans, dont une partie étaient des fils de « bonne famille ». Les hooligans, paniqués, se sont enfuis, le visage en sang et les vêtements déchirés.

J'arrive au 9 rue Krochmalna, près de la célèbre petite place Krochmalna. Un boulanger, qu'on appelle Khaskel *Hoyker* (« le Bossu »), très connu dans le quartier, vit à cette adresse. J'entre dans son logement et suis étonné de rencontrer dans ce lieu un groupe de tsukunftistes du quartier, c'est-à-dire des membres de la *Tsukunft*. Je suis ému d'apprendre comment ce groupe de tsukunftistes a répondu à l'appel du *Bund* : ils vont résister au péril de leur vie. Ils forment un groupe de combattants que Khaskel dirige avec son second, Moniekel. Voici toute l'histoire de ce garçon qui se trouve ce jour-là chez Khaskel.



Groupe de jeunes bundistes de Varsovie
(quartier Krochmalna) en excursion : 1^{er} à g., Khaskel *Hoyker* ;
2^e, Yankev Celemenski ; 7^e, Moniekel. (Celemenski 1963)

Au 14 rue Grzybowska, il y avait un club bundiste pour enfants et adolescents, très apprécié des habitants du quartier de rue Krochmalna. Tous les soirs, de nombreux garçons et filles du quartier se retrouvaient dans ce club. Ils y apprenaient à lire

et à écrire le yiddish et participaient à des discussions sur divers sujets. Il y avait aussi dans ces lieux une petite bibliothèque. Dans une autre pièce, on jouait au ping-pong et ailleurs, un orchestre de jeunes était en pleine répétition. Les samedis, il y avait des soirées, des jeux, des concerts, du théâtre, des danses... Certains des enfants de la petite place Krochmalna qui fréquentaient ce club étaient parmi les plus pauvres et démunis de ce quartier juif. Jour et nuit, cette place était animée comme une ruche. On y voyait des voleurs, des escrocs, des gangsters, des femmes de petite vertu..., mais parmi eux des enfants et des jeunes pouvaient circuler sans rien avoir à craindre.

Au beau milieu de ce quartier, l'école yiddish laïque du 36 rue Krochmalna brillait comme un phare. Les deux institutions, l'école et le club bundiste, étaient source d'inspiration et de fierté pour le quartier. Elles rassemblaient de nombreux garçons et filles et gagnaient leurs cœurs et leurs âmes. Pour les enfants c'était l'occasion de sortir de la misère. Beaucoup de jeunes issus du quartier de la rue Krochmalna se distingueront humainement et collectivement en accomplissant leur devoir quand viendra le temps des épreuves et du martyre.

Un soir avant la guerre, Khaskel le boulanger, le militant bundiste qui vivait dans ce quartier, s'était présenté à l'entrée du club. Il avait amené un jeune garçon et m'avait dit : « Celek, inscris ce gamin dans un groupe. Il a déjà 14 ans. » Mais le gamin qui se tenait devant moi ne faisait pas son âge. Il était petit et maigre, son manteau rapiécé de toutes parts, long et large comme un vêtement d'adulte, pendait sur son petit corps. La visière de sa casquette était déchirée. Il affichait un sourire assuré sur son petit visage et ses yeux bougeaient sans cesse.

- Tu t'appelles comment ? lui ai-je demandé.
- Moniekel, a-t-il répondu.
- Tu vas au *kehder* ¹ ?
- Non, a répondu Khaskel.

1. En yiddish. *Heder*, en hébreu. École primaire d'enseignement traditionnel d'hébreu et du judaïsme pour les garçons. [ndt]

– Tu vas à l'école publique polonaise ?

– Non.

J'ai demandé à Khaskel pourquoi il répondait à la place du garçon. Il lui a alors dit : « Passe dans l'autre pièce. » C'est là que mon camarade et proche ami m'a raconté l'histoire de ce gamin des rues.

Sa mère tenait une « maison » sur la place, tandis que son père était en prison pour vol. Elle avait abordé Khaskel dans la rue Krochmalna et l'avait supplié, les larmes aux yeux, de faire entrer son fils unique dans le club. « J'ai entendu dire que le *Bund* transformait les enfants en adultes responsables¹, l'avait-elle imploré. Je vais tout économiser et je payerai ce qu'il faut. »

J'ai appelé le gamin, mais Moniekel n'entendait plus rien. Il avait les yeux rivés sur les jeunes du club. Ils étaient tous à faire quelque chose, à remplir une tâche. Moniekel était en train de découvrir un autre monde. Je l'ai emmené vers un groupe de jeunes et leur ai demandé de l'accueillir et de l'intégrer parmi eux.

Très vite, ses origines ont été un poids pour Moniekel, il ne savait ni lire ni écrire. Il s'est mis à étudier avec une volonté à toute épreuve. Bientôt, il a su lire et s'est appliqué à retenir tout ce qu'il étudiait. Très souvent, je le retrouvais au club, en train de dormir sur un banc : Moniekel ne voulait plus rentrer chez lui. Il s'est engagé corps et âme dans la diffusion des journaux du *Bund*. Il vendait dans la rue, dès le jour de leur parution, la *Folks-Tsaytung*² et le *Yugent veker*³. Il s'est mis à lire des livres goulûment, comme un homme assoiffé découvrant une oasis dans le désert.

Un ami l'a pris dans son atelier et Moniekel est devenu apprenti tailleur. Il commençait à se sentir à égalité avec ses camarades et il gagnait en confiance. Un jour, son rêve est devenu réalité quand il a été nommé membre de la *Tsukunftshturm*⁴, l'aile combattante d'élite du mouvement de jeunesse du *Bund*.

1. « *Mentschen* », dans l'édition en yiddish, terme désignant des hommes dignes et respectables. [ndt]

2. « *Le Journal du Peuple* », organe du *Bund*. [ndt]

3. En yiddish, « L'Éveil de la jeunesse », journal de la *Tsukunft*. [ndt]

4. En yiddish, « groupes de combat de la *Tsukunft* », mobilisés pour la défense des populations juives. [ndt]

Les troupes de Hitler occupaient alors Varsovie. Une nouvelle vague sanguinaire a déferlé dans les rues de la ville et, immédiatement, des bandes de hooligans polonais se sont mis à dépouiller les commerçants juifs et à les tabasser. Près de la rue Grzybowska, le camarade Khaskel a rassemblé la milice du *Bund* et la *Tsukunftsturm* du quartier de la rue Krochmalna. Bien organisés, ils ont opposé une résistance farouche aux hooligans polonais et plusieurs d'entre eux, blessés, ont été emmenés dans les hôpitaux des alentours. Ce Moniekel de la place Krochmalna a été un des éléments les plus courageux et efficaces de ce combat.

À présent, alors que les Juifs de Varsovie sont enfermés dans le Ghetto, que la famine s'est installée et qu'on ne peut plus se chauffer pendant le très rude hiver, des épidémies de typhus, de dysenterie et d'autres maladies se sont propagées dans le quartier de la rue Krochmalna. Moniekel, qui mange tous les jours un peu de soupe à l'école du 36 rue Krochmalna avec les autres enfants, en apporte un peu avec des petits bouts de pain à ses camarades alités dans leurs logements, assaillis par la faim et le froid.

Plus tard, Moniekel réussira à échapper à la première déportation de masse des Juifs vers les chambres à gaz de Treblinka¹, en 1942. Puis il se présentera dans les minuscules locaux du 13 rue Prosta, où il y a un atelier appartenant à W. C. Többens².

1. Ce camp d'extermination est situé à environ 80 km au nord-est de Varsovie (Pologne). En juin 1941, un camp de travail forcé pour détenus juifs et non juifs polonais est organisé (Treblinka I), pour la construction du camp d'extermination Treblinka II – un rectangle de 400 sur 600 mètres. Après la conférence de Wannsee (janvier 1942), qui organise économiquement, administrativement et techniquement la « Solution finale de la question juive en Europe », l'*Aktion Reinhardt* est lancée : la déportation de l'ensemble des Juifs polonais du printemps à l'automne 1942. Treblinka II reçoit son premier convoi de déportés en provenance du Ghetto de Varsovie le 23 juillet 1942. De cette date à octobre 1943, plus de 1 600 000 Juifs des districts de Varsovie (362 000), Radom, Lublin, Bialystok, en Pologne, ainsi que de Macédoine, de Thrace, du *Reich*, de Theresienstadt, et environ 2 000 Tsiganes sont morts dans ce camp. Trois chambres à gaz auxquelles viennent s'ajouter dix autres à l'automne 1942 fonctionnent au monoxyde de carbone de moteurs Diesel. Les corps des victimes sont d'abord enterrés dans des tranchées, puis incinérés afin de supprimer toute trace. Le plus important acte de résistance est la révolte, le 2 août 1943, des détenus qui se doutaient de la fermeture prochaine du camp. Sur les 750 évadés, moins d'un dixième parviennent à échapper aux nazis. Le camp est rasé en novembre 1943. [ndrc]

2. Entreprise industrielle allemande de Walther Caspar Többens, associé de Fritz Emil Schultz. Voir *infra*, page 255, note 2.

En janvier 1943, je me suis rendu dans le quartier afin d'effectuer une mission pour le Parti. Le camarade Moyshè Najmark, fils de l'écrivain et militant bundiste Aryé (Dovid Leyb Najmark), montait la garde à la porte du Ghetto. Il m'a alors appris que Moniekel de Krochmalna passait clandestinement du côté aryen tous les jours. Il ramenait des médicaments pour ses camarades malades et, quand il le pouvait, de la nourriture et un peu de lait pour les enfants. Il faisait partie du groupe qui savait où se trouvaient les bouteilles explosives¹. Il achetait aussi des matériaux pour construire des cachettes où étaient entreposées des armes en vue du premier soulèvement du Ghetto de Varsovie (qui eut lieu en janvier 1943²).

Quelques jours plus tard, Moyshè m'a appris la terrible nouvelle : on avait retrouvé Moniekel abattu à l'entrée de l'atelier *Többens*.

Du plus bas du ruisseau au plus haut des sommets : un héros et un martyr.

1. Yankev Celemenski évite d'utiliser le terme de « cocktail Molotov » pour ne pas rendre hommage au signataire soviétique du pacte de non-agression avec les nazis. [ndt]

2. « [En octobre 1942], le chef SS Heinrich Himmler ordonna la liquidation du ghetto de Varsovie et la déportation de ses habitants valides vers des camps de travaux forcés dans le district de Lublin du *Generalgouvernement*. Conformément à cet ordre, les unités de police et la SS tentèrent de reprendre les déportations de masse le 18 janvier 1943. « Un groupe de combattants juifs armé de pistolets infiltra une colonne que l'on emmenait de force vers le *Umschlagplatz* (point de transfert). Au signal, ils rompirent les rangs et attaquèrent les gardes. La plupart de ces combattants périrent dans la bataille, mais l'assaut désorienta suffisamment les Allemands pour que des prisonniers se dispersent.

« Les dirigeants de la résistance juive ont encouragé les autres habitants du ghetto à défier les ordres d'expulsion et à se cacher des autorités allemandes. Ne saisissant que 5 000 à 6 500 habitants du Ghetto, les Allemands suspendent les nouvelles déportations le 21 janvier.

« Encouragés par le succès apparent de la résistance, les habitants du Ghetto ont commencé à construire des bunkers et des abris souterrains. Ils se préparaient à un soulèvement si les Allemands tentaient une déportation définitive des Juifs restants du Ghetto. » <https://encyclopedia.ushmm.org/content/fr/article/warsaw-ghetto-uprising>.

5. אין דער אונטעררדישער אָרגאַניזאַציע פון בונד אין קראָקע

נאָך עטלעכע טעג זיין אין וואַרשע בין איך צוריקגעפאָרן קיין קראָקע. אין דער באַן בין איך דאָס מאָל געפאָרן אַ סך זיכערער, כאַטש איך האָב געפירט אַ פעקל אונטעררדישע צייטונגען, פּויליש האָב איך נישט גוט גערעדט און כ'האָב זיך דעריבער געהיט צו רעדן וואָס ווייניקער. די פּאָר ווערטער, וואָס כ'האָב געמוזט אַרויסזאָגן, האָב איך געזאָגט מיט זיכערקייט און חוצפּה. נישט איינמאָל איז מיר אויסגעקומען צו שפּילן די ראַל פון אַ שומוען פּאָר די מיטפּאַרער אין דער באַן.

ווען איך בין געקומען צוריק פון וואַרשע, איז דער קראָקעווער קאָמיטעט גלייך צוגערעטן איינצושטעלן די אַרבעט. אין לויף פון אַ קורצער צייט זענען אָרגאַניזירט געוואָרן די „פּינפטלעך“ פון צוגעקליבענע בונדיסטן, אויף די גרופּעס זענען געלייענט געוואָרן די אונטעררדישע צייטונגען און מ'האָט געהערט ראַדיאָ־נייעסן פון אויסלאַנד. ס'איז אויך איינגעשטעלט געוואָרן אַ פּראָפּעסיאָנעלער ראַט פון פּאָלגענדע חברים: מאַקס מילינסקי, אהרן זאָנאַבענד (היינט אין פּוילן) פון שניידער־פּאַראַיין, מאַטל קשענסקי און פּישל איידעלמאַן (ביידע היינט אין אַמעריקע) פון לעדער־פּאַראַיין, וויגדאָר וואַסערלויף און זיגמונט בירקענפעלד פון שטוב־מאַלער, דוד הילף פון בוי־אַרבעטער, פּאַמעראַנץ פון מעטאַל־אַרבעטער, מנשה גומפּלאַוויטש און נפתלי שיסלער פון האַנטווערקער־פּאַראַיין. פּאַרשטייער פון פּאַרטייקאָמיטעט איז געווען חבר משה (מאַניעק) פעלצמאַן־גלאַזער.

דער יוגנט־בונד צוקונפּט האָט געהאַט אַ געמיינזאַמען קאָמיטעט מיטן סקיף (בונדישע קינדער־אָרגאַניזאַציע). ער איז באַשטאַנען פון די ח"ח פּישעל און מענדעל האַרענדאָרף, עוואַ אַלעקסאַנדראַוויטש (טאַכטער פון ד"ר איגנאַצי אַלעקסאַנדראַוויטש), סרולעק איידעלמאַן, רחל טענענבוים און האַנשע גומפּלאַוויטש, אַ ספּעציעלער הילף־קאָמיטעט האָט זיך פּאַרנומען מיט נויטיקער מעדיצינישער און אַנדערער הילף פּאַר פּרויען, עלטערע מענטשן און קינדער. דער הילף־קאָמיטעט איז געווען אין קאַנטאַקט מיט די ספּעציעלע אָפּטיילונגען פון דער ייִדישער קהילה. צו דעם הילף־קאָמיטעט

À Cracovie, avec l'organisation clandestine du *Bund*

Après plusieurs jours passés à Varsovie, je prends le train pour retourner à Cracovie. Malgré le paquet de journaux interdits que j'emporte, je me sens cette fois-ci en sécurité. Maîtrisant mal le polonais, je m'efforce de parler le moins possible. Je n'utilise donc que le peu de mots que je connais, mais avec beaucoup d'aplomb. Quand il le faut, je fais semblant d'être muet devant les voyageurs.

Dès mon retour, le comité de Cracovie procède à l'organisation des tâches essentielles. En peu de temps, les « quintettes¹ » de bundistes sont ainsi coordonnés. Ces groupes lisent les journaux clandestins et écoutent les nouvelles des radios étrangères. Nous établissons également un comité intersyndical avec les camarades suivants : Max Milinski et Aron du syndicat des tailleurs, Mottel Kszenski et Fishel Ejdelman du syndicat des travailleurs du cuir, Wigdor Wasserlojf et Zygmund Birkenfeld du syndicat des peintres, Dovid Hilf des travailleurs du bâtiment, Pomeranc des métallurgistes, et Menashè Gumpłowicz et Naftoli Szisler de l'Union des artisans. Le camarade Moyshè/Moniek Glazer est nommé représentant du Parti auprès de ce comité.

Le groupe de jeunesse du *Bund*, la *Tsukunft*, comprend un comité intégrant le *SKIF*. Il compte parmi ses membres les camarades Fishel et Mendel Harendorf, Ewa Alexandrowicz (fille du

1. Cellules clandestines constituées de cinq personnes. [ndt]

P^r Ignacy Alexandrowicz), Srulek Ejdelman, Rokhel Tenenbojm et Hanusia Gumpłowicz.

Un comité spécial d'entraide est établi afin d'apporter les secours de première nécessité, entre autres des médicaments destinés aux femmes, personnes âgées et enfants. Ce comité est en contact avec des branches spécialisées de la communauté de Cracovie. Y figurent les camarades suivants : M^e Shiyè Fensterbloj, Naftoli Szisler, Luszka Alexandrowicz et M^e Leon Nemmer. Le comité du foyer des enfants comprend la D^{re} Paulina Wasserberg, présidente, Ruszka Glazer, M^{me} Pomeranc, enseignante, et Luszka Alexandrowicz.

Notre point de contact est l'atelier de chaussures de Fishel Ejdelman, au 48 rue Dietlowska, où nous entreposons nos publications illégales. Les tas de vieilles chaussures constituent une planque parfaite pour les journaux et publications clandestines. Nous établissons un contact avec le mouvement de résistance des ouvriers polonais.

Les Allemands, qui se sont emparés de la ville, ont délogé de nombreux Juifs de leurs résidences cossues et confortables du centre-ville afin d'y installer les officiers de la Gestapo et des unités SS¹. Dans certaines de ces résidences, ils n'ont réquisitionné qu'une seule pièce pour les officiers, ce qui crée une situation paradoxale : sur les façades de ces immeubles juifs sont accrochées des plaques en étain avec l'inscription *Sturmführer*² SS.

Les habitants juifs vivant dans ces lieux servent de domestiques aux tortionnaires nazis : il leur faut cirer leurs bottes, laver leur linge et préparer le thé. Nous organisons nos rendez-vous dans deux de ces

1. Sigle du mot allemand *Schutzstaffel*, « échelon de protection ». Cette milice d'élite, fondée en 1925, était initialement la garde rapprochée de Adolf Hitler. Elle devint progressivement au sein du *Reich* un État dans l'État, sous le contrôle de Heinrich Himmler. La SS est, à partir de 1939, chargée du contrôle des territoires occupés et de la gestion des camps de concentration et d'extermination mis en place pour anéantir la population juive d'Europe. Cette abréviation désigne aussi les membres de cette organisation paramilitaire. [ndt]

2. En allemand, « meneur d'assaut ». Grade d'officier des organisations paramilitaires nazis telle la SS, ce terme est utilisé pour trois grades : *Untersturmführer*, *Obersturmführer* et *Hauptsturmführer* correspondant respectivement à « sous-lieutenant », « lieutenant » et « capitaine ». [ndrc]

demeures : chez la D^{re} Paulina Wasserberg, présidente avant-guerre des écoles yiddish, et chez l'épouse du P^r Ignacy Alexandrowicz. Cela s'avère pratique pour nous, puisque les membres de la Gestapo rentrent chaque soir à une heure précise, ce qui nous permet de nous réunir sans danger à certains moments de la journée. Nous savons aussi qu'il n'y aura pas de perquisitions dans ces appartements.

Le travail illégal du *Bund* prend rapidement de l'envergure. Nous établissons un contact avec les dirigeants du *PPS*, grâce à Aniela Sztajnsberg, une avocate qui organise des réunions chez elle. Elle a l'apparence et l'aisance d'une grande aristocrate polonaise. Dès 1941, à Varsovie, elle a été l'une des militantes les plus actives du mouvement clandestin et a gardé le contact avec nous pendant toute la guerre.

Il est convenu que la camarade Luszka Alexandrowicz et moi irons à la première réunion avec le *PPS*. À cette occasion, nous y rencontrons le camarade Józef Cyrankiewicz, dirigeant du *PPS* de Cracovie et plus tard Premier ministre¹ du régime polonais. La camarade Luszka, par l'intermédiaire de l'avocat Emil Sztajnsberg², est chargée d'entretenir le contact avec le *PPS*, notamment pour gérer les problèmes susceptibles de nuire aux Juifs. Certains *Volksdeutschen*³ dépouillent les Juifs de leur propriété et M^e Sztajnsberg doit intervenir à maintes reprises pour récupérer leurs biens ou obtenir un dédommagement. Les Sztajnsberg sont membres du *PPS* et seront obligés de quitter Cracovie par la suite. Lors d'une rafle⁴ de la police à Varsovie en 1944, Emil Sztajnsberg sera interpellé dans la rue et disparaîtra sans laisser de traces.

1. Józef Cyrankiewicz fut Premier ministre de la Pologne communiste entre 1947 et 1952 et entre 1954 et 1970. Il fut président du Conseil d'État entre 1970 et 1972. Il décéda en 1989, juste avant la chute du régime communiste. [ndt]

2. Docteur en droit, comme son épouse Aniela Sztajnsberg. [ndt]

3. *Volksdeutsch*, au singulier. Personne d'origine allemande vivant hors d'Allemagne et possédant la nationalité de son pays de résidence. Après l'invasion par les troupes allemandes, elle bénéficiait d'une situation privilégiée. [ndt]

4. Opération d'arrestation de civils sans sommation, à leur domicile ou dans la rue, par la police, la gendarmerie ou des militaires, suivie d'emprisonnement, de travaux forcés ou de déportation. [ndt]

Lors de cette première réunion, Józef Cyrankiewicz nous confirme qu'il connaît bien les activités clandestines du *Bund*. Il nous offre un espace dans le bulletin clandestin du *PPS*, afin que nous puissions nous y exprimer. Il promet également que le *PPS* interviendra auprès des dirigeants de la communauté juive, qui reçoit un financement du gouvernement polonais en exil¹ à Londres, pour qu'une partie de ces fonds soit attribuée au *Bund*. Il précise que le *PPS* peut nous procurer des documents essentiels, notamment des papiers d'identité aryens et des laissez-passer. Toutes ces promesses sont accueillies avec joie. Cependant, son invitation à paraître dans son bulletin illégal est déclinée, afin de ne pas mettre en péril nos activités. De notre côté, nous nous engageons à rendre compte de nos actions et à maintenir un lien permanent avec le mouvement clandestin des travailleurs polonais.

Nous voulons ouvrir un foyer pour enfants. Cela s'avère difficile puisque, pour avoir un local, nous dépendons de la *Kehilla*. Malgré tous nos efforts, nos démarches ne peuvent aboutir. Nous en sommes consternés car de nombreux jeunes enfants sont livrés à eux-mêmes, leurs mères étant obligées de travailler. Les plus âgés traînent dans la rue et dans des endroits malfamés. Dans cette situation catastrophique arrive une embellie, quand la camarade Tsilia Wolfgang décide de nous prêter son logement. Elle vend tous ses meubles et emménage, avec son enfant, dans une chambre en location où il n'y a qu'un seul lit.

Son mari, le camarade Shiyè Wolfgang, vit à l'époque à Lwów. Avant la guerre, il a été l'un des membres les plus actifs et les plus respectés du *Bund* à Cracovie. Bien que borgne et malade, il est le porte-étendard de toutes les manifestations du *Bund*. Un jour, revenant de Lwów à Cracovie, il a oublié la bannière du Parti, ce qui

1. Dès après la capitulation de la Pologne en septembre 1939, le général Sikorski, nommé Premier ministre, forme d'abord en France (à Angers le 22 novembre suivant), puis après la défaite de la France en juin 1940 dans la capitale britannique, le gouvernement de la République de Pologne en exil (dénomination officielle). Celui-ci organise la participation de troupes polonaises aux combats de la Seconde Guerre mondiale ainsi que la coordination de la résistance en Pologne (*Armia Krajowa, AK*). [ndt]

l'a contrarié. Malgré sa maladie et son état de faiblesse, il a eu le courage de faire un aller-retour pour la rapporter. Il l'a alors cachée en lieu sûr, hors de portée des criminels allemands. Il est reparti en exil à Lwów, où il va mourir peu de temps après.

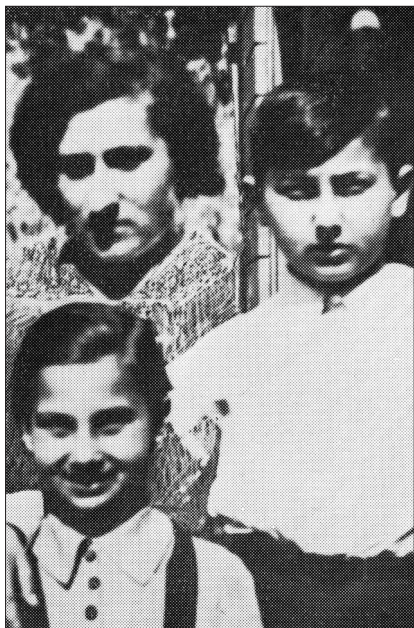
Nous ouvrons un premier foyer, où 25 enfants peuvent prendre, chaque jour, tous leurs repas et étudier sous l'autorité pédagogique d'enseignantes qualifiées. Luszka Alexandrowicz et la camarade Pomeranc assurent la direction et sont aidées par les camarades Ewa Alexandrowicz et Hanusia Gumpłowicz. La pédiatre Paulina Wasserberg assure la surveillance médicale et Ruzska Glazer passe de longues journées à s'occuper de la nourriture des enfants et à gérer la maison. Grâce au soutien du *PPS*, le foyer des enfants reçoit une aide de 5 000 *złoty*¹ du gouvernement polonais, ce qui permet d'améliorer l'alimentation des enfants, de leur acheter des jouets et, pour certains, de les vêtir correctement.

Dans l'ambiance sinistre de l'époque, le foyer constitue un îlot de gaieté pour les enfants. On entend des chants yiddish dans ce petit coin chaleureux où les enfants peuvent vivre dans l'insouciance et la liberté. Luszka est l'âme de ce foyer. Éducatrice de formation, c'est une jeune femme au teint mat, aux yeux profonds et doux, toujours souriante et généreuse, qui déborde d'énergie et s'occupe de chaque enfant avec un soin particulier. Telle une mère au grand cœur, elle entoure particulièrement les enfants qui manquent de tout chez eux. D'ailleurs, quand une maman veut corriger son enfant, elle le menace en disant : « Si tu ne m'écoutes pas, tu n'iras pas chez Luszka demain. »

Pourtant, Luszka n'est pas épargnée par les soucis. Son mari, le camarade Max, a été mobilisé au début de la guerre et a été obligé de quitter Lwów pour se rendre à Wilno. Luszka est restée seule avec ses deux enfants, Jurek (12 ans) et Hanusia (9 ans). Sa mère vit aussi chez elle, ainsi que sa sœur, Sonia Najger, et son enfant de 5 ans. Luszka doit donc s'occuper de toute la famille. Tout ce monde vit dans un appartement de trois pièces de la rue Dietlowska. Dans l'une de ces pièces, Luszka anime un groupe de dix enfants

1. Monnaie polonaise réintroduite en 1924 et qui vaut depuis lors 100 *groszy*. [ndt]

de familles nanties qui payent un bon prix pour quelques heures de garde par jour. Cela constitue la base de ses revenus. Luszka est également active au sein du Parti, où elle assume de lourdes responsabilités. Elle ne ménage pas ses efforts et sait garder son calme en toutes circonstances, restant toujours très bienveillante avec les parents des enfants, ainsi qu'avec ses camarades et ses amis. Elle apporte un grand réconfort à notre quotidien difficile.



Luszka Alexandrowicz avec
ses enfants, Jurek et Hanusia.

(Celemenski 1963)

Le foyer des enfants est aussi un lieu de rassemblement pour notre Parti et pour nos jeunes. De temps en temps, il s'y tient des négociations entre patrons et travailleurs en grève. Ce lieu est très populaire dans toute la ville, mais nous ne pouvons, hélas, en accueillir davantage. Beaucoup de mères nous supplient d'y prendre leurs enfants. C'est le cœur gros que nous devons refuser, nous n'en avons pas les moyens matériels et nous manquons de place dans nos deux petites pièces.

Nous décidons, alors, de faire une demande d'aide au *Joint*. Nous songeons à agrandir le foyer pour accueillir 300 enfants. Le directeur du *Joint*, Leib Neustadt, autrefois actif au sein du *Bund* à

l'époque tsariste, nous demande de présenter un budget. Un grand local appartenant à des artisans prospères de la rue Dietlowska est disponible. Mais notre joie est de courte durée. Il nous faut impérativement l'autorisation de M^e Szlang, responsable de l'office du logement de la *Kebilla* et membre du *Poale-Tsion*¹, mais il nous la refuse. Il invoque de nombreux prétextes, mais nous savons qu'il ne veut pas accorder au *Bund* la gestion d'une institution d'une telle importance. De ce fait, il nous faut renoncer à notre projet de créer un grand foyer pour enfants.

Le travail ne cesse de s'intensifier. Les signes d'une occupation meurtrière se multiplient : chaque jour, on voit apparaître de nouvelles affiches annonçant de nouveaux décrets. Quotidiennement, les Allemands et leurs collaborateurs polonais mènent des attaques sanglantes contre les Juifs, leurs maisons et leurs synagogues. Le Droit cesse d'exister pour les Juifs, qui se retrouvent ainsi sans aucune protection. Notre existence est soumise à l'arbitraire, et le destin d'un peuple entier est livré aux mains de bourreaux sanguinaires.

Entre deux vagues de violence, nous continuons d'assurer notre travail de solidarité morale et matérielle, de diffuser notre culture et d'entretenir l'espoir. Malgré ces conditions, où la notion même d'humanité est bafouée, le *Bund* affirme, plus que jamais, ses valeurs humaines ancestrales et son espoir d'un avenir meilleur. En ces heures les plus sombres, nous ne pouvons imaginer qu'il n'y ait plus d'avenir.

Le gouverneur général de la Pologne occupée, Hans Frank, ordonne que les bureaux du *Joint* et du *Żytos*² soient transférés à Cracovie, capitale du régime nazi collaborationniste. Il veut les avoir à portée de main puisque ces organisations disposent de fonds importants. Le camarade Maurycy Orzech, représentant du *Bund* auprès du *Joint*, se rend donc souvent à Cracovie. Je le rencontre lors de chacun de ses séjours.

1. En hébreu, « Travailleurs de Sion ». Mouvement sioniste socialiste non religieux, comprenant une aile gauche. [ndt]

2. Acronyme polonais de *Żydowskie Towarzystwo Opieki Społecznej* (« Société juive de protection sociale »). En allemand, *JSS*, pour *Jüdische Soziale Selbsthilfe*. Cet organisme coordonnait l'aide sociale dans le Ghetto à partir de 1940. [ndt]

Je veux dire quelques mots sur cet homme unique et idéaliste. Maurycy Orzech était issu d'une famille varsoivienne ancienne, aisée et très connue. Pendant ses années étudiantes à l'époque tsariste, il avait été un membre actif et exemplaire du *Bund*. Il est devenu un commerçant prospère et a fait fortune, mais il n'a pas cessé d'œuvrer auprès du *Bund*. Orateur et écrivain reconnu, membre du conseil municipal de Varsovie, il a siégé également au Conseil de la *Kehilla* et a été le président du syndicat des artisans socialistes. Homme audacieux, doté d'un tempérament sanguin, il octroyait d'importantes sommes au *Bund* et faisait tout pour soutenir les masses juives. Le fait d'être fortuné ne l'empêchait pas de s'opposer fermement aux institutions et aux politiques de l'establishment juif. Il a farouchement lutté contre les politiques antisémites du régime et des partis polonais.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, Orzech vivait à Kovno (Lituanie), d'où il envoyait des dépêches au *Forverts*¹ de New York, et il témoignait des sévices infligés au peuple juif par les hitlériens et les forces d'occupation. À la suite d'un article envoyé au *Forverts* sur les attaques anti-juives de Wilno (Vilnius), les autorités de Kovno l'avaient arrêté et envoyé à la frontière allemande. Ce n'est qu'au prix d'efforts considérables qu'on a pu, de justesse, éviter sa déportation.

Il a été envoyé vers la Suède neutre par bateau, mais celui-ci a été abordé par un navire de guerre allemand. Orzech et deux directeurs du *Joint* ont été arrêtés. Il a été incarcéré dans une prison allemande pendant une courte période, puis renvoyé en Pologne avec des prisonniers de guerre juifs. Il a de nouveau mis toute son énergie et son dévouement au service de la lutte clandestine.

Lors d'une de nos réunions, Orzech me demande de le mettre en contact avec les dirigeants du *PPS* de Cracovie. Je prends aussitôt contact avec le *PPS* et un rendez-vous est organisé avec les camarades du parti travailliste polonais au domicile de notre camarade la D^{re} Paulina Wasserberg. À l'heure dite, un fiacre nous y emmène. Nous y rencontrons les camarades polonais Józef Cyrankiewicz, Mieczysław Bobrowski et Bocian.

1. Grand quotidien yiddish de tendance socialiste. [ndt]

Maurycy Orzech leur décrit alors les conditions de vie des Juifs dans les ghettos récemment établis. Bien qu'au début de l'occupation on ait assisté à des manifestations d'une cruauté inouïe envers les Juifs, personne à cette époque, même parmi les plus pessimistes, ne peut imaginer la mise en œuvre de la « Solution finale¹ » hitlérienne, le massacre systématique du peuple juif. Dans ce contexte, le camarade Orzech² appelle les socialistes polonais à organiser des groupes de résistance unissant les travailleurs juifs et polonais de Cracovie et de sa région.

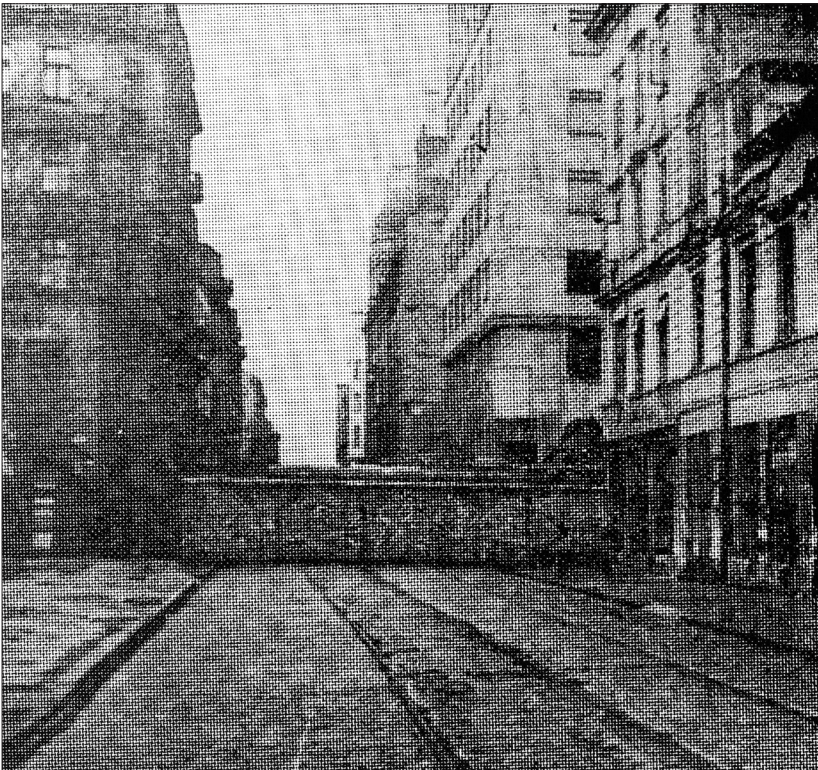
Maurycy Orzech.

(Celemenski 1963)



-
1. La formule, « la Solution finale de la question juive en Europe », fait partie du code secret nazi et signifie l'assassinat de tous les Juifs d'Europe, soit 11 millions de personnes concernées. La date de la décision de cette opération par Hitler est située par les historiens entre la fin novembre et la mi-décembre 1941. La conférence de Wannsee (banlieue de Berlin), le 20 janvier 1942, qui réunit les hauts dignitaires du régime nazi, se tient pour organiser administrativement, économiquement et techniquement la « Solution finale ». [ndrc]
 2. Il fut président du Comité central du *Bund* au sein duquel il travailla sans relâche avant d'être arrêté par la Gestapo. Lui et son épouse furent assassinés en 1943. Leur fille unique survécut jusqu'au soulèvement polonais de l'été 1944. Elle combattit activement avant de tomber à son tour. [ndt]

Après Orzech, Józef Cyrankiewicz prend la parole pour souligner la pertinence d'une coopération entre les travailleurs polonais et juifs pour faire front contre les épreuves imposées par le régime nazi. L'ambiance entre les participants est au beau fixe. On entend à maintes reprises les mots « solidarité », « lutte commune », « destins partagés », « socialisme ». Si l'on avait pu répandre ces bons sentiments et en faire usage sur le terrain, si la fraternité avait rassemblé la population polonaise pour éviter l'anéantissement de ses plus proches voisins, la tragédie du peuple juif aurait pris un autre visage. Mais à ce moment-là, nous ne réalisons pas encore l'extrême virulence du poison destructeur nazi, qui nourrissait la vague meurtrière. Ce venin de haine contaminait les différentes strates de la société polonaise non juive.



Un pan du mur du Ghetto de Varsovie. (Celemenski 1963)

Délégué clandestin du *Bund*

Au cours de mon deuxième séjour à Cracovie, le camarade Maurycy Orzech m'informe que le Comité central du Parti m'a nommé au poste de délégué itinérant pour toute la Pologne. Il estime que j'ai de nombreux atouts pour accomplir cette mission. Tout d'abord, mon physique aryen, qui doit me permettre de ne pas trop attirer l'attention lors de mes déplacements. En revanche, comme je ne maîtrise pas la langue polonaise, il y a une solution simple pour ne pas en pâtir et limiter les risques : parler le moins possible et seulement en cas de nécessité absolue. Mon deuxième atout est d'avoir servi de messenger et d'émissaire dans les mois qui ont précédé. Enfin, grâce à mes nombreux déplacements d'avant-guerre dans diverses villes et communes, je connais un grand nombre de nos militants. Il est urgent, dit-il, de désigner un émissaire permanent, car nos camarades sont maintenant confinés dans des ghettos où ils doivent faire face à des problèmes qu'ils sont incapables de résoudre seuls. Par exemple, doivent-ils participer aux *Judenräte* imposés par l'autorité allemande ? S'ils y participent, comment doivent-ils se comporter ? Leur faut-il résister activement aux pogroms organisés par les hooligans polonais ? Dans l'affirmative, comment organiser cette résistance ? Ces questions brûlantes sont d'une importance capitale, au moment où les Allemands ont déjà amorcé leur entreprise de destruction du peuple juif.

Dans de nombreuses bourgades, ils délogent les Juifs, les obligeant à s'installer dans les grandes villes où ils les enferment derrière des barbelés, des barricades en bois ou des murs en pierre. Ces déplacements constituent la première étape de leur déportation à venir.

Lors des derniers mois de l'année 1940, on ne pense pas encore à l'anéantissement total, même si les mesures et décrets nazis sont de plus en plus contraignants et que les pogroms deviennent quasi quotidiens. La construction de murs autour des ghettos aggrave l'isolement des Juifs. Il est de plus en plus difficile de trouver des places de train, même si l'on dispose d'un laissez-passer. Les délégués du *Joint*, par exemple, institution pourtant toujours légale et reconnue, ne peuvent plus se déplacer librement pour apporter de l'aide aux bourgades juives isolées.

La terreur allemande prend le peuple juif à la gorge et resserre son étau. Les ghettos sont progressivement coupés du monde et isolés les uns des autres. Les Juifs n'ont pas encore pris conscience de toutes les conséquences de cet étouffement. Il est donc essentiel de rétablir les liens entre les grandes et petites villes, de leur fournir des bulletins d'information édités par le Parti et de continuer à les soutenir financièrement avec des fonds provenant de différentes sources. En tant qu'émissaire, j'ai une autre tâche, de plus en plus difficile à réaliser : celle de me procurer des laissez-passer coûte que coûte, pour que les camarades de province puissent se rendre aux réunions importantes du *Bund*.

Je m'installe donc à Varsovie, où se trouve le Comité central du *Bund*. La construction du mur du Ghetto¹ ayant commencé, j'emménage du côté aryen de la ville et adopte le prénom de Czesław.

1. Dès mi-novembre 1940, le ghetto juif de Varsovie –instauré par le décret du 12 octobre et que les nazis appellent « *Jüdischer Wohnbezirk* » (« secteur d'habitation des Juifs »)– commence à être isolé par un haut mur. Sa construction va prendre plusieurs mois. Elle est réalisée par l'entreprise de travaux publics allemande Schmidt et Münstermann, la même qui, au printemps 1942, construira le camp de la mort de Treblinka II. Le mur du Ghetto est haut d'au moins trois mètres et il est couronné de verre cassé et de barbelés. En octobre 1940, le Ghetto représentait 10 % de la superficie de la capitale polonaise. Il était séparé en deux par une rue où passait une ligne de tramway. Le mur qui cernait le Ghetto faisait 18 km de longueur (voir *infra*, le plan page 91). Les frais de sa construction –comme les frais de gestion du Ghetto– étaient à la charge de la Communauté juive. [ndrc]

Néanmoins, je continue à voyager en train sous mon vrai nom, ce qui ne pose pas de problème, car Jakub¹ Celemski est un nom autant polonais que juif. Mon passeport ne porte pas la mention « Juif ».

Mon premier voyage en tant qu'émissaire du *Bund* doit m'emmener de Cracovie à Zagłębie², une région annexée par le *Reich*³. J'ai pour mission de diffuser le dernier numéro de notre bulletin, de distribuer une certaine somme d'argent et d'organiser une délégation de militants pour notre prochaine réunion à Varsovie, programmée pour le mois de février 1941. Cette première mission se soldera par un échec, mais j'en tirerai une leçon essentielle : même s'il est généralement utile de se présenter en tant que Polack, il est parfois préférable de conserver l'identité d'un Juif. Mon parti pris de toujours garder sur moi un brassard frappé de l'étoile de David va se révéler utile, dans certains cas.

Novembre 1940. À Cracovie, il n'y a pas encore de ghetto fermé ; les Juifs sont simplement cantonnés à certaines rues. Je prépare un déplacement vers la région de Zagłębie pour apporter des formulaires et quelques laissez-passer aux délégués leur permettant de se rendre à Varsovie. Il est prévu d'entrer en contact avec des leaders du *Bund* et de les informer de la conférence à venir.

J'achète mon billet de train tranquillement à la gare de Cracovie et me rends à Wolbrom⁴, non loin de la région de Zagłębie. De là, il faut traverser clandestinement la frontière pour gagner le territoire du *Reich*. À Wolbrom, j'ai l'adresse d'Artur Nunberg, que je connais depuis longtemps.

-
1. Prénom polonais inscrit sur la carte d'identité de Yankev, son prénom en yiddish. Après la guerre, il adopta le prénom de « Jacob » en Australie et aux États-Unis. [ndt]
 2. En fait, Zagłębie Dąbrowskie, « bassin de Dąbrowa ». Région géographique et historique du sud de la Pologne (sud de la région historique de Petite-Pologne) riche d'importants gisements de charbon, très industrialisée et peuplée, elle est aujourd'hui comprise dans la voïvodie de Silésie. La région de Zagłębie, dont la ville la plus importante est Sosnowiec, comptait, avant la Seconde Guerre mondiale, environ 100 000 Juifs. [ndrc]
 3. Elle fait partie du *Reichsgau Wartheland*, le territoire du pays de la rivière Warta (Warthe, en allemand) à l'ouest de la Pologne, annexée et incorporée au III^e *Reich* après la défaite de l'armée polonaise en 1939. [ndrc]
 4. Ville située à environ 40 km au nord-nord-ouest de Cracovie, voïvodie de Petite-Pologne, district d'Olkusz. [ndrc]

La petite ville de Wolbrom, où il n'y a pas encore de ghetto, abrite une importante population juive. Je trouve facilement le logement du camarade Nunberg et lui dis que je veux traverser la frontière pour gagner la région de Zagłębie.

Un de nos camarades prend la responsabilité d'organiser mon passage. Le trafic clandestin depuis Wolbrom est bien structuré. De jeunes Polonais ont l'habitude de passer la frontière avec différentes denrées alimentaires qu'ils revendent plus cher de l'autre côté. Je dois me joindre à eux dès le lendemain et, en attendant, je me cache chez mon camarade. Il faut éviter de se faire remarquer. La nouvelle de quelqu'un venu d'ailleurs peut se répandre très vite, la police et la gendarmerie allemandes étant à l'affût de ce genre d'information.

Le lendemain, on m'informe qu'à 16 heures un groupe de trafiquants polonais de viande, farine et alcool va me faire passer en Zagłębie. J'apprends que Rokhel Bery, membre de la *Tsukunft* de Sosnowiec¹, est aussi à Wolbrom et traversera la frontière avec moi. À l'heure dite, un camarade nous emmène au point de rencontre avec les cinq jeunes trafiquants polonais.

De nombreux sacs de nourriture sont empilés sur une charrette de paysan. Il fait froid, le vent souffle et le sol est couvert d'une mince couche de neige. Les trafiquants polonais nous accueillent amicalement et nous nous installons sur la charrette sans échanger un mot. Le charretier siffle et le cheval chétif s'ébranle lentement sous le poids de sa charge.

Nous empruntons un petit chemin de campagne, passant à travers des champs silencieux et enneigés, et de nombreux bosquets. Nous ne voyons pratiquement aucune habitation et les deux ou trois paysans embourbés que nous croisons ne lèvent même pas la tête. Arrivés près de la frontière, nous entrons dans une forêt sombre et dense. À un moment donné, le conducteur tire les rênes et la charrette s'immobilise en grinçant. Nous sommes sur un sentier perdu, en plein milieu de la forêt, à quelques pas de la frontière. Les jeunes Polonais déchargent vite les sacs, et le paysan repart en direction de Wolbrom.

1. Ville industrielle de la voïvodie de Silésie située à environ 80 km au nord-ouest de Cracovie. [ndrc]

Arrêté en traversant clandestinement la frontière

Dans la forêt, il fait sombre, mais, au-delà, la lumière est blafarde. Les trafiquants décident de se cacher au milieu des arbres en attendant la tombée de la nuit. Un froid vif nous transperce ; nous sommes engourdis et gelés. Les jeunes sortent des bouteilles d'alcool pour se réchauffer et nous en offrent de nombreuses gorgées. Ils savent que nous sommes juifs mais se comportent correctement.

À la nuit tombée, les trafiquants nous demandent, à ma camarade Rokhel et à moi-même, de prendre des colis sur le dos. Cela leur permettra d'alléger leur charge et facilitera ainsi leur traversée des champs accidentés, mais aussi cela nous protégera. Si nous sommes pris, les gardes-frontières croiront que nous sommes des trafiquants de viande polacks ; sinon, ils pourraient penser que nous sommes des Juifs faisant le trafic de l'or.

Je charge sur mon dos un paquet de viande très lourd et Rokhel prend un sac de farine dans ses bras. Je la regarde et pense que, si nous sommes arrêtés par les gardes-frontières, elle ne pourra sûrement pas nier qu'elle est juive.

Le calme règne autour de nous. On a l'impression que la neige épaisse qui recouvre le sol et les arbres absorbe et amortit les moindres bruits. Malgré cela, on entend tout à coup des aboiements de chiens. Je jette un regard interrogateur vers l'un des trafiquants, qui comprend mon inquiétude.

« Ce ne sont pas des chiens de paysans, me dit-il, ce sont les bêtes des gardes-frontières allemands. » Sans faire de bruit, nous nous cachons derrière un massif de buissons. Un lourd silence suit. Puis, très rapidement, nous entendons une voix : « Halte ! Ne bougez plus ! » Plusieurs gros chiens-loups bondissent sur nous, en aboyant sauvagement.

Aussitôt, les trafiquants font demi-tour et s'enfuient en courant. J'entends alors quelques coups de feu. J'en profite pour vider mes poches des formulaires et des laissez-passer, que je dissimule sous la neige. Je demande à mon amie si elle a son brassard juif. Dans une telle situation, il vaut mieux tomber entre les mains des Allemands en tant que Juifs qui tentent de traverser la frontière que d'être pris comme trafiquants professionnels en possession de marchandises de contrebande. Le trafic est plus sévèrement réprimé à l'époque.

Près de nous, nous entendons des pas lourds cassant les branches tombées à terre, puis une voix impressionnante tonne : « Levez-vous ! » Nous nous levons, face à des gardes allemands armés de fusils qui tiennent deux des trafiquants en joue. Nous supposons que les autres se sont enfuis. Quand un des Allemands en uniforme vert voit nos brassards juifs, il déclare avec mépris : « Des trafiquants juifs ! » Ils nous ordonnent de les suivre, chargés de nos lourds paquets. Non sans difficulté, en glissant dans la neige et en trébuchant sur les bosses du terrain, nous atteignons péniblement le poste-frontière. À l'intérieur de la cabane, on retrouve les trois autres trafiquants, tombés un peu plus tôt entre les mains des gardes-frontières.

D'autres Allemands, installés devant un poêle chaud, nous toisent du regard. Le plus âgé, leur chef, nous aligne contre un mur et nous interroge. « Trafiquants, hein ? » Il n'attend pas de réponse et gifle violemment chacun des Polacks. Quand il s'approche de nous deux et voit nos étoiles de David, il met ses mains sur les hanches et dit : « Des trafiquants juifs ! » Il rit. « Tout comme les *Lumpen*¹ polonais. »

1. Terme désignant des personnes en état de grande pauvreté et susceptibles de tomber dans la délinquance. [ndt]

« Je ne suis pas une trafiquante, rétorque Rokhel en tremblant, je veux juste rentrer chez mes parents à Sosnowiec. »

L'Allemand se tourne vers moi.

– Et toi, tu as aussi une petite maman et un petit papa à Sosnowiec ?

– Non, j'habite Cracovie avec ma femme et mes trois enfants. Les Juifs doivent quitter la ville et donc j'allais à Będzin¹ où je vais voir de la famille qui pourrait peut-être nous trouver un logement.

– Et comment tu expliques les paquets de viande et d'alcool ? Tu n'es pas un trafiquant ?

– Non, je leur ai simplement demandé de me montrer le chemin de Będzin. En échange, je les ai aidés à porter leurs paquets.

– Mais tu ne savais pas qu'il fallait traverser une frontière ?

– Je ne savais pas que c'était interdit.

Il lève la main et m'assène un coup de poing entre les yeux. « Attends, Juif ; quand on t'emmènera à Olkusz², on va s'occuper de toi », menace-t-il. Il ordonne alors à deux gardes-frontières d'emmener les contrebandiers et la jeune fille à la prison d'Olkusz. Il m'interdit de bouger. « Tu t'occuperas du poêle, tu apporteras du charbon et tu feras le ménage », me dit-il.

La nuit est sombre et froide. Je ne cesse d'aller remplir des sacs de charbon sur un tas éloigné de la cabane et de les rapporter pour alimenter le poêle. Il n'est pas envisageable de s'évader. Des chiens sont attachés tout près, tirant sur leur chaîne dès que je bouge. Il n'est pas possible non plus de s'enfuir en direction des bois, car je ne sais pas par où passer et je risque de tomber entre les mains des gardes-frontières. Toutes les dix ou vingt minutes, je nettoie les cendres et rajoute des morceaux de charbon. Certains Allemands sont couchés, tandis que d'autres attendent de sortir pour faire leurs rondes. Le ciel devient bleu et je suis gagné par le sommeil. Mais il n'est pas question pour moi de dormir. Je continue à m'affairer, à ramener du charbon, à enlever les cendres, à nettoyer le sol...

1. Ville de la région de Zagłębie Dąbrowskie, située à environ 75 km au nord-ouest de Cracovie, 15 km au nord-est de Katowice, avec Sosnowiec à mi-chemin. Elle comptait en 1938 environ 22 500 Juifs. [ndrc]

2. Chef-lieu de district de la voïvodie de Petite-Pologne, situé à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Włobrom et à une quarantaine au nord-ouest de Cracovie. [ndrc]

À 6 heures du matin, un camion arrive et un soldat m'emmène à Olkusz, une petite ville frontalière du côté du *Reich*. Quand on arrive en ville, tout le monde dort encore. Les petites maisons juives sont fermées derrière leurs volets, noyées dans le brouillard matinal. Les petits commerces sont barricadés avec des barres de fer devant leurs portes. Tout a l'air paisible. Néanmoins, la croix gammée sur le bras de mon accompagnateur et mon propre brassard à l'étoile de David me rappellent que cette impression de tranquillité n'est qu'une illusion.

Nous arrivons à la gendarmerie. Le soldat me remet entre les mains d'un gendarme costaud qui m'emmène dans une pièce où de nombreux prisonniers dorment sur des lits de camp. N'ayant pas fermé l'œil de la nuit, je me rue sur un lit en bois et je m'endors immédiatement.

À midi, je suis réveillé par un grand tumulte. Un des détenus m'empoigne par les épaules : « Lève-toi, on distribue à manger. » Je me lève d'un bond et me rends dans un corridor où une longue file d'attente s'est formée devant une grande marmite en fer-blanc. Non loin de la porte, j'aperçois la camarade qui a été arrêtée avec moi. Elle me fait un clin d'œil, histoire de me dire : « Ne t'en fais pas, ce n'est pas si terrible. » On sait, dans la ville d'Olkusz, que deux Juifs ont été pris en franchissant la frontière. Une bundiste nommée Berkowicz, qui travaille auprès de la *Kehilla*, et d'autres camarades ont déjà tout fait pour alléger notre châtement. On nous fait savoir que les charges retenues ne sont pas trop lourdes et que notre procès, dans quelques jours, nous condamnera à des peines assez légères.

Je vais attendre dix jours dans la prison d'Olkusz, au milieu de trafiquants polonais. Le règlement de la prison n'est pas très strict. Presque tous les jours, on nous permet de recevoir la visite d'un membre de la communauté juive et on me donne une serviette, une brosse à dents et d'autres petits articles utiles. On m'informe également que les camarades de Wolbrom et Sosnowiec savent que nous sommes incarcérés et œuvrent pour nous faire libérer.

Le dixième jour, un Allemand grand et bien portant entre dans ma cellule et m'ordonne de le suivre. Quand je vais prendre mon

manteau, il me dit d'un ton cruel : « Tu n'en as pas besoin. De toutes les manières, tu ne reviendras jamais ici vivant. » La camarade Rokhel Bery et les cinq jeunes contrebandiers polonais sont déjà devant la prison. Sous escorte militaire, on nous emmène au tribunal. Nous passons par les petites rues de la ville, bondées de Juifs. Les enfants courent sur les trottoirs dans tous les sens. De petits colporteurs juifs, portant des hottes sur le dos, essayent de vendre leur maigre camelote. Une misère extrême règne sur les petites rues du ghetto ainsi que sur les visages et les maisons sombres.

Pendant que nous avançons, entourés de soldats nazis, quelques camarades bundistes d'Olkusz nous suivent sur les trottoirs. Ils scandent en notre direction : « Ne vous en faites pas, le verdict sera léger. »

Je ressens une profonde émotion en réalisant que nous ne sommes pas abandonnés. Les gens de la ville acclament les cinq gamins polonais et les deux détenus juifs portant leur brassard. Tant du côté polonais que du côté juif, nous bénéficions de beaucoup de soutien.

Le procès commence dès notre arrivée. Le juge est un Allemand et le procureur est un Polack. L'acte d'accusation est prononcé en polonais et traduit par un interprète en allemand. La procédure est fastidieuse, bien que brève. Chacun doit d'abord décliner son identité et ses coordonnées, puis expliquer les raisons pour lesquelles il a traversé la frontière. Les cinq garçons polonais répondent franchement et sans faire dans le détail : aucun ne nie être contrebandier. En revanche, ils insistent sur le fait qu'ils se limitent à des denrées alimentaires, la peine pour trafic d'armes étant plus sévère.

Le juge me demande alors si je fais partie du groupe de trafiquants. Je lui raconte à nouveau mon histoire : mon expulsion de Cracovie, mon épouse, mes trois enfants, ma recherche de famille à Będzin... Il me demande alors : « Tu ne sais pas qu'il est interdit de traverser une frontière ? »

« Je sais, mais quand j'ai vu qu'il n'y avait personne à la frontière, je me suis dit que c'était permis. »

Le procureur polonais réagit vivement : « Ne joue pas les idiots. Tu n'as rien du simplet que tu fais semblant d'être. »

À la fin des procédures, le juge prononce les peines d'une voix grave et imposante : six mois de prison pour les cinq trafiquants et seulement quatre semaines pour Rokhel et moi. En l'occurrence, avoir mis le brassard s'est avéré être la bonne décision. Après avoir prononcé son verdict, le juge m'interroge pour savoir si j'ai une question à poser. Je lui demande si les dix jours de détention provisoire pourraient être déduits de la peine. Le procureur me regarde d'un œil assassin ; le juge hoche la tête et accède à ma demande.

Après les délibérations, la camarade Rokhel Bery est emmenée à la prison de Katowice. Quant à moi, je suis conduit en train à la prison de Myslowice¹, avec les cinq garçons. En chemin, le gendarme me lance, en riant : « Tu peux remercier ton Dieu juif de n'avoir pris que quatre semaines. On aurait pu facilement t'emmener dans un coin et se débarrasser de toi. »

Je ne vais passer que vingt jours en prison. Dans le train, je regarde par la fenêtre, le cœur apaisé. Des Polonais sont installés sur les sièges avoisinants et je sens leurs sentiments hostiles et anti-juifs, mais cette fois-ci le gendarme allemand me sert de bouclier. Dehors, on aperçoit des champs couverts de neige et des bosquets malingres. Sur les sillons gelés, des corbeaux se promènent, petits points noirs sur la blancheur éblouissante.

Je sais que la prison de Myslowice est connue à cette époque pour sa brutalité, mais je me dis que vingt jours, même dans la pire des prisons, n'est pas l'éternité. À l'arrivée, le gendarme m'emmène dans le bâtiment principal de la prison, puis à la chancellerie. La prison est immense, avec des murs et des tours d'une hauteur impressionnante. À l'intérieur, des escaliers en fer montent le long des murs, ponctués par des paliers à chaque étage qui mènent aux portes noires et blindées des cellules. Je ne suis pas le seul nouveau détenu à franchir ces escaliers métalliques. Nous arrivons tous sur un palier élevé où nous sommes alignés contre le mur. Un maton², muni d'une liste, sort d'une porte sur le côté. Il procède à l'appel

1. Ville située à une trentaine de kilomètres au sud-ouest d'Olkusz, à vol d'oiseau. Les voies ferroviaires obligent à passer par Katowice. [ndrc]

2. Gardien de prison (argotique). [ndt]

de nos noms. Quand il a terminé, il se met à faire les cent pas, en nous regardant à tour de rôle dans les yeux. Il s'arrête devant un petit détenu malingre aux cheveux noirs.

« Avance, devant moi ! » Le détenu, tremblant, sort du rang et le maton se met à le frapper violemment. « Sale Juif, toi aussi tu as osé trafiquer ! » L'homme couvre son visage. « Je ne suis pas juif. Je suis polonais. » Le maton arrête de le battre et le regarde dans les yeux. « Tu n'es pas juif ? » « Non, je suis polonais, catholique. » Le surveillant examine de nouveau sa liste et crie à tue-tête : « Qui, parmi vous, est le Juif ? »

Je m'avance : « C'est moi. » Je m'attends à ce qu'il vienne vers moi pour me rouer de coups. Il me regarde avec ses yeux enflammés.

– Toi ?

– Oui, moi.

C'est un homme grand, costaud, avec un visage obtus et de grandes mains. Il porte l'uniforme de la Gestapo et a un gros revolver pendu à sa ceinture luisante. Je suis convaincu qu'il va me battre à mort, mais il dit simplement : « Si tu es juif, tu vas dans une cellule spéciale. » Un gardien m'emmène vers une porte avec une grande pancarte sur laquelle est inscrit le mot « *Jude* ». Il pointe du doigt le seuil de la porte en zinc. « Tu vois cette barre de seuil ? Tu vas la polir pour qu'elle brille comme un miroir. » Il m'assène deux gifles cuisantes et me pousse dans la cellule. J'entends la clé tourner dans la serrure. Je suis seul.

8. אין די שטעט פון זאגלעמביע

די צוואנציק טעג האבן זיך געענדיקט. אין דער תפיסה־קאנצעלאַריע האָב איך באַקומען אַ פּאַסיר־שיין, וואָס האָט מיר געגעבן די לעגאַלע רעכט צוריקצופאַרן קיין קראַקע. דער פּאַסיר־שיין האָט געדאַרפט שפּילן די ראל פּון אַן איינערנעם בילעט. ער האָט געדאַרפט פאַר מיר עפּענען די גרענעץ צווישן „רייך“ מיט דער גענעראַלער גובערניע פּון אַקופּירטן פּוילן, און האָט אויך געדאַרפט דינען ווי אַ דערלויבעניש צו פאַרן אויף דער באַן. נאָך אַ מעלה האָט דער פּאַסיר־שיין געהאַט. ער איז געווען גילטיק פינף טעג — און דאָס האָט מיר געגעבן די מעגלעכקייט צייטווייליק צו בלייבן אין זאָלעמביע און אויסצופירן אַ טייל פּון דער מיסיע, וואָס מ'האַט מיר אָנפּאַרטרויט.

מ'נעט ערשטע טריט האָב איך געווענדעט קיין סאַסאַוויץ. איך האָב נישט געהאַט ביי זיך דעם אַדרעס פּון חבר צוויבעל, ווייל איך האָב אַלץ פּאַרניכטעט. איך האָב געוואוסט, אַז ער איז פּון פּאַך אַ זייגערמאַכער און ער איז אויך געווען אַ דאָזער פּון דער קהילה. ווען כ'בין אַרײַנגעקומען קיין סאַסאַוויץ, האָב איך פּון אָנהייב זיך באוועגט ווי אַ פּאַליאַק. צוקומענדיק נאַנט צום קוואַרטאַל, וואָס איז באַשטימט געווען פאַר יודן, האָב איך אַרויפּגעצויגן אויפן אַרבל דעם אַרעם־באַנד און בין אַרײַנגעגאַנגען אין דער ייִדישער געגנט ווי אַ יוד. קיין פּאַרקאַן צווישן דעם פּוילישן קוואַרטאַל און דעם ייִדישן איז נישט געווען. ס'איז אַבער געווען פּאַרבאַטן צו באוועגן זיך אויף דער „אַרישער“ זיט אָן אַ ספּעציעלער דערלויבעניש.

איך בין צוגעגאַנגען נאַנט צו דער געביידע פּון דער קהילה און בין אַרײַנגעגאַנגען אין אַ רעסטאָראַנדל, וואָס האָט זיך געפּונען אין אַ שכנותדיק הויז. ביי אַ נאַקעט, הילצערן טישל איז געזעסן אַ יוד מיט אַ קורץ שיטער בערדל און האָט געזופּט אַ גלאַז טיי. כ'האַב זיך צוגעזעצט, האָב מיר גע־הייסן דערלאַנגען אַ גלאַז טיי און האָב גלייך געפּרעגט דעם יודן, צי ער ווייסט נישט וואו איך קאָן דאָ טרעפּן דעם זייגערמאַכער יצחק צוויבעל. דער יוד האָט מיך אָפּגעמאַסטן פּון אויבן אַראָפּ. ער האָט זיך געהיידושט וואָס אַ פּערזאָן מיט אַזאַ גויאיש פנים ווי איך רעדט אַזאַ געוויינלעכע ייִדיש. ער האָט מיך געפּרעגט פּונדראַנגען איך בין און באלד מיר געגעבן

Dans les villes de Zagłębie

Mes vingt jours de captivité s'achèvent et la direction de la prison me délivre un papier me permettant de regagner Cracovie. C'est un billet « en béton », qui m'octroie le droit de traverser la frontière du *Reich* par le train pour entrer sur le territoire du Gouvernement général de Pologne. De plus, sa validité de cinq jours va me permettre de rester en Zagłębie pour terminer ma mission.

Je me rends d'abord à Sosnowiec. Je n'ai pas l'adresse du camarade Cwybel puisque j'ai détruit toute trace de mes contacts au moment de mon arrestation. Je sais simplement qu'il est horloger et membre de la *Kehilla*.

J'arrive à Sosnowiec, habillé comme un Polonais. Une fois entré dans le quartier juif, je remets mon brassard. Il n'y a pas encore de barrière entre les quartiers polonais et juif, mais tout Juif doit se munir d'une permission pour aller du côté aryen.

Je me rends dans un petit restaurant très proche de la *Kehilla*. Un petit Juif, à la barbe clairsemée, est en train de boire du thé à une table vide. Je m'assieds en face de lui, commande du thé et lui demande où je peux trouver Yitskhok Cwybel, l'horloger. Il m'examine de haut en bas, se demandant comment un *goy* peut parler aussi couramment le yiddish. Il me demande d'où je viens et me dit que, si je suis à Cracovie pour affaires, il peut traiter avec moi, sans passer par Cwybel. Il me faut un peu de temps pour lui expliquer que ce n'est pas le but de mon voyage; je veux simplement retrouver des

membres de ma famille, qu'il doit sûrement connaître. Finalement, il me donne l'adresse de Cwybel et je peux repartir.

Soudain, un tumulte éclate dans la rue. Des Juifs se réfugient derrière des portes, des marchands ferment leurs échoppes, certains se dispersent en courant, criant leur désespoir. Je regarde autour de moi, certaines rues ont été bouclées par des camions et la police allemande rafle des jeunes gens. Les camions sont vite remplis de dizaines de prisonniers. De part et d'autre, on entend des personnes se lamenter : « Mon fils ! Ma fille ! »

Je me faufile dans une petite rue avoisinante et j'enlève mon brassard. Je me précipite dans la première boutique de maroquinerie et achète un cartable noir. En sortant, je prends mon cartable sous le bras ; j'ai ainsi l'air d'un officiel ou d'un inspecteur polonais. Je n'imagine pas que les Allemands chasseurs de Juifs puissent vouloir m'interpeller.

Les rues se vident, les habitants juifs se réfugiant chez eux. Les camions partent, remplis de leur butin de jeunes Juifs. J'entends le son amorti de mes pas dans la rue déserte. Beaucoup de Juifs regardent par leurs fenêtres. En me voyant, ils se retirent dans leurs foyers. Je me dis qu'ils ont peur de ce Polack au pas assuré, avec son cartable. Cela me blesse au plus profond de l'âme.

J'arrive finalement à ma destination : une boutique d'horloger, avec sa petite vitrine poussiéreuse. L'intérieur est rempli de vieilles pendules et de montres. En ouvrant la porte, je vois plusieurs vieillards juifs, le visage marqué par l'inquiétude. Dès que je franchis la porte, ils reculent tous instinctivement. L'arrivée d'un *goy* avec un cartable sous le bras n'est pas de bon augure. Un grand Juif mince, portant des lunettes, au visage pâle et marqué, me demande en polonais :

– Que puis-je faire pour vous ?

Je le regarde droit dans les yeux :

– Êtes-vous Cwybel ?

– Oui.

Je lui réponds calmement :

– Celemenski.

Il lance un cri de joie. Les autres Juifs, réalisant que ce qui est en train de se passer ne les regarde pas, sortent rapidement du magasin. Cwybel me serre chaleureusement la main.

– Celemenski, comment êtes-vous arrivé jusqu'ici? Quand avez-vous été libéré? On s'est fait tellement de souci pour vous!

Sa femme est à ses côtés. Elle dit :

– Il ne faut pas rester ici, rentrons.

Elle enlève son propre brassard et m'emmène dans leur maison, située assez loin de leur commerce. Elle a le temps de préparer le thé avant que Cwybel n'arrive en courant. Il était trop impatient de me voir et a fermé son magasin. Il est fou de joie! « Nous étions sûrs que vous n'étiez plus en vie. Nous avons entendu parler de votre arrestation à la frontière, alors que vous portiez des documents clandestins. Généralement dans ces cas-là, ils vous tuent sur-le-champ, sans autre forme de procès. »

Il me raconte que la nouvelle de mon arrestation est tout de suite arrivée à Varsovie et que le Comité central du *Bund* clandestin et le *PPS* ont immédiatement envoyé un coursier avec 300 dollars à Wolbrom, en espérant pouvoir négocier ma libération.

Une bouteille de vin apparaît sur la table et nous lançons un *Lekhayim*¹. Le jour même, Cwybel invite cinq camarades chez lui, dont mon ami d'enfance, Moyshè Fajbuszkiewicz. En écoutant leurs propos, je comprends dans quelles conditions vivent les Juifs de leur ville.

C'est Moniek/Moyshè Merin qui était à la tête du *Judenrat*². Sa secrétaire, Fania Czarny, connaissait bien le gouverneur général nazi, Hans Frank, ce qui lui permettait d'obtenir des faveurs de sa part, au bénéfice de Merin et de ses proches. Merin n'hésitait pas à profiter de ses privilèges pour s'enrichir personnellement. Il extorquait de l'argent à ceux qui le sollicitaient et opprimait ceux qui n'en avaient pas les moyens. Le travail forcé, imposé par les Allemands, était infligé aux plus démunis, tandis que les riches y échappaient, en payant des passe-droits. Il faisait aussi commerce de laissez-passer et de licences commerciales. Les Juifs détestaient

1. Mot hébreu utilisé pour porter un toast à la vie. En yiddish : apéritif, arrosage d'un heureux événement. [ndt]

2. Au pluriel, *Judenräte*. En allemand, « Conseil des Juifs », chargé d'organiser les services sociaux, religieux et éducatifs. Assemblée de notables pris en otages par les nazis dans chaque grande ville pour faire accepter et appliquer leurs exigences, auxquelles la population juive aurait voulu se soustraire. [ndt]

ce protégé de Frank, mais n'avaient d'autre choix que de se plier à sa volonté. Merin avait même déclaré, lors d'une réunion de la *Kebilla*, qu'il serait sans doute pendu si jamais il survivait à la guerre.

En ce moment, les Allemands opèrent des *lapanki*¹, durant lesquelles ils arrêtent au hasard des jeunes gens, hommes et femmes, pour les emmener faire des travaux forcés. Il est impossible de savoir, quand on quitte son domicile le matin, si on va pouvoir rentrer chez soi, sain et sauf, le soir. Les Allemands pourraient remplir leurs quotas en passant par la *Kebilla*, mais ils préfèrent avoir recours à un système d'arrestations aléatoires, transformant ainsi les ghettos en terrains de chasse. Je suis témoin d'une *lapanka* de deux jours pendant laquelle de nombreux jeunes, dont des enfants, sont arrêtés. Dans cette ambiance de pauvreté, d'incertitude et de peur, le *Bund* continue à mener sa tâche pour venir au secours des plus nécessiteux, avant tout les enfants et les épouses des hommes obligés de quitter Sosnowiec.

Un comité de coordination est organisé, réunissant les délégués de nombreux corps de métiers. Le *Bund* est représenté par Sholem Diker et Moyshè Fajbuszkiewicz. L'organisation continue d'envoyer des colis de provisions à ses membres internés dans les camps de travail. La *Tsukunft* poursuit aussi son travail, en diffusant des bulletins et documents clandestins venant de Varsovie, située de l'autre côté de la frontière. Yitskhok Cwybel, Jadzia Rotfeld, Leybish Rotfeld, Moyshè Brotkiewicz, Moyshè Fajbuszkiewicz et Zarski siègent au Comité du Parti, tandis que Rokhel Bery, Ahron Tajchner et Etta Rotfeld, accompagnés d'un membre adulte du Comité du Parti, à celui du Comité de la jeunesse.

À Sosnowiec, comme dans d'autres villes, se pose la question de la participation du *Bund* au sein du *Judenrat*. Avant la guerre, le camarade Cwybel avait été élu à la direction de la *Kebilla*. Quand les Allemands ont occupé la ville, ils ont exigé que la composition de la *Kebilla* ne soit pas modifiée. Cwybel est resté à son poste, contraint et forcé.

Certains camarades se prononcent contre toute participation du *Bund* au *Judenrat*, considérant ce dernier comme un instrument de

1. Au singulier, *lapanka*. Mot polonais : « rafle », « capture ». [ndt]

la Gestapo pour obliger les Juifs à exécuter ses ordres. De plus, le rôle du *Judenrat* consistant principalement à opprimer les Juifs, il est cause de démoralisation et source de corruption.

La discussion qui s'ensuit est tendue et très passionnée, reflet de la division qui règne dans de nombreuses villes et communautés. Le *Bund* laisse chaque instance locale choisir ce qu'il convient de faire, les conditions variant d'un lieu à l'autre. Sosnowiec décide de maintenir le *statu quo*, sans se prononcer sur le principe de base.

Je rends compte aux camarades du travail du *Bund* à travers le pays et leur parle de la conférence à venir, au mois de février. Il se fait tard, mais nous devons choisir le représentant de Sosnowiec à la conférence nationale de Varsovie. Cwybel fait l'unanimité. La réunion se termine, me laissant juste le temps de me rendre chez le camarade Fajbuszkiewicz pour la nuit, avant le couvre-feu de 8 heures du soir.

Juste avant de nous coucher, nous entendons des bruits de pas lourds et des éclats de voix. La police et la Gestapo passent de foyer en foyer, défonçant les portes et emmenant les jeunes hommes pour effectuer des travaux forcés. Je me retrouve, alors, dans une situation dangereuse : comme Polack, je ne devrais pas me trouver dans un foyer juif et, comme Juif, je suis un étranger non enregistré.

Madame Fajbuszkiewicz a une idée prodigieuse. Elle propose à son mari et moi de nous mettre au lit et elle nous recouvre de draps et d'une couverture. Nous avons du mal à respirer, mais, heureusement, cette situation inconfortable ne dure pas longtemps. Dans sa hâte sauvage, la police n'entre pas dans notre appartement.

Craignant que ces rafles ne reprennent, je suis contraint de rester jusqu'à l'aube. Au lever du jour, je m'habille, en attendant l'heure où l'on peut de nouveau circuler dans la rue, et je sors à la hâte. Je quitte le quartier juif et je prends un tram en direction de Będzin en tenue de Polack, mon cartable à la main.

Dans le tram entre Sosnowiec et Będzin, il y a deux rangs réservés aux Juifs et les passagers installés sur ces bancs restent recroquevillés, tête baissée. Je sais, de mon côté, que ce n'est pas prudent, mais je passe tout mon temps à leur faire des signes. La section aryenne du tram où je suis assis est remplie de Polacks. Dans cette région de Zagłębie, beaucoup se sont déclarés Allemands ethniques afin

d'échapper aux contraintes imposées à la population polonaise, mais aussi pour profiter de l'appartenance au *Herrenvolk*¹.

Le tram s'arrête à la périphérie de Będzin, les quelques Juifs à bord en descendent et se dispersent rapidement dans toutes les directions. J'ai sur moi le nom d'un camarade, Yitskhok Stopnicer, un chapelier que j'ai connu avant la guerre. Comment vais-je le trouver? Et, d'ailleurs, où se situe le quartier juif? Je m'adresse à une femme âgée, chrétienne, habillée de vêtements épais et portant une grande écharpe. « Où ont-ils fourré les Juifs? » lui demandé-je avec une certaine nonchalance afin de ne pas éveiller ses soupçons.

Elle me répond par un signe de la main et bientôt je me retrouve à l'entrée d'une rue qui me paraît plus vide et plus silencieuse que d'habitude. Les rues sont désertes, les maisons sont fermées et les commerces barricadés. J'ai l'impression qu'une rafle vient juste d'avoir lieu, que les Juifs se sont cachés et qu'ils ne s'attardent pas, sans doute de crainte de se faire interpeller. Par chance, je trouve rapidement la rue où habite le camarade Yitskhok Stopnicer.

Son appartement est au rez-de-chaussée. Quand je frappe à la porte, j'entends chuchoter à l'intérieur; après un certain temps, la porte est déverrouillée et elle s'ouvre. Les habitants se figent en voyant ce Polonais avec un cartable. En souriant pour les rassurer, je leur révèle mon nom. C'est alors que Yitskhok Stopnicer me reconnaît. L'ambiance change immédiatement, mais on me confirme mon mauvais pressentiment. Une *łapanka* vient d'avoir lieu et les SS viennent juste de quitter le quartier, emmenant avec eux plusieurs dizaines de jeunes captifs qu'ils s'approprient à conduire à un camp de travail situé en banlieue.

Stopnicer, qui est petit, rondouillard et toujours enjoué, n'a pas perdu son sens de l'humour, malgré les circonstances. À la tombée de la nuit, le camarade Stopnicer m'accompagne à la maison d'un des plus anciens membres du *Bund*, le camarade Yitskhok Mordkhè Pejsachzon, pionnier, grand militant et secrétaire de la *Kebilla* avant la guerre.

1. En allemand, littéralement « peuple des seigneurs », en fait, « race supérieure », idée issue de l'idéologie raciste apparue au XIX^e siècle et pilier du nazisme. [ndrc]

La tristesse règne dans la demeure obscure de Pejsachzon. Sa femme est assise dans un coin, pleurant comme si elle était en deuil, la tête baissée. Le camarade Pejsachzon, qui conserve sa verve malgré l'âge, fait les cent pas en se tordant nerveusement les mains. Il s'arrête de temps en temps pour réconforter sa femme. Lorsqu'il me voit, il me regarde droit dans les yeux, sans sourciller, mais quand le camarade Stopnicer me présente, il se dirige vers moi, me serre longuement et fermement la main, avant de me prier de m'asseoir à sa table.

Yitskhok Mordkhè Pejsachzon,
avant la guerre. (Celemenski 1963)



J'apprends alors la tragédie qu'ils viennent de vivre. Le couple a deux filles. L'une est engagée dans le *Hé'balutz*¹, mouvement de jeunesse sioniste, et se trouve engagée dans des activités clandestines dans un kibboutz d'entraînement. Ils n'ont aucune nouvelle d'elle et ne savent pas si elle est toujours en vie. Leur autre fille est infirmière et donc, en principe, à l'abri des rafles sauvages. Malgré cela, en

1. En hébreu, « Le Pionnier ». Mouvement sioniste socialiste fondé en 1905, formant à l'exploitation agricole les candidats à l'émigration en *Eretz Israël*. La jeunesse scout se appelait *Habonim Dror*, « Les bâtisseurs de la liberté ». [ndt]

emmenant une femme âgée ce jour-là à l'hôpital, elle s'est retrouvée dans la *łapanka* et a refusé de se séparer de la femme qu'elle accompagnait. Les meurtriers SS ont alors assassiné la vieille femme sur-le-champ et emmené la fille de 20 ans dans leur camion avec les autres jeunes gens. Ses parents, assommés, sont plongés dans le chagrin.

En silence, le camarade Pejsachzon m'écoute raconter les détails de ma mission. Je me sens mal à l'aise. L'ambiance est très lourde et il semble dérisoire de parler des affaires du Parti, de résolutions et de conférences. Néanmoins, les yeux de ce vieux camarade s'éclairent dès que je lui parle des actions réussies du *Bund* dans le pays, de sa capacité à organiser la communication entre les ghettos et de la conférence nationale.

« Ce qu'il faut faire maintenant, me dit-il d'une voix ferme et résolue, c'est lutter. Espérer avoir de l'aide n'est qu'une illusion. Nous devons combattre les nazis, nous opposer physiquement à eux. Chaque ville doit entreprendre la bataille sans se rendre. Nous devons répondre avec les armes ou avec nos mains nues, s'il le faut. La solution, c'est lutter, toujours lutter. »

Quelque temps plus tard, ce vieux camarade va mourir en héros. Au moment où les Juifs de Będzin vont être déportés pour être assassinés, il se tiendra debout devant les wagons à bestiaux avant que les portes ne se ferment, haranguant les Allemands et leur annonçant leur futur anéantissement. Un Allemand le tuera sur-le-champ. Sa jeune fille de 16 ans se fera prendre plus tard dans un train, alors qu'elle transportait des armes en provenance de Varsovie. Elle aussi sera immédiatement abattue.

Les paroles du vieux travailleur du Parti ont allumé une flamme dans mon cœur. Je le regarde avec respect et étonnement. Sa vie héroïque, au cours de laquelle il a subi des épreuves, comme la prison ou l'internement en Sibérie, est inscrite dans chaque ride de son visage. Son parcours l'a mené d'une vie religieuse vers une vie juive laïque, consacrée à la construction du mouvement socialiste juif. Je lui annonce que le Comité central l'a désigné comme délégué à la conférence nationale de Varsovie, puis que nous allons tout faire pour lui obtenir un laissez-passer de voyage. Soudain, il oublie vieillesse et deuil. Le *Bund*, la conférence, Varsovie...

« Camarade Celemenski, répond-il d'un ton résolu, j'y serai et je n'aurai qu'une chose à dire : inciter à combattre, appeler à résister, il ne reste que cette issue. Il ne faut pas se laisser faire ! Nous devons nous défendre. Répondez, ne courbez pas l'échine devant l'assassin. Notre trésor le plus cher est en jeu : la dignité humaine. »

Ce même jour, je me rends chez le camarade Erlich, un officiel de la *Kebilla*, où je rencontre son fils de 19 ans. Le jeune homme a la main bandée. La Gestapo l'a passé à tabac quelques jours auparavant, à la suite d'un discours sur la nécessité de la résistance armée, qu'il a prononcé devant le groupe de jeunesse du *Bund*. Apparemment, c'est une imprudence qui a fait que l'événement a été rapporté aux Allemands. Il a été convoqué par la Gestapo à Sosnowiec. Après avoir été interrogé sur ses contacts dans les milieux clandestins, il a été torturé pendant de longues heures, mais a réussi à ne pas parler. La Gestapo a fait venir une infirmière pour panser ses plaies et l'a renvoyé à Będzin, en lui ordonnant de ne pas révéler l'incident.

Le jeune homme ôte sa veste et remonte sa chemise pour me montrer ses blessures. Pour la première fois, je vois comment les nazis peuvent rouer de coups un jeune homme simplement parce qu'il est bundiste. Son dos est complètement lacéré, les plaies sont profondes, son bras mutilé est recouvert de lambeaux de peau arrachée et de bleus. J'ai la gorge nouée et les larmes me montent aux yeux devant la volonté de ce jeune Juif qui a eu le courage de garder le silence. Plus tard, je vais rencontrer d'autres personnes qui auront subi le même sort, mais ce garçon de Będzin, le premier que je vois dans un tel état, restera à jamais gravé dans ma mémoire.

Le lendemain matin je repars à Cracovie, cette fois en tant que Juif, muni de mon brassard. Le laissez-passer que j'ai eu à la prison de Mysłowice est toujours valable. Je peux franchir la frontière en toute légalité. Assis dans un coin du compartiment, je sens peser sur moi le regard perçant des passagers polonais. Le contrôleur allemand me regarde de travers quand je lui montre mon laissez-passer, ses yeux moqueurs semblent me dire : « Juif et trafiquant ? Tu as de la chance qu'on ne t'ait pas découpé en morceaux. »

Les passagers font des commentaires odieux à mon égard, mais je ne détourne pas mon regard de la fenêtre. Dehors, le monde est blanc, les champs de neige immaculés brillent au soleil. Cela me rend serein. Il y a un autre point de contrôle à la frontière, ce qui suscite d'autres commentaires acerbes. Le train arrive enfin en gare de Wolbrom. J'en descends et me rends à la maison du camarade Nunberg. Je n'y reste pas longtemps et je prends le premier train pour Cracovie sous identité polonaise, avec mon brassard juif dans la poche, une casquette de paysan sur les oreilles afin de garder intacte mon apparence aryenne.

En février 1941, le ghetto de Cracovie n'est pas encore muré. L'arrêté de fermeture ne sera appliqué qu'à partir de la fin du mois de mars. Je me rends à l'atelier du tailleur Moniek Glazer, dans la rue Starowiślna, un lieu où les camarades peuvent se rendre sans éveiller de soupçons. L'épouse très accueillante de Moniek, Ruzska Glazer, qui survivra et ne quittera jamais la Pologne, est, elle aussi, active au sein du *Bund*. Tous les camarades qui se rendent à l'atelier ont le sentiment d'être chez eux.

Mon arrivée inattendue crée la sensation. Tout le monde a su que j'avais été arrêté alors que j'apportais de l'argent et la « littérature » du Parti, et pensait que j'étais passé dans l'au-delà, d'où la réception enthousiaste qui m'est faite pour mon retour parmi les vivants.

Les camarades viennent juste de recevoir un bulletin du *Bund* apporté de Varsovie par Yisroel Falk qui continue à voyager en tant qu'officiel du *Joint*. À partir de reportages provinciaux, le bulletin conclut que les Allemands préparent une opération pour enfermer les Juifs dans des ghettos. Les Juifs de Cracovie vont aussi à leur tour être emmurés. Le moral est au plus bas. Être enfermé dans des ghettos signifie, pour des milliers de personnes, qu'elles vont perdre leur logement et leur emploi. C'est un signe avant-coureur d'événements à venir plus néfastes, allant bien au-delà des consignes de l'arrêté.

Étant revenu à Cracovie sans papiers personnels, je demande immédiatement à l'avocate Aniela Sztajnsberg, du *PPS*, de me mettre en contact avec Józef Cyrankiewicz, que je rencontre le soir même. Sa poignée de main me conforte dans le sentiment que cet

homme est un vrai camarade. Il est au courant de ma mésaventure et me demande de lui en donner les détails.

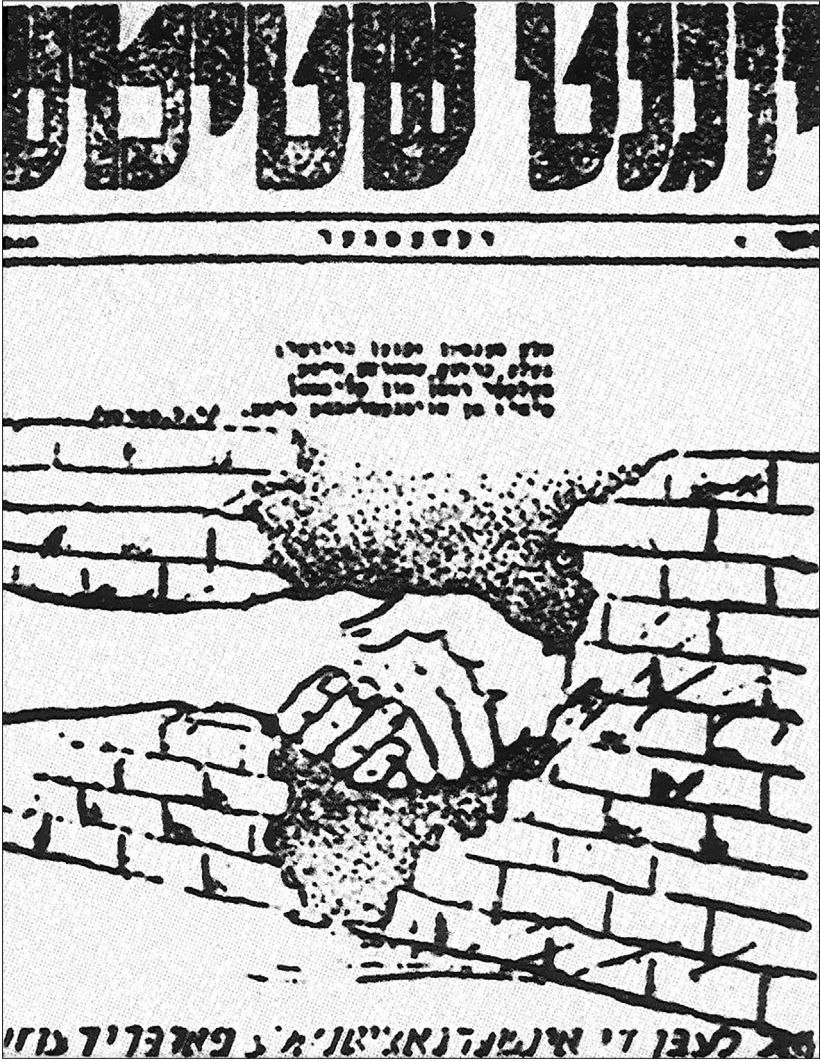
Je lui raconte qu'on a saisi mon passeport en prison et qu'il m'en faut un nouveau, avec un autre nom qui sera facile à mémoriser. Je choisis Józef Leszczyński, à la mémoire d'un leader bundiste décédé, connu de tous sous le pseudonyme de Chmurner¹. Le camarade Cyrankiewicz rejette ce nom, qui est celui d'un roi polonais du XVIII^e siècle, au prétexte qu'il est trop aristocratique, compte tenu de mon apparence et de mon niveau de polonais. Le lendemain, je reçois un passeport au nom de Józef Nowak. Plus tard, de la même source, je recevrai des passeports polonais avec des noms aryens pour les camarades Maurycy Orzech et Bernard Goldsztejn.

Partant de Cracovie en direction de Varsovie, je me rends à Tarnów² pour continuer ma quête d'informations sur les conditions locales et les activités du *Bund*, mais aussi pour choisir un délégué pour la conférence nationale à venir.

Józef Cyrankiewicz.



-
1. Journaliste et militant socialiste (1884, Horodyszczce, voïvodie de Lublin-1935, Varsovie). Sioniste de gauche puis délégué socialiste à la *Rada* (« Conseil ») centrale d'Ukraine en 1917, il rejoint en 1921 le *Bund* à Varsovie et deviendra membre de son Comité central. [ndt]
 2. Deuxième ville de la voïvodie de Petite-Pologne après Cracovie dont elle est distante d'environ 90 km, à l'est de celle-ci. [ndrc]



Une de la Yugend-Shtimè (« La Voix de la Jeunesse »),
organe de la Tsukunft : « Vive la fraternité internationale ».
Varsovie, décembre 1940. (Celemenski 1963)

Dans le Ghetto de Varsovie

Je regagne Varsovie en train, sans difficulté. La confiance me gagne sachant que j'ai l'apparence d'un vrai Polonais et que rien ne me différencie des autres.

Néanmoins, je me tiens à l'écart et reste silencieux. Ce n'est pas mon accent qui me tracasse, puisque je parle la langue un peu fruste des paysans, mais je crains d'être trahi par mes propos. Toutes les conversations tournent autour d'un seul thème : les Juifs. Il faut que je prenne sur moi de supporter certaines phrases assassines.

Le train est bien chauffé, mais dehors il fait un froid mordant. Dans la campagne givrée environnante, la fumée sort bien droit des cheminées dans un ciel bleu sans nuages. Je suis assis dans un compartiment à moitié vide, toutes mes pensées occupées par Varsovie. Je sais que le Ghetto est clos, entouré de grands murs et gardé de près par des policiers allemands, polonais et juifs. Je n'arrive pas à imaginer à quoi ressemble la Varsovie juive autrefois si vivante, maintenant qu'elle est prise dans les tenailles du Ghetto.

Bientôt vont défiler les petites villes aux noms familiers qui annoncent l'approche de la capitale polonaise. Au loin, j'aperçois la carcasse vide et brûlée du seul gratte-ciel de Varsovie, dominant les ruines à ses pieds, tel un oiseau noir et aveugle. Le train arrive à la gare centrale de Varsovie.

Je voyage en 1^{re} classe, vêtu d'un beau manteau, je fume des cigarettes de luxe, tout comme un Polonais nanti. J'évite ainsi les

questions que pourraient me poser d'autres passagers, intimidés par mon apparence cossue. Le contrôleur lui-même évite de me poser trop de questions. Mon apparence me permet également d'observer de près les quelques passagers juifs qui peuvent encore se procurer des laissez-passer.

À 9 heures du matin, quand je descends du train, je vois en tête descendre un Juif portant son brassard frappé à l'étoile de David ; son visage est marqué par la peur. Il se précipite vers la sortie, harcelé par le regard et les propos hostiles de Polonais. L'un d'eux l'interpelle : « Regarde-moi ces youpins ! Ils ont encore le droit de voyager ? » Je quitte rapidement la gare.

L'adresse de mon rendez-vous, organisé par le camarade Maurycy Orzech, se trouve non loin de la gare, 24 allée Jerozolimskie, chez un certain Zborowski, un ouvrier polonais membre du *PPS*, dont le nom de guerre est Marek Trojan. J'arrive chez lui après cinq minutes de marche et je m'arrête devant sa porte où un policier, en tenue bleu foncé¹, monte la garde. Comment expliquer sa présence ? Est-il possible que le domicile de ce socialiste soit tombé ? Je continue mon chemin, sans m'arrêter devant sa porte et me dirige vers une petite rue adjacente.

Après avoir rôdé aux alentours, je reviens un quart d'heure plus tard.

Là, je constate que la situation est encore plus grave, puisque de nombreux policiers entrent et sortent de l'immeuble. Je suis alors convaincu que les choses ont mal tourné, jusqu'à ce que je remarque qu'il y a une lumière rouge au-dessus de l'entrée, indiquant qu'il s'agit d'un commissariat de police. Cela me fait rire intérieurement. Dois-je entrer et me jeter dans la gueule du loup ? Je n'arrive pas à me décider.

Finalement, je pénètre dans l'immeuble comme si de rien n'était, passe à travers une foule de policiers dans l'arrière-cour et monte les

1. Police polonaise, dite en polonais *granatowa*, « bleu foncé », en référence à la couleur des uniformes de ses membres. L'occupant nazi avait formé cette police polonaise en recrutant le plus souvent des professionnels des forces de l'ordre d'avant-guerre. Elle était chargée du maintien de l'ordre dans les villes et les campagnes, et participa bien souvent à l'extermination des Juifs soit en accompagnant les forces de répression allemandes (Gestapo, SS, corps divers de police), soit par elle-même. [ndrc]

escaliers. Marek vit à l'étage supérieur. Je frappe à sa porte et attends que quelqu'un réponde. Je perçois un mouvement à l'intérieur et une voix chuchote : « Mais qui est là si tôt le matin ? » On déverrouille la porte, qui s'entrouvre, laissant paraître un visage. C'est bien Marek tel qu'on me l'a décrit : mince, élancé, avec une barbe pointue. « Bonjour, dis-je, je suis Czeslaw, un ami de Maurycy. »

Il fronce les sourcils et attend que j'en dise plus. Je lui donne le deuxième mot de passe. Il sourit : « Bonjour, camarade Czeslaw, entrez donc. » Marek est encore en pyjama ; j'ôte mon manteau, qu'il me prend des mains avec beaucoup de gentillesse.

— Mais comment pouvez-vous vivre au-dessus d'un commissariat de police ?

— Rien de plus sûr que d'être sous le même toit que la police, répond-il en riant.

Marek fait chauffer de l'eau pour le thé et me sert un petit pain frais, typiquement varsovien. Il me demande d'où je viens et qui j'ai rencontré. Je lui parle de ma rencontre avec Cyrankiewicz à Cracovie et de mon désir d'entrer dans le Ghetto. Il réfléchit un instant, puis me dit : « J'ai quelques affaires en ville dont je dois m'occuper, et vers midi je vous emmènerai voir le Ghetto. Si vous le souhaitez, vous pouvez m'accompagner dans ma tournée. » J'accepte de le suivre, trop agité et impatient que je suis pour attendre son retour. Je veux aussi voir les changements récents imposés à Varsovie et découvrir, de mes propres yeux, le côté aryen où je vais vivre.

Nous sortons ; les policiers postés au portail nous regardent, sans vraiment nous remarquer. Nous nous rendons vers l'arrêt de tram ; il ne se passe pas grand-chose dans les rues que nous traversons, le grand froid décourageant les gens de sortir. Nous montons dans un tram couvert de givre, qui nous emmène vers le centre de la ville. Nous traversons un pont, puis nous arrivons dans une banlieue peu peuplée, à un arrêt situé au bord d'un champ pratiquement vide.

Nous nous trouvons dans la banlieue de Grochów. Marek marche à toute vitesse, je le suis en me hâtant, dans ce froid à couper le souffle. Nous arrivons à une petite maison et Marek frappe à la porte. Nous entrons dans le petit chalet d'un ouvrier pauvre, au centre duquel se trouve un poêle brûlant. Un homme jeune et sa femme enceinte sont assis à une table vide. Marek les salue ;

ils ont l'air morose, mais son arrivée les déride. Il leur donne un colis accompagné d'un message, et leur serre chaleureusement la main. Sans tarder, nous les saluons et repartons. Tout cela sans un mot : on dirait une pantomime. Je ne comprends pas ce qu'il se passe, mais je ne pose aucune question. Nous reprenons le tram pour Varsovie, sans pratiquement échanger un mot tout au long du trajet. Plus tard, Marek me dira que ce couple doit impérativement fuir et se cacher. Ses paroles m'accablent, je sens comme une brûlure parcourir mon corps.

Nous traversons la rue pour nous rapprocher de la porte du Ghetto de la rue Leszno. Là, il s'arrête, prend dans sa poche un document qu'il me tend et me dit : « Tu es un représentant de la compagnie d'électricité et de gaz. Tu vas au quartier juif pour vérifier les compteurs. Avec ces papiers, tu pourras passer la porte du Ghetto. » C'est vrai qu'avec mon cartable en cuir je ressemble effectivement à un préposé.

J'aperçois alors la haute muraille qui vient juste d'être construite, séparant les Varsovie juive et aryenne. Une tour a été érigée au croisement des rues Żelazna et Leszno. Un gendarme allemand, armé d'un fusil, monte la garde à l'extérieur et à côté de lui se tient un policier polonais vêtu de son uniforme bleu marine, portant une matraque en caoutchouc. De l'autre côté de la porte il y a un policier juif, avec casquette et ceinture en cuir. Je serre ma serviette contre moi et me hâte de passer la porte.

Je fais mes premiers pas dans le Ghetto pour me rendre chez moi, au 21 de la rue Nalewki. Il fait aussi froid ici que du côté aryen, mais les rues sont remplies de Juifs. Je parcours les rues sans m'attarder, voulant me rendre chez moi le plus vite possible.

Mon père, âgé alors de 72 ans, est le premier à m'accueillir. Il est malade et alité. Quand il m'entend entrer, il saute du lit et se précipite vers moi pour m'embrasser. Il ne cesse de répéter : « Yankel, Yankel. » Je suis incapable de dire un seul mot et pleure à chaudes larmes. La nouvelle de mon arrivée se répand rapidement dans toute la famille. Tous mes frères et sœurs arrivent sans attendre, avec leurs enfants. Ma plus jeune sœur prépare le thé et nous fait des galettes de pommes de terre râpées. Ayant appris mon arrestation,



Plan de Varsovie avec le tracé des murs délimitant le Ghetto en octobre 1940. Au nord du Ghetto, à l'ouest de la gare, le « 1 » marque le lieu de l'*Umschlagplatz* (« place d'embarquement »).
 Au sud, le « petit ghetto » supprimé en octobre 1941.

ils avaient perdu tout espoir de me revoir. Nous nous asseyons ensemble, le verre de thé est presque enivrant. Des images me passent par la tête : des trains, des champs couverts de neige, des rues juives barricadées, des visages allemands, des regards polonais, la cellule de la prison de Mislowice...



L'une des portes du Ghetto de Varsovie, 1940-1943.
Photographie de la propagande allemande.



La passerelle en bois (au-dessus de la rue Chłodna) qui relie les deux parties du Ghetto de Varsovie, 1940-1941.

Je leur parle des autres villes juives, des jeunes, de leurs luttes et de leurs rêves. Nous restons la moitié de la nuit dans cette pièce exiguë. Alors que je raconte la triste chronique de ces villes juives, ils boivent mes paroles comme des assoiffés et pour ma part, je me remplis de cette chaleur et de l'amour que je lis sur les visages de ma grande famille. Pourrons-nous espérer revivre de tels moments ensemble? J'ai de sombres prémonitions.

Le lendemain matin, je me rends au 12 rue Nowolipie, chez Bernard Goldsztejn. Je frappe, comme convenu, plusieurs fois sur le mur dans l'escalier et j'entends le son métallique d'une chaîne s'ouvrant à l'intérieur. On ouvre la porte et je me retrouve face à son neveu. Il me reconnaît et m'emmène directement dans la chambre de Bernard. Quelle n'est pas ma surprise de l'y trouver en train de tourner dans la pièce, une paire de chaussures neuves serrées contre sa poitrine. Il ne s'aperçoit pas de ma présence et continue d'arpenter la chambre, en répétant sans cesse à haute voix les mêmes mots : « Brave enfant, brave enfant ! »

Je reste sur le seuil de la porte sans bouger, ébahi. Je ne comprends pas pourquoi Bernard va et vient ainsi en répétant sans cesse la même chose. Soudain, il s'arrête et crie : « Celek ! » Nous nous embrassons et il me dit, en me montrant les chaussures : « Tu vois ces chaussures? Elles sont destinées à Alter Bass. »

Alter Bass était un jeune ouvrier métallurgiste de 17 ans qui appartenait à la *Tsukunft* et qui se trouvait derrière les barreaux de la prison du Pawiak¹ de Varsovie. Il avait été pris par les Allemands en possession du journal clandestin *Yugent-Shtimè* (« *La Voix de la Jeunesse* »). Son père était venu, la veille, apporter une lettre de son fils sortie clandestinement de la prison.

Je lis la lettre. Aujourd'hui encore, je me souviens de son contenu par cœur, car j'ai porté ses paroles dans tous les ghettos et tous les camps où j'ai eu l'occasion de me rendre.

1. Prison de la Gestapo à Varsovie durant la Seconde Guerre mondiale, établie dans une ancienne maison d'arrêt rue Pawia – d'où Pawiak –, et détruite par les Allemands fin août 1944. On estime à 300 000 le nombre de personnes qui « passèrent » par le Pawiak entre octobre 1939 et août 1944, et au moins 37 000 le nombre de personnes qui y furent assassinées. Un musée-mémorial a été aménagé sur son emplacement. [ndrc]

Voici ce que Alter Bass avait écrit :

« Je suis gelé. Je vis dans une cellule, totalement isolé. J'ai les pieds enflés, ils ont pris mes chaussures. Ils m'ont torturé, ils m'ont arraché les ongles et m'ont interrogé pour que je leur donne les noms des personnes qui écrivent dans la *Yugent-Shtimè*. Ils m'ont demandé qui était mon camarade Barnè (Yankel Gruszka¹). Il faut qu'il se cache. Portez-vous bien. Faites attention à vous. Je vais périr ici. »



Groupe de combat de la *Tsukunft*.
Au 3^e rang, au bord, Yankel Gruszka. (Celemenski 1963)

Je regarde les chaussures que Bernard tient près de son cœur. Ce sont des chaussures d'hiver neuves, faites avec soin. Elles ont été commandées dès que la lettre est arrivée et Abrasza Blum les a apportées au camarade Goldsztejn pour qu'il les remette à Alter Bass. Je lui demande comment les chaussures peuvent être introduites dans la prison. Il me dit que Shiyè Goldwasser et un autre camarade du *Bund*, tailleurs au sein de la prison, s'y sont engagés et qu'ils ont déjà trouvé un accord avec un des gardiens pour faire passer les chaussures au jeune camarade, dont les ongles des mains et des pieds ont été arrachés.

1. *Gruszka* se traduit comme *Barnè* en yiddish, ce qui signifie « poire » en français. [ndt]

Alter Bass était un jeune homme discret et poli, militant du mouvement de jeunesse du *Bund*. Son père, Yisroel, un boulanger, était un fidèle militant du *Bund* depuis l'époque tsariste. À la fin de la Première Guerre mondiale, à la suite de sa démobilisation de l'armée russe, il était devenu secrétaire de la section des boulangers syndiqués du *Bund*. Il considérait ce poste comme sacré et était souvent le porte-drapeau du *Bund* lors de ses manifestations. Le jeune Alter avait hérité du dévouement de son père et de son attachement aux valeurs du *Bund*. Il était devenu actif, à son tour, dans ce mouvement clandestin sous l'occupation nazie. Il ne se remettra pas de ces sévices et mourra peu de temps après dans sa cellule glaciale.

Le jour de mon passage, Bernard me convoque à une réunion du Comité central, au 7 de la rue Nowolipie, la résidence de la camarade Sonia Nowogródzka, en présence de Maurycy Orzech, Lozer Klog, Berek Sznajdmil et Abrasza Blum. J'apprends alors que la conférence nationale a été annulée, en raison du bouclage du quartier juif depuis novembre 1940, et qu'il est donc de plus en plus dangereux d'entrer dans le Ghetto. Il faut trouver une autre date.

Le premier sujet à l'ordre du jour est la nomination des messagers ou officiers de liaison pour se rendre en province. Puisque les ghettos sont de plus en plus fermés et que voyager est quasiment interdit aux Juifs, il est difficile de maintenir les liens entre les différentes communautés. La population juive est maintenant fragmentée et on ne parvient plus à être informé de ce qu'il se passe dans les ghettos voisins.

Désormais, nous, les bundistes, ne pouvons plus aider nos camarades qui sont loin ou leur apporter des nouvelles. Il faut donc organiser un réseau de messagers pour maintenir le lien entre les ghettos, ce qui est précisément le rôle qui m'est dévolu.

Il est décidé que je résiderai de manière permanente à Varsovie et le camarade Orzech entreprend de me procurer un document officiel de la mairie d'employé de la compagnie de gaz et d'électricité, responsable de la vérification des réseaux d'alimentation du Ghetto, pour que je puisse passer des deux côtés du mur.

Le deuxième sujet à l'ordre du jour est le manque de financement du Parti. Il n'y a plus de recettes et les seuls soutiens sont indirects. Par exemple, certains camarades vendent des colis provenant d'Amérique et donnent l'argent au Parti, mais cela ne représente qu'une goutte d'eau dans l'océan de nos besoins.

Quelque temps auparavant, notre camarade Golda Cukier nous a informés que le *Bund* de Międzyrzec¹, dont elle est membre, détient un stock important de poils de blaireau acheté avant la guerre par la coopérative des fabricants de brosses. Les camarades de Międzyrzec voudraient qu'on récupère ces poils pour les transformer en brosses. Je me souviens avoir rencontré à Tarnów le camarade Shmuel Wejc², qui gère une grande fabrique de brosses à Varsovie. Il m'a dit qu'il était prêt à offrir un soutien au Parti et il pourrait donc acheter ces poils. Lozer Klog a déjà entendu parler de lui, mais ne savait pas que Wejc était bundiste. On me demande alors d'organiser une rencontre entre Wejc et Orzech.

À cette même réunion il est prévu d'élaborer un plan pour ma prochaine tournée en province. J'irai d'abord à Siedlce, puis à Radzyń, Międzyrzec et Biała Podlaska. Ma tâche principale sera de livrer des tracts produits par le Parti et les groupes de jeunesse, mais aussi d'apporter de l'aide matérielle. Il est prévu qu'à Międzyrzec je recevrai de l'argent que je devrai distribuer, en fonction de mon appréciation des besoins. Je dois également annoncer le report de la conférence nationale.

À la suite de ce voyage, je deviendrai le lien entre Orzech et le Ghetto. Le camarade Orzech habite au 2 de la rue Oka, dans le quartier de Mokotów, du côté aryen de Varsovie. Je dois patienter quelques jours à Varsovie, dans l'attente de mes papiers, ce qui me donne l'occasion d'être le témoin du cauchemar que vit le Ghetto, au cours de ces premiers mois.

1. De nos jours, Międzyrzec Podlaski, voïvodie de Lublin. Cette ville, située à environ 140 km à l'est de Varsovie, comprenait, avant la guerre, plus de 12 000 Juifs, soit 80 % de la population totale. [ndrc]

2. D'autres témoignages, tel celui de David Klin, le présentent sous son nom polonais : Emil Wajc. Voir David Klin, *À cache-cache avec la mort. Un résistant juif à Varsovie de 1939 à 1945*, Collection « Témoignages de la Shoah », Paris, Éditions Le Manuscrit/Fondation pour la Mémoire de la Shoah, 2017, 404 pages. [ndrc]

Le quartier juif est épouvantablement surpeuplé; des Juifs venant de toute la ville sont contraints de vivre dans un minuscule périmètre muré. Des habitants arrivent aussi d'autres villes des alentours, qui ont été vidées de leur population juive. Ils sont jetés dans le Ghetto et ne peuvent espérer que la miséricorde de Dieu.

Les Juifs déportés de province subissent un destin pire encore. Obligés de se regrouper dans de misérables maisons improvisées ou dans des locaux abandonnés, ils souffrent doublement, d'abord par le déracinement et la misère, mais aussi en raison d'un dénuement total. Des groupes provinciaux mettent en œuvre leurs propres organisations, telles des cuisines financées par le *Joint*.



Une rue du Ghetto de Varsovie, 1940-1943.
Photographie de la propagande allemande.

L'espace clos du Ghetto de Varsovie devient un monde à part, avec l'émergence d'une nouvelle classe de dirigeants, de policiers juifs et de leurs acolytes, issue essentiellement des classes privilégiées ou de l'intelligentsia professionnelle et bureaucratique. En tant que policier, la possibilité de se faire de l'argent est une opportunité rêvée pour tous ceux qui veulent réussir à tout prix, même

s'il faut passer sur le corps d'êtres chers. La police juive¹ a sa propre prison, ce qui renforce davantage sa position.

Émerge également une nouvelle classe de trafiquants, devenus riches aux dépens de milliers de Juifs malades ou vivant dans la misère. La police ne s'occupe pas uniquement des affaires du Ghetto, mais doit aussi gérer une épouvantable famine. À chaque coin de rue gisent des mendiants squelettiques, à moitié nus, qui supplient pour qu'on leur donne seulement un morceau de pain. Il devient dangereux de se déplacer dans les rues avec des vivres. Des enfants affamés sautent sur les passants pour leur arracher un peu de nourriture, avant de disparaître dans un trou.



Policiers juifs arrêtant un enfant des rues du Ghetto de Varsovie. Photographie de la propagande allemande.

Le trafic de contrebande se développe beaucoup entre le Ghetto et le monde aryen, sous une multitude de formes. Les policiers, allemands ou polonais, reçoivent des pots-de-vin, les Polonais

1. Appelée par les autorités d'occupation, *Jüdischer Ordnungsdienst*, « service d'ordre juif », c'est-à-dire la police juive créée par les Allemands en septembre 1939 et forte de 2000 hommes. À sa tête se trouve un ancien colonel de la police polonaise converti au catholicisme. Il sera arrêté en mai 1942 et remplacé par son adjoint, Jakob Lejkin. La police juive aura un rôle déterminant dans la réussite de la *Grossaktion* de l'été 1942. Lejkin a été exécuté par l'OJC le 29 octobre 1942. [ndrc]

larguent des denrées depuis les trams qui traversent toujours le Ghetto et des paquets de nourriture sont balancés par-dessus le mur à des endroits stratégiques.

Le trafic clandestin génère une nouvelle catégorie de « magnats ». L'écart entre riches et pauvres claque comme une gifle assénée aux plus démunis, victimes de cette infamie même devant la mort. Les Juifs les plus aisés peuvent encore se payer de vraies funérailles, tandis que les pauvres sont déposés sur les trottoirs, couverts de vieux journaux en attendant le ramassage du fiacre noir qui les emporte le matin.

Passage
clandestin
de marchan-
dises
par-dessus
le mur
d'enceinte
du Ghetto
de Varsovie,
1941-1943.





Un mort dans une rue du Ghetto de Varsovie, 1940-1943.
Photographie de la propagande allemande.

Au sein du même Ghetto, où l'on jette littéralement les enfants ou vieillards morts dans la rue, certains vivent dans le luxe et fréquentent des cabarets. J'ai l'occasion de voir, pendant mon séjour, deux lieux de ce type, dont l'un établi au 2 rue Leszno, sur le site de l'ancien et célèbre restaurant *Gartner*, où l'on a ouvert un cabaret portant le nom de *Sztuka*¹. Une amie, Leykè Sztolcman, secrétaire de l'association caritative *Żytoś*, me dit : « Si tu veux comprendre la vie juive du Ghetto de Varsovie, tu dois tout voir. » C'est elle qui me persuade d'aller au cabaret *Sztuka*. Ça me donne effectivement la possibilité de constater directement ce qu'il s'y passe et d'observer ceux qui le fréquentent.

L'utilisation de la lumière électrique est soumise à un couvre-feu, heure après laquelle il faut se contenter de bougies et de lampes à kérosène. Il n'y a pas d'éclairage public près du cabaret. Soudain mon compagnon me dit de prendre garde, je suis sur le point de piétiner un corps sur le trottoir. Je sursaute. Sous mon pied gît une forme humaine couverte de journaux.

1. En polonais, « l'Art ». [ndt]

À l'étage de l'immeuble où se trouve le cabaret, autrefois le siège du syndicat des acteurs juifs, on a établi un centre de réfugiés. En ouvrant la porte du cabaret, je suis ébloui par une lumière aveuglante. De grandes lampes à carbone brillent de mille feux dans ce lieu bondé. Des gens bien nourris sont assis à des tables dressées de nappes blanches. Ils mangent du poulet, du canard, de l'oie, de la carpe et du homard, le tout copieusement arrosé de vin et d'alcool.

Les convives écoutent jouer un orchestre juché sur une scène au milieu de la salle. À côté de cette scène, des acteurs et des chanteurs font leurs numéros. Autrefois, ils se produisaient devant des publics polonais, mais maintenant, cantonnés au Ghetto, ils sont obligés de se confronter à leurs origines juives.

Michał Znycz, un comédien juif bien connu, monte sur scène pour exécuter un numéro comique qui fait rire toute la salle. Puis Véra Gran propose un répertoire de chansonnettes polonaises et de morceaux romantiques à cette foule assise autour de tables bien garnies. Cette nouvelle aristocratie du Ghetto côtoie des gros trafiquants, des officiers de police, des « opérateurs » et des Allemands en tenue civile, qui font des affaires avec des entrepreneurs juifs.

Entre les murs de ce cabaret, on est complètement coupés de l'épouvantable tragédie qui se joue à l'extérieur. Ici, on ne fait que manger et boire, tout en riant aux éclats. C'est une honte, ce petit cocon coupé d'une ville qui subit la douleur, la faim et la privation.

À côté de cela, la ville maintient une intense vie collective au sein d'une authentique communauté juive. Dans chaque immeuble, il y a un comité qui organise des réunions et des assemblées, qui s'occupe des pauvres et de ceux qui ont faim, qui organise des projets culturels, gère des maternelles, et qui apporte son soutien aux écoles pour les enfants et les adolescents. Dans des dizaines de maisons, des bundistes dispensent des cours et diffusent des informations par le biais de publications clandestines.

Je rends visite à la bibliothèque juдаïque au 5 de la rue Tłomackie, où le chœur de la *Tsukunft* se produit un soir. Je ne peux m'empêcher d'y aller, malgré la consigne de discrétion intimée par le Comité central. La petite salle est comble. Personne n'annonce que c'est le *Bund* qui a organisé la soirée, puisque la seule présence

sur scène de Sonia Nowogródzka et de Lozer Klog le prouve. Ils sont connus de tous les Varsoviens juifs et incarnent dans tous les esprits l'idéal du *Bund*.



Sonia Nowogródzka.

Cinquante choristes de la *Tsukunft*, ayant revêtu leurs plus beaux costumes de scène, tous bien coiffés et bien propres, chantent hardiment des classiques du répertoire yiddish et des hymnes ouvriers. Quelques heures auparavant, ces mêmes chanteurs erraient dans les rues à la recherche d'un peu de nourriture pour leurs familles ou travaillaient comme des esclaves. Mais maintenant, ils sont debout, chantant fièrement en yiddish devant une foule admirative, sous la baguette du chef du chœur, Yankev Glatsztejn.

Lors de cette même soirée, Binyomin Wirowski, un enseignant de Łódź et militant du *Bund*, parle de l'écrivain yiddish Yankev Dinezon¹ et de son œuvre *Yosselê*, évoquant des images d'enfants

1. Romancier paupériste (1852-1919), contemporain des trois auteurs classiques yiddish : Sholem Abramovitsh, dit Mendèle, Sholem Aleikhem et Isaac Peretz. [ndt]

conscrits¹ pour servir dans l'armée du tsar, à la place d'enfants de Juifs nantis, exemptés parce que leurs parents pouvaient soudoyer les autorités. Le public comprend bien l'allusion à la situation actuelle. Il exprime sa colère et son amertume par un tonnerre d'applaudissements.

J'ai aussi l'occasion de participer à une autre soirée littéraire, au 13 de la rue Zamenhofa, où des sessions sont organisées tous les vendredis, animées par l'écrivain Yitskhok Kacnelson². La petite salle (en fait ce n'est qu'une grande pièce privée) est bondée ; de nombreux jeunes gens, garçons et filles, attendent impatiemment l'arrivée de Kacnelson. Trois jeunes écrivains, qui présentent leurs poèmes et leurs essais, sont assis sur scène. Kacnelson anime la soirée, suivie par ce public attentif et enthousiaste. Les thèmes des ouvrages sont le reflet du quotidien des participants. La parole féconde de Kacnelson est source d'inspiration pour de jeunes écrivains qui fleurissent comme des roses, jaillissant de ce terreau noir, maculé de sang. Kacnelson lance des piques à Dieu et au monde libre, qui gardent le silence alors que les Juifs se noient dans des rivières de sang.

Yitskhok Kacnelson.



1. Dénommés « cantonistes », institués par Nicolas I^{er} (1796-1855) pour servir 25 ans et être convertis au christianisme orthodoxe. Cet enrôlement forcé des garçons juifs de 12 ans d'abord formés à la vie militaire dans les écoles cantonales dura de 1827 à 1857. [ndt]

2. Voir *supra*, page 10, note 1.

Les deux réunions auxquelles j'ai pu assister m'ont rasséréiné, mais je suis glacé d'effroi dès que je pense au cabaret, avec sa lumière funèbre et son cynisme clinquant. Je pense constamment à cette dualité qui peut exister au sein même des Juifs du Ghetto de Varsovie.

Avant de quitter la ville, j'assiste à un colloque du *Bund* sur la question du *Judenrat*. Les discussions sont animées et amères, tout comme avant la guerre, mais c'est la dernière fois que je participerai à un débat d'une telle ampleur. Les bundistes doivent faire face à ce problème insoluble.

La réunion a lieu au 3 de la rue Orla, site de notre cuisine populaire. La salle est remplie d'ouvriers et d'intellectuels, cadres du *Bund* ou militants syndicaux. Maurycy Orzech, de Varsovie, et Meyer Mermelsztejn, venu de Łódź, sont les principaux intervenants.

Les orateurs reprennent les arguments que j'ai entendus un peu partout, pour ou contre la participation au sein des *Judenräte*. Maurycy Orzech se prononce contre la participation. Pour ceux qui s'y opposent, il y a un argument dominant : les *Judenräte* sont des institutions établies par la Gestapo, dont l'objectif est de faire exécuter des sévices contre des Juifs, par les Juifs eux-mêmes. Beaucoup de *Judenräte*, dès leur mise en place, ont été impliqués dans des actions contre les Juifs. La Gestapo exige qu'on lui livre les noms de personnes qui sont entrées dans la clandestinité pour éviter les travaux forcés. Elle exige aussi des *Judenräte* qu'ils lui rendent compte des activités politiques au sein des ghettos et qu'ils dénoncent les résistants.

Les *Judenräte* sont devenus des nids de corruption, acceptant de l'argent de Juifs nantis pour les exempter du travail obligatoire, qui est de fait imposé aux pauvres. Les *Judenräte* profitent aussi de l'octroi de concessions commerciales lucratives et de la vente de laissez-passer. Ils sont devenus le symbole de la corruption et de la soumission. Orzech conclut en appelant à une plus grande unité avec les travailleurs polonais et le *PPS*. Il préconise une résistance renforcée contre les occupants nazis et leurs collaborateurs, assortie d'un programme d'aide concrète pour les victimes les plus démunies du peuple juif.

Meyer Mermelsztejn, quant à lui, prend position pour la participation au sein des *Judenräte*, en arguant que les bundistes doivent continuer à représenter les ouvriers juifs et les pauvres comme ils

l'ont fait au sein des *Kebillès* d'avant-guerre. Si les bundistes ne s'engagent pas au sein des *Judenräte*, les masses juives resteront sans représentant pour assurer leurs maigres droits au sein des corporations lucratives qui assurent des fonctions vitales du Ghetto. Ainsi, personne ne les défendra et personne n'interviendra pour s'assurer que les plus pauvres ont bien accès à la nourriture et au charbon. On ne peut pas abandonner une institution juive qui a tant œuvré et qui a gagné la confiance des couches populaires. De nombreux camarades se sont inscrits pour participer à cette discussion très animée. Certains ont des positions bien tranchées, d'autres doutent. Points positifs et négatifs s'expriment d'un côté comme de l'autre. Aucune conclusion ne peut être tirée ce soir-là et la conclusion est de reprendre les discussions lors de la future conférence nationale.

Après avoir reçu mes papiers et l'argent que je dois distribuer dans plusieurs villes, je quitte Varsovie. Avec de nombreux tracts du Parti, je dois me rendre dans différents bourgs et villes, que parfois je reverrai à plusieurs reprises par la suite. Le travail clandestin est particulièrement difficile. Les militants provinciaux, surtout dans les petites collectivités, sont bien connus des services de police, ce qui simplifie la tâche de la Gestapo. Nous sommes obligés de faire évoluer l'effectif clandestin en province, comme dans les grandes villes, afin de dissimuler notre présence. Les autorités occupantes ont instauré le principe de la responsabilité collective et donc nous hésitons à entreprendre des actions risquant de mettre en péril des Juifs non impliqués dans la résistance clandestine.

J'aurais beaucoup à dire sur chaque bourgade ou chaque ville, mais les dates exactes se sont un peu estompées dans ma mémoire et ont parfois disparu. Mais je garde toujours à l'esprit de nombreuses images et je vais essayer de relater les faits et actes courageux de quelques personnes que j'ai rencontrées dans plusieurs villes et bourgades.

10. מעזריטש

די שטאָט מעזריטש איז מיר נאָך געווען באַקאַנט פֿון פֿאַרן קריג. איך בין אַהין אַ סך מאַל געפֿאַרן ווי אַ פֿאַרשטייער פֿון בונד אין פֿון די פֿראַפּע־סיאַנעלע פֿאַראיינען. כ׳האַב גוט געקענט דעם מאַרק־פּלאַץ, די הנעוודיקע געסלעך מיט די הילצערנע אָדער געמויערטע היזלעך. מעזריטש איז געווען אַ שטאָט פֿון ייִדישע אַרבעטער, דער עיקר פֿון בערשטער. דאָס בערשטער־פּאַך איז געווען אויסשליסלעך אין ייִדישע הענט און איז איבערגעגאַנגען פֿון טאַטן צו קינדער. ייִדישע אַרבעטער זענען דאָרט געווען באַשעפּטיקט אויך בײַ אַנדערע פּאַכן, דער עיקר שניידערײַ. נאָך פֿון די פֿאַרמלאַחהדיקע צײַטן האָב איך גוט געקענט דעם דראָזשקאַזש מרדכי צוקער, וועלכן מען האָט גערופן מיטן צונאַמען האַניק. דאָס איז געווען אַ הויכער, אַ קרעפּטיקער און אַ זייער פֿריילעכער ייד. מרדכי האַניק איז געווען אַ פּשוטער ייד אין האָט נישט געוואוסט קיין סך וועגן פּאָליטיק. זײַנע צוויי טעכטער זענען געווען אַקטיווע און מסירת־נפשדיקע בונדיסטקעס פֿון זייערע פֿריסטע קינדער־יאָרן.

איצט בין איך ווידעראַמאַל געפֿאַרן קיין מעזריטש. דאָס מאָל איז נישט געפֿאַרן מער דער בונדישער אַרבעטער יאַנקל צעלעמענסקי, נאָר אַ פּאָליאַק טשעסלאַוו. כ׳בין געפֿאַרן אין וואַגאָן פֿון דער באַן און האָב געפּילט אַ טיפֿן אומרו. כ׳האַב געוואוסט, אַז פֿון דער באַן איז אַ לאַנגער וועג אין שטאָט אַרײַן. ווי אַזוי באַקומט מען זיך אַהין? דער אַוונט האָט שוין אָנגעהויבן צוזופּאַלן און ס׳איז געווען אַ געפֿאַר אַרומצודרייען זיך אין דער פּינצטערניש. ס׳איז אויך געווען נישט געוונט אין דער שפּעטער שעה אַרײַנצוגיין אין קוואַרטאַל, וואָס איז באַשטימט געוואָרן פֿאַר די מעזריטשער יידן.

איך בין אַזוי געזעסן אַ פֿאַרזאָרגטער און האָב נישט געקאַנט פֿון מיר אָפּטרייבן די פּײַנלעכע געדאַנקען. פּלוצלונג האָב איך דעהערט ווי איינער פֿון די פּאַסאַזשירן האָט זיך הויך אָנגערופן צו אַ צווייטן: — וואָס טוּסטו דאָ? ווי מענסטו פֿאַרן מיט דער באַן?

אַלע פּאַסאַזשירן האָבן אויסגעדרייט די קעפּ צום געפּרעגטן, איך האָב דערזען, אַז דאָס איז אַ ייד — אַ דראַבנער, אַ קליינוואַוואַסקיער, מיט אַן אַרעם־באַנד און אַ מגן־דוד אַרום אַרבל. די פּוילישע פּאַסאַזשירן האָבן

Międzyrzec

Je me souvenais du Międzyrzec¹ d'avant-guerre, ayant souvent visité cette ville en tant que représentant du *Bund* ou des syndicats. Je connaissais sa place du marché et ses rues pittoresques, bordées de petites maisons en bois et en brique. Międzyrzec était une ville peuplée d'ouvriers, notamment de fabricants de brosses. Le métier de brossier était exclusivement réservé aux Juifs et se transmettait de père en fils. Les Juifs exerçaient aussi de nombreux autres métiers, telles l'imprimerie ou la confection.

Ici, avant la guerre, j'avais connu Mordkhè Cukier², surnommé *Honik* (« miel »), un chauffeur de fiacre grand, solide et toujours de bonne humeur. C'était un Juif simple, sans grande conscience politique, mais ses deux filles étaient devenues des bundistes loyales et actives, dès leur prime jeunesse.

Je reviens à Międzyrzec, non pas sous le nom du travailleur bundiste Yankev Celemenski, mais en tant que Polack nommé Czesław.

Tout au long du voyage, je redoute l'arrivée, car la gare est loin de la ville. De plus, je vais arriver tard et c'est dangereux de se déplacer à la nuit tombée, surtout pour entrer dans le quartier juif.

Soucieux, je rumine mes pensées quand un passager en interromp soudain le fil, en interpellant à voix haute un autre voyageur :

1. Międzyrzec Podlaski (Mezritsh, en yiddish), ville située dans la voïvodie de Lublin, à moins de 100 km au nord de celle-ci. Voir *supra* page 96, note 1. [ndrc]

2. Se prononce « tsukèr ». En yiddish, « sucre ». [ndt]

« Que fais-tu ici ? Comment se fait-il que tu aies le droit de voyager dans ce train ? » Tous les regards se portent sur l'homme, un petit Juif frêle, portant le brassard étoilé. Les voyageurs polonais, absorbés par leurs propres activités et soucis, ne lui ont manifesté aucune antipathie. Le Juif répond au Polack, qu'il semble connaître : « Je représente la communauté juive de Międzyrzec, et j'ai un laissez-passer pour assurer ma mission. »

Je suis heureux de l'avoir trouvé. Il fait déjà nuit quand le train entre dans Międzyrzec. Avec quelques autres passagers polonais, il monte dans une carriole tirée par un cheval. Je m'assieds juste à côté de lui. Le cocher polonais donne un coup de fouet à son cheval et nous partons pour la ville. Je me tourne alors vers mon voisin et lui demande à voix basse, en polonais : « Excusez-moi, je me demandais si vous pourriez m'aider. » Il me regarde sans broncher. « Je suis un parent du conducteur Mordkhè *Honik*, lui dis-je, et je veux rendre visite à ma famille. » Il me fait d'emblée confiance puisque *Honik* est bien connu dans le coin.

– Vous voulez aller le voir maintenant, à cette heure ?

– Non, mais peut-être pouvez-vous m'indiquer où je peux loger cette nuit ?

– C'est bien que vous m'ayez demandé : comme vous n'êtes pas recensé ici, cela pourrait vous causer des ennuis. Nous allons bientôt passer devant une boulangerie juive. Vous descendrez à cet endroit. Vous pourrez y passer la nuit. Vous ne dormirez peut-être pas, mais au moins vous serez au chaud.

« C'est ici », me dit-il quelques instants plus tard en pointant du doigt la boulangerie.

Je règle le cocher et je descends. En ouvrant la porte, je sens une bouffée d'air chaud à l'agréable odeur de pain frais. Devant le four se tient un boulanger barbu portant un tablier blanc avec, à ses côtés, un jeune apprenti aux manches retroussées. Ils sont là, debout, devant des bacs de pâte. Il y a aussi des pains cuits sur le sol en pierre. Le vieux boulanger me regarde, étonné et quelque peu effrayé, mais je le rassure très vite. « Je suis juif. Le conducteur Mordkhè *Honik* est mon cousin. Je dois aller le voir demain, mais je préfère passer la nuit ici. »

Le boulanger me sourit et dit : « Vous ne dormirez pas beaucoup ici, mais au moins vous serez au chaud. »

Il me parle d'une autre personne qu'il a hébergée quelques mois plus tôt, une déléguée du *Joint* qui a promis de lui faire parvenir quelques sacs de farine. Je me doute qu'il doit s'agir de la camarade Itkè Lazar-Melman, une émissaire du *Joint* qui travaille également pour le *Bund* lors de ses déplacements.

Je ne puis trouver le sommeil cette nuit-là. Je somnole quelques instants, puis je me réveille quelques minutes plus tard, incapable d'arrêter le flot des pensées qui envahissent mon esprit. Je passe la nuit allongé contre des sacs de farine, jusqu'à ce que le petit matin bleuté arrive. Le boulanger m'offre un verre de thé chaud et une délicieuse tranche de pain. Je prends congé de lui en le saluant chaleureusement. Je sais où vit le cocher, dans une minuscule maison de la très étroite rue de Brisk.

Je croise de nombreux Juifs pauvrement vêtus, munis de leur brassard bleu, errant dans l'aube, le visage aussi triste que le ciel froid et gris. Je finis par dénicher la demeure du cocher et frappe à sa porte. C'est Mordkhè *Honik* lui-même qui m'ouvre, l'air méfiant. « Bonjour, lui dis-je, j'ai l'impression que vous ne me reconnaissez pas ? »

Sa peur disparaît dès qu'il m'entend parler yiddish. Il me dévisage, l'air ébahi, pendant quelques instants, puis son visage s'éclaire. « Bien sûr que je vous connais. Je vous ai souvent emmené prendre le train. » Il ouvre grand la porte et me fait entrer.

Sa demeure dégage une impression de pauvreté et de tristesse, avec une seule petite chambre et une minuscule cuisine. Mais il semble ravi de me voir. Il est veuf et vit ici avec sa plus jeune fille. Golda, sa fille aînée, est mariée et habite à côté. Il me prie de m'asseoir à sa table et, avant que je commence à parler, il se précipite vers la cuisine pour faire bouillir un peu d'eau sur son poêle, avec le peu de bois qui lui reste.

– Ce n'est pas la peine, lui dis-je, je ne reste pas, chaque minute compte. J'ai besoin de voir votre fille Golda.

– Ah oui ! Golda !

Il se souvient soudain de mes rendez-vous avec sa fille et son gendre.

– Elle sera ravie de vous voir, dit-il.



Jeunes bundistes à Międzyrzec avant la guerre.

Aux extrémités du 1^{er} rang : Golda et Khantshè Cukier. (Celemenski 1963)

Il me prie d'attendre quelques minutes, le temps de mettre son petit manteau de paysan pour aller la chercher.

Je reste seul, envahi par la fatigue et le froid. Mes paupières deviennent lourdes et j'ai du mal à ne pas m'assoupir. Peu de temps après, la porte s'ouvre : Golda Cukier et son mari, le camarade Avrom Zdanowicz, entrent dans la pièce, suivis du vieux Mordkhè *Honik*.

Golda est grande, avec une chevelure très noire. Tout en elle incarne la volonté et la vitalité. C'est une des bundistes les plus actives de Międzyrzec ; elle est venue de temps à autre à Varsovie, avant la guerre, pour s'occuper des affaires du Parti et elle continue de s'y rendre sous l'occupation. Son mari, Zdanowicz, fabricant de

brosses, est bien différent, presque son contraire. Il est doux, plutôt discret et se déplace lentement. Nous nous embrassons chaleureusement. Mordkhè nous sert du thé, puis reste en retrait, ayant compris la raison de ma visite. Il fait mine de ne rien voir ni entendre.

Golda a été une enfant du *Bund*, ayant grandi au sein du *SKIF*, et plus tard à la *Tsukunft* de Międzyrzec, centre révolutionnaire et foyer d'un mouvement politique fort et actif. Autrefois, le *Bund* a été au centre de la vie communautaire et de la jeunesse, gérant un club de sport, une école et des activités culturelles. Tout cela est maintenant détruit et en ruine. Je pose des questions sur un certain nombre de nos camarades. « Disparu, disparu », répond Golda une fois sur deux. Certains sont en prison ou dans des camps de travail, d'autres se sont enfuis en Russie et d'autres encore ont disparu sans laisser de traces. Je lui demande de convoquer les membres survivants du Comité afin d'organiser une réunion.

Après le départ de Golda et Avrom, je reste auprès du vieux Mordkhè, qui essaye de me remonter le moral avec des histoires drôles et des bons mots. Mais le charme est rompu. Il finit par s'asseoir à table en face de moi et me dit : « Ce n'est pas le bon jour pour venir nous voir. Quelque chose de terrible vient d'arriver hier. »

Il me raconte alors que, la veille, la Gestapo a abattu le grand-rabbin en pleine rue. C'était un petit homme bossu, apprécié pour son érudition et sa bonté. Il était entré dans la clandestinité quand les Allemands avaient ordonné sa déportation. La Gestapo a alors pris 25 otages et annoncé que si le « *Jude* » ne se rendait pas, ils les fusilleraient. Le grand-rabbin s'est alors immédiatement rendu. Il a été torturé par la Gestapo, puis abattu dans la rue. La ville entière est depuis plongée dans une profonde tristesse.

Golda et Avrom reviennent rapidement avec le président du *Bund* local, Moyshè Ezra Edelsztejn, accompagné d'Hershel Borowski, un bundiste actif depuis l'époque tsariste, Alter Sztokman, ancien membre du conseil de la ville et de la *Kebilla*, et Moyshè Grynbojm, leader du mouvement de jeunesse du *Bund*.

La réunion commence, le moral de tous est en berne. Le président Moyshè Ezra Edelsztejn nous parle brièvement de la

condition des Juifs de Międzyrzec. Le ghetto n'est pas encore établi, mais la population souffre de la ségrégation et de conditions intolérables. Les nazis vident progressivement les villages environnants et rassemblent les Juifs à Międzyrzec, où la population est déjà affectée par la faim et la peur. Il n'y a pas de place pour loger les nouveaux arrivants et on manque cruellement de nourriture. L'économie locale ne fonctionne que pour répondre aux désirs des Allemands.

Avant la guerre, deux bundistes siégeaient au conseil de la *Kehilla*, mais ils refusent désormais d'y participer, puisque, ici comme ailleurs, la corruption et la passivité rongent les conseils juifs.

À neuf kilomètres de Międzyrzec, les Allemands ont établi un camp de travail où des centaines d'hommes sont enfermés. Golda Cukier, grâce à son allure de chrétienne, maintient un lien entre la ville et le camp. Avec sa sœur, elle se rend régulièrement dans le village voisin afin d'acheter de la nourriture pour ses camarades enfermés, ramenant aussi du beurre, des œufs et du lait pour les enfants juifs de Międzyrzec.

Le comité du *Bund* expose également la situation de la coopérative des fabricants de brosses, qui possède encore un grand stock de poils de porc, dont la plupart a été cachée. De temps en temps, ils parviennent à en vendre une partie, ce qui leur permet de rassembler un peu d'argent pour aider les enfants et les épouses des familles restées sans moyen de subsistance.

À Międzyrzec comme ailleurs, les Allemands organisent régulièrement des chasses à l'homme, un moyen légal de recruter des travailleurs juifs, ce qui facilite en quelque sorte la vie du *Judenrat*, les habitants étant terrorisés par ces rafles. Mais cela n'a entamé ni le courage ni la détermination des Juifs. Le 1^{er} mai précédent, par exemple, les travailleurs ont défilé dans les rues en rangs serrés, sans prononcer une parole et sans chanter. Les habitants de la ville ont été impressionnés par le silence de cette manifestation exceptionnelle. Le *Bund* est resté actif. Le mouvement et les groupes de jeunes ont continué à se rassembler régulièrement, la littérature clandestine et les bulletins venant de Varsovie sont largement diffusés et lus avec intérêt. Cela remonte le moral des camarades en ces temps sinistres.

À la fin de notre réunion, je leur parle de notre travail à Varsovie et ailleurs. Je les informe que le Comité central prépare une conférence nationale et que nous souhaitons avoir un délégué de Międzyrzec qui peut, s'ils le veulent, être désigné immédiatement, ou plus tard. J'évoque aussi les questions matérielles, expliquant que le *Bund* de Varsovie veut, dans d'autres villes, distribuer des fonds pour le travail du Parti. Le comité de Międzyrzec décide de nous verser la somme considérable de 25 000 *złoty*s. Le président Edelsztejn se tourne vers le plus jeune de l'assemblée, Moyshe Grynbojm, assis à l'écart, et lui dit : « Tu es le plus jeune d'entre nous. Tu as plus de chance de survivre que nous tous. Je propose que ce soit toi qui apportes cet argent. » Il va effectivement survivre et émigrera en Amérique. C'est un grand bonheur quand le jeune camarade, les mains tremblantes, me transmet ce cadeau pour le Parti.

Une fois la réunion terminée, le vieux bundiste Hershel Borowski sort une bouteille de schnaps de sa poche. « Voilà ce qu'il nous reste du bon vieux temps, dit-il. D'habitude, nous accueillons nos invités avec un banquet. Contentons-nous d'au moins un verre et de pouvoir dire *Lekhayim!* » Il y en a assez pour que chacun puisse boire un petit coup. Quand nous avons terminé, je leur donne les journaux que j'ai apportés, puis chacun repart de son côté, quelque peu réconforté.

À la nuit tombante, je me rends chez les camarades Zdanowicz, où je passe la nuit. Le couple a deux filles magnifiques. Leur mère n'a de cesse de les câliner car elle risque sa vie tous les jours en se rendant dans les villages alentour pour acheter de la nourriture, qu'elle distribue ensuite aux prisonniers du camp de travail. Elle fait ses adieux à ses enfants tous les matins, comme si elle ne devait plus les revoir.

Golda se lève très tôt le lendemain et se prépare pour aller au camp. Elle m'invite à faire la tournée avec elle. « Les gens du camp seront ravis de te voir et cela leur remontera le moral. » Nous partons ensemble ; la rue est étroite et froide.

Nous devons être sur place à 17 heures précises, afin de croiser les détenus juifs qui reviennent de leurs travaux forcés effectués

aux alentours du camp clôturé de barbelés. Sur le chemin du camp, situé à neuf kilomètres de la ville, nous passons par plusieurs petits villages pour acheter de la nourriture. La camarade Golda est experte en négociations avec les paysans, achetant tout ce qui est nécessaire dans ces villages. Nous suivons ensuite des petits chemins, avant d'emprunter la grande route bordée de petits bois qui mène au camp.

Golda me fait signe et je découvre le camp, jalonné de poteaux espacés reliés par d'innombrables fils de fer barbelés. Il est rempli de petites baraques et semble sans vie. On ne voit qu'un SS en train de faire sa ronde, armé de son fusil. Golda jette un coup d'œil sur sa montre : « Ils arrivent bientôt. Attendons ici au bord de la route, nous ne devons pas nous faire remarquer avant que les détenus n'arrivent. » Autour de nous, il y a aussi quelques Polacks, venus vendre des bricoles aux Juifs. Nous attendons un petit quart d'heure sur le côté, avant d'entendre soudain le bruit de centaines de pieds en marche. Je vois une masse d'hommes très dense, escortés des deux côtés par des SS et plusieurs « gardiens » juifs. Les prisonniers, épuisés, ont du mal à avancer. Ils remarquent immédiatement Golda qui avance sans hésitation vers un des détenus pour lui donner des paquets de nourriture. Les SS et les *Kapos* juifs font semblant de ne rien voir. En quelques instants, la foule entre dans le camp et le portail est refermé.

En me retournant, j'entends des cris désespérés de l'autre côté des barbelés. À l'intérieur du camp, un gardien SS matraque violemment un homme avec un gros bout de bois. Le prisonnier, un homme d'âge mûr portant une courte barbe, est vite en sang. Un homme plus jeune sort de son groupe pour le protéger, mais lui aussi se retrouve aussitôt le visage ensanglanté. Le SS ordonne aux témoins juifs de soulever l'homme en sang et de danser avec lui en le portant sur leurs épaules autour du camp. Je regarde Golda, nous sommes tous les deux sous le choc. Elle me fait signe de la suivre et nous repartons sans échanger un seul mot pendant un certain temps. Golda me dira plus tard qui était l'homme battu, et aussi que son jeune protecteur était tout simplement le fils de ce dernier.

Déprimés, nous rentrons chez Golda où son mari nous attend avec des nouvelles du camarade Stolarczyk, ancien conseiller du *Bund* à Ostrołęka¹, et de sa sœur. Ils se trouvent au centre de rassemblement des Juifs, chassés de leur village comme tant d'autres. Nous nous rendons tous les trois à ce centre. L'endroit est sordide. Des familles entières, hommes, femmes et enfants, sont couchées à même le sol ou entassées sur leurs misérables affaires pour protéger le peu de choses qu'elles possèdent encore.

Nous trouvons le camarade Stolarczyk, accroupi sur son petit tas d'affaires personnelles. À côté de lui gît sa sœur, morte, recouverte d'une écharpe. Nous restons sans bouger et Golda l'appelle par son nom. Il lève lentement la tête un instant et puis se retourne pour regarder à nouveau intensément sa sœur. Lui aussi a l'air d'un mort. Enfin, levant la tête vers nous, il explique d'une voix presque sourde : « Elle est morte depuis deux heures. Elle s'est allongée et elle s'est éteinte, c'est tout. Peut-être est-elle mieux dans cet état et devrais-je faire comme elle. »

Je ne peux parler, je ne trouve pas les mots pour le reconforter, je suis submergé par l'émotion.

La salle est froide, crasseuse et envahie d'odeurs nauséabondes. Nous partons sans rien dire. À la porte, je dis à Golda qu'il faudrait le sortir le plus vite possible de ce lieu. Golda me promet que les camarades locaux trouveront rapidement un endroit pour le loger et les moyens pour enterrer sa sœur. À notre retour chez elle, des camarades nous attendent, mais je n'ai plus la force de leur parler. Je retourne dans mon lit, mais je ne peux dormir de la nuit, malgré l'épuisement du jour et de la nuit sans sommeil qui a précédé. Le matin, je fais mes adieux à mes amis et à leurs enfants et je pars pour Lublin.

Le sentiment prémonitoire que Golda ressentait à chaque fois qu'elle partait pour accomplir sa noble tâche, celui d'une mère risquant d'être à jamais séparée de ses enfants, allait se révéler juste. Comme me le racontera plus tard le camarade Moyshe Grynbojm,

1. Ostrolenka, en français. Ville de la voïvodie de Mazovie (nord-est de la Pologne) distante d'environ 160 km au nord-ouest de Międzyrzec Podlaski et 115 km au nord-est de Varsovie, chef-lieu de la voïvodie. [ndrc]

elle est sortie un jour du ghetto pour acheter des vivres auprès de paysans afin d'alimenter 25 enfants juifs, et ce fut son dernier voyage. Elle n'a jamais revu ni ses enfants ni son mari. Sa sœur cadette, Khantshè, allait subir plus tard le même sort, disparaissant elle aussi en allant chercher de la nourriture.

Golda et Khantshè, les deux filles courageuses du cocher Mordkhè *Honik*, bien-aimées de notre peuple et bundistes dévouées, se sont sacrifiées de leur plein gré en essayant d'aider les autres.

Je me rends également à Siedlce¹ (Shedlèts) et Radzyń², avant de repartir au sud vers Lublin.

1. Ville de la voïvodie de Mazovie située à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de Międzyrzec Podlaski et environ 90 km à l'est de Varsovie. [ndrc]

2. De nos jours, Radzyń Podlaski, ville de la voïvodie de Lublin située à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Międzyrzec Podlaski, d'environ 150 km au sud-est de Varsovie, et 75 km au nord de Lublin. [ndrc]

Lublin

Le train s'approche de la gare de Lublin, et mon esprit s'emplit d'images d'autrefois, de rassemblements de masse et de manifestations de rue. Je me souviens aussi qu'à Lublin j'ai eu l'honneur d'être, en 1929, le représentant du Comité central de la *Tsukunft* lors de sa première réunion régionale, et que j'y ai également été actif lors d'une campagne électorale, à la même époque. J'ai eu alors le bonheur de partager et de ressentir la richesse et le dynamisme de cette communauté juive de Lublin.

À ma descente du train, un grand vide s'empare de moi. Il n'y a pas encore de ghetto¹ mais on lit clairement sur le visage de chaque Juif la souffrance, la peur et la faim. J'entre directement dans le quartier juif, dont les trottoirs sont bondés. De nombreux passants me regardent avec méfiance, probablement en raison de mon visage aryen, mes cheveux blonds, mon manteau à la mode et mon cartable en cuir.

Je me rends chez Bella Szapiro, figure majeure du mouvement bundiste d'avant-guerre. Petite et trapue, d'un tempérament maternel, elle est très appréciée de tous, ayant siégé de nombreuses années en tant que représentante du *Bund* au sein du conseil municipal. La camarade Szapiro ouvre la porte et me reconnaît immédiatement. Elle est ravie de me voir.

1. Le ghetto de Lublin est officiellement créé le 24 mars 1941. [ndrc]



Bella Szapiro.

(Celemenski 1963)

J'ai toujours devant les yeux l'image de cette femme assise en face de moi, en train d'embrasser et de câliner deux beaux enfants, les jumeaux de son fils. Au début de l'invasion nazie, ce dernier s'était rendu à Dantzig¹ avec son épouse et ses enfants, en espérant quitter la Pologne. Ils avaient alors été interpellés sur le chemin et le fils avait disparu sans laisser de traces. Sa femme et ses enfants étaient revenus à Lublin.

Bella Szapiro caresse la tête des enfants et me dit : « Regarde mes deux trésors. Personne ne sait où se trouve leur père. Les gens disent que je suis un peu devenue leur père. » Le mari de Bella

1. Le traité de Versailles, que Hitler œuvrait à annihiler, faisait de Gdańsk –important port de la mer Baltique à très forte majorité allemande– la ville libre de Dantzig, sous le contrôle de la Société des Nations (1920). La revendication de la ville et d'un corridor d'accès par Hitler motive les Alliés à assurer la Pologne de leur soutien, d'autant que l'occupation allemande de la Bohême et de la Moravie en mars 1939, en violation des accords de Munich, avait démontré la duplicité du dictateur nazi. Le 1^{er} septembre 1939, l'invasion de la Pologne par les armées allemandes –catalyseur de la déclaration de guerre de la France, du Royaume-Uni et d'autres pays– commença par le bombardement de la garnison polonaise de Westerplatte, presque à la mer Baltique près de Dantzig, bientôt rattachée au *Reich*. [ndrc]

Szapiro, Yankev Nysenbojm, sort de la pièce d'à côté. Sans avoir été membre du Parti, ce grand ami et sympathisant du *Bund* a été auparavant le rédacteur en chef du journal *Lubliner Togblat*, grand quotidien de Lublin.

Je viens lui demander d'effectuer une mission spéciale : le Comité central du *Bund* clandestin souhaite qu'il rédige un pamphlet sur la condition des Juifs en Pologne. Il demande un délai de réflexion avant de donner son accord, car il veut que son travail ne soit pas qu'une simple description des faits, mais une analyse complète de la vie des Juifs sous l'occupation, et notamment un éclairage sur les intentions des nazis vis-à-vis de la population.

Yankev Nysenbojm a déjà compris à ce moment-là que les nazis poursuivaient un dessein bien précis. Il sait que, malgré leur caractère fortuit, les différentes rafles, les chasses à l'homme pour enrôler des travailleurs forcés, la mise en œuvre des ghettos et les exigences vis-à-vis des *Judenräte* constituent les éléments d'une politique délibérée. Même si sa lucidité, sa compréhension et son intuition sont très claires, il ne peut pas encore entrevoir la totalité de l'horreur à venir. De toute manière, avant d'entreprendre le travail, il veut s'assurer d'avoir accès aux informations nécessaires. À partir de là, il décidera s'il peut donner suite à ma demande.

Je reste chez Bella Szapiro plusieurs heures. Yankev Nysenbojm me raconte alors l'épreuve épouvantable qu'il a subie la veille. On l'a arrêté, en pleine rue, pour effectuer des travaux forcés et plusieurs SS brandissant des matraques ont emmené les Juifs à la gare pour leur faire décharger des wagons remplis de lourds colis. À côté de lui se tenait un Juif hassidique âgé, ancien membre de la *Kehilla*, portant sous le bras son *tallith*¹ rangé dans une pochette. Manifestement, on l'avait interpellé alors qu'il rentrait de la prière. Un SS lui a cinglé le visage avec une cravache, ce qui lui a fait lâcher sa pochette. L'homme ensanglanté a essayé de ramasser son *tallith* et quand Nysenbojm a voulu l'aider, le vieil homme a refusé et s'est mis à crier sa colère : « Dégage, je préfère qu'il m'abatte ici. » Le SS s'est approché de Nysenbojm et l'a frappé à la tête,

1. Châle de prière rectangulaire muni de franges rituelles. [ndt]

criant : « Ramasse ce chien ! » Il a obligé Nysenbojm à marcher rapidement, tout en portant l'homme ensanglanté, son sang se mêlant au sien. Le Hassid continuait de crier : « Laisse-moi tranquille, laisse-le m'abattre. »

Nysenbojm ajoute alors amèrement : « Ce Juif m'en voulait de ne pas le laisser mourir. Est-ce que le monde comprendra un jour ce qu'il nous arrive ? »

Nysenbojm était un officiel de la *Kehilla* et président du syndicat clandestin des employés de commerce, qui avait déjà mené deux grèves contre le *Judenrat*. Ici comme ailleurs, le *Judenrat* de Lublin était rongé par la corruption, et de nombreux profiteurs ne cessaient de multiplier les actes honteux.

Après la guerre, un juge polonais socialiste a rassemblé des documents du temps de la guerre, en provenance d'organisations clandestines polonaises et juives, et a trouvé une lettre envoyée aux forces d'occupation. Le vice-président de l'époque (plus tard président) du *Judenrat*, M^e Marek Alten, demandait alors de pouvoir vivre en dehors du quartier juif, au prétexte qu'il ne voulait pas transmettre les microbes des Juifs aux Allemands, avec qui il était constamment en contact.

La camarade Bella Szapiro était très surveillée à cette époque et ne pouvait pratiquement plus circuler. Tout le monde la connaissait et aucune institution ne pouvait se permettre d'être en relation avec une personne aussi compromettante. Néanmoins, elle ne pouvait se résoudre à rester chez elle et était donc devenue serveuse dans une soupe populaire, ce qui lui permettait, au moins, de rester en contact avec ses camarades et avec la vie juive de la cité.

Dans la soirée, elle m'annonce qu'elle va organiser une réunion de militants bundistes. Elle convoque chez elle le camarade Alter Zaterman, qui a été membre de la *Kehilla* avant la guerre. Désormais, malgré la pression du *Judenrat*, il ne veut plus avoir affaire avec eux. C'est lui qui m'apprend que les Allemands ont établi un camp non loin de Lublin, réservé aux prisonniers de guerre juifs capturés aux côtés des combattants de l'armée polonaise.

Zaterman, charpentier, effectue divers travaux dans le camp ; il est témoin de nombreux sévices et vit cela très mal, profondément affecté par ses visites quotidiennes.

Zaterman et moi marchons vers son domicile, avant de rejoindre la réunion du *Bund*. Dans la rue, on voit errer des centaines de femmes juives, emmitouflées dans de lourds manteaux, l'air confus, les yeux hagards. « Ce sont les mères et les femmes des prisonniers des camps, explique Zaterman. Elles viennent des villes et des ghettos lointains, et pour certaines du côté soviétique, en espérant pouvoir trouver un moyen de libérer leurs proches. Souvent, elles retournent chez elles sans rien et sans même avoir vu les prisonniers. »

De nombreuses femmes nous attendent chez Zaterman. Elles savent qu'il travaille dans le camp des prisonniers de guerre. Elles le supplient, petits papiers à la main, dans l'espoir d'avoir un signe de vie de leurs proches : « Cherche mon mari, mes fils, mes frères. » Zaterman fait ce qu'il peut, parfois au risque de sa propre vie. Il apporte parfois une lettre ou un peu d'argent, mais il est souvent fouillé en entrant au camp. Certaines femmes l'implorant, sont prêtes à le payer pour qu'il rende ce service, ne comprenant pas qu'il le fasse simplement par bonté et non par intérêt. Il refuse leur argent, alors même que sa propre femme et ses fils vivent dans la plus grande misère.

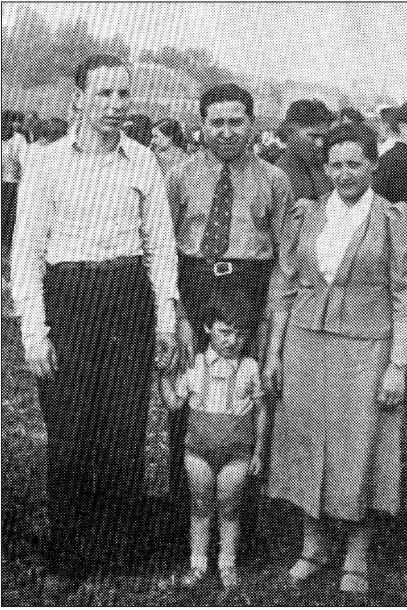
Zaterman fait partie des êtres humains les plus dignes et admirables que j'ai connus pendant cette période tragique, où il fallait beaucoup d'intégrité morale pour ne pas sombrer.

Je lui offre 200 *złoty*s des fonds du Parti :

– Je ne fais pas ça pour toi, lui dis-je, mais pour que tu puisses mieux accomplir ton travail.

– Donne plutôt cet argent à ceux qui n'ont rien à manger, me dit-il sèchement.

Quelque temps plus tard, un habitant de Lublin me racontera la manière dont le camarade Zaterman a fait face à sa mort, entouré de nombreux autres Juifs.



À Lublin : Shifrè et Alter Zaterman
avec leur fils Getselè. Entre
les parents : Hershel Hercman.

(Celemenski 1963)

Sa femme est à sa droite, son fils de 5 ans à sa gauche. L'enfant lui demande :

– Papa, où est-ce qu'ils nous emmènent ?

– Nous allons tous dormir, et au réveil nous serons dans un Nouveau Monde, où il n'y aura ni guerre, ni soucis, ni tristesse.

La réunion des militants du *Bund* a lieu dans l'appartement du camarade Yossel Drong, secrétaire de la bibliothèque du *Bund*, désormais déclarée illégale par les autorités. Trente camarades sont présents à ce rassemblement et l'atmosphère est plutôt au beau fixe. Nous attendons la nuit pour commencer la séance, afin que Bella Szapiro puisse nous rejoindre sans se faire remarquer.

Je leur fais alors part des évolutions dans le Ghetto de Varsovie et dans les villes et bourgades que j'ai visitées. Les camarades écoutent avec beaucoup d'attention mes propos sur les contraintes toujours plus oppressantes auxquelles sont soumis les Juifs au sein des ghettos et dans des quartiers de plus en plus exigus, y compris aux alentours de Lublin, qui paraissent soudain inaccessibles.

Il règne un grand silence et je sens leur moral remonter quand je leur rends compte de l'activité intense du *Bund* clandestin dans de nombreux endroits. Dès que j'ai terminé mon compte-rendu, on me demande s'il y a du nouveau sur le sort des camarades Henryk Erlich et Wiktor Alter.

Erlich, une des figures dominantes du *Bund*, est originaire de Lublin et est particulièrement aimé de ses camarades. Malheureusement, je ne puis leur dire grand-chose concernant ces deux grands bundistes, qui ont été arrêtés au début de la guerre par le NKVD, après qu'on les a persuadés d'aller du côté soviétique de la Pologne occupée. L'arrestation de ces camarades par les Soviétiques est quelque chose d'extrêmement douloureux pour ces militants qui ont tant lutté contre le fascisme allemand. Cela ne fait que renforcer leur dégoût pour le pacte germano-soviétique.

Nous écoutons alors les comptes-rendus concernant Lublin, présentés par les représentants des différentes branches de notre mouvement, parmi lesquelles les syndicats clandestins et les institutions culturelles. Malgré les conditions extrêmement difficiles, les dirigeants des syndicats clandestins continuent à résister, à trouver des emplois temporaires et même à organiser des grèves contre le *Judenrat*. Les camarades réussissent aussi à faire fonctionner une bibliothèque clandestine, à organiser des cellules du Parti et à faire vivre des groupes de jeunesse. Bella Szapiro et Yankev Nysenbojm sont chargés par le *Bund* de maintenir le contact avec différents éléments du mouvement socialiste polonais. La résistance bundiste et syndicaliste est telle que le *Judenrat* se sent obligé de leur demander de réduire leurs activités clandestines, en vain bien sûr, puisque leur détermination à lutter est inconditionnelle.

Notre réunion dure longtemps, puis les camarades me saluent et partent les uns après les autres. À la fin, nous nous retrouvons en comité restreint : Bella Szapiro, Yankev Kelner, Yankel Bronsztejn, Alter Zaterman et le jeune Yossel Drong. Nous discutons des questions internes du Parti, en particulier de la participation au sein du *Judenrat*. Je leur fais part des débats très polémiques qui ont lieu dans les autres villes et ils devront envoyer leur délégué à la future conférence nationale de Varsovie où la question sera tranchée.

La camarade Szapiro rend compte des liens établis par Yankev Nysenbojm et elle-même auprès des travailleurs polonais. Le mouvement clandestin polonais fait parvenir ses journaux au *Bund* et a désigné des membres du *PPS* pour accompagner nos camarades qui doivent se rendre dans différentes localités pour se procurer de la nourriture. Le mouvement socialiste polonais reçoit des fonds du gouvernement en exil et en reverse une partie au *Bund*.

Les tsukunftistes ont également un rôle important à jouer. Organisés en cellules, ces jeunes distribuent la presse interdite et montent la garde dans les rues, afin d'avertir les travailleurs lors de leurs réunions clandestines d'éventuelles descentes de la Gestapo. Ce comité compte parmi ses membres Yossel Drong, Khanelè Merenzstejn, Yekhiel Lehrer (dont le père militant, Leybel, rejoindra le Canada après la guerre) et Yankel Kenigswald.

Quand la réunion prend fin et avant de quitter Lublin, j'embrasse chaleureusement tous mes camarades. Le plus dur est de faire mes adieux au couple Szapiro-Nysenbojm. J'ai le sentiment que c'est la dernière fois que je les vois vivants et, hélas, cette prémonition se révélera juste.

Peu de temps après, à Radom¹, le camarade Avremelè Finkelsztejn reçoit un télégramme à mon intention, m'indiquant que mon père est gravement malade et qu'il faut que je rentre d'urgence à Varsovie. C'est un message codé du *Bund*, pour me dire que quelque chose de grave s'est produit et que je dois rentrer le plus vite possible. Le télégramme est arrivé à 18 heures et il n'y a plus de train pour Varsovie avant 14 heures le lendemain. Je décide alors de prendre un autocar à 7 heures du matin, dont les seuls voyageurs sont des Allemands et des *Volksdeutschen*.

Je monte dans le car vers 6h45, et je dis « *Guten Morgen!*² » au conducteur qui porte un uniforme allemand. Il me regarde droit dans les yeux, sans rien dire. Les autres voyageurs montent dans le car, en criant « *Heil Hitler!* » et je réalise que j'ai peut-être commis

1. Ville de la voïvodie de Mazovie distante d'une centaine de kilomètres au sud de Varsovie. [ndrc]

2. En allemand, « Bonjour! » [ndt]

une erreur fatale en le saluant normalement, puisque cela pourrait être interprété comme une action antinazie.

Trois heures plus tard, le car arrive à Varsovie. Je débarque rapidement et me rends au Ghetto en empruntant une autre porte que celle que j'utilise habituellement, au coin de la rue Nalewki et des jardins Krasiniski. Je montre ma carte de préposé des services d'électricité et de gaz et rentre sans problème. Dès que je franchis le portail, un jeune camarade de la *Tsukunft* me reconnaît et crie : « Celek ! » J'ai des sueurs froides. « Dégage ! » lui dis-je en polonais en élevant la voix, avec un regard meurtrier. Il se retire, terrorisé. Tous les regards sont braqués sur moi et je pars à la hâte.

En moins de dix minutes, j'arrive chez le camarade Lozer Klog. Il me fait part d'une nouvelle effrayante : la Gestapo de Lublin a arrêté Yankev Nysenbojm et recherche Bella Szapiro, qui a pris la fuite. Je dois tout de suite rentrer à Lublin et trouver un moyen de sauver le couple. « On payera ce qu'il faudra, ça ne pose pas de problème », me dit-il.

Il est de plus en plus difficile de voyager en train. Même les Polonais doivent maintenant se munir d'un laissez-passer. Ma carte d'identité, émise par la mairie de Varsovie, ne suffit plus ; il me faut un permis spécial pour ce voyage. En quelques heures, je quitte le Ghetto et prends contact avec Rafał Praga, un camarade du PPS, qui, moyennant 300 *złoty*s, ne peut me procurer qu'un formulaire vierge provenant de la mairie de Lublin. Il n'y a pas d'autre possibilité.

Je retourne au Ghetto avec le document et le montre au camarade Abrasza Blum. Pour lui, ce document n'est pas suffisant parce que je n'y suis identifié que comme employé de mairie de la ville de Lublin, sans aucune désignation de fonction précise. « On n'a plus le temps de changer les choses », lui dis-je. Je décide qu'il faut prendre le risque. Il m'envoie alors chez la D^{re} Helena Kelson qui a une belle écriture et sait imiter les signatures, dans le style des secrétaires de mairie. Elle remplit mon formulaire et le signe.

Je sors du Ghetto, prends le tram vers la gare et monte dans l'express Varsovie-Lublin. La voiture est bondée et l'ambiance est oppressante. Un contrôleur allemand circule d'un passager à l'autre

pour vérifier avec soin leurs papiers. Quand il s'approche de moi, je redoute que ce ne soit la fin. S'il me demande des détails sur mon séjour, j'aurai du mal à lui donner des explications. Je lui montre ma carte verte émise par la mairie de Lublin, l'air confiant ; il me regarde un instant, me remercie et continue son chemin.

À Lublin, je me rends rapidement au domicile de Yankev Kelner, dans le quartier juif. Il me raconte que c'est Bella Szapiro que la Gestapo recherchait. Ayant découvert que Nysenbojm était son mari, ses agents se sont rendus à la *Kebilla*, où il travaillait, et ont exigé qu'il la dénonce. Il a refusé et a été torturé en prison, mais les nazis ne sont pas parvenus à le faire craquer. Bella, sachant son mari incarcéré, est sortie de la clandestinité dans l'espoir de négocier sa libération. Elle a alors été arrêtée par la Gestapo, puis envoyée dans un camp de la mort, Auschwitz¹ ou Majdanek², où elle allait être assassinée. Son mari a été relâché et est sorti de prison³.

Le même jour que Bella, le camarade Dovid Szefer, tailleur, leader clandestin du syndicat des travailleurs du textile de Lublin et grand militant du *Bund*, a aussi été arrêté chez lui et fusillé. J'ai toujours l'argent de la rançon sur moi, mais il est trop tard. Je rentre chez moi, le moral en berne et le cœur brisé.

-
1. Dans le texte original, Yankev Celemenski utilise le nom polonais de la ville, Oświęcim, renommée Auschwitz par les nazis après leur victoire fin septembre 1939 et la création du Gouvernement général de Pologne, le 12 octobre suivant, où elle se trouve. [ndt]
 2. La plus grande partie des déportés juifs de Lublin, dont la population avoisinait les 45 000 habitants, a été envoyée au camp de concentration et d'extermination de Majdanek, situé à 5 km du centre de la ville. Mais le complexe concentrationnaire d'Auschwitz, avec une bien plus importante capacité, constituait une destination pour tous les Juifs de Pologne, même si elle était située à plus de 300 km au sud-ouest de Lublin. [ndt]
 3. Un an plus tard, Yankev Nysenbojm allait être de nouveau arrêté à son bureau. Il sera fusillé sur-le-champ, dans la rue, par les agents de la Gestapo. [ndt]

Piotrków

Depuis toujours forteresse du *Bund*, Piotrków¹ était la seule ville de la Pologne occupée où le *Judenrat* était dirigé par les bundistes.

Ils contrôlaient la *Kehilla* au moment où les nazis ont commencé à occuper la ville, et se sont donc maintenus aux postes de responsabilités.

Je connais bien la ville, l'ayant souvent visitée avant la guerre. On est toujours en hiver mais, comme j'arrive à la gare, une petite brise printanière se fait déjà sentir. Je parcours facilement le chemin entre la gare et la *Kehilla* et j'arrive rapidement au 25 de la rue Piłsudskiego.

En route, je croise de nombreux Juifs portant le brassard, mais, comparé à d'autres villes, on trouve ici une plus grande mixité dans les rues. Des centaines de Polonais viennent tous les jours dans le quartier pour faire du commerce avec les Juifs et le clivage entre les deux communautés est moins sensible ici qu'ailleurs.

Il y a donc de nombreux Polonais autour de la *Kehilla*, entrant et sortant du bâtiment. Normalement, je devrais y entrer en portant mon brassard de Juif, mais je me dis que c'est inutile. Dans un brouhaha généralisé, des dizaines de personnes vaquent à leurs

1. De nos jours, Piotrków Trybunalski, ville de la voïvodie de Łódź située à une cinquantaine de kilomètres au sud de cette dernière. Avec la domination allemande, elle se retrouve à l'ouest du district de Radom du Gouvernement général de Pologne, non loin de sa frontière avec le territoire polonais annexé au III^e Reich, et sera renommé Petrikau par les nazis. [ndrc]

occupations dans les corridors de la *Kehilla* et je reconnais de nombreux camarades. Je ne leur fais aucun signe avant d'arriver au bout du couloir, où j'aperçois la silhouette haute et imposante du camarade Yitskhok Samsonowicz, qui était, avant la guerre, un militant actif et expérimenté du *Bund* et le rédacteur en chef de l'hebdomadaire bundiste de Piotrków. Il est maintenant le secrétaire de la *Kehilla*. En me voyant, il me salue chaleureusement.

Les camarades se regroupent autour de nous, puis Samsonowicz m'emmène rapidement dans son bureau. Il me demande d'emblée le motif de ma visite. Quand je lui dis que je viens de la part du Comité central, il m'emmène immédiatement au bureau du président de la *Kehilla*, le camarade Zalmen Tenenberg.

Cet homme, petit de taille, mais débordant de puissance et d'énergie, était avant la guerre enseignant à l'École professionnelle de la communauté juive de Piotrków.

Je sais que les bundistes contrôlent les postes les plus importants du *Judenrat*. Je leur demande comment ils sont arrivés, l'un et l'autre, à ces postes de président et secrétaire de cette instance. Tenenberg me répond avec un triste sourire : « Ce n'est pas une partie de plaisir ! »

En fait, avant la guerre, la *Kehilla* était présidée par le camarade Jakub/Yankev Ruven Berliner. Quand les nazis ont occupé la ville, ils ont exigé des dirigeants de la *Kehilla* qu'ils occupent les postes-clés du *Judenrat*. Puisque le camarade Berliner avait quitté la ville, Tenenberg, ancien vice-président de la *Kehilla*, a été coopté pour diriger le *Judenrat*, avec Samsonowicz à ses côtés. Les bundistes locaux, contraints et forcés, ont décidé de faire au mieux pour aider la population, avec le peu de pouvoir dont ils disposaient.

Le *Judenrat* gère un grand orphelinat, une soupe populaire pour les personnes les plus démunies et aussi un grand établissement de bains publics, rendu nécessaire en raison du surpeuplement¹. Il essaye également de trouver des solutions aux problèmes qui se posent dans de nombreux domaines.

1. Le ghetto de Piotrków, le premier du genre en Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale, a été créé le 8 octobre 1939 dans le quartier juif. [ndt]

Zalmen Tenenberg.

(Celemenski 1963)



Les Allemands ont déplacé de nombreux habitants vivant dans les petites villes avoisinantes, les obligeant à s'installer à Piotrków. Des réfugiés arrivent aussi de Łódź, où l'on a établi un ghetto fermé, dès mai 1940¹. Il y a ainsi plus de 28 000 Juifs à Piotrków, en 1941. La *Kebilla* essaye de faire tout ce qui est possible pour soulager la souffrance, aussi bien pour la population de la ville que pour les personnes déplacées.

Les autorités communautaires tentent aussi, toujours dans les limites de leur pouvoir, de contrôler la police juive, récemment mise en place, afin d'éviter la corruption. Quand il est apparu que le chef de la police juive abusait de sa fonction pour s'enrichir personnellement, il a été destitué et remplacé immédiatement.

La *Kebilla* organise également des ventes, de petites attractions et un théâtre d'enfants, afin de rassembler des fonds pour l'orphelinat

1. Łódź est la deuxième ville de Pologne après Varsovie dont elle est distante de 120 km au sud-ouest. À la veille du conflit mondial, elle compte 233 000 Juifs, soit pratiquement un tiers de sa population totale. Le ghetto de la ville, comprise dans le *Warteland*, est créé le 8 février 1940 et il est clos à compter du 1^{er} mai suivant, enfermant près de 164 000 Juifs. La vocation industrielle (surtout textile) de la ville, rebaptisée Litzmannstadt, est perpétuée par les Allemands qui obligent les Juifs à travailler à leur profit dans des usines implantées dans le ghetto coupé du monde extérieur, davantage que celui de Varsovie. [ndrc]

et ses 500 pensionnaires. Des emplois sont créés pour les chômeurs dans les fonderies locales et d'autres entreprises. Même si les retombées sociales sont importantes, pour certains, il est difficile d'accepter que le *Bund* se commette à la tête du *Judenrat*. Le soir même, j'ai l'occasion d'assister à un débat sur ce thème au sein du comité du *Bund*.

Pendant que nous discutons dans le bureau de Tenenberg, un policier juif qui monte la garde entre et nous annonce : « Il arrive. » Un homme grand et très solide entre dans le bureau ; il n'a vraiment pas l'air d'un Juif. Samsonowicz me tire par la manche et me lance un clin d'œil pour que nous sortions.

Nous parcourons le bâtiment pour aller voir les différents services. Il se met à m'expliquer que la tâche la plus importante du *Judenrat* est d'empêcher que les riches puissent acheter le droit d'éviter les travaux forcés, une pratique très répandue dans les autres villes. C'est inacceptable, selon lui, que seuls les pauvres y soient contraints. Ici, tout le monde doit être logé à la même enseigne.

Une demi-heure plus tard, nous sommes de retour dans le bureau du président.

« Savez-vous qui est l'homme que je viens d'accueillir ? » me demande-t-il. « Il s'appelle Dietemann et il dirige les forces allemandes locales. Je l'ai rencontré, il y a peu de temps, dans un des bureaux du gouvernement où j'avais été convoqué. Il s'est assis à côté de moi et m'a servi le thé. Soudain, il s'est adressé à moi à voix basse, puis, penchant la tête, il m'a dit qu'il n'était pas allemand mais autrichien de Vienne, et qu'il avait été socialiste autrefois. Quand les nazis avaient occupé Vienne et avaient commencé à déporter les socialistes, à les mettre en prison ou dans des camps et à organiser les escadrons de la mort, il avait fait semblant d'être un collaborateur. »

Est-ce vrai ? Il est indéniable que, jusqu'alors, il a vraiment simplifié les problèmes de la *Kebilla* et a donné son accord à toutes les demandes.

Avant de prendre congé, je demande à Tenenberg si je peux avoir des papiers de fonctionnaire de la *Kebilla*. Cela faciliterait mes déplacements dans la région et entre les ghettos, et me permettrait

d'entrer plus facilement dans les foyers de familles juives. Mes traits polonais et le nom polonais sur ma carte d'identité, Józef Nowak, sont utiles du côté aryen. En revanche, mon apparence de *goy* est gênante quand je me déplace dans un ghetto. C'est suspect de voir un Polack entrer chez un Juif ou dans le bâtiment de la *Kehilla*. Tenenberg promet d'arranger les choses en deux jours.

J'aborde alors avec lui un autre sujet. Je lui demande si la *Kehilla* de Piotrków pourrait accepter quelques-unes des nombreuses familles chassées de Cracovie et d'autres villes. Je lui donne quelques noms et il me dit immédiatement que c'est comme si c'était fait. Nous convenons de nous revoir à la réunion du comité du *Bund*, le soir même. En effet, ces mêmes personnes, qui dirigent officiellement les actions du *Judenrat*, mènent en même temps une activité clandestine contre l'occupant nazi. Cela s'avérera catastrophique par la suite.

De toutes celles que j'ai eu l'occasion de voir depuis plusieurs mois, Piotrków est la ville qui a le moins changé. Les rues sont remplies de personnes de toutes origines, autant de Polonais que de Juifs, qui se mélangent aux milliers de réfugiés venus de villes environnantes et s'entassent dans un périmètre réduit.

Accompagné du camarade Tankhum Frajnd, je me rends à la réunion du comité du *Bund* dans la demeure de la camarade Toybè Blumsztejn. En entrant, je vois une femme, grande, d'âge moyen, très sympathique. Elle abrite chez elle le camarade Jakub Ruven Berliner, ancien président de la *Kehilla* et conseiller municipal de Piotrków. Il est médecin de profession, comme son père, une vocation familiale. Berliner montre des signes d'inquiétude, lorsque j'arrive. La fille de la camarade Toybè Blumsztejn, Malkè/Myriam, infirmière à l'hôpital juif, n'est pas revenue de son travail. Elle est en retard d'une heure. Sa mère, profondément bouleversée, essaye de surmonter son angoisse en m'accueillant avec une grande gentillesse.

Entre-temps, d'autres membres du comité arrivent les uns après les autres : Yitskhok Samsonowicz, Szayè Wajngarten, Zalmen Tenenberg, Berisz Rozenberg, dit « le Ferblantier »... Le camarade Berisz est un des plus vieux bundistes de la ville, un

homme grand, portant des lunettes noires qui ne lui laissent pas voir grand-chose. En marchant, il bouge ses mains comme un aveugle. Travailleur depuis sa prime jeunesse, c'est néanmoins un homme cultivé possédant de grandes connaissances sur de nombreux sujets. Il est accueilli par tout le monde avec beaucoup de respect, puis la réunion commence.

J'apprends qu'à Piotrków il y a de nombreux groupes clandestins très actifs qui mènent la résistance, que le bulletin du *Bund* y est largement distribué et qu'il est attendu avec grand intérêt. Nous arrivons bientôt au sujet principal de la soirée : le rôle des bundistes au sein du *Judenrat*. Malgré le rôle social important et le réel soutien que le *Judenrat* apporte à la population juive, attitude contrastant avec celle des autres autorités de ce type, il y a beaucoup de réticence et d'opposition à la participation du *Bund* à cette instance.

De toute évidence, depuis le début, les Allemands n'ont pas mis en place le *Judenrat* pour le bien des Juifs. De nombreux exemples sont donnés.

La Gestapo a raffé plusieurs jeunes et les a envoyés très loin, au camp de Belżec¹, où ils ont été humiliés et torturés. Nous venons d'apprendre qu'un camarade très actif, Bunem Jachimowicz, a été condamné à 40 coups de fouet parce qu'un matin il est arrivé en retard à l'appel. On a obligé son frère à assister au châtime. Le *Judenrat* fait tout pour essayer de libérer les jeunes et leur envoyer régulièrement des colis de nourriture. Il a pu récupérer Jachimowicz et son frère, mais aussi le camarade Khayim Rozensztejn² et d'autres.

Le camarade Berliner reste sans dire un mot pendant pratiquement toute la réunion. Il prend finalement la parole : « Moi, je ne coopérerai jamais avec le *Judenrat* et peu importent les circonstances. Ceux qui sont forcés de collaborer et tenus d'obéir doivent faire ce qu'ils peuvent. Il faut toutefois avoir à l'esprit qu'il y a des limites

1. D'abord camp de travail forcé en 1940, où les Juifs édifiaient des fortifications et des fossés antichars. Fin 1941, le gouvernement nazi de la Pologne occupée fit construire à Belżec le premier camp d'extermination des Juifs dans le cadre de l'*Aktion Reinhardt*, (la déportation de l'ensemble des Juifs polonais du printemps à l'automne 1942) avant Sobibor et Treblinka. De mars à décembre 1942, environ 600 000 personnes (Juifs, Tsiganes) sont gazées au monoxyde de carbone produit par des moteurs Diesel. [ndrc]

2. Les trois réussirent à se rendre en Amérique, après la guerre.

qu'il ne faut pas franchir, même si cela implique d'y laisser sa propre vie. » Il devra d'ailleurs, plus tard, sacrifier volontairement sa vie quand les circonstances ne lui laisseront aucun autre choix.

D'autres camarades expriment le même sentiment. À Piotrków on n'a pas le choix, mais les camarades bundistes doivent éviter, autant que possible, de servir le *Judenrat*. Quand j'annonce qu'une conférence nationale doit bientôt se tenir au cours de laquelle sera discutée la participation au *Judenrat*, le comité décide d'envoyer deux délégués : un qui soutient la participation au *Judenrat* et un autre qui est contre.

C'est alors que le vieux camarade Berisz, à moitié aveugle, se lève et dit d'une voix chevrotante : « Quel courage d'organiser une conférence nationale alors que la menace nazie plane au-dessus de nos têtes comme une hache prête à s'abattre ! » À la fin de la réunion, il me donne de ses mains tremblantes deux *złoty*s. Rempli d'émotion, les larmes aux yeux, il me dit : « Je ne survivis que grâce au soutien de la *Kebilla*. Prenez ces deux petits *złoty*s, ma contribution pour soutenir la presse clandestine dont la parution demande tant d'abnégation. Je sais que ce n'est pas beaucoup, mais pour moi ça représente plus que deux *złoty*s. »

La porte s'ouvre et une jeune fille mince aux cheveux noirs et aux yeux pétillants entre et salue tout le monde chaleureusement. Elle s'appelle Malkè Blumsztein¹, fille de la camarade Blumsztein. Malkè est une activiste très courageuse et très intelligente, issue de la *Tsukunft*. Après la guerre, elle deviendra rédactrice en chef du quotidien du *Bund* parisien, *Unzer Shtimè*².

Le lendemain matin, j'assiste à une réunion du comité de jeunesse chez Borukh (Pinyè) Nutkiewicz, activiste détaché du *Bund* de Łódź. Il vit alors à Piotrków, chez sa fille Lilkè et son fils Elyè. Malkè Blumsztein, Ester Wolfsztein et Elyè Nutkiewicz participent à cette réunion. Ils me rendent compte de leur travail : diffusion de la presse clandestine, réunions bimensuelles, participation aux événements culturels locaux... Ils me racontent aussi comment les

1. Mariée, elle était connue à Paris sous le nom de Maria Migus. [ndrc]

2. En yiddish, « Notre Voix ».

jeunes bundistes tentent de se cultiver malgré les contraintes actuelles, en lisant beaucoup et en essayant de maintenir des groupes d'échange et de discussion.

Avant de quitter Piotrków, je retourne à la *Kehilla* pour voir le camarade Zalmen Tenenberg. Il me donne un document certifiant que je suis un préposé du service d'hygiène de la ville, ce qui me permettra de circuler plus facilement pendant une assez longue période dans les villes avoisinantes.

J'attends quelques jours, pour que le certificat soit approuvé par le bureau du travail allemand, et je peux donc assister à une magnifique soirée théâtrale organisée par le *Bund* et largement financée par la *Kehilla*. La très belle salle est comble, et les centaines de spectateurs sont ravis et enthousiastes. Cela change des autres villes occupées, où les Juifs vivent dans la peur et sont démoralisés et découragés.

Après le « déplacement » de masse des Juifs de Piotrków en 1942, les Allemands vont transférer les 1 200 survivants, dont nombre de bundistes ayant échappé à la déportation, dans deux camps près d'une fonderie de verre située aux abords de la ville.

Nous allons alors maintenir le contact avec eux, déchiffrant leurs lettres où ils nous demandent des armes plutôt que de l'argent. Il est quasiment impossible, même en dépensant des sommes énormes, de se procurer des armes à cette époque. Un jour, ils nous informent que des armes sont disponibles sur place, mais qu'il leur faut beaucoup d'argent pour les acheter. Nous sommes d'accord sur le principe, mais ne savons pas comment leur faire parvenir cet argent.

La tâche est confiée à Ala Margolis, fille du D^r Alexander Margolis, grand militant du *Bund*, directeur de longue date du grand hôpital de Łódź et conseiller de la mairie. Il a été abattu par les Allemands très peu de temps après l'occupation de la ville.

Ala doit donner l'argent à une de ses amies proches, Renée Zaks, incarcérée dans un des camps de Piotrków, qui le fera parvenir aux camarades chargés de l'achat des armes. Ala part très vite pour Piotrków avec 75 000 *złoty*s que je lui donne de la part du D^r Leon Fajner.

Dr Alexander Margolis
avec son fils Jan, âgé
de 5 ans, Łódź, 1933.



Sa mission est, apparemment, relativement facile. Tous les matins, les Juifs partent du camp, conduits par des gardiens *Volksdeutschen* pour aller travailler dans les fonderies. Sur le chemin, de nombreux Polonais font du trafic, échangeant des objets de valeur contre de la nourriture. Les gardiens font semblant de ne rien voir, profitant largement de ces combines.

Ala Margolis se place dans la foule, habillée en paysanne polonaise et cachant l'argent dans un panier sous une écharpe. Pendant qu'elle attend son amie, un des gardiens, un *Volksdeutsch*, la remarque, se demandant qui est cette nouvelle marchande. Il s'approche d'elle et lui demande si elle attend quelqu'un en particulier. Malgré son apparence pour le moins peu aryenne (elle a les cheveux très noirs), elle ne se démonte pas et répond sans hésiter qu'elle veut simplement commercer avec les Juifs, comme tous les autres. Le *Volksdeutsch* fouille sous son écharpe et découvre la somme considérable d'argent. « C'est ça que tu as à vendre ? » dit-il, et il l'emmène au commissariat.

La nouvelle de l'arrestation d'une femme portant une somme importante d'argent se répand rapidement dans le camp et les

camarades, comprenant ce dont il s'agit, se mobilisent pour tenter de lui sauver la vie. Il est clair que la Gestapo va vite être informée.

Le camarade Bunem Jachimowicz s'arrange pour se faire assigner au nettoyage du poste de garde où est retenue la camarade Margolis. En balayant, il lui demande son nom et elle lui révèle qu'elle doit prendre contact avec Myriam Blumsztejn, Mottel Apelowicz et Bunem Jachimowicz, c'est-à-dire lui ! Bunem lui promet que les camarades feront tout ce qu'ils peuvent pour la libérer. Elle demande à Bunem de lui procurer du cyanure, craignant de ne pas pouvoir résister à la torture de la Gestapo.

Nos camarades agissent rapidement. Les policiers du camp ne sont pas très stricts et l'infirmière Myriam Blumsztejn, à la tête de l'infirmerie du camp, peut rendre visite à Ala et lui expliquer comment simuler une maladie. Puis un dénommé Bergman, représentant des prisonniers, explique au directeur de la fonderie que la fille incarcérée est une chrétienne qui a vendu une bague en diamant, pour une femme juive prisonnière, et qu'elle lui apportait l'argent de la transaction. Bergman arrive à convaincre le directeur de ne pas en informer la Gestapo, mais de faire libérer la fille innocente et de confisquer l'argent pour la Croix-Rouge allemande. Le directeur parvient ainsi à persuader le commissaire de police, et Ala Margolis est libérée.

C'était sa destinée que d'être sauvée par ce directeur, au comportement plus humain que celui des autres Allemands, mais elle a aussi eu de la chance. Tandis que le directeur téléphone au commissaire, un autre gardien du camp, un nazi zélé, est parti prévenir la Gestapo de l'arrestation. À peine vingt minutes après la libération d'Ala, des hommes en uniforme noir arrivent au commissariat à moto, mais il est trop tard. Ala est déjà cachée, et le lendemain elle peut regagner Varsovie.

Dès son arrivée, elle se rend à notre rendez-vous au 24 de la rue Miodowa, où nous l'attendons avec anxiété. Elle arrive, son sourire habituel aux lèvres et confiante comme toujours. Quand elle nous raconte son histoire et la mort qu'elle a côtoyée de près, mes jambes flageolent, j'ai des sueurs froides. Je me rappelle les paroles de sa mère, la D^{re} Anna Margolis, avant le départ de sa fille :

« Celek, Ala est si jeune et a tellement l'air d'une Juive! Si seulement, je pouvais prendre sa place! »

Après la guerre, la D^{re} Anna Margolis restera en Pologne, où elle va diriger un hôpital pour enfants. Quant à sa fille Ala¹, elle va continuer de s'impliquer dans notre travail clandestin, participera au soulèvement de Varsovie en 1944 et épousera le D^r Marek Edelman, vice-commandant de l'insurrection du Ghetto de Varsovie. Elle aussi deviendra médecin.



Alina Margolis avec Marek Edelman.

1. Après 1945, elle continuera comme pédiatre à vivre en Pologne, avec Marek Edelman (1919-2009), avec qui elle aura deux enfants. Alina Edelman-Margolis partira en 1971 s'installer avec ceux-ci à Paris, où elle fondera avec Bernard Kouchner l'ONG Médecins du Monde. Elle est auteure de trois ouvrages : *Ala z „Elementarza”* (« Suivant l'ordre alphabétique »), Varsovie, Fundacja Zeszytów Literackich, 2011 (3^e éd. ; 1^{re} éd., 1994) ; *Je ne le répéterai pas, je ne veux pas le répéter*, traduit du polonais par Jacques Burko, préface de Henri Raczymow, Paris, Éd. Autrement, 1997 ; *Als das Ghetto brannte* (« Lorsque le Ghetto brûlait »), Berlin, Metropol Verlag, 2000. Elle est décédée en 2008. [ndt]

13. טאַמאַשאָו

פאַר דער מלחמה זענען אין טאַמאַשאָו געווען טעקסטיל-פאַבריקן, צווישן דער באַפעלקערונג האָט זיך געפונען אַ גרעסערע צאַל דײַטשן. נאָכן אַרײַנמאַרשירן פון די נאַציס האָבן זיי אויפגעגעבן זייער פּוילישע ביר- געדישאַפט און זיך דערקלערט פאַר פּאָלקס-דײַטשן. אויף דער טעראָריזירטער ייִדישער באַפעלקערונג האָט דאָס אָנגעוואָרפן נאָך אַ גרעסערע שרעק. אַחוץ די סאַלדאַטן, זשאַנדאַרמען, נענטאַפּאָווצעט און ס. ס. - לײַט האָבן אין די גאַסן זיך אַרומגעדרייט טויזנטער אַרטיקע אײַנוואוינער מיט האַקנקרייזן אויף דער ברוסט. די נעכטיקע דײַטשע גוטע פּרײַנט זענען אין רובֿ פּאַלן פאַרוואַנדלט געוואָרן אין די ערגסטע מוסרים און שלעגער.

כ׳בין געפאַרן קיין טאַמאַשאָו מיטן אויטאָבוס, וואָס איז געגאַנגען פון פּיעטריקאָוו. כ׳האַב געהאַט דעם אַדרעס פון חבֿר שמשון קאַשעראָוסקי, וועלכער איז פאַרן קריג געווען אַ באַקאַנטער בונדישער טוער, מיטגליד פון שטאַט-ראַט און פון דער קהילה-אַנפירונג. אין אויטאָבוס האָב איך צווישן די פּאַסאַזשירן דערזען אַ ייִד מיט אַן אַרעם-באַנד. כ׳האַב אים געפרעגט אויף פּויליש צי ער קען אַ טאַמאַשאָווער אײַנוואוינער מיטן נאָמען קאַשעראָוסקי. דער ייִד האָט מיך אָנגעקוקט אַ ביסל איבערגעשראָקן און מיט חידוש. ווי קומט אַ פּאַליאַק צו פרעגן זיך אויף אַ ייִד און דערצו נאָך אויף אַ באַקאַנטן בונדיסט? כ׳האַב אים שנעל באַרואיקט. כ׳בין — האָב איך אים געזאָגט — אַ פּיעטריקאָווער אײַנוואוינער און דאַרף זען קאַשעראָוסקין געשעפטלעך.

אין טאַמאַשאָו האָט מיר דער ייִד אָנגעוויזן אין וואָסער ריכטונג איך זאָל גיין און איז אַליין נעלם געוואָרן אין אײַנעם פון די שמאַלע געסלעך. ס׳איז געווען אַ פּייכטער טאַג. פון די דעכער האָט אַראַפּגעקאַ- פעט שמעלצנדיקער שניי. ווען כ׳האַב זיך דערנענטערט צו די ייִדישע גאַסן, האָב איך אַרויסגעפילט אַ הערשנדיקע שרעק. כ׳האַב געקוקט אויף די אַדורכגייענדיקע ייִדן, און בײַ יעדן באַמערקט אַראַפּגעלאָזטע אויגן. קיינער האָט נישט געקוקט אין מןן זעט אַרנין. מיין העל געזיכט. מיין טעקע מיין מאַנטל — דאָס אַלץ האָט זיי פון מיר אַפּגעשטויסן. צי בין איך נישט אַמאַל אַ דײַטש, פון וועלכן מ׳דאַרף זען פונדערווייטנס?

Tomaszów Mazowiecki

Avant la guerre, Tomaszów¹ était un grand centre de l'industrie textile, doté d'une importante population de *Volksdeutschen*. Quand les nazis occupèrent la ville, de nombreux Allemands renoncèrent à leur citoyenneté polonaise et se déclarèrent *Reichsdeutschen*², ce qui alarma davantage la population juive. En plus de la multitude de soldats, de gendarmes, de gestapistes et de SS qui patrouillaient en ville, de nombreux citoyens arboraient fièrement des croix gammées, se joignant ainsi à la horde des occupants. Ces Allemands qui, autrefois, s'étaient montrés de bons voisins se transformèrent du jour au lendemain en informateurs et en voyous.

Je prends le car de Piotrków à Tomaszów, pour me rendre chez le camarade Shimshen Koszerowski, un militant bien connu du *Bund* d'avant-guerre, membre du conseil municipal et de la *Kehilla*. Pendant le trajet je demande en polonais à un passager portant un brassard juif s'il connaît Koszerowski, ce qui déclenche chez lui frayeur et méfiance, car il se demande pourquoi un Polonais l'interroge sur un membre très connu du *Bund*. Je m'empresse de le rassurer, lui expliquant que je viens de Piotrków pour faire affaire

1. De nos jours, ville de la voïvodie de Łódź. Elle est située à une trentaine de kilomètres au nord-est de Piotrków et comme celle-ci durant l'occupation nazie, dans le district de Radom du Gouvernement général de Pologne. [ndrc]

2. En allemand, « citoyens du *Reich* ». [ndt]

avec Koszerowski. Une fois arrivé à Tomaszów, il me montre le chemin et disparaît dans une petite rue.

C'est une journée humide, la neige fond et tombe des toits. En rentrant dans le quartier juif, je ressens une peur omniprésente : chaque fois que je croise un Juif, il baisse le regard. Personne n'ose me regarder droit dans les yeux. Mon apparence cossue, mon manteau luxueux et mon cartable me rendent suspect. Ne serais-je pas un Allemand, dont il faudrait se tenir à distance ?

Je frappe à la porte de Koszerowski. C'est lui qui ouvre et nous nous saluons. Il me fait entrer et je retrouve le couple Shmuel Yoynè et Cesia Blum, deux militants de longue date du *Bund*, récemment venus de Cracovie à Tomaszów. Ils me reconnaissent et sont heureux de me voir, mais la joie se dissipe vite et fait place à l'angoisse.

Koszerowski me dit : « Vous arrivez en plein drame, celui que nous sommes en train de vivre. »

Il ouvre une autre porte, qui mène à une pièce remplie de femmes au visage blême et émacié. Immédiatement, plusieurs d'entre elles se précipitent sur lui en le suppliant : « Shimshen, aidez-moi à sauver mon enfant. » D'autres restent immobiles, résignées, les bras ballants. Koszerowski leur dit quelques mots à mi-voix et les femmes retournent à leur place, désespérées.

Il referme la porte et me dit : « C'est dramatique, cette chasse aux jeunes qui n'en finit pas. Ces jeunes gens sont traînés vers des camps de travail, torturés et exploités comme des esclaves, sans la moindre pitié. La *Kehilla* leur fournit des colis de vêtements et de nourriture, et comme j'en fais partie, les mères se réfugient ici et y restent jour et nuit. Il nous arrive de temps en temps de pouvoir faire sortir un des détenus. Certaines familles, plus riches, peuvent acheter la liberté de leurs enfants moyennant finance, mais les femmes les plus pauvres ne peuvent rien espérer, sauf un miracle. Le « fiacre noir » parcourt les rues et, chaque jour, ramasse de nouvelles victimes. Les jeunes évitent de sortir, mais cela ne suffit plus ; ces derniers temps, les Allemands s'introduisent chez les gens et emmènent les jeunes de force. »

Shimshen Koszerowski me raconte ensuite un autre événement qui me bouleverse. Nous sommes en mars 1941 et les Allemands

ont déjà fait subir aux Juifs de terribles souffrances et sévices et ont commis de nombreux meurtres. Mais je n'ai jamais encore entendu parler d'arrestations de masse, ni d'assassinats de familles juives entières. Koszerowski me parle alors d'une opération qui a eu lieu à Tomaszów, quelques semaines plus tôt. La Gestapo a donné l'ordre aux Juifs médecins ou exerçant une profession libérale de faire enregistrer leurs familles, pour pouvoir émigrer à l'étranger. Après quoi, tout le monde, y compris femmes et enfants, a été conduit au cimetière. On leur a fait creuser une fosse commune, puis on les a tous fusillés.

Mon camarade me fait part de ces événements la voix étranglée par l'émotion et l'affliction. Nous restons de longs moments sans prononcer un seul mot. Il m'est impossible, après cela, de parler de notre conférence. Sa maison est devenue un océan de larmes ; nous entendons, par intermittence, venant de la pièce d'à côté, les pleurs des mères des jeunes captifs.

Et pourtant, malgré ces circonstances tragiques, il me faut remplir mon devoir. Je me lève et annonce à mon camarade Shimshen que je vais me rendre chez la camarade Ester Rozenblum et le prie de nous rejoindre en début de soirée pour une réunion du comité du Parti.

Avant la guerre, Ester Rozenblum était bibliothécaire à la bibliothèque municipale de la ville, mais elle avait été limogée par la direction polonaise en 1938 parce qu'elle était juive.

Elle vit au 12 de la rue Wojciechowskiego, dans une mansarde de deux petites pièces au quatrième étage, avec comme seul éclairage deux petites lucarnes sur le toit. À mon arrivée chez elle, je ne trouve que sa sœur, militante active du *Bund*. Je lui demande d'aller à la *Kehilla* où travaille Ester, pour lui faire part de mon arrivée et lui demander de convoquer les participants à notre réunion bundiste. Elle part et je me retrouve seul, la tête encore pleine des cris des femmes pleurant la disparition de leurs enfants, et aussi de l'émotion de Koszerowski me racontant les meurtres de masse au cimetière de Tomaszów.

Le crépuscule arrive rapidement avec ses ombres grises qui s'allongent dans les coins de la petite pièce. Une heure plus tard,

j'entends monter dans l'escalier et vois apparaître sur le pas de la porte Ester Rozenblum et son grand ami Zelig Niedzwiecki. Nous nous saluons, pratiquement sans un mot. Les autres membres du comité arrivent les uns après les autres : Klara Zachariasz, Khayim Berliner et Pakula.

L'ambiance est sinistre. À cette époque, il y a plus de 15 000 Juifs à Tomaszów, en grande partie des réfugiés venus des bourgades alentours. Leur vie est soumise au despotisme sadique de leurs bourreaux nazis. Ces conditions de vie nous empêchent d'envisager de développer le travail du Parti. Les bundistes actifs passent tout leur temps à s'occuper des prisonniers des camps et à venir en aide aux plus démunis du ghetto, qui meurent littéralement de faim. Le camarade Shimshen Koszerowski reçoit du *PPS*, avec qui il a maintenu des contacts, des tracts clandestins du *Bund* qu'il diffuse auprès des membres locaux. Le désespoir du quartier juif est palpable au sein de l'assistance. En rendant compte du travail du Comité central, j'espère apporter au moins un peu d'espoir, mais c'est en vain. Je quitte la réunion, effondré et désespéré.



Shimshen Koszerowski.

(Celemenski 1963)

Le camarade Shimshen Koszerowski va mourir peu de temps après dans des conditions épouvantables. Il sera arrêté par la Gestapo, en tant que membre du *Bund*, avec ses camarades cracoviens, Shmuel Yoynè Blum et sa femme, qui vivaient chez lui. Il sera torturé impitoyablement pendant deux semaines dans la prison de Piotrków, pour finalement être conduit en plein jour à travers les rues de la ville vers le cimetière, à moitié mort, son corps ensanglanté portant les traces des sévices subis, et sera fusillé en arrivant au cimetière.

Il aurait pu quitter sa ville auparavant. Sa femme s'était réfugiée à New York, où elle avait travaillé à l'Exposition universelle¹, et lui avait procuré un visa pour les États-Unis, mais Shimshen Koszerowski avait refusé de quitter Tomaszów, considérant que sa place était parmi son peuple opprimé.

Le destin sera moins cruel pour Klara Zachariasz, également présente ce jour-là à notre réunion.

C'était une femme héroïque qui, deux ans plus tôt, en janvier 1939, avait perdu son mari, Khayim, lui-même bundiste très actif. Mince et de grande taille, les yeux bleu clair, son apparence laissait penser qu'elle appartenait à la grande aristocratie. Elle maîtrisait bien l'allemand et était l'interlocutrice des autorités nazies quand il fallait négocier avec elles au nom des Juifs de Tomaszów. Ayant le type aryen, elle voyageait toujours sous une identité non juive, transportant de la littérature clandestine du *Bund* d'une ville à l'autre. Elle allait même jusqu'à s'habiller en *Volksdeutsche*, portant à contrecœur une croix gammée sur sa poitrine. Un jour, en descendant d'un train, elle avait même demandé à un soldat allemand de bien vouloir porter sa lourde valise, remplie de documents clandestins, afin d'éviter un contrôle à la sortie de la gare. Bien sûr, le soldat avait fait preuve de galanterie et rendu volontiers service à cette charmante dame allemande.

Klara Zachariasz mourra plus tard dans son lit, en 1943, victime du typhus.

1. Ou « Foire internationale de New York 1939-1940 » qui s'est tenue du 30 avril 1939 au 31 octobre 1940 au *Flushing Meadows Corona Park* (Queens). [ndrc]



Vladimir Medem (1879-1923), le plus important théoricien du *Bund*.

Częstochowa

Depuis le début de la guerre, j'avais visité plusieurs fois Częstochowa¹, où le « Lundi sanglant », pogrom commis par les nazis dès la conquête de la ville, restait gravé dans la mémoire des habitants. Plusieurs dizaines de Juifs avaient alors été emmenés de force vers une place de la ville et tués sur-le-champ². Ce « Lundi sanglant » avait été jusqu'alors la seule manifestation de la sauvagerie nazie. Il régnait donc sur la ville une paix relative. Les occupants allemands de Częstochowa étaient extrêmement corrompus, prêts à vendre leurs passe-droits au mieux-disant. Il était même possible, moyennant finance, de faire sortir des camarades de prison.

Mais cette corruption avait deux facettes. Pour les Juifs nantis, il était aisé de se faire exonérer de travaux forcés et d'obtenir de nombreux avantages. En revanche, les plus pauvres payaient l'addition. Le *Judenrat*, qui avait encore une certaine influence, s'arrangeait pour faire porter le fardeau nazi sur les Juifs les plus démunis. Naturellement, il devint l'objet d'une haine profonde parmi la population juive. Cette amertume connut son apogée quand des ouvriers et autres membres des classes populaires, poussés à bout, attaquèrent et saccagèrent les locaux du *Judenrat*.

1. Ville comprise dans le district de Radom du Gouvernement général de Pologne, distante de 110 km au sud-ouest de Tomaszów. Avant la guerre, 45 000 Juifs y vivent. [ndrc]
2. Perpétrés par les troupes de la Wehrmacht du 4 au 6 septembre 1939, ces violences, pillages et assassinats se déroulent dans une douzaine de lieux dans la ville. On dénombre 1 140 morts dont 150 sont juifs. [ndrc]

Au cours d'une de mes visites, on m'informe alors qu'un Conseil des travailleurs (« *Arbeter-Rat* ») a été constitué par les organisations ouvrières juives. Trois bundistes participent à cette instance et mes camarades m'annoncent fièrement qu'aucun d'entre eux ne collabore avec le *Judenrat* et la police corrompue. Nos camarades ne participent qu'à une seule institution publique, le *TOZ*¹, dont la vocation est de maintenir la santé de la population juive.

À cette époque, Elyè Alebardè, bundiste de longue date, assure localement la diffusion des publications clandestines du *Bund*. Sachant qu'il est recherché par la Gestapo, il doit fuir à Varsovie. Un groupe de nos jeunes reprend alors la diffusion de ces publications. Par ailleurs, la bibliothèque Medem², qui existait déjà avant la guerre, possède 20 000 livres. Nous déplaçons ces ouvrages chez les camarades Moyshè et Reyzel Berkensztat, et Reyzel devient la bibliothécaire du fonds. Plus de 1 000 lecteurs peuvent ainsi continuer à emprunter des livres.

Pour revenir au *TOZ*, sa direction est assurée par Liber Brener, président, et Mottel Kusznir en est le secrétaire. Le *TOZ* se consacre à de nombreux programmes en faveur des jeunes, des actions culturelles en direction des parents, et assure aussi la gestion des foyers pour enfants. Ces actions diversifiées du *TOZ* font de l'ombre au *Judenrat*, qui entreprend alors une campagne de dénigrement contre cette institution populaire.

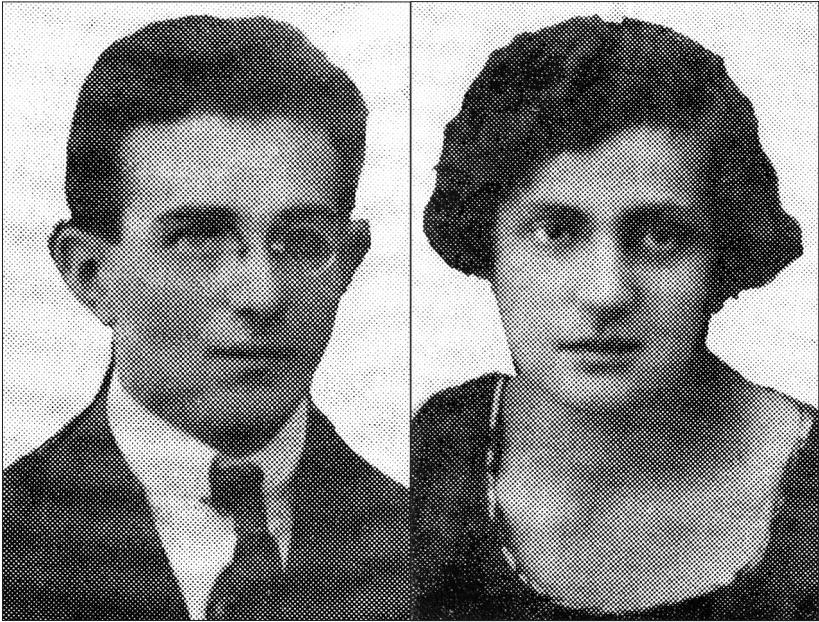
Le comité local du *Bund* comprend, outre Liber Brener, les camarades Shimshen Jakubowicz, Moyshè Berkensztat, Shloymè Tuchmacher, Elyè Alebardè et Mottel Kusznir. Ils sont en contact avec tous les émissaires du *Bund*, mais aussi avec le camarade Yisroel Falk, le représentant du *Joint* à Varsovie.

En juin 1941, le travail du Parti est interrompu, à la suite de l'arrestation de la coursière du *PPS*, la camarade Jadwiga Wiśniewska,

1. Acronyme polonais de la *Towarzystwo Ochrony Zdrowia Ludności Żydowskiej* (« Société de protection de la santé de la population juive »). Organisation sanitaire de la population juive créée en 1912 à Saint-Petersbourg, liquidée par les nazis en 1942. La branche française de cette organisation est l'OSE (Œuvre de secours aux enfants), implantée à Paris en 1933. [ndt]

2. De nombreuses sections du *Bund* avaient ainsi nommé leur bibliothèque en l'honneur de l'un de ses plus célèbres leaders et théoriciens, Vladimir Medem (1879-1923). [ndt]

appréhendée en possession de littérature clandestine. Les camarades Moyshè et Reyzel Berkensztat, qui gèrent le fonds de la bibliothèque Medem, sont arrêtés à leur tour. Ils sont horriblement torturés afin qu'ils dénoncent ceux qui leur fournissent la littérature clandestine et pour faire tomber leur réseau de diffusion. Comme le couple résiste à la torture, les officiers de la Gestapo s'acharnent sur Reyzel, dont ils coïncent les seins dans une comode, et elle perd connaissance.



Moyshè et Reyzel Berkensztat. (Celemski 1963)

La Gestapo part alors à la recherche du camarade Hershel Prozer, mais celui-ci réussit à se cacher. Ne pouvant débusquer ce camarade, ni d'ailleurs Mottel Kusznir, la Gestapo arrête la mère et le frère aîné de ce dernier, ainsi que plusieurs militants du *TOZ*. Elle menace de les tuer dans les vingt-quatre heures. Dès qu'il l'apprend, Mottel se rend.

Il est atrocement torturé pendant plusieurs semaines. Finalement, on obtient sa libération, ainsi que celle de Reyzel Berkensztat, en

échange de 15 000 *złoty*. Mais on ne peut faire sortir son mari, le camarade Moyszè Berkensztat, qui sera assassiné plus tard dans le camp de la mort d'Auschwitz.

Par la suite, Mottel Kuszniir me racontera que, lorsqu'il a été torturé, son seul désir était d'obtenir du poison pour mettre fin à son insupportable souffrance, convaincu qu'il était de n'avoir aucune chance de survie. Soudain, me confiera-t-il, la porte de sa cellule s'était ouverte, un gestapiste avait braqué son arme sur lui et l'avait conduit à travers un labyrinthe de couloirs et de caves. Mottel avait alors pensé que sa fin était arrivée. Au bout d'un de ces couloirs, une porte était ouverte et le gestapiste lui avait ordonné en hurlant : « Cours, cours, Juif ! » Cette porte conduisait à la vie.



Mottel Kuszniir.

(Celemenski 1963)

Quand je reviens à Czestochowa vers la fin de 1942, la grande déportation vient d'avoir lieu : 40 000 habitants de la ville ont été emmenés pour être assassinés dans les camps de la mort. Il ne reste alors que 7 000 Juifs, coincés dans un tout petit ghetto, entouré de murs et de fils barbelés. J'attends dehors, témoin d'une marche forcée qui emmène les Juifs à leur travail d'esclaves ; je ne pense

pas que je pourrai à nouveau entrer en contact avec l'un de mes camarades. Par hasard, j'aperçois le *cantor* Leyzer Finkelsztejn, mon beau-frère, chef du chœur de la synagogue de Częstochowa, mais, hélas, je ne peux l'aborder.

Au milieu de ces événements tragiques, il y a aussi des actes de courage et d'héroïsme extraordinaires. Je rappellerai ici un seul exemple : celui de deux jeunes filles, Pola et Tosia Szczekacz. Au début de la Seconde Guerre mondiale, Pola Szczekacz a 15 ans et sa sœur Tosia en a deux de moins. Elles sont nées toutes les deux à Sosnowiec, et leurs parents, Wolf et Bella Szczekacz, étaient bundistes. La camarade Bella Szczekacz fut d'ailleurs secrétaire du comité du *Bund* local. Juste avant la guerre, le camarade Wolf a obtenu un poste de comptable à Cracovie, où il s'est installé avec sa famille.

Quand la ville est prise par les troupes allemandes, Wolf part pour Lemberg. Il sera emmené plus tard dans les profondeurs de la Russie, où il périra en 1941, dans une prison soviétique. Bella Szczekacz était restée à Cracovie avec ses filles, mais quand son appartement est réquisitionné par les Allemands, elle part avec elles pour Częstochowa rejoindre une de ses sœurs. Elles y vivent dans la plus grande misère.

Pola, qui a alors 15 ans, est une grande jeune fille intelligente, aux cheveux noirs, au visage sombre et sérieux. Depuis sa petite enfance, elle a étudié le piano au conservatoire de Katowice. Dès le début de la guerre, Pola s'engage dans des activités clandestines à Częstochowa, au sein du *SKIF*. Sa mission principale consiste à distribuer des journaux clandestins provenant de Varsovie. Elle participe également au prêt de livres de la bibliothèque Medem installée chez les camarades Moyshè et Reyzel Berkensztat.

Quand j'arrive à Częstochowa, en 1941, les camarades m'informent que va se tenir un grand rassemblement de jeunes, organisé par le *TOZ*. Même s'il est dangereux de se déplacer le soir, la salle est comble et il y règne une ambiance de fête. Les participants semblent avoir oublié ce qu'il se passe dehors dans la ville. Les parents regardent fièrement les numéros de leurs enfants : des danses, des chants et des récitations. Pola Szczekacz, me disent mes camarades,

s'est révélée une excellente pédagogue et est la principale organisatrice de la soirée. La fête dure jusqu'à l'heure du couvre-feu.

Les grandes déportations vers les camps de la mort commencent au cours du deuxième semestre 1942. Pola, en rentrant chez elle un jour avec sa sœur, découvre leur appartement complètement sac-cagé. Leur mère et toute leur famille ont été déportées. Les deux jeunes sœurs sont désormais seules. Très liées à leur mère, elles en sont très affectées. Pola et Tosia se jettent alors corps et âme dans la lutte clandestine du ghetto, au sein de groupes de combattants qui tentent d'organiser un soulèvement. Elles sont très engagées et Pola est nommée au comité de commandement.

Ces groupes de combat possèdent peu d'armes et peu de fonds pour se procurer pistolets et explosifs. L'organisation décide alors de demander à des Juifs nantis de les soutenir financièrement. Pola, chargée de cette tâche, montre un courage et une détermination extraordinaires. Les personnes sollicitées peuvent difficilement refuser de contribuer à cette cause. Les combattants creusent un abri clandestin avec une sortie à l'extérieur du ghetto. Ce bunker souterrain devient le quartier général du commandement, en liaison avec tous les groupes clandestins du ghetto. Des contacts sont aussi établis avec des partisans actifs dans la forêt, près de la ville.

Lors du soulèvement du Ghetto de Varsovie¹, la Gestapo bloquera toutes les sorties du ghetto de Cześćochowa. Les résistants se réuniront alors dans le bunker et le commandement distribuera des armes aux combattants. Les nazis SS attaqueront sauvagement le bunker, il s'ensuivra une bataille inégale où les résistants juifs, munis de quelques armes de poing, ne pourront s'opposer efficacement aux mitraillettes des assaillants. Quelques nazis seront tués lors de l'affrontement, mais l'issue va être inévitable : le bunker tombera et la plupart des combattants juifs seront assassinés. Parmi eux, les deux sœurs Pola et Tosia Szczekacz périront en héroïnes.

1. Du 19 avril au 16 mai 1943. L'insurrection du ghetto de Cześćochowa et son écrasement au bout de quelques jours ont lieu en juin 1943. [ndrc]

Radom

Radom faisait partie de ces quelques villes où j'étais trop connu pour me montrer régulièrement. En effet, un an avant la guerre, j'y avais été secrétaire du syndicat des travailleurs du vêtement, pendant six mois. La ville comptait également de nombreux travailleurs juifs dans le secteur du cuir. Dès que les nazis étaient entrés dans Radom, des milliers de travailleurs juifs avaient aussitôt dû faire face à la famine. Le *Judenrat*, qui ne comportait aucun représentant ouvrier, ne faisait rien pour améliorer leur sort. Les travailleurs juifs comptaient essentiellement sur le soutien du *Joint*, encore légal à l'époque et dirigé par le camarade Yisroel Falk, un Varsovien. Sa lourde tâche était d'alléger la souffrance que provoquait le chômage de masse.

Le camarade M^e Shiyè Fensterbloj représentait également une raison de garder espoir. En juin 1940, il était parti de Cracovie pour s'installer avec sa famille à Radom, auprès de sa belle-famille. Il avait été nommé président du tribunal arbitral juif.

C'est dans ce contexte que j'allais arriver à Radom pour distribuer de l'aide de manière structurée aux anciens syndicalistes et, aussi, apporter de l'argent et un peu de littérature clandestine. Le ghetto n'avait pas encore été établi à Radom.

À la descente du train, je me dirige immédiatement chez le camarade Avremelè Finkelsztejn, un auxiliaire médical à qui la population faisait plus confiance qu'à la plupart des médecins. Outre ses

larges connaissances en médecine, c'était surtout un homme d'une extraordinaire bonté et d'une grande générosité. Il était particulièrement aimé par les plus démunis à qui il n'était pas question de faire payer ses visites ; au contraire, il laissait souvent de l'argent à ses patients pour acheter des médicaments. C'était un bienfaiteur au sens strict du terme.

Je me hâte vers chez lui, en baissant la tête, afin d'éviter les regards des passants.

Le soir même se tient chez Finkelsztejn une réunion du comité du *Bund*, avec la participation du camarade Avrom Sztejnowicz, de M^e Shiyè Fensterbloj, de Shmuel Cimerand, de l'activiste vétérinaire Wolf Fajgenbojm et de deux camarades cordonniers, dont je ne me rappelle plus les noms.

J'écoute longuement leurs tristes récits concernant le sort des travailleurs juifs. Les mots « faim, privation, maladie », qui reviennent sans cesse, sont l'écho de leur désespoir et de leur souffrance. Ces maux sont devenus une véritable obsession à laquelle s'ajoute la torture morale imposée par la terreur nazie. Shiyè Fensterbloj, qui est de nature optimiste et déterminée, est le seul à garder espoir. Continuant d'entretenir des contacts avec le *PPS*, dont la direction a commencé à apporter de l'aide aux travailleurs juifs, il s'attend à en recevoir encore, d'un jour à l'autre.

L'un des deux cordonniers présents, lui-même malade, dit alors avec conviction que, dans ce contexte, il est indispensable de se réunir régulièrement pour continuer à coordonner la lutte. Malgré l'angoisse que j'éprouve en entendant ces récits, les paroles de ce camarade me redonnent du courage. À mon tour, je rends compte des décisions du Comité central à Varsovie et de la situation dans les différentes bourgades et villes que j'ai visitées. Je sens que mes paroles ont un peu rasséréiné mes camarades. La réunion s'achève tard et je passe donc la nuit chez Finkelsztejn et lui laisse les journaux que j'ai apportés.

Dès le lendemain matin, je pars voir Yisroel Falk, représentant du *Joint* à Radom. Dans la rue de Lublin, je croise un couple qui me

regarde d'un air étonné avant de s'approcher de moi. Je ne porte pas de brassard et tiens mon cartable de manière ostentatoire, tout comme le ferait un Aryen. De plus, j'ai la démarche assurée qu'aucun Juif n'oserait afficher à cette époque.

Prendre cet air hautain est indispensable pour moi ; les Juifs qui passent du côté aryen doivent adopter ce type d'attitude afin de ne pas se faire arrêter. Disons qu'il faut jouer son rôle de manière un peu théâtrale. On doit imaginer être sur une grande scène, des milliers d'yeux braqués sur nous. Un seul faux pas, un regard incontrôlé, une façon particulière de se tenir peut causer notre perte. Je me déplace avec l'assurance qu'aurait un Aryen en évitant de croiser le regard des passants. Je ne veux surtout pas être reconnu.

Mais malgré cela, ce jeune couple de tailleurs me reconnaît et m'interpelle : « Celek ! » Je sais que, si je m'arrête, je vais inévitablement attirer un cercle de curieux. J'accélère le pas en leur lançant un regard agressif, tout en lâchant une injure pour que cela semble encore plus naturel. Au cours des années qui vont suivre, de plus en plus tragiques et sanglantes, j'aurai souvent recours à ce stratagème. En invectivant les gens pour les éviter, je sens bien que je les blesse. Et chaque fois j'ai des remords qui me tourmenteront encore longtemps après.

J'entre dans le bureau du camarade Falk, qui vit une situation pour le moins inconfortable. C'est, depuis sa jeunesse, un bundiste actif et loyal, mais sa position actuelle dans cette petite ville lui interdit d'être en contact avec le mouvement. Je lui rends compte de la réunion du *Bund* de la veille et lui fais part de la situation critique des travailleurs et de leurs familles. Je lui suggère un plan pour venir indirectement en aide à ces familles au bord de la famine. Peu de temps après, il va organiser un programme d'aide pour certains chômeurs, mais aussi pour soulager le sort de femmes seules dont les époux sont incarcérés ou ont fui vers la zone soviétique. Il créera également un certain nombre d'emplois pour les tailleurs et les cordonniers.

Je quitte le bureau du *Joint* et me rends directement à la *Kehilla*, siège du tribunal arbitral. En entrant dans le bureau de Shiyè Fensterbloj, je me trouve face à une multitude d'hommes et de femmes dépenaillés qui cherchent désespérément de l'aide pour

leurs enfants ; vivant eux-mêmes dans la misère, ils sont dans l'incapacité de leur en apporter. En effet, à Radom et aux alentours, la Gestapo enlève des jeunes pour les emmener de force dans des camps de travail. Exténués par de longues journées de travaux pénibles et de tortures, ils ne font que subsister avec la maigre pitance que les nazis leur accordent et sont au bord de la famine.

M^e Fensterbloj a pu organiser un programme d'aide pour ces jeunes. Il exige des familles qui en ont les moyens qu'à chaque envoi de colis à un de leurs fils, il y en ait un second pour un jeune dans le besoin. Fensterbloj est donc sollicité du matin au soir par des familles pauvres pour que cette aide soit accordée à leur enfant dans les camps.

Je parle aussi avec le secrétaire du *Judenrat* du sort tragique des travailleurs au chômage. Il me promet que, chaque fois qu'il organisera des activités génératrices d'emplois, il en proposera à des chômeurs particulièrement démunis, dont la liste lui sera fournie par le directeur du *Joint*, Yisroel Falk.

En raison de sa détermination à venir en aide aux jeunes dans les camps, Shiyè Fensterbloj était devenu la cible de certains Juifs nantis. Il faisait l'objet de nombre de commentaires dans la ville, certains hostiles, d'autres bienveillants. Cette notoriété n'augurait rien de bon ; il était évident qu'il allait attirer l'attention de la Gestapo. Peu de temps après, il allait devoir s'enfuir, d'abord à Cześćochowa, puis à Varsovie. J'ai eu l'occasion de le voir souvent à Varsovie, où je l'avais aidé à faire venir sa femme et leur enfant auprès de lui.

Son épouse m'avait raconté que la Gestapo était venue le chercher à Radom, mais qu'elle avait pu s'en sortir, en se plaignant de son mari volage, allant jusqu'à solliciter leur aide pour le retrouver afin qu'il assume ses responsabilités d'époux et de père. Après quoi on l'avait laissée tranquille.

En juin 1941, la Gestapo devait raffer de nombreux militants-clés du *Bund*, aidée en cela par des Juifs collabos qui leur avaient donné les noms les plus connus de résistants clandestins. Ainsi, au cours de ces jours tragiques allaient être arrêtés à Radom nos meilleurs camarades : Avremelè Finkelsztejn, président du syndicat des artisans, Szmuel Cimerand, Avrom Sztejnowicz.

Tarnów

Tarnów était le centre du mouvement ouvrier juif de la Galicie occidentale. La ville comptait de grandes fabriques de textile, avec plus de 3 000 ouvriers syndiqués. Il y avait aussi une puissante confédération d'artisans, représentant différents métiers. Le *Bund* était très représenté parmi les Juifs de Tarnów et il organisait souvent des actions et manifestations avec le *PPS*, très influent parmi la population ouvrière polonaise. Adam Ciolkosz¹, un homme d'une grande intelligence, était à la tête du *PPS* local. En 1939, le conseil municipal, composé de 40 sièges, était dirigé par une majorité de gauche, le *PPS* ayant quinze représentants et le *Bund* huit.

Le mouvement ouvrier juif de Tarnów était structuré et très actif. Il pouvait compter sur la compétence de nombreux militants qui s'étaient formés dans ses rangs. Le plus apprécié d'entre eux s'appelait Dovid Batist. Il avait été arrêté dès le début de la guerre par les Soviétiques et devait mourir plus tard, quelque part en Union soviétique. Le *Bund* possédait son propre bâtiment qui portait le nom d'un de ses grands dirigeants, le regretté Beynish Michalewicz².

Lorsque je séjourne à Tarnów, officiellement il n'y a pas encore de ghetto, mais les Juifs sont obligés de vivre dans certains quartiers

1. Adam Ciolkosz (1901-1978), fondateur du scoutisme en Pologne, combattant en 1920-1921, député socialiste en 1928, dirigeant du *PPS* de 1931 à 1939. Anticomuniste, il est resté à Londres jusqu'à sa mort. [ndt]

2. Beynish Michalewicz (1876-1928), leader du *Bund* à ses débuts, défenseur de l'enseignement du yiddish. [ndt]

désignés. J'ai sur moi l'adresse du camarade Itsik Grynbojm, leader socialiste de la Confédération des artisans avant la guerre. Une réunion du *Bund* est organisée chez lui le soir même, avec la participation de Moyshè Fajerajzen, Shloymè Szporn, Osher Blajwajs, Max Wald, Yoysef Celer et Leon Bygelajzn. Les camarades sont ravis que je puisse venir les voir à Tarnów; les Juifs se sentent de plus en plus coupés du monde, leurs déplacements étant limités en raison des contraintes imposées par les autorités pour tout voyage. Cet isolement suscite les rumeurs les plus farfelues. Le camarade Moyshè Fajerajzen préside la séance. Avant la guerre, il était l'un des responsables de la *Kebilla*, mais il a refusé de faire partie du *Judenrat*, respectant ainsi les consignes du *Bund* local. La première question qu'il me pose concerne le sort des camarades Erlich et Alter¹. Je lui fais part du peu d'informations en ma possession, qui proviennent du côté soviétique de la Pologne, où ils se sont rendus. Je sens l'anxiété monter parmi les participants à la réunion. Le camarade Shloymè Szporn ne peut retenir ses larmes, il tourne la tête, essayant de cacher son chagrin. Le silence règne pendant de longues minutes. Je ressens moi-même, alors, tristesse puis révolte face à l'injustice dont font preuve les Soviétiques. Alors même que les ouvriers juifs tentent de résister et se battent courageusement dans les ghettos contre leurs bourreaux nazis, ils doivent également subir la prise d'otages dans des prisons soviétiques de leurs leaders les plus exemplaires et les plus admirés, pour satisfaire les desseins politiques des occupants communistes et nazis. Ici, à Tarnów, comme ailleurs, les bundistes ne peuvent imaginer que Staline puisse donner l'ordre de tuer leurs dirigeants tant aimés.

Malgré tout cela, les camarades m'assurent que le *Bund* continue son action : des groupes de travail se réunissent régulièrement et les fêtes du 1^{er} mai sont toujours célébrées. De plus, un comité d'entraide œuvre pour venir au secours des femmes seules, leurs époux ayant fui du côté soviétique ou étant astreints au travail forcé par les nazis. Par ailleurs, un groupe de la jeunesse bundiste continue à assurer l'activité politique et culturelle.

1. Henryk Erlich et Wiktor Alter étaient les principaux dirigeants du *Bund* à cette époque et membres exécutifs de la II^e Internationale, principale instance socialiste mondiale. Ils ont été emprisonnés en Union soviétique fin 1941.



À Tarnów. De dr. à g. : Shmuel Cukier, Shloymè Szporn, Itsik Grynbojm, P^r Ignacy Alexandrowicz, Moyshe Fajerajzen. (Celemski 1963)

Nous débattons à nouveau de notre participation au *Judenrat*. Je leur explique que cette question sera abordée à la prochaine conférence nationale du *Bund*, à Varsovie, et qu'il faut donc désigner leur représentant. Je leur parle aussi des difficultés financières du Parti. En réponse, le camarade Moyshe Fajerajzen me dit que le *Bund* local peut nous aider, car le camarade Shmuel Wejc, qui possède une grande fabrique de brosses à Varsovie, séjourne actuellement à Tarnów. Il soutient très généreusement de nombreuses associations et vient tout juste d'allouer une somme importante au comité local du *Bund*. Il sera sans doute d'accord pour que le Comité national puisse également bénéficier de sa générosité.

Le lendemain, je rencontre Wejc lors d'une autre réunion du *Bund*; il me fait part de son accord et nous convenons de nous revoir à Varsovie.

Je reste à Tarnów pendant deux jours et demi. Au cours de ce séjour, j'apprends que les Allemands continuent à enlever des jeunes gens dans les rues pour les contraindre au travail forcé, malgré un quota de travailleurs juifs déjà fourni par le biais du *Judenrat*. Ici,

comme pratiquement partout ailleurs, les passe-droits et la corruption sévissent au sein de ce conseil fantoche. Ainsi, les enfants des pauvres sont condamnés aux travaux forcés, tandis que les riches achètent la liberté des leurs. Ils peuvent ainsi échapper non seulement au travail exténuant, mais aussi à la faim et aux brutalités meurtrières.

J'ai l'occasion, lors de ce séjour, de rencontrer de jeunes bundistes chez le camarade Ajzenbach, grâce à son fils, militant actif de la *Tsukunft*. Seize jeunes, garçons et filles, sont là malgré une dure journée de travail. Ils sont épuisés et frigorifiés, mais le fait d'être réunis leur fait oublier leur terrible journée. Nombre d'entre eux ont été roués de coups, mais à ce moment-là, ils font un effort pour ne pas troubler la réunion. Ils écoutent avec grande attention mon récit concernant la situation à Varsovie et dans d'autres grandes villes. Ils posent tous la même question : « Ne peut-on faire quelque chose pour résister et vaincre l'occupant ? » Ils expriment leur animosité contre le *Judenrat* ; je lis sur leur visage leur détermination à lutter jusqu'au bout, si seulement on leur en donne les moyens.

Avant de quitter Tarnów, je souhaite revoir la Maison Michalewicz, siège du *Bund* local, située en plein centre-ville. Je quitte les petites rues du quartier juif et emprunte les grandes avenues y menant. De loin, j'aperçois cette maison blanche avec ses grandes fenêtres. Des soldats SS chaudement habillés gardent l'entrée du bâtiment. Il y a un va-et-vient incessant de voitures allemandes, transportant leurs passagers en uniformes nazis. Je m'approche du bâtiment. Je n'en crois pas mes yeux en voyant, sur la façade, les bannières SS trôner au-dessus de la grande inscription en yiddish et polonais : « Maison B. Michalewicz. » Il n'est pas prudent de s'attarder, mais je n'arrive pas à détourner le regard de ces lettres gravées en yiddish sur le mur blanc en répétant tout bas : « Maison Beynisch Michalewicz. »

Qui pourrait imaginer en voyant ce grand Aryen blond avec sa serviette noire en cuir que ses larmes expriment la tristesse insondable d'un cœur brisé et ne sont pas seulement la conséquence du froid ?

Je reviendrai à Tarnów plusieurs fois par la suite.

Quand j'y retourne, après les grandes déportations de 1942, le ghetto est entouré d'une grande enceinte en bois. Je me présente très tôt devant une des portes, cherchant un visage familier. Au petit

matin, des groupes de travailleurs juifs sont escortés vers la sortie du ghetto. Je reste un bon moment à scruter les visages, mais ne reconnais personne. La garde allemande n'est pas très rigoureuse. Des hommes et femmes polonais abordent les Juifs sortant du ghetto et engagent des palabres incessants. Il est évident qu'il y a un trafic très actif où l'on échange les quelques biens que possèdent encore les Juifs contre un peu de nourriture. Tout cela se fait sous l'œil complice des Allemands, qui sont clairement dans la combine.

Dans un des groupes sortant du ghetto, j'aperçois le camarade Osher Blajwajs. Je me précipite à ses côtés, en chuchotant : « Il faut que j'entre. » Il me jette un regard perçant et réplique de manière péremptoire : « Cinq heures. » C'est l'heure où les Juifs rentrent du travail le soir et cela me permettra de me mêler à un groupe pour entrer dans le ghetto. Mais il faut encore attendre un long moment. Chaque heure me semble une éternité. Je me rends au centre-ville, allant d'un restaurant à l'autre pour faire passer le temps.

Pratiquement partout, ce sont les Juifs qui font l'objet de la conversation des Polacks qui y mangent et boivent. Ils ne semblent ni émus ni concernés par les déportations de masse, au cours desquelles on voit des enfants juifs, pleurant à chaudes larmes, être jetés dans des camions pour être emmenés vers les wagons des convois.

Ils ne parlent que de l'argent qu'ils peuvent gagner en dépouillant les Juifs de leurs biens. Ils proposent donc aux travailleurs hors du ghetto de la nourriture en échange du peu de biens qui leur restent après le pillage des nazis. Dans un des restaurants, j'entends même un Polack dire que les « Youpins » n'ont même pas été capables d'offrir une quelconque résistance : « De toute façon, ça n'aurait servi à rien puisqu'à la fin ils ont tous payé le prix fort. »

Profondément choqué et blessé par ces propos, je me rends à l'heure prévue à la porte du ghetto, où j'aperçois le camarade Osher Blajwajs parmi un groupe de travailleurs. J'enfile rapidement mon brassard à l'étoile de David et passe avec les autres les portes du ghetto. Le gardien, qui a sûrement été soudoyé, fait semblant de ne rien voir.

Épuisé et replié sur lui-même, le camarade Osher Blajwajs me fait rentrer dans son logement, composé d'une seule pièce ; il s'écroule sur une chaise. Nous nous regardons sans dire un mot.

« Repose-toi, mange quelque chose, lui dis-je. Moi, je n'ai pas faim. Je ne veux rien. »

Il prend un peu de pain dans un placard, le coupe et mange sans parler.

« Celek, murmure-t-il finalement, si tu savais ce qui s'est passé ici... » Il reste immobile devant la table vide et hoche la tête. « Il ne reste que quelques camarades, tous les autres ne sont plus. » Ses yeux se remplissent de larmes. Il se reprend et raconte alors l'immense tragédie des déportations et des souffrances inhumaines infligées à nos camarades. Il parle du camarade Moyshè Fajerajzen, président du *Bund* local, que les Allemands ont épargné lors d'une sélection. Fajerajzen avait pris son enfant sur un bras, puis sa femme par les épaules et avait déclaré : « Nous partons ensemble. » Lors de cette grande déportation, 25 jeunes, parmi lesquels des bundistes de la *Tsukunft*, s'étaient jetés sur leurs bourreaux, les attaquant à mains nues. Devant d'autres Juifs rassemblés pour être déportés, ils avaient été fusillés sur la grande place. La grande majorité des Juifs de Tarnów avait péri.

Je lui raconte ma visite de la veille, à Cracovie. Chaque fois que je mentionne le nom d'un camarade encore en vie, il reprend courage. Le camarade Osher Blajwajs a informé deux camarades de ma venue, Shloymè Szporn et Naftoli Szisler (de Cracovie), qui arrivent peu de temps après. Nous fondons tous en larmes. En effet, un peu plus tôt, Osher m'a fait part de la conduite héroïque de Szporn et du profond chagrin de Szisler causé par la brutalité des nazis dont sa fille a été la victime. Quand nous reprenons nos esprits, les camarades m'interrogent sur le sort de nombreux amis. Ils boivent chaque parole de mon récit; je leur donne un exemplaire de notre journal clandestin, *Oyf der Vakh*¹. Leurs mains tremblent, leurs yeux brillent de joie. « Je tiens ce journal entre mes mains, s'exclame Naftoli Szisler, je n'y crois pas ! » Avec le journal sous les yeux, Naftoli Szisler oublie, pendant un instant, le traumatisme de l'humiliation de sa fille.

Nous entamons une conversation animée qui efface pendant quelques instants notre douleur et les scènes terrifiantes des récentes déportations. En particulier, le camarade Shloymè Szporn,

1. En yiddish, « En montant la garde ».

éternel optimiste, retrouve toute sa détermination et commence à réfléchir à des actions d'éclat. Auparavant, il a été le principal dirigeant de l'Union des syndicats des travailleurs du textile à Tarnów et siégeait au Conseil national de ces mêmes syndicats, tout en assumant des responsabilités au sein du conseil municipal et auprès de la *Kebilla*. C'est un homme sensible et émotif, mais il sait faire face aux situations les plus éprouvantes avec courage. Il ne sombre jamais dans le désespoir. Il irait jusqu'à mettre sa vie en jeu pour sauver ne serait-ce que dix vies juives.

J'écoute avec une grande attention leurs récits sur l'extermination des Juifs de Tarnów. Ils me parlent du destin de plusieurs de nos camarades. Quand les SS ont perquisitionné la demeure du camarade Itsik Grynbojm, son jeune fils s'est jeté sur les bourreaux avec une hache. Les nazis l'ont abattu sur-le-champ. C'est avec un sentiment mélangé de profonde douleur et de grande fierté qu'ils me parlent de la camarade Reyzel Bygelajzn, la femme la plus active de la lutte clandestine locale. Elle s'est consacrée au bien-être des enfants et des femmes en détresse. Son engagement lui a coûté la vie. Le chef des SS, Blachman, avait rassemblé toutes les personnes revenant du travail sur la place du marché aux porcs. Elle a été fusillée devant les femmes présentes.

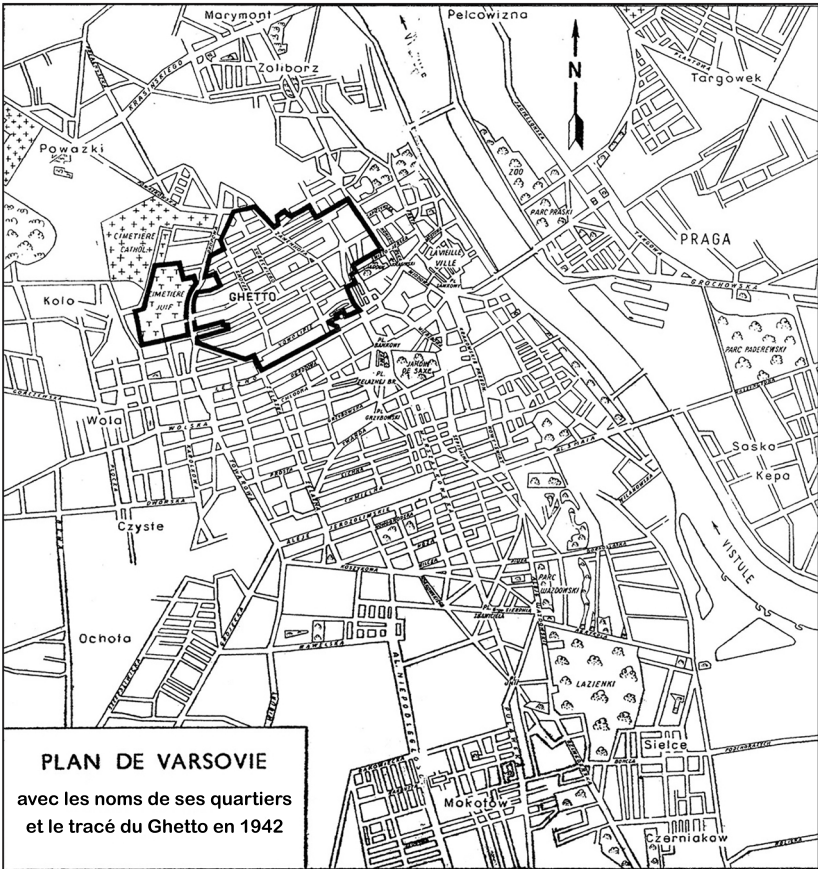
Reyzel et Leon Bygelajzn.

(Celemski 1963)



J'entends dans cette petite pièce de nombreuses histoires de courage et de résistance qui vont rester gravées dans ma mémoire. Je connais bien nombre de gens dont ils me parlent. En pensant à eux, j'ai l'impression de les avoir vus la veille. Je me lève et dis à mes camarades que je dois repartir à Cracovie et que je vais, avec l'aide du PPS, essayer de rétablir le contact entre les bundistes de Tarnów et de Cracovie.

Je quitte le ghetto de Tarnów le lendemain avec un groupe de travailleurs. J'enlève alors mon brassard juif et redeviens de nouveau « aryen ».



Plan du Ghetto et des quartiers de Varsovie en 1942.

Avec mes amis et ma famille

Après avoir longtemps sillonné le pays, je reviens à Varsovie où j'apprends que le camarade Maurycy Orzech a été arrêté dans des circonstances particulières.

Alors qu'il marchait dans une rue du Ghetto, il a vu un policier juif frapper avec sa matraque une femme, sur la tête et les épaules. Il n'est pas rare d'être le témoin d'une telle scène. Parmi les policiers, il y avait des brutes qui faisaient du zèle. Maurycy Orzech, de manière instinctive, s'est précipité sur le policier et lui a décoché une gifle retentissante. Aussitôt s'est formé un rassemblement de passants exprimant leur soutien à cet homme élégant qui venait de donner une correction méritée à ce jeune policier. De nombreux policiers sont immédiatement arrivés et ont emmené Orzech de force au poste de police, d'où il a été transféré à la prison du Pawiak.

Cette arrestation est un choc pour nous et aucune intervention, y compris celle du *Joint*, ne permet de libérer Orzech. Elle survient au moment où notre mouvement prépare son grand rassemblement national au cours duquel Orzech doit prononcer le discours principal. C'est la deuxième fois que la date de ce rassemblement doit être ajournée. La première réunion, préparée par Yisroel Falk, Moyshè Kojfman et Yankelè Mendelson, avait été programmée en novembre 1940. Elle avait été reportée parce que c'était justement pendant la construction du mur du Ghetto de Varsovie et qu'il aurait donc fallu fournir des laissez-passer aux délégués provinciaux.

Maintenant, nous sommes confrontés à l'arrestation du camarade Orzech. Il nous faut faire appel à nos contacts les plus haut placés et nous sommes prêts à réunir la somme d'argent nécessaire à sa libération. Les enjeux sont doubles : la tenue de la conférence nationale, mais surtout la survie du camarade Orzech.

Cela prendra beaucoup de temps, mais Orzech sera finalement libéré, malheureusement bien après la date prévue de la grande conférence. Nous pourrons, non sans mal, informer les délégués provinciaux de ne pas se rendre à Varsovie, en utilisant un système de messagerie en code. Seuls les camarades Mottel Kusznir, de Częstochowa, et Tankhum Frajnd, de Piotrków, ne recevront pas le message à temps et se rendront à Varsovie.

Comme d'habitude lors de mes séjours à Varsovie, je ne sors pas beaucoup et j'évite de trop voir mes camarades, pour des raisons de sécurité. Je reste à la maison, où règne une ambiance plutôt morose car mon frère Yossel, atteint du typhus, y est alité.

Pendant cette courte période, je ne me rends qu'à une réunion du Comité central et à deux rencontres chez des camarades, notamment chez Velvel Rozowski, membre du Comité central de la *Tsukunft* clandestine. Cette rencontre est particulièrement émouvante car mon proche ami, l'illustre camarade Yankel Mendelson, très malade à cette époque, y est accueilli avec un grand enthousiasme. Il a été l'un des premiers émissaires du *Bund*, parcourant le pays entier en train, en calèche ou, s'il le fallait, à pied. Il diffusait les journaux clandestins et assurait d'autres missions importantes.

Il a été arrêté par les Allemands dans la région de Lublin et battu sauvagement, à tel point qu'il s'est mis à cracher du sang. Les médecins ont diagnostiqué une atteinte sévère aux poumons et le Parti a alors décidé de l'envoyer au sanatorium d'Otwock¹. Une dizaine de camarades très proches se réunissent donc pour lui souhaiter un bon séjour, parmi lesquels Abrasza Blum et Lozer Klog, dirigeants du Parti. Mendelson, les yeux hagards et le visage blême, prend place en bout de table et les camarades lui adressent des paroles de sympathie.

1. De nos jours, ville de la voïvodie de Mazovie. Villégiature située à 24 km au sud-est de Varsovie, entourée de forêts. Elle compte avant la guerre entre 12 et 15 000 Juifs. [ndrc]

Lozer Klog.

(Celemski 1963)



Yankel, qu'on appelle affectueusement Yankelè, est un pur produit de la classe défavorisée de Varsovie. Son père, Shloymè le tailleur, était un vieux bundiste dévoué et actif. Yankelè, qui était animateur auprès de jeunes, parlait un langage très populaire, riche en expressions idiomatiques très pittoresques qu'on avait rarement l'occasion d'entendre. Il avait un véritable don pour trouver spontanément le bon mot, en toutes circonstances. Avant la guerre, il avait été un des meilleurs rédacteurs d'un journal pour la jeunesse du *Bund*, le *Yugent veker*¹, et certains de ses articles, souvent censurés par les autorités, lui avaient valu de passer un an et demi à la prison de Mokotów.

Au début de l'occupation nazie, le *Bund* l'a désigné comme émissaire dans la région de Lublin. C'est là qu'une patrouille allemande l'a fait descendre de la carriole d'un paysan et l'a roué de coups de crosse. Il est resté longtemps à terre, sans pouvoir bouger.

Les camarades lui rendent hommage en relatant tous ces événements.

Le dernier intervenant, Henekh Russ, un leader de l'organisation de jeunesse, dit en fin de discours qu'il faut vider l'appartement

1. Voir *supra*, page 49, note 3.

de Mendelson où se trouve un stock de journaux clandestins et les transférer ailleurs. Yankelè Mendelson, qui est resté sans parler pendant tous ces discours, l'interrompt. De sa voix faible, qui autrefois vibrait comme un clairon, il dit avec le peu de force qui lui reste, les mains tremblantes et le visage empourpré : « Vos discours sonnent comme un éloge funèbre. Je survivrai à Hitler ! Je suis d'accord pour me rendre à Otwock, mais seulement pour me refaire une santé et consacrer à nouveau tout mon temps et toute mon énergie au mouvement. » Il refuse qu'on enlève de chez lui le stock de littérature clandestine pendant son séjour au sanatorium. Sa femme prendra la responsabilité de gérer et de diffuser les documents. C'est seulement ainsi qu'il aura l'esprit tranquille, pendant ces quelques semaines de repos, en sachant qu'il est encore utile au mouvement.

Nous écoutons ses propos en silence. À la fin de son discours, il est épuisé et peut à peine respirer. Quand il a terminé, il reste assis, immobile. Nous lui promettons que nous ne récupérerons le stock de littérature que pendant le temps de son absence et qu'il reprendra ses responsabilités dès son retour.



Bernard Goldsztejn.

(Celemenski 1963)

Le lendemain matin, je me rends chez le camarade Bernard Goldsztejn, au 12 de la rue Nowolipie. Je passe son portail et frappe sur le mur dans l'escalier, comme nous en sommes convenus. La porte s'ouvre soudain et Goldsztejn sort en courant, son manteau sur le dos. Avant que je puisse lui dire un mot, il me lance un simple : « Celek, sauve-toi! Nos vies sont en danger. » Et en un instant, il disparaît de ma vue.

Je sors seul de l'immeuble à la hâte, mais décide de ne pas quitter le quartier avant de savoir ce qu'il se passe. Je me réfugie dans la cour d'un immeuble en face. Très rapidement, un groupe de gestapistes arrive en trombe sur les lieux et entre dans la loge du gardien de l'immeuble de Goldsztejn. Je me colle au mur et j'écoute, le cœur battant, craignant de voir bientôt Goldsztejn ressortir prisonnier, puisque je ne l'ai pas vu quitter l'immeuble. Dans la rue, des Juifs se sont rassemblés, anxieux de connaître l'issue de cette descente. L'attente me semble durer une éternité, je suis dans l'angoisse, mais une heure plus tard, les gestapistes ressortent de l'immeuble... sans Bernard!

Je me rends directement à la cantine du *Bund*, où je rencontre le camarade Lozer Klog et l'informe de la situation. L'évasion de Bernard a été assez spectaculaire, mais nous ne savons pas ce qu'est devenu le fugitif. Le lendemain, j'apprends comment il a pu échapper à ce guet-apens meurtrier. Quelques minutes avant mon arrivée, le concierge juif l'avait prévenu que deux jeunes Juifs cherchaient son nom dans le registre de l'immeuble. L'appartement était au nom de son frère, et il était évident que les deux fouineurs étaient des agents de la Gestapo.

Bernard avait alors décidé de prendre la fuite immédiatement et c'est ainsi que je l'avais croisé en arrivant chez lui. Il avait évité la sortie principale de l'immeuble, craignant que les agents de la Gestapo ne l'attendent devant. Il était passé par un trou dans une palissade donnant dans une cour avoisinante et avait gagné une autre rue. Les agents allaient laisser une convocation pour que Bernard se présente à la Gestapo. Le lendemain, ils arrêteront son neveu, bundiste lui aussi, et le tortureront à mort.

Le même jour, en rentrant chez moi, c'est une nouvelle tragédie qui m'attend. Mon frère Yossel, qui souffrait depuis plusieurs jours du typhus, est mort. Malgré les risques de contagion, la maison est remplie de proches, parmi lesquels toutes mes sœurs et de nombreux amis.

Les obsèques doivent avoir lieu le jour même. Est-ce que je vais pouvoir participer à ses funérailles, au risque d'être exposé à la vue de beaucoup de monde ? Je suis tellement bouleversé que je décide de faire fi du danger. Les responsables des pompes funèbres arrivent avant le soir, ainsi que des dizaines de personnes. Mon frère a vécu ces dernières années à Gąbin, et de nombreux bundistes de cette ville, vivant maintenant à Varsovie, viennent pour la cérémonie.

Derrière le corbillard marchent Khanè, la femme de Yossel (sœur de la poétesse Reyzel Żychlinski¹) et Leyè, leur fille unique. Suivent toute ma famille et les camarades de Gąbin. Je marche de l'autre côté du trottoir. Il y a beaucoup de cortèges de funérailles à cette époque et les passants ne prêtent pas attention aux personnes qui les suivent. En fait, mourir de mort naturelle fait presque des envieux parmi les Juifs.

Le cortège continue le long de la rue Gesia jusqu'à la porte du Ghetto. En effet, le cimetière juif est situé à l'extérieur, dans la rue Okopowa. Seuls les proches sont autorisés, par l'intermédiaire du bureau de Mottel Pinkert, à se rendre à l'enterrement. Avant que le corbillard atteigne la porte, je sors du Ghetto avec mes papiers aryens. Les autres doivent montrer leur laissez-passer aux deux policiers, le Juif et le Polonais, ainsi qu'au militaire allemand à la sortie du Ghetto, et les portes leur sont ouvertes. Le cheval démarre, le corbillard s'ébranle et la triste procession traverse la rue Okopowa avant d'entrer dans le cimetière.

Une autre fois, au cours de mon séjour dans le Ghetto, je me retrouve par hasard dans une réunion avec quelques jeunes bundistes

1. Auteure de six recueils de poésie en yiddish, née en 1910 à Gąbin (environ 100 km à l'ouest de Varsovie). Elle se réfugie en URSS pendant la guerre, revient en Pologne après, puis au terme de 3 ans à Paris, elle part vivre à New York et s'établit par la suite à Concord (Californie) où elle s'éteint en 2001. [ndrc]

venus de Łódź. Je cherche la fille de Yoyssef Morgentaler, ancien directeur du syndicat des travailleurs du textile de cette ville.

Il avait été arrêté par la Gestapo. On avait eu l'information (finalement fausse) que trois responsables bundistes de Łódź avaient été incarcérés à la prison de Cracovie : le D^r Alexander Margolis, Yoyssef Morgentaler et Hersh Meyer Zylberberg. Avec un camarade du *PPS*, nous nous étions rendus à la prison et nous avons soudoyé un fonctionnaire pour consulter les registres. Il n'en avait trouvé qu'un seul, du nom de Morgentaler.

Je me rends donc chez sa fille pour vérifier que son père est bien ce prisonnier et l'homme que nous recherchons. Au 48 de la rue Nowolipie, où elle vit avec son mari, Shloymè Paw, je rencontre d'autres camarades qui habitent à la même adresse, dont Yitskhok Sztybel et sa femme Ester Pressman, ainsi que Shimen Malinowski et sa femme Reyzel, Leybel Frydman et sa femme Manyè, de Łódź, et, également, Herman Kirszbojm et sa femme Ewa, de Kutno, activistes bundistes bien connus. Je me retrouve ainsi inopinément dans une sympathique réunion de camarades.

Shloymè Paw.

(Celemenski 1963)



Un peu plus tard, après la libération du camarade Maurycy Orzech, j'assiste à une réunion du Comité central du *Bund* clandestin au 24 de la rue Leszno, dans la demeure de Ruta Perenson. Je rencontre à mon arrivée les camarades Orzech, Abrasza Blum, Lozer Klog, Berek Sznajdmil et Sonia Nowogródzka. Bernard Goldsztejn est absent, car il doit rester caché et éviter de se montrer dehors.

Je fais un compte-rendu de mes visites dans les différentes villes de province, notamment celles dont le ghetto est déjà fermé, et des conditions de vie des Juifs qui y vivent. Quel que soit le récit, c'est toujours la même histoire qui revient : la terreur nazie devient de plus en plus prégnante et de nouvelles exactions sont commises chaque jour. Il est évident que l'objectif poursuivi est diabolique, mais il est difficile de comprendre sa logique ultime. Les contrôles s'intensifient sur les routes et le réseau ferroviaire, même pour les Polacks. En rendant compte des sections du *Bund* que j'ai visitées, je confirme que les conditions de vie sont de plus en plus difficiles à supporter dans ces différentes villes.

Malgré ce sombre tableau, il y a quand même quelques points positifs sur lesquels je mets l'accent : la distribution de notre presse clandestine, qui est très appréciée et permet de briser l'isolement des communautés, l'activité culturelle qui continue, l'abnégation et le dévouement qui sont toujours de mise, malgré le risque encouru. J'explique aussi comment j'ai distribué dans de nombreuses bourgades les 25 000 *złoty*s que j'avais reçus à Międzyrzec. Pour conclure, je précise : compte tenu des contrôles renforcés dans les trains et sur les routes, il ne va plus m'être possible de diffuser la littérature clandestine. Cela par mesure de sécurité pour moi, mais également pour celle de mes contacts.

Il est décidé lors de cette réunion que, désormais, je ne serai plus seul à m'occuper de cette diffusion. Maurycy Orzech est alors chargé de prendre contact avec le *PPS*, qui enverra un émissaire dans les différentes localités pour mettre les documents en lieu sûr, afin que je puisse les distribuer, sur place, un ou deux jours plus tard.



Presse clandestine du *Bund* et de la *Tsukunft*
 en yiddish et en polonais. (Celemenski 1963)

Lors de cette réunion, nous parlons également de l'importance de diffuser la presse clandestine à Varsovie. Ainsi, il est décidé que, chaque soir, à l'heure du couvre-feu, quand chacun sera rentré chez soi, dans chaque immeuble, un des locataires lira le journal aux autres résidents. Le nombre de journaux disponibles étant limité, il faut établir un roulement pour que le journal soit lu à des adresses déterminées à l'avance, rue par rue. Chaque sujet, chaque mot sera alors répété et débattu. Dans la grisaille qui règne au sein du Ghetto coupé du monde, ce rituel maintiendra un lien avec l'extérieur et sera une source d'espoir pour retrouver un jour le monde libre.

À Varsovie, comme ailleurs en Pologne dans de plus petites villes, on reçoit des colis de nourriture provenant d'Amérique et d'autres pays. Un comité d'aide du *Bund* réexpédie ces colis ou les fait livrer par des camarades aux plus nécessiteux.

À la fin de la réunion, nous dressons une liste des localités que je visiterai à nouveau, lors de ma prochaine tournée, pour apporter de l'aide, diffuser de la littérature et accomplir d'autres missions : Cześćchowa, Piotrków, Cracovie, Radom et Lublin. Il me faut juste attendre quelques jours à Varsovie, pour que le camarade Orzech puisse établir le contact avec une interlocutrice du PPS pour la diffusion de la presse clandestine.

J'ai toujours eu confiance en Orzech.

Je me souviens d'une fois où nous devions, tous les deux, quitter le Ghetto. C'était par la porte du jardin Krasiński¹, près des anciens marchés Nalewki. Près de cette entrée, il y avait une maison appartenant à des Polacks, avec un passage secret qu'empruntaient parfois, moyennant finance, des contrebandiers polonais et des Juifs. À la sortie, du côté aryen, se tenaient les inévitables *shmaltsovnikès*², qui vivaient du chantage qu'ils exerçaient sur les Juifs sortant du passage, en menaçant de les dénoncer. J'étais passé par la porte avec mes papiers aryens et Orzech par la maison.

Nous nous étions retrouvés à un arrêt de tram côté aryen. Un jeune Polonais, grand et blond, avec la dégaine typique d'un *shmaltsovnik*, nous avait interpellés : « Vous attendez le tram ? » Il s'attendait à ce que nous paniquions, puisque manifestement il savait que nous étions juifs. Orzech, gardant son calme habituel, avait toisé le jeune d'un regard méprisant et avait crié : « Police ! » en direction du policier polonais et du soldat allemand gardant la porte du Ghetto. Le *shmaltsovnik* s'était éclipsé aussitôt. J'avoue que, même avec les meilleurs papiers du monde et mon

1. « *Ogród Krasińskich* », en polonais. [ndt]

2. Au singulier, *shmaltsovnik*. Mot yiddish construit sur *shmalts*, « la graisse » : personne qui s'enrichit aux dépens des autres, en les détournant ou en menaçant de les dénoncer. S'écrit en polonais *szmalcownik* (pl. *szmalcowniki*), du mot *smalec*, « saindoux ». [ndt]
Ces maîtres chanteurs pullulaient surtout aux portes du Ghetto. Selon certains historiens, ils étaient au nombre de 3000-4000, parfois organisés en bandes. L'État clandestin polonais informa en mars 1943 que les *szmalcowniki* étaient passibles de la peine de mort mais le nombre de sentences exécutées fut faible et en général associé à la collaboration avec la Gestapo. Après la guerre, les autorités communistes inclurent le chantage dans les activités de « collaboration avec l'ennemi » et des milliers de maîtres chanteurs, à l'échelle de tout le pays, furent alors punis. [ndrc]

apparence polonaise, je me sentais toujours plus en sécurité du côté aryen avec Orzech que seul.

Ainsi, quelques jours plus tard, je suis convié chez le camarade Orzech du côté aryen. Je franchis la porte du Ghetto et sens la fraîcheur de l'air d'un beau jour de printemps. Les arbres dans les jardins sont en pleine floraison, contrastant avec les rues sombres et étouffantes du Ghetto. Je prends le tram en direction du quartier de Mokotów, pour me rendre rue Oko, dans la petite maison où vivent les Orzech et une autre famille. Je connais bien cette maison, j'ai eu l'occasion de venir souvent chez lui. Lors de ces visites, je lui apportais de la littérature et les dernières nouvelles du Ghetto, et je récupérais les articles qu'il avait écrits pour la presse clandestine du *Bund*, en yiddish et en polonais.

À l'entrée de la maison se tient une dame âgée, ayant l'allure d'une aristocrate polonaise. C'est Felicia, la femme de Noyekh, militant du *Bund* de longue date, connu sous le pseudonyme de Józef, et dont le vrai nom est Yekusiel Portnoy¹. Felicia fait partie des premiers membres juifs du parti socialiste. Sa fille, une auteure polonaise bien connue, Irena Krzywicka², vit aussi dans cette maison. Elles ont toutes deux le « type aryen » ; ce n'est pas le cas d'Orzech, petit et plutôt trapu, mais ses vêtements chics et son air déterminé lui permettent de ne pas dénoter avec les habitants de ce quartier. Le voyant ainsi devant sa maison, toujours calme et serein, j'admire son air tranquille.

Il me présente à la camarade Felicia et à sa fille et nous montons dans son appartement, au deuxième étage de cette maison élégante. Il sort d'une cachette un dossier de manuscrits qu'il me confie pour que je les transmette à Abrasza Blum. Il me dit que je dois prendre contact avec une militante du *PPS* qui transporte de la littérature

1. *Alias* Noyekh (1872-1941), leader du *Bund*. Il fut actif à Kaunas, où il publia le journal *Arbèter-Shtimè* (« La Voix des Travailleurs »), puis à Varsovie, où il entretenait des relations avec le Parti socialiste polonais (*Partia Socjalistyczna*, *PPS*), puis fit la coordination avec le *Bund* à New York. [ndt]

2. Née Goldberg (1899-1994), romancière et militante féministe. Sa mère, Felicia Barbanel, dentiste, épousera en secondes noces Portnoy, qui avait secouru les Goldberg en Sibérie. [ndt]

bundiste. Elle s'appelle Jadwiga Wiśniewska ; autrefois comédienne de théâtre, elle est devenue une activiste clandestine à temps plein. Elle vit dans une chambre de bonne, sous les toits, 19 rue Podwale, dans la vieille ville. Je dois immédiatement aller la voir, lui dire que je suis Czesław et préciser que c'est Orzech qui m'envoie.

Je prends un tram vers la vieille ville. En sortant du tram, je m'engage dans le dédale des petites rues anciennes, avec leurs nombreuses églises. Il est midi pile et les cloches sonnent à la volée.

J'arrive à l'entrée de son immeuble, monte au dernier étage et frappe à sa porte. Une jeune femme d'allure typiquement polonaise, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, ouvre la porte. Quand je lui dis que je suis Czesław, elle sourit chaleureusement et me prie d'entrer. Sa chambre, toute petite et propre, est extrêmement bien rangée. Derrière un rideau, il y a un point d'eau et un minuscule coin cuisine. Le maigre mobilier est soigné et en très bon état, avec deux petits lits bien faits dans les coins de la pièce. Jadwiga Wiśniewska a un visage agréable et parle posément, de manière un peu théâtrale. Après seulement quelques minutes de conversation, et bien que nous venions seulement de faire connaissance, nous nous apercevons que nous avons un point commun.

J'apprends que c'est elle qui a apporté les fonds du *PPS* à Wolbrom pour me libérer, quand j'avais été arrêté à Sosnowiec en essayant de franchir la frontière. C'est, pour nous deux, une magnifique découverte. Elle m'explique qu'elle a été engagée comme émissaire du *PPS* et que le Parti a loué pour elle cette pièce où elle vit avec une autre camarade. Je lui parle de mes difficultés à me loger à Varsovie et de mon problème pour sortir du Ghetto lorsque je suis obligé de prendre le train très tôt le matin. Elle me propose dans ces cas-là de venir loger chez elle la veille. La chambre est louée par le *Bund* et sera toujours à ma disposition.

Je lui explique la mission que le *Bund* veut lui confier et les villes où je dois aller. Je lui indique que je vais lui apporter de la littérature, une liste d'adresses avec les heures précises où elle doit se rendre.

Je repars et rentre directement au Ghetto. J'apporte à Abrasza Blum le dossier de manuscrits d'Orzech. Je lui fais part de ma

rencontre avec la femme polonaise qui va se charger de transporter notre littérature.

Deux jours plus tard, j'utilise pour la première fois le 19 rue Podwale, mais pour une mission complètement différente. À la suite de la capture par la Gestapo du jeune camarade Alter Bass, Abrasza Blum m'a demandé d'organiser le départ immédiat de Varsovie d'une camarade également recherchée, Władka Międo (de son vrai nom Feygelè Peltel¹). Quant au camarade Yankel Gruszka, également impliqué dans cet épisode, il a pu partir plus tôt de Varsovie pour se rendre à Zamość². On craint maintenant que la Gestapo ne vienne arrêter Władka chez elle.

Peltel Feygelè,
alias Władka.



-
1. Elle épousa Benjamin Międzyrzecki en 1944. Hironnelle du mouvement bundiste (1921-2012), héroïne qui passait constamment du Ghetto au côté « aryen ». La version yiddish de son livre a d'abord été publiée par l'*Arbeter Ring (Workmen's Circle)* de New York en 1948. La traduction américaine est parue sous le nom de Vladka Meed (le nom américain adopté de son mari B. Międzyrzecki), avec pour titre *On Both Sides of the Wall. Memoirs from the Warsaw Ghetto*, New York, Schocken Books, 1979. Cette édition a ensuite été rééditée en 1999 par *The United States Holocaust Museum* de Washington. [ndt]
 2. Aujourd'hui dans la voïvodie de Lublin, cette ville se situe au sud-est de Lublin (85 km) et Varsovie (250 km). Elle était pendant la guerre comprise dans le district de Lublin du Gouvernement général de Pologne. [ndrc]

Je me rends rue Nowolipie, où elle vit avec ses parents. Nous convenons qu'elle doit préparer sa valise pour se tenir prête à partir. Dans l'attente des papiers nécessaires pour quitter le Ghetto, il faut qu'elle se rende au 6^e étage du 19 rue Podwale, chez Jadwiga Wiśniewska, qui est prévenue de son arrivée. Elle doit dire qu'elle vient de la part de Czesław. Władka passera le temps nécessaire chez Jadwiga, qui l'emmènera à la gare pour prendre le train vers Zamość.

Quelques jours plus tard, je me rends à Zamość, pour rencontrer le camarade Gruszka, lui apporter un peu d'argent et les quelques bricoles dont il a besoin. J'arrive à Zamość l'après-midi et, quand il me voit, il me saute au cou, fou de joie. Quelques minutes plus tard, la camarade Władka nous rejoint.

Nous parlons jusque très tard dans la nuit. Je raconte tout ce que je sais sur la situation à Varsovie, et parle d'une lettre que le PPS a reçue de la part de la prison du Pawiak, où leurs camarades Norbert Barlicki et Stanisław Dubois ont partagé une cellule avec notre camarade Alter Bass. Ils admirent ce jeune bundiste pour le courage dont il fait preuve en résistant à la torture de la Gestapo, sans rien révéler.

Je n'oublierai jamais le moment où je donne à Gruszka le dernier numéro de notre journal de la jeunesse bundiste, *Yugent-Shtimè*. Ses yeux bruns s'illuminent et dévorent chaque lettre imprimée du document. Dans le Ghetto de Varsovie, il a été un des militants les plus actifs, et désormais il se retrouve coupé du mouvement, frustré et coincé sans pouvoir faire grand-chose. Il rejoindra Varsovie peu de temps après, avec Władka.

Pour ma mission suivante, à Varsovie, je prends contact avec Shmuel Wejc, le fabricant de brosses que j'ai vu à Tarnów. Je me rends chez lui, au 22 de la rue Franciszkańska, et son secrétaire me serre cordialement la main à mon arrivée.

- Bonjour, camarade Celemenski!
- Comment connaissez-vous mon nom? lui demandé-je.

Il me répond qu'il s'appelle Meyer Wolf Szeps, qu'il est bundiste et ancien membre de la *Kebilla* de Kalisz¹. Quand les Allemands ont occupé la ville, il a été pris en otage avec d'autres Juifs, et a été sauvagement battu. Puis il est parti, avec sa femme et ses deux enfants, à Varsovie. Il sait donc qui je suis. Nous établissons ainsi une relation suivie avec le camarade Szeps, qui nous aidera énormément en facilitant l'emploi de nos camarades dans les ateliers de brosses Wejc et dans les cuisines populaires que ce dernier finance.

Quelques minutes plus tard, Wejc sort de son bureau, accompagné de deux représentants du *Joint*, David Daniel Guzik et Yitskhok Giterman. Il me salue chaleureusement et je lui dis qu'Orzech veut le rencontrer.

« C'est vraiment bien que vous soyez passé maintenant, car je viens de promettre aux représentants du *Joint* une somme d'argent assez importante. Ils pourront ainsi en prélever une partie pour le camarade Orzech, qui saura l'utiliser. »

Shmuel Wejc avait été un camarade actif du *Bund* à Tarnów. Courant 1938, quand le régime hitlérien a chassé les Juifs polonais d'Allemagne, ils sont restés longtemps exilés à la ville frontalière de Zbąszyń². Un certain nombre d'entre eux ont réussi à partir pour Tarnów. Wejc les a alors engagés dans les ateliers de brosses de la ville, où ils ont pu apprendre le métier. Au début de la guerre, il a créé, associé à un Polonais cracovien, Julian Kudasiewicz, des fabriques de brosses, d'abord dans la région de Cracovie, puis à Varsovie. Compte tenu des bénéfices considérables qu'il a réalisés, Wejc est en mesure d'apporter une aide significative aux *Kehillès* juives de Tarnów, Bochnia et autres bourgades. À Tarnów, par exemple, il finance les deux soupes populaires du *Bund* et soutient également un hospice pour personnes âgées.

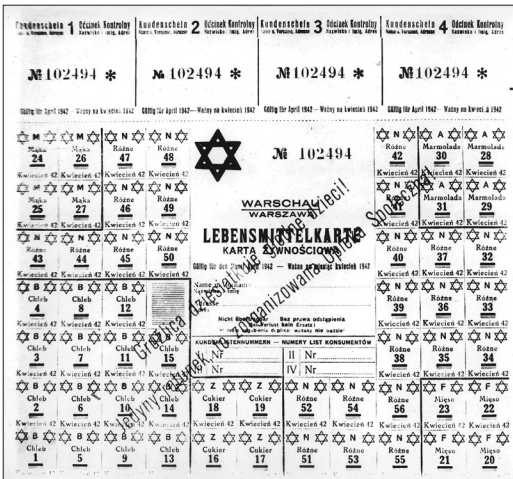
À Varsovie, il vient généreusement en aide à de nombreuses institutions, dont des maisons pour les jeunes et des cuisines populaires.

1. De nos jours, ville de la voïvodie de Grande-Pologne, à environ 230 km à l'ouest-sud-ouest de la capitale. Elle est comprise, pendant la Seconde Guerre mondiale, dans le territoire polonais annexé au *Reich*. [ndrc]

2. Se prononce, « zbonshine ». À 375 km environ à l'ouest de Varsovie, aujourd'hui dans la voïvodie de Grande-Pologne. [ndt]

Le sanatorium Vladimir Medem pour enfants de Miedzeszyn¹, non loin de Varsovie, et l'orphelinat *Dom Sierot*, dirigé par le D^r Janusz Korczak², bénéficient également de son soutien. Plus tard encore, il fournira des fonds pour l'achat d'armes, notamment aux futurs combattants du soulèvement du Ghetto de Varsovie, en 1943 : les ateliers de broisseurs seront alors parmi les principaux lieux de résistance armée. Comme il finance l'achat de matières premières pour les industries, il peut faire appel aux réseaux de contrebande pour faire parvenir de la nourriture auprès de la population juive. L'associé polonais de Shmuel, Julian Kudasiewicz, qui a une attitude positive à l'égard des Juifs, ne s'opposera jamais à ses initiatives. Le camarade Orzech va encore plusieurs fois recevoir de l'aide de sa part pour l'action clandestine du *Bund*.

Après la fin des hostilités, Shmuel Wejc s'installera en Argentine.



Carte d'alimentation du Ghetto de Varsovie, avril 1942.

1. Établissement pour les enfants juifs, créé et géré par le *Bund*. Créé en 1926 à Miedzeszyn (de nos jours quartier sud-est de Varsovie situé à environ 15 km du centre-ville), il a reçu le nom de Vladimir Medem (1879-1923), figure centrale du *Bund*, et a été dirigé de son ouverture à 1942 par Shloymè-Fayvish Gilinski (1888-1961). Le sanatorium a abrité un certain nombre de résistants bundistes pendant la guerre. [ndrc]
2. Pédagogue juif polonais de renommée internationale, de son vrai nom Henryk Goldszmit (1878-1942), auteur de plusieurs livres. *Dom Sierot* signifie « Maison des orphelins ». [ndt]

Notre premier revers important

Quelques jours après ma rencontre avec Jadwiga Wiśniewska, je lui apporte un premier paquet de journaux clandestins et lui communique les adresses de livraison à Piotrków, Częstochowa, Tomaszów, Radom et Cracovie. Il est convenu qu'elle se rendra dès le lendemain dans ces villes et que j'arriverai deux jours plus tard. Elle inscrit les adresses sur une fine feuille de papier, qu'elle met dans la petite boîte métallique où elle range ses rouges à lèvres.

Depuis longtemps émissaire clandestine du *PPS*, elle ne montre pas le moindre signe de nervosité. Je la quitte en lui donnant rendez-vous à Varsovie pour notre prochaine mission. Je couds dans mes vêtements l'argent que je dois distribuer dans les différentes villes. Je ne porte jamais de notes sur moi ; je fais tout de mémoire.

La veille du jour où je dois prendre le train, je sors du Ghetto afin de dormir chez Jadwiga Wiśniewska, 19 rue Podwale, où vit sa camarade Johanna Praga (épouse de Rafał Praga), elle aussi socialiste polonaise. Tôt le matin, dès la fin du couvre-feu, je quitte l'appartement. C'est un jour ensoleillé de juin 1941. Les trottoirs sont déjà remplis de passants. Je prends un tram vers le centre-ville, où l'on peut encore voir les dégâts des bombardements allemands.

À la gare, je prends un billet pour Częstochowa et monte dans la voiture une demi-heure avant le départ du train, déjà bondé de voyageurs, notamment de femmes qui font du « commerce » entre Varsovie et la province. Je trouve une place sur une banquette et

m'installe. Comme d'habitude, je fais semblant de roupiller, pour éviter tout bavardage. Malgré les apparences, je suis plus éveillé que tous les autres passagers et reste aux aguets.

Arrivé à Czeŝochowa, je me rends immédiatement chez le camarade Mottel Kusznr, où je suis accueilli par toute sa famille autour d'un bon verre de thé chaud. Si l'on s'en tient à ce qui était prévu, la camarade du *PPS* aurait déjà dû être passée avec le paquet de journaux. C'est quand Mottel me demande si je les ai que je réalise qu'il y a un problème. Étonné, je n'en souffle mot à Mottel, me disant qu'elle a dû rencontrer une difficulté d'ordre technique et qu'elle passera le jour même ou le lendemain. Cependant, je suis saisi intérieurement d'une grande inquiétude. Czeŝochowa était la deuxième ville sur la liste de Jadwiga Wiŝniewska et son passage était prévu pour la veille. Hélas ! Ce que je redoute va se confirmer. Pendant que nous prenons le thé, une fillette d'une dizaine d'années se présente à la porte, en larmes, terrorisée. Mottel Kusznr emmène la fille dans une pièce voisine et ressort quelques minutes plus tard, visiblement bouleversé, le teint blême. Il me fait signe de le suivre.

Dès que nous sommes seuls, il me dit, d'une voix émue, qu'il est arrivé une terrible tragédie. La fillette qui est venue est la fille de Reyzel et Moyshè Berkensztat, dépositaires de la bibliothèque clandestine du *Bund*. Elle lui a rapporté que des gestapistes sont venus en pleine nuit perquisitionner leur foyer. Ils ont renversé les meubles, arraché le parquet, défoncé les murs et jeté les livres de la bibliothèque par terre. Ils n'ont eu de cesse de leur demander où était cachée la littérature venue de Varsovie, ont passé à tabac ses parents et les ont emmenés au quartier général de la Gestapo. En entendant ce que la fillette a raconté, je n'ai plus aucun doute : notre contact, Wiŝniewska, a été prise et l'on a retrouvé sur elle les adresses de nos livraisons.

J'explique alors les conséquences à Kusznr et lui dis qu'il faut tout de suite aller voir le camarade Liber Brener, qui est le prochain contact sur la liste. Il faut que tous les deux, Kusznr et Brener¹, quittent immédiatement la ville. Nous nous retrouvons quelques minutes plus tard dans le jardin d'un ami et je répète que notre émissaire polonaise

1. Liber Brener resta en Pologne après la guerre, puis émigra en Israël en 1958. [ndt]

est tombée et que la Gestapo va mener une poursuite sans merci des militants bundistes. Ils me répondent tous les deux qu'il est hors de question pour eux de quitter la ville, car ils sont les principaux dirigeants de la section d'aide à la jeunesse du *TOZ* et que le destin de centaines d'enfants dépend d'eux. De plus, leur départ provoquerait une panique dans notre mouvement. Par précaution, ils vont vivre ailleurs pendant quelques jours et décideront plus tard de la conduite à tenir. Nous nous saluons et je pars rapidement vers la gare.

Je prends le train pour Piotrków. Arrivé à destination, je me dirige vers la *Kehilla* quand j'entends quelqu'un m'interpeller à haute voix : « Celek, entre sous le porche. » Je me retourne et vois devant moi la jeune militante de la *Tsukunft*, Malkè Blumsztejn¹, qui me prend par le bras et m'emmène de force dans la cour d'un immeuble. Elle me dit d'emblée : « Sauve-toi, tu es recherché! »

Malkè/Myriam Blumsztejn
(Maria Migus). (Celemenski 1963)



Elle est paniquée et hors d'haleine; elle me raconte, non sans émotion, le drame qui a eu lieu. Deux jours plus tôt, une femme,

1. Plus tard, lorsqu'elle vécut à Paris sous le nom de Maria Migus, elle fut membre active du *Bund* et du Centre Vladimir-Medem. [ndt]

portant les traces d'un passage à tabac, s'est présentée à la *Kehilla* et a raconté qu'elle et son mari, arrivés récemment de Varsovie à Piotrków et munis d'autorisations en règle, ont été arrêtés à la gare, dont le bâtiment était bouclé. Lors du contrôle, un gestapiste leur a montré une valise remplie de publications illégales en polonais et en yiddish, demandant si elle leur appartenait. Quand elle a répondu que la valise n'était pas la leur, elle a été sauvagement battue. Elle s'est alors souvenue que cette valise appartenait à une femme chrétienne, en indiquant Wiśniewska.

Celle-ci, sans se démonter, a nié et déclaré qu'elle était comédienne, en tournée. Le gestapiste a sorti de la valise un rouge à lèvres dont la couleur correspondait à celle de ses lèvres. Dans cet étui, il y avait aussi une petite feuille avec des adresses. Elle a alors reconnu que cette valise était bien la sienne et la femme juive, aussitôt relâchée, est immédiatement partie à la *Kehilla* pour faire part de l'incident. Toute la ville a alors su que l'émissaire du *Bund* était tombée.

Compte tenu de ces faits, je comprends qu'il n'y a pas un instant à perdre. J'appelle un fiacre et lui demande de m'emmener à la gare de Piotrków. Le départ du train en direction de Varsovie n'est prévu que quatre heures plus tard. Je n'ose ni rester à la gare ni repartir en ville.

Je vois un restaurant sur lequel est indiqué « *Nur für Volksdeutschen* » (« Réservé aux Allemands ethniques »). Il me semble que c'est le seul endroit où je ne croiserai pas de Juifs. Le temps d'attente me paraît interminable. Je pense que ce sont les quatre heures les plus longues de ma vie. Je commande une bière et je la bois lentement comme si de rien n'était, mais intérieurement je suis habité par une tempête d'émotions. J'imagine les arrestations qui vont avoir lieu dans les différentes villes de son itinéraire, mais je n'ai d'autre choix que de rester impassible.

Finalement, je regagne la gare et achète un billet de première classe afin d'être plus tranquille. En quittant le guichet, j'aperçois Wiśniewska accompagnée d'un gestapiste de haute taille, habillé en civil. Je détourne la tête tout en l'observant du coin de l'œil, pour m'assurer de ne pas être dans la même voiture. En passant devant un miroir, je remarque à quel point j'ai blêmi de peur et je me pince les joues pour retrouver un peu de couleur et ne pas attirer l'attention. Je vois l'homme

qui l'accompagne passer le contrôle avec elle, alors je fais un détour pour gagner le quai par derrière, mais je la perds de vue. Je monte dans la voiture de première, qui est pratiquement vide. Pendant tout le voyage, je garde mon front brûlant collé contre la vitre.

C'est le premier échec important de notre travail clandestin, dont on peut craindre les pires conséquences. La Gestapo possède désormais non seulement notre littérature, mais aussi les adresses de camarades dans de nombreuses villes. Bien sûr, je ne peux m'empêcher de me demander comment notre émissaire va se comporter pendant les interrogatoires. Elle a les coordonnées de Maurycy Orzech à Varsovie et je me demande si elles sont déjà tombées entre les mains de la Gestapo.

Quand le train arrive à la gare de Varsovie, je me précipite sur le quai, sans regarder autour de moi. Je prends le tram vers la porte la plus proche du Ghetto. Une fois arrivé dans le Ghetto, je me rends à la maison de mon ami le plus cher, Yisroel Grylak, et de sa femme, Gitelè (née Kupersztein), au 9 de la rue Lubeckiego. Ils sont chez eux et je dis à Yisroel : « Il faut absolument aller chercher le camarade Abrasza Blum. C'est urgent. »

Yisroel et Gitelè Grylak avec
Yehoshua Perle (à dr.).

(Celemenski 1963)



Une heure plus tard, ils reviennent tous les deux. Je les informe de l'arrestation de notre émissaire à Piotrków et de celles de nos camarades Berkensztat à Częstochowa. Abrasza se rembrunit : « Les conséquences sont bien plus graves que tu ne le penses, me dit-il. La Gestapo ne se contentera pas d'arrêter les personnes sur la liste. Ils pourront maintenant initier des actions sanglantes contre le *Bund* dans tout le pays. »

Il nous dit qu'il va prendre contact avec Orzech et reviendra nous voir dès le lendemain. Je ne peux dormir de la nuit, attendant avec angoisse que le matin arrive.

Abrasza revient le lendemain vers 10 heures. Il a eu, par le *PPS*, des nouvelles de l'émissaire et d'Orzech. Elle a maintenu que, comédienne au chômage, elle a accepté, pour gagner un peu d'argent, de transporter de la littérature pour un certain Czesław, mais sans savoir où c'était imprimé, ni à qui c'était destiné. L'agent de la Gestapo a alors ramené Jadwiga Wiśniewska chez elle, au 19 de la rue Podwale, afin d'attendre le mystérieux Czesław. En arrivant chez elle, ils sont tombés sur sa colocataire, Johanna. Cette dernière a aussitôt compris la situation et prétendu être une simple femme de ménage, de passage. Elle a pu ainsi s'échapper et informer le *PPS* que Wiśniewska n'avait dénoncé personne.

Deux jours plus tard, le *PPS* envoie quelqu'un chez elle, se présentant comme vendeur de cosmétiques. Il trouve l'agent de la Gestapo, toujours présent dans l'attente de Czesław. Cinq jours plus tard, elle sera transportée au camp de concentration d'Auschwitz. Jadwiga Wiśniewska survivra à la guerre et sera vue, après la Libération, à Białystok.

Quand Abrasza m'informe que notre émissaire n'a pas dénoncé Orzech, je ressens un énorme soulagement. Il est clair que, désormais, je dois me cacher, ne plus voyager en province et éviter les rues de Varsovie où je peux être reconnu par des agents juifs de la Gestapo. Je ne peux rester vivre dans la pièce unique du camarade Yisroel Grylak et de sa femme. Il m'emmène le lendemain chez un de ses cousins, 4 rue Franciszkańska, où je peux rester plusieurs jours.

Évidemment, il n'est pas question d'aller voir ma famille, ni même de leur dire que je suis à Varsovie. Il n'est pas possible de rester trop longtemps rue Franciszkańska, qui est très proche d'une porte du Ghetto. Dès la première nuit, j'entends le bruit des bottes et les voix menaçantes de la police. Je suis convaincu qu'ils viennent me chercher. Il s'avère que ces bruits proviennent de policiers juifs et polonais qui pourchassent des contrebandiers. Quand Yisroel Grylak vient me voir quelques jours plus tard, je lui demande de me trouver un endroit où personne ne me connaît et où la police ne fait pas de descentes quotidiennes.

Deux jours plus tard, il peut me reloger au 69 rue Pawia, avec une femme qui y vit avec sa petite fille dans deux pièces. On lui dit que je viens d'arriver de province et que je n'ai pas d'autorisation pour circuler en ville. Elle ne pose pas de questions et je peux rester chez elle pendant plusieurs mois et garder le contact avec le mouvement et mes camarades.

Il y a chez elle une machine à écrire yiddish qu'on utilise pour produire les copies carbonées de convocations à nos réunions. De temps en temps, les camarades Henekh Russ et Leyb Szpichler viennent taper ces documents chez elle. Ils me donnent régulièrement des nouvelles du Ghetto et m'expliquent que le mari de ma logeuse, Moyshè Cendorf, compositeur-typographe qui a longtemps mis en page le journal quotidien du *Bund*, la *Folks-Tsaytung*, est désormais exilé du côté soviétique de la Pologne occupée.

Dès mon retour à Varsovie à la suite du revers de Piotrków, le Comité central tente de prévenir, partout en Pologne, les personnes qui figuraient sur la liste de notre émissaire. Les contacts sont établis par l'intermédiaire de la camarade Klara Zachariasz, de Tomaszów, qui se rend dans les différentes villes et qui entre en contact avec des représentants du *Joint* et du *Żytos*. C'est ainsi que nous apprenons que la Gestapo a procédé à des arrestations dans toutes les villes mentionnées sur la liste. Un grand nombre de nos camarades ont été arrêtés, souvent les plus actifs. Ils ont été torturés et tués, mais aucun d'entre eux n'a flanché. Ils n'ont dénoncé personne, épargnant ainsi à d'autres de subir leur sort.

Moyshè Glazer se trouve être parmi les camarades arrêtés à Cracovie. Quand la Gestapo vient le prendre, sa femme est gravement malade et n'est donc pas arrêtée. Moyshè est emmené à la sinistre prison de Montelupich, connue sous le nom de la « Maison de la mort », où les nazis commettent leur sinistre besogne. Nous savons que notre camarade est perdu, mais nous mettons tout en œuvre pour le sauver. Le *Żytos* de Cracovie nous fait savoir, par l'intermédiaire du camarade David Klin à Varsovie, que la Gestapo serait éventuellement prête à le libérer pour une importante somme d'argent.



David Klin, *alias* Bronisław Marczak, son épouse Franciszka, et leur fils Bronisław, au début de la Seconde Guerre mondiale à Varsovie, septembre 1939.

Klin part immédiatement à Cracovie où il apprend de la femme du détenu, la camarade Ruzska, qu'un policier polonais lui offre la possibilité de rendre visite à son mari, moyennant 10 000 *złoty*s. C'est une somme énorme pour une simple visite, mais nous acceptons, étant prêts à tout pour l'aider. Après avoir payé la rançon, la camarade est emmenée dans un long couloir de prison, elle entend une clé ouvrir une serrure et quelqu'un amène son mari pour qu'elle puisse le voir.

Elle a du mal à le reconnaître, il se tient à peine debout, le visage déformé par ses blessures. Elle lui dit, en le voyant : « Tiens bon. Tout va s'arranger. » Il réussit à se redresser et son visage s'illumine. Sa femme est immédiatement raccompagnée à la sortie. Quelque temps plus tard, il est envoyé à Oświęcim/Auschwitz. Par la suite, sa femme recevra un colis contenant ses affaires, accompagné d'une lettre officielle de la chancellerie lui annonçant : « Votre époux est décédé. Nous vous renvoyons ses effets personnels. »

L'organisation la plus durement touchée par l'arrestation de notre émissaire est celle de Piotrków. De très nombreux camarades sont arrêtés; seuls Yitskhok Samsonowicz et Leybel Kimelman réussirent à s'échapper. Tous les camarades arrêtés sont effroyablement torturés dans la prison de Piotrków. La Gestapo exige d'eux qu'ils divulguent leurs contacts à Varsovie et qu'ils lui donnent d'autres informations sur le mouvement clandestin.

Parallèlement, la camarade Ester Wolfsztejn, secrétaire de la *Tsukunft* et femme de Meyer Bogdanski, est arrêtée. C'est une femme toute menue et délicate. Lors de leur perquisition, les gestapistes arrachent les planches du parquet de leur maison et l'emmènent en prison. Nous sommes convaincus qu'elle va craquer face aux tortures physiques et morales qui l'attendent. Mais, en dépit de sa faible constitution, elle fera preuve d'une force et d'un courage exceptionnels. Elle ne cédera pas et les nazis finiront par l'assassiner.

L'un des militants majeurs du *Bund*, le camarade Jakub Ruven Berliner, a réussi à se cacher. La Gestapo menace alors de déporter toute la population de Piotrków s'il ne se rend pas. L'émotion est à son comble dans toute la ville. Les Juifs les plus craintifs pensent qu'il doit se dénoncer pour les épargner. C'est l'une des figures les plus aimées de la ville et ils attendent de lui qu'il ne les expose pas au pire. Conscient de la menace nazie mettant en jeu la « responsabilité collective », il n'hésite pas à se rendre, bien qu'il sache que la torture et la mort l'attendent.

Qu'il puisse être la cause d'un châtement collectif est inconcevable pour lui, il demande donc à un policier juif de l'emmener à

la Gestapo. Berliner fait face à ce qui sera son dernier chemin avec une extraordinaire sérénité. Son sacrifice volontaire est l'aboutissement d'une vie héroïque dévouée à l'humanité. C'est un homme d'une intégrité sans faille et au cœur pur comme le cristal, un socialiste toujours prêt à aider les autres.



Jakub/Yankev Ruven Berliner.

(Celemenski 1963)

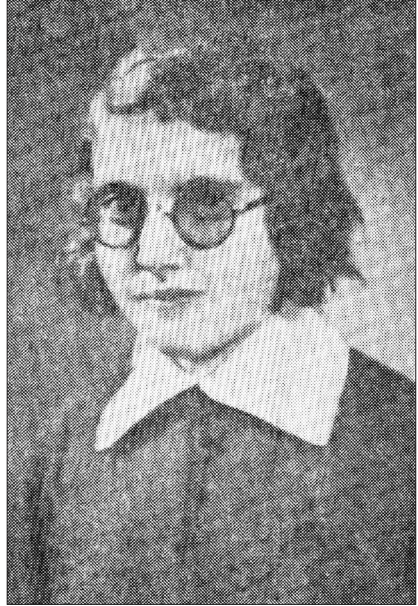
Dès qu'il se rend, il dit au chef de la Gestapo : « Je suis bundiste, je suis un socialiste juif et c'est pour cela que je suis prêt à donner ma vie. » Dans une dernière lettre qu'il peut envoyer de sa cellule avant d'être déporté, il écrit : « Je vous dis adieu, chers camarades. Nous mourons au nom de la Vérité. Continuez notre combat! »

Vont périr en martyrs, avec Ester Wolfsztejn et Jakub Ruven Berliner, les onze camarades Avrom Wajs'hof, Zalmen Tenenberg, Moric Mayerowicz, Zygmunt Staszewski, Moyshe Adler, Szayé Wajngarten, Yekhiel Kszak, Myriam et Tankhum Frajnd, Shmuel Zajten et Yekhiel Fisz. Ils seront torturés pendant plus de

deux mois à la prison de Piotrków et, le 13 septembre 1941, ces militants du *Bund* seront déportés au camp d'Auschwitz, où ils trouveront tous la mort.

Ester Wolfsztejn.

(Celemenski 1963)



19. מאסן־דעפארטאציעס און טאטאלע אויסמארדונג

איבער אַ יאָר ציט בין איך געווען אין ווארשעווער געטא. צוליבן דורכפאל אין יוני 1941 האָב איך מער נישט געקענט פאַרן אין די פראָווינג־שטעט ווי אַ שליה פון צ. ק. כ'האָב אויך נישט געטאַרט זיך באַווייזן אויף די גאַסן פון געטאָ, ווייל די געשטאַפּט האָט מיך געזוכט. בין איך דעריבער געווען פאַרשפאַרט אין מנין באַהעלטעניש און אַרויס פון דאָרט בלויז דעמאָלט, ווען כ'האָב געמוזט טוישן מנין וואוינ־אַרט. איין אויסנאַם איז געווען. מנין 73־יאָריקער פאַטער און די משפּחה האָבן פאַרלאַנגט אַז איך זאָל אין די אָונט־שעהן קומען צו מנין שוועסטער חיה. זי האָט גע־אַרבעט אין קאַפּעראַטיוו אויף נאַלעווקעס 34. גראָד איז אין יענעם אָונט אַהין אַריינגעקומען אַ יודישער יונגערמאַן עפעס קויפּן. דערביי האָט ער אַ פּרעג געטון מנין שוועסטער צי איך בין איר מאַן (מנין שוועסטער איז געווען באַקאַנט ווי חיה צעלעמענסקי). זי האָט געענטפּערט, אַז איר מאַן געפינט זיך איצט אין רוסלאַנד און ער הייסט עזרא גאַרבאַוויניק. בעת זייער געשפּרעך האָב איך זיך אַרענגערעוּקט הינטער אַ ווענטל פון געוועלב און כּיבין אַרויס דורך אַ הינטער־טיר.

שפּעטער האָבן מיר זיך דערוואוסט, אַז דער יונגערמאַן איז געווען בנים הויז־וועכטער און זיך נאַכגעפּרעגט אויף איינעם יעקב־צעלעמענסקי. די יידישע אַגענטן פון דער געשטאַפּט האָבן באַקומען אַ מעלדונג אויסצו־געפינען מנין אַדרעס. דער חבֿר לייב שפּיכלער האָט מיר דערציילט אַז דער יונגערמאַן וואָס האָט זיך געפּרעגט אויף מיר בני מנין שוועסטער, איז אַ ברודער פון זשאַנדצע פון נאַלעווקעס 32. ער קומט אָפט אויף נאַלעווקעס 17 אין אַ געוועלב פון אַ בעקער־זיין, וואו זיין פּלה אַרבעט. שפּיכלער האָט מיר אויך געזאָגט, אַז ס'איז אויסגעטיילט געוואָרן אַ גרופּע פון פינף חבֿרים, וואָס האָט די אויפגאַבע אים צו ליקוידירן. דער סוף פון דעם יונגענמאַן איז געווען דער זעלבער, ווי פון אַ סך אַנדערע יידישע געשטאַפּט־זעס. מיט אַ קורצער צייט שפּעטער האָט די געשטאַפּט אַליין אים דערשאָסן. ס'איז געווען פאַר מיר אַ פּינגלעך יאָר. כ'האָב גוט געוואוסט

Déportations de masse et génocide

En raison de notre revers de juin 1941, il me faut passer plus d'un an dans le Ghetto de Varsovie. Je ne peux plus aller en province ni même sortir dans les rues du Ghetto, ni participer aux réunions du Comité central du *Bund*, car la Gestapo me recherche activement. Je suis donc coincé dans ma planque et je ne me déplace que pour en changer. Je fais une exception cependant quand mon père, âgé de 73 ans, et ma famille me demandent d'aller voir ma sœur Khayè un soir dans la coopérative où elle travaille, au 34 de la rue Nalewki.

Juste ce soir-là, un jeune Juif vient faire des achats à la coopérative. Il demande à ma sœur, qui est connue sous le nom de Khayè Celemenski, si je suis son mari. Elle répond que son mari s'appelle Ezra Garbownik et qu'il est actuellement en Russie. Pendant cette conversation, je m'éclipse, en passant par une porte à l'arrière.

Plus tard, nous apprendrons que ce jeune homme était allé voir le concierge de mon immeuble et avait demandé un certain Yankev Celemenski. J'en conclurai que des agents juifs de la Gestapo avaient trouvé mon adresse.

Le camarade Leyb Szpichler m'expliquera que l'homme que j'ai vu à la boutique de ma sœur est le frère du syndic du 32 de la rue Nalewki et qu'il vient souvent dans une boulangerie où travaille sa fiancée, au 17 de cette même rue. Szpichler me dira aussi qu'un groupe de cinq camarades s'est constitué pour le liquider. Il aura cependant une fin identique à celle d'un grand nombre de

collaborateurs gestapistes juifs : quelque temps plus tard, la Gestapo se chargera elle-même de le fusiller.

C'est pour moi une année de grande souffrance. Je suis informé de ce qu'est la vie du Ghetto de Varsovie. Les camarades Henekh Russ et Leyb Szpichler viennent souvent me voir dans ma cachette chez Madame Cendorf, au 69 de la rue Pawia, puisque c'est là qu'ils composent les numéros du journal de jeunesse clandestin, *Yugent-Shtimè*. Ils me racontent ce qu'il se passe en dehors des quatre murs de ma chambre. Je me sens comme un lion en cage. Leur courage et leur dévouement sont pour moi un poids sur la conscience. Je ne peux me résoudre à l'idée de ne pouvoir rien faire pour le mouvement clandestin en des moments aussi épouvantables.

Le désarroi devient de plus en plus grand au sein du Ghetto et l'étau ne cesse de se resserrer. C'est à ce moment-là, un vendredi dans la nuit du 17 au 18 avril 1942, que va avoir lieu la « Nuit sanglante ». Cette nuit-là, la Gestapo arrache des dizaines de personnes à leurs foyers et les emmène dans la rue, où elles sont abattues sur-le-champ. Toutes ont été soigneusement sélectionnées selon un plan bien élaboré. Plusieurs bundistes sont au nombre de ces victimes, parmi lesquelles le relieur Moyshe Lerukh et son fils, le coiffeur Moyshe Goldberg et sa femme, et les compositeurs-typographes Peysekh Cukierman et Moyshe Szklar. Ce dernier est d'abord emmené au QG de la Gestapo, avant d'être sauvagement torturé puis abattu. De nombreux autres bundistes, qui ont fui leur domicile avant que les gestapistes ne viennent les chercher, arrivent à échapper à cette rafle¹.

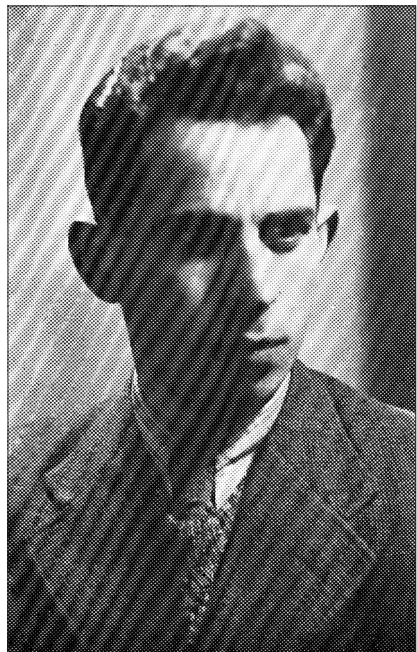
1. « La «Nuit sanglante» d'avril 1942 vise à décapiter la résistance au sein du ghetto. Cinquante deux personnes (le document [Liste des personnes assassinées dans la nuit du 17 au 18 avril 1942. Tapuscrit en polonais. Institut historique juif de Varsovie, ARG II/0158] n'en mentionne que 48) sont abattues à leur domicile, devant la porte de leur immeuble ou dans les rues par des commandos de la Gestapo et des SS. Il s'agit pour la plupart de dirigeants politiques et de responsables de la presse clandestine ou d'organisations d'entraide. Parmi les victimes figure Menachem Linder, économiste, responsable du département statistique de l'Entraide sociale juive, *Żydowska Samopomoc Społeczna* (ŻSS), membre fondateur d'*OyNEG Szabbos*, qui a réuni les données statistiques concernant la population du ghetto de septembre 1939 à septembre 1941, conservées dans les Archives. » Extrait du site Internet du Mémorial de la Shoah de Paris consacré à l'exposition qu'il a organisée : « Les Archives clandestines du ghetto de Varsovie » (15 décembre 2006-29 avril 2007) <http://www.memorialdelashoah.com/upload/mini-sites/ringelblum/shoah/documents/12.htm>. [ndrc]

Le samedi matin, ma sœur Beylè, seule personne de la famille à connaître mon adresse, vient me voir. J'ai un coup au cœur en la voyant si tôt, je sens que quelque chose d'effroyable vient d'avoir lieu. Elle est blême, on dirait un fantôme. Ses grands yeux lui sortent de la tête et elle tremble de tout son corps. Elle arrive enfin à me raconter qu'à minuit des gestapistes, accompagnés de policiers juifs, ont effectué une descente chez notre sœur Khayè, au 34 de la rue Nalewki. Ils ont fouillé sa maison, braqué une arme sur sa tempe et exigé qu'elle révèle où se trouvait « Jakub » Celemenski, comme ils disaient. Elle a conservé son calme et leur a dit que son frère Jakub était parti en Russie au début de la guerre et qu'elle n'en savait pas davantage.

Les gestapistes sont partis en menaçant de tuer toute ma famille si jamais ils me retrouvaient. Beylè me raconte qu'en venant chez moi elle a vu en chemin de nombreux Juifs criblés de balles, parmi lesquels des femmes et des enfants, abattus devant leur porte. Le soir même, Henekh Russ vient me voir pour m'informer des événements de la nuit précédente.

Henekh Russ.

(Celemenski 1963)



Plusieurs camarades ont pu se sauver grâce au camarade Orzech, installé du côté aryen et qui a pu les avertir. Il a informé le camarade David Klin par téléphone que des rafles étaient prévues dans le Ghetto dans la nuit à venir, information de source fiable obtenue par la résistance juive. Klin a alerté immédiatement la camarade Sonia Nowogródzka afin qu'elle prévienne le maximum de camarades de ne pas passer la nuit chez eux.

Ces exécutions, qui ont eu lieu de nuit, perturbent beaucoup le moral de nos troupes ; personne n'avait encore imaginé l'assassinat de centaines de Juifs en une seule nuit. La Gestapo a clairement cherché à briser le mouvement de résistance, en se concentrant sur les activistes de la presse clandestine, en particulier les imprimeurs et d'autres personnes impliquées dans la production de la presse interdite. Après cette nuit-là, le président du *Judenrat*, Adam Czerniaków, dit à notre camarade Maurycy Orzech que les exécutions continueront si l'on persiste à éditer la presse clandestine. Orzech rétorque que, selon des informations obtenues de plusieurs sources, les occupants allemands ayant élaboré un plan pour assassiner tous les Juifs, cesser d'éditer la presse clandestine ne changera rien. Au contraire, ces journaux apportent de l'aide aux Juifs ; c'est grâce à cela que ces derniers sont informés des intentions allemandes, et cela les renforce dans leur volonté de résister. Le Comité central discutera de la proposition de Czerniaków et la rejettera.

Au cours des trois mois qui suivent, cette nuit épouvantable va se répéter plusieurs fois : de nombreuses personnes sont tirées de leur lit et abattues dans la rue. La terreur s'étend, même le jour, et notre sort devient de plus en plus tragique dans toutes les villes où nous vivons. Nous savions déjà que des Juifs étaient gazés dans les camps de la mort de Chelmno¹ et Belżec² et que d'autres étaient fusillés

1. Kulm, en allemand, est le premier camp d'extermination nazi destiné à l'assassinat des Juifs par le gaz. Trois camions-chambres à gaz fonctionnaient au monoxyde de carbone de moteurs Diesel. La plus grande pouvait assassiner 150 personnes à la fois. Situé dans le village polonais de Chelmno, à 60 kilomètres au nord-ouest de Łódź, ce camp a été utilisé de décembre 1941 à septembre 1942, puis en juin et juillet 1944, faisant entre 150 000 et 400 000 victimes, essentiellement des Juifs originaires du *Warthegau*. [ndrc]

2. Voir *supra*, page 132, note 1.

en masse dans de nombreux autres lieux. Nous savons maintenant qu'il en est de même pour la plus grande ville juive, Varsovie.



Le président du *Judenrat* de Varsovie, Adam Czerniaków (au centre), et des policiers du Ghetto, 1942.
Photographie de la propagande allemande.

Les premières rumeurs de déportations sont porteuses d'histoires invraisemblables. On entend dire que le gouverneur général, Hans Frank, a reçu l'ordre d'organiser des camps de travail pour les Juifs en bonne santé et de liquider le Ghetto. L'angoisse et la crainte augmentent à Varsovie, mais en même temps, pour chaque annonce ou rumeur alarmante, les Juifs imaginent aussi des variantes optimistes, lesquelles sont aussi consistantes que le vent ou la fumée. En revanche, la réalité est bel et bien faite de larmes, de sang et de cendres.

Les rumeurs se confirment quand des affiches apparaissent sur les murs du Ghetto annonçant des déportations vers des camps de travail. Les premières ont lieu à partir du 22 juillet 1942. Au départ, on croit que seuls les gens sans emploi seront concernés. Cela provoque parmi la population une recherche effrénée pour obtenir des cartes de travail et autres documents auprès de différentes institutions. Pris dans cette panique, j'obtiens un permis indiquant que je travaille à la

cuisine populaire du 68 de la rue Nowolipie, dirigée par la camarade Bashè Buks. Abrasza Blum y est aussi inscrit en tant qu'employé.

Tôt le matin, un beau jour ensoleillé du mois de juillet, je suis allongé à moitié endormi sur mon lit dans l'appartement d'Aryé (Dovid Leyb Najmark) au 23 de la rue Bonifraterska, ma dernière cachette dans le Ghetto avant la déportation. Même s'il est encore très tôt, plus personne ne dort. La femme du camarade Najmark et son fils, Moyschè, sont dans la chambre d'à-côté. J'entends des chuchotements à travers le mur.

Quelques jours auparavant, les Allemands ont démarré les grandes opérations des déportations de Varsovie. Les bourreaux ont envahi le Ghetto : Allemands, Ukrainiens, Lettons... Les Juifs du Ghetto ont été emmenés de force en passant par les rues Dzika et Stawki vers une place de rassemblement. J'entends alors pour la première fois ce terme maudit : *Umschlagplatz*¹.

Au sein de notre petit logement et dans tout l'immeuble, je ressens immédiatement une anxiété très particulière. Tout le monde se demande ce qu'il va se passer pendant la journée à venir, sur qui le destin va s'acharner. Je retrouve la carte de travail que j'ai pu obtenir et qui est synonyme, au moins au début, d'une exemption de déportation. Il est vrai que les SS ne prennent pas de personnes ayant un emploi, mais ce n'est en rien une garantie de survie. Le jeune Moyschè Najmark, qui travaille dans les usines *Többens*, 10 rue Prosta, a raconté que le contremaître allemand de l'atelier, Jan, lui avait dit qu'on allait déporter 60 000 Juifs vers des provinces de l'Est pour travailler, mais qu'il ne permettrait pas qu'on lui enlève ses Juifs.

Nous sommes déjà au courant des déportations de masse vers Chelmno et Belżec, comme je l'ai déjà dit, et nous savons aussi comment se déroulent ces opérations. Mais, encore une fois, les Juifs de Varsovie continuent de se bercer d'illusions, pensant qu'ils vont être épargnés, bien que nous ayons sonné l'alarme dans la presse clandestine. Au début, les SS ne prenaient que ceux qui n'avaient pas de carte de travail. Mais désormais, tout le monde est menacé de déportation :

1. En allemand, « place de transbordement ». Lieu de rassemblement des Juifs du Ghetto de Varsovie pour le tri et la déportation situé à l'intersection des deux rues Dzika et Stawki, et face aux quais de départ des voies ferrées, au nord du Ghetto. Voir *supra* le plan du Ghetto, page 91. [ndrc]



Habitants du Ghetto de Varsovie sur l'*Umschlagplatz* après une rafle, été 1942. Photographie de la propagande allemande.



Embarquement à l'*Umschlagplatz* des habitants du Ghetto dans les wagons à bestiaux à destination de Treblinka, été 1942. Photographie de la propagande allemande.

femmes, enfants, hommes, vieux, jeunes... , qu'ils soient en bonne ou mauvaise santé. Ils sont alors conduits à l'*Umschlagplatz*, d'où ils sont emmenés dans les wagons à bestiaux. Et où mènent ces convois ? Pratiquement personne n'ose imaginer la destination finale.

Un jour, Berek Sznajdmil vient me voir pour me dire que je suis affecté à une petite fabrique métallurgique appartenant à l'un des frères de notre vieux camarade Hersh/Hermann Mlienek, située au 7 de la rue Nowolipie.

Perdu dans mes pensées, j'entends soudain un coup de feu, suivi, quelques minutes plus tard, d'une rafale provenant de plusieurs armes. Je me précipite à la fenêtre et vois que notre bâtiment est entouré d'Allemands et d'Ukrainiens. J'entends alors des bruits de bottes et de personnes prenant la fuite dans les escaliers. Tout cela se passe en un instant. Ma porte est défoncée et, sur le seuil, un policier juif fébrile, aux yeux exorbités, nous ordonne en criant : « Sortez tous et descendez, et plus vite que ça ! » J'attrape ma veste, et je me mets à courir. Moyshe et sa mère sont déjà partis, tout simplement pour se rendre au travail au 10 rue Prosta.

Dans la cour, il y a des dizaines d'hommes, de femmes et d'enfants juifs, entourés de policiers juifs et polonais ; ceux-ci, telle une meute de chiens sauvages, les poussent vers la sortie. On lit une peur indicible sur chaque visage. Une fois dans la rue, à la porte de l'immeuble, ils se retrouvent par centaines face à des Allemands et des Ukrainiens déchaînés aux yeux remplis de haine, qui les poussent vers des camions plats munis de ridelles en bois, les embarquant pour leur dernier voyage.

Certains Juifs sont libérés, le plus souvent ceux porteurs d'une carte de travail, échappant ainsi à une déportation immédiate. Chacun essaye de faire valoir son exemption, en sortant frénétiquement différents documents et papiers. Les policiers, passablement excités, décident d'un coup d'œil du sort de chacun, déclarant : « *Zum Umschlagplatz!* » et « *Bleiben!*¹ ». Je sors ma carte de travail de ma poche et la présente à l'un de ces policiers, qui, après l'avoir regardée rapidement, me dit : « Tu peux partir. » Tenant ma carte

1. En allemand, « Rester ! » [ndt]

bien au-dessus de ma tête, je passe entre les rangs des Ukrainiens et des Allemands.

On entend de tous les côtés les pleurs des enfants, se mêlant aux cris désespérés de leurs mères et à la confusion des ordres violents des bourreaux nazis, ponctués de coups de feu sporadiques. Je réussis à passer à travers un groupe de Juifs encerclés par des Ukrainiens qui poussent ou même jettent sans ménagement hommes, femmes et enfants dans les bennes des camions mobilisés pour les transporter. J'arrive à un coin de rue, montre pour la dernière fois ma carte à un soldat nazi et sors de cet enfer.

La rue d'à côté ne ressemble en rien à celle que je viens de quitter, mais comme on y entend l'écho des hurlements, la peur est toujours inscrite sur chacun des visages. Je me précipite vers le 7 de la rue Nowolipie, où se trouve ma fabrique, dans un sous-sol. Je réalise qu'ici je suis plus en danger qu'ailleurs. En effet, des dizaines de familles juives s'y sont réfugiées. On y entend des enfants effrayés pleurant sans cesse. Le directeur de la fabrique sait que la présence de ces hommes, femmes et enfants sans cartes de travail est une menace pour son établissement. Néanmoins, il ne peut se résoudre, malgré le risque encouru, à refuser de donner refuge à ces familles.

Je quitte rapidement l'usine pour me diriger vers la cuisine du 68 de la rue Nowolipie, lieu de travail inscrit sur ma carte. Dans une situation où des milliers de Juifs sont emmenés à l'*Umschlagplatz* tous les jours, je serai alors peut-être à l'abri des recherches de la Gestapo. Hélas ! Il ne s'agit plus du sort de telle ou telle personne, mais du destin de toute une communauté.

20. אויפן לעצטן וועג

אין דער פאלקס־קיך האב איך באגעגנט די פארוואלטערין, חברטע באשע בוקס. זי האט מיר גלייך געגעבן דעם „מונדר“, וועלכן ס'האבן געטראגן אלע קיך־אנגעשטעלטע: א ווייס פארטוך. דא, אין דער קיך, איז די שטיי־מונג געווען בערך א רואיקע. מ'האט געמיינט, אז אויב די דייטשן וועלן טאקע האלטן זייער צוזאג און וועלן איבערלאזן די יידן, וואס זענען בא־שעפטיקט אין די שפער, וועלן זיי אויך איבערלאזן די קיך, וואס באשפייזט די ארבעטער. צווישן די קוכער, רוימער און קעלנער האב איך באגעגנט א פאר חברים — דאס פארפאלק פינקעלשטיין און אנדערע. דער גאנצער פערסאנאל איז געשלאפן אין דער קיך — אויף די טישן, בענק און צוזאמענגעשטעלטע שטולן. מיין ארבעט איז באשטאנען אין דערלאנגען צו די טישן און אין אויפרוימען די צימערן. לאנג האט מיין קעלנערישע ארבעט נישט געדויערט. א געוויסן פרימארגן האט זיך ארײַנגעריסן אין אונזער געזעצער א הויכער און צעיושעטער געשריי: — אלע יודען הערונטער!

דאס איז געווען א פרײַטאג אין דער פרי. ווידער איז דער פרימארגן געווען א ליכטיקער, א זוניקער. פון אלע זייטן האבן זיך דערהערט די פארצווייפלטע געשרייען פון פרויען און קינדער, וועלכע פאליציאנטן האבן געשלעפט איבער די טרעפ. דער געיאמער האט זיך אויסגעמישט מיט די ווילדע קולות פון די דייטשן, אוקראינער און לעטן. אויך דא האט נישט געפעלט די שיסערײַ, וואס האט די שרעק און מהומה נאך שארפער גע־מאכט.

מיר זענען אלע געשטאנען אין אונזערע וויסע פארטיכער און האבן זיך נישט גערירט פון ארט. די חברטע בוקס האט אינו אַנגעזאגט, אז מיר זאלן בלייבן אין דער קיך און האלטן גרייט אינוזערע קארטן. איבער די שטיגן האבן געקלאפט די שטיוול פון יודישע און פוילישע פאליציאנטן. מיר האבן געהערט, ווי זיי האבן אויפגעבראכן די טירן און באלד נאכדעם האט זיך אויפגעריסן א ניי געשריי, און א ניי פארצווייפלט געוויין און ס'איז געקומען א ניי שלעפעניש פון די קרבנות איבער די טרעפ. ווי פאר־גליווערטע זענען מיר געשטאנען ביי די טישן, ביי דער קיך און האבן

Vers la destination finale

En arrivant à la cuisine populaire, je trouve la camarade Bashè Buks, qui me remet la tenue que porte tout le personnel : un tablier blanc. Ici, il règne encore un certain calme. On pense toujours que les Allemands vont tenir parole et ne déporteront pas les travailleurs actifs, notamment ceux de cette cuisine, qui permet de nourrir les ouvriers. J'y rencontre quelques camarades bundistes, dont le couple Finkelsztejn et d'autres encore.

Tout le personnel y reste pour dormir, sur les tables, les bancs et les chaises. Mon travail consiste à servir à table et à faire le ménage, mais cela ne va pas durer longtemps. Un vendredi, par un beau matin ensoleillé, nous entendons par les fenêtres un hurlement furibond : « Tous les Juifs en bas ! » Aux cris d'effroi que poussent les femmes et les enfants dans les escaliers se mêlent les exclamations bestiales des Allemands, des Ukrainiens et des Lettons. Mais ce sont les tirs d'armes à feu qui font monter la peur et l'agitation.

La camarade Buks nous conseille de rester dans la cuisine sans bouger, vêtus de nos tenues blanches, et de préparer nos cartes de travail. Il règne un vacarme incessant, mélange du bruit des bottes des policiers juifs et polonais, du craquement des portes ouvertes de force et des pleurs des enfants et des femmes. Nous restons dans la cuisine, terrorisés, essayant de continuer à vaquer à nos occupations.

Notre porte finit par être défoncée à coups de botte ; plusieurs Ukrainiens et un Allemand, tous armés de fusils, se précipitent alors sur nous. La camarade Bashè Buks essaye d'expliquer à l'Allemand qui nous sommes, mais il la jette à terre en hurlant : « En bas ! » L'Allemand nous ordonne de descendre, les Ukrainiens nous frappent avec la crosse de leurs fusils chargés. La cour est remplie de Juifs, encerclés par leurs bourreaux armés. Il y a déjà plusieurs morts et blessés sur le sol.

La camarade Buks tente de nouveau de faire valoir nos cartes de travail auprès d'un officier allemand, mais il sort une matraque en cuir et la fait rentrer dans les rangs. Les Ukrainiens armés poussent les gens vers la rue. Quand c'est à mon tour de sortir, j'assiste à un tableau hallucinant : on a l'impression que tout le peuple juif est ici rassemblé. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sont alignés tout le long de la rue, telle une marée humaine se lamentant, encerclée par une meute d'humanoïdes aboyant comme des chiens.

Les bras armés de l'ignominie ne cessent d'insulter, d'invectiver, de bousculer et de brutaliser leurs victimes. Ceux qui résistent sont systématiquement exécutés sur-le-champ ou battus à mort avec des matraques ou des bâtons. Plus personne ne prête attention aux morts.

Je reste debout au milieu de mes collègues de la cuisine. J'ai enfilé mon manteau par-dessus le tablier blanc et pris mon cartable dans lequel j'ai mes « bons » papiers aryens sur lesquels est écrit que je suis cent pour cent polonais. Mais, dans une telle cohue, ces documents sont inutiles. Soudain, un des nazis hurle l'ordre d'avancer et, sous une grêle de coups, nous partons, toujours entourés d'Ukrainiens armés. Il suffit de faire un pas de côté pour qu'ils ouvrent le feu et de nombreuses personnes tombent ainsi sous leurs balles. Les hurlements et les pleurs font place à un silence de plomb.

En suivant les rues vers leur destination finale, les Juifs gardent espoir, s'accrochant à leurs illusions. Ils croient encore qu'on nous emmène vers des camps de travail dans les territoires russes occupés. Certains Juifs affirment qu'ils ont reçu des

cartes postales, écrites en yiddish, de la part de membres de leur famille, disant qu'ils vivaient dans des baraquements et qu'ils travaillaient. Les hommes tiennent leur femme par la main, les femmes portent leurs enfants dans leurs bras. Silencieux, harcelés par les cris des nazis et les coups de feu, ils se rapprochent peu à peu de l'*Umschlagplatz*.

À l'intersection des rues Dzika et Stawki, nous traversons le portail de l'enceinte du Ghetto et arrivons sur cette place où l'on doit s'asseoir par terre en attendant les wagons à bestiaux. Nous y sommes enfermés, comme dans la cour d'un abattoir, face à un « mur humain » de SS allemands, d'Ukrainiens, de Lettons, de Lituaniens, de policiers juifs et polonais... et entourés de murs de pierre infranchissables.

Au milieu de ces milliers de Juifs désespérés, parmi lesquels nombreux sont déjà morts ou mourants, seules quelques jeunes femmes peuvent se déplacer sans restriction, des infirmières juives vêtues de blouses blanches et portant des coiffes blanches frappées d'une croix rouge. Elles donnent des soins à quelques personnes souffrantes, mais ce n'est, hélas, qu'une honteuse mascarade destinée à faire croire aux déportés qu'ils partent travailler ailleurs. Pour parfaire cette mise en scène, une infirmerie a été aménagée juste à côté de l'*Umschlagplatz*, dans une ancienne école d'artisanat, où l'on peut emmener les personnes gravement malades. En fait, aucun soin n'est dispensé dans cet établissement. Ce n'est que l'antichambre des chambres à gaz du camp d'extermination de Treblinka.

Je suis bien conscient de tout cela et ne me fais aucune illusion quant à la finalité de cette opération. Nous sommes tous condamnés à mort, moi y compris. Cette tragique épreuve est un choc terrible pour moi et je sais que ma mort est imminente. Je reprends soudain mes esprits et regarde autour de moi en cherchant une idée : est-il quand même possible de s'enfuir ? En scrutant cette foule de condamnés assis par terre et attendant d'être chargés dans les wagons, je reconnais un visage familier : celui du camarade Yankel Mendelson, assis avec sa femme et sa petite

filles, Frumètel. Je m'approche de lui. L'air hagard, il m'indique un corps gisant ensanglanté près de lui, en le pointant du doigt : « Tu le reconnais ? C'est Shloymè Finkelsztejn, de notre mouvement. Il s'est opposé à un policier juif, et un Ukrainien l'a abattu. » Shloymè Finkelsztejn, bundiste et militant du syndicat du textile, était un homme d'un grand courage qui n'avait pu se résoudre à partir vers les chambres à gaz sans résister.

Yankel Mendelson retombe dans le silence. La fillette cache son visage dans le manteau de son père. En lui caressant la tête, il me chuchote : « Je ne sais pas si ma femme et moi survivrons, mais la petite pourra peut-être échapper à la mort. Les Allemands ne sont quand même pas assez cruels pour assassiner des enfants. Tu te souviens, dans le Ghetto, quand j'avais affiché autour de son cou une pancarte avec l'adresse de ses deux oncles en Amérique, Yoyèl Litewka et Moyshe Kligsberg ? Peut-être que cela pourra l'aider. » Il se tait et serre la petite tête de son enfant.

J'aperçois encore des dizaines de visages familiers, ceux de nombreux camarades du Parti et de mon syndicat. Nous échangeons des regards complices, espérant ainsi conjurer la peur, mais elle nous prend à la gorge et nous fait suffoquer. Je rejoins mes collègues de la cuisine. La foule de l'*Umschlagplatz* diminue peu à peu, au fur et à mesure du départ des convois. Je sens instinctivement qu'il faut tout faire pour ne pas être embarqué. Je me faufile lentement vers l'arrière de la foule. J'entre pour quelques heures dans une grande salle du seul bâtiment accessible de l'*Umschlagplatz*, celle où sont rassemblées les familles de policiers juifs, qui finiront par être déportées comme les autres.

Puis je ressors. Une infirmière que je connais me fait signe de m'approcher. J'entre dans l'infirmerie et entrevois un espoir de me sauver. Des fonctionnaires et quelques patrons d'usines sont venus à l'*Umschlagplatz* pour essayer de récupérer certains de leurs employés. Ils réussissent, parfois, à repartir avec quelques Juifs. Sans trop réfléchir, j'enlève ma tenue blanche de commis de cuisine et prends mon cartable avec mes papiers de fonctionnaire polonais sous le bras. Je m'approche d'un Allemand se tenant aux côtés d'un policier juif et leur montre mes papiers et ma carte d'identité

aryenne. Sans dire un seul mot, je repasse le portail d'un pas assuré, mais dès que je me retrouve dans une petite rue suffisamment loin de la place, je me rends compte que j'ai des sueurs froides. J'arrête un cyclo-pousse qui passe et lui demande de me conduire au 68 de la rue Nowolipie, où se trouve la cuisine populaire.

Tous les appartements de l'immeuble sont vides. J'entends soudain des pas dans la cour et vois un couple âgé qui a réussi à se cacher dans un buffet. Un peu plus tard, j'entends d'autres voix : une partie des camarades de la cuisine et la camarade Bashè Buks ont été libérés au moment de monter dans les wagons et sont rentrés de l'*Umschlagplatz*.

Quelques heures plus tard, le camarade Marek Edelman¹ arrive à la cuisine. Nous nous réjouissons d'être encore en vie. Je lui dis alors que je dois sortir du Ghetto pour m'installer du côté aryen. Il est inutile de me cacher étant donné que les Allemands ne recherchent plus tel ou tel Juif en particulier ; ils sont passés à un autre stade puisqu'ils veulent éliminer tous les Juifs. Je lui dis que mes papiers sont fiables et que je serai plus utile à la lutte de l'autre côté. Marek m'écoute attentivement et me dit qu'il en parlera le soir même avec le camarade Abrasza Blum. Il revient le lendemain matin avec une réponse positive de sa part. Je dois donc effectivement passer du côté aryen.

Il me donne l'adresse du camarade M^e Leon Fajner, qui vit rue Krucza, en dehors du Ghetto, dans l'appartement du grand acteur polonais Alexander Zelwerowicz². Il faut quand même trouver le moyen de quitter le Ghetto. Ce jour-là, les rafles et déportations continuent, même si mon quartier est calme. Mon physique de Polonais et mes papiers de fonctionnaire ne sont pas suffisants, il faut tout de même justifier ma présence dans le Ghetto au moment des rafles.

C'est Marek qui m'explique comment passer de l'autre côté. Je dois me rendre à la porte du Ghetto, juste au coin des rues Gęsia

1. Lire son témoignage, *Mémoires du ghetto de Varsovie*, Paris, Éd. du Scribe, 1983. Format poche : Coll. Piccolo, Paris, Éd. Liana Levi, 2002, 192 pages.

2. Également metteur en scène, directeur de théâtre et pédagogue (1877-1955), il a reçu, à titre posthume, la médaille de « Juste parmi les nations » (1977). [ndrc]

et Okopowa, où je retrouverai un policier juif coopératif qui facilitera ma sortie. Il me faut peu de temps pour m'y rendre, mais les dernières minutes me semblent une éternité. Les rues sur mon trajet sont presque vides, même si l'on peut entendre les bruits d'une rafle qui se déroule non loin de là. De plus, à ce moment-là, les SS et les gardiens ukrainiens tirent systématiquement sur tous ceux qui se rapprochent d'un mur du Ghetto. Sur mon trajet, je croise encore quelques Juifs apeurés qui avancent en rasant les murs, mais il n'y a plus âme qui vive quand je m'approche de la porte du Ghetto. Le policier juif, qui me connaît bien, a été prévenu de ma venue. Il me dit alors tranquillement : « Va de l'autre côté de la porte, approche-toi du garde allemand en lui montrant tes papiers et ne lui dis qu'un seul mot : " Laybish¹. " Il te laissera alors passer. » Cela semble bizarre, mais je n'ai pas le choix. Tenant fermement mon cartable sous le bras, je m'approche du jeune SS, un grand gaillard avec un visage rougeaud et bouffi, je lui montre mes papiers et lui dis : « Laybish. » Il répond sans sourciller : « *Ja, Ja, gut!*² » Et me laisse passer. En un instant, je suis hors du Ghetto!

1. Le mot de passe est le prénom yiddish du père du policier.

2. « Oui, oui, bien! » [ndt]

Seconde partie

צווייטער טײל

21. אַ ייִדישער „אַריער“

כ'בין אַרויס פֿון געטאָ צו ווערן אַ תּושבֿ אויף דער „אַרישער“ זיט. די ווינטערדיקע יאָרן פֿון דער צווייטער וועלט־מלחמה האָב אין דאָרט געלעבט ווי אַ „פּאַליאַק“. אמת, אויך פֿריער איז מיר אויסגעקומען אזוי צו לעבן, אָבער דאָס איז געווען צייטווייליק — אויף מײַנע נסיעות אָדער בעת כ'האַב געהאַט עפעס צו דערליידיקן אויף דער „אַרישער“ זיט. מײַן שטענדיק וואוינ־אַרט איז געווען אין געטאָ — אין וואַרשע אָדער קראַקע, וואו כ'בין געווען אַ ייד ווי אַלע ייִדן. פֿון איצט אָן האָב איך געדאַרפט בלעבן אויף דער „אַרישער“ זיט. נישט ווי אַ באַהאַלטענער ייִד, נאָר ווי אַ פֿלומרשטער פּאַליאַק, וואָס איז אַליין פֿאַרבאַטן און טוט פֿאַרבאַטענע אַרבעטן. מײַנע פֿליכטן ווי אַ טוער פֿון אונטערערדישן בונד האָבן מיך געצוואונגען נישט צו זיצן אין שטוב, נאָר כּסדר זיך באַוועגן אין גאַס, גיין פֿון אַרט צום צווייטן און זיך טרעפֿן מיט פֿאַרשידנאַרטיקסטע מענטשן. כ'האַב דאָס אַליץ געמוזט טון אינטער אַ מאַסקע. מײַן פֿנים, שפּראַך, גאַנג, בליק, טעמפּעראַט־מענט — מײַן גאַנץ וועזן האָט געדאַרפט אַרויס פֿון דער נאַטירלעכקייט, אַנגעמען אָן אַנדער אויסזען און אָן אַנדערע „נאַטירלעכקייט“, וועלל גע־קינצלטקייט האָט פֿאַרראַטן. מ'האַט געמוזט ווערן אָן אַנדערער מענטש...

אין די פֿריערדיקע קאַפיטלען איז שוין בײַ פֿאַרשידענע געלעגנהייטן דערציילט געוואָרן ווי אזוי פּאַליאַקן האָבן זיך פֿאַרהאַלטן צו ייִדן, וועגן דעם וועט דערציילט ווערן אויך אין די ווינטערדיקע קאַפיטלען. דאָ וויל איך וועגן דעם ענין זאָגן בלויז עטלעכע אַלגעמיינע ווערטער אויפֿן סמך פֿון מײַן אַבסערוואַציע און דערפֿאַרונג.

אין דער באַציאָונג צו ייִדן און צו היטלערס אויסראַטונג־אַקציעס איז בײַ די פּאַליאַקן נישט געווען קיין אינהייטלעכקייט. ס'איז געווען אַ ברייטע גאַמע פֿון באַציאָונגען — פֿון פּולשטענדיקער סאַלידאַריטעט און אין איינצלנע פּאַלן אַפּילו אַקטיווער מיטהילף אין דער אויסראַטונג בײַ אַקטיווער הילף פֿאַר באַדראַטע ייִדן, און אין איינצלנע פּאַלן אַפּילו זיך מוסר נפש זיין פֿאַר זײ. דער שרעקלעכער נאַצי־טעראָר און דאָס פֿאַרוואַנדלען רציחה אין

Un « Aryen » juif

Je sors du Ghetto pour m'installer du côté aryen, où je vais vivre, en tant que Polack, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Même si auparavant j'ai déjà vécu côté aryen, essentiellement pour effectuer certaines missions, ma résidence principale a toujours été dans les ghettos de Varsovie ou de Cracovie, où j'étais un Juif parmi les autres. Désormais, je vais vivre et travailler du côté aryen. Je ne serai plus un Juif clandestin, mais je vais assumer la vie quotidienne ordinaire d'un Polack.

Mes camarades et dirigeants du *Bund* clandestin me conseillent de sortir aussi souvent que possible de chez moi, de me déplacer constamment et d'être en contact avec un maximum de gens. Il me faut adopter les gestes, le regard, les attitudes, la dégaine et le comportement d'un autre moi-même, et passer pour un Aryen. Pour survivre, il est nécessaire de rester très « naturel ».

J'ai beaucoup parlé, dans les chapitres précédents, du comportement des Polacks vis-à-vis des Juifs. J'en reparlerai dans les chapitres à venir, avec des observations tirées de mon vécu. Tout d'abord, on peut dire que l'attitude des Polonais n'était en rien homogène, que ce soit vis-à-vis des Juifs ou de Hitler. On rencontrait chez eux un large éventail d'opinions et de comportements, allant d'une collaboration zélée avec les occupants à une solidarité, voire un engagement, sans faille envers les combattants juifs,

souvent au péril de leur propre vie. La participation des hooligans ultranationalistes et des antisémites polonais aux exactions et à la terreur quotidienne des nazis était compensée par la lutte que certains Polonais menaient et par leur comportement solidaire et exemplaire au quotidien.

Les nazis tentaient constamment d'encourager la bestialité et d'attiser l'instinct revanchard des millions de personnes qu'ils tenaient sous leur joug, en exerçant une pression sur tous, barbares comme civilisés. Cette situation complexe n'était pas sans ambiguïté : le nationalisme polonais et la sympathie pour les actions des nazis contre les Juifs étaient certes majoritaires, mais la collaboration totale avec les Allemands restait relativement limitée. Et puis, venir en aide aux Juifs ou ne pas collaborer aux atrocités était une manière de conserver leur dignité pour certains. Une partie de la population a ainsi fait preuve d'humanité face à la tragédie juive et, pour ceux qui étaient solidaires et actifs, il leur fallait agir avec discrétion pour ne pas risquer leur propre vie, ni celle de leur famille. Cette menace limitait, bien évidemment, le nombre de Polonais prêts à agir en faveur des Juifs. Malgré cela, certains d'entre eux abritaient clandestinement des Juifs, pour des raisons humanitaires ou morales, mais aussi, parfois, tout simplement pour l'argent. Tout le monde tenait à la vie, et donc souvent la peur prenait le pas sur la morale, cependant une minorité a réussi à agir avec éthique. Le courage de cette minorité était encore plus louable dans ce contexte où les assassins nazis terrorisaient et maltrahaient la population juive tout en attisant le sentiment, dominant depuis toujours parmi la population polonaise, d'indifférence ou d'animosité à l'égard des Juifs.

La veille encore, j'étais un Juif condamné à mourir dans les chambres à gaz de Treblinka ; désormais, j'allais vivre comme un Aryen ordinaire. Je fais mes premiers pas du côté aryen, près des murs du Ghetto. Les *sbmaltsovníkès*, ces jeunes Polonais cherchant à faire du chantage aux Juifs en menaçant de les dénoncer à la Gestapo, se tiennent alignés le long des trottoirs. J'avance d'un pas rapide et déterminé, sans leur prêter attention, pour ne pas être pris pour un Juif.

Je monte directement dans le tram de la rue Okopowa en direction de la rue Krucza. Il est impossible d'imaginer que, de l'autre côté du mur, les déportations continuent sans interruption, arrachant les Juifs à leurs foyers pour les emmener vers les chambres à gaz. Ici, du côté aryen, la vie continue normalement, sous un ciel d'été ensoleillé.

J'arrive à ma destination, rue Krucza, et monte l'escalier. Une jeune femme ouvre la porte et me demande qui je veux voir. Je lui réponds : « *Pan Józef.* » Très gentiment, elle me dit qu'il n'est pas là, mais qu'il ne saurait tarder. Cette jeune femme qui me propose de l'attendre ici, chez elle, est l'actrice *Pani Lena*, fille du grand acteur et metteur en scène polonais Alexander Zelwerowicz. *Pan Józef* est l'adjoint de M^e Leon Fajner, dirigeant du Comité central du *Bund*.

Je n'ai pas la patience de rester sur place, il faut que je bouge ; je lui dis que je reviendrai plus tard. En partant, je croise le camarade Fajner à la sortie de l'immeuble. Il ne réalise pas tout de suite pourquoi je suis venu le voir.

Je l'informe des événements que j'ai vécus et dont j'ai été témoin dernièrement, au sein du Ghetto, coupé du monde depuis plusieurs jours. Il ne sait presque rien des déportations, l'information n'ayant pas encore filtré au-delà du mur.

Quant à moi, à cet instant précis, ma priorité est de trouver un abri pour passer la nuit. Fajner m'emmène voir le camarade Orzech, dans le quartier de Żoliborz¹, afin de trouver une solution. Ils me conseillent de prendre le train pour Miedzeszyn, où se trouve le sanatorium Medem pour enfants, du *Bund*. L'idée semble judicieuse. Les localités sur la ligne Varsovie-Otwock sont restées calmes depuis le début des déportations de Varsovie à Treblinka.

Je me rends à la gare principale et m'installe dans le train de banlieue. Je suis plus anxieux que d'habitude. Ce que j'ai vécu depuis plusieurs jours et les scènes de l'*Umschlagplatz* m'ont complètement déboussolé. Je revois constamment le moment où, à

1. Arrondissement de Varsovie (du français « joli bord »), situé au nord du centre-ville, également sur la rive ouest de la Vistule. [ndrc]

la porte du Ghetto, j'ai fait face au soldat SS et prononcé le code « Laybish » (le prénom du père du policier juif complice), ce qui m'a permis de retrouver ma liberté.

Je vois, à travers la vitre, les villages de la fameuse ligne Varsovie-Otwork, qui, en d'autres temps, ont été des lieux de villégiature pour des dizaines de milliers de Juifs varsoviens. Pendant l'été, on y voyait partout des Juifs bronzés, reposés, vivant des moments heureux de détente ; on entendait aussi des voix d'hommes et de femmes en train de discuter et de chanter. Maintenant, il ne règne qu'un silence de mort et on n'y voit âme qui vive.

Le train s'arrête finalement en gare de Miedzeszyn. Quand je débarque, il n'y a personne, à l'exception d'un préposé des chemins de fer polonais. Au cours du trajet entre la gare et le sanatorium d'enfants, je ne croise personne. En arrivant, je n'entends aucun bruit, j'ai un terrible pressentiment. Que s'est-il passé pour qu'on n'entende aucune voix d'enfant en ce lieu ? Une sourde angoisse m'étreint. À la porte de l'établissement, je rencontre un policier polonais et lui demande, sans broncher et d'une voix neutre : « Que sont donc devenus les enfants juifs ? »

En balayant l'air du revers de la main, il me répond : « Ha, ha, tous partis : enfants, enseignants, tout le monde. » Autour de moi, de nombreux Polonais emportent toutes sortes d'objets pris dans le bâtiment : tables, chaises, armoires... Je vois aussi des femmes polonaises attraper, dans la basse-cour, les poules et les lapins que les enfants juifs élevaient. En voyant ces paysans, une douleur abyssale me serre la poitrine. Le sanatorium d'enfants Vladimir Medem¹ est rayé de la carte. Tous les enfants et leurs enseignants ont été chargés dans des wagons le 22 août 1942.

Je repars vers la gare. Où puis-je me rendre ? Un train arrive presque tout de suite, en direction d'Otwork. Je monte et me retrouve dans une voiture quasiment vide. Un froid paralysant m'envahit, comme si mon corps se vidait de son sang. Le train traverse des terres juives : Falenica, Świder, Otwork...

1. Créé par le *Bund*, cet établissement alliait à la surveillance médicale la plus moderne les méthodes pédagogiques les plus évoluées et participatives. Le sentiment de catastrophe ressenti par l'auteur dépasse de loin le bilan des pertes humaines. [ndt]

Le paysage est vide de toute présence humaine, seuls quelques pins imposants résistent encore au vent. De temps en temps, on voit passer des soldats allemands, à vélo ou à moto. Je descends à Otwock, réalisant que cette bourgade est devenue *Judenrein*¹.

Les rafles ont eu lieu quelques jours auparavant, et sur toute cette ligne de chemin de fer, il n'y a plus un seul Juif. J'erre dans les petites rues près de la gare d'Otwock, sans savoir ce que je dois faire. La fin du jour approche, le ciel s'embrase d'un rouge ardent et les forêts environnantes deviennent de plus en plus noires.

Je monte finalement dans un train en direction de Varsovie. Je n'ai nulle part où passer la nuit, mais l'idée de rester à Otwock m'est insupportable. Quand le train arrive à Varsovie, la nuit est déjà tombée. La gare, quoique bien éclairée, est presque vide; l'heure du couvre-feu approche. Il n'est pas question d'aller à l'hôtel, car tous sont infestés de gestapistes. Je me souviens que certains conducteurs de calèche peuvent parfois proposer des nuitées chez l'habitant. Je hèle le premier qui se présente et demande au conducteur, un peu ivre, s'il connaît un endroit où je pourrais louer une chambre. Il hoche la tête et me fait signe de monter.

Dix minutes plus tard, nous arrivons devant une maison, rue Królewska.

Le conducteur imbibé m'indique une porte et continue son chemin. Je suis accueilli par un Polonais âgé qui me demande qui je suis et d'où je viens. Je suis fatigué et désespéré après la journée éprouvante que je viens de vivre. Je lui dis que j'arrive de Cracovie et que je dois repartir tôt le lendemain. Il me propose un verre de thé, que je refuse. Il m'emmène dans une chambre où il y a déjà trois personnes sur des lits de camp dépliés. Il installe un lit semblable pour moi, y met une couverture et un oreiller. Dès que je suis couché, il éteint la lumière électrique. Je me jette sur le lit et m'endors immédiatement d'un sommeil profond. Je dors d'une seule traite et me réveille à l'aube. Je m'habille rapidement et m'échappe avant le thé préparé par le propriétaire, afin d'éviter toute conversation avec lui ou les autres locataires.

1. Ou *Judenfrei*. Adjectifs allemands. Exprime qu'un territoire est « sans Juifs » ou même « nettoyé de ses Juifs ». [ndt]

Leon Fajner m'a donné l'adresse d'un camarade bundiste de longue date, Moyszè/Maurycy Papier, et de sa femme, couple originaire de Cracovie, dont j'avais fait la connaissance avant la guerre. Ils sont passés du côté aryen, dans le quartier de Żoliborz, dans le nord de Varsovie, pour éviter d'être déportés. Je prends le tram en direction de Żoliborz et arrive au 10 de la rue Jeromskiego.

La camarade Papier m'attend, le camarade Fajner l'ayant prévenue de mon arrivée, et elle ouvre la porte. Elle est ravie de me voir. C'est une grande femme mince, aux cheveux grisonnants. Elle appelle son mari, un homme très sympathique. Quand il me serre la main, je sens la chaleur et l'amitié qu'il dégage.



Moyszè/Maurycy Papier.

(Celemenski 1963)

Ils habitent un petit appartement moderne dans un logement social, construit juste avant la guerre par la Coopérative socialiste des ouvriers du bâtiment. En quittant Cracovie, les camarades Papier ont laissé leur logement à leur employée de maison polonaise, qui a travaillé pour eux pendant vingt-deux ans et qui leur envoie régulièrement des colis de nourriture. Papier travaille désormais à Varsovie comme comptable pour la Coopérative des logements du *PPS*.

À Żoliborz, les Papier hébergent chez eux des camarades également originaires de Cracovie : le D^r Stanisław Lifszyc, sa femme et leur fils de dix ans, ainsi que Zdzisław Muszkat, sa femme, Jadwiga

(*alias* Fela Polak), et leur fils. Le camarade Papier me raconte que l'employée de maison polonaise est venue chez lui pendant quelques jours pour vendre quelques-uns de leurs biens, afin de financer les colis qu'elle leur envoie. Il ne peut me donner l'adresse où vit cette femme puisqu'elle travaille à domicile pour un haut dirigeant SS.

J'apprends aussi par l'intermédiaire des Papier que Józef Cyrankiewicz, dirigeant du *PPS*, a été arrêté par la Gestapo et déporté à Oświęcim/Auschwitz. Ils me font aussi part du sort de plusieurs de nos camarades de Cracovie. Ils ont gardé un lien fort avec leur ville d'origine et sont très bien renseignés. Le temps passé chez les Papier me fait du bien et atténue l'état de détresse dans lequel les récentes épreuves m'ont plongé.

Une heure plus tard apparaît le camarade Fajner. Quand il me voit, il est ravi, tout comme je le suis. On dirait un gentilhomme de la campagne, voire un aristocrate, avec sa moustache blanche bien fournie. Sa voix est forte et métallique, son visage lumineux et fier. On ne saurait imaginer que cet homme puisse être juif ou socialiste.

Le camarade Fajner, qui m'avait fourni l'adresse des Papier, pensait que j'allais passer plusieurs jours au sanatorium Medem. Quand il me voit, il comprend tout de suite. Il me demande quand même : « Déjà de retour ? » Je lui apprends que toute la zone entre Varsovie et Otwock est désormais *Judenrein*. Il s'assied, écrasé par l'émotion.

Il se reprend et raconte que de nombreux Juifs, notamment beaucoup de militants bundistes, sont récemment arrivés à Varsovie. Ils errent, squattant souvent les bâtiments à moitié détruits du côté aryen. Il est indispensable de trouver des logements pour eux le plus vite possible, sinon ils vont tomber entre les mains des *shmaltsovníkès* ou de la Gestapo. Il faut à tout prix obtenir des papiers et des cartes de travail pour ceux qui peuvent plus ou moins passer pour des Aryens et leur trouver des logements, sans quoi ils sont condamnés.

Je me souviens alors d'une réunion que j'ai eue avec un militant du *PPS*, autrefois rédacteur à Varsovie du journal socialiste de l'après-midi, que je connais sous le pseudonyme de Rafał (son vrai nom de famille étant Praga). Sa femme, Johanna, est la colocataire de Jadwiga Wiśniewska, notre émissaire polonaise tombée entre

les mains de la Gestapo. Cet homme m'a souvent fourni de faux papiers. J'en fais part au camarade Fajner, qui part aussitôt à la recherche de Rafał et Johanna.

Quelques jours plus tard, je revois Leon Fajner chez les Papier. Il est accompagné de la camarade Jadwiga Muszkat, qui connaît plusieurs fonctionnaires de la préfecture. Elle fait régulièrement appel à eux pour l'aider dans ses œuvres sociales : trouver des logements pour des sans-abri, obtenir des papiers, des emplois... C'est une femme dévouée et infatigable. Dentiste de profession, elle soignait souvent les enfants, notamment ceux du sanatorium Medem. Actuellement, elle se consacre à ceux qui ont pu échapper à la rafle du sanatorium et qui se retrouvent dans une grande précarité à Varsovie.

Elle raconte, par exemple, qu'elle a donné aux quatre membres de la famille Ellenbojgen l'adresse d'un dentiste polonais qui devait leur trouver un endroit où loger. Arrivés chez lui, ils ont trouvé porte close. La famille s'est alors dispersée. Le camarade Khayim a erré plusieurs jours dans les rues de Varsovie et dormait dans une cour du quartier de Praga. Son frère de douze ans, Lozer, a pu trouver, non sans mal, une famille d'accueil. Mais la famille polonaise a pris peur après quelques jours ; le gamin avait trop le type juif et elle craignait d'être compromise. Il a dû repartir et regagner le Ghetto. La camarade Manyè, femme de Shmuel Zygielbojm¹, a aussi été obligée de retourner au Ghetto.

La camarade Muszkat a en revanche trouvé du travail pour Khantshè Ellenbojgen, la femme de Khayim, et Perel, sa sœur. Khantshè travaille donc comme employée de maison dans une famille polonaise au 4 de la rue Okrag, près de la Vistule. Plus tard, cette résidence deviendra un point de rencontre pour nos militants et nous y utiliserons le téléphone pour coordonner nos actions. Khantshè centralise également les informations sur les emplois et les logements disponibles.

La camarade Muszkat nous informe qu'à cette même adresse vit une de ses amies, Madame Zielinska, qui a obtenu par mariage le

1. *Alias* Artur, représentant du *Bund* auprès du gouvernement polonais en exil à Londres.

statut de *Volksdeutsche*. Celle-ci permet à plusieurs des femmes de notre mouvement de loger chez elle temporairement et, en 1944, elle mettra le logement complètement à notre disposition.

De plus en plus de Juifs passent du côté aryen. Personne dans le Ghetto, même les plus optimistes, ne se fait plus d'illusions. L'étau de la déportation se resserre autour de chaque Juif. Malheureusement, dès qu'ils passent de l'autre côté du mur, les rescapés tombent dans une jungle de bêtes sauvages. Aux portes du Ghetto grouillent des bandes, des salauds polonais qui se jettent violemment sur le moindre Juif qui en sort. Ils commencent généralement par dépouiller leur victime avant de la livrer, très souvent, à la Gestapo. Mais ce n'est que le début des difficultés : les *shmaltsownikès* poursuivent les Juifs sans relâche du côté aryen. Pour y survivre, un Juif doit à la fois ressembler à un Aryen, maîtriser la langue polonaise, avoir de l'argent et trouver un logement, pour lui et pour sa famille. Et, par-dessus le marché, il faut qu'il ait des nerfs d'acier.

Même avec l'air aryen et de bons papiers, tout Juif vit dans un état de peur permanente. Passer pour un Polonais n'est vraiment pas facile. Dans la rue, les Juifs sont confrontés au regard de *shmaltsownikès*, de maîtres-chanteurs, de policiers polonais, de gendarmes allemands, de gestapistes et de milliers de simples citoyens qui sont, pour la plupart, des antisémites acharnés. Il suffit que quelqu'un crie « *Żyd!*¹ » pour que les passants se jettent sur leur proie.

Un Juif qui vit dans une famille polonaise doit faire semblant de mener une vie semblable à celle des autres, et surtout il doit avoir un emploi. Pour ceux qui ne travaillent pas, il leur faut traîner toute la journée dans les rues ou passer huit heures dans les trams. Les femmes juives peuvent trouver un peu plus facilement de quoi s'occuper, surtout en tant qu'employée de maison ou en tant que secrétaire dans les bureaux de l'administration polonaise ou dans des entreprises allemandes. Cela ne vaut que pour ceux qui ont une bonne apparence et surtout le cran de vivre sous la menace de mille morts.

Le pire est pour les Juifs au faciès typiquement sémite ou pour ceux qui sont paralysés par la peur. Ces personnes sont condamnées

1. En polonais, « youpin » (abrégé de *Żydów*, « Juif »). [ndt]

à vivre cloîtrées dans des sous-sols ou dans des chambres, à la merci de leurs propriétaires, qui les exploitent souvent à outrance en leur soutirant tout ce qui leur reste comme ressources, s'en chargeant eux-mêmes ou en faisant appel à des *shmaltsovnikès* qui dépouillent ces malheureux. On va jusqu'à leur arracher la chemise du dos avant de les livrer à la rue où la mort les attend.

D'autres Juifs sortent du Ghetto temporairement, dans le seul espoir de sauver leurs enfants avant de retourner de l'autre côté du mur. Ils recherchent un concierge d'autrefois ou une connaissance polonaise qui accepterait, pour de l'argent ou par amitié, de cacher un enfant. Parfois, on se résigne à emmener l'enfant dans un monastère, conscient qu'on l'abandonne pour toujours, sans espoir de le revoir. On sait que cet enfant sera élevé dans la foi catholique et qu'il deviendra, au minimum, un étranger à ses racines, et peut-être même basculera dans la haine de son propre peuple.

Un jour, notre camarade ingénieur Michal Klepfisz émerge du Ghetto avec sa femme, Roza, sa fille de deux ans, Irena, et sa sœur, Gina. Cette dernière, une infirmière qualifiée, arrive à se loger chez des amies polonaises. La mère et l'enfant rejoignent d'autres amis. Michal Klepfisz dort plusieurs nuits dans le cimetière polonais du quartier de Praga. Grâce aux amies de Gina, il peut trouver le moyen de placer la fillette assez rapidement dans une maison pour enfants abandonnés.

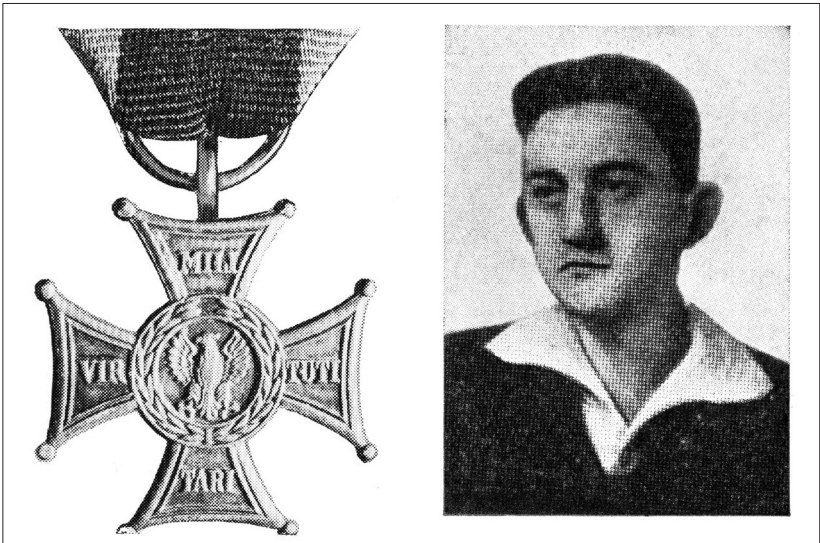


Gina Klepfisz.

Il est convenu que la mère doit aller sur la place Grzybowska, où elle déposera l'enfant de deux ans sur les marches de la grande église. Le directeur de l'établissement viendra rapidement la récupérer et l'emmènera à la police pour l'inscrire à la maison des enfants abandonnés. Le stratagème réussit et l'enfant est ainsi mise à l'abri.

Plus tard, en se faisant passer pour une Polonaise, la camarade Perel Ellenbojgen (qui deviendra plus tard la femme du camarade Avrom Kahane, à Chicago) sera engagée dans cette maison en tant qu'aide maternelle. Elle autorisera la mère à venir de temps en temps voir de loin l'enfant jouer dans un parc, et à l'embrasser... du regard.

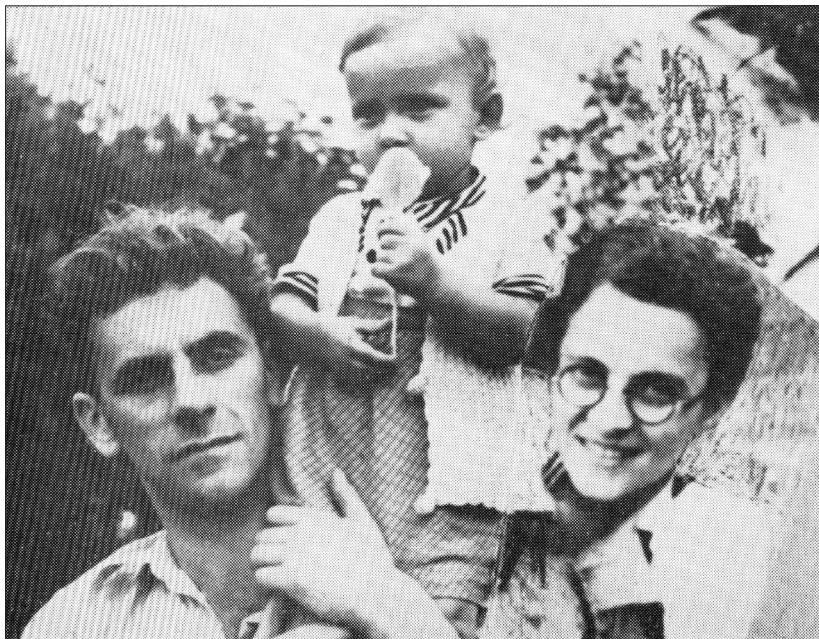
Michał Klepfisz trouve un logement chez un ouvrier qui a travaillé à l'usine où il était ingénieur avant la guerre. Situé au 3 de la rue Górna-Śląska¹, cet appartement deviendra ensuite un de nos points de rencontre.



Michał Klepfisz, décoré de la médaille militaire par le gouvernement polonais en exil à Londres. (Celemenski 1963)

1. Se prononce « gourna shlonska ». [ndt]

Quelque temps plus tard, le camarade Zalmen Frydrych¹, sa femme, Tsilè, et leur fille de six ans viennent également vivre du côté aryen. À leur arrivée, ils n'ont pas de logement et doivent errer dans les rues pendant trois jours et trois nuits. Perel Ellenbojgen me racontera que, pendant cette épreuve, Tsilè et son enfant dormaient, la peur au ventre, enfermées dans un commerce polonais. La mère tremblait d'effroi chaque fois qu'elle entendait du bruit, elle serrait son enfant contre sa poitrine pour qu'elle ne pleure pas. L'enfant trouvera finalement refuge dans l'orphelinat catholique de Przemysł².



Zalmen et Tsilè Frydrych avec leur fille Elsa. (Celemensi 1963)

1. Voir *infra*, page 268, note 1.

2. Ville située à environ 350 km au sud-est de Varsovie. [ndrc]

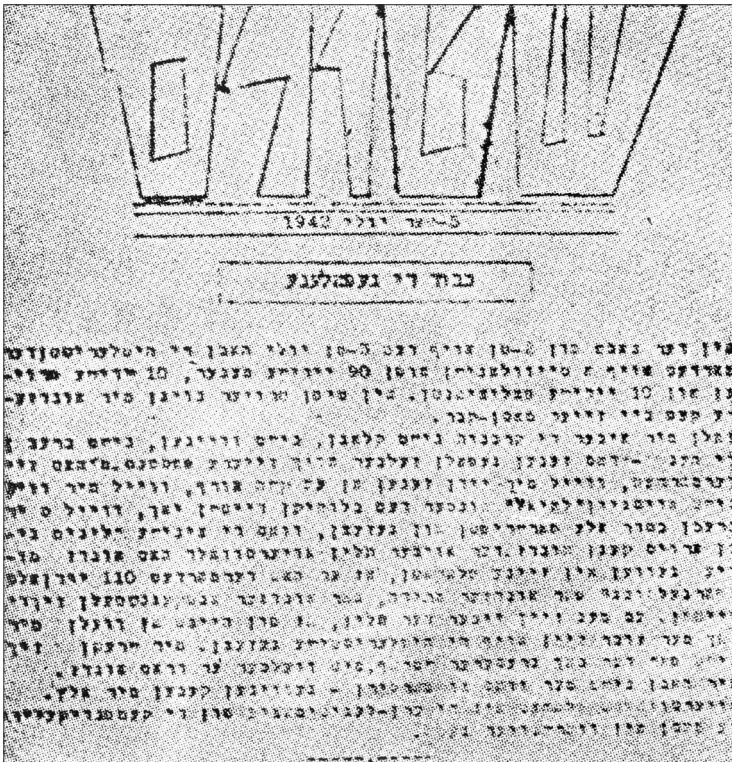
À nouveau actif dans la clandestinité

À rester dans mon coin sans rien faire, je ne sers à rien. La cruauté inhumaine et le déferlement de violence qui m'ont fait quitter le Ghetto ont déjà fait couler des torrents de sang juif et assassiné des millions de personnes appartenant à mon peuple. Il faut que je reprenne ma mission; il y a tant à faire. La résistance du côté aryen a maintenu le contact avec celle du Ghetto. Zalmen Frydrych (« Zygmunt ») est une des figures-clés de notre lutte. Son père, un Hassid de Bratzlaw¹, était un solide gaillard avec une longue barbe blonde. Il avait l'allure d'un vrai Aryen, et ses enfants, tous actifs au sein du *Bund*, avaient hérité des traits « aryens » de leur père. Avant la guerre, Zalmen avait déjà fait beaucoup pour le *Bund*.

Intelligent et habile, il a toutes les qualités requises pour œuvrer d'un côté et de l'autre du mur du Ghetto. Il est chargé d'une mission importante et difficile : dès les premières déportations du 22 juillet 1942 de Varsovie à Treblinka, le *Bund* lui demande de se rendre au camp de la mort et de s'informer du sort des Juifs. Il se rend au village de Sokolów, près de Treblinka, où il rencontre, un peu par hasard, notre vieux camarade Azriel Wallach, qui est de la famille de Maxime Litvinov-Wallach, ministre soviétique des Affaires étrangères. Autrefois, cet éminent bolchevique l'accompagnait au *kebeyder*, quand il était enfant, le portant même dans ses bras quand il était tout petit, lorsqu'il séjournait l'hiver à Bialystok.

1. Tendence hassidique de rabbi Nakhman, établi en Ukraine. [ndt]

Le camarade Azriel a réussi à s'évader de Treblinka, juste au moment d'entrer dans la chambre à gaz. Il explique au camarade Zalmen ce qu'il se passe dans ce camp et les moyens qu'ont déployés les nazis pour exterminer les Juifs de Varsovie et d'ailleurs. Azriel a été déporté le 25 juillet et s'est évadé le 28 juillet 1942. Le *Bund* publie immédiatement les propos de ce rescapé dans un numéro spécial de son journal clandestin, *Der Shturm*¹, appelant les Juifs de Varsovie à la résistance, les exhortant à ne pas aller passivement à la mort. Par ailleurs, les propos rapportés par Zalmen Frydrych du Ghetto témoignent de la volonté des survivants de se battre. Nous organisons immédiatement des groupes de combat.



Une du *Der Shturm*, organe clandestin du *Bund*, juillet 1942 :
 « Honneur aux victimes. » (Celemenski 1963)

1. En yiddish, « L'Assaut ». [ndt]

Cette mobilisation mène à la formation d'un comité de coordination, le 20 octobre 1942, rassemblant le *Bund* et le Comité national, structure réunissant diverses tendances sionistes. Il en résulte le lancement de l'Organisation juive de combat (OJC¹). Abrasza Blum et Berek Sznajdmil sont les délégués du *Bund* au sein du Comité de coordination et notre camarade Marek Edelman fait partie de l'état-major de l'OJC.

Les déportations nous ont empêchés de maintenir le contact avec les camarades de province. Il faut tout restructurer. Il est alors convenu que le Comité central du *Bund* se réunira du côté aryen, et comprendra deux camarades de l'intérieur du Ghetto. La première réunion de ce Comité central a lieu au 9 de la rue Senatorska, au domicile de Salo Fiszgrund². Du côté aryen, il y a M^e Leon Fajner, Maurycy Orzech, Salo Fiszgrund, Bernard Goldsztejn et moi. Les représentants du Ghetto sont Abrasza Blum et Berek Sznajdmil.

Le Comité central se penche sur des questions stratégiques : comment restaurer les liens entre nos membres en Pologne et les organisations internationales, mais aussi comment se procurer des armes pour les groupes de combattants du Ghetto. On discute également sur des questions pratiques : trouver de l'emploi, des papiers, des logements et des ressources pour ceux qui sont passés du côté aryen.

1. *Żydowska Organizacja Bojowa* (ŻOB), en polonais. Couramment appelée par son abréviation OJC en français, elle a été créée le 28 juillet 1942 au cours de la première semaine des déportations massives des habitants du Ghetto vers le camp d'extermination de Treblinka, à l'initiative de trois organisations sionistes de jeunesse : *Dror*, *Hashomer Hatzaïr*, et *Bné Akiva*. L'action de l'OJC concernait également des villes de province : à cette fin leurs responsables se rendirent à Cracovie, Będzin, Białystok, Sosnowiec. Au cours de cette semaine, le *Bund* appela les habitants du Ghetto de Varsovie à ne pas se rendre à l'*Umschlagplatz*, à éviter les rafles et à s'opposer à la police juive.

Entre octobre et décembre 1942, elle comprit cinq partis juifs : *Tsukunft* (jeunesse du *Bund*), *Hashomer Hatzaïr* (jeunes sionistes de gauche), *Dror* (jeunesse du *He'halutz*, sionistes-travailleurs), sionistes centristes (*Akiva*, religieux, ou *Gordonia*, agriculteurs) et les Juifs du PPR (« Parti populaire polonais », communiste). Elle était distincte de l'Union militaire juive, *Żydowski Związek Wojskowy* (ZZW). [ndt]

2. Militant du *Bund* (1893-1971), il en devient l'une des figures de proue dans la clandestinité. Membre de l'OJC, il participe au soulèvement du Ghetto de Varsovie. Au lendemain de la guerre, il est l'un des dirigeants du *Bund*, avant d'émigrer en Israël. [ndrc]



Salo Fiszgrund.

Abrasza Blum et Berek Sznajdmil nous font part des mesures mises en œuvre par les groupes de combattants au sein du Ghetto au périmètre réduit¹. L'OJC a instauré une taxe auprès des Juifs les plus nantis, et rares sont ceux qui refusent d'y contribuer. Il faut donc en priorité se procurer des armes. Le Comité décide de nommer, au sein de chaque groupe du côté aryen, une personne dont ce sera la tâche principale. Le *Bund* désigne ainsi Michal Klepfisz, Zalmen Frydrych, la camarade Władka (Feygelè Peltel), Khayim Ellenbojgen et moi.

Le camarade Leon Fajner me charge de trois tâches principales : représenter le *Bund* à l'étranger, trouver, au sein du *PPS*, des contacts de spécialistes qui formeront l'ingénieur Michal Klepfisz à la fabrication de grenades et d'explosifs, et aussi identifier avec le *PPS* d'éventuels fournisseurs d'armes. Je dois également continuer à me déplacer le plus possible, pour rétablir le lien avec les ghettos de

1. Ou grand Ghetto. Initialement, le Ghetto de Varsovie était constitué de deux parties, le grand Ghetto et le petit Ghetto, reliés par un pont en bois permettant un passage de tram entre les deux. Le petit Ghetto, au sud, fut fermé en octobre 1941 et le périmètre pour les Juifs survivants fut réduit. (voir *supra* le plan du Ghetto, page 91)[ndt]

province, du moins ceux qui existent encore. On décide également d'intégrer le camarade Zdzisław Muszkat au sein du Comité central. À cette époque, il travaille comme comptable dans une bourgade non loin de Varsovie.

Zdzisław Muszkat.

(Celemenski 1963)



Lors d'une autre entrevue, Leon Fajner me demande de prendre contact avec une camarade, la D^{re} Helena Kelson, qui vit à Żoliborz, en dehors du Ghetto. Elle peut trouver des logements, mais aussi se procurer des documents et papiers auprès de la préfecture. Nous convenons de nous rencontrer le lendemain au salon de thé Gogolewski, au 25 de la rue Miodowa. Il m'informe également que le dernier numéro de notre journal clandestin est paru et qu'il faut que j'en apporte des exemplaires à Cracovie et Tarnów.

À la fin de la réunion, c'est déjà le milieu de l'après-midi et je me retrouve dans la rue sans savoir où je vais passer la nuit. Je n'ai d'autre choix que de retourner à la pension de la rue Królewska, où j'en ai déjà passé une. Et pourtant, cette auberge n'est plus une option très sûre depuis que la police polonaise a repéré le lieu comme abri de « sans-papiers » et donc trouvé une magnifique opportunité pour faire du chantage. Je m'y rends quand même et, après avoir

réglé ma nuitée, je redescends dans la rue qui grouille de passants. Il est risqué de déambuler dans ce quartier et je cherche un lieu où je pourrai me poser quelques heures avant le couvre-feu. J'entre dans un cinéma, où je m'endors dès que je m'assieds.

Le lendemain matin, à 10 heures, je me rends au salon de thé *Gogolewski*, célèbre pour l'odeur gourmande de pâtisseries et de douceurs qui s'en exhale. J'ouvre la porte et remarque trois femmes assises à une table. Je connais l'une d'entre elles, la D^{re} Helena Kelson, que j'ai rencontrée dans le Ghetto quelque temps plus tôt. C'est une femme d'un certain âge, toujours élégante, avec des cheveux grisonnant très bien coiffés, un visage avenant et un rire communicatif. Deux femmes plus jeunes sont également assises. L'une d'elles, assez petite et blonde, est la doctoresse Inka Szwajger; l'autre, Marysia Fajnmesser, la plus jeune, a une chevelure sombre et des yeux noirs. On ne peut pas dire qu'elle ait l'apparence d'une pure Aryenne, mais elle se comporte avec une assurance et un naturel tels qu'elle n'attire pas l'attention.

Elles prennent le thé à une table nappée de blanc, copieusement garnie de douceurs et de pâtisseries.

Je m'approche d'elles et les salue à la polonaise, en leur faisant un baisemain. Il est quasi impossible d'imaginer que ces quatre convives, joyeusement installés à cette table, sont des rescapés juifs du Ghetto, au sort on ne peut plus incertain. Nous tombons d'accord : la priorité est de trouver une chambre pour loger les deux jeunes femmes, laquelle, par ailleurs, pourra servir de lieu de rencontre pour nos actions du côté aryen. À cette époque, on ne trouve pas de logement de ce type à louer; il faut en acheter un, pour au moins 10 000 à 15 000 *złoty*s. Cette chambre doit aussi être adaptée à nos activités clandestines. Marysia et Inka se mettent immédiatement à chercher un logement de ce type et je m'engage à trouver l'argent. La D^{re} Kelson doit se procurer les faux documents dont nous aurons besoin auprès d'un contact à la préfecture, qui l'a déjà aidée deux fois dans les mêmes circonstances.

Quelques jours plus tard, lors d'une autre réunion au salon de thé, la D^{re} Inka Szwajger nous annonce que le logement idéal est

trouvé, un studio au 24 de la rue Miodowa, dans un immeuble qui abritait des tribunaux avant la guerre, et dont une partie a été transformée en appartements. Le logement se trouve dans une grande avenue très fréquentée et fait un point de ralliement idéal. Ce studio, situé au deuxième étage, est à louer, mais il faut payer 10 000 *złoty*s pour le « pas-de-porte ». J'en parle au camarade Fajner, qui donne son accord pour que le bail soit établi aux noms des deux jeunes femmes.

Désormais, l'organisation du *Bund* dispose, côté aryen, de deux lieux de ralliement habités : celui-ci et celui du couple Papier à Żoliborz. Avant qu'elles n'occupent l'appartement, je rencontre à plusieurs reprises ces deux jeunes femmes courageuses et déterminées, au salon de thé *Gogolewski*. Lors de notre dernière entrevue, elles me font part d'un événement nouveau et tragique qui me bouleverse : les familles de Żoliborz vivant dans la clandestinité font l'objet de chantage de la part d'une bande de *shmaltsownik*ès, qui ne les menacent pas de les dénoncer à la Gestapo, mais les considèrent comme une source très rentable de revenus.

Par malheur, de manière fortuite, le lien entre la D^{re} Helena Kelson et son complice, fonctionnaire à la préfecture, est découvert. Elle est arrêtée et déportée à Auschwitz, en compagnie d'Anka, la sœur de Marysia Fajnmesser, pas comme Juives mais en tant qu'Aryennes. Helena Kelson doit y travailler comme médecin. Elle survivra à la guerre.

23. אין די איינגעשרומפֿענע געטאָס פֿון מערבֿ־גאליציע

כ'האב זיך ווידער געלאָזט אין וועג אַרײַן קײן קראַקע. די באַן איז געווען געפֿאַקט מיט פֿאַליאַקן. אַ סך פֿון זײ זענען אױך געפֿאַרן צו דער זעלבער שטאָט. פֿון זײערע רײד האָב איך אַרױסגעדרונגען, אַז די קראַקע־ווער ייִדן זענען אַרײַנגעטריבן געוואָרן אין אַ געטאָ, וואָס איז אַרומגע־צױמט געוואָרן מיט דראַטן. דער רובֿ פֿון די פֿאַרער איז באַשטאַנען פֿון הענדלער און זײ האָבן געשמױעסט וועגן זײערע מסחרים מיט די ייִדן אין געטאָ.

איך בין געזעסן אױף אַ באַנק און זיך געמאַכט דרײַמלען, אָבער כ'האָב זיך גוט צוגעהערט צו די שמועסן. מ'האַט גערעדט אױף פֿאַרשידענע טעמעס, דעם אױבנאָן האָבן פֿאַרנומען ייִדן: די ייִדן האָבן אַרױסגערופֿן די מלחמה, זײ זענען שױנדלער, אַנטײַקריסטן א. א. וו., דאָס וואָרט „זשוד“ האָט ממש געזשומעט אין די אױערן. בלױז אײן מאָל האָבן מײנע אױערן אױפֿגעכאַפֿט אַ מענטשלעך וואָרט וועגן ייִדן. אין צװײטן עק וואָגאַן איז געזעסן אַ מיטליאַרײַקער פֿאַליאַק, מיט אַ פֿעט פֿנים. ער האָט אַרײַנגעוואָרפֿן זײנע פֿאַר ווערטער: — כ'האַב בלױז אײן מאָל אין לעבן געהאַט צו טון מיט אַ ייִד, דאָס איז געווען אַ דענטיסט. איך מוז זאָגן, אַז ער איז גראַד געווען אַ פֿײַנער מאַן. ס'איז טאַקע אמת, אַז ער האָט ליב געהאַט געלט, אָבער דערפֿאַר האָט ער מײד זײער ערלעך באַהאַנדלט. די דאָזיקע פֿאַר ווערטער האָבן געוירקט ווי אַ שטעקן אין אַ נעסט פֿון צעווילדעוועטע מוראַשקעס. פֿון ערגעץ האָט זיך דערהערט אַ גאַליקער זאַג: — ייִדן געפֿינען אױמעטום זײערע אַדוואָקאַטן. אַ צװײטער האָט צוגעגעבן: — אַ מולדיק פֿאַלק, וױפֿל שלעכטס זײ זאָלן נישט טון, פֿאַר־טײדיקט מען זײ.

אױף מײן באַנק איז געזעסן אַ דיִקע קריסטין, וואָס האָט אױף זיך געטראָגן אַ פעלץ. זי האָט געזאָגט פֿלומרשט צו אַ שכן אַקעגנאַיבער, אָבער זי האָט געוואָרפֿן זײטיקע בליקן צו יענעם פֿאַליאַק מיט די פֿאַר גוטע ווערטער וועגן דעם ייִדישן דענטיסט: — מײן ברודער האָט חתונה געהאַט מיט

Dans les ghettos exigus de la Galicie occidentale

Je pars à nouveau pour Cracovie, dans un train bondé de Polacks. Je comprends, en écoutant leurs conversations, que les Juifs de Cracovie ont été enfermés dans un ghetto, entouré de barbelés. La majorité des voyageurs se compose de marchands, qui parlent essentiellement des affaires qu'ils font avec les Juifs du ghetto. Comme d'habitude, je fais semblant de somnoler. Ils parlent de choses et d'autres, mais la thématique juive revient sans cesse : c'est à cause des Juifs s'il y a la guerre, les Juifs sont des escrocs, les Juifs sont des antéchrists, et ainsi de suite. Le mot « *Żyd* » bourdonne continuellement à mes oreilles.

Une seule voix s'élève pour s'opposer à ces propos odieux. Un homme d'âge moyen, au visage rond, dit ces quelques paroles : « Je n'ai eu affaire à un Juif qu'une seule fois dans ma vie : c'était un dentiste, un honnête homme. Bien sûr, il aimait l'argent, mais n'empêche qu'il m'a bien soigné. »

Ces mots ont le même effet qu'un coup de bâton dans un nid de fourmis enragées. Un premier voyageur rétorque : « Les Juifs trouveront toujours un avocat pour les défendre. » Un autre ajoute : « Ils ont de la chance, quel que soit le mal dont ils sont responsables, on le leur pardonne. »

Une femme imposante assise à côté de moi et portant un manteau de fourrure déclare tout haut à son voisin, en jetant un regard sur celui qui a défendu son dentiste juif : « Mon frère a épousé

une juivasse qui s'est convertie. Elle nous a révélé tous leurs secrets, même qu'elle fait de la *matsa*¹ avec du sang de chrétiens². » L'homme qui vient de dire quelques mots positifs à l'égard de son dentiste juif prend peur face à ce déferlement de haine et essaye de rattraper l'effet malheureux de ses premières paroles. Je suis heureux d'arriver enfin à Cracovie.

La ville a été complètement transformée. Dans les rues principales du centre, je ne vois aucun Juif. Je me dirige vers le bout de la ville, à Podgórze, où les Juifs sont enfermés. Sur le chemin qui va vers le ghetto, les rues sont bondées et je remarque que bon nombre de commerces autrefois tenus par des Juifs sont maintenant dirigés par des Aryens. Je sens mon cœur battre chaque fois que je passe devant une maison habitée jadis par des gens que je connais. Je ne cesse d'entendre dans ma tête : « *Judenrein.* »

J'arrive assez rapidement devant la palissade du ghetto, garnie de barbelés. Les Juifs sont entassés de l'autre côté de la barrière. Des centaines de personnes s'activent en dehors du ghetto, dont les inévitables *shmaltsovnikès*, le tout au vu et au su des policiers polonais et juifs sous le contrôle des soldats allemands, une triade contre nature.

Je me poste non loin de la porte du ghetto, en espérant voir un visage familier, mais en vain. J'ai peur d'attirer l'attention des gardiens, car ma présence est difficile à justifier : je n'ai pas les papiers d'un Juif du ghetto et je n'ai aucune raison d'être là en tant que

1. Mot hébreu (*matsot* au pluriel), pain azyme. Pain non levé consommé lors des huit jours de la Pâque juive, *Pessa'h*, fête de la liberté commémorant la fin de l'esclavage et la sortie d'Égypte du peuple juif. [ndrc]

2. Cette accusation de crime rituel d'un catholique – souvent d'un enfant – afin d'utiliser son sang pour la confection du pain azyme de la Pâque juive trouverait son origine (ou l'une de ses premières manifestations, tout au moins) en Angleterre au milieu du XII^e siècle, à Norwich. Dans cette région, dépourvue de lieu de pèlerinage lié à un saint martyr, le moine Thomas de Monmouth parvint à susciter la ferveur religieuse en rédigeant *La Vie et les Miracles de saint William de Norwich*. Il y rapporte l'émotion d'une foule de chrétiens en colère accusant les Juifs d'avoir mis à mort le jeune William lors de la célébration des fêtes de Pâques. Dans cette légende, la victime a été crucifiée; ce n'est que par la suite que le sang versé est supposé entrer dans la composition du pain non levé lors de la Pâque juive. Malgré le procès à Kiev (1911-1913) de Menahem Beilis qui fut innocenté, cette croyance antisémite perdure, notamment en Pologne. [ndrc]

Polack. Je sens les regards se poser sur moi, en particulier ceux des policiers en civil, des houligans polonais et des *shmaltsovnikès*.

Je repars dans le centre pour attendre 18 heures, heure à laquelle les travailleurs juifs reviennent dans le ghetto après leur journée de travail du côté aryen. Je m'installe dans un petit restaurant, où je prends un repas en attendant le soir.

Je reviens à l'entrée du ghetto à l'heure prévue et guette le retour des Juifs. Chaque homme doit présenter ses papiers aux gardes. Je suis ravi d'apercevoir quelqu'un que je connais, un grand Juif portant une tenue tachée de blanc. C'est mon camarade Zygmunt Birkenfeld, peintre en bâtiment de profession. Il m'a reconnu et veut s'approcher de moi. Mais je lui fais signe d'entrer dans le ghetto. Il comprend et passe par les contrôles. Une demi-heure plus tard, deux camarades sortent du ghetto : Mottel Kszenski et Wigdor Wasserlojf. Ils ont le droit de sortir parce qu'ils travaillent du côté aryen. Ils me font signe de les suivre vers une rue avoisinante. Je les suis de loin et les rejoins sous un porche d'immeuble pour discuter.

Ils m'indiquent qu'il est exclu d'entrer dans le ghetto sans carte d'enregistrement. En attendant, je n'ai aucun endroit pour passer la nuit. Le camarade Wigdor Wasserlojf me propose de passer la nuit dans un appartement en chantier appartenant à un gestapiste, absent pendant les travaux. On verra le lendemain pour la suite.

Je n'ai pas d'autre choix ; le plus dur est de se rendre dans ce quartier habité par des gestapistes sans se faire repérer. Wigdor, muni de son brassard et de papiers en règle, me précède de quelques dizaines de mètres. Nous arrivons finalement à destination, un bâtiment flambant neuf avec une plaque marquée : SS *Obersturmführer*¹ Heinz. Wasserlojf ouvre la porte et je le suis rapidement dans cet appartement inhabité. Il doit repartir très vite rejoindre un autre groupe de travail, mais il me dit qu'il reviendra le lendemain vers 8 heures avec un groupe de travailleurs juifs, et des papiers en règle pour que je puisse entrer dans le ghetto. Je fais le tour de l'appartement de quatre pièces à la recherche d'un endroit où je peux m'allonger. Je me pose finalement à même le sol, imprégné de poussière et d'odeurs de peinture.

1. Grade spécifique à la SS correspondant à celui de lieutenant dans l'armée française. [ndrc]

Il ne faut pas que j'allume la lumière ni que je fasse de bruit, pour ne pas attirer l'attention des autres habitants de l'immeuble, tous SS ou gestapistes. Je n'arrive pas à dormir de la nuit; le sol est dur et il fait froid. J'ai peur qu'on ne frappe à la porte et je ne sais pas comment justifier ma présence. Après une nuit interminable, le jour revient. J'ai mal partout, je me lève et, après avoir enlevé mes chaussures, je me mets à bouger, sans faire de bruit, pour me réchauffer.

Soudain, j'entends quelqu'un frapper à la porte, et une seconde fois, plus doucement. Cela ne me semble pas normal et je ne réponds pas; vers 8 heures, j'entends des pas dans l'escalier et je reconnais la voix de Wasserlojf, accompagné de plusieurs personnes. Il ouvre la porte et entre avec le groupe de travailleurs et une femme. J'entends Wigdor Wasserlojf lui dire, en polonais : « Non, je ne sais pas si je peux le faire. » Cette femme, d'âge moyen et emmitouffée dans un châle, est visiblement surprise de ma présence, et Wasserlojf fait les présentations : « Monsieur Czeslaw, notre fournisseur de peinture et d'outils. »

Les ouvriers juifs partent travailler dans une autre pièce et la femme reste à mes côtés. Elle est sympathique, bavarde, et, très vite, j'apprends plein de choses sur elle. Tout d'abord, elle a beaucoup de sympathie pour les Juifs, qui sont exploités et maltraités. Elle m'explique qu'elle est employée de maison d'un officier SS, haut placé, vivant dans le même immeuble. Elle ajoute que, la veille, elle a vécu une histoire embarrassante. Un civil tchécoslovaque, ami de son patron, est venu la voir et lui a demandé si elle pouvait lui procurer un laissez-passer pour entrer dans le ghetto, afin de rendre service à un Juif tchécoslovaque de ses relations. Il lui a en outre demandé de porter une lettre à une femme vivant dans le ghetto. Plus tard, se sentant plus en confiance, il lui a avoué que cette femme juive était sa mère.

L'employée de maison a demandé aux ouvriers juifs d'apporter la lettre à cette femme, mais Wasserlojf, le contremaître du groupe, a eu peur. Elle ne sait que faire à présent. Je lui dis que je vais m'en charger. Elle devient alors de plus en plus confiante à mon égard et donc encore plus loquace.

Avant la guerre, me confie-t-elle, elle a travaillé pour une famille juive pendant vingt-deux ans. Ils sont maintenant à Varsovie, et elle vient de leur rendre visite. Elle me dit également, avec une certaine émotion, qu'elle a aussi rencontré un médecin cracovien qu'elle connaissait, qui est maintenant malade et souffre d'œdème aux jambes.

J'ai soudain une illumination. J'ai entendu mes camarades Papier parler d'elle ; c'est bien elle, leur ancienne employée dont je ne pouvais avoir l'adresse, puisqu'elle était au service d'un haut dignitaire nazi. En souriant, je lui demande : « Vous n'étiez pas, par hasard, dans la banlieue varsovienne de Żoliborz ? » Nous éclatons de rire. Je lui dis que je porterai la lettre. Elle m'invite à venir prendre le petit déjeuner chez elle ; si jamais son patron SS revient à la maison, elle lui dira que je suis son cousin.

En toute confiance, je lui révèle mon identité juive et mon amitié envers ses anciens employeurs. Il me faut trouver une chambre avant d'entrer dans le ghetto le lendemain, lui dis-je. Elle peut me trouver, le soir même, un logement côté aryen chez un concierge polonais qui vit dans un immeuble avoisinant. Elle me présente comme Polonais, et il me donne une chambre que je vais utiliser tout au long de mon séjour à Cracovie, du côté aryen.

Le lendemain, les camarades me donnent un laissez-passer pour le ghetto. J'attends le soir et j'arrive à passer avec un groupe de travailleurs. Wigdor Wasserlojf m'emmène directement chez nos camarades Mottel Kszenski et sa femme, Berta. C'est chez eux que doit avoir lieu, le soir même, une célébration d'anniversaire du *Bund*, précédée d'une réunion des dirigeants locaux, dont M^e Leon Nemmer, Ruzska Glazer, Luszka Alexandrowicz, Yisroel Harendorf, Dovid Hilf et Zygmunt Birkenfeld.

Le président, Mottel Kszenski, ouvre la réunion en parlant de la condition des Juifs au sein du ghetto de Cracovie. Des 65 000 Juifs d'avant-guerre il ne reste que 20 000 survivants, en comptant les réfugiés venus des bourgades environnantes. Seuls les hommes capables de travailler pour les Allemands ont le droit de quitter le ghetto. Les autres, s'ils sont pris en zone aryenne, sont condamnés à mort.

Il règne une terreur effroyable.

Les Juifs du ghetto sont sous le joug de la police juive, dirigée par Simkhè Spira, autrefois Juif orthodoxe très pieux. À quelques kilomètres du ghetto, les corps d'une douzaine d'hommes, Juifs et Polonais, restent pendus depuis huit jours, en représailles du meurtre d'un *Volksdeutsch*. Les pendaisons d'hommes innocents font régner la peur parmi la population juive et polonaise, y compris parmi ceux qui veulent résister aux agressions allemandes. De nombreux jeunes et enfants se cachent dans le ghetto, la Gestapo ayant liquidé brutalement tous les orphelinats. Des dizaines d'entre eux ont déjà été tués sur place. Les jeunes sans emploi sont pourchassés par la police juive, qui perquisitionne dans des demeures privées.

Des comptes-rendus détaillés sur l'activité bundiste sont également faits.

Le 1^{er} mai 1942, le *Bund* local organise une réunion chez Fishel Ejdelman, proposant à cette occasion de constituer un groupe de combattants juifs, qui va associer le *Bund* au mouvement sioniste ouvrier, le *Poale-Tsion*.

L'ambiance se réchauffe quand je leur présente le dernier numéro de notre journal *Oyf der Vakb*.

Ce qui est le plus dur à supporter dans les ghettos, c'est de vivre coupés du reste du monde. Pour les personnes présentes, le simple fait de voir quelqu'un comme moi venu d'une autre ville, et surtout de Varsovie, leur donne le sentiment d'être moins isolées. La discussion des camarades me pose un dilemme : ils cherchent mon soutien pour des plans dont je sais qu'ils ne pourront jamais se concrétiser. Je connais bien la situation à l'extérieur des ghettos et la difficulté de réaliser des actions efficaces. Mais, en même temps, leur volonté de résister et de se battre donne envie de les aider.

La réunion prend fin et, en quelques minutes, il ne reste qu'une trentaine de camarades, femmes et hommes, dans la petite pièce. Nous nous saluons avec chaleur ; je connais la plupart d'entre eux et, tout en prenant du thé et en mangeant du pain, nous chantons joyeusement, sans trop élever la voix.

Le camarade Ejdelman récite un poème de Peretz¹, le camarade Kszenski chante des chansons folkloriques de Gebirtig². Pendant ces quelques instants, j'oublie presque tout ce que j'ai vécu de l'autre côté des murs de ce ghetto. Je me dis en moi-même : « Ici, les Juifs du ghetto sont submergés par la souffrance et les privations insupportables, ils sentent la mort qui rôde autour d'eux..., mais malgré tout cela ils n'abandonnent pas tout espoir et tentent par tous les moyens de garder le moral. » La volonté de vivre reste forte et les camarades croient toujours que l'humanité libre aura un jour raison des assassins nazis.

Soudain, je remarque la camarade Ruzka Glazer, assise dans un coin en train de balbutier les paroles de la chanson alors que des larmes coulent à flots sur son visage. Je m'approche d'elle, elle me tend une carte postale envoyée d'Auschwitz lui annonçant la mort de son mari, Moniek/Moyshè. Nous avons tous compris que, sous la torture de la Gestapo, il avait refusé de livrer les noms de ses camarades et que les ordures nazies avaient fini par l'achever.

Moniek/Moyshè Glazer.

(Celemenski 1963)



-
1. Yitskhok Leybush Peretz (1852-1915), poète, nouvelliste et dramaturge yiddish, tourné vers la modernité. [ndt]
 2. Mordkhè Gebirtig (1877-1942), natif de Cracovie, auteur-compositeur de très nombreuses chansons yiddish, dont les dernières furent composées au ghetto, où il est mort. [ndt]

Je parle avec de nombreuses personnes, dont la camarade Luszka, la femme de Max Alexandrowicz. Elle semble épuisée, à travailler comme une esclave ; mais, malgré ses cheveux grisonnants, son visage, aux yeux vifs et intelligents, est empreint de jeunesse. Elle est entourée de ses enfants, Hanusia et Jurek. Il y a également une autre Hanusia, la fille du D^r Ignacy Alexandrowicz, qui a déjà connu les pires épreuves, entre autres la mort de sa mère et de plusieurs de ses sœurs, gazées à Auschwitz. Je suis très affecté par son chagrin et, quand Luszka me demande de ramener la fille d'Ignacy à Varsovie, j'accepte sans hésiter.

La camarade Luszka fera preuve de beaucoup de courage et réussira à ne pas craquer. Jurek, qui travaillait déjà avec le camarade Kszenski du côté aryen, pourra échapper à la déportation. Luszka et sa fille n'auront pas cette chance ; elles seront déportées et gazées avec leur famille à Auschwitz. Je me souviens encore de nos adieux ce soir-là, chacun d'entre nous reprenant son chemin jalonné d'épreuves.

Après la fête, nous continuons notre réunion ; le Comité me demande de prendre contact avec le *PPS* clandestin, pour voir si l'on peut cacher 25 enfants du côté aryen. D'une part, les privations et la faim qui règnent au sein du ghetto sont une menace pour la santé de ces enfants, mais leur présence empêche aussi leurs parents d'aller travailler, ce qui les met encore plus en péril. Le Comité me demande également de trouver des papiers, afin de pouvoir placer certains de ces enfants côté aryen à Varsovie. Je sais que cette demande n'a aucune chance d'aboutir, mais je n'ai pas le cœur de leur dire que c'est mission impossible.

Je ne peux dormir de la nuit, envahi par la tristesse. Comment pourrait-on assurer la sauvegarde de 25 enfants ? De plus, comment vais-je pouvoir remplir mes autres missions, y compris l'obtention de faux papiers et l'achat de quelques armes ?

Je me souviens, tout à coup, que nous avons évoqué, pendant la réunion, un camp pour jeunes hommes appelé *JuLag*¹, que les

1. Probablement un abrégé de *Jugend-Lager*, « camp de jeunesse ». [ndt]

Allemands ont établi à Plaszów¹, non loin de Cracovie. On dit que les conditions dans ce camp sont quand même plus tolérables qu'ailleurs. Les jeunes y travaillent et, semble-t-il, certains peuvent même parfois rendre visite à leurs familles enfermées dans les ghettos. Disons déjà qu'à partir de mars 1943 le camp de Plaszów va être agrandi pour recevoir la plupart des Juifs de Cracovie et de ses alentours, et que les conditions imposées aux déportés vont devenir plus sévères.

Mais, pour l'instant, ce lieu semble encore être un refuge supportable pour sauver quelques jeunes. Je décide de m'y rendre pour prendre contact avec des camarades incarcérés. Je quitte le ghetto avec mon brassard juif dans ma poche, à la recherche du contact *PPS* que le camarade Papier m'a donné.

J'ai comme consigne de me rendre à un étal de légumes bien précis au marché du Rynek, et, après m'être présenté sous mon nom clandestin, de demander le camarade Marek Bobrowski, militant du *PPS*, que je connais depuis 1940. Le marchand de légumes me scrute longuement et, finalement, me dit de revenir quelques heures plus tard. J'erre dans la ville très froide et enneigée, puis reviens à l'étal de fruits et légumes. Je suis reçu plus chaleureusement par le maraîcher, qui m'indique que Marek m'attend sur un banc, à un endroit précis du parc botanique. Je m'y rends, je compte les bancs comme indiqué et vois un homme assis, habillé d'un manteau d'hiver, le col relevé.

Je m'approche de lui. « Czesław ? » me dit-il. Je hoche la tête. Il se lève et part à vive allure. Je le suis et, après avoir parcouru plusieurs rues, nous entrons dans un cabinet dentaire. Je lui fais part du projet de transférer 25 enfants du ghetto vers le secteur aryen, ainsi que de nos demandes pour se procurer des armes et des journaux polonais clandestins pour nos camarades.

1. De nos jours, Plaszów est un quartier de Cracovie (XIII^e arr.). En décembre 1942, les autorités d'occupation nazies implantent dans le faubourg sud de la ville, à l'emplacement de deux anciens cimetières juifs, un camp de travaux forcés où sont envoyés les Juifs du ghetto de la capitale du *Generalgouvernement Polen*, créé le 3 mars 1941 et liquidé les 13 et 14 mars 1943. Les détenus y sont employés dans des usines d'armement et une carrière de pierre. C'est à côté de ce camp que Oskar Schindler établit son usine d'ustensiles émaillés. Le camp sera transformé en camp de concentration (*Konzentrationslager Plaszow bei Krakau*) en janvier 1944. [ndrc]

Pour les enfants, il écarte les bras, montrant ainsi qu'il ne pense pas pouvoir faire grand-chose, mais s'engage à tenter tout ce qu'il pourra. Pour les armes, il est encore plus dubitatif. Il m'explique avec amertume que, même pour le *PPS*, cela devient de plus en plus difficile. Moi-même, je sais bien que c'est vrai ! Sans se faire d'illusions, il me dit qu'il fera le maximum. J'ai sur moi l'adresse où le *PPS* pourra déposer ses journaux, qui seront alors emportés par le camarade Kszenski dans le ghetto.

Après une nuit dans la chambre que j'ai louée au concierge, je retourne le lendemain matin voir Wasserloj, dans l'appartement en travaux de l'officier SS, où il me remet un laissez-passer pour le camp de travail de Plaszów. Il me dit que le camarade Leyb Nagler a été prévenu de mon arrivée. J'y pars immédiatement. Je me déplace en tant que Polack. Nagler, un grand jeune homme bien bâti, au regard amical, m'attend à l'entrée du camp. Il m'accueille chaleureusement et m'informe que, pour y rester, il faut travailler. Tous les matins, un officier SS emmène les jeunes à un dépôt où ils chargent, toute la journée, des marchandises dans des trains, avant de revenir au camp.

Je pars le lendemain avec un de ces groupes de travail et, le soir, nous nous réunissons. Parmi les centaines de détenus, il y a quelques bundistes et tous écoutent avec intérêt ce que je dis sur l'état de nos villes et sur le travail du Comité central. Certains demandent s'il est possible de sortir du camp pour s'installer quelque part. Je leur dis que nous faisons tout ce qui est possible, mais qu'il ne faut pas se faire d'illusions. Ils sont quand même heureux d'avoir eu ce contact et de recevoir des exemplaires de notre presse clandestine. Je leur promets de continuer à les informer, de faire passer des journaux et, dans la mesure du possible, de leur apporter de l'aide à l'avenir.

Le lendemain, je prends congé de mes camarades, je retourne en ville après avoir enlevé mon brassard. Le surlendemain, je vais voir Mottel Kszenski dans son atelier. Il me dit qu'il a reçu les journaux, qu'il en a passé un certain nombre par l'intermédiaire de Jurek Alexandrowicz, le fils de Max, mais qu'il est de plus en plus dangereux de les transporter, les fouilles au corps étant toujours plus fréquentes aux portes du ghetto, et que l'on risque ainsi la peine de mort.

Je repars aussitôt pour d'autres villes : Tarnów, Brigel (Brzesko), Bochnia... À mon retour à Cracovie, je revois le camarade Marek, du *PPS*, qui ne peut me donner que quelques cartes d'identité. Pour le reste, il ne peut pas grand-chose pour le moment.

J'entre le jour même dans le ghetto, dont l'ambiance s'est largement dégradée. La peur, absente jusqu'alors, se lit sur les visages ; les Allemands ont repris les déportations de masse. Avec cette peur, c'est la résignation et la passivité qui sont présentes, conséquence du manque total d'espoir qui ronge les esprits. Les Juifs errent dans les rues, désespérés. Un silence étrange règne, malgré la présence de milliers de personnes.

Je vais voir notre camarade la D^{re} Paulina Wasserberg, pédiatre. Elle vit avec sa sœur, une dentiste, dans deux petites pièces. Leur frère, le D^r Zigmunt Wasserberg, un bundiste actif, a été arrêté au tout début de la guerre dans la partie de la Pologne occupée par les Soviétiques, et a trouvé la mort en Russie. En entrant dans la première pièce, sorte de salle d'attente, je vois des jeunes mères tenant leurs enfants dans leurs bras. Ce sont là des mères abattues, marquées par l'effroi, essayant de soustraire leur enfant au sort funeste qui leur est promis. Notre camarade la D^{re} Paulina est assise parmi ces femmes, avec sa belle chevelure grise et son sourire chaleureux. Il émane d'elle à la fois le calme et la solidité. Les mères ne viennent pas chez elle uniquement pour avoir des médicaments pour leurs enfants ; elles viennent pour être rassurées, apaisées, soulagées.

Notre camarade Paulina Wasserberg me reçoit ensuite très amicalement. Elle m'invite à prendre le thé avec elle, dans son bureau. Une fois les femmes parties, elle n'est plus obligée de tenir ce rôle épuisant de consolatrice ; elle peut alors se laisser aller à sa propre tristesse, baisser les bras et demander du soutien à son tour. Elle me dit que ces mères viennent chez elle pour avoir des somnifères, afin que les enfants puissent supporter les rafles nazies. Elle me raconte que, quelques jours auparavant, tard dans la nuit, les Allemands ont encerclé des maisons et obligé leurs habitants à sortir. Un groupe de Juifs est monté se cacher dans un grenier. Parmi eux, une femme avec son petit bout de chou.

Avec le vacarme des bruits de bottes et des hurlements des Juifs à qui on ordonnait de descendre pour être dirigés vers les wagons, l'enfant s'est mis à pleurer. Les Juifs cachés avec la mère dans le grenier ont paniqué, la peur de la mort prenant le dessus, et ils ont tenté d'étouffer le bambin. La mère s'est interposée, les a supplié d'épargner son enfant et soudain, hors d'elle, s'est écrié : « Si vous faites du mal à mon enfant, vous allez tous crever ! » Ces paroles les ont stoppés net. La mère a alors donné un somnifère à l'enfant, qui s'est endormi. Mère et enfant survivront à la guerre (en fait, la mère était une belle-sœur de notre camarade assassiné Moniek/Moyshe Glazer, de Cracovie).

Les Juifs cachés dans le grenier ont pu échapper à cette rafle. Par la suite, toute femme ayant un enfant en bas âge se procurera des somnifères chez la D^{re} Wasserberg, mais ces précieux cachets se feront rares.

Je donne à Paulina et à sa sœur des cartes d'identité pour qu'elles puissent éventuellement se rendre à Varsovie. Paulina n'utilisera jamais la sienne, choisissant de rester parmi les femmes et enfants juifs qui ont besoin d'elle. Quelque temps plus tard, nous apprendrons, de nos camarades de Cracovie, qu'une épidémie¹ s'est déclarée au camp de travail de Szczebina², où sont enfermés de jeunes hommes, les nazis menaçant de brûler les baraquements avec les prisonniers à l'intérieur. C'est ainsi que quatre médecins vont se porter volontaires pour soigner les détenus. La camarade Paulina fait partie de ce groupe. Elle mourra plus tard dans ce camp, avec tous les autres. C'est ainsi que prendra fin la vie d'un être remarquable qui, telle une mère, s'est dévouée pour soulager la souffrance et aider les innocentes victimes du fanatisme de Hitler et de ses hordes de criminels.

Nos camarades veulent, avant tout, sauver les enfants, mais cela va s'avérer impossible dans la grande majorité des cas. Par exemple,

1. Épidémie de typhus. [ndrc]

2. Camp de Szebnic (de nos jours, voïvodie des Basses-Carpates, environ 40 km au sud-ouest de Rzeszów, la capitale régionale), initialement camp de prisonniers de guerre soviétiques puis, au printemps 1943, il devient *Arbeitslager und Konzentrationslager*, « camp de travail et camp de concentration », destiné aux Juifs, Polonais, Ukrainiens et Tsiganes. [ndrc]

notre tentative de transférer 25 enfants du côté aryen va échouer. Quand le *PPS* nous informera, quelques jours plus tard, que cela est infaisable, cette réponse négative sera un coup terrible qui va tous nous démoraliser.

Lors de mon séjour à Cracovie, je suis témoin de nombreuses atrocités. Un épisode, en particulier, va me hanter toute ma vie. Un groupe de travailleurs juifs, revenant au ghetto en début de soirée, est rassemblé devant ses portes. Le corps ensanglanté d'un enfant juif gît contre les barbelés de l'entrée, au milieu de quelques morceaux de viande et de pain, rappelant à tous, même aux enfants, que ceux qui tenteraient de faire passer de la nourriture le payeront de leur vie.

Avant de quitter Cracovie, je demande au camarade Marek, du *PPS*, de rester en contact avec Mottel Kszenski. Depuis Varsovie, nous maintenons également nos liens avec le *PPS* et de nombreux militants continueront de se déplacer autant que possible entre les deux villes, jusqu'au soulèvement de 1944 à Varsovie.

Nous apprenons par eux que plusieurs artisans juifs ont été incarcérés à la prison de Montelupich, entre autres nos camarades Fishel Ejdelman, Mottel Kszenski et Aron Zonabend. Avec l'aide du *PPS*, qui nous met en relation avec une femme polonaise ayant ses entrées dans la prison cracovienne, nous pouvons envoyer une lettre et apporter un peu d'aide à ce groupe, par l'intermédiaire de la D^{re} Inka Szwajger. Cette lettre a un effet très positif sur nos camarades, leur permettant de tenir bon et de redonner espoir aux autres Juifs emprisonnés.

Il y a un comité du *Bund* au sein du camp de travail de Plaszów, où environ 20 000 Juifs sont détenus. Ce comité comprend les camarades M^e Leon Nemmer, Ruzska Glazer, Berta Kszenski, Naftoli Szisler et Yisroel Harendorf. Le *PPS* maintient le contact avec M^e Nemmer, avocat et homme d'un calme exemplaire. Il a été un bundiste actif et respecté dès sa jeunesse, apprenti tailleur et fondateur de la Ligue des jeunes travailleurs juifs. Doté d'une volonté exceptionnelle, il a travaillé comme tailleur le jour, et étudié le droit la nuit. Le camarade Nemmer fait face à toutes les situations, même les plus désespérées, avec un certain optimisme.

En ces temps très sombres, le camp de Plaszów devient un lieu de souffrance et de cruauté jamais connues jusqu'alors. Des mesures sont imposées par la police juive et d'autres collaborateurs, qui envoient certains prisonniers juifs à la mort. Il est aussi de plus en plus difficile, pour les prisonniers, d'obtenir des éléments de première nécessité, qu'il s'agisse d'alimentation ou d'endroits pour dormir. Notre camarade M^e Leon Nemmer, face à cette situation, fait tout ce qu'il est possible de faire, contre vents et marées et souvent au risque de sa propre vie, pour apporter un peu d'aide aux autres. Il devient ainsi une figure très aimée et populaire parmi tous les prisonniers du camp, qui apprécient son honnêteté et son dévouement.

Au moment de la liquidation du ghetto de Tarnów, quelques personnes sont transférées au camp de Plaszów, parmi lesquelles un certain nombre de jeunes filles et fillettes de nos camarades, affamées et pratiquement sans vêtements, on dirait des squelettes. La camarade Ruzka Glazer s'occupe de ce groupe. Elle fait un travail remarquable, trouvant pour elles des emplois, des lits et un peu de nourriture, et tout cela au risque de sa propre vie. Malheureusement, seules deux de ces filles pourront survivre à la guerre : Gizi Fajerajzen-Glazer et Fela Kalfus-Kaszer.

Si les Juifs du camp de travail de Plaszów doivent se battre avec l'énergie du désespoir pour obtenir un bout de pain ou quelques guenilles pour se couvrir, c'est essentiellement à cause de Michal Weichert¹, devenu un *nützlich*er Jude (« Juif utile ») notoire, au service du régime allemand. Il a été nommé dirigeant de la *Jüdische Unterstützungs Stelle*², organisme fantoche érigé par les nazis à la suite de la liquidation des ghettos de la Galicie occidentale.

On l'apprend au travers de nos conversations avec M^e Leon Nemmer ou dans ses rapports relatant la lutte acharnée qu'il mène pour contrecarrer ce *nützlich*er Jude, en se battant pour obtenir un peu de nourriture, des chaussures ou des vêtements pour les travailleurs-esclaves de Plaszów.

1. Directeur d'un théâtre yiddish (1890-1967). Il a le titre de docteur en raison de son diplôme en droit. Il a aussi étudié la littérature et l'histoire de l'Art. [ndrc]

2. Ou *JUS*, « Bureau central d'assistance aux Juifs ». [ndrc]

Moi-même, j'ai eu affaire à Weichert, à Cracovie, en 1940. À l'époque, il était à la tête du *Żytos*, qui recevait des fonds de la part du *Joint* américain et de Juifs polonais nantis, pour venir en aide aux victimes de la guerre. J'ai fait partie d'une délégation bundiste, avec Szisler et Gumplowicz, venue demander de l'aide pour des travailleurs et artisans.

Michał Weichert nous a alors reçus assis derrière son bureau impressionnant. C'était un homme de grande taille, bien habillé et rasé de près. Il avait un regard glacial. Mes camarades l'ont informé qu'ils représentaient le syndicat des artisans socialistes. Il a alors répondu sèchement : « Je n'ai plus rien à faire avec les bundistes. L'époque a changé. » Le camarade Naftali Szisler, un homme d'un grand calme, a répliqué : « Il est vrai que nous sommes des bundistes, mais nous venons en tant que délégués de centaines de familles de travailleurs et d'artisans, qui ont le droit d'être représentés au sein du comité du *Żytos* de Cracovie. »

Même si cette rencontre remonte à des années, j'entends toujours le son de sa réponse glaciale dans mes oreilles : « Vous voyez l'homme assis là-bas ? Il ne fait pas partie de notre organisation, mais il contrôle nos actions. Soumettez-lui donc l'histoire de votre organisation et rendez-lui compte de vos activités sociales à Cracovie. Cela sera communiqué aux autorités allemandes. Si votre candidature est acceptée, vous pourrez faire partie du comité du *Żytos*. » Les camarades de la délégation avaient été abasourdis. Nous ne pouvions imaginer qu'un responsable d'un organisme social juif puisse nous répondre de telle manière.

Nous sommes partis, choqués et échaudés. Le Comité central du *Bund* a décidé de ne déléguer personne au sein du *Żytos*. Il était évident pour nous que nous ne pouvions pas être mêlés à un organisme contrôlé par la Gestapo. C'était une question de principe, mais c'était aussi en raison du danger que cela ferait courir à nos camarades.

Un peu plus tard, nous avons rendu compte de l'incident à Leib Neustadt, directeur du *Żytos*, lors de son passage à Cracovie. Neustadt nous a répondu que Weichert ne voulait pas qu'on ait connaissance de ses liens avec les autorités, ni de la manière dont

il gérait l'aide sociale. Il craignait donc d'avoir des bundistes au sein de son organisation, surtout s'ils étaient impliqués dans des activités clandestines.

À la fin de 1941, lorsque les États-Unis sont entrés en guerre contre l'Allemagne¹, le *Żytos* a été dissous. Weichert est devenu un homme « indépendant », c'est-à-dire indépendant des institutions juives, mais davantage dépendant du pouvoir allemand.

Quand les déportations de masse de la « Solution finale » sont mises en œuvre et les ghettos détruits, les *Judenräte* n'ont plus de rôle à jouer. Mais, à ce moment-là, Weichert s'est trouvé un nouvel emploi. Fin juillet 1942, au point culminant de l'extermination des Juifs, le régime nazi permet aux Juifs d'organiser des « *Żytos* autonomes », ce qui n'a guère de sens au moment où l'on gase la population. C'est dans ce cadre qu'une nouvelle institution est fondée, d'un tout autre caractère, avec, évidemment, Michał Weichert à sa tête.

Mais les bundistes ne sont pas les seuls à s'opposer à ce *nützlicher Jude*; c'est aussi le cas de nos partenaires sionistes du comité de coordination. Il lui est reproché de prendre le relais des autorités allemandes pour statuer sur le sort des survivants juifs. En fait, à cette époque, la Croix-Rouge internationale, basée en Suisse, envoie de grandes quantités de colis de nourriture et de médicaments, destinés aux hôpitaux juifs des ghettos et financés par des Juifs du monde entier. Les Allemands confisquent ces colis à leur profit et, pour que cette escroquerie puisse bien fonctionner, ils mettent en place le *Jüdische Unterstützung Stelle*.

Pour parfaire ce système, ils confient à Weichert quelques sacs de pommes de terre pourries et quelques vêtements qu'ils ont volés aux Juifs. Le D^r Weichert, au nom de la *Jüdische Unterstützung Stelle*, signe des documents certifiant que les Juifs reçoivent bien tout ce que la Croix-Rouge envoie. De plus, pour mieux couvrir l'escroquerie, on donne aussi quelques médicaments aux Juifs, mais cela ne représente qu'une infime partie de ce qui a été envoyé. Les

1. À l'aube, le dimanche 7 décembre 1941, l'aéronavale japonaise attaque la flotte américaine réunie dans la base navale de Pearl Harbor, lieu stratégique situé sur l'île d'Oahu, dans l'archipel d'Hawaï. Cette attaque surprise cause des pertes américaines importantes : 2 403 morts et 1 178 blessés. Cet événement est à l'origine de l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés des Alliés. [ndrc]

membres des anciennes institutions juives n'osent pas s'opposer aux déclarations de Weichert, par peur de subir ses représailles.

C'est ainsi que je me retrouve, lors d'un séjour à Cracovie en 1943, dans le bureau de Weichert. En entrant, je me demande si je ne me suis pas trompé de bureau ; la pièce est remplie de très beaux meubles, avec des fauteuils en cuir et un magnifique bureau sur lequel est posée une belle machine à écrire. À cette époque, seuls les Allemands peuvent se permettre ce genre de luxe. Michał Weichert, ne portant pas le brassard juif, est assis derrière son bureau.

Je me demande s'il n'est pas plus prudent de partir immédiatement, sans lui faire part de mes demandes, mais je n'ai pas le courage de renoncer à ma mission, après avoir parcouru les bourgades de la Galicie occidentale et entendu le désespoir de nombreux Juifs aux abois qui m'ont supplié d'intervenir auprès de la *Unterstützung Stelle* pour obtenir de l'aide.

Je relate mes visites dans différentes localités, et parle aussi de Varsovie. Weichert me répond sèchement qu'il fait tout ce qu'il peut. Il me dit qu'il sera bientôt à Varsovie, où il compte rencontrer M^e Fajner. Je quitte son bureau abasourdi. Je suis bouleversé, désespéré. De retour à Varsovie, je ne peux me débarrasser de l'image de ce bureau si élégant, de ce leader juif, Michał Weichert, exempt du port du brassard juif, de ce *nützlicher Jude*.

Je fais alors part de ma rencontre avec Weichert au camarade Fajner. Il lève les yeux et me répond avec de la colère dans la voix : « Qui vous a donné le droit d'aller voir Weichert ? Je ne le rencontrerai pas, je ne lui serrerais pas la main. » Je me dis que j'ai commis une grave erreur. Cet homme, qui était autrefois un homme de culture et de théâtre, joue désormais le rôle d'un collaborateur escroc qui dépouille notre peuple soumis aux pires tortures. En fait, avant d'aller le voir à Cracovie, je ne savais pas qu'il avait été condamné avec la plus grande fermeté à la fois par le comité de coordination des résistants juifs et par la Direction de la résistance polonaise.

Après la guerre, il sera condamné par un tribunal juif en Pologne en tant que collaborateur du régime nazi.

24. דאָס לעצטע מאָל אין וואַרשעווער געטאָ

ווען איך בין געקומען קיין וואַרשע, האָב איך זיך דערוואוסט, אז אין געטאָ איז ווידער פאַרגעקומען אַ גרויסע דעפּאַרטאַציע. די דײַטשן האָבן געשאַפן אַ מין קעסל, וואָס איז באַשטאַנען פון אַ פּאַר געצײלטע גאַסן אין געגנט פון מילע, זאַמענהאַף און נאַלעווקיס און האָבן אַהין אַרײַנגעלאָזט, נאָך אַן אַכוריותדיקער סעלעקציע, בלויז די, וועלכע זענען געווען באַשעפֿ־טיקט אויף אַרבעט־פלעצער. די אַנדערע זענען אַרויסגעפירט געוואָרן קיין פּאַנאַטאַוו. כ׳האַב באַלד געוואַלט אַרײַן אין געטאָ, פּדי אָפּגעבן אַ באַריכט פון מײַן רײזע אין דער פּראָווינץ, זלמן פּרידריך האָט זיך אונטערגענומען צו שאַפן די מעגלעכקײט פון אַרײַנגיין אין אַרומגעשניטענעם און שטאַרק אויסגעליידיקטן געטאָ. דעם זעלבן טאָג האָב איך געהאַט אַ שווערע איבער־לעבעניש. חבֿר מיכאַל קלעפּפּיש איז געקומען אויף אונזער טרעפֿ־פּונקט און געברענגט די טראַגישע ידיעה, אז זמן שוועסטער גינע איז געשטאַרבן אין שפּיטאַל, אָט וואָס ער האָט אונז דערצײלט: עטלעכע טעג נאָך אַן אָפּעראַציע איז איר לאַגע געוואָרן האָפּנונגלאָז. אַ גלח איז געקומען אויסהערן דעם לעצטן ווידוי בײַ דער „קאַטוילישער קאַזשײַמיעראַ יוזשוויאַק“... זי האָט דערקלערט דעם גלח, אז זי איז אַ ייִדיש קינד, אַ מיטגליד פון דער אונטער־ערדישער באַוועגונג און האָט געלעבט אויף אַ פּאַלשן פּאַספּאַרט פון אַן „אַריערין“. זי האָט אויך דערצײלט איר חבֿרטע, דער קראַנקן־שוועסטער, און איר ברודער מיכאַל, אז זי האָט דעם גלח אויסגעזאָגט דעם סוד. אַ טױט־ערנסטע לאַגע — דאָס קאַן האָבן די שרעקלעכסטע פּאַלגן פאַר אַלעמען אַרום...

די קאַטאַסטראַפּע איז געשען, מיר זענען פּול מיט אַנגסטן — ווי אַזוי אַנטבאַרדענען איר לוויה? מיר באַשליסן, אז די קראַנקן־שוועסטער זאָל רײזיקרין און זאָגן דעם גלח, אז זי ווייס וואָס קאַזשײַמיעראַ האָט פאַרן טױט זיך פאַר אים מתווה געווען, איצט ווילן איר ברודער און פּרעגנע זי מקבר געהייסן זי אַ ייִדיש קינד. דער גלח איז געוואָרן גוואַלטיק אויפּגערענגט און געהייסן זי מקבר זען לױט איר נאַמען, וואָס זי האָט געהאַט אין שפּיטאַל.

Ma dernière visite au Ghetto de Varsovie

Dès mon retour à Varsovie, j'apprends qu'une nouvelle déportation de masse vient d'avoir lieu. Les Allemands ont établi un petit périmètre, entre les rues Miła, Zamenhof et Nalewki, où ils ne tolèrent que les Juifs porteurs de cartes de travail et ayant un emploi. Les autres ont été envoyés au camp de Poniatowa¹. Je veux pénétrer dans le Ghetto pour y rendre compte de mes déplacements en province. C'est Zalmen Frydrych qui entreprend de m'y faire rentrer; en grande partie vidé, il est sous surveillance renforcée et totalement coupé du monde.

Le même jour, on me raconte une histoire épouvantable. Le camarade Michał Klepfisz vient à notre lieu de rencontre et nous dit que sa sœur, Gina, infirmière, vient de mourir dans un hôpital, quelques jours plus tôt, dans des conditions tragiques. Elle a contracté une infection nosocomiale fatale, et un prêtre est venu lui administrer l'extrême-onction, pensant que celle qui se faisait appeler Kazimierza Józwiak était catholique.

Elle révèle alors au prêtre qu'elle est juive, qu'elle vit sous une fausse identité aryenne et qu'elle fait partie de la Résistance. Elle fait savoir à son frère et à une infirmière en qui elle a confiance qu'elle a révélé au prêtre son secret. Sa fin inévitable arrive et, malgré le danger que cela représente, l'infirmière demande au prêtre d'accorder à son frère le droit d'organiser un enterrement selon le

1. Situé à environ 160 km au sud-est de Varsovie et 40 km à l'ouest de Lublin. [ndrc]

rite juif. Le prêtre entre dans une colère noire et insiste pour que Gina soit enterrée en tant que chrétienne.

La dernière image que nous aurons de notre bien-aimée camarade Gina sera celle de son corps reposant dans un cercueil ouvert, au sein de la petite chapelle de l'hôpital, habillé d'une simple robe de toile. Son visage semble implorer : « Je n'ai que 30 ans, aidez-moi à sortir d'ici ! » Je revois encore l'infirmière Gina qui dans les moments les plus dramatiques a réellement accompli des miracles. Je me souviens encore de l'*Umschlagplatz*, et sa prétendue infirmerie, d'où les Juifs étaient envoyés vers les chambres à gaz de Treblinka. Gina s'était immédiatement portée volontaire pour y travailler. Son objectif était de sauver le plus grand nombre de nos camarades, au péril de sa vie. Il n'y avait pas que la Gestapo qui représentait un danger pour les infirmières et le personnel de l'infirmerie. Il fallait aussi se méfier de la police juive qui, pour de grosses sommes d'argent prétendait sauver les Juifs aisés. Pas une minute, Gina n'a pensé que sa propre vie pouvait être fauchée à tout moment – elle a sauvé des griffes de la mort un grand nombre de Juifs

C'est une journée glaciale, la cour de la petite chapelle de l'hôpital est recouverte d'une épaisse couche de neige. À 11 heures précises, le prêtre asperge d'eau bénite le cercueil fermé, qui est transporté jusqu'à la tombe, accompagnée de neuf personnes : son frère, Michał Klepfisz, et sa femme, les camarades Zalmen Frydrych, Władka, Hanusia Alexandrowicz, moi-même et trois femmes polonaises¹.

C'est ainsi que s'achève la vie de notre camarade et amie de toujours Gina Klepfisz, enterrée en tant que catholique dans un cimetière de Praga². Elle aura été toute sa vie une bundiste loyale et active, fille de Yankev Klepfisz et Myriam Royzè Perczykof, tous deux depuis leur prime jeunesse membres actifs du *Bund*. Sa mère avait été grande militante du syndicat des enseignants et était résistante active. Son père, issu d'une longue lignée de juges du tribunal

1. Sur une photo du *United States Shoah Memorial Museum* datée de décembre 1942 (pas forcément du jour de l'enterrement), on voit la tombe « Józwiak » entourée de 9 personnes, dont la mère de Gina, les résistantes polonaises Anna Wąchalska, Marysia Sawicka (sœurs résistantes PPS) et Krysia Tylberg. [ndt]

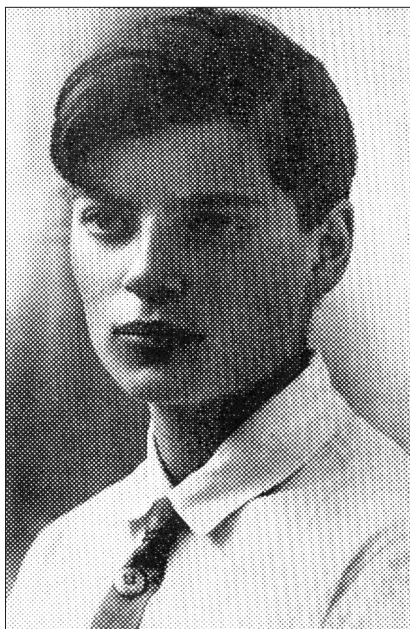
2. Arrondissement historique de Varsovie, situé sur la rive orientale de la Vistule. [ndt]

juif de Varsovie, dont le plus célèbre était Zanvelè Klepfisz, avait été longtemps président de cette instance.

Le 19 avril 1952, à l'occasion du neuvième anniversaire du soulèvement du Ghetto de Varsovie, on érigea une pierre tombale dans le cimetière, gravée avec son vrai nom : « Gina Klepfisz. »

Gina Klepfisz.

(Celemenski 1963)



La tombe de Gina Klepfisz
au cimetière chrétien de Praga.
Debout : la résistante polonaise
Anna Wąchalska. (Celemenski 1963)

Juste après l'enterrement, je pars avec Hanusia Alexandrowicz à Żoliborz voir les camarades Papier. Hanusia, que j'avais amenée de Cracovie, a 16 ans à cette époque. C'est une sacrée jolie fille, une blonde aux yeux bleus. Elle parle parfaitement le polonais, comme si c'était sa langue maternelle. Elle est en deuil de sa mère et de sa sœur Ewa, et elle souffre énormément de ne plus profiter de l'affection de sa tante Luszka, qui vit toujours à Cracovie. Elle retrouve presque le moral quand nous arrivons chez les Papier, qui la reçoivent avec beaucoup de chaleur.



Hanusia Alexandrowicz.

(Celemenski 1963)

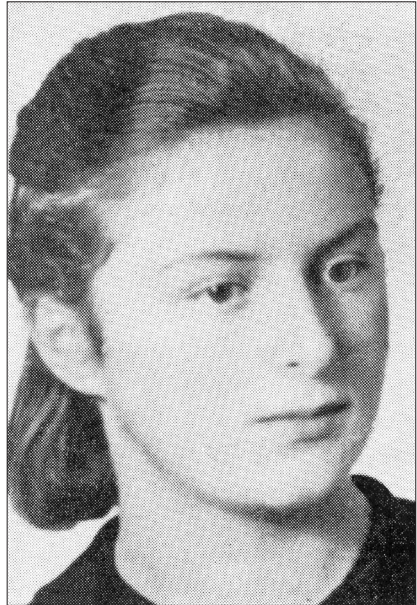
Le D^r Lifszyc et sa femme arrivent très vite et l'accueillent à leur tour, versant des larmes de joie, n'arrêtant pas de l'embrasser.

Hanusia reste quelques jours chez les Papier, avant que Jadwiga Muszkat (Fela Polak) ne la place en tant qu'employée dans une famille polonaise. Les manières distinguées d'Hanusia et sa façon de se présenter aux autres suscitent la sympathie de tous. Jadwiga, qui la rencontre pour la première fois, est aussi touchée par cette fille et gardera désormais un œil attentionné sur elle, comme elle l'aurait fait pour sa propre enfant. Ce soir-là, je peux regagner mon hôtel minable, rassuré de savoir que Hanusia est entre de bonnes mains.

Je revois Hanusia quelque temps plus tard lors d'une petite réunion de jeunes, au domicile d'Anna Wąchalska, une militante polonaise. Hanusia a retrouvé le moral et sa confiance. Elle travaille dans une laverie, chez une famille polonaise qui sait qu'elle est juive et qui la traite bien. Elle me raconte que Jadwiga vient souvent la voir, et qu'elles rendent régulièrement visite aux Papier et aux Lifszyc. Elle n'est triste que lorsqu'elle pense à Cracovie et éclate en sanglots dès qu'elle revit le moment où sa mère et sa sœur aînée, Ewa, ont été déportées. Sa mère avait alors poussé Hanusia hors du wagon à bestiaux, mais Ewa avait refusé de la quitter. Les deux ont dû être gazées dans un camp de la mort, on ne sait où.

Ewa Aleksandrowicz.

(Celemenski 1963)



C'est l'espoir de revoir un jour son père, qu'elle sait quelque part en Amérique, qui permet à Hanusia de garder courage. Malheureusement, ce rêve ne pourra jamais se réaliser; elle mourra dans le soulèvement polonais de 1944, mais personne ne sait où, ni la manière dont sa vie a été fauchée, en pleine jeunesse.

Deux jours après mon retour de Cracovie, Zalmen Frydrych vient me voir, tôt le matin, à mon hôtel rue Królewska, pour

m'annoncer que je pourrai entrer dans le Ghetto le jour même. Il est accompagné d'un contremaître qui emmène tous les jours un groupe de travailleurs juifs à l'aérodrome. C'est ainsi que je rencontre, pour la première fois, le camarade Benyomin Międzyrzejcki, ancien membre de la *Tsukunft* et du syndicat des travailleurs du commerce. Il épousera plus tard la camarade Władka¹.

Il me dit de me rendre, à 18 heures, près de la porte du Ghetto au coin des rues Leszno et Żelazna, où je dois rejoindre le groupe de travailleurs, en portant mon brassard à l'étoile de David. Après le passage de la porte du Ghetto, je dois me rendre à l'hôpital juif, au 6 de la rue Gęsia, où je vais rencontrer Marek Edelman, Abrasza Blum et quelques autres camarades.

Je suis habitué depuis quelque temps à ce genre de « combine » et cela ne me pose pas de problème particulier. Une fois dans le Ghetto, je ne croise personne dans les rues, sauf des travailleurs qui, comme nous, reviennent de leur journée du côté aryen. Les quelques Juifs encore vivants sont concentrés dans un petit périmètre au fond du Ghetto. Lors de mon dernier passage dans le Ghetto, six mois plus tôt, il y avait encore plus de 100 000 Juifs survivants, malgré les nombreuses déportations ayant déjà eu lieu. Il n'en reste désormais que quelques dizaines de milliers. Le camarade Benyomin m'accompagne sur une partie du chemin et je continue, passant par des rues sombres et abandonnées, avant d'arriver à l'hôpital du Ghetto.

Je suis attendu par les camarades Abrasza Blum, Marek Edelman et Berek Sznajdmil. Je rencontre également la D^{re} Anna Margolis, sa fille Ala et d'autres personnes, qui vont plus tard travailler avec moi, au cours de nombreuses opérations du côté aryen. C'est une grande joie pour moi de revoir mes camarades et nous restons ensemble pratiquement jusqu'à l'aube. Je peux ainsi leur raconter mes voyages en province, décrivant à la fois la condition des Juifs dans les ghettos et la vie du côté aryen.

Le camarade Abrasza Blum me dit que j'arrive dans le Ghetto juste au bon moment, puisque, le lendemain soir, une réunion est prévue avec les dirigeants et commandants des groupes de combat

1. Le couple survécut à la guerre et se rendit aux États-Unis, où ils prirent le nom de Benjamin et Władka Meed.

bundistes. Cette réunion se tient au 7 de la rue Miła, chez le camarade Khaskel Filozof, un membre de la jeunesse bundiste de Łódź. Tous ceux qui assistent à cette conférence sont épuisés, après une dure journée de labeur. Outre Abrasza Blum, Berek Sznajdmil et Marek Edelman, sont aussi présents les camarades Velvel Rozowski, Avrom Fajner, Henekh Russ, Shloymè Paw, Moyshèlè Kojfman, Khaskel Filozof et moi-même.

Marek Edelman est le représentant du *Bund* au sein de la direction de l'Organisation juive de combat (OJC), à laquelle appartiennent le *Bund* et les organisations sionistes. Les communistes ne font pas partie de l'OJC, préférant s'organiser en groupes de partisans dans les forêts plutôt que de se battre dans les ghettos. Il y a au sein du Ghetto un groupe de combattants dit « sauvage », composé de révisionnistes¹, qui n'adhère pas non plus à l'OJC.

Marek Edelman prend la parole pour expliquer la situation actuelle des groupes de combat. Comparé aux sionistes, le *Bund* est minoritaire au sein de l'OJC, parce qu'il ne présente que des partisans jugés prêts au combat, avec des critères de participation plus sévères. Ainsi, pour qu'un des nôtres soit admis dans des groupes de combattants actifs, il faut qu'il (homme uniquement) puisse prouver qu'il a appartenu, avant la guerre, aux milices du *Bund* ou à celles de la jeunesse, le *Tsukunft-Shturm*. Il faut aussi qu'il sache manier les armes. Les miliciens non admis dans des groupes de combattants de l'OJC se tiennent à la disposition du *Bund*, pour participer à la lutte. Ces restrictions, entre autres l'exclusion des femmes des groupes de combat du *Bund*, sont fortement contestées.

Marek Edelman nous informe aussi de la difficulté à se procurer des armes. D'une part, il est difficile d'en trouver et, d'autre part, elles sont vendues pour des sommes astronomiques. Le *Bund*, malgré les contributions de sympathisants nantis, ne peut que rarement payer le prix exigé. Le commandement de l'OJC a décidé de commettre des attentats afin de nettoyer le Ghetto de certains éléments « internes » : des gestapistes juifs, des dirigeants de la police juive et autres collaborateurs du régime nazi assassin.

1. Allusion à l'Union militaire juive, composée de sionistes d'extrême droite, issus de la mouvance fondée par Vladimir Jabotinsky, dont l'objectif était de « réviser le sionisme ». [ndt]



Au Ghetto de Varsovie, angle des rues Leszno et Tłomackie.
De dr. à g. : au premier plan, Avrom Fajner et Moyshè Kojfman ;
à l'arrière : Marek Edelman et Feygelè Peltel, *alias* Władka.

(Celemenski 1963)

Ces attentats remontent le moral des organisations combattantes et renforcent leur notoriété aux yeux de la population du Ghetto.

Le camarade Marek révèle également que le commandement de l'*Armia Krajowa*¹ s'est engagé à faire entrer une dizaine de pistolets, afin de permettre aux combattants de s'entraîner à l'usage des armes à feu.

Un débat très animé s'ensuit. Avrom Fajner, dirigeant de notre groupe de combat de Nowolipie au sein de l'entreprise *Többens und Schultz*², prend la parole. Fajner, un homme posé et calme, a milité pour le *Bund* avant la guerre au sein des sections des jeunes du syndicat du textile. Il est actuellement l'un des membres du Comité de direction de la *Tsukunft*. Ce n'est pas un orateur; il s'exprime avec peu de mots, sans fioritures, mais ses paroles exercent un magnétisme évident sur l'auditoire. Il parle avec conviction et tient des propos réfléchis sur notre jeunesse coupée du monde, qui prend de grands risques pour effectuer des actions clandestines. Ces jeunes, n'ayant pas les moyens de s'acheter une exemption auprès du *Judenrat* ou du bureau de placement, ont été les premières victimes de l'esclavagisme du régime nazi. Sauver sa peau avec de l'argent est le privilège des enfants de riches, mais sauver des vies, parmi la population opprimée, exige de l'intelligence et du courage. Avec les récentes déportations, on a décimé les meilleurs éléments parmi ces jeunes résistants. Ceux qui restent veulent s'opposer, de toutes leurs forces, à l'ennemi allemand assassin. Leur rêve est de tomber en se battant,

1. Ou *AK*, « Armée de l'intérieur » ou « Armée nationale » ou encore « Armée du pays », la plus importante organisation de résistance armée polonaise. Formée en 1942 par la réunion de plusieurs groupes constitués depuis le début de l'occupation allemande de la Pologne, l'*AK* était l'organe armé du gouvernement polonais exilé à Londres. La plupart des partis politiques la soutenaient, à l'exception des communistes. Dans de nombreuses régions, l'*AK* était crainte des Juifs car elle les attaquait. Elle a toutefois, dans une certaine mesure, apporté son soutien matériel et militaire aux Juifs. L'*AK* s'est battue contre l'occupation allemande en déclenchant le soulèvement de Varsovie à l'été 1944 et, après la guerre, contre le nouveau pouvoir imposé par l'Union soviétique. Le 19 janvier 1945, l'*AK* s'est dissoute quoiqu'une partie de ses soldats ait continué la lutte armée. L'*AK* compta jusqu'à 350 000 membres. [ndrc]

2. La plus grande entreprise esclavagiste allemande du Ghetto de Varsovie, spécialisée dans la fabrication de vêtements et de maroquinerie, destinés notamment à l'usage de l'armée allemande. La fabrique, située au 44 de la rue Nowolipie, comptait jusqu'à 3 000 ouvriers. [ndt]



Atelier de repassage de l'entreprise *Schultz* où travaillent les Juifs du Ghetto du Varsovie.



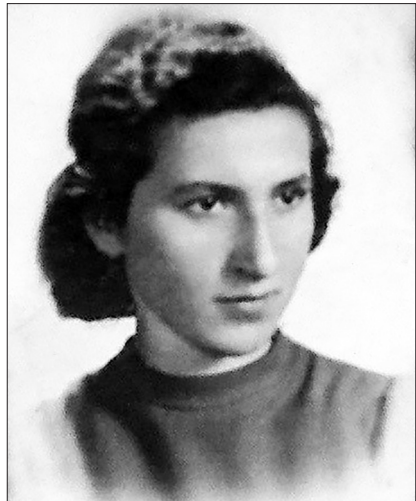
Atelier de cordonnerie de l'entreprise *Schultz* où travaillent les Juifs du Ghetto, 1940-1943. Photographie de la propagande allemande.

les armes à la main. « C'est pour cela, dit le camarade Avrom Fajner, que je suis contre la décision de ne mobiliser que les combattants chevronnés et de ne pas donner aux femmes la possibilité de se battre. Ces jeunes sont prêts à tout pour venger leur peuple, quel qu'en soit le prix. Les groupes sionistes ouvrent leurs portes à ces combattants. Il faut, nous aussi, nous opposer à cette ségrégation. »

Cette réunion a lieu au début du mois de janvier 1943. Une des premières actions armées antiallemandes sera organisée une quinzaine de jours plus tard. Le camarade Avrom Fajner sera l'un des premiers à tomber au combat, rue Nowolipie, près de l'usine *Többens und Schultz*.

Un deuxième intervenant nous explique que le camarade Borukh Szpygiel, un membre actif de notre groupe de combat, a déclaré qu'il se retirerait si l'on ne permettait pas à sa camarade et compagne, Khaykè Belchatowska, de prendre les armes aux côtés des hommes. Tous deux seront au nombre des combattants du soulèvement du Ghetto de Varsovie d'avril 1943¹.

Khaykè Belchatowska.



1. Leur fille, Mindy, épousa le professeur Eugene Orenstein, fondateur et doyen de la faculté de yiddish de l'université McGill à Montréal, qui organisa et supervisa la traduction anglo-saxonne des chroniques de Yankev Celemenski, intitulée *Elegy for my people. Memoirs of an underground courier of the Jewish Labor Bund in Nazi-occupied Poland 1939-1945* (Melbourne, The Jacob Celemenski Trust, 2000). Celemenski était le parrain de Mindy. [ndt]

Le troisième intervenant, Berek Sznajdmil, sorti de l'école d'officiers de l'armée polonaise, sera pendant toute la guerre un membre actif de la Résistance. Il est revenu à Varsovie de Wilno, ville encore lituanienne au début de 1940, pour se consacrer à l'entraînement des jeunes combattants juifs et à la lutte antinazie. Il est très conscient des difficultés et des questions stratégiques que doit résoudre l'organisation des combattants juifs. Le camarade Berek Sznajdmil soutient que, dans la lutte armée, il n'y a pas de place pour les sentiments ou pour les états d'âme ; seule une discipline de fer et la logique militaire sont de mise. Il affirme que le nombre de combattants n'est pas le facteur principal à ce stade de la bataille, et que, de toute manière, il n'y a pas suffisamment d'armes, même pour les groupes déjà constitués. Il faut donc faire très attention et ne pas engager des jeunes sans expérience dans des activités militaires clandestines. Les bonnes intentions et les discours courageux peuvent générer des conséquences fatales pour tous les groupes de combattants. Il propose alors de reporter la décision sur l'engagement de combattants non expérimentés.



Berek Sznajdmil.

(Celemenski 1963)

Pratiquement tous les camarades prennent la parole. Je reste à ma place, un peu en retrait. J'observe cette extraordinaire réunion : il n'est pas question pour quiconque de baisser les bras ou de sombrer dans le désespoir. La seule question à l'ordre du jour est : mourir sans rien faire, ou mourir dans l'action. Les participants sont tous d'accord sur un point essentiel : se battre jusqu'à leur inéluctable fin. La seule question, c'est de savoir comment affronter le mieux possible l'ennemi. L'obscurité de la nuit entre peu à peu par la fenêtre. Autour de la maison où nous sommes réunis dorment les quelques dizaines de milliers de Juifs encore vivants du Ghetto de Varsovie.

Je prends la parole vers la fin de la réunion. Je parle du moral des Juifs en province. Je me pose la question de savoir si la situation de nos camarades, enfermés entre les murs d'un ghetto de plus en plus exigu, n'est pas plus supportable que celle de nos camarades vivant du côté aryen, en proie à une peur abyssale et à une anxiété de chaque instant. Cette pression, pour certains, est intolérable et peut même mener à la folie. Il leur faut, à chaque instant, rester concentré sur le personnage qu'ils doivent jouer, et le moindre faux pas, ou la moindre parole de travers, peut se traduire en leur condamnation à mort immédiate.

Il y a eu un certain nombre de cas où des Juifs « aryens », n'en pouvant plus de continuer cette mascarade, se sont retranchés dans le Ghetto pour se soustraire à cette pression insoutenable. Parfois, certains reviennent au Ghetto pour une courte période seulement, afin de voir leurs proches, puis retournent dans la jungle aryenne, pour continuer le combat clandestin et leur jeu de cache-cache avec la mort. À la fin de mon intervention, les camarades me donnent des conseils et des pistes pour mobiliser des soutiens et rassembler des fonds à l'extérieur, afin de contribuer à l'achat d'armes permettant de continuer la lutte.

La réunion prend fin tard dans la nuit, et chacun retourne à son domicile pour essayer de dormir quelques heures, afin de se préparer au travail écrasant du lendemain dans les usines du Ghetto ou de l'autre côté du mur. Cette nuit-là, je retourne à l'hôpital de la rue Geşia avec mes camarades Abrasza Blum, Marek Edelman et Berek Sznajdmil.

Avant de quitter le Ghetto pour la dernière fois, je me rends à l'usine de la rue Nowolipie, où je rencontre Yisroel Grylak et Yisroel Falk. Je compte en sortir immédiatement après notre réunion. Juste avant que je prenne congé de mes camarades, Grylak me dit soudain : « Est-ce que tu sais que ta sœur Leyè est ici ? Elle a échappé aux déportations et travaille chez *Többens*, comme couturière. »

Cette révélation me bouleverse et je veux la voir tout de suite. Mais cela n'est pas possible ; il faut que j'attende 18 heures, qu'elle ait fini sa journée. Lors de mon précédent passage dans le Ghetto, pratiquement toute ma famille était encore en vie. Maintenant, il n'y a plus aucune trace d'eux : mon père, mes frères, mes sœurs et tous les autres, hommes, femmes, enfants, ont été emmenés de force à l'*Umschlagplatz*, et de là vers leur mort, dans les chambres à gaz du camp de Treblinka.

À 6 heures du soir, quand les ouvriers quittent la fabrique, j'aperçois très vite ma sœur. Elle est émaciée, épuisée, avec de grands cernes noirs autour des yeux. Dès qu'elle me voit, elle s'arrête, pétrifiée, et se met à pleurer convulsivement, avant de se jeter dans mes bras. Elle n'espérait plus me revoir ; elle pensait, d'ailleurs, que j'étais mort. Puis, elle sombre un moment dans l'apathie et il lui faut un certain temps pour revenir à la réalité, une réaction très courante chez les survivants des déportations.

Elle me raconte comment notre famille a été arrachée de chez nous. Il était impossible de se cacher ; ils avaient débusqué tout le monde, dans leurs cachettes, dans les caves, dans le moindre recoin... Ma sœur continue de pleurer, mais ses yeux n'ont plus de larmes. Chaque Juif encore en vie au sein du Ghetto a vécu des scènes similaires. Ils auront l'éternel souvenir de leurs proches arrachés à la vie, traqués, emmenés de force, terrorisés. Ma sœur me parle de chacun de mes frères et sœurs et de leurs conjoints, et des tout petits enfants, tous partis, tous pour leur dernier voyage.

Son émotion est à son comble quand elle me parle de la fin de notre père. La quasi-totalité de notre famille vivait au 21 de la rue Nalewki et disposait dans un grenier d'une sorte de bunker aménagé par mon beau-frère, Yudel Mokotow. Il avait posé un cadenas

devant une porte, donnant ainsi l'impression qu'il ne pouvait y avoir personne derrière. Cela avait parfaitement fonctionné lors de plusieurs rafles, permettant à ma famille d'échapper aux Allemands et aux policiers juifs et polonais.

Puis une des dernières rafles a eu lieu. On a entendu le son familier venant de la cour de l'immeuble : « *Alle Juden herunter!*¹ »

Ma famille est allée s'installer dans sa cachette, mais au même moment, un de nos voisins, les voyant, a appelé mon père en le suppliant : « Reb Moyshe, sauvez-moi, un Allemand me poursuit ! »

La situation était dramatique. On entendait le bruit de bottes du soldat se rapprocher. Mon père a alors fait entrer cet homme dans notre bunker qu'il a refermé et, très calmement, a descendu l'escalier en direction de l'Allemand. Et le soldat, croyant voir l'homme qu'il poursuivait, l'a arrêté.

C'est ainsi que mon père de 73 ans est allé au-devant de sa fin, se sacrifiant pour sauver ses enfants. Mon père, malgré son âge, était un homme solide, de grande taille, en pleine santé et il n'avait même pas besoin de lunettes pour lire. Bien qu'il soit un Hassid, il avait toujours soutenu ses enfants et respectait leur choix d'emprunter la voie du socialisme et du *Bund*.

Je laisse ma sœur partir avant que la nuit tombe, et, quand l'aube grise se lève, je dis adieu à mes camarades et rejoins, dans le brouillard et le froid, des centaines de travailleurs emmitouffés allant vers les portes du Ghetto, pour une autre journée de labeur forcé sous le regard des bourreaux nazis. Je m'intègre au groupe du camarade Benyomin Międyrzecki et en quelques minutes nous nous retrouvons de l'autre côté du mur, après avoir passé les postes de contrôle. Le groupe s'éloigne du Ghetto. Dès que je peux, j'enlève le brassard et m'esquive par une petite rue. Je ne sais pas, à ce moment-là, que je ne reverrai jamais plus le Ghetto.

1. En allemand, « Que tous les Juifs descendent ! » [ndt]

25. נייע באקאנטשאפטן און צרות פון „שמאלצאווניקעס“

ס'האט געדויערט א פאר טעג ביו ס'איז מיר געלונגען אינגאנצן צר-
פעליק צו געפיגען א שטענדיקן נאכטלעגער. חב"ד לעאן פינער האט מיר
געגעבן א קאנטאקט מיט א מיטגליד פון פ. פ. ס. וועלכער האט געהאט
א מעגלעכקייט צו קויפן געווער. דער נאמען פון יענעם פעפעסאוועץ איז
געווען יאנעק קוליקאווסקי און ער האט געוואוינט אויף בראווארנע נומער
21, אין צווייטן הויף, אין פארטער.

דעם זעלבן נאכמיטאג בין איך אוועק אויף דער בראווארנע גאס,
וואס האט זיך געפונען אין דער ארימער אַרבעטער־געגנט בײַ דער ווייסל,
אין א. ג. „פאדווישליע“, וואו איין הויז איז געווען אַרימער און חושכדיקער
פון צווייטן. דאָ האָט געוואוינט דער פּוילישער פּראָלעטאַריאַט, אַרבעטער
פון גרויסע פאַבריקן און אויך די, וואָס זענען געווען באַשעפטיקט ביים
וואַסער־טראַנספּאָרט און ביים אַפּרייניקן דעם טײַך פון זאַמד. די לופט,
וואָס איז געהאַנגען איבער דער דאָזיקער געגנט, איז געווען אַ פּינטלעך און
אַ געדיכטע. ס'האָט געשמעקט מיט קרויט, מיט קאַלבאַסעס און אַרימע
געקעכצער. אין די גאַסן און געסלעך זענען אַרומגעלאָפּן אָפּגעריסענע און
אָפּגעשליסענע קינדער. פאַר די טויערן זענען געזעסן אַלטע פּרויען און
מענער, וועלכע זענען אַרויס פון די פּינצטערע און פּינטלעך דירות אויף
דער „פּרישער לופט“.

כ'האָב אָפּגעזוכט דאָס הויז נומער 21 און בין געגאַנגען גענוי, ווי
חב"ד פינער האָט מיר אָפּגעמשלט, אין צווייטן הויף אַרײַן, אין אַ קאַרידאָר
אויף דער רעכטער זײַט. אינמיטן הויף איז געשטאַנען אַ גרויסער מיסט־
קאַסטן און אויף די שטייגער זענען געלעגן צעשפּרייט אַלטע בעטן, שעניקעס,
פעסער, שטיקער האַלץ און אַיזנס. כ'האָב נישט געדאַרפט אָנקלאָפּן אין
דער טיר, ווייל זי איז געשטאַנען אָפּן. כ'האָב דערזען אַ חושכדיק צימער
מיט צעבראַכן מעבל, אין אַ בעט מיט צעפליקטע קאַלדרעס אין געלעגן
אַ בלייכע פּרוי, זי האָט געקרקצט, נאַנט פון איר בעט איז געשטאַנען אַן
אינגעפאַלן אַיזערן בעטל מיט אַרויסשטאַרצנדיקע ספּרעגזשינעס. אויף דער

Nouveaux amis et menaces de *shmałtsovníkès*

Cela va me prendre du temps, mais je vais finir par trouver, presque par hasard, un endroit fixe pour dormir. Le camarade Leon Fajner m'a mis en contact avec un membre du *PPS*, Janek Kulikowski, qui vit au rez-de-chaussée de l'arrière-cour du 21 de la rue Browarna et qui sait comment se procurer des armes.

L'après-midi même, je pars pour le rencontrer. Sa maison se trouve dans le quartier ouvrier de Powiśle, sur la rive gauche de la Vistule, où les habitations sont toutes plus misérables les unes que les autres.

C'est ici que vivent les prolétaires polonais, recrutés par de grosses usines ou travaillant dans le transport fluvial et le dragage de la Vistule. L'air de ce quartier, malsain et humide, est dominé par des odeurs de chou en train de cuire, de saucisse et de cuisine de pauvres. Les rues étroites sont remplies de gosses dépenaillés et devant les maisons sont assis des vieillards qui sortent de leurs taudis pour profiter de l'air « frais ».

Je trouve le 21 et me dirige vers l'arrière-cour, comme me l'a indiqué le camarade Fajner. En plein milieu de la cour, il y a une benne à ordures et, éparpillés çà et là sur les pavés, de vieux lits, des armoires, des tonneaux, des morceaux de bois et de la ferraille. Je trouve la porte grande ouverte. À l'intérieur, dans une pièce sombre, au milieu de meubles cassés, une femme au visage blême gémit, allongée sur un lit, disparaissant sous un tas de couvertures effilochées. À côté d'elle il y a un autre lit en fer dont les ressorts

surgissent çà et là. Le sol est jonché de chiffons et, dans un coin, on aperçoit une table et deux chaises branlantes.

Janek est assis sur une de ces chaises. C'est un jeune homme de petite taille, typiquement polonais, blond avec une mèche qui tombe juste au-dessus de ses yeux. Il semble avoir 25 ans. On l'a prévenu de mon arrivée. Quand je lui dis : « Czeslaw », il se lève brusquement, me donne une poignée de main vigoureuse, puis me présente la femme alitée : « C'est ma mère. »

Je lui murmure : « On dirait une Juive. » Il se met à rire et me répond : « Elle nous met souvent dans l'embarras. Elle a déjà été arrêtée trois fois dans la rue et j'ai eu beaucoup de mal à la récupérer. Elle n'ose plus sortir et elle en souffre. » Il me regarde avec l'enthousiasme d'un jeune homme. « Je suis heureux de rencontrer un socialiste juif qui se bat dans la clandestinité ! » Il m'assure qu'il fera tout pour nous procurer des armes. Il connaît bien un cheminot qui travaille sur la ligne Varsovie-Radom. C'est un atout, à double titre : d'une part on peut trouver des armes à Radom, d'autre part ni les flics ni la Gestapo ne fouillent jamais la locomotive. Je suis sur le point de partir quand Janek me demande où je compte passer la nuit. « C'est une bonne question, lui dis-je embarrassé, mais, en fait, je n'en sais rien. » Je lui raconte mes difficultés pour trouver un abri et lui parle de l'hôtel de la rue Królewska, qui commence à être dangereux.

Il jette un coup d'œil sur le lit en fer et me dit, enthousiaste :

– Czeslaw, ne cherche plus, tu vas dormir ici. Plus besoin de chercher !

– Et toi, tu vas dormir où ?

– Pas de problème, je m'installerai par terre et je dormirai comme un roi !

Cela me paraît une bonne idée. Cette petite demeure ouvrière est idéale.

– Marché conclu ? me dit-il, en me tendant la main.

– D'accord, mais à une seule condition, que je paye un loyer à ta mère.

Je lui tends un billet, qu'il prend sans empressement. Ses yeux s'éclairent.

– Ça s'arrose !

Il sort immédiatement dans la rue et revient avec une bouteille d'alcool. Il me verse un verre et boit directement au goulot. Il est très vite ivre. Je constate son état euphorique, ses joues toutes rouges, et cela me met mal à l'aise.

Le lendemain, tout heureux, je fais part au camarade Fajner de cette aubaine. De son côté, il me dit qu'il a reçu de l'argent et de nombreuses cartes d'identité de la part de résistants polonais en lien avec le gouvernement en exil de Londres. Ma planque de la rue Browarna devient un point de rencontre pour de nombreux camarades, entre autres Zalmen Frydrych, Michał Klepfisz, Władka et bien d'autres. Parmi eux, le camarade Merenholz, Juif membre du *PPS*, est au service de la police juive, mais aide le mouvement clandestin et a aussi sauvé la vie de quelques camarades à l'*Umschlagplatz*, point de rassemblement pour les départs à Treblinka. Plus tard, il va quitter la police juive, se mettra à vivre du côté aryen et tombera lors du soulèvement de la ville de Varsovie en 1944.

L'adresse est aussi un lieu de rencontre pour des figures importantes du *PPS*. C'est devenu une véritable plaque tournante pour le trafic d'armes. Une fois, nous attendons la première livraison de grenades pour notre groupe de combattants et Janek a rendez-vous avec le cheminot qui est censé arriver ce jour-là de Radom. À l'heure convenue, Janek part et je reste dans la pièce en attendant la livraison. Il revient euphorique, une bouteille d'alcool dans sa poche. « On a reçu la came, mais c'est cher; il faut fêter ça! » déclare-t-il. Son copain cheminot a livré plusieurs grenades en état de fonctionner, et cela nous rassure, car nous savons qu'il est maintenant possible d'armer les combattants de l'OJC. Le prix n'a aucune importance; je vais chercher les fonds et je me retrouve avec plusieurs grenades allemandes entre les mains.

Janek a été jeune militant socialiste avant la guerre et de nombreux camarades venaient lui demander des services. Grâce à lui, j'ai l'opportunité de rencontrer plusieurs jeunes qui représentent la nouvelle génération de militants *PPS*. L'un d'eux est particulièrement impressionnant, Bolek Nosowski. C'est un jeune ouvrier, grand, mince et bien musclé, d'un abord amical et chaleureux. Avant la guerre, il était secrétaire du syndicat des employés de maison.

Malgré toutes ses qualités, il a quand même un gros défaut : il aime la bouteille encore plus que Janek. Dès qu'il a bu un coup, sa langue se délie et il a tendance à parler un peu à tort et à travers. Janek m'assure que Bolek sait s'arrêter à temps. Je ne suis qu'à moitié rassuré.

En fait, Bolek s'avérera être quelqu'un de très utile. Il a de nombreux contacts à la campagne et il nous sortira de situations difficiles, à plusieurs reprises. À un moment donné, quand il deviendra urgent de faire sortir certains camarades combattants du Ghetto, il nous aidera à exfiltrer Khayim Ellenbojgen, qui est chargé de trouver des lieux sûrs pour d'autres camarades.

Mais, finalement, je perds confiance en lui lors d'une visite à une famille polonaise, quand il ne peut tenir sa langue et que je l'entends dire à deux femmes présentes : « Vous savez que Czeslaw est juif ? » Il ajoute rapidement, pour répondre à leur étonnement : « Mais ne vous inquiétez pas, c'est un mec bien, il est prêt à risquer sa peau pour aider ses camarades de l'AK, dont il est membre. » Apparemment les femmes n'en croient pas un mot, car il est quand même sérieusement éméché et elles ont l'intelligence et la discrétion de ne pas relever. À partir de ce moment-là, je deviens plus méfiant et je regarde toujours attentivement s'il n'a pas de bouteille dans ses poches.

Quelques semaines plus tard, j'ai ma première expérience avec des *shmalltsovnikès* polonais. Jusqu'alors, je n'avais jamais été importuné par ces ordures. Ni mes traits ni mon allure n'attiraient leur attention. Je ne suis, d'ailleurs, pas la cause de ce premier incident. En fait, j'ai rendez-vous avec un camarade. Arrivé à l'endroit convenu, je vois que, si mon interlocuteur peut physiquement passer pour un Aryen, son attitude est en revanche équivoque. Il paraît nerveux et préoccupé, agite ses mains. Sa peur saute aux yeux. Dès que nous partons ensemble le long de la rue Królewska, je vois que nous ne sommes pas seuls. Deux Polonais nous suivent et nous surveillent avec des yeux menaçants. Sans tourner la tête, je dis à mon jeune camarade : « Nous sommes suivis. Il se peut que ça soit des *shmalltsovnikès*. Je te donne 2000 *złotyś*, et, s'ils te prennent, tu pourras payer le montant du racket. »

Je lui donne l'argent, je m'éloigne et, dès que je peux, je saute dans un tram. Mais les deux types ne sont pas seuls ; ils ont deux complices, qui se sont lancés sur ma trace et m'ont suivi dans le tram. Ils s'approchent de moi. Je suis coincé. Je descends à l'arrêt suivant, mais ils m'emboîtent le pas. Les deux compères me bloquent le passage et l'un d'eux me dit : « On sait que ton copain est juif, et toi aussi, t'es juif. »

Je sens qu'ils ne cherchent pas à me dénoncer à la Gestapo, mais qu'ils veulent simplement m'extorquer de l'argent. « Je vous donne ce que j'ai sur moi, 1 000 *złoty*s. De toute manière, la Gestapo ne vous donnera pas plus ! »

Ils échangent un regard et puis évaluent ma tenue. Je change souvent de vêtements, en fonction de ma mission. Certains jours, je m'habille en prolétaire, avec un caban, une casquette d'ouvrier et de grosses bottes, mais ce jour-là je porte un costume quasiment neuf. Ils me font franchir un portail et m'emmènent dans un escalier. L'un d'eux m'ordonne d'enlever ma veste et mon pantalon. Il se déshabille et enfile mon costume. Je me retrouve avec sa veste et son pantalon usés. Ils prennent les 1 000 *złoty*s et partent sans rien dire.

Cet épisode me trouble. Je crains désormais d'être à nouveau la proie de ces *shmaltsovnikès* qui rôdent constamment dans les rues de Varsovie, à la recherche de victimes. Mais, une fois encore, la chance est de mon côté et me permet de me débarrasser de cette menace. Le dénouement se produit quelques jours plus tard, au marché de Kerchelak, lieu de rassemblement bien connu du petit peuple de Varsovie. Je n'y suis pas seul, mais accompagné d'un groupe de jeunes socialistes. Soudain, je reconnais un des deux *shmaltsovnikès*, qui porte d'ailleurs mon beau costume. Je leur indique le type en question : « C'est lui qui m'a *shmaltsé*, la semaine dernière ! » Les camarades polonais se précipitent sur lui, l'attrapent par le collet et le ramènent devant moi. Quand l'ordure me voit, il devient blanc comme un linge et se met à trembler.

Un de mes camarades l'interpelle : « C'est lui que tu as *shmaltsé*, un homme qui travaille pour nous et qui risque sa vie pour l'*Armia Krajowa* ? » Le *shmaltsovnik* se met à bégayer et à pleurer : « Je ne savais pas. Je pensais que c'était un Juif. » Il va pour enlever

la veste, mais je l'arrête. « Je ne veux pas de la veste, lui dis-je, je veux simplement ne plus jamais te revoir ! » Mes camarades polonais ajoutent : « Si jamais on apprend que tu as menacé quelqu'un d'autre, ta vie ne vaudra plus grand-chose. » Il repart à toute vitesse, et je vois mes craintes s'enfuir avec lui.

Effectivement, j'ai beaucoup de chance à cette époque, échappant maintes fois aux chacals qui empoisonnent nos vies à Varsovie. Mais la chance exige, malgré tout, qu'on fasse preuve de vigilance. Par exemple, quelques jours plus tard, je me rends à un rendez-vous avec Zalmen Frydrych¹ sur la place des Trois-Croix (« *Trzech Krzyży* »). En chemin, je sens que deux types me scrutent. Je crois même que j'entends l'un d'eux dire : « *Żyd, daj na szmalec?*² » En arrivant sur la place, je me précipite dans la grande église des *Trzech Krzyży*. Je connais bien les gestes qu'il faut faire : tremper une main dans l'eau bénite, faire le signe de la croix, m'agenouiller, m'asseoir sur un banc de l'église et faire semblant de prier. Je ne sais pas si les *shmaltsovnikès* m'attendent toujours, mais, en sortant de l'église, j'ai l'impression de les avoir semés.

Cette diversion me fait prendre du retard pour mon rendez-vous avec le camarade Zalmen Frydrych, et il est reparti quand je rejoins notre lieu de rencontre. Il vient me voir quelques heures plus tard chez moi, 21 rue Browarna. Il me donne une liste de camarades qui se préparent à quitter le Ghetto et pour qui je dois trouver des logements et des papiers. Il m'informe que de nombreux bunkers ont été creusés un peu partout dans le Ghetto, dont certains sont alimentés en électricité et en eau et dont les entrées sont bien dissimulées sous des maisons en ruine. Certains Juifs, ayant les moyens, y ont même constitué des stocks de nourriture. Il en est même qui ont prévu de passer des mois dans ces cachettes, afin d'échapper aux déportations successives.

Outre la liste des camarades qui prévoient de quitter le Ghetto, le camarade Frydrych me donne la liste de ceux qui viennent de

1. *Alias* Zygmunt (1911-1943), militant du *Bund*, instructeur de l'organisation de combat du Ghetto, mort au combat. Il avait alerté les résistants au sujet de l'activité réelle du camp de Treblinka. [ndt]

2. En polonais, « Youpin, tu me donnes un peu de pognon ? » [ndt]

sortir tout récemment et qui ont un besoin urgent d'aide. Notre organisation bundiste maintient le contact à cette époque avec environ 200 Juifs « aryens », et ce nombre va constamment augmenter pour atteindre 2 500. Les moyens mis en œuvre pour soutenir ces personnes côté aryen augmentent proportionnellement.

Après les déportations en masse, les conditions de vie au sein des ghettos ont tendance à se stabiliser, au moins pendant un temps. Le petit nombre de survivants juifs est exploité dans les usines, à l'intérieur des ghettos, ou bien doit effectuer des travaux forcés, hors les murs. Le nombre de Juifs enfermés dans les camps de travail continue à augmenter. En province, par exemple, de nombreux Juifs de Tomaszów et Piotrków sont envoyés au camp de travail forcé de Bliżyn¹, tandis que de nombreux habitants de Łódź, Radom, Szydłowiec et Częstochowa sont emmenés au camp de travail de Skarżysko². Autour de Varsovie, côté aryen, le nombre de Juifs vivant dans des bunkers augmente sans cesse. Il ne peut en être autrement, compte tenu de leur faciès, leur façon de parler le polonais et leur attitude craintive. Ils restent tout simplement terrés vingt-quatre heures sur vingt-quatre, dans des caches, des greniers et des caves.

Une de nos militantes, Inka Sz wajger, m'informe qu'un jeune homme juif de Łódź vient d'arriver à Varsovie. Son père, qui est menuisier à Łódź, va travailler tous les jours du côté aryen. Cela nous donne l'opportunité de rétablir nos liens avec nos camarades de cette ville que nous avons du mal à contacter. Je rencontre le jeune homme au lieu de rendez-vous, 35 rue du Faubourg-de-Cracovie. Il a une allure cent pour cent aryenne. Il me donne toutes les informations

-
1. Village situé de nos jours dans la voïvodie de Sainte-Croix à environ 130 km au sud-est de Łódź, 40 km au nord-nord-est de Kielce, et moins de 10 km à l'ouest de Skarżysko-Kamienna. [ndrc]
 2. Camp de travail forcé de Skarżysko-Kamienna (130 km à l'ouest de Lublin-Majdanek). La ville de Skarżysko-Kamienna, qui tombe le 6 septembre 1939, possédait une usine d'armement polonaise qui sera confisquée par la *Wehrmacht*. Les trois usines de ce camp, cachées dans une grande forêt, vont être exploitées par l'entreprise d'armement allemande *Hasag* dont le siège est à Leipzig. Voir dans la présente collection, Henri Zonus, *Destin d'un miraculé*, Paris, Éd. Le Manuscrit/FMS, 2013. [ndrc]

pour rencontrer son père. Quelques jours plus tard, nous envoyons à Łódź un Polonais de Varsovie qui cache un certain nombre de Juifs chez lui. Il passe trois jours à chercher l'homme, mais en vain. Nous l'avons rétribué 100 dollars. Il nous rend la somme. Ce n'est que plus tard que nous parviendrons à rétablir le contact avec Łódź.

Le *PPS* nous fournit, par petites quantités, des faux papiers : cartes d'identité et cartes de travail. Par ailleurs, le *Bund* n'ayant plus son propre journal à cette époque, c'est nous qui diffusons les journaux clandestins du *PPS*. Mais notre énergie continue à être focalisée sur l'achat d'armes, une tâche extrêmement difficile. Les vendeurs et leurs intermédiaires nous imposent des conditions exorbitantes pour les moindres bricoles, et nombre de nos tentatives se soldent par un échec, ce qui nous cause pertes d'argent et déception.

En parallèle, nous continuons à accroître le nombre de logements sous notre contrôle. Nous essayons de louer ou d'acheter le plus d'appartements possible, la plupart du temps en sous-louant à des locataires polonais. Parfois, on arrive à acheter des biens par l'intermédiaire de Polonais, ou de Juifs munis de papiers d'identité en règle, pouvant facilement jouer le rôle d'un Aryen. Il faut constamment trouver de nouveaux lieux, compte tenu du nombre de Juifs qui sortent du Ghetto. Nous achetons notamment un appartement au 23 rue Krochmalna par l'intermédiaire du camarade du *PPS* Janek Kulikowski, chez qui j'ai séjourné, 21 rue Browarna. De nombreux Juifs peuvent ainsi vivre dans le logement de la rue Krochmalna, pour des durées plus ou moins longues, selon leurs besoins.

Il est aussi convenu que, si l'un des nôtres change de lieu de résidence, il met son appartement à notre disposition. C'est ce que va faire la camarade Zosia¹ Frydman, militante de longue date au sein de la section jeunesse du *Bund* à Radom et femme de Leybel Kersz. Ce dernier, autrefois secrétaire du syndicat des artisans socialistes de Varsovie, est toujours dans le Ghetto. Zosia, qui vit depuis un certain temps du côté aryen, est couturière dans un atelier de la rue Marszałkowska. Elle vient me voir un jour dans ce qui est devenu

1. Se prononce Zosha. [ndt]

mon lieu de rendez-vous habituel, un restaurant au 35 Krakowskie Przedmieście¹. Elle m'annonce qu'elle quitte sa chambre située dans une maison près du pont Kerbedzia², de l'autre côté de la Vistule, pour se rapprocher de son lieu de travail. Je décide alors de prendre sa chambre à mon nom.

Nous allons tout de suite voir sa propriétaire, une femme ukrainienne qui habite cette maison avec deux filles, Fela, âgée de 8 ans, et Franja, 5 ans. Les enfants ne sont visiblement pas ses filles puisqu'elles l'appellent *Pani* (« Madame »). Cette Ukrainienne me reçoit très amicalement. Elle sait que Zosia est juive et elle comprend que je le suis aussi. Zosia part et je m'installe pour passer ma première nuit chez cette femme.

Je veux vraiment passer pour un Aryen et, par mesure de sécurité, je sors pour acheter une bouteille d'alcool afin de sceller notre nouvelle amitié. À mon retour, l'Ukrainienne a couché les enfants et accepte de boire un verre avec moi. Je fais attention à ne pas trop boire pour garder la tête froide, mais, en face de moi, cette femme boit verre sur verre. Tout à coup, elle me regarde droit dans les yeux et se met à pleurer.

À mon grand étonnement, je l'entends soudain dire en yiddish : « Moi aussi je suis juive, comme vous. Je suis originaire de Pinsk. » La foudre tombant du ciel ne me terrasserait pas plus que cet aveu. En réalité, me racontera-t-elle plus tard, les deux fillettes qui l'appellent *Pani* sont bien ses filles, mais comme elles ont l'air juif, il est plus prudent, vis-à-vis des voisins, de faire semblant de ne pas être leur mère.

Auparavant, cette femme avait vécu avec son mari et ses enfants au 7 rue Mylna, au sein du Ghetto. Un jour, un Polonais qui fréquentait le magasin où elle travaillait a proposé d'emmener la famille vivre dans l'immeuble où il était concierge, près du pont Kerbedzia. Avec l'argent que la famille lui a donné, il a loué un appartement de deux pièces et une cuisine, et a tout préparé pour eux.

Hélas ! La veille de leur départ du Ghetto, il s'est produit un événement tragique dont son mari a été l'une des victimes. Il a été arrêté dans une rafle et déporté à Treblinka. C'est alors qu'elle

1. C'est-à-dire, « rue du Faubourg-de-Cracovie ». [ndrc]

2. Aujourd'hui, pont Śląsko-Dąbrowski. [ndrc]

a décidé de se faire passer pour une Ukrainienne, afin de profiter du statut spécial accordé par les Allemands aux ressortissants de cette nationalité.

Elle s'est débrouillée pour obtenir un passeport ukrainien et, puisqu'elle maîtrise bien la langue, elle peut tenir ce rôle facilement. Elle a trouvé un travail dans une fabrique où l'on tricote des pulls en laine. C'est pour arrondir ses fins de mois qu'elle sous-loue une chambre chez elle.

Un jour, je lui dis : « Vous parlez extraordinairement bien l'ukrainien et, avec votre passeport, vous pouvez vous déplacer librement. De plus, vous ne ressemblez pas à une Juive. Vous seriez prête à nous aider pour sauver des vies juives ? » Elle me demande : « De quelle manière ? » Je lui explique alors qu'il y a des camps de travail où les gardiens sont en majorité des Ukrainiens. « Vous n'auriez aucun mal à entrer en communication avec eux et vous pourriez ainsi apporter de l'aide aux Juifs. »

Elle accepte sans hésiter un seul instant et pendant un certain temps, elle devient notre contact pour le camp de travail de Bliżyn, dans le district de Radom. Je lui donne une première somme de 15 000 *złoty*s, destinée à une camarade de Łódź, Lilkè Nutkiewicz, cet argent provenant du comité de coordination unifié du *Bund* et des sionistes. Elle lui apporte un message avec les salutations de « Henryk Wiktorski », un nom de code pour Henryk Erlich et Wiktor Alter, les grands dirigeants du *Bund*.

Je suis ravi quand elle revient, à son tour, avec un message : « Avec nos amitiés pour tous les proches de Henryk Wiktorski. » Il est signé par Lilkè Nutkiewicz, Dobbè Ettingold et Max Milinski, travailleur du textile et membre du comité du *Bund* de Cracovie. Ainsi, grâce à cette femme « ukrainienne », nous sommes en mesure d'apporter un peu d'aide aux prisonniers juifs de Bliżyn.

Hélas ! Même si elle survivra à la guerre, son travail clandestin prend fin dans des circonstances tragiques. Un jour, la camarade Zosia Kersz vient me demander si l'on peut faire quelque chose pour son frère, incarcéré à Bliżyn. Elle est prête à payer une fortune pour le faire sortir du camp et revenir à Varsovie. Quelques semaines plus tard, tout est en place pour lancer l'opération.

L'Ukrainienne est sur le point de partir, et demande simplement que quelqu'un vienne s'occuper de ses enfants pendant les deux ou trois jours où elle sera absente.

Je demande alors à Ala Margolis, fille du D^r Alexander Margolis, de Łódź, et à la D^{re} Inka Szwajger de me rejoindre à la maison pour s'occuper des enfants. Notre Ukrainienne part ; nous couchons les enfants et nous nous installons pour casser la croûte. Nous sommes tous sur nos gardes et nous sursautons quand nous entendons frapper à la porte. Nous n'avons d'autre choix que celui d'ouvrir. Sur le seuil de la porte, une voisine nous demande où est la locataire. Nous répondons : « Elle a dû s'absenter quelques jours. »

Elle jette un coup d'œil et part sur-le-champ prévenir le concierge qu'il y a des étrangers dans l'appartement. Il arrive immédiatement et nous regarde avec ses yeux embrumés. Il exige qu'on lui explique ce que nous faisons là. Avant même qu'on ait pu s'expliquer, il pique une colère noire et se précipite sur moi, pour se battre. Je comprends qu'il faut faire diversion : j'allonge le bras et fais tomber de la table la lampe à kérosène. La pièce est plongée dans le noir. Je quitte rapidement l'appartement et, après avoir franchi une clôture, je me retrouve dans la rue.

Il est tard, l'heure du couvre-feu est depuis longtemps dépassée, mais je réussis à me rendre à la maison du 21 rue Browarna, en empruntant de petites rues sombres. Je m'allonge sur le petit lit, mon cœur bat à toute allure. Je me réveille à l'aube et me dirige immédiatement chez les Szwajger, au 24 rue Miodowa, pour savoir comment tout cela s'est terminé. Inka Szwajger me rassure. Après avoir gueulé qu'il ne voulait pas d'hommes dans l'appartement, le concierge ivre s'est calmé et est reparti tout en s'excusant de s'être emporté.

Trois jours plus tard, je retourne, le soir, à l'appartement avec Zosia Kersz-Frydman, qui espère que son frère sera revenu du camp. Je sais, d'après les horaires de train, qu'ils ont dû arriver vers 22 heures. Une demi-heure plus tard, l'Ukrainienne arrive à l'appartement, accompagnée du frère de Zosia, un jeune homme blond de 23 ans. La joie des retrouvailles entre le frère et la sœur est extraordinaire à voir, sans compter le sentiment du devoir accompli pour l'accompagnatrice et

ma propre satisfaction qui sont immenses. Il nous parle longuement du camp et de personnes que nous connaissons, dont certaines que nous croyions mortes. Nous pourrions passer la nuit à l'écouter parler, mais cela tourne court quand on entend frapper violemment à la porte et crier de l'autre côté : « Ouvrez, police ! »

Nous éteignons la lampe. Je me précipite dans ma chambre à l'arrière de l'appartement, me déshabille et me mets au lit. Zosia et son frère vont dans la cuisine et la locataire ouvre la porte. Plusieurs policiers allemands, accompagnés d'un « interprète », entrent à grand fracas. Le Polack pénètre dans ma chambre et, quand il me voit dans le lit, me frappe sur les pieds et me demande, en colère : « Comment tu t'appelles ? » Je fais semblant d'être endormi. « Lève-toi, c'est quoi ton nom ? » Je lui réponds lentement, comme sortant de mon sommeil : « Włodzimierz Kossowski. » « Montre-moi tes papiers ! » J'essaye de me lever pour aller chercher ma veste, mais il me dit : « Reste où tu es ! Je vais les trouver moi-même. » Il trouve mes papiers, ainsi que 2000 *złoty*s dans mes poches.

Il se met à hurler jusqu'à s'en faire péter les veines : « Sors du lit et passe à côté ! »

Dans l'autre pièce, je retrouve l'Ukrainienne, Zosia et son frère, face à des Allemands armés. Le Polack dévisage le jeune homme terrifié et lui crie dessus, déchaîné comme une bête sauvage. « C'est un Juif ! » Il l'emmène dans une autre pièce pour « l'examiner » et revient, hilare : « Un Juif ! » Il le gifle deux fois avec son énorme paluche. Sa sœur se jette sur lui et lui crie : « Arrêtez de le battre ! »

– T'es qui, toi ? Et c'est qui, lui ? demande le Polack.

Elle lui donne son nom aryen.

– Et lui ?

– Mon fiancé.

– Une Polonaise avec un fiancé juif ?

– Il n'est pas juif, répond-elle.

Un des Allemands le fouille et trouve sa carte d'identité. « L'interprète » le frappe de nouveau.

– Comment as-tu eu ces faux papiers ?

Le frère de Zosia comprend qu'il ne pourra s'en sortir, que tout espoir est perdu.

– Je les ai achetés à quelqu’un. Je ne le connais pas et je ne sais pas où il se trouve.

Je suis debout dans mon pyjama, je tremble de tout mon corps, croyant que le Polack va « m’examiner » à mon tour. Ça ne fait aucun doute, je vais être démasqué. Même encore aujourd’hui, je ne comprends pas ce qui a pu se passer. Le Polack se tourne vers moi et, au lieu de m’interroger, il me crie : « Va te coucher, toi ! »

Les policiers arrêtent Zosia et son frère, et repartent. Ils les emmènent à la prison du Pawiak. Après la guerre, nous apprendrons quel a été leur destin. Zosia est morte, mais son frère a survécu. Il a été libéré du Pawiak, lors de l’insurrection polonaise de Varsovie, en 1944.

L’Ukrainienne me racontera plus tard ce qu’il s’est réellement passé. La police était à la recherche de quelqu’un d’autre, un communiste polonais qui avait autrefois vécu dans ce même appartement. Par malheur, c’est le soir de l’arrivée du frère de Zosia que la police a fait sa descente.

Je quitte évidemment l’appartement de l’Ukrainienne dès le lendemain. Cette dernière, dont le nom juif est Toybè Frydman, nous rendra encore plusieurs services tout au long de la guerre. D’ailleurs, son appartement servira de point de ralliement pour les résistants lors du soulèvement de Varsovie, en 1944.

Toybè Frydman,
dite « l’Ukrainienne ».

(Celemski 1963)



Plusieurs années après la guerre, quand je vivais en Amérique, j'ai eu le plaisir de recevoir une invitation, pour un mariage à New York. La mariée n'était autre que l'une des jeunes filles de Toybè Frydman, qui, pendant leur exil aryen, s'adressaient à leur mère en l'appelant *Pani*.

Le soulèvement du Ghetto de Varsovie

Dès le début de l'occupation de la Pologne par les Allemands et l'instauration de l'oppression hitlérienne, les Juifs ont cessé d'être libres. Ils sont devenus des prisonniers, dans toute l'acception du terme. Ils n'avaient plus le droit de se déplacer, n'avaient plus de liberté économique et, même en tant que communauté, n'avaient plus leur libre arbitre. Leur niveau de vie n'a cessé de décliner, pour progressivement atteindre le degré zéro de l'existence. Tous leurs droits civiques leur ont été retirés et ils en sont même arrivés à perdre toute estime d'eux-mêmes. Aucune loi ou mesure de déchéance ne leur a été épargnée et ils ont été coupés de toute aide venant de l'extérieur. Dépression, désespoir profond et résignation étaient alors le lot du peuple juif. À cela s'ajoutait une épouvantable famine, altérant chez la grande majorité des Juifs leurs capacités physiques et psychiques et, par conséquent, leur capacité à résister. La bestialité des tortures et les assassinats dont ils étaient l'objet aggravaient leur peur et leur désespoir.

Au bout de deux ou trois ans, le processus du génocide nazi était complètement en place. Pour convaincre les victimes de ne pas résister, les nazis avaient eu recours au boniment de la *Aussiedlung* (« réinstallation » à l'Est). Nombre de Juifs s'étaient rendu compte de la duperie, mais les appels à la résistance n'avait trouvé que peu d'écho.

Les mouvements clandestins ne cessaient de réfuter ce mensonge et de démasquer cette manœuvre. Mais le peuple, dans sa grande majorité, était complètement terrorisé et craignait que la résistance n'entraîne des mesures encore plus insupportables. Quand des groupes spécifiques étaient visés, la peur que l'oppression de l'occupant allemand ne soit étendue à toute la population poussait de nombreux dirigeants à renoncer à toute résistance. Les Juifs n'étaient donc pas préparés, physiquement ou psychiquement, à s'opposer aux déportations, et n'étaient ni organisés ni suffisamment armés pour faire face à leurs bourreaux. Mis à part une minorité qui avait la volonté de lutter pour assurer sa survie en se cachant, peu de Juifs avaient la force physique et morale de réagir. Seuls quelques-uns avaient le courage de mettre leur vie en jeu en se battant, afin de ne pas partir comme à l'abattoir. Il y a eu alors quelques actions de ce type en différents endroits, à titre individuel ou par petits groupes.

Ce n'est que tardivement, une fois que la majorité des Juifs avait été assassinée, que la volonté de résister a pris une forme concrète. Dans plusieurs villes, dont Varsovie, Częstochowa, Białystok et Wilno, on a alors vu émerger des organisations de combattants. Le *Bund*, qui avait depuis longtemps appelé à la lutte contre l'ennemi nazi, fut particulièrement actif dans cette mobilisation. C'est en octobre 1942 que la *Żydowska Organizacja Bojowa*¹ (« Organisation juive de combat », OJC) fut fondée à Varsovie.

La première action de l'OJC a eu lieu dans le Ghetto de Varsovie fin janvier 1943. C'est à l'occasion de nouvelles déportations que plusieurs groupes de combattants se sont mobilisés. La confrontation la plus emblématique s'est déroulée près de l'*Umschlagplatz*, au carrefour des rues Miła, Dzika et Stawki. Quatre groupes armés se sont barricadés et se sont mis à tirer sur les nazis. Des affrontements ont également eu lieu dans plusieurs maisons et, près des usines *Schultz*, des membres de l'OJC se sont attaqués à une brigade de gardiens SS. Malheureusement, le chef du groupe, Avrom Fajner, un militant du mouvement de jeunesse, est tombé sous les balles. Un autre

1. Ou *ŻOB*. Voir *supra* page 223, note 1.

groupe de combattants, sans armes, a été arrêté avec d'autres Juifs, pour être déporté à Treblinka depuis l'*Umschlagplatz*. Mais le chef de ce groupe, Borukh Pelc, militant de la section jeunesse du *Bund*, a exhorté les Juifs à ne pas monter dans les wagons. Aucun de la soixantaine de Juifs interpellés n'a embarqué dans le train. Le commandant de Treblinka, présent à ce moment-là sur l'*Umschlagplatz*, a ordonné leur exécution sur-le-champ. Globalement, nous avons perdu un nombre significatif de combattants entre le 18 et le 21 janvier 1943. Au Ghetto, il devenait de plus en plus pressant de se procurer des armes. Pour ceux d'entre nous qui étaient du côté aryen, il fallait redoubler d'efforts pour accomplir cette mission.

À cette époque, le lieu de rencontre du Comité central du *Bund* était au 24 de la rue Żurawia, où vivait le camarade Yitskhok/Ignacy Samsonowicz. C'était un grand appartement de cinq pièces, très élégant, appartenant à une femme polonaise âgée de 30 ans, ancienne journaliste spécialisée en économie. C'était une grande patriote et elle se vantait d'avoir été, plus jeune, une amie proche d'une fille de Józef Piłsudski. Sur le mur de sa salle à manger trônait une grande tapisserie rouge, brodée de l'aigle blanc polonais¹.

Cette femme polonaise savait, bien sûr, qui nous étions et nous a rendu, à de nombreuses reprises, d'importants services. C'est grâce à elle, notamment, que nous avons pu établir des contacts primordiaux avec des membres de la résistance polonaise. Par exemple, c'est par son intermédiaire que le camarade Leon Fajner a eu l'occasion de rencontrer des parachutistes polonais qui assuraient la liaison entre les autorités en exil à Londres et les combattants de l'intérieur. Ils nous apportaient de l'argent, du matériel et des instructions et communiquaient nos comptes-rendus et nos demandes aux forces extérieures.

Un jour, le camarade Jurek Blones sort du Ghetto, chargé d'une mission importante. Mince et blond, il était capable d'escalader le mur du Ghetto puis de se déplacer dans les rues polonaises sans se

1. Cet appartement a été utilisé par le commandement de l'*Armia Krajowa* et plus tard par d'autres groupes polonais clandestins, dont le Conseil polonais d'aide aux Juifs, qui comptait parmi ses membres deux Juifs, un bundiste et un sioniste. [ndrc]

faire remarquer. Il vient nous voir avec une demande impérieuse : des armes ! Nous sommes juste après la première confrontation avec les Allemands, en janvier 1943. Il nous informe qu'au sein du Ghetto un mouvement met tout son acharnement pour organiser un soulèvement de grande envergure.

Jurek, en sortant du Ghetto, va chez Salo Fiszgrund, au 9 de la rue Senatorska, puis à une réunion avec Michał Klepfisz et Feygelè Peltel, dite Władka, au 3 de la rue Górnosłaska. Nous assurons le camarade Blones que nous allons redoubler d'efforts pour obtenir des armes, même si nous savons que la tâche sera particulièrement difficile. Jurek Blones n'est pas le seul à nous faire cette demande urgente. D'autres groupes, engagés eux aussi dans l'OJC, envoient leurs émissaires avec la même requête. Par ailleurs, Michał Klepfisz se trouve libéré de toute autre responsabilité et cent pour cent de son temps est dévolu à l'obtention de grenades et la fabrication de bouteilles explosives, qui vont être plus tard les principales armes des combattants du Ghetto.

Fin janvier, impressionné par les attaques juives contre les nazis, l'état-major de l'*Armia Krajowa* octroie 50 pistolets et autant de grenades à l'OJC. De nombreux transports sont alors organisés vers le Ghetto, dont le premier est réalisé par Zalmen Frydrych, aidé du côté aryen par Michał Klepfisz, Władka, Khayim Ellenbojgen, Heniek Tuchmacher et moi-même, ainsi que des membres d'autres organisations. Grâce aux socialistes polonais, nous sommes en mesure d'acquérir 2 000 litres d'essence et des matériaux pour explosifs.

Après avoir passé les armes dans le Ghetto, Klepfisz organise des ateliers de fabrication d'armes, au sein même du Ghetto, et forme certains membres des organisations combattantes à la fabrication de grenades, de bombes et de bouteilles explosives. Du côté aryen, il a appris à fabriquer des armes artisanales sous la direction d'un spécialiste du *PPS*, qu'il rencontrait régulièrement dans une église.

Peu de temps auparavant, en janvier 1943, Michał avait été arrêté du côté aryen, transféré au Ghetto et, quelques jours plus tard, embarqué dans un train avec plusieurs milliers d'autres Juifs, en direction des chambres à gaz de Treblinka. Sur le chemin, il a réussi à

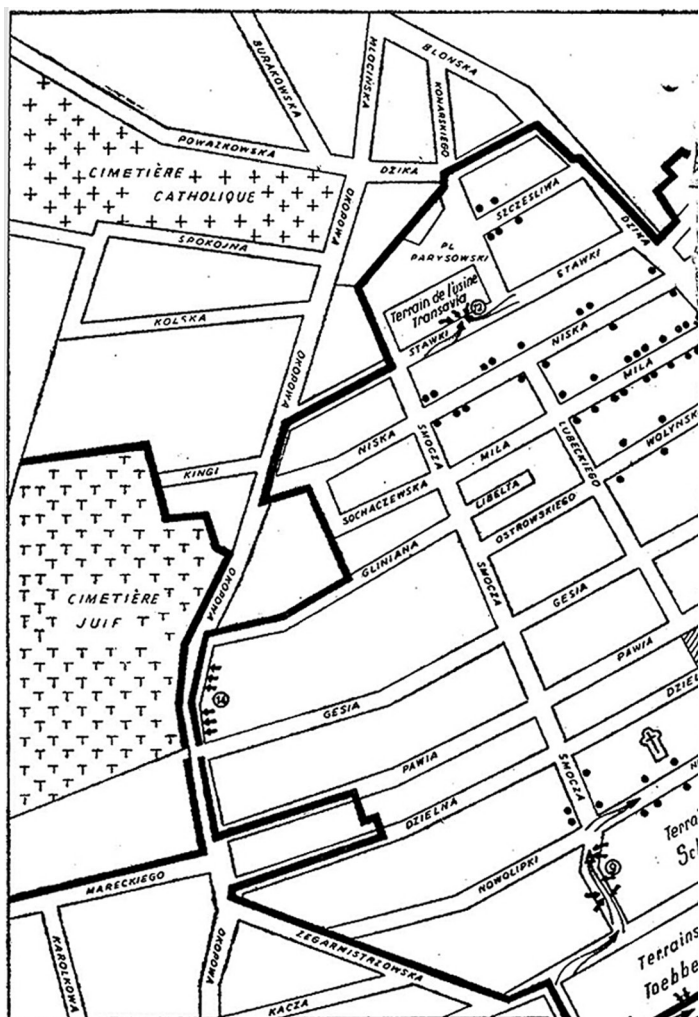
rompre les barreaux du wagon et à sauter du train en marche, malgré les tirs des gardiens. Ses actions et en particulier son organisation d'ateliers clandestins de fabrication d'armes ont eu un impact énorme sur le moral des combattants et leur ont donné envie de se mesurer au pouvoir militaire allemand.

Le jour de l'insurrection arrive. Lundi 19 avril, la veille de *Pessa'h*, les jeunes combattants juifs, mal armés, engagent le combat contre l'armée allemande, une machine de guerre dotée des moyens de destruction les plus avancés de l'époque. Le soleil brille ce jour-là. Ce beau temps contraste avec le drame qui se joue au sein du Ghetto. Le matin, je rejoins notre appartement clandestin, rue Miodowa, où habitent nos camarades Inka Szwejger et Marysia Fajnmesser.

La veille, les nazis ont cerné les murs de ce qu'il restait du Ghetto par un contingent impressionnant de policiers et de SS. Les assassins des Juifs, tout de noir vêtus, forment une ceinture le long des murs. Pour nous, qui sommes du côté aryen, leur intention est sans ambiguïté : réduire à néant les dernières traces de ce qui a été la plus grande communauté juive d'Europe. La situation de notre appartement de la rue Miodowa, tout près du mur, nous permet de garder le contact avec nos camarades de l'intérieur du Ghetto.

La tension monte ; mes camarades et moi sommes incapables d'échanger un seul mot, mais nos yeux trahissent nos craintes, qui, hélas, vont se révéler fondées. Soudain, nous entendons une énorme déflagration, qui déferle comme le tonnerre au-dessus de la ville. Je sors dans la rue, où règne une frénésie inhabituelle. J'entends aussi quelques mots prononcés par des passants : « Des Juifs sont en train de tuer des *Szwaben*!¹ » Je tente de me rapprocher des murs du Ghetto, près du 32 de la rue Świętojerska, où est située la grande fabrique de brosses, mais des gardiens armés m'en empêchent. Je m'approche, quand même, le plus possible du grand mur du Ghetto. Mon cœur se met à battre plus fort et je prononce sans cesse : « Que bénies soient les mains des combattants juifs ! »

1. Terme polonais péjoratif pour désigner les Allemands, comme « Boches » en français. [ndt]



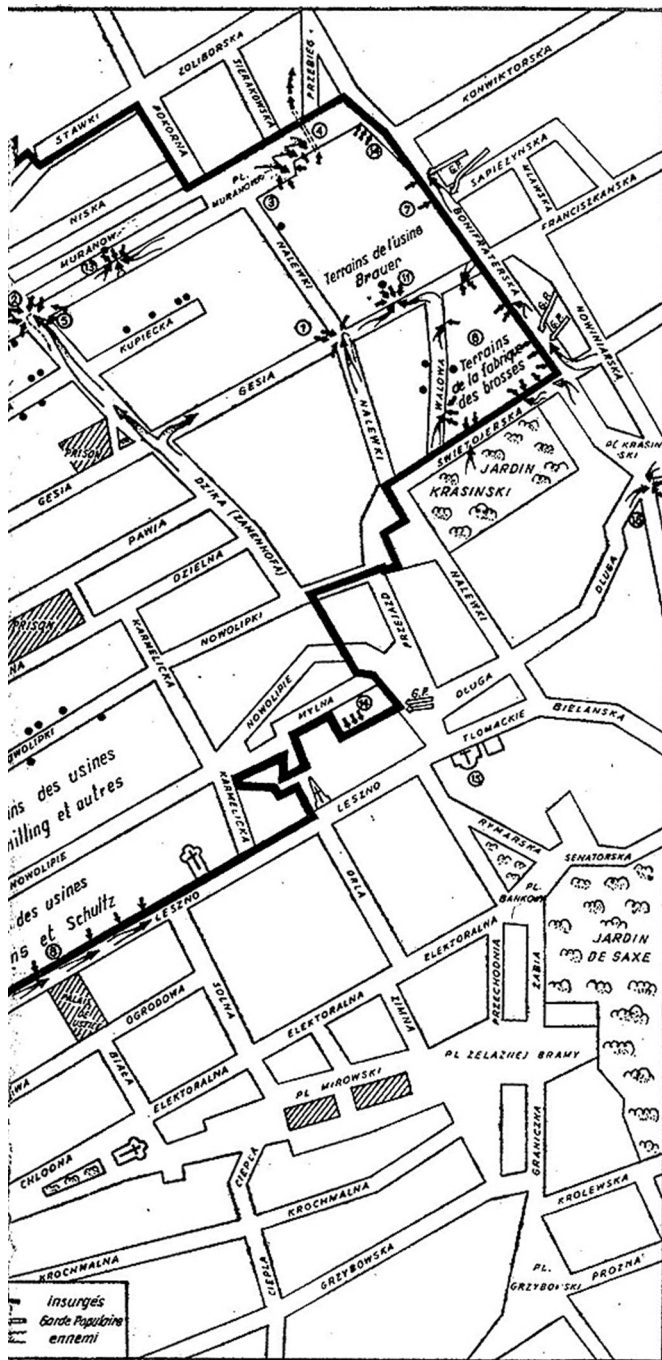
PLAN DU GHETTO DE VARSOVIE PENDANT L'INSURRECTION

AVRIL - MAI 1943

0 100 200 300 400 500 m

- | | |
|--|--|
| <p>① Premier combat le 19 avril, matin.</p> <p>② Deuxième combat le 19 avril, matin.</p> <p>③ Drapeau blanc rouge des insurgés, le 19 avril.</p> <p>④ Combats le 19 ou 21 avril. Un des groupes d'insurgés quitte le ghetto par un tunnel.</p> <p>⑤ Le 21 avril : Drapeau rouge au-dessus du point de défense 29, rue Milsa.</p> <p>⑥ Combat autour du point de défense, le 20 avril.</p> <p>⑦ Combats le 20 et 21 avril. Attaque de la Garde Populaire sur les positions de l'ennemi (du dehors).</p> <p>⑧ Attaque de la Garde Populaire de l'extérieur et des insurgés de l'intérieur du ghetto, le 20 avril.</p> <p>⑨ Attaque d'une colonne ennemie, le 20 avril, matin.</p> <p>⑩ Combats, le 20 avril.</p> | <p>⑪ La Garde Populaire aide un groupe d'insurgés à sortir du ghetto par les canaux souterrains, le 28 avril.</p> <p>⑫ Défense acharnée du point fortifié, le 1-3 mai.</p> <p>⑬ Combat du 2 mai.</p> <p>⑭ Dernier combat du haut commandement de l'insurrection, le 8 mai, 18, rue Milsa.</p> <p>⑮ Attaque des insurgés contre les murailles et attaque de la Garde Populaire de l'extérieur pendant la nuit, le 13-14 mai au cours du bombardement de l'aviation soviétique venue au secours des insurgés.</p> <p>⑯ Destruction du temple antique, le 16 mai.</p> <p>⑰ Combat contre les policiers allemands et polonais, d'un groupe d'insurgés qui réussit à sortir du ghetto, pendant la deuxième moitié du mois de mai.</p> |
|--|--|

Défense
● de points
fortifiés



Plan du Ghetto de Varsovie pendant l'insurrection, avril-mai 1943.

Parmi les Polonais regardant la scène les yeux écarquillés, beaucoup font le signe de croix. J'entends l'un d'eux dire : « Les Juifs se battent et nous devrions avoir honte. Les *Szwaben* tuent tous les jours nos frères et nous restons sans rien faire ! » La nouvelle que les Juifs sont en train de se battre et de tuer des Allemands se répand vite dans toute la ville. « Le Ghetto est en lutte. Les survivants juifs de Varsovie se révoltent contre leurs bourreaux ! » Je me tiens près du mur du Ghetto et ne peux arracher mon regard des toits sous lesquels 40 000 Juifs défient les nazis.



Foule regardant l'incendie du Ghetto de Varsovie
lors de son insurrection, avril-mai 1943.

Chez les Allemands, c'est la confusion la plus totale. Groupe après groupe, de jeunes soldats SS portant des armes automatiques tentent d'entrer par la porte du Ghetto, regardant sans cesse autour d'eux par peur d'être surpris sur leur flanc. Je me rends rapidement à une autre entrée du mur, à l'angle des rues Nowolipie et Smocza, où un contingent important de soldats et de policiers hésite à entrer par la porte ouverte. Soudain, j'entends un bruit assourdissant :

des tanks pénètrent dans l'enceinte du Ghetto. Immédiatement, il s'ensuit une série d'explosions : les combattants juifs balancent des grenades et des bouteilles explosives sur les tanks qui se retirent, puis les sentinelles referment la porte.

Je me tiens là, ivre d'enthousiasme. Le Ghetto se bat ! Je ressens un double sentiment d'espoir mêlé d'angoisse. Je me réjouis à l'idée que, grâce aux combattants juifs, les nazis ressentent au moins un peu de la souffrance qu'ils ont infligée, mais je sais aussi que le Ghetto de Varsovie vit ses dernières heures.

Des milliers de Polonais se sont rassemblés sur les trottoirs, savourant avec jubilation la peur des Allemands, qui hésitent à franchir les murs pour affronter les Juifs qui ont pris le contrôle des rues. On entend des Polonais dire : « Il faudrait à présent les attaquer de notre côté. » C'est une façon d'exprimer leur souhait de se venger des Allemands, qui les ont fait tant souffrir. Ces paroles me galvanisent et je me dis qu'il faut effectivement affronter les Allemands « de ce côté ».

Je pars immédiatement rejoindre notre quartier général, 24 rue Żurawia. Le fait de combattre les nazis du côté aryen, en mobilisant à la fois des combattants juifs et non juifs, permettrait d'ouvrir un deuxième front de ce côté-ci du mur. Sur le chemin de la rue Żurawia, je rejoins la camarade Władka. Arrivés à destination, nous retrouvons les camarades Fajner et Samsonowicz, qui sont au courant du soulèvement. Je leur rends compte de tout ce que j'ai vu et entendu, y compris l'état d'esprit de beaucoup de Polonais. Fajner propose qu'on rassemble tous les bundistes qui se trouvent du côté aryen pour organiser un groupe, muni d'armes, qui lancerait des grenades sur les nazis avant qu'ils ne franchissent les portes du Ghetto. Nous convenons que je serai le commandant du groupe bundiste de combattants. Néanmoins, avant de lancer notre action, il faut d'abord se coordonner avec le *PPS*.

Je pars immédiatement vers Żoliborz, où se trouve le contact *PPS*, mais il faut que j'y arrive avant le couvre-feu de 9 heures du soir. Je prends congé de mes camarades et sors dans la rue où l'on entend partout des tirs d'artillerie en direction du Ghetto, sur lequel les nazis tirent à distance. Je prends le premier tram

vers Żoliborz, me demandant si nous réussirons à avoir des armes et à obtenir le soutien des Polonais. Dans le tramway bondé, les voyageurs sont très tendus, les Polonais ne parlant que d'une seule chose : le soulèvement du Ghetto. En ce premier jour, leurs commentaires sont plutôt positifs et amicaux à l'égard du soulèvement et des Juifs, mais les propos antisémites ne vont pas tarder à resurgir les jours suivants.

Je descends du tram à l'arrêt de la rue Slowacki, à Żoliborz, et me rends immédiatement au numéro 12. Je frappe sur le mur, selon le signal convenu. La porte s'ouvre et je rencontre alors deux camarades du *PPS*, Wacek et Johanna Praga. Wacek est un grand homme mince, avec un vrai visage d'intellectuel, tandis que Johanna, petite femme basanée, a l'air d'une travailleuse manuelle. Elle nous a aidés maintes fois dans le passé, comme émissaire, et a toujours fait preuve de courage et de dévouement.

Wacek comprend immédiatement la raison de ma visite. Dès que les combattants du Ghetto ont pris les armes, il s'est mis en rapport avec ses camarades polonais pour apporter une aide active. Il m'informe que cette idée a été discutée, mais écartée d'emblée. Les unités du *PPS* ne sont pas prêtes pour ce combat et l'on redoute, de la part des Allemands, une riposte meurtrière pour la population polonaise. Ils ne peuvent pas, non plus, me proposer des armes. Ses phrases sont constamment ponctuées de « malheureusement, malheureusement », mais cela ne modifie en rien la réalité. Je n'arrive pas à savoir : n'ont-ils pas d'armes du tout? Ou n'en ont-ils juste que pour leurs besoins?

Je rentre, épuisé et profondément déçu, et reste bouleversé toute la nuit. J'attends avec impatience l'aube pour me rendre chez le camarade Fajner afin d'obtenir des informations et de recevoir des ordres. Le camarade Fajner est en contact avec le Ghetto, par téléphone. Nous ne pouvons pas les appeler, mais nous recevons des nouvelles de leur part.

Le deuxième jour du soulèvement, l'après-midi du 20 avril, les combattants réussissent à faire sauter sur une de leurs mines un détachement de troupes allemandes, devant l'usine de brosse du

32 de la rue Świątojerska. Un combat farouche s'ensuit, avec des morts et des blessés des deux côtés. Nous obtenons, par téléphone, différents rapports sur la situation au sein du Ghetto. Arrive le moment où le camarade Fajner sort de la pièce où se trouve le téléphone, et nous annonce, la voix brisée : « Le camarade Michal Klepfisz est tombé au combat. » Trois jours plus tôt, il était sorti du Ghetto, pour célébrer son trentième anniversaire et les 2 ans de sa fillette, Irenka. Il voulait passer quelques heures avec sa femme, Roza, et voir leur enfant. Nous avons reçu juste ce jour-là quelques pistolets, qu'il avait emportés avec lui en regagnant le Ghetto. Il était retourné immédiatement à la fabrique clandestine d'armes pour superviser les opérations et tester l'efficacité des armes destinées à détruire nos ennemis.

Il est tombé, les armes à la main, dans la grande cour de la fabrique Frydman, au 32 de la rue Świątojerska. Ses camarades de combat l'ont retrouvé criblé de balles. Ils ont alors repoussé les soldats allemands, et l'ont enterré là où il avait été abattu.



Groupe d'habitants raflés dans le Ghetto de Varsovie en flammes, printemps 1943. Photographie allemande.



Habitants du Ghetto de Varsovie alignés face au mur par des soldats allemands après leur avoir fait vider leurs poches, printemps 1943.
Photographie allemande.

L'une après l'autre, toutes les maisons sont bombardées et incendiées par les Allemands. Puis ils font sauter les bunkers où se sont barricadés les habitants juifs. Impuissante face à la force écrasante de la machine de guerre allemande, l'OJC peut, malgré tout, résister jusqu'au 8 mai 1943. Dès les premiers jours des combats, les liens entre les différents groupes de combattants juifs ont été rompus. Chaque groupe devait se défendre et tenter de s'en sortir de manière isolée. Les affrontements ont fait de très nombreux morts, emportant la très grande majorité des combattants juifs, mais aussi bien des soldats allemands. Par ailleurs, d'innombrables Juifs abrités dans les bunkers ont péri sous les balles des Allemands ou dans les incendies que ceux-ci allumaient systématiquement. Plusieurs milliers de Juifs ont également été déportés vers les camps de la mort. Le combat a pris fin peu à peu.



Immeubles du Ghetto
de Varsovie en flammes,
avril-mai 1943.
Photographie allemande.

Soldats allemands tirant
au canon sur un immeuble
du Ghetto de Varsovie
lors de l'insurrection,
printemps 1943.
Photographie allemande.





Homme sortant de son Bunker aménagé dans une cave
du Ghetto de Varsovie, avril-mai 1943.
Photographie allemande.

Le comité de coordination de la lutte armée, côté aryen, apprend par l'intermédiaire du bundiste Zalmen Frydrych et du sioniste Simcha Rathajzer, dit Kazik, que plusieurs dizaines de combattants se cachent dans les égouts, dans l'espoir de s'évader du Ghetto en flammes. Le comité de coordination convient, avec le mouvement socialiste polonais clandestin, d'envoyer, dans les égouts, deux travailleurs des services de l'eau de la ville. Les combattants juifs qui ont pu survivre dans des conditions épouvantables peuvent alors trouver, avec l'aide de ces égoutiers, le chemin de la sortie, côté aryen, où ils sont récupérés par deux camions positionnés rue Prosta, au coin de la rue Twarda. Ils sont alors emmenés, le matin du 10 mai 1943, en dehors de Varsovie, et dans les campagnes environnantes. Cette scène, où plusieurs dizaines de jeunes combattants souillés et trempés, portant leurs armes à la main, émergent des entrailles de la terre, en plein jour et à la vue de centaines de passants, restera à jamais gravée dans la mémoire de chacun et passera dans la légende. Arrivés à la campagne dans les deux camions, les survivants sont accueillis

par un garde forestier recruté par le comité de coordination, qui leur fournit un abri et de la nourriture.

Abrasza Blum est un des survivants de ce groupe d'évadés qui sont partis dans la forêt de Puszcza Kampinowska, mais il revient rapidement à Varsovie. À son arrivée à l'appartement du 24 de la rue Żurawia, il est accueilli par les dirigeants du Comité central du *Bund* clandestin : M^e Leon Fajner, Zdzisław Muszkat, Salo Fiszgrund, Yitskhok Samsonowicz, Bernard Goldsztejn et moi. À l'heure convenue, Abrasza Blum arrive au rendez-vous. Il est à peine reconnaissable. Les jours passés dans le Ghetto, les combats, les égouts et la campagne l'ont profondément marqué. Son visage est blafard, émacié, son grand corps mince est légèrement courbé, mais ses yeux sont toujours lumineux avec le même regard déterminé. Il entre dans la pièce lentement et calmement et nous salue chacun l'un après l'autre.

Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs semaines. Entre-temps, le Ghetto de Varsovie a été emporté dans le sang, les flammes et la fumée. La plus grande communauté juive d'Europe a cessé d'exister.

Abrasza Blum ne nous fait ni le récit du soulèvement ni le compte-rendu des batailles. Il nous parle posément et avec gravité d'autre chose : l'esprit de combat des insurgés du Ghetto. Dans son discours, d'une voix émue et triste, il déplore le manque de soutien de la part des combattants du mouvement clandestin polonais de l'autre côté du mur. C'est avec une grande admiration qu'il parle de l'héroïsme des résistants du Ghetto. Ces hommes et femmes, qui ont eu des vies ordinaires et modestes, ont fait preuve non seulement d'un grand courage face à leurs ennemis, mais aussi d'un dévouement et d'une solidarité sans faille à l'égard de leurs camarades. Ils n'ont jamais reculé devant la force disproportionnée de l'assaillant, même quand ils savaient que cela leur serait fatal. Il répète plusieurs fois ce qui a renforcé sa propre détermination : à une exception près, aucun des combattants arrêtés et torturés par la Gestapo n'a révélé la moindre information qui pouvait compromettre ses camarades. Ils sont allés vers leur mort lèvres closes, sans jamais trahir les leurs.

Abrasza Blum s'exprime longuement sur la part importante que les combattants du *Bund* ont prise lors du soulèvement du Ghetto, étape ultime du travail clandestin dans lequel ils étaient engagés depuis le début de la guerre. Pour conclure, il ajoute que leur esprit de résistance et de solidarité n'a jamais failli et qu'il faut continuer à lutter et à se dévouer de la même manière aux alentours des forêts, où sont désormais regroupés les partisans. Il faut également soutenir tous ceux qui sont cachés et emmurés dans les ruines et les bunkers des ghettos. Personne, quelle que soit sa situation, ne devrait avoir le sentiment d'être isolé ou oublié.

Il insiste aussi sur le besoin de continuer le travail politique et de diffuser des publications clandestines, ainsi que des armements. Toutes les interventions prononcées ce soir-là par les autres membres du Comité central du *Bund* sont inspirées par l'esprit et la dignité du camarade Abrasza Blum. Il prend congé de ses camarades en donnant à chacun une cordiale poignée de main, ce qui, encore une fois, renforce notre détermination. Il est manifestement épuisé. Nous ne savons pas à ce moment-là que ce sera notre dernière rencontre.

À la suite de cette réunion, Abrasza Blum demeure encore quelques jours au 24 rue Żurawia avant de s'installer dans l'appartement de la camarade Władka, 2 rue Barakowa. Il pense pouvoir rester chez elle environ une semaine avant de trouver un lieu plus sûr et permanent. Hélas ! Un soir, survient une descente chez Władka. Les policiers ferment la porte d'entrée à clé, de l'intérieur. Abrasza réussit à sortir par une fenêtre de l'arrière, du quatrième étage, en utilisant des draps qu'il a noués. Un des draps se déchire, il tombe et est grièvement blessé. Il est arrêté, ainsi que Władka. On soudoie les policiers polonais, qui la libèrent, mais Abrasza Blum est emmené par la Gestapo, et assassiné. C'est ainsi que nous perdons un de nos camarades les plus brillants et respectés, membre actif et militant du *Bund* jusqu'à sa fin. La mort de ce grand homme est une perte immense, à l'époque la plus sombre de notre histoire.

Abrasza Blum ne sera malheureusement pas le seul combattant sorti vivant du soulèvement du Ghetto de Varsovie à être assassiné.

Des escouades nazies pourchassent sans relâche les survivants du soulèvement pour les exécuter. C'est ainsi que nombre de partisans armés vont tomber sous leurs balles, entre autres des proches camarades bundistes.

Puis la première mauvaise nouvelle arrive de la campagne varsoivienne. Jurek Blones, commandant du groupe des bundistes de la fabrique de brosses, est tombé gravement malade, il souffre d'une pneumonie et d'une forte fièvre. Le Comité central décide de l'évacuer pour l'emmener dans un endroit sûr, sous la surveillance d'un médecin. Il est décidé que Zalmen Frydrych se rendra au village de Pludy¹, où vivent, dans une cabane de paysan, la camarade Ruzka Wasserman (fille de Lozer Klog), son mari, Leon, et leur enfant. Il faut trouver un lit pour Jurek Blones, ainsi qu'une assistance médicale. Je suis chargé de prendre contact avec le PPS, afin de trouver quelqu'un qui ait une voiture et aussi en qui on puisse avoir une confiance absolue, ce qui est loin d'être évident. Mon contact du PPS m'indique qu'ils ont bien un chauffeur de confiance, mais il n'a pas de voiture. Nous cherchons un peu partout et trouvons, le jour même, un vieux camion.

Le lendemain, je dois partir chercher Jurek à la campagne avec Yitskhok Cukierman² (*alias* Antek) et Kazik Rathajzer. Il faut également prendre en charge une jeune femme, membre de *Hashomer Hatzaïr*³, elle aussi survivante du soulèvement et tombée malade. Je conviens avec Frydrych qu'en revenant de la campagne nous passerons par Żoliborz, où il récupérera le camion pour emmener les deux malades au village de Pludy.

1. Situé à une dizaine de kilomètres au nord de Varsovie, sur la rive orientale de la Vistule. [ndrc]

2. Yitskhok/Iechak Cukierman (Vilnius, Lituanie, alors Empire russe, 1915-Israël, 1981), appelé « Antek ». Il fut l'un des dirigeants de l'OJC, y représentant le mouvement sioniste de gauche *Dror*. Il fut « exfiltré » du ghetto le 13 avril 1943, six jours avant l'insurrection, et représenta l'OJC auprès des organisations polonaises. Il quitta la Pologne pour Israël après la guerre en compagnie de sa femme, Cywia Lubetkin (1914-1978), autre figure légendaire de l'OJC. [nd]CS]

3. En hébreu, « Le Jeune Garde ». Mouvement de jeunesse juive basé sur le socialisme, le sionisme et le scoutisme, fondé en Autriche en 1913. [ndt]



Yitskhok Cukierman,
alias Antek, commandant
 de l'OJC du côté « aryen »
 de Varsovie.

Le lendemain matin, nous montons dans le vieux camion, notre chauffeur polonais expérimenté au volant. Nous traversons rapidement Varsovie et sortons de la ville. Sur la route, nous croisons de nombreuses patrouilles allemandes, mais elles ne prêtent pas attention à ce vieux camion avec ses passagers au type très « aryen ». Le paysage devient bientôt de plus en plus boisé, indiquant que nous nous rapprochons de la région de *Puszcza Kampinowska*¹. Kazik, qui connaît bien cet endroit, où se cachent environ 60 combattants du Ghetto, nous sert de guide. Les bois deviennent plus touffus et nous arrivons à notre destination. Le chauffeur s'arrête et nous sautons du camion. Le cœur battant, je m'attends à voir surgir plusieurs de mes camarades de derrière les buissons. Soudain, des silhouettes apparaissent parmi les arbres

1. En polonais, « forêt de Kampinos ». L'orée de cette forêt est à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest du centre de la capitale. [ndrc]

et se rapprochent de nous. Je cours vers elles, je vois des amis, d'anciens membres du *SKIF* et de la *Tsukunft*, des camarades de classe de nos écoles juives laïques.

Nous nous embrassons avec joie, mais aussi avec une infinie tristesse. J'ai devant les yeux les quelques survivants des héros combattants, tous squelettiques et en guenilles. Je suis en pleurs, en embrassant ces amis et camarades proches. Non seulement leur présence m'émeut, mais je vois en même temps ceux qui sont tombés dans le soulèvement, derrière les murs du Ghetto en ruine.

Les survivants se retrouvent désormais à la campagne, apparemment libres et à distance, mais en réalité le soulèvement du Ghetto n'est pas terminé. Ils craignent, à tout moment, que les nazis ne leur tombent dessus. Ils ne se sentent pas suffisamment en sécurité à bivouaquer aux abords de la forêt, en attendant que le contact, que nous avons essayé d'établir avec les partisans polonais cachés au fond des forêts, se réalise. Il leur faut donc tenir encore un peu, et affronter des milliers de pièges et de dangers.

Jurek Blones, le camarade malade que nous sommes venus chercher, est allongé à même la terre froide et humide, enroulé dans un manteau militaire. On ne peut allumer le moindre feu et, de plus, un crachin incessant refroidit la forêt. La fièvre enflamme le visage de Jurek et il se plaint constamment d'avoir froid. À côté de lui est assise la camarade Feygelè Goldsztejn, et un peu plus loin, allongée par terre, sa sœur, Guta, un peu moins malade. Enfin, leur petit frère, Luszek, est aussi parmi eux. Il n'a que 13 ans et c'était lui le plus jeune combattant du Ghetto.

Nombre d'entre eux s'asseyent autour de nous et racontent leurs dernières batailles, parlant surtout de l'héroïsme des camarades tombés. Je les écoute avec humilité et y trouve un intérêt sans fin. Je bois chaque mot de leurs paroles et revis avec eux chaque événement, chaque moment.

Malheureusement, nous ne pouvons nous attarder. Je regarde droit dans les yeux le pauvre Jurek, malade et affaibli, et me remémore les actes de courage de tant de combattants. Et voilà maintenant que Jurek est cloué à terre, presque mort. Quel contraste

avec l'homme qui, cinq mois plus tôt, en janvier, avait escaladé et franchi le mur du Ghetto pour venir exiger du Comité central du *Bund* plus d'armes et d'explosifs !

Je me souviens aussi comment il racontait qu'au cours d'un transport vers Treblinka, il avait eu la force d'arracher les barreaux du wagon et de sauter du train avec son petit frère de 13 ans, Luszek. Pendant le récit de cet épisode, les yeux bleus de Jurek Blones s'étaient illuminés : « Nous avons tous les deux, mon petit frère et moi, regagné Varsovie pour reprendre le combat. »

Feygelè Goldsztejn, présente également, est fille de parents bundistes et nièce du militant Berl Ambaras. Elle a suivi l'enseignement des écoles laïques juives et a été formée, comme infirmière, dans le Ghetto. Elle met toute son énergie et son cœur à soigner Jurek. Nous nous rappelons qu'en juillet 1942 nous étions tous les deux à l'*Umschlagplatz*, rue Stawki. J'étais dans le même groupe de condamnés que les parents de Feygelè. Je me tenais justement près d'eux. Dans leur malheur, ils n'avaient qu'une pensée en tête : que leur fille bien-aimée soit épargnée ; et qu'une seule envie : la voir une dernière fois.



Feygelè Goldsztejn.

(Celemenski 1963)

Quand elle avait entendu dire que ses parents avaient été emmenés à l'*Umschlagplatz* pour être déportés, elle s'y était immédiatement rendue, vêtue de son uniforme, diplôme en main.

Soudain, en l'apercevant au loin avec son uniforme d'infirmière, ils avaient crié : « Feygelè! »

Je me souviendrai toute ma vie de cette scène : avec ses cheveux blonds clairs, ses magnifiques yeux lumineux et sa toque de la Croix-Rouge, elle dégageait une assurance et une détermination incroyables. En un instant, elle leur avait dit « Venez! », les avait pris par la main et les avait emmenés, les sauvant, provisoirement, du pire¹.

De nouveau, maintenant, elle est là, seule, mais toujours mue par la même belle énergie et elle apporte du soutien à ses camarades de lutte.

En quittant la forêt, il nous faut changer de programme. On doit toujours emmener Jurek et sa sœur Guta, mais nous ne pouvons pas laisser leur petit frère, Luszek, dans cette situation, même s'il est entouré d'amis. Nous devons également emmener Feygelè, puisque son aide est indispensable.

Je fais la demande à la commandante du groupe de combat, Cywia Lubetkin, qui donne son accord à condition qu'ils abandonnent leurs armes. En entendant cela, Jurek s'insurge en mobilisant le peu de force qui lui reste : « Non, je ne partirai pas sans mon revolver! Je reste ici! » Devant moi s'opposent deux caractères d'acier, endurcis par leur longue lutte. Lubetkin déclare, avec une autorité toute militaire : « Ceux qui restent ont besoin d'armes. Nous devons encore faire face à de durs combats. » Je parviens à calmer Jurek en lui promettant que Zalmen Frydrych lui donnera son propre revolver. Nous saluons nos camarades et partons, accompagnés d'un petit groupe armé, pour regagner le camion.

Notre retour se déroule sans incident. Sur le chemin, Jurek me raconte comment il s'est procuré l'uniforme militaire nazi qu'il porte. En s'évadant par les égouts de Varsovie, il l'a dérobé à un soldat SS mort. C'est grâce à Jurek, sur le toit d'un des deux camions, avec ses cheveux blonds, dans son uniforme et muni d'une mitraillette volée, que le groupe de rescapés a pu traverser Varsovie

1. Ses parents ne devaient pas survivre à la guerre.

sans être inquiété. À la sortie de la ville, les sentinelles allemandes ont même laissé ce convoi traverser un pont sans faire de contrôle, pensant que ces camions transportaient des prisonniers juifs.

Nous arrivons finalement à la place Wilson de Żoliborz, où Frydrych nous attend. Il reprend le volant en direction de Pludy où va se produire une chose terrible. En arrivant à Pludy, ils sont dénoncés par un collabo polonais qui les a vus passer. Un affrontement armé a lieu entre le groupe et la police, mais, dans le groupe, le camarade Frydrych est le seul à avoir une arme. Ils sont encerclés par la police et sont obligés de se rendre. Ils sont emmenés dans un bois proche, fusillés et enterrés dans une fosse commune. Ainsi vont périr Zalmen Frydrych, Jurek, Guta et Luszek Blones, ainsi que Feygelè Goldsztejn, et Tsomeret Wachenhauser, la jeune fille de *Hashomer Hatzair*. À la suite de ce massacre, Ruzkè Wasserman-Klog et son mari, Leon, seront également arrêtés et abattus. Seul leur enfant va survivre à la guerre.

La nouvelle de ce désastre nous anéantit. Nous sommes alors assaillis par une succession de mauvaises nouvelles. Il ne se passe plus un jour sans que nous ayons connaissance d'autres événements dramatiques.

Du côté aryen, nous continuons notre travail de soutien aux Juifs clandestins, ces marranes¹ qui circulent avec des faux papiers en poche, et avec, au cœur, la hantise continuelle de la mort. Nous maintenons le contact avec des Juifs dans des dizaines de ghettos et de camps. C'est ce qui nous permet de ne pas plonger nous-mêmes dans le désespoir et la résignation. Le danger et ce besoin incessant de trouver des ruses pour s'en sortir nous rendent plus forts et plus résistants. C'est ainsi que nous trouvons les ressources nécessaires pour affronter notre sombre destin.

Les feux du Ghetto se sont éteints, mais sous les ruines et dans les cendres restent toujours les quelques survivants juifs de Varsovie. Chaque jour, des escouades nazies débusquent des rescapés de

1. En référence aux Juifs convertis de force au catholicisme par l'Inquisition espagnole, à partir du décret de l'Alhambra, en 1492. Ce terme, qui signifie « porc » en espagnol, était utilisé de manière offensante pour désigner de « faux convertis » qui continuaient à pratiquer le judaïsme dans la clandestinité. [ndt]

leurs cachettes, pour les emmener aux camps de concentration de Poniatów et Trawniki, près de Lublin. Nous apprenons aussi que Velvel Rozowski, un de nos meilleurs camarades et commandant pendant le soulèvement d'un groupe de combat des rues Nowolipie et Smocza, a été abattu en pleine rue.

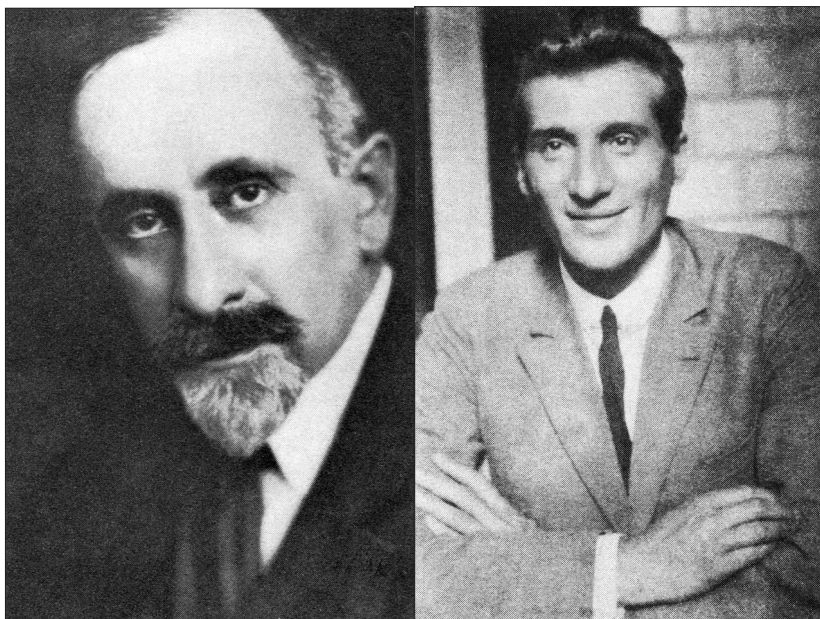
Nous apprenons, à la même époque, qu'Artur Zygielbojm¹ s'est suicidé à Londres. C'est cette protestation ultime par le sacrifice de sa propre vie que le camarade Artur a choisie pour ébranler le mur d'indifférence et de silence coupables du monde entier. Nous autres, survivants au milieu de ces murs effondrés, ressentons terriblement le poids de ce silence, se resserrant comme une corde autour du cou des Juifs encore en vie.



Szmuel Zygielbojm, *alias* Artur, dirigeant du *Bund* et syndicaliste, membre du gouvernement polonais réfugié à Londres, vers 1940.

1. Après avoir beaucoup bataillé pour faire connaître aux États-Unis et au Royaume-Uni les atrocités nazies, il se suicida, le 12 mai 1943, pour protester contre le refus des forces alliées de bombarder les voies ferrées menant aux camps de la mort. [ndt]

Sans même avoir le temps de réaliser l'impact de cet événement, nous sommes informés d'une autre injustice tragique. Il s'agit de l'exécution ignoble, par le régime soviétique, de nos dirigeants bundistes, Henryk Erlich et Wiktor Alter¹. Nous sommes sous le choc et terrorisés. Le chagrin qui nous étreint nous laisse sans voix.



Henryk Erlich et Wiktor Alter.

Pendant qu'en Pologne les nazis exterminent notre peuple, les autorités de la Russie soviétique fusillent les porte-parole et les dirigeants des travailleurs juifs en lutte. Dans nos pires cauchemars, nous n'aurions pu imaginer la réalité de ce nouvel ordre qui se dessine à notre insu, et hante notre quotidien, jour et nuit.

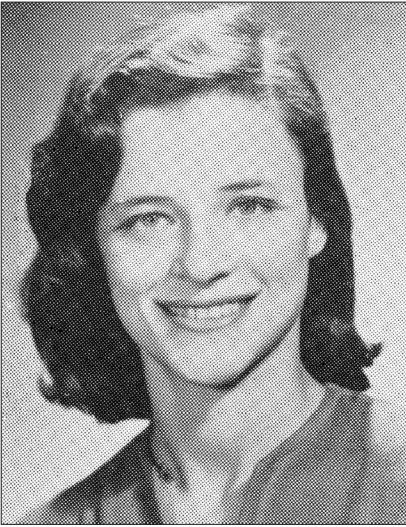
La nuit, justement, je reste éveillé, les yeux ouverts. Partout, je vois surgir des fantômes ensanglantés. Les images obsédantes des jours précédents ne quittent pas mon chevet : la fumée s'élevant des ruines du Ghetto, le regard menaçant des *shmaltsovnikès* rôdant dans les rues, les yeux désespérés des survivants dans leurs

1. Emprisonnés depuis fin 1941 dans les geôles staliniennes, Erlich y mourut le 15 mai 1942 et Alter fut exécuté le 17 février 1943 sur ordre de Staline.

bunkers. J'ai les nerfs à fleur de peau, je suis aux aguets dès que j'entends le moindre bruit. Une seule pensée m'obsède : sommes-nous les derniers vestiges d'un peuple en voie de disparition ?

Dans ces moments-là, en me retournant sans cesse dans mon lit, je trouve un peu de réconfort en pensant à cette volonté de résister qui anime notre mouvement. Je pense aussi à mes camarades qui, de l'autre côté du mur, ont fait preuve d'un esprit de combat exceptionnel, alors que, sans le moindre soutien extérieur, ils étaient assaillis par une folie meurtrière. Les combattants tombés les uns après les autres défilent devant mes yeux. C'est à la fois une source de souffrance mais aussi de courage. Je pense à Zalmen Frydrych, un homme grand, beau et bien bâti, toujours prêt à servir le *Bund* et à aider les autres. Je le revois emmenant des camarades malades au sanatorium d'Otwock. Il a été l'un des premiers à se rendre compte de la réalité de la « Solution finale » et à comprendre le sort des Juifs emmenés de force vers les chambres à gaz et les crématoires de Treblinka. Je me souviens de son récit des événements du soulèvement du Ghetto. Il avait été envoyé la veille du 19 avril, avec un autre camarade, pour vérifier la situation des autres groupes de combattants. Pendant cette opération de reconnaissance, ils avaient entendu des cris de souffrance. Zalmen avait allumé sa torche électrique et vu une femme gisant par terre avec une petite fille en pleurs. Les deux combattants, forts de leur détermination acquise jour après jour durant leur lutte, avaient pris la femme et son enfant dans leurs bras et les avaient emmenés dans un bunker, où ils avaient demandé à leurs camarades de faire tout ce qu'il était possible pour sauver ces deux êtres.

Je vois encore la joie inscrite sur son visage quand il me disait : « Je suis heureux d'avoir placé mon enfant dans un orphelinat chrétien, dans l'espoir qu'elle survive à la guerre. » Sa fille, Elsa, était alors âgée de 6 ans. Après la guerre, des camarades la récupéreront et l'emmèneront en Suède, et elle sera adoptée par la famille du camarade Shatzkin, à New York, et élevée comme leur propre fille au sein de leur foyer rempli de chaleur et d'amour. Elle aura tout pour vivre heureuse, mais elle ne se remettra jamais de ce qu'elle a subi pendant la guerre. En 1962, encore à l'orée de sa vie, elle mettra tragiquement fin à ses jours.



Elsa Frydrych après la guerre.

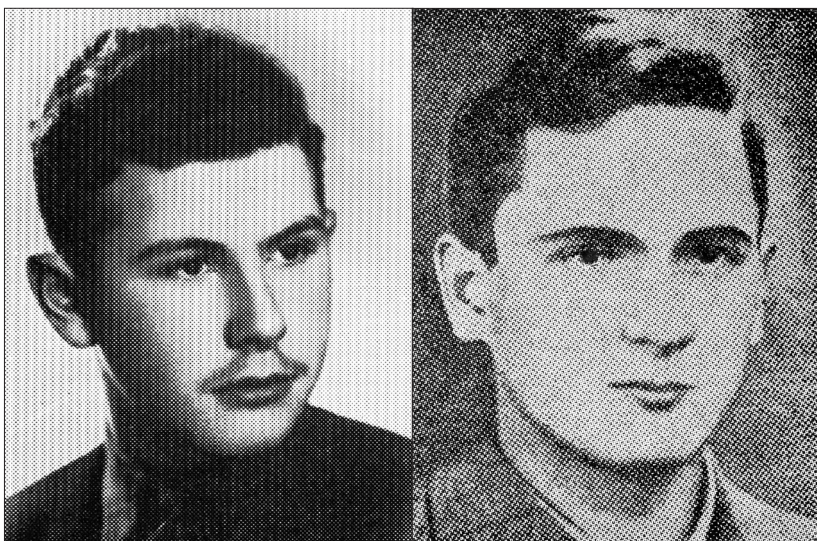
(Celemenski 1963)

J'ai encore devant les yeux Velvel Rozowski, tombé sous les balles nazies. Je me souviens du moment, dans la forêt de Kampinos, où il me racontait l'histoire de notre camarade de 17 ans, Tobcia Dawidowicz. L'émotion qu'on voyait sur son visage, quand il me racontait la mort de cette jeune femme, est à jamais gravée dans ma mémoire. Tobcia avait été membre du groupe de combat de l'usine *Többens und Schultz*, rue Nowolipie, sous le commandement de Rozowski et avait servi comme agent de liaison entre les unités armées. Fille de Shimen Dawidowicz¹, militant du *Bund*, elle avait été élève de notre école populaire laïque et membre du *SKIF*. Elle avait l'enthousiasme et les rêves d'une jeune femme promise à un bel avenir. Quand elle avait rejoint le groupe de combat, elle avait appris à se servir d'une arme, mais n'avait pas eu l'occasion de s'en servir longtemps. Velvel me disait, les yeux brillants : « Celek, si seulement tu avais vu son bonheur quand je lui ai donné son propre pistolet. Elle m'a dit alors qu'elle en ferait un bon usage. »

Un jour, le groupe de Rozowski avait bombardé de bouteilles explosives une unité de blindés de l'armée allemande. Les résistants étaient positionnés dans une maison du Ghetto. Les nazis avaient

1. Il vécut après la guerre à New York.

riposté avec des bombes incendiaires. La maison était en flammes, Rozowski avait ordonné à Tobcia d'aller dans le grenier et de prévenir les combattants de se retirer vers une maison voisine. Elle était montée par une échelle suspendue pour atteindre le grenier, mais en descendant, elle avait trébuché et était tombée, s'était cassé la jambe et était restée immobilisée au sol. Le camarade Zygmunt Iгла était venu lui porter secours, et lui avait proposé de l'évacuer sur son dos. « Ce n'est pas la peine, avait-elle dit. Si les Allemands m'entendent crier de douleur, vous serez en danger. Sauvez-vous avant qu'il ne soit trop tard ! » Elle ne voulait pas être un fardeau pour ceux qui pouvaient continuer la lutte. Elle était morte, avec d'autres combattants blessés réfugiés dans un bunker, lors de cet affrontement, en mai 1943.



Leyb Gruzalc et Dovid Hochberg, deux combattants de l'insurrection du Ghetto de Varsovie morts au combat le 27 avril 1943. (Celemenski 1963)

Je revois encore de nombreux autres visages passer devant mes yeux, parmi lesquels celui de Berek Avrom Shmuel Sznajdmil. Cet homme, soldat de métier, avait été formé à l'école d'officiers de l'armée polonaise. Il exigeait de ses combattants une obéissance et une discipline de fer. Pendant le soulèvement du Ghetto, il était à

la tête du groupe de combat du 32 de la rue Świętojerska. Pris dans un immeuble en feu, les combattants devaient traverser la rue pour s'abriter ailleurs. Berek Sznajdmil avait mené le groupe et avait été atteint par une grenade. Couvert de sang, il avait eu la force de commander ses hommes : « Traversez, ne vous arrêtez pas ! » Il s'était écroulé sur le sol, ensanglanté. Des camarades étaient venus vers lui pour le secourir, mais il les avait repoussés. « Je ne peux plus me battre. À vous de continuer le combat. » Il avait pointé son revolver sur sa tempe et avait tiré une balle.

Tous étaient tombés tragiquement, mais tous en héros. Leur vie avait eu un sens, leur mort aussi.



Vue du Ghetto de Varsovie rasé, après mai 1943.
Photographie allemande.

Dans la forêt avec les partisans

À la suite de mon premier voyage dans la forêt pour y récupérer des camarades souffrants, j'ai eu l'occasion d'y retourner à plusieurs reprises pour voir les survivants du soulèvement du Ghetto de Varsovie. J'y allais, dans un premier temps, en mission pour le Comité central du *Bund* et ensuite, au nom du comité de coordination de combat qui réunissait bundistes et sionistes.

Au départ, les combattants s'étaient réfugiés dans les bois clair-semés de la forêt de Łomianki, puis ils se sont regroupés dans une partie plus dense, autour de la bourgade de Wyszaków. Malgré ce changement de lieu, *a priori* plus sûr, ils continuaient à endurer des conditions de vie très difficiles, et n'avaient que peu de contact avec les partisans polonais.

Un jour, notre camarade Zygmunt Iгла¹ est venu nous voir pour nous apporter les premières nouvelles de la forêt de Wyszaków². Il nous a expliqué que le groupe juif subissait de grosses pertes du fait des descentes d'escadrons nazis et que les combattants n'avaient plus aucun moyen de se procurer de la nourriture, ce qui était très préjudiciable à la santé de nombre d'entre eux.

1. Zygmunt Iгла tomba en janvier 1944 à Varsovie, après s'être réfugié chez un habitant polonais où il fut dénoncé, avec d'autres combattants : Yankev Fajgenblat et Gitta Kwonki (ou Kav Venaki).

2. La ville de Wyszaków se situe à un peu plus de 50 km au nord-est de Varsovie. [ndrc]



Zygmunt Iгла.

(Celemenski 1963)

Zygmunt était arrivé avec trois camarades très malades qui devaient absolument être soignés à Varsovie : Borukh Szpygiel et sa femme, Khaykè Szpygiel-Belchatowska¹, ainsi que Mashè Glejtman². Ils avaient été placés dans un bunker sûr, chez une famille polonaise, au 68 rue Żelazna.

Le plus difficile était de venir en aide aux combattants cachés dans la forêt de Wyszaków.

Avec l'accord du commandement de l'OJC, le Comité central du *Bund* me mandate pour me rendre dans la forêt et évaluer leurs besoins. À ce moment-là, je n'ai que les informations rapportées par le camarade Iгла. Puis un garde forestier se rend dans la banlieue varsovienne de Wola, chez Marysia Sawicka, la sœur d'Anna Wąchalska, militante socialiste polonaise, qui fait partie de nos contacts.

Je vais chez elle dès le lendemain, et je rencontre le garde forestier, en uniforme vert et casquette assortie frappée de l'insigne du clairon. Quand je lui demande de m'accompagner à Wyszaków, il accepte sans hésiter. « C'est parfait. Les partisans doivent venir ce soir dans ma cabane, et ils seront ravis de revoir l'un des leurs ! »

1. Le couple Szpygiel survécut à la guerre et s'installa au Canada. Celemenski devint le parrain de leur fille, Míndy Spiegel. (voir *supra*, page 257, note 1, et *infra*, Annexe, page 419).

2. Mashè Glejtman survécut à la guerre et émigra en Israël.

Nous partons donc le jour même. Les passants qui nous voient ne peuvent se douter de notre mission. Il est vêtu de son bel uniforme et je suis habillé comme un paysan, avec de grosses bottes et une parka. La moustache que je porte à cette époque ajoute une touche rustique à mon image.

Nous arrivons par train à Wyszków, assez tard. Son chalet se trouve à trois kilomètres de la gare et nous pouvons voir les dernières lueurs rouges du jour à travers les arbres de la forêt. Nous nous retrouvons soudain dans le noir complet.

En arrivant chez lui, le garde allume une lampe à pétrole et regarde avec appréhension sa montre. Le groupe de combattants juifs est en retard et il est inquiet. « Ils sont toujours à l'heure », me dit-il. Il est bientôt minuit. Passer la nuit ici m'expose à rechercher le groupe en plein jour. Le garde forestier sent mon malaise et me dit : « Venez, on va sortir maintenant. Je pense que je vais les trouver. »

Nous sortons et il éclaire notre chemin avec une lampe de poche électrique. Presque immédiatement, il remarque des traces au sol. « Ce sont des pas récents. Quelqu'un vient de passer par là. » Nous repartons vers sa cabane. Une voix nous apostrophe dans le noir : « Halte! Les mains en l'air! » Deux ombres émergent du noir. Le gardien s'identifie et deux individus armés se rapprochent. Je les reconnais immédiatement : les camarades Gabriś Fryszdorf et Janek Bilak.

Nous nous embrassons, nous étreignant fort les uns les autres. Ils nous expliquent qu'ils sont arrivés à l'heure, qu'ils m'ont vu à travers la fenêtre, mais ne m'ont pas reconnu. C'est pour cela qu'ils sont restés cachés dans les bois, en attendant que je parte.

Nous n'avons pas beaucoup de temps pour la joie des retrouvailles, le soleil va se lever dans deux heures. Le forestier regagne son logement et nous partons tous les trois dans la forêt. Dans le noir, je n'arrête pas de trébucher, me prenant les pieds dans les racines et les souches. Mes deux camarades se déplacent sans encombre, étant habitués à marcher dans les sous-bois.

Au bout de plusieurs kilomètres, nous nous arrêtons et l'un d'eux émet un sifflet court et précis. Il reçoit une réponse similaire.

Nous entrons dans une clairière et attendons. Une figure émerge du bois. C'est Zygmunt Skurnik, un médecin. Les camarades font les présentations. Il doit, ce même matin, se rendre dans un bois avoisinant, chez un groupe de partisans soviétiques, des prisonniers de guerre qui se sont évadés d'un camp nazi.

Ces hommes, sans aucune ressource, pillent tous les jours les paysans du coin, cambriolant leurs fermes et leurs foyers pour pouvoir se nourrir. La population locale est terrorisée et en veut à tous les partisans, ce qui rend notre situation encore plus précaire. Quant à nous, combattants juifs, nous essayons, autant que possible, de nous approvisionner uniquement chez les grands propriétaires. Nous coopérons, néanmoins, avec ce groupe. C'est pour cela que le médecin et deux infirmières se rendent chez les Russes, ce jour-là, pour soigner un de leurs malades.

Il reste une heure avant que le jour se lève ; nous nous rendons dans un bunker tout proche, pour y dormir. Gabriś Fryszdorf déblaye le camouflage et nous entrons dans la cavité souterraine dont le sol est couvert de paille. Les branches se balancent sous un ciel d'encre et, dans le silence, nos oreilles bourdonnent. Mais nous ne pouvons nous endormir. Nous nous racontons nos histoires, les uns aux autres, jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Je suis tout ouïe. Le jour, ils affrontent souvent les troupes allemandes et, quand ils le peuvent, ils cherchent de la nourriture. Ils sont presque toujours affamés. À nouveau, ils nous font part de leur dilemme pour se nourrir. « Prendre de la nourriture chez les petits paysans, c'est du vol », me dit Gabriś Fryszdorf. « On risque même, un jour, de tuer quelqu'un qui se défendrait. Donc on essaie de s'en tenir aux grandes fermes. »

À l'aurore, nous sortons du bunker. Janek Bilak nous quitte et emmène le médecin auprès des partisans soviétiques. Gabriś m'emmène au bunker des partisans juifs, un lieu très difficile d'accès. Pendant une heure, nous traversons des marais et des terrains boueux. Je ne cesse de m'embourber dans le sol. Nous arrivons finalement au camp, qui est dans les marécages, au milieu d'une végétation très dense.

En quelques instants, des combattants du soulèvement du Ghetto m'entourent et me reçoivent avec beaucoup d'émotion, pour la

plupart de vieux camarades que j'ai connus très jeunes et avec lesquels j'ai milité au sein du *Bund* et de la *Tsukunft*, l'organisation de jeunesse du Parti. Nous nous asseyons par terre et quelqu'un me tend un verre de thé chaud. Ils me racontent alors la vie qu'ils mènent et comment ils arrivent à survivre dans des conditions aussi dures. En fait, ce qui leur permet de tenir, c'est un sens absolu de la solidarité et un esprit collectif à toute épreuve, sous la direction de Gabriś, du *Bund*, et de Dov, de *Hashomer Hatzair*.

J'ai une admiration sans limite pour Gabriś et je bois chacune de ses paroles. Nous avons fait connaissance au sein du *SKIF* quand nous étions jeunes, avant la guerre, à Varsovie. Il était élève à l'école yiddish populaire au 36 de la rue Krochmalna, dans le quartier ouvrier du même nom. Aujourd'hui, il est devenu un jeune homme de 22 ans, pas grand, mais robuste et aguerri. Son visage au teint mat s'est endurci et dégage une grande force, accentuée par sa grosse moustache et ses sourcils touffus et noirs. Il a une énergie débordante et se donne corps et âme à la lutte, inspirant, autour de lui, un consensus et un respect absolu. Sa jeune femme, Khanè¹, est pour lui un soutien indéfectible, toujours à ses côtés.

Gabriś s'est lié d'amitié avec un chef de district forestier, Nadleszny, qui habite dans une petite maison en pleine forêt. Il estime énormément Gabriś et rend au groupe de combattants de nombreux services, dont le plus important est de les avertir des attaques nazies. Il établira par la suite un contact entre le groupe de combattants et les partisans polonais de l'*Armia Krajowa*, dont certains membres sont employés comme travailleurs agricoles chez des paysans de la région. Ils sont armés et sont spécialisés dans les actes de sabotage ciblés.

Il en est de même pour le groupe de combattants juifs, qui ne reste pas toujours passif dans son bunker, mais mène sporadiquement des actes de sabotage et des raids. Par exemple, quelques semaines auparavant, des combattants juifs ont attaqué une patrouille allemande près d'une gare et, deux semaines plus tard, ils ont tenté d'attaquer le poste de police allemand d'un village pour

1. Elle survécut à la guerre et, sous le nom de Hanna Gabriś-Krisztal, devint secrétaire du *Yidisher Vissshaftleker Institut* ou *YIVO* (renommé *Institute for Jewish Research*, « Institut pour la recherche juive »), à New York.

leur prendre leurs armes. La riposte des nazis a été chaque fois impitoyable, infligeant de lourdes pertes aux combattants juifs et les obligeant à battre en retraite.

Mes camarades me racontent, ce jour-là, un autre épisode dramatique qui s'est déroulé dans la forêt. Un groupe de communistes polonais (*PPR*) a transporté en camion, moyennant une somme d'argent importante, des employés de l'entreprise *Pinkert*, ainsi que leurs familles, dans les bois. C'était la société funéraire juive de Varsovie chargée d'inhumer les morts du Ghetto. Mais à leur l'arrivée, hommes, femmes et enfants ont été dépouillés par ces communistes, qui avaient pourtant promis de les installer, et ils ont alors perdu tout ce qu'ils possédaient : argent, nourriture et même leurs vêtements. Depuis lors, ils errent dans la forêt, sans aucune ressource. Les combattants du Ghetto leur apportent un peu d'aide, partageant avec eux le peu de nourriture qu'ils ont. Un des employés de *Pinkert* connaît une paysanne du coin, qui leur donne aussi de quoi manger un peu.

Il y a un autre groupe de Juifs, originaires du village de Brok¹, installé dans une forêt avoisinante. Ces clandestins ne sont rattachés à aucun groupe, ce qui les rend encore plus vulnérables. Ils sont devenus la cible de parties de chasse nazies organisées périodiquement, traqués et tués comme du simple gibier.

J'écoute ces nombreux témoignages de la part de mes camarades combattants avec émotion et admiration. Ils portent tous des pantalons et des blousons ; il est ainsi difficile de distinguer les hommes des femmes parmi eux. La terre de la forêt est humide et froide et ils sont menacés de toutes parts. Mais malgré cela, je ne ressens, chez eux, aucun signe de renoncement ni de résignation.

De mon côté, je leur raconte ce que je sais sur la condition des Juifs restés à Varsovie ou des Juifs « aryens » dissimulés un peu partout. Je leur fais également part de la volonté inébranlable du comité juif de coordination, de l'Organisation juive de combat (OJC) et de la poursuite de nos échanges avec la résistance polonaise. Je

1. Petite bourgade agricole et lieu de villégiature, située sur le Bug, à environ 80 km au nord-est de Varsovie. Brok comptait 3 000 habitants en 1939, dont 1 000 Juifs.

les informe aussi des dernières nouvelles des déboires de l'armée allemande sur les fronts russes et africains. Ces nouvelles semblent provenir d'un autre monde, très lointain ; pour eux, le danger est à portée de main, caché derrière chaque arbre.

Je leur fais également part du suicide de protestation d'Arthur Zygielbojm à Londres¹ et de l'assassinat de Henryk Erlich et Wiktor Alter, tombés aux mains des Soviétiques². C'est comme si une chape de plomb leur tombait soudain sur la tête. Les bundistes du groupe en sont particulièrement affectés.

Enfin, je leur assure que, désormais, nous leur fournirons une aide régulière et je donne à Gabris une somme d'argent que j'ai reçue du comité de coordination, leur permettant ainsi d'acheter de la nourriture chez les paysans et, éventuellement, d'améliorer les relations avec la population de la campagne environnante. J'enlève mes bottes neuves, que je donne à Janek Bilak, qui revient de sa tournée médicale auprès des partisans russes, et je mets ses bottes à lui, vieilles et déchirées.

Je demeure avec mes camarades tout l'après-midi. Mon train en direction de Varsovie est prévu à 6 heures du soir. Vers 4 heures, trois camarades m'accompagnent jusqu'à la cabane du garde, à la lisière des bois, et à partir de là, je connais le chemin. J'arrive à Varsovie le soir même.

Harcelé par les Allemands, le groupe de combattants de la forêt de Wyzków, rescapés des égouts de Varsovie, ne cessera de se réduire. À partir du printemps de 1944, ils vont aussi subir les attaques des partisans russes et des combattants de l'AK. Une alerte est lancée en direction de Varsovie, demandant qu'on évacue le groupe de survivants restants. Ils étaient 80 au départ à quitter le Ghetto par les égouts, mais il n'en reste désormais que 30 dans la forêt. Une partie va regagner Varsovie, mais les autres ont péri du fait des battues organisées par les nazis. Le groupe de survivants est composé de membres du *Bund*, de *Hashomer Hatzaïr* et de *Hé'balutz*.

1. Voir *supra*, page 299.

2. Voir *supra*, page 300.

Je suis envoyé par le *Bund*, accompagné de Simcha Rathajzer (*alias* Kazik) de l'OJC, pour organiser cette évacuation. Kazik, qui est un des combattants les plus courageux et les plus déterminés de l'OJC, a les cheveux blonds et ressemble à un jeune Polonais. L'OJC l'envoie régulièrement pour accomplir les missions les plus dangereuses qui nécessitent des nerfs d'acier et du sang-froid.

Nous prenons le train ensemble, au début du mois de mai 1944, en direction de Wyszaków et nous nous rendons immédiatement dans la forêt. Compte tenu de mes nombreuses visites, je connais bien le chemin dans la forêt, mais cette fois-ci il me semble que chaque instant dure une éternité. Au fur et à mesure que nous avançons, je suis obsédé par une seule pensée : « Est-ce que nous n'arrivons pas trop tard ? » Finalement, j'entends des pas discrets dans la forêt. Ce sont nos camarades, impatientes : Gabris Fryseldorf, Janek Bilak et Yankev/Janek Putermilch.



Dans la forêt de Wyszaków. De dr. à g. : Yankev Putermilch, Yankev Celemenski, Janek Bilak et Gabris Fryseldorf. (Celemenski 1963)

Avant que je puisse leur dire le moindre mot, c'est un déluge de questions : « Que sont devenus nos camarades de Varsovie ? Reste-t-il encore des ghettos ? Sommes-nous en contact avec les camps ? Avons-nous des nouvelles de nos camarades de Londres et d'Amérique ? » Ils sont à l'affût de chacune de mes réponses, tout leur semble digne d'intérêt. Je leur fais également part de la réussite de notre rassemblement du 1^{er} mai et de l'impact du discours radiophonique du camarade le D^r Szerer, diffusé depuis Londres. Répondant comme si tout cela allait de soi, le chef du groupe, Gabriś Fryszdorf, déclare fièrement : « Nous avons aussi eu notre propre célébration, pour fêter l'anniversaire du soulèvement du Ghetto de Varsovie, le 19 avril ! »

C'est ainsi que, dans la nuit du 18 au 19 avril 1944, à 2 heures du matin, le groupe entier de combattants, hommes et femmes, s'est rendu dans un village des environs. Ils sont entrés chez un paysan qui dormait à poings fermés. Face à ce groupe de partisans armés, l'homme a été saisi d'effroi. On l'a rassuré en exigeant de lui simplement qu'il cède ses haches, ses scies et ses pelles. Il s'est exécuté et leur a donné ses outils.

Profitant de la lumière de la lune, le groupe a coupé, tout du long de la route principale, des dizaines de poteaux téléphoniques et télégraphiques et en a arraché les fils. Ils ont écrit, à la craie, sur la chaussée, en yiddish, en polonais et en allemand : « Mort aux nazis allemands ! Nous combattons jusqu'à la mort l'occupant allemand ! Honneur aux courageux héros tombés au combat ! » Le commandant Gabriś conclut son récit en déclarant : « Comme ça, on a fermé la gueule des criminels allemands pour quelques jours. Voilà comment nous avons célébré le 19 avril. » Je pense, en l'écoutant, que notre fête du 1^{er} mai à Varsovie n'était somme toute qu'une gentille petite réunion, bien loin de l'acte de bravoure de ces combattants, même si nous risquions, malgré tout, notre liberté et nos vies.

C'est un très beau jour de mai. Les arbres retrouvent leur verdure, des fleurs multicolores s'épanouissent entre les buissons, et la forêt entière est remplie du chant des oiseaux. De la terre, recouverte d'une mousse verte, émane un parfum marqué et fort.

Nous marchons au cœur d'une forêt très dense et, soudain, nous arrivons à une grande route que nous traversons rapidement pour gagner le bois d'en face. À la lisière, un paysan sort d'un trou et nous interpelle :

– N'entrez pas dans cette forêt, les Allemands grouillent de partout !

Les camarades le regardent avec méfiance et Janek Bilak lui demande, d'un ton assez dur :

– Et comment tu sais cela ? T'as vu les Allemands de tes propres yeux ?

– Oui, j'ai vu tout un groupe d'Allemands entrer. Vous devriez faire attention.

Janek et Gabriś échangent des regards.

– Donne-moi tes papiers. Si tu dis la vérité, tu les retrouveras ici demain sous cette pierre ; si tu nous as menti, on viendra te descendre.

Le paysan leur donne ses papiers et s'éloigne aussitôt. Quelques mètres plus loin, je demande à Bilak :

– Pourquoi as-tu été aussi brutal avec le paysan ? Après tout, il nous mettait en garde contre les Allemands.

Il me répond d'un ton sans appel :

– On ne sait jamais à qui on a affaire. Les paysans en veulent aux partisans parce qu'ils viennent en pleine nuit leur voler de la nourriture, et les Allemands font des perquisitions chez eux pour voir s'ils ne cachent pas des combattants. Il y a parmi les paysans beaucoup de provocateurs qui veulent semer la panique dans nos rangs. Nous avons déjà perdu plusieurs camarades à cause de ces provocations. Le paysan qu'on a vu est peut-être un honnête homme, mais il se peut aussi qu'il soit un agent de nos ennemis. On le saura vite.

Gabriś s'exclame soudain :

– Il disait la vérité ! Regarde, il y a des traces récentes au sol.

Ils ont depuis longtemps appris à reconnaître les empreintes des bottes cloutées que portent les soldats allemands. Nous avançons alors très prudemment, mettant nos pas dans ceux des éclaireurs armés, l'œil aux aguets.

À un endroit donné, ils s'arrêtent et déclarent que nous allons nous asseoir là, en attendant d'éventuels coups de feu. Nous restons immobiles un bon moment. C'est à ce moment-là que Bilak et Fryszdorf expliquent les raisons de leur appel à l'aide. On sait que les partisans russes, informés de la progression de l'Armée rouge, attaquent régulièrement les Allemands par l'arrière. Ils ont même envoyé un des leurs pour proposer aux combattants juifs de les rejoindre. Ce qui les intéresse aussi, ce sont les deux médecins juifs – Zygmunt Skurnik et Janek – et l'infirmière. Ils nous ont même menacés de faire usage de leurs armes pour nous forcer à les rallier.

Parallèlement, nous recevons la même demande, également sous la menace, d'un représentant de l'*Armia Krajowa*, ce qui met fin à nos relations, jusqu'alors plutôt positives. On se retrouve ainsi pris entre deux feux.

Le groupe de combattants juifs ne souhaite appartenir à aucune autre formation. Russes et Polonais mettent chacun la pression, arguant qu'ils ne font qu'appliquer les ordres venus d'en haut, et puisque, dans cette forêt, c'est la loi de la jungle qui règne, il est clair qu'ils ne peuvent tolérer aucun refus. Nous ne voyons pas d'issue. Les Polonais sont plus têtus que les Russes. Ils veulent rassembler toutes les forces armées sur le sol polonais, pour avoir plus de poids à l'arrivée de l'armée soviétique.

Selon moi, les Russes craignent avant tout de perdre l'aide des médecins juifs et risquent donc d'être moins intransigeants avec nous. Il faut donc, en priorité, convaincre les Polonais que notre alliance n'est pas indispensable pour eux, ce qui nous permettrait de négocier avec les Russes.

Au bout d'un certain temps, alors que nous sommes assis dans la forêt, Gabris se lève et déclare que le danger semble être passé, puisque nous n'avons pas entendu de coup de feu depuis un moment. Nous avançons donc à nouveau, lentement et prudemment, jusqu'à l'endroit où notre groupe doit se trouver. Mais, arrivés sur place, il n'y a aucun signe de vie. Nous ne voyons qu'un feu à moitié éteint, au-dessus duquel il y a une marmite remplie d'un peu d'eau, et quelques ustensiles éparpillés sur le sol. Pas loin de là se

situe notre bunker d'hiver, que nous avons creusé quelques mois auparavant. Gabris me montre où il se trouve, mais je ne vois rien d'autre que de la mousse et des buissons. Le camouflage est parfait.

Nous sommes très inquiets : où est passé le groupe? Le feu à moitié éteint indique qu'il a été averti de l'imminence de la patrouille allemande. Le paysan polonais n'a donc pas menti. Nous attendons un certain temps. La forêt est très dense à cet endroit, et le sol est couvert de feuilles mortes, tombées depuis longtemps. Il y règne un grand calme. On peut juste voir passer un papillon de temps à autre. Au bout d'un moment, nous voyons notre groupe juif se reconstituer. Il s'avère que les combattants ont su qu'une patrouille allemande n'était pas loin et ont décampé. De toute évidence, les nazis n'ont pas découvert ce lieu, car la présence d'un feu les aurait décidés à revenir.



Après l'attaque d'un détachement allemand en forêt de Wyszków contre un groupe d'anciens combattants du Ghetto. (Celemski 1963)

Après avoir positionné des sentinelles des quatre côtés, nous tenons une réunion où nous examinons les demandes des Russes et des Polonais. En fait, seuls quelques camarades sont au courant de ce dilemme, les autres n'ayant pas été informés, afin d'éviter toute panique. Il est temps de parler franchement de

ce problème. Gabriś Fryszdorf expose les exigences de l'AK et des partisans russes, analysant les faits de manière exhaustive. Il conclut qu'il ne faut pas céder à leurs exigences et que nous devons garder notre indépendance. Un échange assez bref de points de vue a lieu, mais tous concluent qu'il ne faut céder ni aux Russes ni aux Polonais.

On tombe tous d'accord pour amadouer les Russes en leur proposant de continuer à leur apporter l'assistance médicale dont ils ont besoin. Et pour les Polonais, il est décidé que Kazik et moi allons rencontrer un représentant local de l'AK et lui faire part de notre refus. S'il n'accepte pas notre position, nous l'aviserons de notre intention d'informer notre commandement à Varsovie, qui soulèvera la question avec le QG de l'AK.

Nous passons la nuit dans le bunker d'hiver et, le matin, nous prenons contact avec l'AK par l'intermédiaire du chef de district forestier, qui en est membre, afin d'organiser une rencontre. Nous sommes six combattants à tenir cette réunion avec les Polonais : Kazik et moi, représentant l'Organisation juive de combat, un de nos médecins, Gabriś et Janek, du *Bund* (tous les deux armés), et Dov Ber, un camarade de *Hashomer Hatzair* (également armé).

Simcha Rathajzer/Rotem,
alias Kazik.



Nous rencontrons à l'heure dite une délégation de quatre membres de l'AK : le garde forestier qui a servi d'intermédiaire, un commandant venu spécialement pour assister à la réunion et deux

partisans locaux. Les échanges sont cordiaux, mais, dès le début, il est évident qu'ils ne sont pas là pour négocier : le groupe juif doit impérativement être intégré immédiatement à l'AK, ou il sera liquidé. Le commandant ne s'exprime qu'en termes de tactique militaire ; il n'y a pas à tergiverser. Nous réalisons, alors, que notre seul espoir est de faire appel aux instances militaires supérieures. Je demande un délai de réflexion de trois jours afin de pouvoir discuter de l'affaire avec la direction de l'AK. Nous nous plierons alors à leur consigne. Le commandant, qui est resté amical tout au long de la discussion, même quand il a exprimé son ultimatum menaçant et catégorique, nous accorde ce délai de trois jours pour faire appel aux autorités de Varsovie. Kazik prend quelques photos « historiques » des partisans juifs et polonais.

Il y a un train pour Varsovie le lendemain à 6 heures, et nous décidons de passer la nuit chez le garde forestier, pour des raisons pratiques. Cela aurait pu nous coûter la vie. Arrivés près de sa demeure, nous entendons son chien aboyer fort. Il émane de sa maison une faible lumière. Janek Bilak entre le premier. Il n'y a personne dans la première pièce, mais il trouve, au fond dans une chambre, la vieille mère du garde recroquevillée sur un matelas, tremblant de peur. Quand Janek l'appelle par son nom, elle lève la tête et déclare : « Janku ! Ah, Jésus, Marie ! ».

Les aboiements du chien lui ont fait craindre que la maison ne soit menacée par des bandits ; elle était seule avec son petit-enfant de 7 ans, les autres membres de la famille étant partis à un mariage chez un paysan du coin. Elle a donc envoyé l'enfant chercher du secours.

Pendant qu'on l'écoute, on entend un coup de feu et nous nous jetons par terre près de la fenêtre. Les camarades armés se préparent à riposter. Janek crie pour appeler le garde par son nom et fait sortir la vieille femme pour rassurer les arrivants.

Un groupe de paysans, tous assez éméchés, entrent alors dans la maison avec le garde. Ce dernier leur explique que nous sommes des amis. Nous nous installons autour d'une vodka pour mettre fin à l'incident. Janek me présente comme un capitaine de l'AK venu de Varsovie avec Kazik, mon adjudant. Nous restons ensemble jusqu'à l'aube, puis nous partons prendre notre train.

Notre train est très en retard. S'attarder à la gare ou dans les environs est risqué. Une petite femme s'approche de nous. En souriant, elle nous dit : « Je vais aussi à Varsovie. Je n'habite pas loin d'ici. Venez attendre chez moi. » Nous acceptons son offre. Quand nous arrivons chez elle, Kazik, épuisé, s'endort, assis à table. Je réussis à rester éveillé. La femme va chercher quelques affaires dans un placard, dont un sac de *tallit*¹. Je me demande si elle est juive ou si c'est une provocation pour nous montrer qu'elle a deviné notre identité.

Je tape sur le dos de Kazik : « Réveille-toi, on doit partir. » La femme comprend ma réaction. « Je sais d'où vous venez, dit-elle. J'achète de la nourriture pour un garçon qui se cache dans la forêt. Ceci est effectivement son sac de *tallit*. Il appartient au groupe de *Pinkert*, les gens des pompes funèbres. » Je comprends qu'il s'agit d'une chrétienne, la maîtresse d'un des employés de *Pinkert*, qu'elle aide à s'en sortir. Nous partons plus tard, tous les trois, en train pour Varsovie.

Arrivés à destination, nous rendons compte à nos dirigeants de notre rencontre avec les représentants des partisans polonais. Une délégation part immédiatement rencontrer le commandement de l'AK. Ils se mettent d'accord et informent les partisans de la forêt que le groupe juif peut garder son indépendance jusqu'à nouvel ordre.

Le 15 juin 1944, Gabriś Fryszdorf et le camarade Maciek Zylbersztejn (émigré aux États-Unis) escortèrent un groupe de camarades cherchant à gagner Varsovie. Ils furent attaqués sur le chemin par une patrouille SS. Lors de l'affrontement, un soldat SS fut tué et Gabriś Fryszdorf tomba sous les balles. Pour moi, la mort de Gabriś est restée une blessure profonde que je conserverai toute ma vie. Je le revois toujours, parmi les enfants du club du *SKIF* de la rue Krochmalna, entouré d'enfants qui l'aimaient comme un grand frère. Deux mois après sa mort, sa femme, Khanè, donna naissance à un fils dans un bunker de Varsovie. Il porte le prénom de son père, Gabriś/Gabriel. Khanè et son fils émigrèrent plus tard aux États-Unis et vécurent à New York.

1. Châle de prière. Se prononce « talès » en yiddish. [ndt]

28. שרעק אין הארץ און חוצפה אין די אויגן

נאך דער ענדגילטיקער ליקוידאציע פון ווארשעווער געטא (נאכן געטא־אויפשטאנד פון אפריל 1943), ווען די שטאט איז שוין אפיציעל געווען „ריין פון יידן“, האבן געלעבט אין ווארשע נאך אַ 20.000 יידן. אַ טייל פון זיי זענען געווען באהאַלטן אין די אַווי־גערופענע בונקערס, דער רוב האָט געלעבט אויף „אַרישע“ פּאַפּירן און אַ טייל איז אפילו געווען באַשעפטיקט. די לאַגע פון די יידן אויף דער „אַרישער“ זייט איז געווען זייער אַ ביטערע, אָבער נאָך ביטערער און געפּערלעכער איז זי געוואָרן, ווען די פּוילישע אונטערערדישע באַוועגונג האָט אַנגעהויבן צו פאַרשטאַרקן אירע סאַבאַט־טאַג־אַקטן קעגן די דייטשן. די נאַציס האָבן אַנגעווענדט רעפּרעסיע־מיטלען קעגן דער וואַרשעווער באַפעלקערונג. פאַר יעדן דייטש, וואָס פּאַליאַקן האָבן דערהרגעט, זענען אויפן אָרט דערשאַסן געוואָרן פּריער 5 און שפּעטער 10 צופּעליק דורכגייענדיקע פּאַליאַקן. שפּעטער האָבן די דייטשע נקמה־אַקטן אַנגענומען נאָך מער ווילדע פאַרמען. כּ׳געדענק אַ פּאַל, ווען אין אַ דאַרף הינטער וואַרשע האָט מען דערהרגעט אַ דייטשן פּאַליאַקאָ. די דייטשן האָבן אַרױסגענומען פון די הייזער 25 פּאַליאַקן און האָבן זיי געברענגט קיין וואַרשע צו דערשיטן עפּענטלעך אויף דער גאַס. אויפן וועג צו דער עקזעקוציע האָט דער דייטשער קאַמאַנדיר, נישט ווייט פון דאַנציקער וואַקאַל, אָפּגעשטעלט אַ טראַמואַי און פון דאָרט אַרױס־גענומען נאָך צען פּאַליאַקן. צווישן די דאָזיקע צען טראַמואַי־פּאַסאַזשירן האָט זיך געפונען וואַצעק, איינער פון די אַקטיווסטע פ. פ. סישע טוער. אויך די צען האָט מען דערשאַסן.

דער דייטשער טעראָר איז געוואָרן כּסדר שטאַרקער. פאַר גיין און אָונט נאָך די „פּאַליציאישע שעהן“ האָט מען דערשאַסן אויפן אָרט. די פּאַליאַקן זענען געווען אין אַ געדריקטער שטימונג. פיל פון זיי האָבן געזאָגט: — זיי האָבן פּריער פאַרניכטעט די יידן, איצט איז געקומען די ריי אויף אונז. ס׳האָבן זיך אפילו געפונען פּאַליאַקן, וועלכע זענען געווען

La peur au ventre et l'audace dans le regard

Après le soulèvement du 19 avril 1943 et la liquidation brutale du Ghetto, Varsovie est officiellement déclarée *Judenrein*¹. Quelque 20 000 Juifs rescapés continuent à survivre, les uns dans des bunkers du Ghetto et d'autres, sous de fausses identités, du côté aryen. Certains d'entre eux peuvent même continuer à travailler. Les conditions de vie des Juifs côté aryen restent difficiles, et elles se dégradent encore quand la résistance polonaise se met à multiplier ses actions de sabotage contre le régime allemand. Les nazis instaurent des mesures de représailles drastiques contre la population varsoviennne. Pour un Allemand tué par des Polonais, on abat au hasard cinq passants, puis, par la suite, dix.

Avec le temps, les représailles des nazis deviennent de plus en plus sauvages et imprévisibles. Je me souviens d'un jour où, après l'assassinat d'un policier allemand, les nazis se sont emparés de 25 Polonais vivant aux alentours et les ont amenés à Varsovie pour les fusiller publiquement. Sur le chemin de leur exécution, un commandant nazi a fait s'arrêter un tram, non loin de la gare de Dantzig, d'où il a fait sortir dix autres Polonais, pour également les exécuter. Parmi ce groupe se trouvait Wacek Praga, un militant très actif du *PPS*.

1. En allemand, « nettoyé de ses Juifs ». Dans l'original, Yankev Celemenski utilise la formulation yiddish, « *reyn fun Yiden* », et non l'allemande. [ndt]

La terreur nazie ne cesse de se renforcer. Par exemple, toute personne prise dans la rue après le couvre-feu est abattue sur-le-champ. Cette situation affecte terriblement les Polonais. On entend souvent dire : « On a d'abord exterminé les Juifs, c'est maintenant notre tour. » Certains Polonais, effrayés par ces mesures, se portent volontaires pour partir travailler en Allemagne, espérant ainsi survivre à la guerre. Dans ce climat épouvantable de terreur, on peut lire partout des affiches avertissant que tout Polonais abritant des Juifs sera fusillé. Maintenir le lien avec les Juifs cachés devient de plus en plus difficile, avec la peur qui règne partout. Les militants juifs, qui continuent d'assurer l'entraide, mettent leur vie encore plus en danger.

Quelques exemples pour illustrer ces faits.

Trouver des logements est notre plus grande préoccupation. Il est fréquent que des abris où se cachent des Juifs soient découverts. Dans ce cas, ils deviennent pour nous des logements « grilés ». Presque toujours, cela s'assortit de l'assassinat tragique, par la Gestapo, des Juifs cachés, mais nous devons cependant avoir à disposition de nombreux logements pour abriter, même temporairement, ceux qui ont échappé à la mort. Un de ces logements se trouve allée Ojazdów, dans le sous-sol d'un immeuble fréquenté par des officiers et fonctionnaires allemands. Ce logement est, en fait, une cave transformée en logement, avec une petite cuisine. À côté, il y a des caves ordinaires où les habitants de l'immeuble enferment leurs biens. J'ai les clés du logement et j'aurai l'occasion d'y abriter, à de nombreuses reprises, plusieurs combattants du Ghetto, dont la famille Lejnkram.

Roza, la femme du camarade Leyvik Hodess¹, vit, avec sa fille, Chwedka, et son gendre, Lutek, dans un de nos appartements clandestins de Varsovie, qui, un jour, est perquisitionné ; mais les trois occupants parviennent à s'échapper. Quelques jours plus tard, la

1. Militant de l'aile gauche du *Bund* (1892-1957). Ancien soldat de l'armée tsariste, pédagogue, journaliste, un des fondateurs du *SKIF* à Varsovie en 1927. Parti pour les États-Unis *via* le Japon en 1941, il retrouva sa femme, sa fille et son gendre après la guerre.

camarade Marysia Fajnmesser m'informe qu'on ne sait pas où est le gendre et que Roza et sa fille n'ont pas trouvé de logement. Je lui donne donc les clés de la cave de l'allée Ojardów pour abriter temporairement ces deux femmes. Elles vivent alors dans l'anxiété, même si c'est pour une courte durée, car elles ne savent jamais si les bruits du va-et-vient qu'on entend constamment dans les couloirs proviennent d'autres locataires, venant récupérer des affaires dans les caves, ou d'agents de la Gestapo ou encore de *shmaltsovnikès* à la recherche de victimes juives. Nous n'avons pourtant pas d'autres choix que de loger ces femmes dans cet abri.

Deux jours plus tard, j'accompagne Marysia Fajnmesser, qui doit rencontrer un médecin polonais du nom de Skonieczny, ami de la D^{re} Anna Braude-Heller¹, ancienne directrice de l'hôpital pour enfants du Ghetto, rue Śliska. Le D^r Skonieczny a été déclaré *Volksdeutsch* contre sa volonté ; il a dû quitter Posen², où il habitait, et a été nommé à la direction de l'hôpital pour enfants du Ghetto.

D^{re} Anna Braude-Heller.

(Celemenski 1963)



-
1. Sur cette femme d'exception (1888, Varsovie-19 avril 1943, Ghetto de Varsovie) voir le site Internet : <http://www.shabbat-goy.com/tag/anna-braude-heller/>. [ndrc]
 2. Nom allemand de la ville polonaise de Poznań (Posnan en français), située près de la frontière allemande. [ndrc]

Il a sans cesse prouvé son amitié à notre égard, et surtout à l'époque où l'hôpital du Ghetto existait encore, en faisant tout pour procurer des médicaments et du matériel médical pour les enfants hospitalisés. Plus tard, du côté aryen, il est devenu un de nos contacts les plus appréciables. Dès qu'on a besoin de lui pour soigner des patients juifs dans leur cachette, il nous aide sans jamais hésiter, au péril de sa propre vie.

Pendant que Marysia va le voir, je m'installe dans un salon de thé rue Marszalkowska, tout près de chez lui. Elle revient très vite. Je sens qu'elle est très perturbée. Elle me raconte que, dès son arrivée, le médecin l'a emmenée dans une arrière-salle pour lui dire qu'il avait eu la visite du gendre de Roza Hodess. Ce jeune homme, hagard et à bout, lui a raconté que son logement était « grillé » et qu'il avait perdu toute trace de sa femme et de sa belle-mère. Comme il connaissait l'adresse du médecin, il était venu chez lui, car il n'avait pas d'autre solution. Le D^r Skonieczny explique à Marysia qu'il reçoit de nombreux patients polonais et allemands et qu'il faut donc trouver un logement pour le jeune homme.

Nous nous décidons finalement à emmener Lutek rejoindre sa femme et sa belle-mère dans la cave de l'allée Ojardów. Une fois chez le médecin, nous réalisons qu'il ne sera pas aisé de le sortir de là, car il est dans un tel état d'hébétude qu'il ne me reconnaît même pas. Il est pourtant habillé comme un Polonais, avec un caban et une visière lustrée, mais il a le visage hagard d'un homme aux abois. Je lui explique que je l'emmène dans un endroit sûr, qu'il faut absolument qu'il me suive sans me perdre de vue, mais aussi sans être trop proche de moi.

Nous descendons dans la rue. Il fait très beau et les rues sont bondées. Je marche à vive allure, en m'assurant régulièrement qu'il me suit. Dans l'avenue Jerozolimskie, je vois qu'un grand Polonais le regarde avec suspicion. Je comprends qu'il est intrigué par le contraste entre le visage aux traits juifs de cet homme, manifestement perturbé, et ses vêtements typiquement polonais. De toute évidence, c'est un *shmaltsovnik* qui lorgne sa proie. Je m'approche alors de Lutek en lui demandant du feu, en polonais, et le Polack laisse tomber, convaincu que cet homme n'est pas juif.

Nous arrivons finalement à l'immeuble de l'allée Ojzdów, mais je m'aperçois que le concierge est assis devant l'entrée. Il est impossible de passer sans qu'il nous voie. Il est évident qu'il ne laissera pas passer ce Juif, dans un tel état de décrépitude. Je me mets à tourner dans ce quartier où passent de nombreux Allemands en uniforme ou en civil. Si l'un d'entre eux se met à l'examiner de plus près, il est perdu. Finalement, le concierge se lève et nous pouvons passer le portail. En descendant vers la cave, Lutek ne sait toujours pas que je l'emmène retrouver sa femme et sa belle-mère. Roza et Chwedka n'attendent personne et elles ont une peur bleue quand je frappe à la porte. En ouvrant, elles réalisent que ce n'est pas l'ange de la mort nazi qui est venu les trouver, mais au contraire leur bien-aimé qu'elles pensaient perdu à jamais et qui vient de ressusciter sous leurs yeux.

À l'époque, nous n'avons pratiquement que de faux papiers de mauvaise qualité, qui ne peuvent servir qu'en cas de contrôles à la va-vite, comme les rafles dans la rue. Si les Allemands examinent de près ces papiers, ils réalisent rapidement que ce sont des faux. En revanche, une bonne carte d'identité, émise par une autorité officielle, ne peut être établie qu'à partir d'un certificat de naissance authentique d'un Polonais décédé, archivé en mairie.

Pendant très longtemps, je n'ai possédé que des papiers de mauvaise qualité, portant des noms fictifs. Pour poursuivre mes activités, il me faut des papiers authentiques. Fela (Jadwiga), la femme du camarade Zdzislaw Muszkat, réussit à m'obtenir un certificat de naissance ayant appartenu à un soldat polonais disparu sur le front sans avoir laissé de traces. Je peux donc obtenir une vraie carte d'identité, qui, je pense, me protégera jusqu'à la fin de l'occupation allemande ; mais le sort va en décider autrement.

Je viens juste de louer une chambre dans un appartement d'une petite rue tranquille du quartier Saska Kępa¹, une banlieue proche de la Vistule. Ce logement appartient à une femme et à sa fille, arrivées récemment d'une province de l'est de la Pologne. Elles ne

1. Quartier de la rive droite, ou est, de la Vistule, au sud du quartier Praga. [ndrc]

parlent pas très bien le polonais, ce qui est pour moi un avantage, puisque ma maîtrise de la langue est loin d'être parfaite. Je peux ainsi faire illusion en m'exprimant comme un paysan. Je prétends être l'agent d'une entreprise de ciment qui rencontre souvent ses associés, ce qui me permet de recevoir des camarades, tels Yitskhok Samsonowicz, M^e Leon Fajner et Bernard Goldsztejn, qui, eux non plus, ne parlent pas très bien le polonais. Je reçois aussi souvent la camarade Feygelè Peltel (Władka) et notre ami, le travailleur polonais Janek Kulikowski.

Après deux semaines de résidence dans cet appartement agréable, j'ai l'obligation de me déclarer auprès des autorités. Pour ce faire, je dois me présenter au syndic de l'immeuble et lui donner des reçus provenant de mon propriétaire précédent. Il est facile d'obtenir ces reçus au marché noir. Munis de tous mes papiers, dont ma vraie fausse carte d'identité, je me rends chez le syndic, qui vit plus loin, dans le quartier de Praga. J'entre chez lui très confiant et lui demande de m'enregistrer comme résident de mon logement de Saska Kępa.

Après avoir examiné mes papiers, il me demande, sur un ton sarcastique : « Qui vous a donné ces papiers ? » Je lui réplique : « Qu'est-ce que vous voulez dire ? C'est mon ancien propriétaire qui me les a donnés. » Il continue à me regarder avec méfiance et me dit alors : « Rentrez chez vous. Je viendrai vous voir vers 6 heures ce soir. Je veux voir si vous vivez vraiment à cette adresse. »

Je comprends que je suis en danger. Plutôt que de rentrer chez moi, je me rends chez Janek Kulikowski, rue Browarna, et lui raconte l'histoire. Je lui demande d'aller chez moi à l'heure du rendez-vous du syndic. Il revient quelque temps plus tard, hors d'haleine. « Czesław, me dit-il, tu viens de sauver ta tête. Le syndic est venu à 6 heures pile, accompagné de plusieurs agents de la Gestapo. Il avait compris que ton reçu était un faux. » Il me raconte que la propriétaire de l'appartement était très en colère. Elle ne cessait de dire, sur un ton très énervé : « C'est incroyable qu'une chose pareille puisse m'arriver, qu'un Juif ose vivre dans mon logement ! »

Dans notre appartement au 24 de la rue Miodowa, où vivent Marysia Fajnmesser et Inka Szwejger, nous faisons très attention

à ne pas laisser paraître que nous sommes juifs. Ainsi, nous célébrons les fêtes chrétiennes, en particulier Noël. Je suis chargé de choisir l'indispensable sapin. Je me rends au marché de la Porte-de-Fer, où des centaines de paysans vendent l'équivalent d'une forêt entière d'arbres, et je choisis un immense sapin destiné à faire grande impression. Nous le décorons de petites bougies et chantons les chants de Noël catholiques, dont *Le Christ est né* et *Douce Nuit*. Quelle scène : un groupe de Juifs clandestins qui dissimulent leur identité en chantant autour du sapin comme des chrétiens ! Cela dit, nous avons un véritable Père Noël en la personne de la D^{re} Anna Margolis, qui nous a acheté de vrais cadeaux, qu'elle a mis sous l'arbre. Je reçois un petit bloc-notes et un crayon.

Notre camarade Anna, veuve du militant bundiste de Łódź, le D^r Alexander Margolis, est toujours de bonne humeur et son regard est pétillant. De plus, elle est douée d'un sens aigu de la psychologie et des relations humaines. Sa perspicacité et son intelligence lui permettent de régler de nombreux problèmes, toujours avec cette aisance qui la caractérise, et, dans des conditions de plus en plus difficiles, d'apporter une réponse à nos angoisses. En sa présence, nous avons toujours l'impression d'être sous l'aile protectrice d'une mère aimante. Elle est toujours prête à venir en aide à des Juifs cachés dans des bunkers, même au péril de sa propre vie. En tant que médecin, elle se dévoue corps et âme pour prodiguer des soins à tous ces « marranes ».

Et encore une autre fois où nous frôlons la catastrophe. Nous louons, au nom de Fajnmesser et Szwajger, un appartement à Miedzeszyn, une bourgade située sur la ligne de train d'Otwock. Cet appartement sert à loger en urgence des réfugiés de logements « grillés ». C'est, de plus, un lieu de rencontre pour nos différents émissaires. L'événement en question implique Ala Margolis, la fille d'Anna, et la camarade Zosia, à la suite d'une de leurs visites dans cette habitation. Elles y partent un matin, et le soir, en revenant, elles sont arrêtées à Varsovie en descendant du train. Un agent les interpelle et leur dit : « Vous êtes juives toutes les deux. Suivez-moi. » Les deux femmes le regardent avec ironie, comme s'il était fou. Maîtrisant parfaitement le polonais, elles répliquent : « Mais

comment osez-vous ainsi insulter deux jeunes filles polonaises en prétendant qu'elles sont juives ? »

L'agent ne lâche pas prise et insiste pour qu'elles le suivent au commissariat. Le commissaire les traite assez brutalement, continuant à les insulter. Les deux femmes ne se démontent pas et continuent à mentir avec aplomb. Le commissaire appelle alors un prêtre pour les interroger et c'est malheureusement là qu'elles sont confondues. Le prêtre réussit à les piéger avec sa toute première question. Leur réponse démontre, sans aucune ambiguïté, leur origine juive. Mises en garde à vue, elles vont être livrées à la Gestapo.

C'est Inka Szwajger qui nous avertit et nous dépêchons immédiatement au commissariat notre ami « allemand ethnique », le D^r Skonieczny. Il revient et nous informe que le commissaire veut bien les relâcher contre une somme de 10 000 *złoty*s. Nous rassemblons cette somme et pouvons, juste à temps, faire sortir les deux camarades, leur évitant ainsi une mort certaine.

À cette époque, je maintiens mes contacts avec de nombreux émissaires de notre réseau qui apportent l'aide médicale ou alimentaire dont les Juifs cachés ont besoin. Ils leur fournissent également des papiers ou de l'argent, pour payer les Polonais qui les abritent. Ces émissaires ne sont pas nécessairement en contact direct avec le comité juif de coordination et, pour parer à des situations d'urgence, j'ai toujours sur moi un peu d'argent. Par sécurité, je rencontre mes contacts à des endroits différents pour ne pas être repéré facilement.

Ainsi, un jour, j'ai rendez-vous avec une de nos émissaires, la camarade Perla Ellenbojgen, qui auparavant était domestique chez une femme polonaise, au 4 de la rue Okrag. Elle travaille aussi occasionnellement comme serveuse, dans un restaurant exclusivement réservé à une clientèle allemande, appartenant au gendre de sa patronne. Cette femme, qui était convaincue que Perla était une véritable « Aryenne », lui avait fait part de sa haine profonde des Juifs et de son désir de les voir persécutés au maximum. Ne pouvant plus supporter cette femme, Perla avait quitté son emploi.

Le jour où nous nous rencontrons, elle me raconte comment elle se trouve en relation avec des Juifs se faisant passer pour des

« Aryens », en particulier l'histoire singulière d'un homme venu de l'est, qui avait dirigé avant la guerre l'école des Beaux-Arts de Czeŝochowa. Cet homme, doté d'une longue barbe, est venu à Varsovie au début de la guerre avec sa femme, d'origine chrétienne. Ils se sont installés chacun de leur côté. Ce Juif, parlant le polonais avec un accent russe, a pris l'identité d'un sourd-muet et s'est installé comme peintre et sculpteur de figures religieuses chrétiennes. Il s'est constitué une clientèle de prêtres qui lui commandent de nombreuses œuvres. Récemment, un de ses fils, survivant de la révolte du camp de Treblinka¹, est arrivé à Varsovie et c'est elle qui l'a emmené se cacher dans l'atelier de son père.

Un jour, en nous promenant dans un parc près de l'avenue Ujazdowskie, Perla et moi entendons du tumulte et réalisons que cela provient d'une *łapanka* dirigée par les Allemands. Des gendarmes polonais et des soldats allemands se sont installés aux portes du parc et vérifient les papiers d'identité de tous les hommes du secteur. Je me réfugie d'abord dans les toilettes pour hommes du parc. Perla m'incite à m'en échapper, car elle a vu un soldat allemand se diriger vers ces mêmes toilettes. Je réussis à sortir par une autre porte et je vois de loin des soldats nazis.

Un peu partout, des Polonais essayent de s'enfuir, mais la zone est de plus en plus bouclée. Je cours parmi les buissons et les fleurs et j'arrive à une grille haute et surmontée de redoutables pointes en fer. Même aujourd'hui, je ne sais pas comment, au prix d'un effort surhumain, j'ai réussi à escalader cet obstacle, ni comment j'ai pu le franchir sans m'empaler. Arrivé de l'autre côté, je m'éloigne en marchant tranquillement, mais le cœur battant la chamade.

Même si le Ghetto a été liquidé depuis longtemps, nous ne cessons de rechercher des armes pour les Juifs cachés dans les bunkers, pour nos émissaires et pour les combattants restés à Varsovie. Je maintiens des liens très étroits avec les camarades du *PPS*, parmi lesquels se trouvent de nombreux sympathisants à notre cause, mais aussi des personnalités très suspectes. Un de mes contacts au *PPS* m'informe qu'il est possible d'acheter quelques pistolets

1. La révolte des détenus du camp de Treblinka eut lieu le 2 août 1943. [ndrc]

d'origine tchèque. Il m'invite à le retrouver sur la grande place du marché de Kercelak. Je me rends à notre rendez-vous et mon contact *PPS* m'emmène dans une taverne. Je rencontre alors deux types polonais, très grands et très costauds. Après les présentations, l'un d'eux me dit qu'il faut « arroser l'événement ». Je comprends et je commande plusieurs tournées pour tout le monde et ils boivent chaque fois à ma santé.

Un des deux Polonais est le vendeur d'armes. Il me prend à part et chuchote à mon intention : « Aujourd'hui, à 5 heures de l'après-midi, quelqu'un t'attendra rue Bracka. Tu t'y rendras avec un journal allemand à la main comme signe de reconnaissance. »

Je me rends à l'endroit prévu, le journal à la main. Pile à l'heure, un type de taille moyenne s'approche de moi et me demande : « Czeslaw ? » Je hoche la tête. « Suis-moi. » Nous partons. Je m'attends à voir les armes, mais notre trajet s'arrête court. Il m'emmène au premier porche et sort sa plaque de la *Kripo*¹, la police criminelle nazie. « Je te cherche depuis longtemps. Tu t'appelles effectivement Czeslaw et tu es juif. Le commissaire de la *Kripo* m'a donné comme instruction de te trouver et de te ramener au poste. »

J'ai des sueurs froides. Je me dis néanmoins qu'il ne faut pas paniquer. Il est inutile de nier puisque, manifestement, il est bien informé. Le policier sait aussi que je suis juif. Je lui dis alors : « C'est vrai, je suis juif, mais je ne suis pas un trafiquant. Je lutte pour une Pologne libre et je suis membre de l'*Armia Krajowa* clandestine, et toi, tu es au service de la Gestapo. » Il me jette un regard rempli de haine, mais aussi de peur : « Arrête de faire le malin. Tu vas bientôt changer de ton. »

Il se met à presser le pas, mais je traîne des pieds. Je sais que je ne m'en sortirai qu'en argumentant. « Écoute, lui-dis-je, je savais que, tôt ou tard, je serais pris et que je tomberais, mais au moins je mourrai en tant que patriote polonais, luttant contre les Allemands. » Je me retourne et lui indique deux hommes au hasard qui marchent derrière nous : « Tu vois ces deux-là ? Ce sont des membres de mon organisation. Ils peuvent nous descendre à tout moment. Ils le feront s'ils pensent que je risque de les balancer. »

1. Acronyme allemand de *Kriminalpolizei*, « police criminelle » de l'Allemagne nazie. [ndrc]

Il réfléchit et me dit : « D'accord, alors tu me donnes 20 000 *złoty* pour le commissaire de la *Kripo*, parce que je lui ai promis de te ramener. » Je sens alors que les choses viennent de prendre une autre tournure. « Je n'ai pas 20 000 *złoty* sur moi. Je peux t'en donner 5 000, et je t'en donnerai 5 000 de plus demain. Tu diras au commissaire que je ne suis pas venu au rendez-vous. »

Il ne dit rien, mais m'entraîne dans un restaurant. Je comprends qu'il a accepté ma proposition. Nous nous installons et je commande à souper et une bouteille d'alcool. Pour moi, il est clair que ce qu'on lui a demandé de faire l'effraye. Je lui donne les 5 000 *złoty* et il me dit alors : « Comment aurai-je les 5 000 autres ? » Je lui réponds que je les lui donnerai le lendemain soir, au pont Kerbedzia. « D'accord, me dit-il, je te fais confiance. » Il part immédiatement.

Je sors dans la rue et j'ai le sentiment que le monde vient de s'effondrer. D'abord, il est évident qu'un des proches du *PPS* est un agent provocateur. De plus, il est encore plus certain que je suis désormais connu d'un membre de la *Kripo*, la police criminelle. Je sais que je ne peux plus circuler librement en ville, parce que je risque de retomber sur cette ordure. Je décide de régler rapidement ce problème.

Je pars immédiatement du restaurant vers la banlieue de Kolo, au QG du *PPS*, pour voir celui qui m'a mis en contact avec le vendeur d'armes. Je lui dis que je n'ai pas pu aller au rendez-vous et que je dois quitter Varsovie maintenant et pour plusieurs mois. Je lui demande le nom et l'adresse du vendeur afin que je puisse envoyer quelqu'un à ma place. Il me donne ses coordonnées que je grave dans ma mémoire.

Le lendemain matin, dès que le couvre-feu est levé, je me rends chez le camarade Bernard Goldsztejn, 29 rue Grzybowska, où je rencontre également le camarade Marek Edelman. Je leur raconte toute l'histoire et leur demande conseil sur ce que je dois faire. Faut-il me cacher un certain temps, puisque maintenant je suis identifié comme militant actif, ou doit-on éliminer l'agent de la *Kripo*? Personnellement, je ne vois pas comment je pourrais partir, en raison de mes responsabilités au sein de notre organisation. Mon départ serait un coup dur pour notre mouvement. J'ai

dans l'idée d'aller à mon rendez-vous avec deux autres camarades et de descendre cette ordure dans la rue. Cette idée ne plaît pas à Bernard : « Cache-toi deux mois et ne te montre pas, dit-il, sinon tu es sûr d'y passer. » Marek, en revanche, me dit qu'il faut que je fasse ce que je pense en mon for intérieur, et si je veux descendre l'agent de la *Kripo*, il faut trouver les moyens pour le faire.

Je pars alors voir Janek Kulikowski. Je lui fais part de mon plan. Il est tout de suite d'accord pour s'en occuper. C'est un homme qui ne recule pas face à des situations dangereuses. Il n'hésite pas à s'engager et il ne connaît pas la peur. Nous faisons appel à une femme pour se joindre à nous, notre coursière Krysia Tylberg. Nous élaborons un plan détaillé. Nous prenons un tramway en direction du pont. Je vois que l'agent est déjà au point de rendez-vous convenu. Il fait les cent pas et quand il me voit, il se précipite sur moi, un grand sourire au visage : « C'est la première fois qu'un Juif tient parole ! »

Je mets une main dans ma poche et le regarde droit dans les yeux, sans broncher.

– Je suis venu parce que je n'ai pas peur de toi. Je sais tout de toi. Tu t'appelles Jacek Gonczarek et tu habites 12 rue Obozowa. Je viens simplement t'informer que l'organisation a émis une condamnation à mort à ton égard.

Il devient blême, met ses mains dans ses poches et me dit, en tremblant :

– Pourquoi tu m'en veux ? Je ne suis pas coupable, je ne fais qu'appliquer les ordres.

– Écoute-moi bien, lui dis-je, tu vis maintenant avec une menace de mort qui plane au-dessus de ta tête. Si tu fais un seul faux pas, ta vie ne vaut pas un *groszen* (« sou »). Nous sommes sous la surveillance de mes camarades. Je n'ai qu'à leur faire signe et tu te prends une balle dans la tête.

Il se met à transpirer abondamment. Je l'emmène dans un restaurant. Je vois que Janek et Krysia nous suivent de loin. Ils entrent également dans le restaurant et s'installent à une autre table. Quelques instants plus tard, je me lève et lui dis : « Souviens-toi,

tu as de la chance de pouvoir rentrer vivant chez toi, ce soir. Si tu es correct avec nous, on le sera avec toi. Sinon, tu vas vite crever. »

Peu de temps après cet incident, le mouvement clandestin polonais le condamnera à mort, et lors de l'insurrection polonaise de Varsovie, en 1944, il sera fusillé avec plusieurs dizaines d'autres agents provocateurs polonais.

Ce sont les circonstances qui déterminent si les Juifs du côté aryen vont continuer à vivre, ou mourir. L'issue ne dépend, bien souvent, que de nous. Notre rôle n'est pas facile à jouer. Une rencontre inopinée, un regard ou un mot de travers peuvent sceller notre sort. C'est particulièrement difficile pour les militants juifs, qui ne peuvent se cacher et doivent sortir tous les jours pour accomplir leurs tâches, la peur au ventre, mais l'assurance dans le regard. L'une est réelle, l'autre un leurre. Il est aussi difficile de supporter la réalité que de maintenir l'illusion.

Un jour, alors que je me rends à notre cachette, au 29 de la rue Grzybowska, le camarade Leyb Szpichler, un travailleur de l'imprimerie et militant du mouvement de jeunesse, me dit : « Nous avons besoin de toi. » Il me fait part d'un problème dont j'ai déjà entendu parler, mais que je vais devoir maintenant gérer en direct. Un bruit court à Varsovie que les Juifs détenteurs de passeports étrangers peuvent éventuellement avoir la vie sauve.

À l'époque des grandes déportations, les Allemands emmènent certains Juifs munis de passeports étrangers à la prison du Pawiak, pour faire croire qu'ils les laisseraient partir. Désormais, on emmène les Juifs munis de passeports étrangers ou ceux de nationalité étrangère à l'*Hotel Polski*, 29 rue Długa, où ils doivent attendre d'être échangés contre des Allemands de l'étranger. Il est impossible de savoir si tout cela est vrai. Je ne sais pas non plus qui est à l'origine de cette initiative. Je me demande si cela n'est pas une nouvelle ruse des Allemands, visant à arrêter une autre catégorie de Juifs pour finalement les assassiner.

C'est le camarade Szpichler qui m'informe en premier de cette histoire. Il me raconte qu'il est en contact avec une espèce de comité

qui procure aux Juifs des passeports et papiers d'identité de pays sud-américains. Sa famille et lui attendent d'être emmenés dans un camp spécial pour les Juifs étrangers, à Vittel, en France. Rien, dans cette histoire, ne me plaît. Mon expérience m'a appris qu'on ne peut en aucun cas faire confiance aux nazis et que toutes leurs manœuvres aboutissent au même résultat : la mise à mort des Juifs.

Deux jours plus tard, alors que Leyb Szpichler, sa femme et son enfant sont déjà à l'*Hotel Polski*, je m'y rends. C'était un grand bâtiment gardé par un Juif portant une casquette de policier. Il ne laisse entrer que ceux qui ont les papiers nécessaires. Même les policiers polonais ou les Allemands ne peuvent accéder au bâtiment. Seuls entrent ceux qui ont un laissez-passer spécial, émanant de l'autorité allemande. C'est, pour les Juifs, un petit îlot d'espoir au milieu de cet océan qui les entraîne vers la mort.

J'entre dans le bâtiment par une porte arrière qui n'est pas surveillée. À ma grande surprise, je retrouve dans le hall de l'hôtel non seulement la famille Szpichler, mais aussi Ester Lipszyc, la femme du camarade Yoshkè Lipszyc, ainsi que le camarade Zyman et son enfant. Ester m'explique comment elle a pu arriver ici. Grâce à un militant du mouvement de jeunesse du *PPS*, qu'elle connaissait bien avant la guerre, elle a pu avoir, du côté aryen, un logement dont il est le syndic. Cet homme lui a procuré tous les papiers nécessaires pour qu'elle soit en situation régulière. N'ayant pas le type aryen, elle a peur de sortir, mais a aussi du mal à rester enfermée à la maison toute la journée.

Quand elle a entendu parler de l'*Hotel Polski*, elle a repris un peu espoir. Elle est venue pour s'acheter un passeport, afin de partir à l'étranger. Je lui dis qu'elle ferait mieux de ne pas renoncer aux prérogatives qu'elle a grâce à ce syndic bienveillant. Je ne lui cache pas mes doutes sur toute cette affaire. Un logement sûr du côté aryen est bien plus fiable qu'un hypothétique espoir dans cette aventure depuis l'hôtel. Je ne peux croire que les nazis s'affairent à sauver des vies juives.

Les gens à l'hôtel m'informent que le Comité est en contact avec la direction d'un groupe de Juifs orthodoxes en Suisse qui envoient des passeports étrangers pour les Juifs, délivrés en Palestine,

et des attestations de nationalité provenant d'Amérique du Sud. Pour la plupart, les vrais détenteurs de ces passeports ne sont plus en vie et leurs papiers sont transformés pour être utilisés par les Juifs vivants. Cette action est destinée non seulement aux Juifs varsoviens, mais aussi à ceux d'autres villes de Pologne ou d'autres pays occupés. Par exemple, le même projet est en place à Radom et Będzin. Deux convois ont déjà quitté l'*Hotel Polski* et sont parvenus, en toute sécurité, à Vittel. Parmi eux, il y avait plusieurs rabbins, le poète Yitskhok Kacnelson et son fils, l'écrivain Hillel Zajdman¹, le D^r Nossen Eck et d'autres militants.

Je pars immédiatement voir le camarade Leon Fajner pour lui rendre compte de ma visite à l'*Hotel Polski* et des informations que j'ai pu obtenir. Le camarade Fajner n'hésite pas longtemps et me dit catégoriquement : « Il n'est pas question que le *Bund* ait quoi que ce soit à voir avec tout cela. » La nouvelle qu'il est possible d'acheter des passeports pour partir à l'étranger se répand comme un feu de brousse. Comment résister, pour une population terrorisée, à l'opportunité d'avoir des papiers qui gommeraient une identité polonaise si lourde à porter et qui permettraient de partir en France, ou au-delà, dans un pays du monde libre ? L'espoir de ne plus devoir vivre caché dans des bunkers ou de ne plus jouer la comédie jour et nuit pour cacher son identité attise les fantasmes. Des Juifs sortent de leurs cachettes et se précipitent à l'*Hotel Polski*. Ceux qui ont de l'argent s'achètent des passeports à prix d'or et des jeunes payent pour se faire inscrire sur ces papiers comme membres de la famille. Ceux qui n'ont pas les moyens exhortent le Comité à taxer les nantis pour subventionner leurs propres papiers.

La garde devant l'*Hotel Polski* est renforcée, mais cela ne décourage pas grand monde. Ils trouvent toutes sortes de subterfuges, *via* une multitude d'intermédiaires qui, contre de l'argent, de l'or ou des bijoux, leur promettent de les mener vers ces « terres promises ».

1. Il s'installe à New York après la guerre. Son *Journal du ghetto*, rédigé en hébreu de juillet 1942 jusqu'à son arrestation à la mi-mars 1943, a été publié en 1946, et dans une traduction en yiddish l'année suivante. Lire Hillel Seidman, *Du fond de l'abîme. Journal du ghetto de Varsovie*, trad. de l'hébreu, Paris, Éditions Plon, 1998, 710 p. ; au format poche, Paris, Éditions Pocket, 2002, 736 p. [ndrc]

Je reçois quelque temps plus tard une lettre des camarades Szpichler me disant qu'ils vont bientôt partir et m'invitant à venir leur faire mes adieux, à l'*Hotel Polski*. Muni d'un laissez-passer spécial que j'obtiens par Guzik, le directeur du *Joint*, je peux entrer dans l'hôtel. J'ai immédiatement le sentiment d'entrer au cœur d'un ghetto. Des dizaines de familles sont massées dans les escaliers, chacune s'agrippant à ses bagages et ses affaires. Devant les portes du Comité se jouent des scènes d'hystérie. Des Juifs pauvres pleurent, s'arrachent les cheveux et supplient qu'on les inclue sur ces « listes du bonheur ». Ils ont abandonné leur logements côté aryen et, en cas de refus, ils ne leur reste qu'une seule issue : se jeter dans la Vistule.

Ils ont tous le regard rivé sur la porte du Comité, là où va se décider leur destin : vivre ou mourir. La cour intérieure de l'hôtel est bondée de Juifs, riches et pauvres. On y voit des Juifs habillés de fourrures et d'autres en loques ; certains, bien replets, portent de grosses bagues en or, et d'autres ont l'air hagard et affamé. Cette population bourdonne comme une ruche : on entend discussions et marchandages sans fin entre les protagonistes de ce commerce d'illusions. Dans ce ghetto en miniature, il y a même des mendiants qui font la manche. Personne ne veut admettre que tout cela n'est qu'une vaste fumisterie, bâtie sur du sable. C'est l'espoir qui les unit.

Le cœur lourd, je monte à la chambre 12, où je retrouve les Szpichler, la camarade Ester Lipszyc, le camarade enseignant Zyman et son enfant, et le camarade Simkhè Solnik qui, avant la guerre, était membre de la milice du *Bund* à Varsovie. L'ambiance est tendue et nous nous faisons nos adieux. Quelques jours plus tard, ils seront envoyés au camp de Vittel. Nous apprendrons ultérieurement qu'ils n'ont jamais atteint Vittel, mais qu'ils ont été déroutés vers un camp spécial, à Bergen-Belsen¹, où ils ont presque tous été assassinés².

1. Camp d'entraînement militaire, puis camp d'internement de prisonniers (1941), puis camp de concentration et d'otages à échanger (1943-1944), enfin camp de rassemblement des détenus venus des camps de l'est (1944-1945). [ndt]

2. L'affaire de l'*Hotel Polski* fut une opération diabolique de la Gestapo, menée avec l'aide de mouchards juifs, visant à faire sortir des Juifs cachés en zone « aryenne » en leur promettant un départ de Varsovie après qu'ils eurent acheté des passeports étrangers. Ces Juifs étaient

Cette rumeur qu'il est possible de sauver sa vie en allant à l'*Hotel Polski* arrive aussi dans les camps de travail juifs. On fait sortir des internés des camps de Trawniki¹ et Poniatów². Lors de ma dernière visite à l'hôtel, où je vois les camarades Szpichler, je rencontre un travailleur polonais venu dans le but d'obtenir un passeport étranger pour la camarade Helena Szefer, femme du célèbre écrivain et feuilletoniste Borukh Szefer.

Le camarade Szpichler me présente à ce Polonais, qui a sur lui une photo d'Helena Szefer. Elle lui a dit de me consulter avant d'accomplir sa mission. Je lui conseille de retourner voir la camarade Helena Szefer dans son appartement de Pruszków, une petite bourgade non loin de Varsovie, et de lui dire que, à mon avis, elle doit abandonner ce plan. Il est illusoire de remettre sa vie entre les mains des Allemands en imaginant qu'ils puissent être intègres. Ma détermination fait manifestement de l'effet sur ce Polonais. Il repart à Pruszków pour faire part de mes conseils. La camarade Szefer décide de ne pas prendre de risque, elle reste à Pruszków jusqu'à la fin de la guerre³.

internés à l'*Hotel Polski* d'où ils devaient partir : ce fut effectif pour deux convois, Vittel et Bergen-Belsen. Ces Juifs furent pour la plupart envoyés de là au camp d'Auschwitz. Le 13 juillet 1943, les quelque 300 occupants de l'*Hotel Polski* furent arrêtés et transférés à la prison du Pawiak, puis fusillés deux jours plus tard. On évalue à 2500 le nombre de Juifs ayant transité par l'*Hotel Polski*. Trois cents d'entre eux ont survécu. [nd]JCS]

1. Camp ouvert en juillet 1941 pour les prisonniers de guerre soviétiques générés par l'invasion surprise de l'URSS par les armées nazies en juin 1941. Il est, de juin 1942 jusqu'à mai 1944, un camp de travail forcé pour les Juifs en liaison avec une industrie attenante. Il dépend du camp de Majdanek à partir de septembre 1943. Situé à environ 40 km au sud-est de Lublin, il a aussi été, de septembre 1941 à juillet 1943, un camp de formation et d'entraînement d'auxiliaires SS recrutés parmi les prisonniers de guerre des pays de l'est (pays baltes, Russie, Ukraine, etc.). Ces gardiens servirent dans les camps d'extermination de l'*Aktion Reinhardt*. [ndrc]
2. Camp de concentration nazi proche de Lublin, créé en septembre 1941 pour les prisonniers de guerre soviétiques. Passé sous contrôle de la SS à l'été 1942, il devient un camp de travail forcé pour les Juifs, en particulier pour plus de 15000 Juifs des usines Többens transférés du Ghetto de Varsovie entre février et mai 1943. Le camp est détruit les 3 et 4 novembre 1943 dans le cadre de l'*Aktion Erntefest* (« opération Fête de la moisson »). Celle-ci vise à l'extermination des derniers Juifs vivant encore dans le district de Lublin pour prévenir toute révolte éventuelle comme celles qui eurent lieu dans les camps d'extermination de Treblinka (2 août 1943) et de Sobibor (14 octobre 1943), ou dans certains ghettos en Pologne. [ndrc]
3. Elle s'installa plus tard aux États-Unis.

Quelque temps plus tard, je rencontre M^e Aniela Sztajnsberg, une grande militante du *PPS* cracovien, de passage à Varsovie. Elle me demande, au nom de Zygmunt Zaremba, dirigeant du *PPS*, si je peux l'aider à faire sortir trois camarades juifs du *PPS* internés aux camps de Trawniki et Poniatów. Je lui réponds que, malheureusement, je ne peux rien faire pour elle, puisque la direction du *Bund* a décidé que je ne devais plus m'impliquer dans des affaires liées à l'*Hotel Polski*. Je lui conseille aussi de ne pas s'embarquer dans cette histoire. Je lui indique que j'ai eu, par l'intermédiaire d'un travailleur des transports qui s'est échappé de Poniatów, le camarade Simkhè Solnik, une lettre déchirante de camarades internés qui nous exhortent à les sauver d'une mort certaine. La lettre est signée de Szmuel Kruk, Yisroel Hoffman et d'un autre camarade. Tous trois ont été actifs au sein du syndicat des travailleurs du vêtement. Je montre cette lettre à Aniela Sztajnsberg, en lui expliquant que, désormais, nous ne pouvons même pas venir en aide à nos proches.

Très peu des candidats à l'émigration de l'*Hotel Polski* échapperont à la mort.

Les Juifs des bunkers

« Bunker », un mot que les Juifs n'utilisaient pas avant la Seconde Guerre mondiale. Ce mot n'existait pas en yiddish. À l'origine, ce mot désignait un entrepôt sous abri ou un local fermé dans la soute d'un navire, où l'on stockait des céréales, du charbon ou d'autres produits. En temps de guerre, ce mot a pris la signification d'abri souterrain fortifié où l'on pouvait se protéger en cas de bombardements aériens ou d'artillerie. Au début des années 1940, « bunker » est devenu pour des dizaines de milliers de Juifs un mot qui signifiait tout autre chose : un espoir de survie, une sorte de radeau sur une mer de sang humain.

Il existait désormais toutes sortes de bunkers : sous terre, en surface, dans des caves ou des greniers, dans des bâtiments ou dans des champs, dans des maisons ou sous les décombres. Il y en avait des petits et des grands, des structures en dur et des abris de fortune, des logements confortables et des taudis insalubres ne possédant même pas un minimum d'installations pour vivre dans la dignité. J'ai eu l'occasion de visiter de nombreux bunkers et de voir comment des Juifs y vivaient. Il fallait des nerfs d'acier et une volonté inébranlable pour supporter, pendant de longs mois, la vie dans un bunker.

Je voudrais témoigner ici de certaines de mes visites. Parmi ces bunkers, celui situé au 68 de la rue *Żelazna* a joué un rôle important pour nous, à bien des égards. Les propriétaires de ce logement, un couple de Polonais nommés Per, géraient également un hôtel

réservé aux Allemands et aux *Volksdeutschen*. La fille du couple et son mari vivaient avec eux dans l'appartement rue Żelazna. Le gendre, Władek Wojciechowski, était employé par la compagnie d'électricité de la ville. Ce jeune avait très intelligemment aménagé un bunker, dans un local au quatrième et dernier étage de l'immeuble. Cet espace communiquait avec le grenier d'un immeuble adjacent, complètement fermé et inutilisé.

Władek avait construit un passage secret, caché en bas du mur de séparation, permettant ainsi aux occupants de se glisser dans le grenier fermé d'à côté, en cas de rafle ou de fouille. Il est devenu l'un de nos amis les plus proches et un homme très utile pour notre lutte. Il a construit de nombreux bunkers bien sécurisés, un peu partout dans la ville. Il servait aussi de courrier pour notre mouvement, faisant le lien entre la ville et nos camarades dans la forêt.

Le bunker de la rue Żelazna avait, malgré tout, un point faible : le frère de M^{me} Per, sergent dans la police polonaise, était un antisémite notoire. Quand il devait faire ses rondes dans ce quartier, pendant son temps libre, il montait voir sa sœur. Les locataires clandestins devaient alors ramper pour se mettre à l'abri dans le grenier d'à côté et y rester sans faire de bruit. Cela s'est produit une fois lors d'une de mes visites à la famille Per.

Juste après mon arrivée, on entend frapper à la porte et c'est le policier qui se tient devant la porte. Nous sommes six chez les Per à ce moment-là. Il y a également, dans la pièce de derrière, trois camarades revenus avec moi de la forêt, plus une femme et sa fille qui vivent là. Nous nous précipitons dans l'ouverture menant au grenier et M^{me} Per la referme et la masque. Nous restons sans bouger et pratiquement sans respirer plusieurs heures d'affilée, le frère ayant ce jour-là le temps de prolonger sa visite. Nous entendons chaque mot prononcé de l'autre côté du mur, sans exception. Il raconte plaisamment que, du côté aryen, on trouve des « chats » juifs cachés. Le bunker de la rue Żelazna sert uniquement pour des urgences et pour des séjours courts.

D'autres sont conçus pour abriter un grand nombre de personnes, pour des durées plus longues, comme l'un d'eux construit dans un champ du côté aryen, que j'ai l'occasion de visiter. Outre

les Juifs nantis qui ont financé sa construction et sa maintenance, il a été prévu d'y accueillir des gens de culture et des personnes actives de la communauté.

Un jour, David Daniel Guzik, président du *Joint* à Varsovie, me dit que Itekè Lazar-Melman, une enseignante de l'école laïque yiddish de Łódź, active au sein du *Bund* et émissaire clandestine, venue vivre à Varsovie et cachée dans ce bunker, voudrait s'entretenir avec moi pour discuter d'un sujet urgent. Quand j'en fais part au camarade Leon Fajner, il me demande d'en profiter pour voir avec le Polonais qui a construit et gère ce bunker s'il peut en construire un autre dans ce champ, ou éventuellement accueillir de nouveaux Juifs dans le bunker existant.

Je pars au 86 de la rue Grójecka où je suis accueilli cordialement par un homme de petite taille et d'âge moyen. Je me présente comme Czeslaw et lui explique que je viens le voir de la part de Guzik. Le Polonais, qui s'appelle Mieczysław Wolski, me dit qu'il a été prévenu de mon passage et m'emmène dans une pièce à l'arrière. Il m'explique qu'on ne peut visiter le bunker que le soir, pour des raisons de sécurité. Il faut donc patienter quelques heures, et il me sert de l'alcool et une petite collation.

C'est une des fois où il m'a été donné de rencontrer un homme dont l'humanité est passée dans la légende. À l'époque où le Ghetto existait encore, il fournissait au délégué à l'approvisionnement du *Joint*, le camarade David Klin, des légumes qu'il faisait pousser dans sa serre, dans un champ côté aryen. Quand les déportations de masse ont commencé dans le Ghetto, on a demandé à Wolski s'il pouvait bâtir un bunker dans les champs derrière son jardin. Bien sûr, c'était la promesse de ce que cela pouvait lui rapporter qui l'attirait, mais il se sentait aussi vraiment concerné par le sort des Juifs.

Il y avait consenti et avait mis en œuvre la construction d'un bunker sécurisé. Avec des membres de sa famille, il avait fait creuser sous sa serre, où poussaient fleurs et légumes, un long tunnel qui devait offrir à ses occupants un abri relativement confortable. Il avait installé de longues rangées de lits, une table, des bancs et avait aménagé une cuisine, un espace pour se laver, etc. Le bunker

était desservi par un escalier qui était dissimulé, dans la serre, par des plantes. Le tout était ventilé par un long conduit qui débouchait dans un champ derrière la serre.

Pour ne pas attirer l'attention du voisinage par l'achat de grosses quantités de nourriture destinée aux Juifs cachés, Mieczysław Wolski avait ouvert un magasin d'alimentation où il avait installé une de ses sœurs comme vendeuse. Il avait ainsi une « couverture » pour justifier l'achat de grandes quantités de nourriture.

Wolski avait été bien rémunéré pour la construction du bunker et avait reçu 10 000 *złoty* par habitant, payés comptant, ainsi que des paiements hebdomadaires pour couvrir les frais pour la nourriture et le loyer. Même si Wolski s'était enrichi grâce à ce bunker, il restait correct et n'abusait pas, comme certains de ses concitoyens, de la position de faiblesse des Juifs.

Lors de notre rencontre, je lui demande donc si l'on peut envisager de bâtir un second bunker dans ce même champ ou éventuellement d'abriter plus de Juifs dans le bunker existant. Wolski me répond tout simplement qu'il préférerait d'abord me montrer le bunker existant avant de répondre à mes questions.

À cet instant, on frappe à la porte et une jeune femme blonde entre. En voyant la manière dont ils s'embrassent, j'en conclus que c'est une de ses conquêtes. Je ne peux imaginer alors que son existence pourra avoir des conséquences sur la vie du bunker. Dès son arrivée, nous parlons d'autre chose et, quelques minutes plus tard, je prends congé, en disant à Wolski que je reviendrai dans la soirée.

Je dois patienter encore quelques heures et donc je rentre dans différents cafés et restaurants, ne voulant pas prendre le risque de flâner dans les rues. Je suis à la fois anxieux et impatient. La discussion que j'ai eue avec Wolski me fait espérer que nous pourrions bâtir de nombreuses cachettes pour des Juifs. Je reviens juste avant le crépuscule et, dès que la nuit est tombée, Wolski me fait sortir dans le champ. Il entre dans la serre où poussent des légumes, des fleurs et autres plantes. Il déplace un bac de fleurs en bois et je découvre un escalier. Nous descendons dans une grande cave éclairée par une lampe à pétrole.

L'espace est rempli de Juifs, allongés sur des lits superposés ou assis, en train de jouer aux échecs ou aux dominos. Tous les regards se tournent vers nous, et plus précisément sur moi, puisqu'ils ne m'ont jamais vu auparavant. Je suis étonné par le calme qui règne sur les visages de tous, comme s'ils ne couraient aucun danger.

Parmi les 34 Juifs présents, je ne connais personne, sauf la camarade Itkè Lazar-Melman. Elle vient tout de suite vers moi et nous nous embrassons affectueusement. Puisque je dois passer la nuit dans le bunker, nous remettons à plus tard notre discussion. Entre-temps, je fais la connaissance de plusieurs autres habitants du bunker, qui, presque tous, m'interrogent sur les conditions de vie du côté aryen. L'air est lourd et suffocant, malgré le système de ventilation. Tous attendent la nuit, où ils vont pouvoir, l'un après l'autre, monter dans la serre pour prendre un peu d'air. Wolski donne le signal au groupe et chacun monte à tour de rôle, prenant garde à ne pas attirer l'attention.

La camarade Itkè me parle de son problème. Elle a un fils de 12 ans, qu'elle a caché chez un paysan à la campagne. Cela lui donne une relative sécurité puisqu'il n'est pas circoncis et parle bien le polonais. Mais son fils lui manque beaucoup et elle souhaiterait l'avoir près d'elle.

Par ailleurs, elle veut aussi discuter avec moi d'une autre question. Elle a la possibilité de se faire inscrire sur la liste de l'*Hôtel Polski* et pense pouvoir partir avec son enfant au camp de Vittel, comme l'ont fait le poète Kacnelson et son fils. Elle me demande mon avis. Je lui réponds que le *Bund* reste sceptique sur toute cette affaire, qui est gérée par la Gestapo. Concernant son fils, je lui dis qu'il n'y a qu'elle qui puisse décider, mais que, personnellement, je pense qu'il est plus en sécurité chez le paysan. En revanche, si elle ne supporte pas son absence, nous pouvons alors envisager de le ramener ici.

Peu après, les gens redescendent dans le bunker et se préparent à dormir. Il y a pour moi un lit de camp « de réserve », destiné aux gens de passage. Il me faut rester dans le bunker jusqu'au lendemain soir, puisqu'il est impossible de sortir en plein jour. Les occupants du bunker passent la journée à lire des journaux apportés

par Wolski. Les femmes s'affairent à la cuisine et, après le déjeuner, Itkè tient une conférence sur Sholem-Aleikhem¹ et son œuvre.

Le lendemain, je rends compte à Leon Fajner de mon expédition. Il n'est plus très chaud à l'idée de bâtir un autre bunker. D'une part, Wolski exige 200 000 *złoty*s, une somme énorme pour notre mouvement; d'autre part, avoir un second grand bunker au même endroit représente un trop grand risque. Il faut plutôt envisager d'augmenter un peu la capacité du bunker existant.

Je reviendrai visiter ce bunker à plusieurs reprises. Au cours de ma dernière visite, Wolski me raconte qu'un gestapiste et un policier polonais sont venus chez lui quelques jours auparavant et lui ont demandé s'il ne cachait pas des Juifs. Il leur a répondu que non et les a invités à vérifier, s'ils le souhaitent. Ils sont repartis sans perquisitionner le lieu. Il est possible que cette visite ait été une visite de routine chez les habitants polonais, mais on n'en sait rien. Quoi qu'il en soit, cet événement a profondément affecté le moral des habitants, comme s'ils avaient été frappés par la foudre.

J'ai avec moi le fils d'Itkè, ramené de la campagne par un camarade bundiste. Elle serre longuement l'enfant dans ses bras, heureuse et émue. Mais, malgré ces retrouvailles, l'ambiance dans le bunker est très sombre. Il se trouve qu'un peu plus tôt dans la journée une jeune fille de 16 ans, malade depuis longtemps, est décédée. Il faut enterrer le corps dans le champ, loin du bunker, en prenant toutes les précautions et en dissimulant toute trace qui puisse indiquer qu'il y a là une tombe. Le soir, je ne reste pas dans le bunker, mais sors avec Wolski.

Quelque temps plus tard, le D^r Emanuel Ringelblum², sorti du camp de Trawniki, rejoint sa femme et sa fille, qui vivent déjà là depuis un moment.

1. Célèbre romancier, nouvelliste et dramaturge yiddish (1859-1916). Son humour fait côtoyer le rire et les larmes. [ndt]

2. Emanuel Ringelblum (21 novembre 1900-7 mars 1944). Historien de formation, il se chargea, dans le Ghetto de Varsovie, de collecter, avec un groupe d'archivistes-militants, dont le nom de code fut *Oyneg Shabbos* (« Allégresse du Shabbat »), les vestiges, documents, preuves de la destruction des Juifs. L'Institut historique juif de Varsovie publie régulièrement l'ensemble de ces archives découvertes dans les ruines de Varsovie. Ringelblum rédigea aussi un Journal et un ouvrage consacré aux relations judéo-polonaises sous l'occupation nazie. Il fut découvert par les Allemands dans l'immeuble où il se cachait et fusillé avec sa famille. [nd]CS]

La vie dans le bunker pourrait continuer ainsi jusqu'à la fin de la guerre, puisqu'il a été bien conçu et solidement construit par Wolski. Mais c'est sans compter avec un autre paramètre : sa relation avec sa dulcinée chérie. À la suite d'une dispute dans le couple, elle va dénoncer à la Gestapo les Juifs qui se cachent à cet endroit.

Le 7 mars 1944, deux camions de la Gestapo arrivent chez Wolski et, pour la première fois, on déplace en plein jour le bac qui dissimule l'escalier du bunker. Trente-huit Juifs, séparés en deux groupes, sont transportés à la prison du Pawiak et sont fusillés. Mieczysław Wolski, parce qu'il a caché des Juifs, l'est également.

Notre organisation clandestine, du côté aryen, s'occupe de plusieurs milliers de Juifs. Le groupe qui assure cette aide doit, au fur et à mesure, élargir son champ d'action. Notre contribution consiste à leur fournir non seulement de l'argent, mais également de l'aide médicale, sans parler des informations que nous leur apportons pour qu'ils aient au moins une idée de ce qu'il se passe en Pologne et dans le monde. Les bunkers sont menacés, jour et nuit, par des *shmaltsomnikès* et des agents de la Gestapo. À côté de ces malheurs « ordinaires », nous devons traiter d'autres malheurs « extraordinaires ». Je voudrais raconter l'un d'eux.

Dans la rue Ząbkowska, à Praga, nous avons une cachette pour quatre Juifs. L'épouse et le fils de 16 ans de Meyer Mermelsztejn, activiste bundiste, ancien dirigeant du syndicat des travailleurs du commerce et conseiller municipal de Łódź, y vivent ainsi qu'une autre camarade et sa jeune fille. Ces deux femmes et leurs enfants habitent dans une pièce bien camouflée du rez-de-chaussée d'un bunker bien aménagé attenant à un appartement où vit une famille polonaise de quatre personnes. Nous apportons de la nourriture pour ces personnes cachées, ainsi que de l'information, et nous payons régulièrement leurs hôtes polonais.

Mais un jour, un drame survient. La mère de la fille juive s'est mis dans la tête que le fils de la famille polonaise veut séduire sa fille. Ce soupçon, sans fondement, devient une véritable obsession. Elle est prise d'accès de folie au cours desquels elle se met à hurler, et en yiddish par-dessus le marché. Les autres habitants du bunker

et la famille polonaise sont morts de peur lorsque cela arrive. Cela peut attirer l'attention d'un des voisins, qui pourrait alors prévenir la Gestapo. Le résultat serait évidemment fatal pour tout le monde. Les huit personnes se feraient descendre.

La situation ne cesse de se dégrader. Il est impossible de calmer cette femme malade dont les crises de folie deviennent de plus en plus fréquentes. Nous demandons à la D^{re} Anna Margolis (épouse du militant bundiste de Łódź, le regretté D^r Alexander Margolis) de l'examiner dans un premier temps afin de savoir si son état est passager ou si elle a complètement perdu la raison. Un autre médecin, un de nos sympathisants polonais, vient aussi la voir. Les deux ne peuvent que constater qu'elle a effectivement perdu la raison.

Ce péril, qui menace la vie de huit personnes, nous tourmente. Il y a deux possibilités : ou bien on la sort du bunker et on l'emmène à l'hôpital, au risque qu'elle soit repérée comme juive et que la vie de tous les autres soit ainsi mise en danger, ou alors on la sacrifie.

Nous sommes dans un état de détresse total qui s'aggrave de jour en jour. Nous demandons à sa propre fille, à M^{me} Mermelsztejn et à son fils ce qu'ils en pensent. La camarade Władka vient rendre compte de la décision du Comité du *Bund*, qui a examiné le problème. Tout le monde est en larmes, mais tous arrivent à la même conclusion, la seule question qui se pose étant : une ou huit victimes ? L'inéluctable décision est prise.

La camarade Władka se procure un cachet de poison qu'elle apporte au bunker et qu'elle demande à la femme d'avalier. Celle-ci refuse. Elle a peur qu'on veuille l'empoisonner. Elle crie qu'elle ne fait confiance qu'à Celek, c'est-à-dire moi. Le cœur serré, je pars pour Praga ; le propriétaire polonais m'emmène dans la cache. Il y règne un silence de mort. La camarade Mermelsztejn et son fils sont anéantis, la tête baissée. La fille de la femme folle se détourne de la scène en regardant le mur. Ses épaules tremblent et elle sanglote. La femme malade prend la pilule de ma main et me demande : « Celek, dois-je l'avalier ? » Je lui réponds : « Oui. » Elle avale la pilule. La mort arrive rapidement.

Nous sommes maintenant face à autre problème : que faire du corps de la défunte ? Nous convenons avec Władka et Zygmunt

Igla¹, un combattant bundiste du Ghetto, qu'ils vont emballer le corps dans un sac et l'emporter au train omnibus Varsovie-Otwock. Ensuite, habillé comme un trafiquant polonais, je prendrai le sac et m'installerai dans le wagon. Puis, à mi-parcours pendant le voyage, je sauterai du tortillard, dès que possible. Le sac sera alors abandonné dans le wagon.

À 8 heures du soir précises, je me rends comme convenu à la gare, où j'attends mes camarades non sans une certaine nervosité. Les règles de la clandestinité imposent d'être toujours à l'heure lors des opérations. La ponctualité est notre règle d'or. Si quelqu'un n'est pas à l'heure, au bout d'une dizaine de minutes on estime qu'il s'est fait prendre.

Cela fait déjà un bon quart d'heure que j'attends, sans voir personne arriver. Mes pensées deviennent de plus en plus sombres, je crains qu'ils aient tous été pris. Quand l'heure du couvre-feu approche, vers 9 heures du soir, je quitte la gare et me rends, en courant, au 24 de la rue Miodowa, où vivent Inka Szwejger et Marysia Fajnmesser. Je leur raconte le drame que je viens de vivre et nous ne pouvons trouver le sommeil cette nuit-là. Nos pensées sont de plus en plus noires. Mon cœur pleure sur le destin de mes proches. Nous buvons de l'alcool pour essayer de calmer notre angoisse.

Tôt le matin, dès que le couvre-feu est levé, Władka apparaît à la porte. Elle explique qu'elle n'a pas pu sortir le corps parce que des voisins polonais étaient installés devant le portail de l'immeuble. Il n'y avait pas d'autre choix que d'enterrer le corps sur place. On a arraché des planches dans l'appartement du rez-de-chaussée et creusé sur place un grand trou dans le sol pour y déposer la dépouille. Cela a pris beaucoup de temps et il était alors trop tard pour se rendre à la gare et me prévenir.

Malheureusement, la tombe n'est pas assez profonde et, quelques jours plus tard, la demeure est envahie par les mauvaises odeurs. Nous avons peur que cela n'éveille les soupçons des voisins. La seule solution est de trouver un autre logement pour les

1. Il tomba en 1944, les armes à la main, dans une fusillade contre des soldats allemands et des agents de la Gestapo au 6 de la rue Próźna, à Varsovie.

survivants juifs et la famille chrétienne qui les abrite. Nous trouvons un appartement 24 rue Orla, et tout le monde peut s'installer sans problème¹.

Marek Edelman et Cywia Lubetkin, deux dirigeants survivants du soulèvement du Ghetto de Varsovie, ne peuvent pas sortir, en raison de leurs traits sémites. Ils restent enfermés dans leur appartement, 4 rue Prosta, un logement non sécurisé. Nous nous démenons pour leur trouver un appartement, et finalement en achetons un au 18 de la rue Leszno, au nom de nos camarades, Marysia Fajnmesser et Marysia Sawicka, du *PPS*. L'appartement, un deux-pièces cuisine, est situé dans l'arrière-cour de l'immeuble, au troisième étage. Khayim Ellenbojgen, aidé par notre Wlodek Wojciechowski de la rue Żelazna, bâtit un double mur que même l'œil le plus exercé ne pourrait discerner. On pose un petit meuble rempli de linge sale le long du mur, derrière lequel il y a une ouverture pour passer entre les deux murs et gagner la cachette bien aménagée.



Marysia Sawicka,
résistante *PPS*.

1. Tous les trois, la camarade Mermelsztejn, son fils et la jeune fille orpheline, traversèrent toutes les épreuves de la guerre et échappèrent au génocide perpétré par Hitler.

L'appartement sert aussi de point de rencontre à nos messagers et nous veillons à sa sécurité « comme à la prunelle de nos yeux ». Nous y archivons également nos documents les plus importants.

Outre Marek Edelman et Cywia Lubetkin, d'autres camarades vont y séjourner, dont Bernard Goldsztejn, Rivka Rozensztejn et Yitskhok Cukierman (*alias* Antek), qui ont vécu du côté aryen dès 1942. Il y règne une ambiance d'amitié, et même de solidarité, malgré les différences politiques et idéologiques des habitants, qui ne manquent pas d'animer leurs discussions. Ils sont néanmoins d'accord sur un point : il faut venir en aide à chaque Juif dans le besoin ou en danger. Ils contribuent tous à cette mission, avec un dévouement et un engagement personnels sans faille, n'hésitant pas, s'il le faut, à mettre leur propre vie en péril.



Marek Edelman, le représentant du *Bund* au sein de l'OJC.

Pour que la flamme demeure

Toutes les villes et bourgades où les Juifs constituaient un pourcentage important de la population étaient devenues *Judenrein*. Des communautés juives, dont l'histoire remontait à plusieurs siècles, avaient cessé d'exister. Les grandes déportations avaient eu lieu à partir de 1942. Suivant la volonté du *Führer*, la *Herren-Nation*¹ allemande avait assassiné de sang-froid et systématiquement la majorité des Juifs, en utilisant le gaz ou les balles pour accomplir sa sinistre besogne. Les rares survivants avaient été dispersés vers des camps de concentration et d'extermination. Seul un petit nombre avait pu se cacher au sein de la population aryenne. En 1943 et 1944, la machine de mort de Hitler va continuer son « travail », pourchassant les rescapés partout où ils se trouvent.

Comme le reste de la population, les travailleurs juifs sont anéantis et leurs organisations sont démantelées : le *Bund* et ses adhérents, les organisations de jeunesse *SKIF* et *Tsukunft*, le groupement de sport *Morgenshtern*, le mouvement de femmes *YAF*², les syndicats professionnels, les écoles de langue yiddish ainsi que tous les organes culturels et sociaux et, dans leur sillage, tous leurs adhérents et dirigeants.

Le nombre de camarades bundistes est réduit presque à néant et ils se retrouvent éparpillés dans les camps de concentration, les bunkers, les forêts, et un peu partout du côté aryen.

1. Yankev Celemski détourne ici la notion de *Herrenvolk*, « peuple des seigneurs », en invoquant la notion de *Herren-Nation*, « nation des seigneurs ». [ndt]

2. *Yiddische Arbeter-Froyen*, « Femmes ouvrières juives ». [ndt]

Ceux qui restent en vie se regroupent et se soutiennent mutuellement, pour apporter, autant que possible, de l'aide au reste de la population. Le *Bund* poursuit son action, et les dirigeants du Comité central, dont bon nombre a disparu, sont remplacés par une nouvelle génération de militants, prête à reprendre et assumer son rôle avec abnégation. C'est l'aide sociale et le sauvetage qui deviennent l'essentiel de notre action, mais le Comité central perpétue également la mission politique de l'organisation et garde le contact avec nos camarades des camps ou ceux vivant cachés dans les villes et dans les forêts. Le lien avec le *PPS* clandestin et à l'étranger est également maintenu.

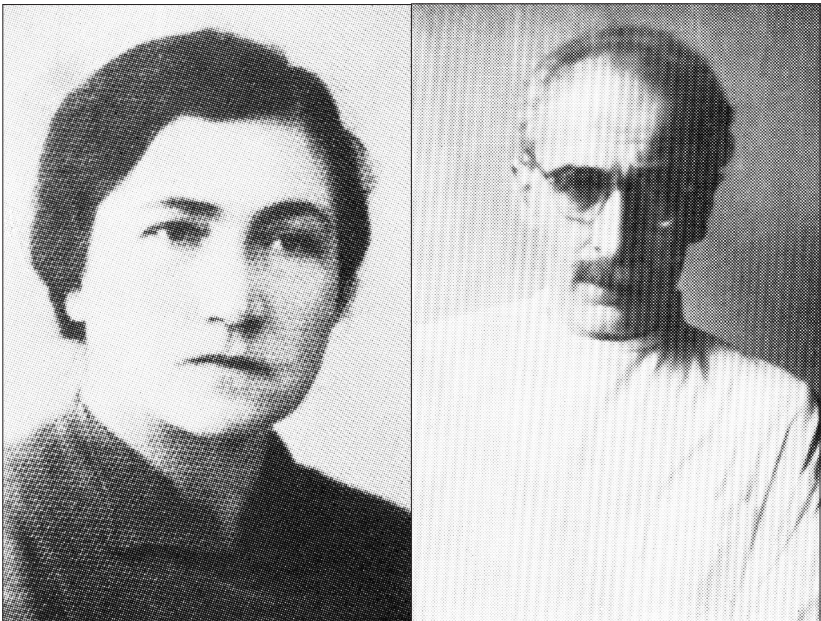
C'est aussi le Comité central du *Bund* qui, le premier, donne l'alerte et permet la diffusion en Angleterre, en Amérique et dans le reste du monde libre d'informations alarmantes sur le génocide nazi. Les reportages publiés par les journaux du *Bund* rendent compte de manière détaillée du sort de la population juive en Pologne sous occupation nazie. Le *Bund*, par le passé, a déjà vécu des épreuves difficiles, mais rien de comparable aux souffrances de la Seconde Guerre mondiale. Notre mouvement a considérablement diminué, la quasi-totalité des nôtres ayant été emportée par des flots de sang. Aucun des rescapés n'a la certitude de survivre une journée, ni même une heure.

Mais nous sommes tous fermement résolus à entretenir le travail et l'esprit du *Bund* et à en conserver la flamme, si vacillante soit-elle, afin qu'elle ne s'éteigne pas. Chacun se fait la promesse de ne pas abandonner et de continuer la lutte jusqu'au bout.

Je voudrais maintenant raconter certains événements emblématiques de notre combat. Un jour de mai 1943, le camarade Leon Fajner m'informe que, le lendemain, il va y avoir une réunion du Comité central au 24 de la rue Żurawia. Ces réunions ont lieu généralement tard dans la soirée, et nous y passons toute la nuit. Pourquoi le soir ? Pour deux raisons. Tout d'abord, pour éviter aux personnes étrangères à l'immeuble de se faire remarquer, mais aussi, en raison de l'obscurité, pour permettre aux camarades n'ayant pas le type aryen de se déplacer dans les rues sans risques.

Sont présents à la réunion : les camarades Leon Fajner, Zdzislaw Muszkat, D^r Stanislaw Lifszyc, Salo Fiszgrund, Bernard Goldsztejn, Yitskhok Samsonowicz (qui vit dans cet appartement) et moi-même. Nous commençons la réunion en rendant compte de nos expériences récentes.

Le D^r Lifszyc parle parfaitement polonais, mais a un type juif très prononcé. Les grandes moustaches qu'il cultive lui donnent une allure encore plus caricaturale. Il a toujours ce même esprit qui mélange sérieux et légèreté. Ainsi, cette fois-ci, il nous raconte, avec un certain humour, sa dernière aventure terrifiante. Un *shmaltsownik* polonais l'a reconnu dans le quartier de Żoliborz et l'a fait chanter en exigeant qu'il lui verse cinq *złoty*s par semaine. C'est comme cela qu'il a pu, pour une somme modique, sauver sa peau. Il nous raconte aussi que, pour repérer les Juifs, les *shmaltsownik*ès fréquentent les bains publics du quartier, à la recherche d'hommes circoncis.



D^{re} Solomea Lifszyc et D^r Stanislaw Lifszyc. (Celemski 1963)

Chacun raconte ses histoires, puis nous entamons l'ordre du jour officiel de notre réunion. La voix tremblante, M^c Leon Fajner nous fait part du suicide à Londres de notre camarade Artur Zygielbojm, en protestation contre la passivité du monde libre face à l'extermination du peuple juif dans les pays occupés par les nazis.

Le camarade Fajner nous informe aussi de l'assassinat par le régime soviétique des deux principaux dirigeants du *Bund* tant aimés et admirés, Henryk Erlich et Wiktor Alter. Vingt ans plus tard, je ressens encore l'émotion et la douleur de ce que nous apprenons au cours de cette réunion. Il nous faut un long moment avant que nous puissions reprendre nos esprits.

Le camarade Lifszyc lit le texte d'une résolution qu'il vient d'écrire. Puis chacun d'entre nous se prononce sur son contenu. Plusieurs camarades hésitent à la publier, craignant que celle-ci puisse être mal interprétée. La majorité est d'accord pour que ces crimes abominables ne puissent être passés sous silence. La barbarie qui s'est emparée du monde est la conséquence du choc entre des puissances totalitaires sanguinaires et les forces humanistes du monde. Nous ne pouvons pas faire l'impasse sur le sang de nos camarades ignominieusement assassinés par le régime stalinien.

La résolution est approuvée à la quasi-unanimité. Il est convenu de publier des communiqués séparés sur le meurtre d'Erlich et Alter d'une part, et sur le sacrifice d'Artur Zygielbojm, d'autre part, mais également de publier ces résolutions dans les organes du *PPS*. Voici le texte concernant Erlich et Alter :

Nous sommes profondément bouleversés d'apprendre que, au moment où les luttes les plus acharnées se déroulaient au sein du Ghetto de Varsovie, le régime soviétique assassinait nos camarades Henryk Erlich et Wiktor Alter. Nous sommes totalement indignés par le prétexte officiel invoqué : le soutien qu'ils apportaient tous les deux à des négociations secrètes pour une paix séparée avec Hitler. Nous nous insurgeons devant le monde, au nom du socialisme et de la liberté, contre ces meurtres criminels. Nous condamnons sans réserve leur assassinat et protestons contre la diffamation de leur réputation

et de l'intégrité de leurs actions. Ils ont été les meilleurs parmi les meilleurs et sont tombés en victimes de leurs convictions inébranlables, en tant que combattants pour l'idéal de la liberté et du socialisme révolutionnaire. La calomnie soviétique est une atteinte non seulement aux mouvements révolutionnaires socialistes juifs et polonais, mais aussi à toutes les forces du socialisme international. Cet acte honteux est d'autant plus inacceptable qu'il se produit à un moment où il est primordial de mobiliser toutes les forces de la classe ouvrière pour vaincre le fascisme et rebâtir le monde sur les bases d'un authentique socialisme. Henryk Erlich et Wiktor Alter vivront à jamais dans l'histoire du Bund et de la Pologne contemporaine. Ils resteront gravés dans la mémoire de la Pologne combattante et du socialisme international en tant que dirigeants admirés et porte-drapeaux d'un antifascisme sans faille. Ils seront à jamais dans nos cœurs comme des exemples édifians, morts en martyrs.

La réunion du Comité central dure presque toute la nuit. Nous entendons des rapports sur les Juifs aryens, les bunkers, les camps de travail et les partisans. Il y a, à cette époque, environ 20 000 Juifs vivant à Varsovie, soit dans des bunkers, soit comme « aryens ». Le comité de coordination du *Bund* et des sionistes apporte son aide à 10 000 d'entre eux et le *Bund*, de son côté, en aide 3 000 de plus. Le camarade Leon Fajner nous fait part des dernières nouvelles provenant de l'étranger. Il confirme également que Yitskhok Cukierman (*alias* Antek) et lui-même ont été accrédités en tant que représentants de l'Organisation juive de combat auprès de l'*Armia Krajowa*. Cela doit nous permettre d'avoir de l'aide concrète pour les partisans juifs regroupés en différents lieux de l'Est de la Pologne.

Après la liquidation des communautés juives, nous ne pouvions plus éditer de journaux yiddish pendant un certain temps et nous diffusions donc les publications du *PPS*. Un peu plus tard, nous relançons notre propre publication, en polonais. Ce bulletin est fabriqué au 17 de la rue Chlodna, chez le camarade David Klin. Sa diffusion est limitée et ne parvient qu'à un nombre restreint de cercles. Pourtant, cette publication a une importance considérable,

en particulier pour les Juifs vivant la peur au ventre, complètement coupés du monde, et qui redoutent la destruction totale du peuple juif. Ces bulletins leur redonnent un espoir incroyable.

Il est devenu presque impossible, pour de nombreux Juifs, d'avoir la moindre fréquentation entre eux. Nous-mêmes, camarades du Parti, dans un contexte répressif extrême, devons restreindre nos contacts au strict minimum. Il y a pourtant une exception : la fête du 1^{er} mai 1944. Ce jour-là, nous nous réunissons pour célébrer la traditionnelle Fête internationale des travailleurs, mais le Comité central décide que nous marquerons également à cette occasion le premier anniversaire du soulèvement du Ghetto de Varsovie.

Trois célébrations ont lieu à Varsovie, mais seulement avec les camarades qui peuvent se déplacer dans les rues de la ville sans mettre en danger le groupe dans son ensemble.

Je suis désigné pour participer à la célébration du 24 de la rue Miodowa. Nous plaçons un petit drapeau rouge au centre d'une table, avec l'inscription « *BUND* » en yiddish. Notre camarade le D^r Lifszyc nous parle de la signification du 1^{er} mai, du *Bund*, de la situation internationale, du soulèvement du Ghetto, et de nos camarades Artur Zygielbojm, Henryk Erlich et Wiktor Alter.

Nous sommes assis autour de la table où trône ce drapeau symbolique, écoutant silencieusement son exposé. Puis nous chantons tous l'hymne bundiste *Di Shvùè*¹, à voix basse et les larmes aux yeux, fixant le petit drapeau posé sur la table. Quand nous avons terminé, nous restons silencieux pendant de longues minutes.

Quelques jours plus tard, au 24 rue Żurawia, il y a un autre rassemblement, puis quelques personnes se réunissent aussi chez le camarade cracovien Lejnkrum, et par ailleurs chez David Klin, au 17 de la rue Chłodna.

Le camarade David Klin possède un poste de radio. Après le discours de Salo Fiszgrund, il allume le poste et, à notre grande surprise, nous entendons la voix du camarade le D^r Emanuel Szerer,

1. « Le Serment », en français. Hymne en yiddish du parti socialiste juif, ses paroles sont de Sh. An-ski, pseudonyme de Shloymè Zanvl Rappoport (1863-1920). Militant bundiste, dramaturge et ethnographe renommé de la culture yiddish, il est l'auteur de la célèbre pièce de théâtre *Le Dibbouk*. [ndrc]

qui représente à cette époque le *Bund* auprès du gouvernement polonais en exil. Il s'adresse aux survivants juifs en Pologne célébrant le 1^{er} mai dans les bunkers, et cachés partout dans le pays. Ainsi, depuis Londres, sa voix peut être entendue par un groupe de bundistes, rassemblés pour célébrer, d'une façon insolite, la fête du 1^{er} mai et la commémoration du soulèvement du Ghetto de Varsovie.¹

Le Comité central du *Bund* s'occupe également de rassembler des documents et autres éléments pour témoigner de la vie des Juifs et de leur anéantissement. Dans une cachette de notre logement, nous archivons des documents de toutes sortes : des lettres reçues des camps, des comptes-rendus du gouvernement polonais et de nos émissaires qui parcourent les ghettos et les camps. Parmi ces documents se trouve un rapport sur le camp d'extermination de Treblinka et l'histoire de son soulèvement, que j'ai rapporté à Varsovie après l'avoir obtenu des mains de son rédacteur, qui vit, à cette époque, dans la forêt.

Voici les circonstances exceptionnelles dans lesquelles j'ai pu récupérer ce témoignage.

Après le soulèvement avorté du camp, je croise Ala Margolis, qui me raconte avoir rencontré un Juif, membre du groupe du soulèvement de Treblinka et qui a réussi à s'en échapper. On dirait un chrétien, et il demande qu'on l'aide à trouver un logement. Cela me bouleverse – un fugitif de Treblinka ! Un rescapé de ce camp de la mort susceptible de témoigner ! Je demande à Ala de le conduire dès le lendemain au restaurant au premier étage du 33 boulevard Krakowskie Przedmieście, un de nos points de rencontre habituels. « Amène-le à l'heure du déjeuner. Je voudrais parler avec lui. »

À midi, je m'installe à ma table habituelle dans ce beau restaurant, en attendant ce Juif. Des Polonais sont installés aux tables avoisinantes, où ils dégustent des plats raffinés. Assis face à l'entrée, je surveille la porte. La camarade Ala arrive peu de temps après, suivie d'un jeune homme d'une bonne trentaine d'années, qui ne ressemble pas à un Juif et qui porte de grandes moustaches blondes en forme de guidon de vélo.

1. Voir David Klin, *À cache-cache...*, *op. cit.*, p. 286. [ndrc]

Ils s'installent à ma table et nous nous saluons comme de bons vieux amis. Nous commandons un repas. Nous sommes installés dans un coin de la salle. Le jeune homme, qui parle un polonais parfait, sans la moindre trace d'accent juif, me dit qu'il peut me fournir toutes les informations que je souhaite. Il s'appelle Zygmunt Strawczynski et est originaire de Łódź, où il a tenu un magasin de textile. Il a été emmené à Treblinka avec son épouse et ses enfants, ainsi que son frère, un couvreur-zingueur, ferblantier, avec sa femme et ses deux enfants. À la descente du train, quand on pousse les gens vers les chambres à gaz, son frère, Oskar, le couvreur ferblantier, est sélectionné pour le travail, car les Allemands ont besoin d'artisans comme lui pour construire de nouveaux baraquements. Dans la bousculade, ce dernier a la présence d'esprit d'entraîner son frère, Zygmunt, l'homme qui est maintenant assis devant nous au restaurant.

Sachant que je suis un militant du *Bund* clandestin, Zygmunt Strawczynski me dit que sa sœur a été une militante du syndicat des travailleurs du vêtement à Łódź. Je lui réponds que son appartenance, ou celle de sa famille, au mouvement ouvrier est sans importance. « Pour nous, ce qui compte, c'est que vous êtes juif. Nous ferons tout ce qui est possible pour vous aider. »

Je lui fais alors part de l'objet de notre rendez-vous.

— Cher ami, lui-dis-je, nous allons vous fournir un logement, de la nourriture et vous apporter un soutien régulier. Nous vous demandons de vous mettre à rédiger un compte-rendu détaillé de ce qu'il se passe à Treblinka : le fonctionnement des chambres à gaz, le système de sélection et tout ce que vous savez sur le soulèvement et pourquoi il n'a pas réussi.

Ces mots mettent, de toute évidence, le jeune homme dans tous ses états.

— Non, pas ça ! Je suis tellement à bout de nerfs que je ne pourrai pas le faire. Tout sauf ça, je vous en supplie.

— Calmez-vous, lui répondis-je. Il est d'une importance capitale d'avoir un document sur ce sujet. L'histoire de la tragédie de Treblinka doit être racontée aux générations à venir.

Il me regarde l'œil hagard et, secouant la tête, il répète :

– Non, ça, je ne peux pas. Quand le soulèvement a éclaté et que les tirs ont commencé, plein de gens se sont enfuis dans les forêts avoisinantes. C'est alors que j'ai perdu mon frère. Nous courions ensemble, il avait une hache à la main, et moi je n'en avais pas. Un gardien ukrainien nous poursuivait et tirait sur nous. Nous avons dû nous séparer. Mon frère a sûrement été tué¹.

Ses épaules se mettent à trembler. Il a les larmes aux yeux.

– Arrêtez de pleurer, lui-dis-je d'un ton tranchant. Sinon, je vous laisse là et je m'en vais !

Il se ressaisit, mais il est clair que cette épreuve est horrible pour lui.

– Ça suffit pour aujourd'hui, lui dis-je. On arrête d'en parler. Vous allez partir avec cette femme camarade qui va vous « organiser » un logement. Dans quelques jours, quand vous vous serez calmé, on enverra quelqu'un chez vous. Vous n'aurez rien à écrire. Il suffira de raconter ce que vous avez vécu et on transcrira vos propos. Ne laissez aucun détail de côté. Tout ce que vous avez à raconter est important.

Je me lève et pars. Ce jeune homme n'écrira jamais son histoire sur Treblinka. Nous allons finalement recevoir un document sur le camp d'une tout autre source, complètement inattendue, improbable.

Quelque temps plus tard, je me rends dans la forêt de Wyszaków pour voir quelques combattants survivants du soulèvement du Ghetto et leurs dirigeants Gabriś Fryszdorf, Yankev Putermilch et Janek Bilak. Je descends du train et suis accueilli, à l'orée de la forêt, par les trois leaders de ce groupe. En entrant dans les bois, ils me racontent que, récemment, un Juif est parvenu chez eux, rescapé de Treblinka. Les faits qu'il a relatés de ce camp sont tellement épouvantables que même les partisans, qui ont vécu les horreurs du Ghetto et les épreuves du soulèvement, ne peuvent concevoir de telles abominations. Ce jeune homme rescapé a rendu compte par écrit de tous les événements qu'il a connus et de la manière dont il a survécu. Fryszdorf me dit : « Celek, tu dois cacher ce cahier quelque part. C'est un des documents les plus terrifiants de notre époque. »

1. Sur environ 750 évadés du camp de Treblinka lors de la révolte du 2 août 1943, moins d'un dixième parvient à échapper aux nazis. [ndrc]

Un peu plus tard, Gabriś sort le document de sa cachette et me le remet. Je le prends et lis la dédicace inscrite en haut de la première page :

*À la mémoire de ma femme et de mes deux enfants
que j'ai brûlés de mes propres mains.*

Un peu plus loin dans le manuscrit, je reçois un choc en découvrant le nom de ce camarade : Oskar Strawczynski. Je dis immédiatement à Gabriś : « Je veux voir cet homme tout de suite. » Je me retrouve très vite face à l'auteur de ce témoignage. Comparé à l'autre Strawczynski, celui aux moustaches blondes, il est bien plus grand et plus costaud. Il a les mains d'un ouvrier, mais le visage d'un intellectuel.

Je commence par lui demander ce qui s'est passé pendant la révolte, mais il n'a pas très envie d'en parler. Il passe constamment à d'autres sujets. « Ne me demandez pas de parler de ça. Tout cela est bien confus dans ma tête. » Il me raconte la même histoire que son frère. Ils se sont évadés tous les deux, poursuivis par l'Ukrainien qui tirait sur eux. Ils ont dû se séparer et il est convaincu, comme son frère, que ce dernier est tombé sous les balles.

Pour m'assurer que c'est bien le frère de l'autre Strawczynski, je lui demande s'il a une sœur qui a été active au sein du syndicat des travailleurs du vêtement à Łódź. Il me regarde, l'air étonné : « Comment le savez-vous ? » C'est à ce moment-là que je n'ai plus aucun doute, ils sont bien frères. Je lui demande : « Dites-moi, vous êtes certain que votre frère est mort ? » « Oui, répondit-il. J'ai entendu tirer, puis je n'ai plus jamais entendu parler de lui. Comment pourrait-il en être autrement ? »

Je le prends par le bras, l'emmène à part et lui dit : « Écoutez-moi bien, je vais prendre ce cahier, qui est d'une importance capitale, mais je suis en mesure, aussi, de vous faire une révélation, une nouvelle formidable concernant votre frère. Votre frère n'est pas mort. Il est en vie et se trouve à Varsovie. Il est sous notre protection et j'espère que vous pourrez bientôt le voir. »

Le jeune homme ne peut en croire ses oreilles. Il pense que je lui dis cela pour lui remonter le moral. Je lui fais part de tous les détails

qui pourraient le convaincre : que son frère a tenu une boutique de textile et je le décris physiquement.

À ce moment-là, il s'effondre. Je crains qu'il n'ait fait une crise cardiaque. Heureusement, les deux médecins qui se trouvent avec les partisans arrivent à le ranimer. Quand il est remis de ses émotions, il me dit : « Je ne peux pas croire qu'un tel bonheur soit possible. » Il me confie une petite photo de lui.

De retour à Varsovie, je fais passer la photo à Zygmunt Strawczynski par l'intermédiaire d'Ala Margolis, qui lui annonce que son frère est en vie et qu'il est avec un groupe dans la forêt. J'aurai l'occasion de voir les deux frères après la libération¹.

Le cahier sur Treblinka a été détruit, brûlé pendant le soulèvement polonais de 1944, quand les Allemands ont incendié la totalité de la rue Leszno, détruisant, par la même occasion, les archives de notre bunker du 18 de la même rue. Après la libération, un groupe de nos camarades a cherché dans les décombres, pour essayer de récupérer des vestiges des archives, mais ils n'ont trouvé que des briques calcinées et des cendres².

1. Ils survécurent à la guerre et s'établirent à Montréal (Canada).

2. La traduction anglaise spécifie que Yankev Celemenski ignorait, quand il écrivit son livre en yiddish, qu'un exemplaire des cahiers d'Oskar Strawczynski fut finalement trouvé et classé dans les archives du YIVO à la rubrique « Treblinka ». Le témoignage de Strawczynski fut traduit par la sœur des deux frères, Nadia Rotter, puis édité par le Congrès juif canadien, et en traduction française dans *Revue d'Histoire de la Shoah*, n° 196, 2012/1, pages 239 à 284. [ndt]



Yankev Celemenski lorsqu'il vivait
du côté « aryen » de Varsovie, 1944.

(Celemenski 1963)

L'insurrection polonaise de Varsovie

Que ce soit à l'ouest ou à l'est, les armées de Hitler étaient en pleine déroute et obligées de battre en retraite. Une main invisible écrivait sur le mur de l'Histoire¹ le destin de ce « Grand *Reich* millénaire² » : défaite et anéantissement. Savoir qu'on vivait les derniers moments de cette parenthèse meurtrière de l'Allemagne était un immense soulagement pour tous. Les radios clandestines diffusaient les communiqués militaires des forces alliées relatant l'effondrement des armées allemandes sur tous les fronts, et c'était comme une délivrance, un baume sur les cœurs torturés.

Les habitants de Varsovie connaissent la joie, pendant l'été 1944, de pouvoir entendre de leur propres oreilles les bombardements du front qui se rapproche de la rive droite de la Vistule³, le grand fleuve traversant la Pologne.

-
1. Allusion à l'inscription sur la muraille prédisant la chute de Balthazar : Daniel, chap. 5, v. 5 et 25-28. [ndt]
 2. Référence à la propagande nazie qui destinait le III^e *Reich* allemand à une durée d'existence de mille ans (« *das tausendjährige Reich* », en allemand), pendant laquelle la « race des seigneurs », la « race aryenne », dominerait le reste du monde. [ndrc]
 3. Les premiers détachements de l'Armée rouge atteignent les faubourgs de Varsovie le 29 juillet. Bien qu'arrivées sur la rive est de la Vistule, les troupes soviétiques cessent leur avance. Dans le but de ne pas laisser à ces dernières – présentes sur le territoire polonais depuis le 13 juin – la libération de la capitale et donc le pouvoir, l'AK lance l'insurrection de Varsovie le 1^{er} août 1944. Les Soviétiques n'apportent aucun soutien, ni les Alliés, soucieux de ménager les menées de leur puissant allié en Pologne. Les combats de rue à armes inégales durent soixante-trois jours et laissent la ville en ruines. La capitulation est

Le temps est venu de transformer l'humiliation accumulée et la colère en une insurrection armée contre l'ennemi barbare. La radio soviétique appelle sans cesse les habitants de Varsovie à prendre les armes pour combattre l'occupant allemand affaibli, qui n'est plus que l'ombre de ce qu'il a été, une bande de conquérants sanguinaires.

Dans les rues de Varsovie, on assiste à un défilé incessant de soldats nazis revenant du front de l'Est. Ils avancent la tête baissée et les yeux hagards. On voit passer des convois de blessés, tête bandée et membres ensanglantés. Tous les habitants de la ville, parmi lesquels les quelques Juifs encore vivants, sortent de leurs cachettes, et ne se lassent pas de ce spectacle, à la fois tragique et réjouissant, de nazis mutilés et blessés.

On voit aussi dans les rues de Varsovie le flot des civils allemands décamper, et regagner leur *Heimat*¹ après avoir honteusement profité, pendant l'occupation, de la population, qu'ils ont exploitée, assujettie et fait souffrir.

Dans le ciel, on commence à voir passer des avions soviétiques. L'espoir d'une libération imminente occupe tous les esprits. Nous attendons le moment propice pour déclencher l'insurrection. Chaque habitant de Varsovie pense que cette dernière bataille ne sera qu'une formalité, le point final d'une défaite annoncée.

Nous organisons une réunion du Comité central pour nous préparer à cette bataille, au 24 rue Żurawia. Y assistent : M^e Leon Fajner, Zdzisław Muszkat, le D^r Stanisław Lifszyc, Salo Fiszgrund, Yitskhok Samsonowicz, Bernard Goldsztejn et moi. Le camarade Moyszè Papier n'a pas pu venir de Żoliborz et Marek Edelman, n'ayant pas été prévenu assez tôt, n'a pu arriver à temps. Nous commençons la réunion à 11 heures du matin, le 1^{er} août. Dès le début de la réunion, la propriétaire du logement de Samsonowicz, qui nous a aidés pendant toute la guerre et qui est membre de l'*Armia Krajowa*, entre dans la pièce et nous annonce : « Ça y est ! Le soulèvement commence aujourd'hui ! »

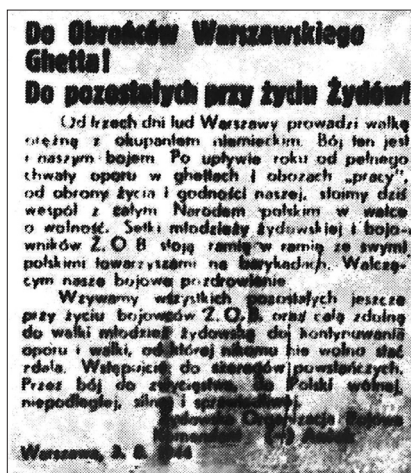
signée le 2 octobre. Les représailles contre les populations civiles sont terribles. L'échec de cette insurrection controversée laisse le champ libre à l'influence de l'URSS. La ville, détruite à près de 85 %, sera prise par l'Armée rouge le 17 janvier suivant. [ndrc]

1. À la fois « terre d'origine » et « mère patrie ». [ndt]

L'ordre du jour est modifié pour déterminer quel sera le rôle de chacun, notre participation à la lutte armée contre les nazis étant une évidence. Notre engagement ne doit pas être seulement théorique. Un peu partout dans les logements cachés et clandestins, il y a de nombreux combattants armés ayant participé au soulèvement du Ghetto et qui se sont réfugiés du côté aryen. En plus de ces combattants aguerris, il y a parmi nous des médecins et des infirmières qui peuvent aussi apporter leur contribution à la lutte.

Nous sommes aussi en contact avec un contingent important d'hommes jeunes, prêts à en découdre avec les Allemands. Nous nous mobilisons pour appeler tous les hommes et femmes en état de se battre à rejoindre les milices du *PPS* ou de la *PAL*¹, pour participer au soulèvement.

Appel de l'Organisation juive de combat (OJC, ŻOB en polonais) du côté « aryen » invitant les Juifs cachés à participer à l'insurrection de Varsovie en août 1944, signé « Antek » (Yitskhok Cukierman).



Il est décidé que Bernard Goldsztejn et moi partirons immédiatement vers la vieille ville pour y organiser notre groupe de combattants. En pleine réunion, nous entendons les premiers coups de feu. Varsovie se dresse contre les nazis. Nous mandations le camarade Leon Fajner pour se rendre au 3 de la rue Żurawia, le QG du *PPS*, et l'informer de notre décision d'entrer dans la lutte, mais aussi pour

1. Acronyme polonais de *Polska Armia Ludowa*, « Armée populaire polonaise ». Présenté comme mouvement de résistance communiste à partir de 1943, la *PAL* est liée au Parti ouvrier polonais, la *Partia Robotnicza* (*PPR*), et soutenue par l'URSS. [ndrc]



Des barricades avec des insurgés de Varsovie contre les forces d'occupation nazie, août 1944.

leur demander d'annoncer notre engagement officiel, par la voie de l'administration polonaise, auprès de l'opinion publique. Nous voulons aussi que cet appel soit diffusé à la radio et par tracts.

Les nazis occupent de nombreux bâtiments officiels, des ponts et d'autres points stratégiques, et y subissent les premiers assauts des résistants. La ville de Varsovie, qui pendant cinq ans a subi le joug des nazis, s'éveille pour se libérer.

Quand nous descendons dans la rue, Bernard Goldsztejn et moi, nous ne voyons âme qui vive, on entend seulement le bruit des fusillades. Nous nous déplaçons prudemment, en longeant les murs pour éviter les balles et les blocs qui tombent, mais il est impossible de progresser. Trouvant un homme blessé à terre, nous le portons jusqu'à un porche fermé et nous crions : « Nous avons un blessé ! » afin qu'on nous ouvre. Le portail s'ouvre et nous voyons les occupants, pour la plupart sur le pied de guerre, et le commandant du groupe, entouré d'hommes et de femmes armés. Ainsi s'organisent la plupart des cours d'immeubles à Varsovie. Chacune possède son groupe constitué de combattants, mais aussi de pompiers, de responsables de ravitaillement et de personnel médical. En outre, les immeubles sont reliés les uns aux autres par des tunnels et des caves, ce qui permet de se déplacer dans des rues entières sans avoir à remonter à la surface.

Après avoir constaté que nous ne pouvons nous rendre à la rue Miodowa, en raison des fusillades en cours, Bernard et moi décidons de regagner le 24 rue Żurawia. Le retour dure près de trois heures et demie. En arrivant, nous trouvons un groupe de combattants munis de brassards rouge et blanc, les couleurs de la Pologne, qui montent la garde.

À 9 heures du soir, un appel est lancé pour que toutes les femmes et tous les hommes de l'immeuble en état de combattre rejoignent le groupe. Le camarade Samsonowicz nous présente au commandant de ce bâtiment. « Ce sont mes amis, ils se trouvaient chez moi quand les combats ont commencé et ils n'ont pas pu regagner leur domicile. » Le commandant nous regarde et lui dit : « Si vous vous portez garant pour eux, ils peuvent

rester et participer au combat avec nous. » Les habitants descendent et le commandant leur explique qu'ils sont maintenant sous son autorité et que tout ordre devra désormais être exécuté sans discussion.

Il nous sépare en deux groupes. Le premier groupe doit se positionner dans les corridors et sur le toit pour protéger l'immeuble des incendies. Le second groupe est équipé de pelles et de pioches et sort dans la rue pour ériger des barricades. On nous affecte au deuxième groupe. Des ordres similaires sont donnés dans tous les autres immeubles. La rue entière se remplit d'hommes et de femmes qui arrachent les pavés et montent des barricades. Le moral est au beau fixe, nous rappelant l'esprit des premiers jours de septembre 1939, quand tout le monde avait encore la volonté de repousser les *Szwaben*.

À minuit, le travail est terminé. La rue entière est jalonnée de plusieurs barricades. Quand nous nous couchons, les premières lueurs de l'aube apparaissent à l'Est. Nous sommes épuisés, mais exaltés d'avoir vécu ce premier jour historique de l'insurrection.

Je mets longtemps à m'endormir. Je revis dans mon esprit les premières heures du soulèvement du Ghetto de 1943 et les premiers coups de feu de la journée écoulée. Je sais qu'en ce moment même des milliers de Juifs cachés dans les bunkers mettent tout leur espoir dans l'issue de ces nouveaux combats. Que va-t-il se passer les jours suivants : les optimistes ont-ils raison quand ils pensent qu'il ne faudra que deux ou trois jours pour que Varsovie se libère ? Quand verra-t-on la fin de cette période de « marranes », subie par les quelques milliers de Juifs survivants ?

Le lendemain, Leon Fajner part tôt le matin au 3 rue Żurawia, QG du PPS, où il rend compte à son dirigeant, Zygmunt Zaremba, de notre décision et de notre appel aux Juifs cachés de mener le combat contre les nazis. Il en profite pour établir un contact avec la milice du PPS. Il est alors convenu que le D^r Lifszyc, Samsonowicz et moi-même irons nous présenter au commandant militaire du PPS, au 20 de la rue Wspólna, où nous devons nous inscrire pour combattre au sein de la milice.

Nous prenons congé de nos camarades de l'immeuble et de la propriétaire des lieux. Nous passons par de nombreux tunnels pour nous rendre au QG. À l'entrée de chaque nouveau tunnel, nous sommes contrôlés par des sentinelles armées au brassard rouge et blanc. Chaque fois, il faut montrer nos papiers et donner un mot de passe.

Nous arrivons au 20 de la rue Wspólna au bout d'une heure. Nous y rencontrons un grand nombre de camarades du *PPS* et des dizaines d'ouvriers venus rejoindre les groupes de combattants. Parmi tous ces hommes, il n'y a pas que des socialistes, mais aussi des personnes du quartier venues participer à la résistance. Leur présence nous oblige à rester discrets. Seul le commandant sait que nous sommes juifs. Pour les autres, nous sommes tout simplement des Polonais.

Le Dr Lifszyc est désigné comme responsable du personnel médical. Il soigne les blessés, mais forme également des infirmières et dispense des cours de premiers soins à de nombreuses personnes. Samsonowicz et moi sommes intégrés à la milice. On nous fournit des papiers et des armes. Le commandant de quartier, un vieux militant *PPS*, s'occupe de nous donner une formation militaire de base, notamment le maniement des armes. D'autres, qui ne vont pas combattre directement, sont formés pour éteindre des feux ou pour secourir des blessés.

Je reconnais, parmi les miliciens, un certain nombre de jeunes gens qui sont manifestement juifs. Ils se tiennent à part et on voit dans leur regard une certaine inquiétude. Je décide de m'approcher d'eux, mais sans attirer l'attention des Polonais. J'attends la nuit et je me couche à côté de l'un d'entre eux. Je lui demande à voix basse : « *Yeboudi*¹ ? » Il hoche la tête et je lui demande : « D'où viens-tu ? » Discrètement, il me raconte qu'ils viennent d'un bunker au 10 de la rue Wspólna, où se sont cachés deux femmes et trois hommes juifs. Quand le soulèvement a débuté, ils ont pensé que la libération était imminente et sont sortis de leur cachette. Ils réalisent, maintenant, qu'ils ne sont pas en sécurité parmi les Polonais. Ils ressentent le regard peu amène de certains

1. En hébreu, « Juif » (de la tribu de Yehouda). [ndt]

combattants polonais, et les entendent chuchoter des propos où le mot « *Żyd* » revient sans cesse. Le lendemain matin, ils retourneront à leur cachette.

Ce même matin, avant de me lever, je réfléchis au sort tragique qui semble désormais réservé aux Juifs. Bien sûr, sous l'occupation allemande, ces Juifs « marranes » étaient constamment menacés, mais au moins ils restaient en contact avec le Comité juif de coordination, qui leur apportait de l'aide via ses courriers. Maintenant, avec le début des combats, ils sont obligés de quitter leurs cachettes et de s'exposer aux Polonais, dont l'antisémitisme est monnaie courante. De plus, ils sont coupés de l'aide que leur apporte le Comité de coordination.

Par-dessus le marché, on entend parler d'actes anti-juifs de la part de loubards et de provocateurs. La réapparition des Juifs fait augmenter le nombre des *shmittsovníkès*, qui voient là une nouvelle opportunité de dépouiller des victimes sans défense. De plus, parmi ces voyous polonais court l'idée que les Juifs sont blindés d'argent et de bijoux. Ils les battent sauvagement afin de les obliger à livrer leurs trésors cachés.

Je suis, un jour, témoin d'une agression commise par un groupe de voyous qui s'acharnent sur une fille juive pour qu'elle leur donne sa « fortune ». Cette pauvre fille, habillée d'un simple manteau léger, dit que non seulement elle n'a pas de fortune, mais qu'elle ne sait même pas comment elle pourra se nourrir ce jour-là. Cependant, les voyous la fouillent sans ménagement, la battent, et elle en réchappe de justesse. Je suis témoin de cette scène à une certaine distance, les dents serrées, mais je ne puis m'interposer, craignant de dévoiler mon identité juive à ces ordures.

Une autre fois, je vois dans une cave un incident qui va rester longtemps gravé dans mon esprit. Un Juif d'âge moyen, un homme religieux portant une barbe, tente de sortir de sa cachette. Il devient immédiatement la cible de voyous, qui, après l'avoir malmené, entrent dans sa cave pour voir ce qu'ils peuvent y trouver. Pendant leur absence, je lui glisse 1 000 *złoty*s pour qu'il puisse les apaiser. Il n'en croit pas ses yeux, se demandant qui est ce chrétien

qui lui donne de l'argent sans raison particulière. Je ne lui révèle pas mon identité juive et je quitte les lieux rapidement, pour éviter d'avoir moi-même des problèmes. J'ignore la suite des événements et je ne sais pas s'il aura pu s'en sortir.

D'autres incidents encore plus tristes et sordides ont lieu un peu partout, où des Juifs cachés subissent des violences insupportables. Ces agressions nous atteignent au cœur, comme des flèches empoisonnées. Je sais que la vie des quelques survivants du Ghetto est à nouveau en jeu. Seule une victoire rapide des insurgés contre les Allemands, la mise en place d'un État de droit et la connexion de Varsovie avec le monde extérieur permettraient de mettre fin à ces sévices. Il faut faire vite. Chaque heure apporte son lot de souffrances et de dangers. Nous sommes plus déterminés que tous les autres protagonistes à vouloir mettre fin rapidement à ces combats.

La question est, avant tout, de savoir si l'armée soviétique va intervenir pour soutenir cette révolte¹. Dès le troisième jour de l'insurrection, il devient clair que tout espoir d'une victoire rapide est illusoire. L'armée soviétique, installée de l'autre côté de la Vistule, ne montre aucune intention d'intervenir pour aider les insurgés. De leur côté, les Allemands obtiennent du renfort avec des troupes aguerries, ce qui leur donne l'avantage.

Les drapeaux rouge et blanc polonais, qui sont accrochés sur de nombreux bâtiments, sont retirés. Le commandement de l'insurrection se rend compte qu'il faut se préparer à une bataille longue et acharnée. Pour nous, les Juifs, ce renversement de situation est un coup dur et nous plonge dans l'angoisse : nous nous attendons à une épreuve difficile, menaçant gravement notre existence.

Dans ce contexte, nous organisons une réunion de notre Comité central, rue Żurawia. L'ambiance est pesante. Chacun de nous se dit que, si cette insurrection doit échouer, ce sera la fin pour les dizaines de milliers de Juifs survivants. Au-delà de cette sinistre perspective, des problèmes immédiats surgissent, contre lesquels nous sommes impuissants. Le pire est la perte de contact

1. Alors que l'armée soviétique appelait trahitusement depuis des semaines les Varsoviens à s'insurger.

entre nos agents et les personnes cachées dans les bunkers, désormais menacées par la famine. Des milliers de Juifs assiégés partout dans la ville sont alors coupés de toute aide matérielle, mais aussi morale, provenant du Comité juif de coordination, jusqu'alors leur seule source d'espoir.

L'insurrection, en isolant Varsovie de la campagne environnante, aggrave la pénurie alimentaire. De plus, il est impossible de passer d'un quartier à l'autre et certaines parties de la ville se retrouvent donc sans aucun approvisionnement. Les Juifs, bien entendu, sont les plus affectés. Des soupes populaires sont organisées, mais dès qu'on identifie un Juif dans la queue, il est souvent maltraité, voire éjecté. Il nous parvient constamment des exemples d'un antisémitisme croissant, et d'un déchaînement sans limites de la part des *shmaltsovníkès*, qui sucent les Juifs jusqu'à la moelle, afin de leur soutirer le peu qui leur reste pour vivre. Ce durcissement sévit aussi dans le haut commandement de la résistance. Nous entendons dire que certains Juifs sont exécutés comme agents à la solde des Allemands. De plus, la direction du *Bund* est coupée de tous ses contacts habituels et nous ne disposons plus d'argent pour aider nos camarades et tous ceux qui sont dans le besoin.

Quand, finalement, nous nous réunissons, notre moral est au plus bas. Sans réponse à ces difficultés insurmontables qui nous accablent, nous nous sentons le dos au mur. Dehors, une fusillade ininterrompue a commencé, mais nous ne savons pas si elle annonce la défaite allemande, le rapport de forces entre combattants n'étant pas à notre avantage. Les insurgés ne disposent que de moyens légers, tandis que les Allemands déploient toute la force de leur redoutable machine militaire. Il est convenu que Leon Fajner prendra contact avec les dirigeants du *PPS* et aussi les représentants du gouvernement polonais, afin d'exhorter, via les différents organes de presse, à faire cesser les actes de terreur et de discrimination contre les Juifs. Nous voulons que le gouvernement se déclare, une fois pour toutes, contre la haine des Juifs, et abolisse les lois racistes mises en œuvre par les nazis.

Je suis désigné pour rétablir le contact avec la population juive et relancer notre réseau. Pour cela, il me faut être déchargé de mes responsabilités au sein de la milice, et avoir des papiers me permettant de me déplacer dans la ville, en tant qu'émissaire militaire. Mais quand je rencontre le commandant militaire pour lui demander ce changement de statut, un événement retarde de vingt-quatre heures la reprise de ces activités.

Le commandant de la milice nous convoque tous, dans la cour de l'immeuble, et nous dit qu'aucun d'entre nous ne doit s'éloigner pour le moment. Il a reçu un coup de fil du QG indiquant que, dans le nouvel immeuble de la Poste, rue Papieży Piusa XI¹, des affrontements ont lieu entre des insurgés et des unités de la Gestapo, venant de l'allée Szucha, leur QG.

Les officiers et membres de la Gestapo sont positionnés aux étages supérieurs de l'immeuble, où ils sont assiégés par les combattants polonais. Il faut se tenir prêt à intervenir dès que les ordres nous parviendront. Je dois admettre que cette éventualité me réjouit. Je veux en découdre dès que possible avec ceux qui ont été les bourreaux nazis les plus acharnés, ayant perpétré les pires tortures et d'innombrables assassinats. Les sous-sols du QG gestapistes sont devenus un véritable enfer, où les officiers font preuve d'une bestialité sans limite. Je veux faire partie de ceux qui mettront fin aux activités de ces ordures. Je ne peux dormir de la nuit, comme tous les autres miliciens. Je ne cesse d'entendre, dans ma tête, les cris des Juifs dont les vies ont été détruites : « Vengez-nous de notre sang, qui a tant coulé ! »

Les ordres arrivent finalement à l'aube. Le ciel s'éclaire de ses premières lueurs. Le commandant nous rassemble pour nous faire part de la situation de la Poste, où les Allemands se sont regroupés : « L'immeuble a été bombardé avec des grenades et a pris feu. Les nazis se sont rendus, en agitant le drapeau blanc. » Notre mission est de ratisser l'immeuble et de trouver tous les gestapistes cachés dans les caves et les greniers. Notre commandant nous indique que les ordres sont de capturer tous les soldats ordinaires, mais

1. Rue du Pape Pie XI, aujourd'hui rue Piękna.

d'abattre sur-le-champ tous les gestapistes et les SS. Il est inutile de répéter cette dernière instruction.

Nous partons en ordre de marche vers la rue Papieża Piusa XI, munis de pistolets et de fusils, mais aussi de haches et de pelles. Nous passons dans tous les corridors et les caves de l'immeuble, à la recherche de nazis. Les caves débordent de victuailles de toutes sortes que les nazis ont accumulées : des sacs de sucre, de la viande, des boîtes de conserves, des cigarettes, du vin... Mais notre groupe ne trouve pas d'Allemands cachés. En sortant dans la cour, je vois 24 gestapistes alignés contre un mur, impeccables dans leurs uniformes. La scène ne dure pas longtemps, ils sont fusillés et s'écroulent par terre. Notre unité termine la mission : tous les gestapistes sont liquidés et les autres soldats sont arrêtés.

Nous emportons la nourriture vers un centre d'approvisionnement pour qu'elle soit distribuée parmi la population à travers les cuisines de quartier. Je prends quelques bocaux de graisse et 1 000 cigarettes pour mes camarades de la rue Żurawia. En arrivant à notre baraquement du 20 de la rue Wspólna, je rencontre notre logeuse chrétienne de la rue Żurawia, lui raconte notre action contre les gestapistes et lui donne les bocaux et les cigarettes. Elle est ravie de les mettre de côté pour les camarades.

Ainsi, pendant la première phase du soulèvement, la tendance semble plutôt en faveur des insurgés. En de nombreux endroits, les nazis se rendent, toujours en agitant le drapeau blanc. Ils n'ont guère d'autre choix, les immeubles où ils se sont retranchés étant pilonnés de bombes incendiaires. Néanmoins, ils réussissent à s'établir en plusieurs positions stratégiques, notamment les trois grands ponts de la ville et la voie entre le pont Kerbedzia et Wola, l'axe principal est-ouest de Varsovie. Les batailles les plus féroces ont lieu dans la vieille ville, près de la gare, à Żoliborz et autour du pont Kerbedzia. En revanche, les Allemands abandonnent leurs positions à Mokotów, dans la rue Marszałkowska et autour du square Małachowski.

Dans la ville, on peut à nouveau se procurer des tabloïds et des journaux, édités en petit format par le gouvernement et

pratiquement tous les partis. Ainsi le *PPS* peut-il sortir son organe de presse, *Robotnik* (« Le Travailleur »).

Déchargé de mon rôle dans la milice et muni d'une lettre me permettant de passer tous les points de contrôle, je pars en ville afin de renouer des contacts avec des camarades juifs. Ma progression est une vraie galère. Le danger plane à chaque coin de rue, entre les coups de feu et les éclats d'obus. Je dois ramper à plusieurs reprises afin de pouvoir avancer. Je vois partout, dans les cours des immeubles, des Polonais se tenant près d'une image de la Vierge Marie et chantant des hymnes religieux. Du côté de la vieille ville, on voit des flammes et un nuage de fumée. Des haut-parleurs, suspendus à divers endroits, enjoignent la population à résister. Dans les cours et les parcs, on creuse des tombes pour les civils et les soldats tombés. De temps en temps, on voit passer des infirmières, qui emmènent des blessés dans différents hôpitaux, et des pompiers au pied d'immeubles écroulés. Des caves ensevelies on retire des personnes à l'article de la mort et des cadavres.

Un jour, en passant par la rue Królewska, j'aperçois un visage familier, celui de la camarade Mashè Glejtman, une jeune combattante du Ghetto qui a survécu au soulèvement armé et qui s'est cachée, avec un groupe de combattants, côté aryen, dans un bunker de la rue Żelazna. Nous sommes heureux de nous retrouver, et, après nous être embrassés, chacun demande à l'autre : « Qui est encore en vie ? » Elle me raconte que le groupe de combattants avec qui elle vivait rue Żelazna s'est réinstallé dans un appartement vide, rue Warecka. Le groupe comprend Borukh Szpygiel, Khaykè Belchatowska et Yankev Putermilch, ainsi qu'une mère et sa fille que le *Bund* aidait à se cacher.

En fait, ils ont dû quitter leur bunker de la rue Żelazna après le début de l'insurrection en cours. Leurs propriétaires, convaincus que la victoire était à portée de main, ont quitté leur appartement pour rejoindre les positions de combat qui leur sont assignées. Le groupe de Juifs clandestins a fait de même, sortant de leur cachette pour rejoindre la cour de l'immeuble. Quand les voisins les ont aperçus, ils les ont scrutés d'un œil mauvais et ont demandé :

« Mais d'où viennent tous ces youpins ? » Le commandant de l'immeuble les a fouillés et, trouvant des armes sur eux, les a accusés d'être des saboteurs envoyés par les Allemands. Et pourtant, le commandant et tous les autres savaient bien qu'ils étaient juifs, qu'ils sortaient de leur cachette et ne pouvaient donc avoir été envoyés par les Allemands.

La situation aurait pu virer à la catastrophe. Entre-temps, Marek Edelman est arrivé dans la cour, il cherchait des combattants juifs pour monter au front. Il s'est adressé directement au commandant, a montré ses papiers de l'OJC, et, après de longues tractations, le commandant les a libérés, sous réserve qu'ils soient sous l'autorité d'Edelman. Les combattants ont repris leurs armes, quitté cette cour pleine d'antisémites et se sont installés en centre-ville dans un appartement vide du 11 rue Warecka.

Je m'y rends avec la camarade Mashè Glejtman et j'y éprouve une joie indescriptible en retrouvant mes camarades. Nous décidons de faire de ce logement un point de rencontre central pour les Juifs. Nous publions une annonce dans le journal du *PPS*, indiquant que ceux qui veulent rencontrer « Celek » (mon nom de guerre) doivent se rendre à cette adresse. Après nous être assis par terre, puisqu'il n'y a pas de chaises, nous échangeons des informations sur des événements qui appartiennent déjà au passé, oubliant ainsi, pour un instant, le danger qui nous menace.

Cette petite pièce où ont pu se blottir quelques camarades rescapés par miracle est un havre de paix au milieu de la tempête qui va se déchaîner. Pendant ce court moment, nous oublions nos angoisses, jusqu'à même ne plus entendre les bombardements allemands qui commencent à détruire la ville.

Les seules denrées alimentaires du groupe sont un peu de soupe et quelques morceaux de pain distribués tous les jours dans la cour. Je sais qu'on peut être approvisionné rue Zielna par un membre *PPS* de la *PAL*. Accompagné de la camarade Belchatowska, je me rends chez lui pour chercher de la nourriture pour le groupe, et, à cette occasion, le camarade polonais me demande de prévenir le camarade Leon Fajner de la programmation prochaine d'une réunion de la nouvelle entité de coordination, le Comité de centralisation.

Cette structure rassemble différentes factions du *PPS*, le Parti paysan¹, des syndicalistes, le *Bund* et des intellectuels démocrates.

Je quitte la rue Warecka pour me rendre au QG du *Bund*, au 24 rue Żurawia. Je suis ravi de pouvoir ramener de si bonnes nouvelles à mes camarades, notamment la réunion imminente du Comité de la centralisation. Cette nouvelle est bien accueillie, mais je remarque que l'ambiance, parmi mes camarades, est morose, à l'exception du D^r S. Lifszyc, qui me pose de nombreuses questions. Je comprends que quelque chose ne tourne pas rond. J'apprends rapidement la cause de ce malaise.

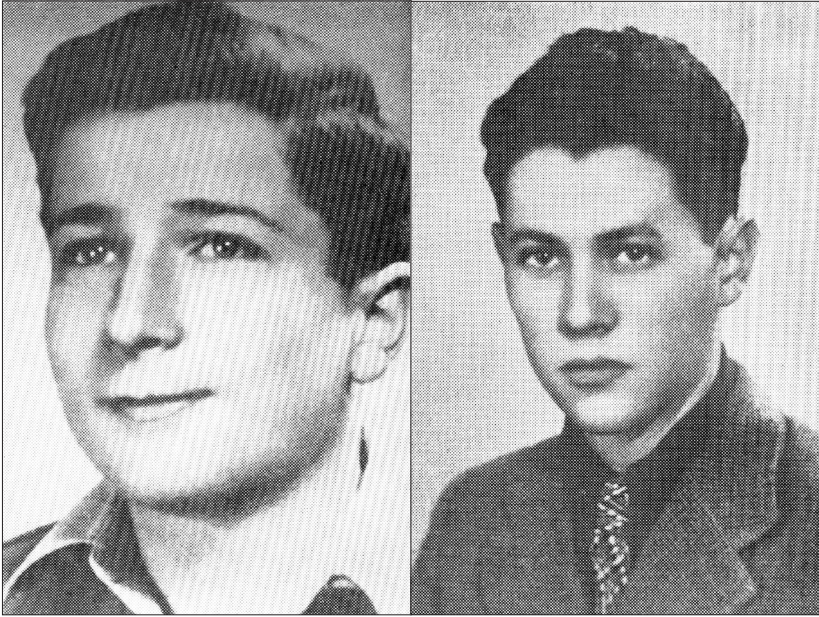
Il est arrivé un grand malheur à notre groupe de camarades de Żoliborz, qui appartenait à une unité de combat du *PPS*. Ce groupe comprenait Jadwiga Polak-Muszkat et la D^{re} Solomea Lifszyc (la femme du D^r S. Lifszyc), qui travaillaient alors dans la clinique. Son fils Rysiek et son cousin, Szymek (fils du regretté bundiste, le D^r Boris Joffe) faisaient partie du groupe de combattants. Quand les Allemands ont bombardé les bâtiments du *PPS* de Żoliborz, le fils du D^r Lifszyc a été blessé et transporté à la clinique où sa mère travaillait, en tant que médecin. Rysiek est mort dans ses bras. Szymek, lui, était mort sur le coup, ainsi que le camarade Herman Kirszbojm, un militant très actif de Kutno.

La tragique nouvelle de la mort des deux jeunes gens brise le cœur des camarades présents. Personne n'ose révéler au D^r Lifszyc, lui-même souffrant, le sort de son fils. Et lui, ne sachant pas que ce dernier est mort, est le seul à garder le moral et à tout faire pour remonter celui des autres.

Notre situation au 24 rue Żurawia devient intenable. Un soir, lors d'un contrôle, trois de nos camarades, non déclarés, sont découverts. De ce fait, le commandant de l'immeuble devient encore plus méfiant à notre égard. Même si notre propriétaire chrétienne est une femme respectée, ayant de très bons rapports avec les instances militaires les plus élevées de l'*Armia Krajowa*, les relations entre le commandant et nous ne cessent de se dégrader. De plus, la pénurie grandissante de nourriture aggrave la situation de famine.

1. *Polskie Stronnictwo Ludowe* ou *PSL*, en polonais (« Parti paysan polonais »). [ndrc]

Un certain nombre d'entre nous n'a d'autre choix que de quitter l'immeuble et de trouver de la nourriture dans les soupes populaires du voisinage. Il est décidé que les plus « aryens » d'entre nous, Muszkat, Fiszgrund, Fajner et moi, partiront.



Ryziek Lifszyc et Szymek Joffe. (Celemenski 1963)



Herman et Ewa Kirszbojm.

(Celemenski 1963)

Un jour, en faisant la queue pour avoir de la nourriture dans un des immeubles du quartier, je remarque une femme de grande taille portant un foulard sur la tête. Pour un œil non averti, elle ressemble tout simplement à une femme polonaise ordinaire. Pour moi, qui ai appris à discerner la moindre nuance entre Juifs et Chrétiens, je me dis que son regard, empreint de tristesse, ne peut être que celui d'une Juive. Je la regarde à nouveau et je la reconnais, c'est Rokhel Auerbach, une écrivaine juive¹. Nous évitons, alors, de nous adresser la parole, mais, un peu plus tard, quand nous nous retrouvons seuls, loin du regard des autres, elle m'apprend qu'elle loge chez une famille polonaise du quartier, qui ignore qu'elle est juive.

La ville, sous le feu des tirs d'artillerie et des mitraillettes, voit sa situation politique devenir de plus en plus confuse. L'insurrection a été déclenchée par l'*Armia Krajowa* et la milice du PPS, en contact direct avec le gouvernement en exil à Londres. Ce gouvernement n'est pas soutenu par tous les combattants, dont une partie reste fidèle à une organisation plus à gauche que le PPS, dite « gouvernement de Lublin² », et soutenue par l'Union soviétique. À Varsovie, le Conseil national rassemble tous les grands partis, dont le PPS, les *Endekès*³, les *Chadekès*⁴ et le Parti paysan. Ce conseil comprend 16 membres, qui ont un statut de ministres, dont Zygmunt Zaremba et Kazimierz Purzak pour le PPS, et qui correspondent avec le gouvernement en exil à Londres.

Dans sa grande majorité, le peuple soutient le gouvernement de Varsovie, ne reconnaissant pas la légitimité du régime de Lublin, soutenu par Moscou. La méfiance, voire la haine, à

1. Ou Oyerbakh (1903-1976). Cette femme de lettres a travaillé avec Emanuel Ringelblum pour écrire l'histoire du Ghetto de Varsovie. Elle a rédigé après la guerre en Israël – elle s'installa à Tel Aviv – des témoignages sur de nombreuses personnalités disparues pendant la Shoah, et travailla beaucoup à Yad Vashem-Jérusalem. [ndrc]

2. Ou « Comité de Lublin ». Nom donné au Comité polonais de libération nationale (« *Polski Komitet Wyzwolenia Narodowego* », ou PKWN, en polonais), mis en place par Staline le 21 juillet 1944 et dirigé par Edward Osóbka-Morawski, de l'aile gauche du PPS. [ndrc]

3. Partisans du parti Démocratie nationale (en polonais, « *Narodowa Demokracja* », ND).

4. Partisans du parti Démocratie chrétienne (en polonais, « *Chrześcijańska Demokracja* », ChD).

l'égard des Soviétiques est vivace, chacun ayant en mémoire le pacte de non-agression signé entre Hitler et Staline en 1939, et l'occupation de la moitié du pays par les Soviétiques qui s'est ensuivie. Néanmoins, la proximité de l'armée soviétique, dans le contexte des combats en cours, génère beaucoup de sympathie. Une partie de la population continue à espérer l'avènement d'un gouvernement qui intégrera les partis réactionnaires, les *Endekès* et *Chadekès*, présumant que le régime de Lublin n'est pas totalement soumis aux Russes et qu'il y a une once de véracité dans la propagande de l'Union des (soi-disant) « patriotes polonais »¹ : elle affirme que le régime lublinois d'Osóbka-Morawski est réellement démocratique, de rassemblement, accueillant tous les partis combattants.

Le Comité central du *Bund* organise une réunion spéciale pour débattre de cette situation politique, afin d'établir une position claire dans ce climat de confusion. La réunion est très tendue. Tout d'abord, il est clair que l'insurrection est sur le point d'échouer. Seule l'intervention rapide de l'armée soviétique, désormais présente sur la rive droite de la Vistule, peut retourner la situation. Mais à ce sujet, nous entendons des nouvelles de plus en plus inquiétantes. Au début, quelques semaines auparavant, la radio soviétique a exhorté le peuple de Varsovie à mener un combat frontal contre les occupants allemands. Maintenant, alors que nous sommes entrés dans la phase décisive du combat, l'armée soviétique reste immobile, laissant une population de plusieurs centaines de milliers d'habitants seule face à l'ennemi.

Tous nos camarades savent que l'échec de l'insurrection aura pour conséquence la mort de milliers de Juifs. C'est pourquoi de nombreux camarades préconisent de soutenir le régime de Lublin. Mais un consensus ne peut être trouvé au sein du Comité central. La réunion se termine et le camarade Leon Fajner est mandaté pour prendre contact avec le représentant des autorités varsoviennes du gouvernement en exil de Londres. Il doit exiger que ces derniers déclarent clairement, dans leur organe officiel, leur position à

1. Essentiellement composée de communistes et de compagnons de route.

l'égard de la « question juive » et en particulier leur opposition, sans ambiguïté, à l'antisémitisme répandu au sein du peuple polonais.

Je pars avec le camarade Fajner à la réunion du Comité de centralisation, rue Bracka. Les rues semblent former un seul et grand champ de bataille. On voit partout des combattants, des infirmières et d'autres personnels médicaux, des pompiers et des émissaires en train de courir d'une position à l'autre. À intervalles réguliers, on entend des déflagrations violentes qui ébranlent les murs. Il y a partout la fumée résiduelle de feux récemment éteints. Fajner et moi nous fauflons par des tunnels et des sous-sols, passant d'une cour d'immeuble à une autre. Sur le chemin, nous voyons partout des soldats allemands prisonniers. Il est difficile de voir en eux les héros de la machine de guerre nazie. Ils se tiennent tous voûtés, mal rasés et en loques, dans un état de soumission totale. Ils exécutent passivement tout ce qu'on exige d'eux. Les prisonniers allemands sont, pour la plupart, occupés à creuser des tombes dans les jardins pour les combattants polonais tombés. Ils dégagent également les routes et érigent des fortifications.

Nous voyons aussi, sortant d'une petite rue avoisinante, des Polonais emmener des prisonniers, eux aussi polonais. Nous comprenons que ces détenus sont des *Volksdeutschen* qui jusqu'alors ont profité du pouvoir allemand. Dès le début de l'occupation nazie, des milliers de Polonais se sont opportunément souvenus de leurs origines lointaines, en invoquant une grand-mère ou arrière-grand-mère allemande. Ils ont avancé cet argument pour gagner la faveur de l'occupant. De nombreux autres Polonais, portant des noms allemands eux aussi, en ont fait autant, réclamant d'être reconnus comme *Volksdeutschen*. Pour conserver les privilèges liés à cette condition, ils ont souvent dû accomplir les tâches les plus infâmes au service de leurs maîtres nazis. Au cours de l'insurrection, on en a délogé un grand nombre de leurs repaires, et ils ont été traités comme les prisonniers de guerre allemands.

Notre trajet vers la rue Bracka, assez court en temps normal, est relativement long car notre parcours est parsemé de nombreuses embûches. Il nous faut souvent nous abriter derrière des portails.

À de nombreuses reprises, nous portons secours à des passants ou à des insurgés tombés à terre, portant leurs corps blessés vers des hôpitaux de fortune. Nous transportons également plusieurs cadavres vers des jardins afin qu'ils puissent y être enterrés.

Plusieurs fois, je suis confronté au regard de personnes apeurées et désorientées. Nous nous demandons si certaines d'entre elles ne sont pas juives. À un moment, un homme nous interpelle et nous lui demandons, en polonais : « D'où venez-vous ? » Il reste immobile, me regardant, effaré. Il essaye de me parler, je me rapproche de lui, mais je ne comprends rien. Il me parle dans une langue que je n'ai jamais entendue. Je lui demande alors, en yiddish : « Qui êtes-vous, que faites-vous ici ? »

Son visage s'éclaire, manifestement soulagé. Il comprend qu'il a affaire à un Juif. Il me parle dans un mélange de yiddish, de mauvais allemand et d'autres mots incompréhensibles. Il s'avère que c'est un Juif hongrois, faisant partie d'un groupe de plusieurs centaines de Juifs que les Allemands ont ramenés avec eux d'Auschwitz. Les autres Juifs hongrois, déportés par dizaines de milliers, ont été gazés dès leur arrivée au camp. Ces quelques centaines de rescapés ont été ramenés au Ghetto par les Allemands, pour déblayer et nettoyer les ruines. Ils sont enfermés dans la prison du Pawiak la nuit, et le jour, ils doivent travailler comme des forcenés afin de dégager les rues en ruine.

Quand l'insurrection a commencé, un groupe de résistants polonais s'est attaqué aux SS qui gardaient le Pawiak afin de libérer les prisonniers, dont une grande partie étaient des Polonais. Les SS ont opposé une résistance acharnée et il y a eu de nombreux morts des deux côtés. Au cours des combats, de nombreux prisonniers ont pris la fuite, parmi lesquels 280 Juifs hongrois.

Une fois libérés des nazis, ils connaissent une destinée pour le moins précaire. Ils ne comprennent pas le polonais et sont exposés à la famine et aux moqueries. Dans certains cas, ils sont forcés par les Polonais d'exécuter des tâches épuisantes.

Ce Juif hongrois, en me racontant cela, éprouve des émotions très mêlées. C'est un jeune homme, d'une vingtaine d'années, mais le manque de nourriture et son visage mal rasé lui donnent l'allure

d'un vieil homme fatigué. J'ai un sentiment de pitié mêlé d'amertume de voir ces hommes, en principe libérés, soumis à des conditions de vie effroyables, perdus parmi une population qui leur est étrangère, pris en tenaille au beau milieu d'une insurrection, exposés au danger des combats et à la faim, sans amis, sans soutien et, au bout du compte, sans destin. Moi-même, je ne peux pas faire grand-chose pour eux. Notre groupe souffre aussi de la faim et nous n'avons plus aucune ressource.

Je donne à cet homme l'adresse du 11 de la rue Warecka, en lui disant qu'il y rencontrera des Juifs, mais ne pourra pas compter sur eux pour être nourri. J'espère que la compagnie d'autres Juifs lui donnera, ainsi qu'à ses camarades, le sentiment d'être moins abandonné. Cet homme me regarde avec tristesse, l'esprit brisé. Il mémorise l'adresse et part.

En arrivant à la réunion du Comité de centralisation, nous rencontrons dix représentants, deux de chaque groupe. La majorité est composée de simples ouvriers, avec cependant quelques intellectuels parmi eux. Chacune des personnes assises autour de la table fait triste mine. Le moment est grave et la lutte a pris une tournure dramatique. À notre arrivée, on fait preuve de beaucoup de compassion à notre égard. Tout le monde se lève et tous accueillent Fajner chaleureusement. Il est connu et respecté de tous. Les participants expriment leur satisfaction de trouver, à leurs côtés, des travailleurs juifs.

Les discussions vont bon train avant même que la séance officielle de la réunion ne débute. Une partie des délégués pensent que les Russes ont trahi l'insurrection, afin de livrer une population pratiquement sans défense aux mains des Allemands, et laisser ceux-ci donner libre cours à leur volonté de destruction. D'autres prédisent des scénarios encore plus sombres : l'armée soviétique s'emparerait de Varsovie et elle ferait comme à Wilno et à Lublin, où elle a liquidé nombre de combattants et militants socialistes et antifascistes, en prétextant qu'ils étaient traîtres et réactionnaires. Certains délégués soutiennent les Russes et préconisent que les autorités varsoviennes du Comité de centralisation prennent le pouvoir en leur nom. Mais d'autres sont très critiques face à cette stratégie.

« Il faut regarder la vérité en face, dit un ouvrier à la moustache tombante. Nous n'étions pas du tout préparés pour cette insurrection, nous n'avions pas suffisamment de combattants ni d'armes. Toute cette insurrection a été organisée par l'*Armia Krajowa* et la milice du *PPS*. Certains combattants ne font même pas partie de nos mouvements politiques. De quel droit pourrions-nous réclamer le pouvoir? »

La séance officielle démarre finalement, dans une ambiance où ressentiment et division se sont emparés des participants. Même si les différentes factions sont relativement proches sur un certain nombre de principes politiques, elles restent divisées quant à leurs soutiens respectifs aux gouvernements de Londres et de Lublin. Un tableau général de la situation est dressé par le président de la réunion, lui-même membre d'une faction du *PPS* proche d'Osóbka-Morawski, le président du gouvernement de Lublin. « Depuis le début de l'insurrection, de nombreuses dissensions se sont manifestées au sein des dirigeants des différentes factions. La bataille est perdue si nous n'obtenons pas de soutien extérieur. Puisque nous ne pouvons pas compter sur les Anglais pour avoir ce soutien, nous devons nous tourner vers les Russes. » L'orateur ne mentionne pas le fait que les Russes ont refusé à l'aviation britannique le droit d'utiliser leurs bases afin de soutenir les combattants. « Nous n'avons d'autre choix, conclut-il, que de nous ranger du côté du gouvernement de Lublin et d'Osóbka-Morawski. Nous pourrions alors compter sur l'aide des Russes. »

Un autre participant abonde dans le même sens : « Établissons à Varsovie un régime communiste, clairement ancré à gauche. Nous aurons alors le soutien de l'armée soviétique, qui entrera, alors, dans Varsovie. » D'autres délégués expriment leurs opinions, les débats étant souvent très âpres et tranchés.

Le camarade Leon Fajner est un des derniers à prendre la parole. Il préconise au Comité de centralisation, qui rassemble différents courants de gauche : « ...[qu'il trouve] une position médiane, proposant un compromis entre les gouvernements de Varsovie et de Lublin. La situation est très complexe et il y a tellement de vies menacées qu'il faut dépasser les clivages politiques. Il faut prendre

en compte les conditions réelles et nous ne pouvons pas privilégier l'un ou l'autre des régimes. Sinon, la ville sera victime de nos divisions. Se ranger du côté de Londres nous couperait du soutien soviétique, laissant la ville à la merci des Allemands, tandis qu'une adhésion au gouvernement de Lublin irait contre le sentiment de la majorité de la population. »

Il propose alors de nommer une délégation qui cherchera un accord avec le Conseil national populaire de Varsovie. La discussion qui s'ensuit est de nouveau tendue. Finalement, on décide que chaque délégation devra consulter sa propre organisation, et que la décision sera prise à la prochaine réunion.

M^e Leon Fajner.

(Celemenski 1963)



Avant que la réunion se termine, j'interpelle le président de séance au sujet d'une expérience malheureuse dont j'ai été la victime. La veille, j'ai eu affaire à un officier appartenant à une faction de gauche du *PPS*. Je lui avais demandé la permission de traverser les égouts menant à la vieille ville. Mon objectif était de prendre contact avec un de nos groupes de combat engagé dans la bataille de ce secteur. L'officier, qui s'appelle Witek, m'a fait une réponse

émailée de remarques antisémites sur les combattants. Je demande alors au président, qui appartient lui-même à un groupe de la gauche du *PPS*, de me préciser qui contrôle ces officiers. Le président me confirme que les cadres de la gauche du *PPS* se trouvent effectivement dans la vieille ville et à Żoliborz, mais qu'ils ont recruté des personnes très diverses, parfois même de la pègre ; il est donc fort possible qu'un officier, même s'il porte les couleurs de la *PAL*, la formation militaire des socialistes de gauche, puisse éventuellement ne pas adhérer aux valeurs du Parti.

La réunion suivante est programmée pour la semaine d'après. Elle n'aura jamais lieu, car les Allemands intensifient les bombardements dès le lendemain, et il est désormais impossible de se déplacer dans la ville. Des quartiers entiers tombent entre les mains des Allemands. L'insurrection continue, mais son élan est brisé et la résistance est en perte de vitesse.

De nouveaux chapitres de la tragédie qui frappe les Juifs vont alors être écrits. L'un d'entre eux concerne un groupe d'anciens combattants du Ghetto qui ont pu s'échapper dans les forêts avoisinantes et qui sont désormais engagés dans la révolte du quartier de Mokotów. Quand l'armée soviétique a commencé sa marche sur la Pologne, elle a croisé, en chemin, des cachettes dans la forêt. Les résistants juifs se retrouvaient entre le marteau et l'enclume, pris dans le feu croisé des Allemands et des Russes. Nous les avons alors exfiltrés de la forêt afin de les installer dans des logements à Varsovie. Un de ces groupes a trouvé refuge auprès d'une famille polonaise qui possède une petite maison à Mokotów. Il y a parmi eux Khan Fryszdorf, Penina Papier, Janek Bilak et Dov Ber. Les propriétaires sont des Polonais ordinaires, qui les abritent pour percevoir un loyer. Par ailleurs, cette demeure nous sert souvent de lieu de rencontre.

Quand l'insurrection commence, la propriétaire dit aux habitants du bunker de quitter les lieux, puisque les Allemands passent d'une maison à l'autre et brûlent tout sur leur chemin. Le groupe est armé, chacun d'entre eux possède un pistolet.

En sortant dans la rue, ils se retrouvent au beau milieu d'une rafle. Les Allemands arrêtent des dizaines de Polonais, ainsi que

les quatre combattants du Ghetto. Les personnes interpellées sont mises en rang pour être emmenées dans les bureaux de la Gestapo, allée Szucha. Dov Ber, membre de *Hashomer Hatzair*, comprend que sa fin est proche. Il décide de ne pas mourir sans se battre. Il tire sur les Allemands et tombe, criblé de balles.

Les autres sont emmenés au QG de la Gestapo où l'on sépare les hommes des femmes. Parmi les hommes se trouve le combattant bundiste Janek Bilak, un homme grand, beau et fort. Les hommes sont tous amenés dans la cour et fusillés, et les femmes à Mokotów, où se déroule une bataille rangée. Les Allemands se positionnent derrière elles, les utilisant comme boucliers humains, les forçant à aller chercher les soldats allemands blessés, pour les ramener vers leurs positions.

Quand les femmes arrivent aux barricades, elles se mettent à courir vers les résistants. Les Allemands ouvrent le feu et plusieurs femmes tombent sur les pavés dans une mare de sang. Les combattantes du Ghetto, Khanè Fryszdorf et Penina Papier, réussissent à gagner les lignes des résistants. Khanè est en fin de grossesse et ne peut plus combattre, mais Penina Papier déclare aux résistants qu'elle est armée et veut se joindre à eux. On lui donne un uniforme et elle est traitée comme une combattante à part entière. Elle veut rejoindre un groupe de Juifs cachés dans le quartier, rue du 11-Novembre, qui ne reçoit aucune aide du Comité de coordination et souffre d'un manque quasi total de nourriture.

Arrivée dans l'immeuble, elle est fouillée par le commandant, qui l'accuse d'être une espionne allemande. On l'installe sur le banc des accusés et, malgré tout ce qu'elle raconte sur son combat dans le Ghetto, ses affrontements face aux nazis et sa période de clandestinité dans la forêt de Wyszaków, le commandant exige que ses allégations soient authentifiées par des témoins. Heureusement, il y a dans la même cour un dirigeant de l'*Armia Krajowa* qui a combattu dans la forêt. Il la reconnaît et elle est libérée.

Comme je l'ai évoqué auparavant, il y a, au 24 de la rue Miodowa, un de nos appartements, où vivent les soi-disant sœurs Inka Sz wajger et Marysia Fajnmesser. Nous y avons aménagé un hôpital de fortune où nous emmenons des blessés du front de la

vieille ville. Logent également dans cet appartement des combattants du Ghetto, dont Marek Edelman, Yitskhok Cukierman, *alias* Antek, sa future femme, Cywia Lubetkin¹, et une dizaine d'autres jeunes combattants, placés sous leur autorité : David Klin, Zosia, Ala Margolis, Khantshè Ellenbojgen et le fils de Salo Fiszgrund. Certains d'entre eux sont membres de la *PAL*, d'autres de la milice du *PPS* ou dans des sections régulières de l'*Armia Krajowa*.

On accède à l'hôpital de la rue Miodowa par un grand sous-sol relié par de nombreux passages souterrains. Des blessés y sont transférés jour et nuit, et ils sont soignés dans les caves de l'immeuble par Ala Margolis et Inka Szwajger, assistées d'une équipe d'infirmières. Les incendies qui consomment la vieille ville s'approchent de plus en plus de la rue Miodowa et menacent tout le quartier. L'hôpital, avec ses centaines de blessés, est sérieusement en péril, d'autant plus que des canalisations ont éclaté et que l'eau se répand de plus en plus dans les sous-sols.

Le feu se déclare sur le toit et les combles et embrase les étages inférieurs. Il n'y a plus de temps à perdre. Il faut évacuer tous les blessés encore capables de se déplacer et les emmener en centre-ville. On doit abandonner les blessés graves qui ne peuvent être déplacés, et ils vont périr sur place.

Un jour, alors que je monte la garde à la maison du 20 de la rue Wspólna, Inka et Ala viennent m'informer de la destruction de notre appartement rue Miodowa. J'ai du mal à les reconnaître. Entre autres récits pénibles concernant leur hôpital, elles me disent qu'un des malades en train de mourir n'est autre que Janek Kulikowski, le jeune militant *PPS* qui m'a abrité autrefois chez lui, rue Browarna, où il vivait avec sa vieille mère. Cet homme a été l'un de nos combattants les plus dévoués, toujours prêt à se mettre en péril pour notre cause.

Dans les quartiers où les combattants tiennent encore tête aux troupes allemandes, il règne un véritable chaos. Les trottoirs sont jonchés de morts. Mais qui pourrait songer à les enterrer, alors

1. Ces deux derniers allaient rejoindre plus tard le kibboutz des Combattants du Ghetto, en Israël, *Beit Lo'hamei Haghettaot*, où ils fondèrent un musée à la mémoire des combattants des ghettos et des camps de la mort.

que chacun d'entre nous a l'impression d'être un cadavre ambulante? On erre, affamé, dépenaillé, en haillons. On attend tout simplement que l'enfer se termine au plus vite. Il ne reste plus rien des unités, autrefois si bien organisées et disciplinées dans chaque cour. Les quelques bâtiments encore intacts sont envahis par des hordes de réfugiés ayant échappé aux flammes. Il n'y a plus rien à manger, c'est la panique.

Dans ce contexte de chaos total, le Juif redevient le « poulet des expiations¹ ». Où qu'on aille, on peut entendre les Polacks pester contre les Juifs. C'est de la faute des Juifs s'il y a eu la guerre, si l'insurrection a éclaté et si les Soviétiques ne viennent pas à l'aide! On entend cela dans les rues, dans les cours, mais aussi dans les caves où l'on s'abrite, pendant que les bombes allemandes tombent à l'extérieur. Les gens se sont transformés en bêtes sauvages. Les vols et les agressions se multiplient. Plus personne n'est à l'abri d'exactions. Les *shmaltsovniks*, les trafiquants et autres profiteurs s'en donnent à cœur joie.

La même pagaille règne chez nous, dans la cour de la rue Żurawia. En raison des incendies qui éclatent dans le quartier, nous sommes envahis par un grand nombre de réfugiés, dont beaucoup de Juifs. La situation est intenable. Nous décidons de scinder notre groupe.

Escorté de trois camarades, à savoir Perla, son frère, Khayim Ellenbojgen, ainsi qu'une camarade nommée Marysia, je pars vers la banlieue de Powiśle où certaines unités de soldats réguliers et de combattants résistent encore. Le parcours pour y arriver est un véritable enfer. On peut voir partout des morts, des estropiés et des blessés, on progresse parmi les rails, les gouttières et les poutres. Il faut avancer pas à pas, souvent en rampant. Des soldats allemands, positionnés sur les toits, mitraillent sans cesse les rues. Il nous faut plusieurs heures pour rejoindre la rue Tamka, qui n'est pas encore touchée par la sauvagerie ambiante. Les immeubles sont encore sous l'autorité des commandants et les combattants contrôlent encore les rues du quartier situé au bord de la Vistule. C'est la première fois que je peux voir, sur l'autre rive, cette armée de « libérateurs » russes

1. Celui qui paie pour les péchés des autres, allusion à un rite précédant *Yom Kippour* : on sacrifie l'animal pour se racheter de ses propres fautes.

qui ont appelé la population à lancer cette insurrection infortunée, mais qui ne se comportent pas vraiment en alliés.

Les camarades qui m'accompagnent, Perla, Khayim et Marysia, ont vécu un drame épouvantable dans l'immeuble du 4 rue Okrag, où ils étaient dans une famille polonaise patriote. En effet, dès le début de l'insurrection, un lieutenant, le commandant du quartier, un homme appelé par son grade, *Porucznik*¹, a imposé son autorité sur l'immeuble. Il a effectué une perquisition et découvert deux Juifs cachés, deux combattants du Ghetto, membres du mouvement sioniste révisionniste. L'un d'eux, nommé Pawel Besztymt, est bien connu de nos camarades, puisqu'il a souvent rendu visite à David Klin² quand celui-ci habitait 17 rue Chłodna³.

Les Polonais ont accusé les deux sionistes d'être des *Volksdeutschen* et déclaré qu'il fallait les fusiller. Khayim Ellenbojgen, qui vivait sous le couvert d'une identité polonaise, est intervenu auprès du commandant en lui demandant, de manière discrète, l'identité de ces deux captifs. Celui-ci a répondu d'un ton aimable que c'étaient des *Volksdeutschen* et qu'ils allaient rejoindre les nombreux morts polonais déjà enterrés dans la cour de l'immeuble. En fait, les deux Juifs n'ont pas été fusillés mais envoyés sur le front, où ils périrent sous les balles allemandes. Mes camarades ont alors compris que ça sentait le roussi, si l'on peut dire, et ont décidé de nous rejoindre rue Żurawia. Nous repartons ensemble à Powiśle.

À notre arrivée, nous sommes bien reçus par un officier polonais, qui nous invite à rejoindre son unité de l'armée. Les femmes sont engagées en tant qu'infirmières et Khayim et moi sommes recrutés pour servir d'agents de liaison entre les groupes de combat. Notre tâche principale est de porter des grenades vers le front.

Un soir, alors que nous nous préparons à passer la nuit dans un grenier, nous nous apercevons que des nazis passent tout près.

1. En polonais, « lieutenant ».

2. Cf. *À cache-cache avec la mort*, op. cit., p. 240-243 et 270-273.

3. Cf. Jean-Charles Szurek, « Note de lecture » sur le livre en polonais de Dariusz Libionka et Laurence Weinbaum, *Bobaterowie, hochsztaplerzy, opisywawcze. Wokół Żydowskiego Związku Wojskowego (Héros, escrocs, descripteurs. Autour de l'Union militaire juive)*, *Revue d'Histoire de la Shoah*, n° 200, 2014/1, p. 681-687.

Quelqu'un allume alors sans précaution une lampe torche, déclenchant presque immédiatement, de la part des nazis, un tir de barrage qui traverse les fenêtres et les murs. Il y aura, assez souvent, d'autres occasions de tirs, mais les nazis ne semblent pas pressés de prendre Powiśle dans l'immédiat. Ils sont bien trop occupés ailleurs, où ils s'affairent à violer des femmes, pendre des résistants, battre à mort des civils et incendier des logements.

Mais la situation change rapidement. Les Allemands ont terminé de ratisser les rues avoisinantes, et concentrent leur feu sur nous. De nombreux immeubles sont incendiés et il n'y a plus d'eau pour éteindre le feu. La pluie de *shrapnels* qui tombe sans cesse sur nous exclut toute sortie. Il devient évident que notre fin approche.

C'est dans ce climat désespéré qu'un jour quelqu'un arrive et annonce un changement radical. « Avez-vous entendu la nouvelle de Londres ? Le gouvernement en exil déclare que, pour les Allemands, nous ne sommes plus des “ bandits ” ! » Cela signifie que le commandement allemand considère que les combattants de l'insurrection ont, désormais, le même statut que ceux des troupes régulières et ne seront pas fusillés en cas d'interpellation. De plus, il semble que nous aurons droit à un statut de prisonniers de guerre. Tout le monde est ébahi de cette nouvelle, et une voix s'élève pour déclarer : « Je ne suis pas comme Londres, je n'ai aucune confiance en ces *Szwaben*. C'est peut-être une bonne nouvelle, mais si nous sommes pris, nous n'en sortirons pas vivants. » La nouvelle nous rassérène, malgré tout. Jusqu'alors, la seule issue était une mort certaine.

Nous savons déjà que nous serons pris par les nazis dans les jours à venir.

Certains décident alors de se sauver et prennent la seule direction possible, le quartier de Praga, de l'autre côté de la Vistule, en traversant le fleuve, la nuit, au moyen de petits bateaux. La traversée est très périlleuse : les Allemands éclairent le fleuve avec des projecteurs de recherche et tirent sur tout ce qui bouge. Khayim Ellenbojgen, sa sœur, Perla, et Marysia partent vers le ponton d'embarquement. Perla est blessée, mais Khayim parvient à traverser le fleuve dans un petit bateau sans être touché.

Notre maison a pris feu. Nous attendons des ordres de nos dirigeants, mais ne recevons pas de consigne. Soudain, nous entendons des hurlements : « Polacks, ordures, bandits, rendez-vous ! » Nous voyons arriver des soldats ukrainiens qui pointent leurs fusils sur nous. Derrière eux, des détachements de militaires allemands supervisent la scène. C'est alors que *Porucznik*, notre commandant, sort de son abri derrière nous, blême et tremblant, brandissant un drapeau blanc.

Quand les Allemands nous encerclent, je suis convaincu que ma fin est proche. Un officier allemand sort des rangs et entreprend de faire le tri parmi les captifs : les civils à droite et les combattants à gauche. Des hommes et des femmes commencent à affluer des autres immeubles, les mains en l'air. Chaque fois, la même sélection a lieu. Les civils sont encadrés par des Ukrainiens qui leur crient dessus comme des sauvages. Ils sont emmenés au point de rassemblement central de la population varsoivienne, à Pruszków.

Un officier SS se met devant le groupe des combattants, dont je fais partie. Il nous ordonne sèchement : « Vous allez exécuter un certain nombre de tâches, notamment combler les tranchées et démonter les barricades. Je vous préviens que, si vous montrez le moindre signe de tentative de fuite, vous serez abattus sur-le-champ. Un simple regard en arrière et vous vous retrouvez avec une balle dans la tête. » Il nous ordonne alors de nous mettre en rangs et nous partons vers l'allée Szucha. Les maisons des deux côtés de la route sont en feu. Cela me rappelle le Ghetto en train de brûler, quand les Allemands avaient emmené les Juifs à l'*Umschlagplatz*.

Après plusieurs jours de travaux forcés, nous sommes conduits vers le point de rassemblement, dans une église de la rue Wolska. Il y a énormément de monde à l'intérieur, dont des familles entières, accroupies dans la saleté et la boue. Nombreuses sont les personnes blessées, plus ou moins grièvement. Des Lituaniens et des Ukrainiens font régner la terreur, ne cessant de hurler, se comportant comme des sauvages, frappant sans cesse des gens à la tête avec leurs matraques. Ils passent violemment à tabac toute

personne qui ne réagit pas immédiatement à leurs ordres. Je passe trois jours dans cette église.

Un jour, je remarque, dans la foule, quelqu'un qu'il me semble connaître. J'ai du mal à l'identifier, mais finalement je réalise que c'est le propriétaire chrétien qui a abrité les deux enfants du camarade Lucian Blit¹. Il me reconnaît à son tour et se réjouit de me voir. Je m'approche de lui et demande : « Les enfants sont-ils toujours en vie ? » Il me rassure :

– Nous avons pu les évacuer avec ma femme quand nous avons quitté notre maison. Elle les a emmenés à Pruszków. Ils sont sans doute encore avec elle.

– Et pourquoi n'êtes-vous pas avec votre femme ?

– Ils nous ont séparés. Elle est partie avec les civils, et moi, je suis prisonnier avec les combattants. Mais soyez sans crainte, tout va bien. Ma femme s'occupe bien d'eux.

Cette nouvelle me réjouit, apportant un petit rayon d'espoir dans cette situation sombre et désespérée.

Nous sommes emmenés à Pruszków en train, sous une garde très stricte de SS et d'Ukrainiens. Le camp est immense, entouré par des barbelés. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sont affalés à même la terre, attendant ce que le destin leur réserve. Une partie doit être envoyée pour travailler comme esclaves en Allemagne, une autre sera expédiée dans les villages de la campagne environnante et certains seront dispersés dans des camps de travail ou seront envoyés à la mort à Auschwitz et dans d'autres camps d'extermination.

Combien parmi ces dizaines de milliers d'hommes et de femmes sont juifs ? Dans ce gigantesque flot humain, il est difficile de discerner ceux qui font semblant d'être aryens pour sauver leur vie. Je regarde chaque visage afin d'entrevoir si l'un d'eux est juif.

Au milieu de cette foule, deux hommes circulent : l'un, la quarantaine, l'autre plus jeune, peut-être un peu plus de 20 ans.

1. Il dirigea la *Tsukunft* à Varsovie avant la Seconde Guerre mondiale. Lors de celle-ci, il se réfugia en URSS, et se retrouvera au Royaume-Uni. Son épouse, membre du *Poale-Tsion* de gauche, mit ses enfants à l'abri chez une Polonaise. Nelly émigra à New York, et sa sœur jumelle, à Londres. [ndt]

On sent qu'ils sont tous les deux nerveux. Ils se tiennent à l'écart, se parlant en chuchotant sans cesse et regardant autour d'eux avec méfiance. Chacun est absorbé par ses propres problèmes et personne ne leur prête grande attention. Ils seraient sortis peut-être indemnes de cette situation si le mauvais sort ne s'était acharné sur eux. En effet, à un moment donné, un petit Polack ventru, portant la tenue typique des concierges de Varsovie, s'approche d'eux.

Il interpelle les deux hommes : « Comment allez-vous ? » Les deux Juifs, pris de panique, veulent manifestement l'éviter. Mais le Polack insiste. « Quoi, vous ne me reconnaissez pas ? Vous ne reconnaissez pas le concierge de l'immeuble où vous habitez ? » Il ne leur veut pas de mal. Il est réellement heureux de revoir ses deux locataires juifs. Mais les Juifs s'affolent et cherchent à fuir. Un Ukrainien et un officier SS s'approchent de ces Juifs et les emmènent sur le côté. En un instant, ils sont tués par ces assassins sanguinaires.

Parmi les Juifs évacués de Varsovie sous couvert d'identités aryennes se trouve la camarade Roza Klepfisz, veuve du combattant héroïque Michał Klepfisz. Elle est au service d'une famille chrétienne et a une fille, Irena, qu'elle a placée dans un orphelinat polonais. Elle s'y poste souvent à une fenêtre, d'où elle peut observer sa fille de loin, en train de jouer dehors.

Quand l'insurrection commence, Roza est envoyée à Pruszków avec la famille polonaise et ne peut plus voir son enfant. Elle passe toutes ses journées à la gare (la totalité de la population civile de Varsovie étant alors évacuée), scrutant l'arrivée de chaque train et criant sans cesse : « Irenka ! Irenka ! » Les SS ne l'interpellent jamais, même si elle est sur le quai dès qu'un train entre en gare. Le destin veut que ses cris, poussés tous les jours au péril de sa vie, arrivent enfin aux oreilles de sa fille, le jour où un train amène les enfants de l'orphelinat.

La mère aperçoit la petite tête de son enfant, elle prend sa fille dans ses bras et part en courant. La chance est avec elle. Aucun des gardiens ne la voit s'évader. Un bonheur n'arrivant jamais seul,

pendant sa fuite, elle aperçoit deux femmes, dont l'une est sa camarade Helena Szefner¹, épouse de l'écrivain Borukh Szefner², et qui vit à Pruszków sous une identité aryenne. La joie de ces retrouvailles est indescriptible.

-
1. Helena Szefner décida de s'installer à Pruszków après que Yankev Celemenski lui a conseillé de ne pas participer à l'escroquerie des visas de l'*Hotel Polski* (voir *supra* le chapitre « La peur au ventre et l'audace dans le regard », page 321 et suivantes).
 2. Borukh Szefner était président de l'Association des écrivains yiddish à Varsovie et avait gagné les États-Unis *via* le Japon et Shanghai.



Première étape de la sélection des déportés sur la rampe de débarquement du camp de Birkenau (la *Bahnrampe* dont la construction vient d'être achevée en mai 1944) : la séparation des hommes d'avec les femmes et enfants.

Il s'agit ici d'un convoi provenant de Hongrie.

Au fond à gauche, on reconnaît l'entrée principale du camp. Photographie allemande, mai-juin 1944.

À Auschwitz et autres camps

C'est un autre chapitre de ma vie qui commence.

Au cours des six ans qu'a duré la Seconde Guerre mondiale, j'ai connu quasiment tout ce qu'un Juif pouvait vivre et endurer sous le joug des assassins nazis. J'ai vécu dans des ghettos, puis du côté aryen, dans des prisons nazies, à l'*Umschlagplatz*, dernière station avant la mort qui attendait les Juifs dans les chambres à gaz de Treblinka ; j'ai participé aux mouvements de lutte clandestins et à la révolte ouverte contre le pouvoir nazi. Mais le destin m'a toujours évité la fin tragique qui était réservée à la grande majorité de la population juive d'Europe et à leurs communautés.

Je vais maintenant connaître une nouvelle étape : celle des camps.

Je me retrouve dans un convoi en direction d'Auschwitz¹, sachant clairement que c'est une usine de mort. Tout au long du trajet, une seule pensée occupe mon esprit : « Suis-je sur le même chemin que celui emprunté par ma famille, mes camarades, mon peuple ? » J'arrive donc à Auschwitz en septembre 1944, doté de ma dernière carte d'identité aryenne au nom de Włodzimierz/Vladimir Kossowski. Pendant toute la guerre, pour pouvoir mener

1. Oświęcim, en polonais. Situé en Haute-Silésie (Pologne), le complexe concentrationnaire d'Auschwitz (42 km²) comprenait trois camps : Auschwitz I, camp principal ; Auschwitz II-Birkenau, lieu de la « Solution finale » à partir de 1942, où se trouvaient les chambres à gaz et les fours crématoires ; et Auschwitz III-Monowitz, lié à l'usine de Buna de l'*IG Farben*. [ndrc]

mon travail clandestin, j'ai très souvent changé d'identité et d'apparence, prenant chaque fois un nom facile à mémoriser, en cas de pépin. Vladimir Kossowski¹ est, en fait, le nom d'un pionnier et théoricien bundiste connu, que je pouvais facilement retenir.

Avec moi se trouvent des hommes, jeunes pour la plupart mais aussi plus âgés, tous combattants et héros courageux de l'insurrection du mois d'août. Dans ces wagons qui nous mènent à Auschwitz, leur comportement est bien moins héroïque. Paralysés par la peur et désemparés, ils perdent tous leurs moyens. Certains se signent et prient, d'autres hurlent leur désarroi, et un grand nombre sombre dans l'apathie. Nous sommes assis, la tête baissée, l'œil hagard. Lors des arrêts dans les grandes villes, des hommes et des femmes nous apportent de quoi manger et boire. Mais même les encouragements, le pain et le thé n'arrivent pas à reconforter ces combattants vaincus.

Je suis assis dans un coin du wagon, blotti contre la paroi. Les images des journées et des événements passés défilent dans mon esprit et je me demande, sans cesse, si ce voyage vers Auschwitz sera pour moi le dernier, si cet « abattoir des peuples » sera l'ultime étape de ma vie.

Le train finit par s'arrêter de l'autre côté des barbelés du camp. Des officiers SS ouvrent violemment les portes en hurlant sauvagement : « *Polnische Schweine, aussteigen!*² » Il fait froid et humide. Des prisonniers juifs sont postés devant les wagons et se chargent d'accueillir les nouveaux *katsetniks*³ du camp. C'est là un élément bien rodé du système allemand : les Juifs sont chargés de recevoir les Polonais et vice versa.

Les Juifs devant nos wagons appartiennent au commando qu'on appelle « Canada⁴ ». Ils sont là pour saisir tous les biens des

1. Vladimir Kossowski (1867-1941), né Nokhum Mendel Levinsohn, fut un des fondateurs du *Bund* en 1897 à Vilnius et membre du premier Comité central. Il orienta le parti vers une position autonomiste.

2. En allemand, « Cochons de Polonais, sortez! »

3. *Katsetnik* au singulier. Nom yiddish pour désigner un détenu d'un camp de concentration nazi, dérivé du sigle KZ du mot allemand *Konzentrationslager*, prononcé « Ka Tset ». [ndt]

4. Le *Kommando Kanada* est chargé de récupérer, trier, conditionner et stocker tous les objets que les déportés ont avec eux ou sur eux à leur arrivée au camp. Le terme de « Canada » – qui désigne le lieu de stockage – est l'équivalent de « Pérou » comme pays de cocagne, d'abondance. [ndrc]

nouveaux venus, leur remettre leurs tenues de camp, les inscrire, puis les diriger vers leurs baraques. Nous sortons des wagons sous une pluie battante sur un sol détrempé, paralysés par la peur, abasourdis par le bruit des « Canadiens » qui nous ordonnent de courir à la grande place pour nous faire recenser. Sur les côtés sont installés de grands pavillons de bois sous lesquels des secrétaires nous enregistrent. La plupart de ces « employés » sont des prisonniers juifs. Le chef des « Canadiens » est un grand Juif français que tout le monde appelle Joseph. Il court à droite et à gauche en criant : « Laissez tout ce que vous avez sur vous : cigarettes, alcool, argent, objets de valeur... »

Les Polonais sont paniqués. Nous avons tous, sur nous, quelque chose qui est censé nous sortir d'une situation difficile. Pour ce qui me concerne, 100 dollars, le montant qui me reste des 500 dollars que Leon Fajner m'a donnés lors de notre dernière réunion de la rue Żurawia, afin de porter secours à l'occasion, côté aryen, à des Juifs dans le besoin.

J'ai donné 200 dollars aux camarades Inka Sczwajger et Ala Margolis quelques jours avant la fin de l'insurrection, puis la même somme au camarade Khayim Ellenbojgen, la veille de ma déportation. J'ai donc sur moi 100 dollars, dont je n'ai que faire. Est-ce qu'il faut vraiment donner cet argent, comme me le demande le chef des « Canadiens » ?

Je lève la tête machinalement et regarde ce Juif prétendument français. Il me semble l'avoir déjà vu. Au bout d'un moment, je finis par le reconnaître : Joseph est un travailleur juif que j'ai connu pendant mon enfance à Gąbin, ma ville natale. Je me rapproche de lui et demande discrètement : « Tu me reconnais ? » Il me regarde méchamment et me crie : « T'es qui, toi ? D'où devrais-je te connaître ? » Puis il se retourne et part. Je reste à patauger dans la boue de cette grande place, au milieu de cette foule trempée par la pluie. L'enregistrement se fait par ordre alphabétique. Seuls ceux qui se sont fait enregistrer, ont donné ce qu'ils possèdent, ont subi l'interrogatoire et ont été affectés à une baraque ont finalement le droit de se mettre à l'abri sous les hangars en bois. Je m'assieds sur un petit monticule de terre, et reste immobile. Joseph revient.

Légende du plan schématique d'Auschwitz II-Birkenau

- A : entrée du camp, mirador principal.
B la : camp des femmes (*Frauenlager*).
B lb : camp des hommes, devenu un camp de femmes après 1943 (*Männerlager*, août 1942-juillet 1943 ; *Frauenlager*, juillet 1943-janvier 1945).
B lla : quarantaine des hommes (*Quarantänelager für Männer*).
B llb : camp des familles pour les Juifs en provenance du camp-ghetto de Theresienstadt (*Theresienstädter « Familienlager »*).
B llc : camp des femmes juives hongroises.
B lld : camp des hommes (*Männerlager*).
B lle : camp des familles pour les Tsiganes (*« Familienlager » für Zigeuner [Zigeunerlager]*).
B llf : « hôpital » des hommes (*Häftlingskrankenbau für Männer*).
B III : secteur III du camp, dit « Mexico » (en cours de construction, mais déjà occupé).
C : poste de commandement (*Kommandantur*) et logements des SS (*SS-Unterkünfte*).
D : le *Kanada* (*Effektenlager-Kanada II*), entrepôt contenant les bagages et objets des déportés.
E : *Bahnrampe*.
G : zone de bûchers.
H : fosses communes des prisonniers de guerre soviétiques.
K II : *Krematorium II*, chambres à gaz et fours crématoires.
K III : *Krematorium III*, chambres à gaz et fours crématoires.
K IV : *Krematorium IV*, chambres à gaz et fours crématoires.
K V : *Krematorium V*, chambres à gaz et fours crématoires.
L : le *Birkenwald* (le « petit bois de bouleaux »).
M 1 : *Bunker 1*, appelé « maison rouge ». Première chambre à gaz de Birkenau avec deux baraques de déshabillage.
M 2 : *Bunker 2*, appelé « maison blanche ». Deuxième chambre à gaz de Birkenau avec deux baraques de déshabillage.
O : épurateurs (*Kläranlage*).
S : douches et immatriculation (*Sauna*).
X : bâtiment de la section politique du camp (*politische Abteilung*).



Cuisines.



Latrines et toilettes.

Cette fois, il se campe près de moi et me regarde. Au bout d'un moment, il me reconnaît et me dit : « Celemenski. » Je le regarde, l'air méfiant, et lui dis à haute voix pour que les Polonais autour de moi puissent entendre : « Je m'appelle Włodzimierz Kossowski. » Il comprend tout de suite et me fait signe de le suivre. Un peu plus loin, il me dit, énervé :

– Je ne t'ai pas reconnu tout de suite. Dis-moi ce que je peux faire pour toi. Il y a ici des travailleurs de Gąbin qui te connaissent.

– Ne parle de moi à personne. Je suis arrivé ici en tant que Polonais. Je vais laisser passer quelques jours et après, je prendrai contact avec les gens que je connais. Entre-temps, pourrais-tu me rendre un petit service : me faire enregistrer tout de suite pour que je ne reste pas sous la pluie ?

Il m'accompagne immédiatement vers l'un des « employés » et lui dit avec autorité :

– Inscris tout de suite ce « *shyegëts*¹ », donne-lui un numéro. C'est un *goy* de Varsovie que je connais.

– Włodzimierz Kossowski, dis-je d'une voix forte, quand l'autre me demande mon nom.

Il me jette un regard incrédule. Je me demande s'il se doute que je suis juif ou si ce nom lui dit quelque chose. Après la libération, je le reverrai au camp de réfugiés de Feldafing, en Allemagne. Il s'appelle Nathan Gerowicz, est bundiste et représente l'*AJLC*² de New York. Il s'installera à Los Angeles après la guerre et, quand nous nous reverrons, il me confiera alors que le nom de « Kossowski » l'avait intrigué et qu'il avait appris par Joseph que j'étais juif.

Mais à ce moment-là, il inscrit mon nom dans le registre et Joseph m'emmène au dépôt de vêtements, où j'enfile l'uniforme de prisonnier d'Auschwitz : des socques en bois, un pantalon étroit et une veste, tous deux rayés en noir et blanc.

Je dois ensuite passer un contrôle et je ne sais que faire avec mes 100 dollars. J'en parle à Joseph, qui me dit qu'il ne peut pas me les garder puisqu'il est, lui-même, souvent contrôlé par les SS. Au

1. Mot yiddish. Appellation désobligeante tirée de l'hébreu pour désigner un jeune homme non juif. [ndt]

2. Sigle de *American Jewish Labor Committee*, « Comité américain des travailleurs juifs ».

dernier moment, quand je m'approche du contrôle nazi, complètement nu, avec le billet de banque en main, prêt à m'en débarrasser, Joseph s'approche de moi et prend l'argent. Après le contrôle, il me tend un morceau de pain dans lequel il a dissimulé les 100 dollars. Puis un autre prisonnier juif du groupe des « Canadiens » m'emène à une baraque du secteur appelée « camp des Tsiganes¹ ». Un Juif tchécoslovaque, le « doyen » de la baraque, m'indique celui des bat-flanc de bois où je dois me coucher.

La baraque est remplie de Polonais qui dorment sur leurs lits ou qui sont en train de converser à voix basse. Les combattants de l'insurrection de Varsovie sont traités de manière relativement clémentine par rapport à la situation des autres détenus d'Auschwitz, les puissances alliées ayant réussi à arracher, pour eux, un statut de prisonniers de guerre. Les Allemands ont accédé à cette demande².

À côté, les chambres à gaz et les fours crématoires fonctionnent jour et nuit, mais les baraques des Polonais sont des lieux d'une relative quiétude. Je grimpe et m'allonge sur les planches de mon grabat; après les heures passées assis dans la boue, j'ai presque l'impression d'être dans le lit moelleux d'un hôtel de luxe.

Je m'allonge et m'endors quelque temps. Soudain, j'entends quelqu'un crier : « Prisonnier Kossowski ! » Je me réveille en tremblant, me rendant compte que Kossowski, c'est moi. Un jeune Juif se tient en face de ma place; je descends du grabat et lui dis : « C'est moi, Kossowski. » Il me regarde droit dans les yeux et me répond d'un ton énergique : « Tu ne me reconnais pas ? » Effectivement, je le reconnais immédiatement. C'est le camarade Yoyssef Tabak³, un jeune coiffeur bundiste qui a été actif dans le syndicat des coiffeurs

1. Il doit s'agir du sous-camp BIIe du camp d'Auschwitz II-Birkenau. Toutefois, la liquidation du « camp des Tsiganes » avec l'assassinat dans les chambres à gaz de ses 2900 derniers occupants environ, a lieu dans la nuit du 2 au 3 août 1944. Ce qui explique pourquoi Celemenski, arrivé après cette date, est avec des Polonais dans sa baraque. [ndrc]

2. Si c'était réellement le cas, en tant que prisonniers de guerre, ces Polonais auraient été internés dans un *Stalag* (et *Oflag* pour les officiers). Celemenski souligne en fait que la hiérarchie raciste nazie se manifestait dans le camp par les différences de traitement des détenus, les Juifs étant les plus mal traités. [ndrc]

3. Il survécut à la guerre et s'installa aux États-Unis.

de Varsovie. C'est le *Kapo* Joseph qui l'a informé de ma présence. Il tient à la main une grande gamelle de soupe et une cartouche de 200 cigarettes. « Tiens, c'est pour toi. » Je trouve que son comportement téméraire met à mal les règles les plus élémentaires de la prudence, d'autant plus que nous sommes entourés de dizaines de Polonais qui scrutent de près l'arrivée des nouveaux prisonniers, et j'ai peur que cela n'éveille les soupçons sur mon identité. De plus, il chuchote : « Il y a ici beaucoup de camarades de Varsovie et d'ailleurs, qui seront heureux de te voir. » Je lui réponds tout bas : « Je t'en prie. Ne reviens pas me voir, ma vie est en danger. Il faut attendre le bon moment. Quand je serai installé, je viendrai voir nos camarades. » Il me salue et part.

Les autres prisonniers m'interpellent presque immédiatement : « C'est qui, ce Youpin ? Qu'est-ce qu'il te voulait ? » Je réponds avec dédain : « C'est un petit Juif de Varsovie. J'ai un peu trafiqué avec lui, en lui vendant des trucs pour le Ghetto. » Je distribue les cigarettes aux Polonais.

Je me recouche, mais je n'arrive pas à retrouver mon calme, me demandant sans cesse comment je pourrai prendre contact avec mes camarades, pour leur donner des nouvelles de notre combat, leur raconter les histoires de ceux qui, parmi les nôtres, ont pu se sauver et leur apporter quelques nouvelles de l'étranger. Comment faire ? Je rêve de les voir, mais mon rêve ne se réalisera jamais.

Trois semaines plus tard, notre groupe apprend, hélas, que nous allons être emmenés vers un autre camp, Mauthausen¹, en Autriche.

On nous fait mettre en rangs et nous sommes emmenés vers une salle de douches commune. Sur le chemin de la douche, de nombreux Polonais, effrayés, se mettent à crier : « On nous emmène vers les chambres à gaz ! » Ils s'arrachent les cheveux, certains s'évanouissent

1. « Camp situé près de Linz, en Autriche, créé en 1938 après l'*Anschluss* [« rattachement », annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie]. On estime que 199 400 prisonniers passèrent par Mauthausen, et que 119 000 – dont 39 000 Juifs – moururent ou furent assassinés dans ce camp [de concentration] », extrait de l'ouvrage : Collectif, *Dictionnaire de la Shoah*, Paris, Éd. Larousse, 2009, p. 344-345.

Le camp de Mauthausen se situe à environ 450 km à vol d'oiseau au sud-ouest de celui d'Auschwitz et bien davantage par voies ferrées. De nos jours, il faut environ 14 heures pour rallier ces deux localités en train. [ndrc]

et beaucoup d'entre eux font le signe de croix et prient. Arrivés à la douche, la majorité a les yeux fixés sur les tuyaux et les pommes de douches, ainsi que sur les ouvertures métalliques du plafond. Les vannes sont ouvertes et... l'eau coule, ce qui ramène le calme. Après la douche, nous recevons des vêtements civils. Joseph choisit pour moi des vêtements chauds et une bonne paire de bottes.

Juste avant que nous partions pour prendre le train, il me dit : « Si tu veux, je peux te donner des diamants et de l'or, ce qui pourra t'aider à t'en sortir, en cas de situation difficile. » Je lui réponds que je n'en veux pas. Au dernier moment, quand nous embarquons, il me glisse dans la main un mouchoir qui contient un objet dur, que je mets dans ma poche sans faire attention, ni rien dire. En quelques minutes, nous sommes 60 hommes dans un wagon à bestiaux, partant en direction de Mauthausen.

Quelques heures plus tard, quand le train s'arrête en pleine campagne et que nous pouvons descendre quelques minutes, je sors le mouchoir et y trouve une grosse montre en or, sertie de diamants. Je ne sais qu'en faire, mais je ne peux pas la jeter. À mon arrivée à Mauthausen, mon dilemme est vite résolu quand nous devons nous déshabiller pour nous laver, et qu'on me prend la montre et les 100 dollars qui me restent de Varsovie. Là, il n'y a plus le Joseph de Gabin pour m'aider.

À Mauthausen, nous sommes mélangés à d'autres nationalités, dont de nombreux Espagnols, combattants républicains et socialistes qui s'étaient réfugiés en France, ayant fui le régime fasciste de Franco. Le régime de Vichy les a livrés aux nazis. Outre les Espagnols, il y a dans ce camp de nombreux Russes et des Français. Nous restons là, à ne rien faire, pendant plusieurs jours. Finalement, une délégation d'une entreprise privée allemande vient au camp à la recherche de main-d'œuvre qualifiée, non rémunérée¹. Ils cherchent des artisans : des tailleurs, des cordonniers, des menuisiers. Le doyen du *Block* m'inscrit sur la liste des

1. Les camps nazis étaient sous la direction de la SS. Ainsi, c'est à cette dernière que les entreprises payaient pour chaque détenu le prix d'un ouvrier spécialisé (passé de 1,5 Reichsmark en 1941 à 5 Reichsmarks en 1944). [ndrc]

tailleurs. Huit cents prisonniers sont transférés au camp de travail de Schömberg¹, dans le sud-ouest de l'Allemagne. La plupart des prisonniers est soumis à un régime de travail forcé, dans des conditions de grande pénibilité. J'ai la chance, en tant que tailleur, de travailler dans des conditions moins dures. Ce qui est le plus difficile pour moi est de ne pas révéler mon identité juive, surtout les jours où nous devons nous rendre à l'église. Ces jours-là, je fais semblant d'être malade ou je prétexte une trop grande charge de travail à terminer.

Comparées à de nombreux autres camps, les conditions à Schömberg sont relativement moins dures. Néanmoins, les Allemands n'ont pas renoncé aux exécutions. Un jour, deux jeunes Russes sont condamnés à la pendaison. Nous sommes obligés d'assister à leur exécution. Les deux Russes sont sur l'échafaud. Quand le bourreau leur met les nœuds coulants autour du cou, l'un d'eux crie du haut de l'échafaud : « *Tovarishtshi* ("camarades"), souvenez-vous, nous nous appelons Ivan et Volodya. Dites à nos femmes et à nos enfants que vous nous avez connus. Souvenez-vous de nos noms ! » Cela me brise le cœur. Ce sont les mêmes mots que de nombreux Juifs ont prononcés en allant à leur mort. « Écris mon nom », disaient-ils tous.

Quand on descend les deux cadavres de la potence, je suis désigné, avec trois Polonais, pour emmener leurs dépouilles dans une fosse commune, dans la section juive du camp. Je sors alors pour la première fois de mon camp, et cela fait longtemps que je n'ai pas croisé autant de Juifs, ni que j'ai entendu parler le yiddish. Mon corps est pris de tremblements. Je veux les appeler, leur dire : « Juifs, mes frères ! » En rentrant à ma baraque, je me jette sur mon grabat, je m'endors aussitôt et me mets à rêver de Juifs sortant de leur abri dans les ghettos. Je vois les visages de camarades et de personnes que j'ai connus, et désormais disparus, sortir de partout. Je les entends crier d'outre-tombe : « Celek, écris nos noms ! » Je crie en yiddish : « Je vais les écrire, je vais les écrire ! » Je dois crier dans mon sommeil. Mon voisin me réveille,

1. Petit camp à 70 km au sud de Stuttgart, camp annexe du Struthof.

me demande, étonné : « Wladek¹, qu'est-ce que tu cries? » J'ai peur que mes paroles en yiddish ne m'aient trahi. Je me reprends rapidement et lui dis : « C'est rien, je rêvais que je m'engueulais avec un contremaître allemand. »

Un jour, on entend des bruits de combat, le premier signe que l'armée américaine n'est pas loin. Le jour même, nous sommes réunis et devons entreprendre une marche forcée, qui durera huit jours, vers le camp de Dachau². Ceux qui ne peuvent pas tenir le rythme sont tués sur-le-champ. Je me sens faiblir et pense que je ne pourrai pas continuer. Une nuit, je réussis à m'évader dans une forêt très touffue et à me cacher dans un fossé, loin du regard des gardiens.

Le lendemain, le 1^{er} mai 1945, je vois de loin les premiers tanks américains.

1. Diminutif polonais de Włodzimierz.

2. Premier camp de concentration officiel créé en mars 1933 par les nazis pour interner les opposants politiques au régime, il est installé dans les bâtiments d'une usine de munitions abandonnée au nord-est de la ville de Dachau, à environ 15 km au nord-ouest de Munich (Bavière, Allemagne). De début 1937 à août 1938, les détenus détruisent l'usine et construisent des bâtiments à la place. Suite à la « Nuit de cristal » (9-10 novembre 1938), plus de 10 000 hommes juifs y sont enfermés, temporairement pour la plupart. Le camp de Dachau est aussi un centre de formation des gardes SS. Son organisation et les méthodes mises au point servent de modèle au système concentrationnaire des autres camps nazis. On estime que jusqu'à la libération du camp le 29 avril 1945 par les troupes américaines (trois jours après le début de son évacuation par les SS), plus de 200 000 détenus passèrent par Dachau dont environ 80 000 ne survécurent pas. [ndrc]

33. נאָכן קאַשמאַר

אַ פרייד האָט אין מיר אַ שלאָג געטון, ווען כ'האָב דערווען די ערשטע קליינע אַפטיילונגען פון דער אַמעריקאַנער אַרמיי: דער דײַטש־נאַצישער מאַנסטער ווערט צעשמעטערט. ענדלעך איז געקומען די לאַנג־אויסגעבענקסטע באַפֿרייאַונג...

די פרייד האָט זיך בײַ מיר באַזעצט בלויז אויף אַ קורצער צײַט. כ'האָב דערפילט פיזישע ווענטאָנן און די בילדער פון די מלחמה־יאָרן האָבן כסדר געשוועבט פאַר מײַנע אויגן. מיט מײַן גוף בין איך געווען אויף דער דײַטשער ערד און מיט מײַנע געדאַנקען — צווישן די אויסגעהאַרגעטע יידן אין די שטעט פון פּוילן, כ'האָב געהאַט אַ געפּיל, אַז די מוחות גייען מיר אויס און כּוועל זיך באַהעפטן מיט די אַלע, צווישן וועלכע איך בין געווען אין דער לאַנגער קאַשמאַרנער נאַכט אונטער דער נאַצישער ממשלה.

די ערשטע צוויי וואָכן נאָך דער באַפֿרייאַונג בין איך געווען קראַנק, אויסגעשעפט און בין פאַרבליבן אין שטעטל מעמינגען, אין געגנט פון מינכען. די קאַמוניקאַציע מיט אַנדערע שטעט איז נאָך נישט געווען איינגעשטעלט. די נאַצישע אימפעריע האָט געקראַכט פון אַלע זײַטן. די וועגן זענען געווען פול מיט פליטים, מיט אַמעריקאַנער טאַנקן און דײַטשע געפאַנגענע. כ'האָב נישט געהאַט אויף זיך קיין גאַנצן בנד און נישט פאַרמאָגט די קלענסטע מטבע. כ'בין אַרײַן אין אַ שניידער־ווערקשטאַט און געפרעגט צי מען וועט מיך צונועמען צו דער אַרבעט. דער דײַטשער מײַסטער האָט געקוקט אויף מיר אַ ביסל מיט חשד און אַ ביסל מיט חניפּה און לוסוף געזאָגט, אַז יא. כ'האָב נאָך אַלץ געטראָגן אויף מיר דעם לאַגער־מלבוש מיטן אויסגענייטן אַוּט פ. דאָס הייסט אַ פּאַליאַק. גלייַך פון ווערקשטאַט האָב איך אויסגע־זוכט אַ צימער בײַ אַ דײַטשער פּאַמיליע, וואו איך בין געבליבן וואוינען די ערשטע טעג.

דאָס שטעטל מעמינגען האָט כמעט נישט געליטן פון קריג. די גאַסן זענען געשטאַנען גאַנץ, די הײַזער זענען געווען אומבאַשעדיקט, אָבער דער קריג האָט אויך דאָ גורם געווען באַדײַטנדיקע ענדערונגען. פיל אַיַנוואוינער, וואָס האָבן פאַרנומען אַמטן בײַ די נאַציס, האָבן זיך אָפּגעטראָגן. די אַנדערע זענען אַרומגעאַנגען מיט אַראַפּגעלאָזטע קעפּ, צעטומלטע, צו יעדן וואָרט

Après le cauchemar

Une joie indicible m’envahit quand j’aperçois les premiers détachements de l’armée américaine. Le monstre nazi allemand va être anéanti. C’est enfin la libération, si longtemps espérée.

Mais cette joie ne dure que peu de temps. Je ressens des douleurs physiques et les images des années de guerre défilent sans cesse devant mes yeux. Mon corps est en terre allemande, mais mes pensées me ramènent en Pologne, parmi les Juifs assassinés. J’ai l’impression que mes forces m’abandonnent et que je suis à jamais lié à eux, dans la longue nuit cauchemardesque que nous a fait subir le régime nazi.

Pendant les deux semaines qui suivent la libération, je suis malade et épuisé, et je reste dans la petite ville de Memmingen¹, non loin de Munich. Les moyens de communication avec les autres villes n’ont pas encore été rétablis. L’empire nazi s’effondre de toutes parts. Les rues sont remplies de réfugiés, de tanks américains et de prisonniers allemands. Mes habits sont déchirés et je n’ai pas un sou en poche.

Je me présente à un atelier de confection, pour demander du travail. Le contremaître des lieux, un Allemand, me regarde avec un mélange de méfiance et de sollicitude feinte, mais finit par m’engager. Je porte encore ma tenue des camps, avec la lettre « P », qui signifie : polonais. En sortant de l’atelier, je trouve une chambre chez une famille allemande, où je vais vivre quelque temps.

1. Située à 115 km à l’ouest-sud-ouest de Munich (Land de Bavière). [ndrc]

La cité de Memmingen n'a pas beaucoup souffert de la guerre. Les rues sont intactes, les maisons ne sont pas endommagées, mais la guerre a, cependant, amené beaucoup de changements. De nombreux habitants, ayant servi le régime nazi, ont pris la fuite. Les autres déambulent, désarmés, la tête baissée. À chaque parole prononcée, ils ajoutent « *Entschuldigen Sie* », « *Verzeihen Sie* », « *Danke schön* », « *Bitte schön* »¹, comme s'ils venaient de sortir, non pas de cet enfer meurtrier qu'ils ont infligé au monde, mais d'une opérette viennoise. Je regarde les enfants jouer dans les rues, en train de chahuter et de rire. Ont-ils conscience des crimes que leurs parents ont commis ?

Je reprends des forces et passe tout mon temps libre à me promener. Je marche dans de charmantes petites rues, bordées de maisons avec balcons, toutes pimpantes. Qui donc vit ici, derrière ces volets ? Qui se promène dans ces jolies rues tranquilles ? Qui sont ceux qui sourient en disant : « *Danke schön* », « *Bitte schön* », « *Habe die Ehre* »² ?

Un jour, je me promène près de la gare où des soldats américains se baladent, au milieu des rails et des bâtiments. Un cheminot allemand s'approche d'un des soldats américains et lui demande humblement du feu. Le soldat se redresse, lance un regard glacial au cheminot et lui hurle, en allemand, avec un fort accent yiddish : « Tu veux du feu ? Si je t'en donne, c'est pour te réduire en cendres ! » L'Allemand détale.

Je m'approche du soldat et lui demande s'il est juif. Il me répond qu'il l'est, de New York, et qu'il enseigne à Brooklyn. Je lui demande s'il peut m'aider à retrouver mes proches à New York. « L'un d'eux s'appelle Emanuel Nowogródzki³ et l'autre Shloymé Mendelson⁴. » Il note les noms. Puisque ce sont des camarades, je lui dis qu'il pourra trouver leurs coordonnées en s'adressant au

1. « Excusez-moi », « Pardonnez-moi », « Merci beaucoup », « Je vous en prie ».

2. « J'ai bien l'honneur. »

3. Secrétaire général de l'*International Jewish Labour Bund* (1947-1961).

4. Brillant intellectuel (1896-1948) issu d'un milieu orthodoxe, il étudie à l'université et adhère au *Folkspartey* de Noyekh Prilutski, puis au *Bund* en 1928. Il est un des pionniers de l'enseignement yiddish en Pologne, dont il fait la publicité à l'Exposition internationale de 1937. Il réussit à quitter Vilnius en 1940 et arrive aux États-Unis en 1941, où il devient un des leaders du *Bund*.

Forverts, le quotidien bundiste de New York. Je lui confie aussi une photo de moi, avec un mot au dos. Le soldat promet d'envoyer tout ce que je lui ai donné. Nous convenons que je viendrai bientôt le retrouver, pour savoir s'il a des nouvelles.

Shloymè Mendelson.



En rentrant chez moi, j'ai une autre surprise. Je croise un groupe de jeunes Juifs qui parlent fort, en yiddish. Je les interpelle joyeusement : « Bonjour, les copains ! » Ils répondent chaleureusement. Je leur explique que j'habite chez une famille allemande et que je travaille aussi dans un atelier allemand. Ils décident, en un rien de temps, que ça ne peut pas durer, mais qu'il faut aussitôt que je me joigne à eux ; ils sont 15 jeunes Juifs, survivants de différents camps. Ils se sont octroyé la plus belle villa du coin, où vivait le chef de la Gestapo locale.

Je rejoins leur « communauté », où je rencontre un jeune homme, bundiste de Piotrków, qui vient d'arriver du camp de Bergen-Belsen. Quand je lui dis qui je suis, il me répond qu'un groupe de bundistes s'est constitué à Bergen-Belsen, ce qui me remplit de joie. Le soir même, nous recevons dans la villa des soldats juifs de l'armée américaine installés à Memmingen. Chacun d'eux nous a apporté un colis de nourriture. Ils sont nés en Amérique, mais tous comprennent le yiddish et certains d'entre eux le parlent très bien.

Je suis impatient de retrouver mes camarades. Le lendemain matin, je pars pour Bergen-Belsen, qui se trouve dans la zone britannique. À l'époque, la circulation des trains de voyageurs n'a pas encore repris. Je prends donc un train de marchandises en direction de Hanovre, où je rencontre de nombreux Juifs dans les rues en ruine. Ils errent, tout dépenaillés, portant encore sur leurs visages amaigris les traces de leur séjour dans les camps. Ils m'apprennent qu'il y a une association d'aide pour les survivants au 8 de la Uhrstrasse.

Je prends alors un camion en direction du camp de Bergen-Belsen, véritable ville entourée de barbelés, qui s'étend sur une vaste superficie, avec des dizaines de baraquements. Autour de chacun d'eux se regroupe par nationalité une foule de personnes. Je cherche longtemps, d'un *Block* à l'autre, en interrogeant tout le monde avant de retrouver mon camarade Nunberg qui m'emmène au *Block* bundiste. À ma grande joie, j'y trouve de nombreux camarades : Lilkè Nutkiewicz, de Łódź, Mottel Apelowicz, de Piotrków, et Dobbè Ettingold, de Białystok¹. Nous nous embrassons avec émotion. Rencontrer des camarades bundistes, même inconnus et de différentes villes, est une joie immense : c'est comme si je retrouvais des membres de ma propre famille. C'en est maintenant fini de ma solitude et de mon isolement.

Le soir même est organisée une réunion entre bundistes, avec une trentaine de jeunes, parmi lesquels je retrouve la poétesse yiddish Khavè Rosenfarb², sa mère, sa sœur et son mari, Henekh Morgentaler³. Ce premier acte d'homme libre, tenir une réunion avec des bundistes, me transporte dans un autre monde. L'assemblée décide de convoquer tous les bundistes du camp à

1. Ces deux derniers s'installèrent plus tard en Australie.

2. Ou Chava Rosenfarb (1923-2011). Elle a également écrit en prose comme son roman-fleuve autobiographique, *Dos boyrn fun lebN* (« L'Arbre de vie », 1972), ainsi que des pièces de théâtre et des nouvelles. [ndrc]

3. Ils émigrèrent à Montréal, au Canada, où le D^r Morgentaler fut un militant important pour la lutte au droit à l'IVG. Le traducteur de ce livre vécut, enfant, dans la même rue que le D^r Morgentaler, dans le quartier d'Outremont, à Montréal, et manifesta, quand il était étudiant, pour soutenir le D^r Morgentaler quand il fut arrêté pour avoir pratiqué des avortements, illégaux à cette époque.

une réunion le samedi suivant. Le lendemain, nous placardons des affiches dans de nombreux *Blocks*.

Le résultat est inespéré. À l'heure prévue, une foule de jeunes hommes et femmes arrivent dans notre *Block*. À l'ouverture de la réunion, plus de 500 amis et camarades sont présents.

Khavè Rosenfarb prononce un discours très émouvant; puis, sur le podium, Yosselè Rosensaft, le président du comité juif du camp, prend la parole et je la prends enfin moi-même. Il est décidé de créer un comité dont l'objectif sera d'entrer en contact avec les autres camps en Allemagne, et de former une organisation bundiste des survivants de la Shoah.

Je repars à Memmingen, espérant avoir une réponse à ma lettre envoyée à New York. Sur le chemin du retour, je m'arrête au camp de Feldafing¹. J'y retrouve avec joie Yerakhmiel Wajnberg², un activiste de longue date de Łódź qui, du fait de son comportement exemplaire dans les camps, a été surnommé *Dos Tatèlè* (« Le Petit Papa »). À Feldafing, je rencontre de nombreux autres camarades, parmi lesquels Nosson Gerowicz, Moyschè Grynbojm et Zalmen Uriewicz.

À Memmingen, le soldat juif américain a reçu une lettre pour moi de New York. Je l'ouvre, les mains tremblantes. Je suis submergé par l'émotion en lisant ces mots :

« Cher Yankev Celemenski,

« Nous avons appris avec une joie immense que vous êtes encore en vie. Nous joignons à cette lettre 25 dollars et avons demandé au soldat américain de vous donner tout l'argent dont vous aurez besoin. Nous rembourserons ses parents ici à New York. Écrivez-nous, pour tout nous raconter. »

La lettre est signée Emanuel Nowogródzki. Je relis de nombreuses fois ces quelques mots, mon premier contact avec mes camarades en Amérique.

1. Il s'agit d'un camp pour personnes déplacées, ou DP (*displaced persons*), pour héberger les survivants des camps de concentration nazis, mis en place par l'administration militaire américaine le 1^{er} mai 1945 à Feldafing, situé à environ 35 km au sud-ouest de Munich. [ndrc]

2. Il émigra plus tard à Paris.

Les jours suivants, nous décidons que le siège de la nouvelle organisation regroupant les bundistes de tous les camps sera basé à Bergen-Belsen. J'y repars donc en m'arrêtant de nouveau, en chemin, à Hanovre. À cette occasion, je vis une expérience qui va, à jamais, marquer mon esprit.

En arrivant, j'aperçois trois jeunes camarades de Łódź : Avrom Frydman, Jakub Finkelsztejn et Bella Belżycki. L'un des trois porte un bouquet de fleurs à la main. En plaisantant, je leur dis : « Vous m'accueillez avec des fleurs ? Comment saviez-vous que nous allions nous rencontrer ? »

Ils me répondent qu'ils vont à l'hôpital pour rendre visite à un vieux camarade de Łódź, Yankev Hiller. Je connais bien ce camarade, l'ayant fréquenté avant la guerre. Il était instructeur pour l'organisation sportive du *Bund*, le *Morgensbtern*, et, pendant la guerre, il a tenu une boulangerie dans le ghetto de Łódź. Il a fait de sa boutique un refuge pour bien des Juifs qui étaient affamés. Yankev abritait, dans sa boulangerie, des « musulmans¹ » (on appelait ainsi les personnes souffrant de dénutrition et de détresse psychique extrêmes) et les remettait sur pied. Dans le ghetto de Łódź, il a tenu un journal, dont une partie sera retrouvée après la guerre.

Cet homme était doué d'une grande force physique, mais les épreuves du ghetto et des camps ont causé sa paralysie. Il est maintenant alité dans un hôpital, seul Juif parmi de nombreux Allemands. Quand les camarades voient qu'il est le seul à ne pas avoir de fleurs sur sa table de chevet, ils décident de lui apporter un bouquet tous les jours. Après les avoir écoutés, je leur dis : « Je viens avec vous ! »

Nous arrivons à l'hôpital et entrons dans une salle remplie de lits blancs, bien alignés. Nous nous rendons à son chevet : quand il m'aperçoit, il se redresse soudainement, malgré la faiblesse de son corps paralysé. Nous nous embrassons avec effusion et il pleure dans mes bras.

Il semble chercher quelque chose du regard. Les jeunes camarades savent ce qu'il veut. Ils lui tendent un petit calepin, qui est

1. Il s'agit d'un terme employé dans les camps nazis, en particulier à Auschwitz, mais pas dans les ghettos, comme pourrait le laisser penser le récit. [ndrc]

dans un tiroir à côté de son lit. Le médecin lui a demandé d'écrire quelques mots tous les jours. Il prend le calepin et un crayon, qu'il a du mal à tenir dans ses mains sans trembler. Il peine beaucoup pour écrire quelque chose sur le papier, et réussit finalement, avec beaucoup de mal, à inscrire un mot. Un grand sourire illumine son visage. Le crayon tombe de sa main et il me montre des yeux la page sur laquelle il a eu tant de mal à écrire. Je prends le carnet et, en lisant, je sens les larmes me monter aux yeux. Avec des lettres tordues et déformées, il n'a écrit qu'un seul mot : « *BUND.* »



Borukh Szpygiel/Spiegel et son épouse Khaykè, née Belchatowska, à côté du monument à la mémoire des combattants du *Bund* de l'OJC édifié en 1988 au cimetière juif de Varsovie (rues Gęsia et Okopowa).

POSTANOWIENIEM PREZYDENTA
RZECZYPOSPOLITEJ POLSKIEJ

został(a) odznaczony(a)

Obywatel ELENBOGEN Miriam

P o ś m i e r t n i e

SREBRNYM MEDALEM

ZASŁUŻONYM NA POLU CHWAŁY

NACZELNIK
WYDZIAŁU ODZNACZEŃ
KANCELARII CYWILNEJ
PREZYDENTA R. P.

Janek
(mgr. Wł. Daszkiewicz)



מרים עלנבויגן

טאבטשע דאָוידאָוויטש



ווירטוטי מיליטאָרי



ווירטוטי מיליטאָרי

Décorations décernées après la Seconde Guerre mondiale par le gouvernement polonais aux combattants du Ghetto de Varsovie à titre posthume. En haut à gauche : certificat de médaille militaire décerné à Miryam Ellenbogen. En haut à droite : Tobcia Dawidowicz. En bas : médaille militaire. (Celemenski 1963)



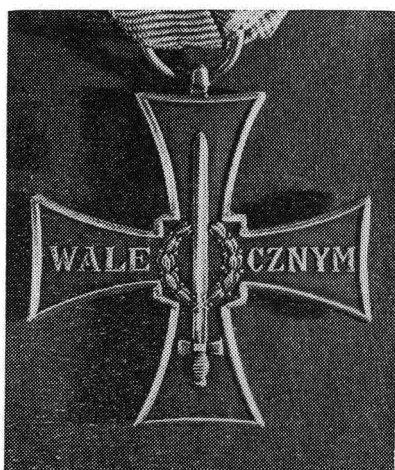
צביה וואַקס



גבריאל פרישדארף



ווירטוטי מיליטאַרי



העלדן-מעדאַל

Idem page précédente.

En haut à gauche : Tsivya Waks. En bas à gauche :
médaillon militaire. En haut à droite : Gabriel/Gabriś Fryszdorf.

En bas à droite : médaille de l'héroïsme. (Celemski 1963)



De dr. à g. : Benjamin Meed (né Benyomin Międzyrzecki), Khanè Fryszdorf-Krisztal, Vladka Meed (née Feygelè Peltel, *alias* Władka), Jadwiga Muszkat (*alias* Fela Polak), Yankev Celemenski, Khantshè et Khayim Ellenbojgen. (Celemenski 1963)



De dr. à g. : 1^{er} rang, les sionistes Yankev Putermilch, Penina Papier et Khayim Frymer; 2^e rang : Yankev Celemenski et Masha Gleytman. (Celemenski 1963)

Annexe

Yankev Celemenski *par Mindy Spiegel*

Mindy Spiegel est la fille de Borukh Szpygiel et Khaykè Belchatomska, tous deux bundistes et combattants survivants de l'insurrection du Ghetto de Varsovie d'avril-mai 1943, puis de la résistance des partisans de la forêt de Wyszków où ils ont connu Yankev. Par la suite, ils lui ont demandé d'être le parrain de leur fille. Son époux, le professeur Eugene Orenstein, a œuvré à la traduction anglaise de la chronique de Yankev Celemenski, et à sa publication sous le titre, Elegy for My People (Melbourne, The Jacob Celemenski Trust, 2000).

Il suffisait que « Celek » (le nom que ses proches donnaient à Yankev Celemenski) annonce qu'il allait venir de New York pour nous voir à Montréal, pour que ce soit déjà la fête ! Ma mère faisait les courses en conséquence pour pouvoir lui préparer tous ses plats préférés. Je me souviens que mes parents, Khaykè et Borukh, se donnaient un mal fou pour trouver le sucre candi qu'il aimait tant garder sur la langue pour le faire fondre en buvant son thé, comme cela se fait en Europe de l'Est. Il avait vraiment ce que l'on appelle le bec sucré (typique d'un Juif varsovien). Il aimait le *gefilte fish* (carpe farcie) avec beaucoup de sucre qu'il saupoudrait même sur son *gebakte leber* (pâté de foies de volaille). Toutes ces petites manies étaient fascinantes pour une petite fille.

En grandissant, j'ai appris bien d'autres choses sur mon « oncle » bien-aimé : toutes ces conversations tenues à voix basse, pour que je ne puisse les entendre, sur le statut marital de mes parents, mais

aussi sur son fils¹. Et aussi tout ce que j'ai découvert lorsque mes parents et Celek rapportaient et commentaient les rumeurs et les potins qui circulaient au sujet de leurs connaissances communes.

Pour son cercle d'amis, Celek c'était LE voyageur par excellence.

Il était, évidemment, allé en Australie où vivaient deux neveux et une nièce avec leur famille respective, mais également à Paris pour voir son frère et sa belle-sœur. Dans les années 1960, il avait également visité l'Inde et d'autres destinations exotiques. Personne parmi ses amis n'aurait jamais songé à entreprendre un tel périple. Et c'est ce qui impressionnait beaucoup la pré-adolescente que j'étais. Il ne revenait jamais de ses voyages sans me rapporter un petit souvenir.

Mes séjours à *Camp Hemsbekeh*, colonie de vacances située dans les montagnes des Catskills dans l'État de New York, me donnaient l'occasion de voir Celek plus souvent que pendant l'année scolaire. C'était l'un des fondateurs de cette colonie créée pour les enfants des survivants de la Shoah et dont les valeurs étaient voisines de celles du *Bund*. Celemenski, tout comme d'autres bundistes, avait bien compris qu'il nous fallait un lieu dédié. Les membres du comité venaient souvent nous voir au camp le week-end, et Celek appréciait particulièrement les moments passés avec les enfants.

Il était fidèle à sa famille et à ses amis et adorait les surprendre. Quand son neveu d'Australie accompagné de son épouse étaient venus faire leur tour d'Amérique, ils s'étaient arrêtés à New York pour voir leur oncle. Ils devaient ensuite se rendre à Toronto, puis Montréal. Quand ils y sont arrivés, Celek les avait devancés. Et cela avait été l'occasion d'une belle fête!

Plus tard, alors que j'étais jeune fille, j'ai mieux compris l'importance que Celek avait pour ma famille. J'ai découvert l'action qu'il avait menée en tant qu'agent de liaison du *Bund* entre le Ghetto de Varsovie et différentes villes polonaises. C'est à ce moment-là que s'était forgée son amitié avec mes parents, membres de l'Organisation juive de combat, amitié qui aura duré toute leur vie.

* * *

1. Yankev se maria et divorça en Pologne avant la Seconde Guerre mondiale. Le couple eut un fils, Bronck. Après la guerre, son ex-épouse et son fils s'installèrent en Israël. Ce dernier, pilote de l'armée de l'air de Tsahal, mourut au combat en 1956 lors de la campagne de Suez (connue en Israël sous le nom de Guerre du Sinaï).

Yankev Celemenski est né à Varsovie en 1904. Petit, il est allé au *kebeyder*, école primaire d'enseignement traditionnel d'hébreu pour les garçons. En 1917, sa famille est partie s'installer à Gąbin, mais Yankev est reparti à Varsovie en 1924 où il est devenu tailleur et membre actif du *Bund*. Il militait aussi au sein du Syndicat des tailleurs et auprès du mouvement de jeunesse du *Bund*, la *Yugntbund-Tsukunft*. Il est ensuite devenu membre du comité varsovien du *Bund* et, en 1939, il a été envoyé à Cracovie pour assumer la responsabilité de secrétaire de l'Union des syndicats juifs.

Celemenski a alors réalisé qu'il avait le « bon profil », c'est-à-dire qu'il pouvait passer physiquement pour un Polonais. C'est ce qui lui a permis de devenir un agent de liaison clandestin. Je me souviens que mes parents évoquaient souvent avec lui sa maîtrise limitée de la grammaire polonaise. Cela a rendu sa mission clandestine très dangereuse, voire potentiellement fatale. Il fallait constamment qu'il trouve des ruses pour ne pas dévoiler son ignorance totale des déclinaisons des noms ou de la règle sur l'accord des adjectifs.

En 1944, du fait de sa participation au soulèvement polonais de la capitale, il a été arrêté, en tant que Polonais et non en tant que Juif, et déporté à Auschwitz comme prisonnier de guerre, puis transféré à Mauthausen en Autriche, et enfin à Dachau, près de Munich, d'où il a été libéré le 1^{er} mai 1945 par des troupes de l'armée américaine.

C'est en 1948 que Celek est arrivé à New York où il a repris son métier de tailleur qu'il ne devait d'ailleurs jamais abandonner. Il a très vite occupé des postes de responsabilité dans de nombreuses organisations comme le Syndicat international des travailleurs de la confection féminine (*International Ladies' Garment Workers' Union*, ILGWU), l'Association des survivants des camps de concentration (*The Association of Concentration Camp Survivors*) et, bien sûr, le *Bund*, auquel il restera dévoué jusqu'à la fin de sa vie, en 1986.

Guide de prononciation des noms polonais et juifs

Noms de famille en polonais

a	= on, comme dans tronc
c	= ts, comme dans tzigane
ci	= s mouillé
ch	= kh, un peu comme dans ocre
cz	= tch, comme dans tchèque
e	= ein, comme dans plein
g	= gh (jamais j), comme dans ghetto
j	= y/ill, comme dans oyat/ailleurs
ł	= l dur vocalisé, comme w dans whisky
ń	= n mouillé
ó	= ou, comme dans tout
rz	= ge, comme dans geôle
s	= ss (jamais z)
ś	= si = ch mouillé, comme dans chien
sz	= ch, comme dans chat
szcz	= chtch ou ch mouillé, comme dans borchtch
u	= ou, comme dans tout
w	= v, comme dans voie
ż	= j, comme dans joie
ź	= s
zi	= z mouillé

Prénoms en yiddish

ay	= aill, comme dans ailleurs
ey	= eill, comme dans abeille
kh	= cr, comme dans crayon
oy	= auill, comme dans Auillon
sh	= ch, comme dans biche
u	= ou, comme dans tout
zh	= j, comme dans jeu

Index

des noms de personnes

A

Adler Moyshè, M.

militant, *Bund* Piotrków 188

Ajnojgler Karl, M./D^r

1885-1952, dirigeant, *Bund*
Lwów/Lemberg/Lviv 31

Ajzenbach, M.

militant, *Bund* 158

Alebardè Elyè, M.

1880-1944, militant, *Bund*
Częstochowa, *TOZ* 146

Alexandrowicz Ewa, M^{lle}

fille aînée du P^r Ignacy
Alexandrowicz
membre du Comité, *Tsukunft*
Cracovie 53, 57, 250, 251

**Alexandrowicz Hanusia, enfant
(12-15 ans)**

fille de Max et Luszka
Alexandrowicz, Cracovie
57, 58, 236

Alexandrowicz Hanusia, M^{lle}

fille cadette du P^r Ignacy
Alexandrowicz,

Cracovie-Varsovie

236, 248, 250, 251

Alexandrowicz Ignacy, M./P^r

1891-1964, président, *Bund*
Cracovie

a émigré à New York en 1941
24, 25, 30, 55, 251

Alexandrowicz Józef, M.

frère d'Ignacy et de Max
militant, *Bund* Cracovie 30

**Alexandrowicz Jurek, enfant
(9 ans)**

fil de Max et Luszka
Alexandrowicz
57, 58, 236, 238

Alexandrowicz Luszka, M^{me}

1900-1942, épouse de Max
Alexandrowicz
membre du Comité,
foyer des enfants,
Bund Cracovie
35, 36, 54, 55, 57, 58,
233, 236, 250

Alexandrowicz Max, M.

frère d'Ignacy et de Józef
dirigeant, *Bund* Cracovie

- a émigré à New York en 1941
22, 24, 30, 57
- Alten Marek, M./M^e**
avocat, vice-président,
Judenrat de Lublin 120
- Alter Wiktor, M.**
1890-1943, ingénieur, membre
du conseil municipal,
dirigeant, Conseil
national des syndicats
juifs, *Bund* Varsovie
22, 123, 156, 272, 300,
311, 354, 355, 356
- Ambaras Berl, M.**
oncle de Feygelè Goldsztejn
militant, *Bund* Varsovie
a émigré à New York
296
- An-ski**
Voir **Rappoport**
Shloymè Zanvil
- Antek**
Voir **Cukierman/**
Zuckerman
Icchak/Yitskhok
- Apelowicz-Ettingold**
Dobbè, M^{me}
épouse de Mottel Apelowicz
militante, *Bund* Bialystok
272, 412
- Apelowicz Mottel, M.**
militant, *Bund* Piotrków
a émigré à Melbourne
(Australie) 136, 412
- Aryé**
Voir **Najmark**
Dovid Leyb
- Aszkenazy-Szefner Helena, M^{me}**
Voir **Szefner-Aszkenazy**
Helena, M^{me}
- Auerbach Rokhel, M^{me}**
1903-1976, écrivaine, journaliste,
historienne
membre très actif de l'*Oyneg*
Shabbos
a émigré à Tel Aviv où elle
rassemble et publie des
témoignages de la Shoah
379

B

- Barlicki Norbert, M.**
militant, *PPS* Varsovie 176
- Barnè**
Voir **Gruszka Yankel**
- Bass Alter, M.**
1919-1941, militant, *Tsukunft*
Varsovie
93, 94, 95, 175, 176
- Bass Yisroel, M.**
boulangier, père de Alter Bass
militant, *Bund* Varsovie
a émigré en Australie 95
- Batist Dovid, M.**
?-1942, militant, *Bund* Tarnów
155
- Belchatowska Khaykè, M^{me}**
Voir **Szpygiel/**
Spiegel-Belchatowska
Khaykè, M^{me}
- Belżycki Bella, M^{lle}**
militante, *Tsukunft* Łódź 414
- Ber Dov, M.**
militant, *Hashomer Hatzair*
Varsovie
combattant insurrection
du Ghetto et de la ville
309, 317, 386, 387

- Berezowski Mikołaj**
Voir **Fajner Leon**
- Bergman, M.**
représentant des prisonniers,
camp de Piotrków 136
- Berkensztat Moyshè, M.**
1894-1941, militant,
Bund Częstochowa
146, 147, 148, 149, 180, 184
- Berkensztat Reyzel, M^{me}**
1902-1941, épouse de Moyshè
Berkensztat
bibliothécaire, militante,
Bund Częstochowa
146, 147, 149, 180, 184
- Berkowicz, M^{me}**
militante, *Bund* Olkusz 70
- Berliner Khayim, M.**
militant, *Bund* Tomaszów 142
- Berliner Yankev Ruven, M.**
1886-1941, ex-président,
conseiller municipal,
Kebilla Piotrków
128, 131, 132, 187, 188
- Bery Rokhel, M^{lle}**
membre, *Tsukunft* Sosnowiec
66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 78
- Besztynt Pawel, M.**
membre, Parti sioniste
révisionniste 390
- Bilak Janek, M.**
1920-1944, militant, *SKIF* et
Tsukunft Varsovie
combattant, insurrection du
Ghetto et de la ville, fusillé
295, 307, 308, 311, 312, 314,
315, 317, 318, 359, 386, 387
- Birkenfeld Zygmunt, M.**
syndicaliste, syndicat des
peintres, *Bund* Cracovie
35, 53, 231, 233
- Blachman, M.**
chef SS Tarnów 161
- Blajwajs Osher, M.**
militant, *Bund* Tarnów
156, 159, 160
- Blit Lucian, M.**
militant, dirigeant (avant guerre),
Tsukunft Varsovie
réfugié en URSS, se retrouvera
au Royaume-Uni 393
- Blones Guta, M^{lle}**
1922-1943, sœur de Jurek et
de Luszek Blones, Varsovie
295, 297, 298
- Blones Jurek, M.**
1924-1943, militant,
Tsukunft Varsovie
combattant, commandant de
division OJC, insurrection
du Ghetto 279, 280, 293,
295, 296, 297, 298
- Blones Luszek, enfant (13 ans)**
1930-1943, frère de Jurek et
Guta Blones
combattant, insurrection du
Ghetto de Varsovie 295,
296, 297, 298
- Blum Abrasza/Abraham,**
alias Kwiatek, M.
1905-1943, dirigeant,
Bund Varsovie
combattant, insurrection
du Ghetto, OJC
35, 36, 43, 44, 94, 95, 125,
164, 170, 173, 174, 175, 183,
184, 196, 205, 223, 224, 252,
253, 259, 291, 292
- Blum Cesia, M^{me}**
épouse de Shmuel Yoynè Blum
militante, *Bund* Cracovie
35, 140, 143

- Blum Shmuel Yoynè, M.**
 1880-1942, militant, *Bund*
 Cracovie 35, 36, 140, 143
- Blumsztejn Malkè, M^{lle}**
 fille de Toybè Blumsztejn
 militante, *Tsukunft* Piotrków
 vécut à Paris sous le nom
 de Maria Migus, membre
 active du *Bund* et du Centre
 Vladimir-Medem à Paris
 131, 133, 136, 181
- Blumsztejn Toybè, M^{me}**
 militante, *Bund* Piotrków
 131, 133
- Bobrowski Mieczysław/
 Marek, M.**
 membre, *PPS* Cracovie
 60, 237, 239, 241
- Bocian, M.**
 membre, *PPS* Cracovie 60
- Bogdanski Meyer, M.**
 militant, *Bund* Piotrków
 a émigré à Londres 187
- Bogdanski-Wolfsztein
 Ester, M^{me}**
 épouse de Meyer Bogdanski
 militante, secrétaire,
Tsukunft Piotrków
 133, 187, 188, 189
- Borowski Hershel, M.**
 militant, *Bund* Międzyrzec/
 Mezritsh 111, 113
- Braude-Heller Anna, M^{me}/D^{re}**
 1888-1943, ex-directrice de
 l'hôpital pour enfants du
 Ghetto de Varsovie 323
- Brener Liber, M.**
 1904-?, journaliste yiddish
 président, *TOZ* Częstochowa,
 combattant du ghetto
 a émigré en Israël en 1958
 146, 180
- Bronsztejn Yankel, M.**
 militant, *Bund* Lublin 123
- Brotkiewicz Moys'hè, M.**
 militant, membre du Comité,
Bund Sosnowiec 78
- Buks Bashè, M^{me}**
 militante, *Bund* Varsovie
 a émigré en Australie
 196, 201, 202, 205
- Bygelajzn Leon, M.**
 militant, *Bund* Tarnów 156
- Bygelajzn Reyzel, M^{me}**
 épouse de Leon Bygelajzn
 militante, *Bund* Tarnów 161

C

- Celek**
 sobriquet de Yankev Celemenski,
 1904-1986 36, 48, 93, 125,
 137, 153, 160, 167, 181, 302,
 346, 359, 376, 406
- Celemenski Beylè, M^{me}**
 sœur de Yankev Celemenski
 militante, *Bund* 35, 41, 42, 193
- Celemenski Khayé**
 Voir **Garbownik-
 Celemenski Khayé**
- Celemenski Leyè, M^{lle}**
 fille de Yossel et Khanè
 Celemenski, nièce de
 Yankev Celemenski
 41, 168
- Celemenski Leyè, M^{me}**
 sœur de Yankev Celemenski
 militante, *Bund* Varsovie
 41, 260, 261

Celemenski-Mokotow Rokhel

Voir Mokotow-

Celemenski Rokhel

Celemenski Moyshè Leyb, M.

père de Yankev Celemenski
Juif hassidique 21, 41, 42,
90, 124, 191, 260, 261

Celemenski Sheynè Binè, M^{me}

mère de Yankev Celemenski 42

Celemenski Yossel, M.

frère de Yankev Celemenski
militant, *Bund* Varsovie
41, 164, 168

Celemenski-Żychlinski

Khanè, M^{me}

sœur de Reyzel Żychlinski,
épouse de Yossel
Celemenski, belle-sœur de
Yankev Celemenski 41, 168

Celer Yoysef, M.

militant, *Bund* Tarnów 156

Cendorf, M^{me}

épouse de Moyshè Leyb Cendorf
logeuse de Yankev Celemenski
à Varsovie 192

Cendorf Moyshè Leyb, M.

compositeur-typographe
militant, *Bund* Varsovie 185

Chmurner

Voir **Leszczyński Yossef**

Cimerand Shmuel, M.

militant, *Bund* Radom 152, 154

Ciołkosz Adam, M.

dirigeant, *PPS* Tarnów 155

Cukier Khantshè, M^{le}

filie cadette de Mordkhè Cukier
militante, *Bund* Międzyrzec
109, 112, 116

Cukierman Peysekh, M.

compositeur-typographe
militant, *Bund* Varsovie 192

Cukierman/Zuckerman

Icchak/Yitskhok,

***alias* Antek, M.**

1915-1981, dirigeant, *Dror*,
He'halutz, OJC

un des chefs de l'insurrection
du Ghetto de Varsovie,
agent de liaison avec l'AK
à émigré en Palestine
mandataire après la guerre
et épousera Cywia Lubetkin
293, 349, 355

Cukier Mordkhè,

***alias* Honik, M.**

cocher, père de Golda et
Khantshè Cukier,
militant, *Bund* Międzyrzec
107, 108, 109, 110, 111, 116

Cukier-Zdanowicz Golda, M^{me}

Voir **Zdanowicz-Cukier
Golda, M^{me}**

Cwybel Yitskhok, M.

horloger
militant, membre du Comité,
Bund Sosnowiec
président de la *Kehilla* puis
du *Judenrat* 75, 76, 77, 78, 79

Cyrankiewicz Józef, M.

dirigeant, *PPS* Cracovie
55, 56, 60, 62, 84, 85, 89, 215

Czarny Fania, M^{me}

secrétaire, *Judenrat* Sosnowiec 77

Czerniaków Adam, M.

1880-1942, président,
Judenrat Varsovie 194

Czesław

prénom polonais de
Yankev Celemenski
64, 89, 107, 174, 176, 184,
232, 237, 264, 266, 326,
330, 341

D

- Dawidowicz Shimen, M.**
 père de Tobcia Dawidowicz
 militant, *Bund* Varsovie
 a émigré à New York 302
- Dawidowicz Tobcia, M^{lle}**
 1924-1943, fille de Shimen
 Dawidowicz
 militante, *Bund* Varsovie
 combattante et agent de
 liaison lors de l'insurrection
 du Ghetto 302, 303
- Dietemann, M.**
 responsable des forces
 allemandes de Piotrków
 130
- Diker Sholem, M.**
 militant, membre du Comité,
Bund Sosnowiec 78
- Drong Yossel, M.**
 militant, secrétaire de la
 bibliothèque, *Bund* Lublin
 122, 123, 124
- Dubois Stanisław, M.**
 militant, *PPS* Varsovie 176

E

- Eck Nossen/Nathan, M./D^r**
 militant, *Gordonia* Varsovie
Hotel Polski, camp de Vittel
 (Vosges), évadé du convoi
 pour le camp de Drancy
 a émigré en Israël en 1948
 335
- Edelman Marek, M./D^r**
 1919-2009, cardiologue, militant
 et dirigeant, *SKIF*, *Tsukunft*

puis *Bund* Varsovie,
 cofondateur de l'OJC
 vice-commandant de l'insurrec-
 tion du Ghetto, combattant
 du soulèvement de la ville
 épousera Ala/Alina Margolis,
 resta en Pologne
 137, 205, 206, 223, 252, 253,
 255, 259, 331, 332, 348, 349,
 364, 376, 388

- Edelsztejn Moyszè Ezra, M.**
 président, *Bund* Międzyrzec/
 Mezritsh 111, 113
- Ejdelman Fishel, M.**
 syndicaliste, syndicat du cuir,
Bund Cracovie
 32, 35, 53, 54, 234, 235, 241
- Ejdelman Srulek, M.**
 fils de Fishel Ejdelman
 membre du Comité,
Tsukunft Cracovie
 a émigré à New York 32, 54
- Ellenbojgen Khantshè, M^{me}**
 épouse de Khayim Ellenbojgen,
 née Werkcajg
 militante, *Bund* Varsovie
 a émigré à New York
 216, 388
- Ellenbojgen Khayim, M.**
 militant, *Bund* Varsovie
 a émigré à New York 216, 224,
 266, 280, 348, 389, 390,
 391, 399
- Ellenbojgen Lozer, enfant
 (12 ans)**
 frère de Khayim Ellenbojgen
 216
- Ellenbojgen-Najman
 Perel/Perla, M^{me}**
 Voir Najman-Ellenbojgen
Perel/Perla, M^{me}

Erlich Henryk, M.

1882-1942, dirigeant,
Bund Lublin
 emprisonné en URSS
 fin 1941 et y meurt
 en mai 1942
 123, 156, 272, 300,
 311, 354, 355, 356

Erlich, M.

membre de la *Kehilla* de Będzin
 83

Ettingold-Apelowicz

Dobbè, M^{me}

Voir **Apelowicz-Ettingold**

Dobbè, M^{me}

F

Fajbuszkiewicz Moyshè, M.

militant, *Bund* Sosnowiec
 a émigré aux États-Unis
 77, 78, 79

Fajerajzen-Glazer Gizi, M^{lle}

filie de militant, *SKIF* Tarnów
 détenue à Plaszów
 a émigré aux États-Unis 242

Fajerajzen Moyshè, M.

1890-1943, militant, *Bund*
 Tarnów 156, 157, 160

Fajgenblat Yankev, M.

militant, *Bund* Varsovie 305

Fajgenbojm Wolf, M.

militant, *Bund* Radom 152

Fajner Avrom, M.

1914-1943, militant,
Tsukunft Varsovie
 membre du Comité
 de direction de l'OJC
 253, 255, 257, 278

Fajner/Feiner Leon,

**alias Mikołaj Berezowski,
 M./M^e**

1886-1945, avocat, militant,
 membre Comité central
 du *Bund* clandestin hors
 du Ghetto de Varsovie,
 dirigeant *Żegota*
 24, 25, 32, 134, 205, 211,
 214, 215, 216, 223, 224, 225,
 227, 245, 263, 265, 279, 285,
 286, 287, 291, 326, 335, 341,
 344, 352, 353, 354, 355, 364,
 365, 368, 372, 376, 378, 380,
 381, 383, 384, 399

Fajnmesser/Feinmesser

Anka, M^{lle}

sœur de Marysia Fajnmesser/
 Feinmesser
 militante, *Bund* Varsovie 227

Fajnmesser/Feinmesser

Bronka Marysia, M^{lle}

1919-2002, militante, *Bund*
 Varsovie, agent de liaison
 226, 227, 281, 323, 324, 326,
 327, 347, 348, 387, 389

Falk Yisroel, M.

militant, *Bund* et *Joint* Varsovie
 a émigré à Montréal
 45, 84, 146, 151, 152,
 153, 154, 163, 260

Feiner/Fajner Leon, M./M^e

Voir **Fajner/Feiner
 Leon, M./M^e**

Fensterbloj Shiyè, M./M^e

1881-1942, président du tribunal
 arbitral juif de Radom,
 militant, *Bund* Radom
 35, 36, 54, 151, 152,
 153, 154

- Filozof Khaskel, M.**
 ?-1943, membre,
Tsukunft Łódź 253
- Finkelsztejn Avremelè, M.**
 ?-1941, auxiliaire médical,
 militant, *Bund* Radom
 124, 151, 152, 154, 201
- Finkelsztejn Jakub, M.**
 militant, *Bund* Łódź 414
- Finkelsztejn Leyzer, M.**
 beau-frère de Yankev Celemenski
 cantor de la synagogue
 de Częstochowa 149
- Finkelsztejn Shloymè, M.**
 syndicaliste, syndicat du textile,
 militant, *Bund* Varsovie 204
- Fiszgrund Salo, M.**
 1893-1971, militant,
 membre Comité central,
Bund Varsovie
 a émigré en Israël en 1968
 24, 32, 223, 280, 291, 353,
 356, 364, 378, 388
- Fisz Yekhiel, M.**
 militant, *Bund* Piotrków 188
- Frajnd Myriam, M^{me}**
 épouse de Tankhum Frajnd
 militante, *Bund* Piotrków 188
- Frajnd Tankhum, M.**
 militant, *Bund* Piotrków
 131, 164, 188
- Frank Hans, M.**
 gouverneur général, Pologne
 occupée 37, 59, 77, 78, 195
- Frydman Avrom, M.**
 frère de Zosia Kersz-Frydman,
 emprisonné à Bliżyn
 272, 273, 274, 275, 414
- Frydman Fela, enfant (8 ans)**
 fille aînée de Toybè Frydman
 a émigré à New York 271
- Frydman Franja, enfant (5 ans)**
 fille cadette de Toybè Frydman
 a émigré à New York 271
- Frydman-Kersz Zosia, M^{me}**
 Voir **Kersz-Frydman
 Zosia, M^{me}**
- Frydman Leybel, M.**
 1906-1942, militant,
Bund Łódź 169
- Frydman Manyè, M^{me}**
 épouse de Leybel Frydman
 militante, *Bund* Łódź 169
- Frydman Toybè, dite**
 « l'Ukrainienne », M^{me}
 locataire d'un logement près
 du pont de Kerbedzia et
 contact, *Bund* Varsovie
 a émigré à New York
 271, 272, 273, 274, 275
- Frydrych Elsa, enfant**
 1936-1962, fille de Zalmen
 et Tsilé Frydrych
 a émigré à New York 220, 301
- Frydrych Tsilé, M^{me}**
 épouse de Zalmen Frydrych 220
- Frydrych Zalmen,**
alias **Zygmunt, M.**
 1911-1943, militant, *Bund*
 Varsovie 220, 221, 222,
 224, 247, 248, 251, 265, 268,
 280, 290, 293, 297, 298, 301
- Fryszdorf Gabriś/Gabriel, M.**
 1918-1944, militant, *Bund*
 Varsovie, combattant,
 insurrection du Ghetto,
 forêt de Wyszków
 307, 308, 309, 311, 312,
 313, 314, 315, 316, 317,
 319, 359, 360

Fryszdorf-Krisztal Khanè, M^{me}
 épouse de Gabriś Fryszdorf
 militante, *Bund* Varsovie,
 combattante, insurrection
 du Ghetto et de la ville, OJC
 a émigré à New York
 309, 319, 386, 387

G

**Garbownik-Celemenski
 Khayè, M^{me}**
 sœur de Yankev Celemenski,
 épouse de Ezra Garbownik
 militante, *Bund* Varsovie
 41, 191, 193

Garbownik Ezra, M.
 mari de Khayè Celemenski,
 beau-frère de Yankev
 Celemenski 191

Gerowicz Nathan/Nosson, M.
 militant, *Bund*; représentant, *AJLC*
 a émigré à Los Angeles
 402, 413

Gezunt Shoel, M.
 président du syndicat du textile
 de Lwów/Lemberg/Lviv
 31

Gilinski Shloymè-Fayvish, M.
 1888-1961, directeur
 du sanatorium Medem
 a émigré aux USA *via* Shanghai
 (visa japonais) 178

Giterman Yitskhok, M.
 militant, sioniste-socialiste
 directeur du *Joint* à Varsovie 177

Glatzstejn Yankev, M.
 chef de chœur,
Tsukunft Varsovie 102

Glazer Benek, M.
 frère de Moniek Glazer
 a émigré à New York 32

Glazer Moniek/Moyshè, M.
 représentant auprès du Comité,
Bund Cracovie 24, 32,
 35, 36, 53, 84, 186, 240

Glazer-Pelcman Ruszka, M^{me}
 épouse de Moniek Glazer
 membre, comité foyer
 des enfants de Cracovie
 resta en Pologne 54, 57, 84,
 186, 187, 233, 235, 241, 242

Glejtman Mashè, M^{me}
 militante, *Bund* Varsovie
 combattante, insurrection
 du Ghetto
 a émigré en Israël
 306, 375, 376

Goldberg Irena, M^{lle}
 Voir **Krzywicka Irena, M^{me}**

Goldberg Moyshè, M.
 militant, *Bund* Varsovie
 président du syndicat
 des coiffeurs 192

Goldszmit Henryk, alias
Janusz Korczak, M./D^r
 1878-1942, pédagogue, directeur
 de l'orphelinat *Dom Sierot*
 178

Goldsztejn Bernard, M.
 1889-1959, dirigeant,
Bund Varsovie
 a émigré à New York
 44, 85, 93, 94, 95, 167, 170,
 223, 291, 326, 331, 349, 353,
 364, 365, 367

Goldsztejn Feygelè, M^{lle}
 nièce de Berl Ambaras
 militante, *Bund* Varsovie

- infirmière du Ghetto
295, 296, 297, 298
- Goldwasser Shiyè, M.**
1905-1942, militant,
Bund Varsovie
tailleur à la prison du Pawiak
94
- Gonczarek Jacek, M.**
agent provocateur polonais,
Kripo Varsovie 332
- Gran Véra/Wiera, née
Weronika/Dwoyrè/
Dwojra Grynberg, M^{me}**
1916-2007, chanteuse, actrice
soupçonnée de collaboration
a émigré à Paris 101
- Gruszka Yankel *alias* Barnè, M.**
1916-1942, militant,
Tsukunft Varsovie 175, 176
- Gruzalc Leyb, M.**
?-1943, militant, *Bund* Varsovie
combattant insurrection
du Ghetto 303
- Grylak-Kupersztejn Gitelè, M^{me}**
épouse de Yisroel Grylak
militante, *Bund* Varsovie
183, 184
- Grylak Yisroel, M.**
1908-1942, militant,
Bund Varsovie
183, 184, 185, 260
- Grynbojm Itsik, M.**
leader syndicaliste,
Confédération des artisans,
Bund Tarnów 156, 161
- Grynbojm Moyshè, M.**
dirigeant, *Tsukunft*
Międzyrzec/Mezritsh
a émigré aux États-Unis
111, 113, 115, 413
- Grzywacz Avrom, M.**
camarade d'enfance de Gaïbin
de Yankel Celemenski
a émigré à Montréal 22
- Gumplowicz Hanusia, M^{lle}**
militante, membre du Comité,
Tsukunft Cracovie 54, 57
- Gumplowicz Menashè, M.**
syndicaliste, syndicat de l'Union
des artisans, *Bund* Cracovie
35, 36, 53, 243
- Guzik David Daniel, M.**
directeur financier,
directeur du *Joint*
a survécu côté «aryen»
à Varsovie
décéda dans un accident
d'avion en 1946
177, 336, 341

H

- Harendorf Fishel, M.**
militant, membre du Comité,
Tsukunft Cracovie 35, 53
- Harendorf Mendel, M.**
militant, membre du Comité,
Tsukunft Cracovie 53
- Harendorf Yisroel, M.**
militant, *Bund* Cracovie
membre comité *Bund*
camp de Plaszów 233, 241
- Hilf Dovid, M.**
syndicaliste, syndicat du bâtiment,
Bund Cracovie 35, 53, 233
- Hiller Yankev, M.**
militant, *Bund* Łódź 414
- Hochberg Dovid, M.**
1925-1943, militant, *Bund* Varsovie

combattant, insurrection
du Ghetto 303

Hodess Leyvik, M.

1892-1957, journaliste, écrivain,
cofondateur du *SKIF*
à Varsovie
militant, *Bund* Varsovie
a rejoint les USA par Shanghai
(visa japonais) en 1941 322

Hodess Roza, M^{me}

épouse de Leyvik Hodess
a émigré à New York
322, 323, 325

Hodess-Swedosz Chwedka

Voir **Swedosz-Hodess
Chwedka**

Hoffman Yisroel, M.

1902-1943, syndicaliste,
syndicat des travailleurs
du vêtement
militant, *Bund* Varsovie
interné camp de Poniatów
338

Hoyker (« le Bossu »)

Khaskel, M.

boulangier, militant,
Bund Varsovie
47, 48, 49, 50

I

Igla Zygmunt, M.

1921-1944, militant,
Bund Varsovie
303, 305, 306, 347

Ivan et Volodya, MM.

deux jeunes prisonniers
russes pendus au camp
de Schömberg 406

J

Jachimowicz Bunem, M.

militant, *Bund* Piotrków
a émigré aux États-Unis
132, 136

Jakubowicz Shimshen, M.

militant, *Bund* Częstochowa
146

Joffe Boris, M./D^r

militant, *Bund* Varsovie 377

Joffe Szymek, M.

fil du Dr Boris Joffe,
cousin de Solomea Lifszyc
militant, *Bund* Varsovie
combattant, soulèvement
de la ville, groupe *PPS*
377, 378

Joseph, M.

camarade d'enfance de Gąbin
de Yankev Celemenski
Kapo du *Kommando Kanada*
de Birkenau
399, 402, 403, 404, 405

Józef

Voir **Portnoy Yekusiel**

Józef (Pan Józef), M.

adjoint de Leon Fajner
militant, *Bund* Varsovie 211

Józwiak Kazimierza

Voir **Klepfisz Gina, M^{me}**

K

Kacnelson Yitskhok, M.

1886-1944, dramaturge, poète,
He'balutz Varsovie
10, 103, 335, 343

Kahan Avrom/Arkadi, M.

fils du bundiste vilnois
 Vergeli Kahan
 second époux de Perel/Perla
 Ellenbojgen
 a émigré à Chicago où il fut
 professeur d'université 219

Kalfus-Kaszer Fela, M^{le}

fille de militant, *Bund* Tarnów
 détenue à Plaszów
 a émigré aux États-Unis 242

Kazik

Voir **Rathajzer Simcha**

Kelner Yankev, M.

militant, *Bund* Lublin 123, 126

Kelson Helena, M^{me}/D^{re}

médecin, militante,
Bund Varsovie
 déportée à Auschwitz
 comme résistante polonaise,
 médecin au camp
 a émigré en Suède
 125, 225, 226, 227

Kenigswald Yankel, M.

militant, *Bund* Lublin 124

Kersz-Frydman Zosia, M^{me}

épouse de Leybel Kersz
 militante, *Tsukunft* Radom
 270, 271, 272, 273, 274, 275

Kersz Leybel, M.

1907-1943, mari de
 Zosia Frydman
 secrétaire, syndicat des artisans
 socialistes, Varsovie 270

Kimelman Leybel, M.

militant, *Bund* Piotrków 187

Kirszbojm Ewa, M^{me}

1897-1944, épouse de
 Herman Kirszbojm
 militante, *Bund* Kutno 169

Kirszbojm Herman, M.

1895-1944, militant, *Bund* Kutno
 169, 377

Klepfisz Gina, alias

Kazimierza Józwiak, M^{me}

1908-1942, sœur de
 Michal Klepfisz
 infirmière, militante, *Bund*
 Varsovie 218, 247, 248, 249

Klepfisz Irena/Irenka,

enfant (2 ans)

née en 1941, fille de Michal
 et Roza Klepfisz
 vit au USA depuis 1949
 218, 219, 287, 394

Klepfisz Michał, M.

1913-1943, ingénieur chimiste,
 mari de Roza, père d'Irena
 militant, *Bund* Varsovie
 combattant du Ghetto,
 responsable fabrication
 des explosifs 218, 219, 224,
 247, 248, 265, 280, 287, 394

Klepfisz-Perczykow

Myriam Royzè, M^{me}

épouse de Yankev Klepfisz,
 mère de Michal et Gina
 syndicaliste, syndicat
 des enseignants
 militante, *Bund* Varsovie 248

Klepfisz Roza, M^{me}

épouse de Michal Klepfisz,
 mère d'Irena
 militante, *Bund* Varsovie
 survit côté « aryen » avec
 identité polonaise
 218, 219, 287, 394

Klepfisz Yankev, M.

mari de Myriam Royzè,
 père de Michal et Gina

- militant, *Bund* Varsovie
ancien président du tribunal
rabbinique de Varsovie 248
- Kligsberg Moyshe, M.**
1930-1974, oncle de Frumètel
Mendelson, fille du bundiste
Yankel Mendelson
militant, *Bund* Varsovie
a émigré aux États-Unis 204
- Klin David, M.**
1905-1973, militant, *Bund*
Varsovie, délégué du *Joint*
a émigré en France en 1958
186, 194, 341, 355, 356,
388, 390
- Klog Lozer, M.**
1887-1943, président du syndicat
des imprimeurs, dirigeant,
Bund Varsovie 44, 95, 96,
102, 125, 164, 167, 170
- Klog-Wasserman
Ruzka/Ruzkè, M^{me}**
fille de Lozer Klog
militante, *Bund* Varsovie
293, 298
- Kojfman Moyshe/
Moyshele, M.**
1908-1943, militant, émissaire,
Bund Varsovie 163, 253
- Korczak Janusz**
Voir **Goldszmit Henryk**
- Kossowski Włodzimierz/
Vladimir, M.**
pseudonyme du fondateur
du *Bund* (voir Levinsohn
Nokhum Mendel) pris
comme identité polonaise
par Yankev Celemenski
au camp d'Auschwitz
397, 402, 403
- Koszerowski Shimshen, M.**
1895-1940, conseiller municipal,
militant, *Bund* Tomaszów
139, 140, 141, 142, 143
- Krisztal-Fryszdorf Khanè, M^{me}**
Voir **Fryszdorf-Krisztal
Khanè, M^{me}**
- Kruk Szmuel, M.**
militant, *Bund* Varsovie
interné camp de Poniatów 338
- Krzywicka Irena, M^{me}**
1899-1994, fille de Stanisław
et Felicia Goldberg
romancière, journaliste,
traductrice et militante
féministe
a émigré en 1962 pour
la Suisse puis la France
où elle mourut 173
- Kszak Yekhiel, M.**
militant, *Bund* Piotrków 188
- Kszenski Berta, M^{me}**
épouse de Mottel Kszenski
militante, *Bund* Cracovie
a émigré à New York 233, 241
- Kszenski Mottel, M.**
mari de Berta Kszenski
syndicaliste, syndicat du cuir,
militant, *Bund* Cracovie
a émigré à New York 35, 53,
231, 233, 235, 236, 238, 241
- Kudasiewicz Julian, M.**
Polonais associé de Shmuel Wajc
177, 178
- Kulikowska, M^{me}**
mère de Janek Kulikowski
264, 388
- Kulikowski Janek, M.**
militant, *PPS* Varsovie 263, 264,
265, 266, 270, 326, 332, 388

Kusznir Mottel, M.
secrétaire, *Bund* TOZ
Częstochowa
146, 147, 148, 164, 180

Kwiatek
Voir **Blum Abrasza**

Kwonki Gitta,
alias **Kaw Venaki, M^{me}**
militante, *Bund* Varsovie
combattante du Ghetto, OJC
305

L

Lazar-Melman Itkè, M^{me}
?-1944, enseignante, militante,
Bund Joint Łódź Varsovie
45, 109, 341, 343, 344

Lehrer Leybel, M.
père de Yekhiel Lehrer
militant, *Bund* Lublin
a émigré au Canada 124

Lehrer Yekhiel, M.
militant, *Bund* Lublin 124

Lejnkram famille, M.
militant, *Bund* Varsovie
combattants, insurrection
du Ghetto 322

Lejnkram, M.
militant, *Bund* Cracovie 356

Lerukh Moyshe, M.
relieur
militant, *Bund* Varsovie 192

Leszczynski Yossef, pseudonyme
Chmurner, M.
1884-1935, dirigeant,
Bund Varsovie
journaliste yiddish 85

Levinsohn Nokhum Mendel,
pseudonyme Kossowski
Vladimir, M.
1877-1941, fondateur,
Bund Vilnius
dirigeant, *Bund* Varsovie
a pu rejoindre New York
en 1941 398

Lifszyc Rysiek, M.
fils de Solomea
et Stanislaw Lifszyc
militant, *Bund* Cracovie Varsovie
combattant, soulèvement
de Varsovie, groupe *PPS*
Żoliborz 377, 378

Lifszyc Solomea, M^{me}/D^{re}
épouse de Stanislaw Lifszyc
militante, *Bund* Cracovie Varsovie
clinique Żoliborz,
combattante, soulèvement
de Varsovie, groupe *PPS*
214, 250, 251, 377

Lifszyc Stanisław, M./D^f
militant, *Bund* Cracovie
responsable du personnel
médical, *Bund* Varsovie
214, 250, 251, 353, 354,
356, 364, 368, 369, 377

Lipszyc Ester, M^{me}
épouse de Yoshkè Lipszyc
militante, *Bund* Varsovie
334, 336

Lipszyc Yoshkè, M.
1890-1941, militant,
Bund Varsovie 334

Litewka Yoyèl, M.
oncle de Frumètel Mendelson
militant, *Bund* Varsovie
a rejoint les États-Unis avec
un visa japonais au début de
la guerre 204

Litvinov Maxime, né Meir-Henoch Wallach, M.
 ministre soviétique
 des Affaires étrangères 221

Lubetkin Cywia, M^{lle}
 1914-1978, commandante
 de groupe de combat,
Drór OJC Varsovie
 combattante, insurrection
 du Ghetto et de la ville
 a émigré en Palestine
 mandataire et épousé Icchak
 Cukierman/Zuckerman
 en 1946 297, 348, 349, 388

M

Malinowski Reyzel, M^{me}
 militante, *Bund* Varsovie 169

Malinowski Shimen, M.
 1910-1943, militant,
Bund Varsovie 169

Margolis Ala/Alina, M^{lle}
 1922-2008, fille de Alexander
 et Anna Margolis
 militante, *Bund* Piotrków,
 infirmière du Ghetto
 de Varsovie,
 agent de liaison OJC
 épousera Marek Edelman
 puis s'installera en France
 134, 135, 136, 137, 252, 273,
 327, 357, 361, 388, 399

Margolis Alexander, M./D^r
 1887-1939, militant, *Bund* Łódź
 exécuté en décembre 1939
 134, 169

Margolis Anna, M^{me}/D^{re}
 1892-1987

militante, *Bund* Łódź,
 médecin pour enfants
 du Ghetto de Varsovie
 resta en Pologne, sanatorium
 antituberculeux pour en-
 fants Łódź
 136, 137, 252, 327, 346

Margolis Jan, (enfant)
 1928-1998, fils d'Alexander
 Margolis 135

Mayerowicz Moric, M.
 militant, *Bund* Piotrków 188

**Mendelson Frumètel,
 enfant (5 ans)**
 fille de Yankel Mendelson
 11, 43, 204

**Mendelson Shloymè
 (homonyme), M.**
 1896-1948, militant,
Bund Varsovie
 journaliste, pédagogue
 a rejoint New York en 1941
 grâce à un visa japonais 410

Mendelson Shloymè, M.
 père de Yankel Mendelson,
 grand-père de Frumètel
 dirigeant, *Bund* Varsovie 165

Mendelson Yankel/Yankelè, M.
 dirigeant, émissaire,
Bund Varsovie 42, 43, 44,
 163, 164, 165, 166, 203, 204

Mendelsund Henekh, M.
 membre, Conseil national
 des syndicats juifs
 se réfugia avec son épouse à
 New York grâce à un visa
 japonais 22

Merenholtz, M.
 ?-1944, militant, *PPS*
 police juive, Ghetto de Varsovie

- combattant, soulèvement
de la ville 265
- Merensztejn Khanelè, M^{me}**
militante, *Bund* Lublin 124
- Merin Moniek/Moyshè, M.**
président, *Judenrat* Sosnowiec
77, 78
- Mermelsztejn Meyer, M.**
?-1942, militant, *Bund* Łódź
104, 345
- Mermelsztejn, M^{me}**
épouse de Meyer Mermelsztejn
346, 348
- Michalewicz Beynish, M.**
1876-1928, dirigeant, *Bund*
155, 158
- Międzyrzecki Benyomin, M.**
1918-2006, syndicaliste, syndicat
des travailleurs du commerce,
militant, *Tsukunft*
épousera Feygelè Peltel/
Vladka Meed
a émigré aux États-Unis, sous
le nom de Meed 252, 261
- Milinski Max, M.**
syndicat des tailleurs, militant,
Bund Cracovie
24, 35, 53, 272
- Mlienek Hersch/Hermann, M.**
militant, *Bund* Varsovie 198
- Mokotow-Celemenski
Rokhel, M^{me}**
sœur de Yankev Celemenski,
épouse de Yudel Mokotow
militante, *Bund* Varsovie 41
- Mokotow Cesia, enfant**
fille de Rokhel et Yudel Mokotow,
nièce de Yankev Celemenski
a émigré à Melbourne
(Australie) 42
- Mokotow Hershel, enfant**
fils de Rokhel et Yudel
Mokotow, neveu de Yankev
Celemenski
a émigré à Melbourne
(Australie) 42
- Mokotow Ruven/Romek,
enfant**
fils de Rokhel et Yudel
Mokotow, neveu de Yankev
Celemenski
a émigré à Melbourne
(Australie) 42
- Mokotow Yudel, M.**
mari de Rokhel Celemenski,
beau-frère de Yankev
Celemenski 260
- Moniekel, M.**
jeune militant, *Tsukunft* Varsovie
11, 47, 48, 49, 50, 51
- Morgentaler
Henekh/Henry, M./D^r**
1923-2013, mari de Khavè
Rosenfarb en 1945
militant, *Bund* Łódź,
déporté du ghetto
a émigré de Belgique
à Montréal en 1950 412
- Morgentaler Yoysef, M.**
dirigeant, syndicat du textile
Łódź 169
- Muszkat Jadwiga,
alias Polak Fela, M^{me}**
épouse de Zdzisław Muszkat
dentiste, militante,
Bund Cracovie
215, 216, 250, 251, 325, 377
- Muszkat Zdzisław, M.**
militant, *Bund* Cracovie
214, 225, 291, 353, 364, 378

N

- Nadleszny, M.**
chef de district forestier,
forêt de Wyszków 309
- Nagler Leyb, M.**
militant, *Bund* Cracovie 238
- Najger Sonia, M^{me}**
sœur de Luszka Alexandrowicz
57
- Najman-Ellenbojgen**
Perel/Perla, M^{me}
sœur de Khayim Ellenbojgen
épouse du bundiste Fiszel
Najman assassiné à Łódź
après guerre, plus tard
épousa Avrom Kahan
a émigré à Chicago 216, 219,
220, 328, 329, 389, 390, 391
- Najmark Dovid Leyb,**
alias **Aryé, M.**
1891-1960, écrivain, militant,
Bund Varsovie 51, 196
- Najmark Moyshe, M.**
fils de Dovid Leyb Najmark
militant, *Bund* Varsovie
51, 196, 198
- Nemmer Leon, M./M^e**
avocat
membre comité d'entraide,
Bund Cracovie
membre comité *Bund*
camp de Plaszów
54, 233, 241, 242
- Neustadt Leib, M.**
directeur, *Joint Żytos*,
ancien militant, *Bund*
Varsovie 58, 243
- Niedzwiecki Zelig, M.**
militant, *Bund* Tomaszów 142
- Nosowski Bolek, M.**
secrétaire du syndicat des
employés de maison, militant,
PPS Varsovie 265, 266
- Nowak Józef, M.**
nom d'emprunt de Yankev
Celemski 85, 131
- Nowogródzka Sonia, M^{me}**
1894-1942, épouse
d'Emanuel Nowogródzki
institutrice, militante,
Bund Varsovie
44, 95, 102, 170, 194
- Nowogródzki Emanuel, M.**
1891-1967, militant,
Bund Varsovie
réfugié à New York en 1941
grâce à l'*AJLC*
secrétaire général de l'Inter-
national *Jewish Labour Bund*
à partir de 1947 44, 410, 413
- Noyekh**
Voir **Portnoy Yekusiel**
- Nunberg Artur, M.**
militant, *Bund* Wolbrom
a émigré aux États-Unis
65, 66, 84, 412
- Nutkiewicz Borukh, alias**
Pinyè, M.
militant, *Bund* Łódź
actif à Piotrków 133
- Nutkiewicz Elyè, M.**
fils de Borukh Nutkiewicz
militant, *Tsukunft* Piotrków 133
- Nutkiewicz Lilkè, M^{lle}**
fille de Borukh Nutkiewicz
militante, *Tsukunft* Piotrków
a émigré à Los Angeles,
épousera Majzner
133, 272, 412

Nysenbojm-Szapiro Bella, M^{me}

1891-1941, militante, conseillère municipale, *Bund* Lublin 117, 118, 119, 120, 122, 123, 124, 125, 126

Nysenbojm Yankev, M.

mari de Bella Szapiro
membre de la *Kehilla* de Lublin, rédacteur en chef de *Togblat*, président du syndicat des employés de commerce 119, 120, 123, 124, 125, 126

O

Orzech Maurycy, M.

1891-1943, militant, dirigeant, *Bund* Varsovie
avant guerre : membre du conseil municipal, membre de la *Kehilla*, président du syndicat des artisans socialistes
durant la guerre : représentant auprès du *Joint*, président du Comité central du *Bund* 59, 60, 61, 62, 63, 85, 88, 89, 95, 96, 104, 163, 164, 170, 172, 173, 174, 177, 178, 183, 184, 194, 211, 223

Osóbka-Morawski Edward, M.

dirigeant, *PPS*, président du gouvernement de Lublin 379, 380, 384

P

Pakula, M.

militant, *Bund* Tomaszów 142

Pałoga Moyszhè, M.

membre, organisations de jeunesse
mort en 1957 à Montréal 25, 29, 30

Papier Moyszhè/Maurycy, M.

1882-1952, militant, *Bund* Cracovie
à Varsovie côté « aryen », comptable pour la Coopérative des logements du *PPS* 214, 215, 216, 227, 233, 237, 250, 251, 364

Papier Penina, M^{lle}

sioniste Varsovie
combattante, insurrection du Ghetto, forêt de Wyszaków, soulèvement de la capitale
épousera Khayim Frymer, a émigré en Israël 214, 215, 216, 227, 233, 250, 251, 386, 387

Paw Shloymè, M.

1910-1943, gendre de Yoyssef Morgentaler militant, *Bund* Varsovie 169, 253

Pejsachzon Yitskhok

Mordkhè, M.

1885-1939, militant, *Bund* Będzin secrétaire de la *Kehilla* avant la guerre 80, 81, 82

Pelc Borukh, M.

?-1943, militant, *Tsukunft* Varsovie 279

Peltel Feygelè, alias Władka (puis Meed Vladka), M^{lle}

1921-2012, militante, *Bund* Varsovie
combattante du Ghetto

- épouse de Benyomin
Międzyrzeccki en 1944
a émigré aux États-Unis,
sous le nom de Meed
175, 176, 224, 248, 252, 265,
280, 285, 292, 326, 346, 347
- Perczykof Myriam Royzè, M^{me}**
épouse de Yankev Klepfisz
militante, *Bund* Varsovie 248
- Perczykow-Klepfisz**
Myriam Royzè, M^{me}
Voir **Klepfisz-Perczykow**
Myriam Royzè, M^{me}
- Perenson Ruta, M^{me}**
1905-1943, militante,
Bund Varsovie 170
- Per, M. et M^{me}**
hôteliers, propriétaires
du bunker rue Żelazna
à Varsovie 339, 340
- Piłsudski Józef, M.**
chef d'État, Pologne 279
- Pinkert Mottel, M.**
chef d'entreprise de pompes
funèbres Varsovie
168, 310, 319
- Pinyè**
Voir **Nutkiewicz Borukh**
- Polak Fela**
Voir **Muszkat Jadwiga**
- Pomeranc, M.**
syndicaliste, syndicat de la
métallurgie de Cracovie 53
- Pomeranc, M^{me}**
enseignante, dirigeante, comité
foyer des enfants de Cracovie
54, 57
- Portnoy Felicia, M^{me}**
épouse de Yekusiel Portnoy
militante, *PPS* Varsovie 173
- Portnoy Irena, M^{lle}**
Voir **Krzywicka Irena**
- Portnoy Yekusiel,**
alias **Noyekh et Józef, M.**
1872-1941, journaliste, dirigeant,
Bund Varsovie
réfugié à New York en 1941
grâce à l'*AJLC* 173
- Porucznik (« lieutenant »), M.**
commandant de quartier,
soulèvement de Varsovie
390, 392
- Praga Johanna, M^{me}**
épouse de Wacek Praga
militante, *PPS* Varsovie 179,
184, 215, 216, 286
- Praga Wacek, alias Rafał, M.**
?-1943, militant, *PPS* Varsovie
125, 215, 216, 286, 321
- Pressman-Sztybel Ester, M^{me}**
Voir **Sztybel-Pressman**
Ester, M^{me}
- Prozer Hershel, M.**
militant, *Bund* Częstochowa
a émigré à New York 147
- Purzak Kazimierz, M.**
membre, Conseil national,
PPS Varsovie 379
- Putermilch Yankev/
Janek/Yaakov, M.**
militant, *Hashomer Hatzair* Varsovie
combattant, insurrection du
Ghetto et de la ville, OJC
312, 359, 375

R

Rafał

Voir **Praga Wacek**

- Rappoport Shloymè Zanvil,**
pseudonyme An-ski, M.
 1863-1920, écrivain, dramaturge
 militant, *Bund* Varsovie 356
- Rathajzer/Rotem Simcha,**
alias Kazik, M.
 1924-2018, membre jeunesse
 sioniste, *Akiva* Varsovie
 combattant, messenger,
 insurrection du Ghetto
 et de la ville, OJC
 a émigré en Israël 290, 293,
 294, 312, 317, 318, 319
- Ringelblum Emanuel, M./P^r**
 1900-1944, docteur en histoire,
 collaborateur du YIVO,
 du *Joint* Varsovie
 militant, *Poale-Tsion*,
 dirigeant de l'*Oyneg Shabbos*
 combattant, insurrection
 du Ghetto OJC 344, 379
- Rosenfarb Khavè/Chava, M^{lle}**
 1923-2011, écrivaine et poétesse
 en yiddish, militante, *Bund*
 Łódź, déportée du ghetto
 épouse de Henekh/Henry
 Morgentaler de 1945 à 1975
 a émigré de Belgique à
 Montréal en 1950 412, 413
- Rosensaft Yossel, M.**
 militant, *Poale-Tsion* de gauche
 président du Comité juif du
 camp de Bergen-Belsen
 413
- Rotfeld Etta, M^{me}**
 militante, membre du Comité,
Tsukunft Sosnowiec 78
- Rotfeld Jadzia, M^{me}**
 militante, membre du Comité,
Bund Sosnowiec 78
- Rotfeld Leybish, M.**
 militant, membre du Comité,
Bund Sosnowiec 78
- Rotter-Strawczynski Nadia, M^{me}**
 sœur d'Oskar et de Zygmunt
 Strawczynski
 syndicaliste, syndicat des
 travailleurs du vêtement
 Łódź
 a émigré au Canada,
 traductrice du témoignage
 en yiddish de son frère
 Oscar 358, 360, 361
- Rozenberg Berisz,**
dît « le Ferblantier », M.
 militant, *Bund* Piotrków 131, 133
- Rozenblum Ester, M^{me}**
 militante, *Bund* Tomaszów
 141, 142
- Rozensztejn Khayim, M.**
 militant, *Bund* Piotrków
 a émigré aux États-Unis 132
- Rozensztejn Rivka, M^{lle}**
 militante, *Bund* Varsovie
 a survécu côté « aryen »
 a émigré aux USA et y a
 épousé Lolek Starker 349
- Rozowski Velvel, M.**
 1915-1943, membre du Comité
 central, *Tsukunft* Varsovie
 commandant lors de l'insurrec-
 tion du Ghetto
 164, 253, 299, 302, 303
- Russ Henekh, M.**
 1909-1944, dirigeant,
Tsukunft Varsovie
 165, 185, 192, 193, 253
- Rydz-Śmigły Edward, maréchal**
 commandant en chef,
 armée polonaise 22

S

Samsonowicz Yitskhok/

Ignacy, M.

militant, rédacteur en chef
du journal bundiste
de Piotrków,
secrétaire de la *Kebilla*
membre Comité central,
Bund Varsovie,
membre *AK*, milice *PPS*
lors soulèvement de la ville
resta en Pologne
128, 130, 131, 187, 279,
285, 291, 326, 353, 364,
367, 368, 369

Sawicka Marysia, M^{lle}

sœur d'Anna Wąchalska
combattante, *PPS* Varsovie
resta en Pologne
248, 306, 348

Shatzkin Julius, M.

1895-1964, militant,
Bund Varsovie
a émigré à New York en 1920
père adoptif d'Elsa Frydrych
301

Skonieczny, M./D^r

Polonais reconnu *Volksdeutsch*
originaire de Poznań
ami de la D^{re} Anna Braude-
Heller, directeur de l'hôpital
pour enfants du Ghetto
de Varsovie, soutien du
mouvement
323, 324, 328

Skurnik Zygmunt, M./D^r

médecin des partisans
de la forêt de Wyszaków
308, 315

Solnik Simkhè, M.

militant, *Bund* Varsovie
membre de la milice du *Bund*
avant la guerre
travailleur des transports,
évadé du camp de Poniatów
336, 338

Spira Simkhè, M.

chef de la police juive,
ghetto de Cracovie 234

Staszewski Zalmen, M.

1883-1943, militant,
Bund Piotrków 188

Stolarczyk, M.

ancien conseiller municipal,
Bund Ostrołęka
interné au ghetto de Międzyrzec
115

Stopnicer Yitskhok, M.

chapelier, militant, *Bund* Będzin
80, 81

Strawczynski Oskar, M.

1906-1972, frère de Zygmunt
Strawczynski et de Nadia
Rotter-Strawczynski,
couvreur ferblantier Łódź
évadé de Treblinka,
auteur d'un témoignage
a émigré à Montréal
358, 359, 360, 361

Strawczynski-Rotter Nadia, M^{me}

Voir **Rotter-Strawczynski
Nadia, M^{me}**

Strawczynski Zygmunt, M.

frère de Oskar Strawczynski et de
Nadia Rotter-Strawczynski,
commerçant textile Łódź
évadé de Treblinka
a émigré à Montréal
358, 360, 361

Swedosz-Hodess

Chwedka, M^{me}

fille de Roza et Leyvik Hodess,
épouse de Lutek Swedosz
a émigré à New York
322, 323, 325

Swedosz Lutek, M.

mari de Chwedka Hodess
a émigré à New York
322, 323, 324, 325

Szapiro-Nysenbojm Bella, M^{me}

Voir Nysenbojm-Szapiro
Bella, M^{me}

Szczekacz Bella, M^{me}

militante, secrétaire du comité,
Bund Częstochowa 149, 150

Szczekacz Pola, M^{lle} (15 ans)

fille de Wolf et Bella Szczekacz,
militante, *SKIF* Częstochowa
149, 150

Szczekacz Tosia, M^{lle} (13 ans)

fille de Wolf et Bella Szczekacz,
militante, *SKIF* Częstochowa
149, 150

Szczekacz Wolf, M.

militant, *Bund* Częstochowa 149

Szefer Dovid, M.

syndicaliste, syndicat du textile
Lublin 126

Szefner-Aszkenazy Helena, M^{me}

épouse de Borukh Szefner
militante, *Bund* Varsovie
a émigré aux États-Unis
via la Suède 337, 338, 395

Szefner Borukh, M.

1896-1977, écrivain, feuilletoniste
militant, *Bund* Varsovie
réfugié à New York en 1941
grâce à un visa japonais
337, 395

Szeps Meyer Wolf, M.

militant, *Bund* Kalisz 177

Szerer Emanuel (homonyme), M.

militant, dirigeant, *Bund*
Lemberg/Lviv 31

Szerer Emanuel, M./D^r

1907-1977, dirigeant, *Bund*
Cracovie puis Varsovie
représentant du *Bund* auprès du
gouvernement polonais en
exil à Londres en remplace-
ment d'Artur Zygielbojm
après la guerre à New York
313, 356

Szisler Naftoli, M.

syndicaliste,
Union des artisans Tarnów
35, 53, 54, 160, 241, 243

Szklar Moyszè, M.

?-1942, compositeur-typographe
militant, *Bund* Varsovie 192

Szlang, M./M^e

responsable de l'office
du logement de la *Kehilla*
militant, *Poale-Tsion* Cracovie 59

Sznajdmil Berek Avrom

Shmuel, M.

1904-1943, ancien officier
militant, membre Comité central,
Bund Varsovie
combattant, chef de groupe
du Ghetto, OJC
44, 95, 170, 198, 223, 224,
252, 253, 258, 259, 303, 304

Szpichler Leyb, M.

militant, *Tsukunft* Varsovie
185, 191, 192, 333, 334,
336, 337

Szporn Shloymè, M.

militant, *Bund* Tarnów

- a survécu en URSS puis
a émigré à Montréal
156, 160
- Szpygiel/Spiegel-Belchatowska
Khaykè, M^{me}**
1919-2002, épouse de Borukh
Szpygiel/Spiegel,
militante, *Bund* Varsovie
combattante, insurrection
du Ghetto et de la ville
a émigré à Montréal
13, 257, 306, 375, 376
- Szpygiel/Spiegel
Borukh/Baruch, M.**
mari de Khaykè Belchatowska
1919-2013, militant,
Bund Varsovie, combattant,
insurrection du Ghetto
et de la ville
a émigré à Montréal
13, 257, 306, 375
- Szrajber Henryk, M./M^e**
avocat, conseiller municipal
de Cracovie
dirigeant, *Bund* Cracovie 24, 25
- Sztajnsberg Aniela, M^{me}/M^e**
épouse d'Emil Sztajnsberg
avocate et militante, *PPS*
Cracovie puis Varsovie
55, 84, 338
- Sztajnsberg Emil, M./M^e**
avocat et militant, *PPS* Cracovie
puis Varsovie 55
- Sztejnowicz Avrom, M.**
militant, *Bund* Radom 152, 154
- Sztokman Alter, M.**
membre, conseil municipal
et *Kehilla* Międzyrzec 111
- Sztołcman Leykè, M^{me}**
secrétaire, *Żytos* Varsovie 100
- Sztybel-Pressman Ester, M^{me}**
épouse de Yitskhok Sztybel
militante, *Bund* Varsovie 169
- Sztybel Yitskhok, M.**
militant, *Bund* Varsovie 169
- Szuldenfraj Michał, M.**
dirigeant, *Bund* Cracovie
resta en Pologne 25
- Szwajger Inka, M^{me}/D^{re}**
militante, *Bund* Varsovie
a vécu et œuvré côté « aryen »,
médecin des combattants
resta en Pologne
226, 241, 269, 273, 281, 326,
327, 328, 347, 387, 388, 399
- Szweber Sara, M^{me}**
dirigeante, Conseil national
des syndicats juifs
a émigré à New York 22

T

- Tabak Yoysef, M.**
syndicaliste, syndicat
des coiffeurs, militant,
Bund Varsovie
a émigré aux États-Unis 403
- Tajchman Yitskhok, M.**
militant, *Bund* Cracovie
31, 32, 33, 34, 38
- Tajchner Ahron, M.**
1928-1942, militant, membre
du Comité de la jeunesse,
Tsukunft Sosnowiec 78
- Tenenberg Załmen, M.**
1881-1941, militant, *Bund* Piotrków
président, *Kehilla* puis
Judenrat Piotrków
128, 130, 131, 134, 188

Tenenbojm Rokhel, M^{me}
 militante,
Tsukunft SKIF Cracovie 54

Trojan Marek
 Voir **Zborowski**

Tuchmacher Heniek, M.
 militant,
Bund Varsovie 280

Tuchmacher Shloymè, M.
 membre,
Bund Czesłochowa 146

Tylberg Krysia, M^{me}
 coursière, militante,
Bund Varsovie
 a émigré en Suède
 248, 332

U

Ukrainienne, l'
 Voir **Frydman Toybè, M^{me}**

Uriewicz Zalmen, M.
 militant, *Bund* 413

V

Venaki Kaw, M^{me}
 Voir **Kwonki Gitta**

W

Wąchalska Anna, M^{me}
 sœur de Marysia Sawicka
 militante, *PPS* Varsovie
 resta en Pologne
 248, 251, 306

Wachenhauser Tsomeret, M^{lle}
 militante,
Hashomer Hatzair Varsovie
 combattante, insurrection
 du Ghetto 293, 298

Wajnberg Yerakhmiel, M.
 militant, *Bund* Łódź
 a émigré plus tard à Paris 413

Wajngarten Szayè, M.
 militant, *Bund* Piotrków 131, 188

Wajs'hof Avrom, M.
 militant, *Bund* Piotrków 188

Wald Max, M.
 militant, *Bund* Tarnów 156

Wallach Azriel, M.
 militant, *Bund* Varsovie 221, 222

Wasserberg Paulina, M^{me}/D^{re}
 pédiatre, présidente,
 comité foyer des enfants
 de Cracovie
 54, 55, 57, 60, 239, 240

Wasserberg Zigmunt, M./D^r
 frère de Paulina Wasserberg
 militant, *Bund* Cracovie 239

Wasserlojf Wigdor, M.
 syndicaliste, syndicat des peintres,
 militant, *Bund* Cracovie
 35, 53, 231, 232, 233, 238

Wasserman-Klog
Ruzka/Ruzkè, M^{me}
 Voir **Klog-Wasserman**
Ruzka/Ruzkè, M^{me}

Wasserman Leon, M.
 mari de Ruzka Wasserman
 293, 298

Weichert Michał, M.
 dirigeant, *Żytos-JSS* puis *JUS*
 Cracovie
 a émigré en Israël en 1958
 242, 243, 244, 245

Wejc/Wajc Shmuel/Emil, M.
 militant, *Bund* Tarnów Varsovie
 industriel, fabriques de brosses
 région de Cracovie et
 à Varsovie, copropriétaire
 des ateliers des brossiers
 du Ghetto
 a émigré en Argentine
 96, 157, 176, 177, 178

Wirowski Binyomin, M.
 enseignant, militant,
Bund Varsovie 102

Wiśniewska Jadwiga, M^{me}
 comédienne de théâtre
 militante, coursière, agent
 de liaison, *PPS* Varsovie
 146, 174, 176, 179, 180,
 182, 184, 215

Witek, M.
 officier, *PAL*, soulèvement
 de Varsovie 385

Władka
 Voir Peltel Feygelè, M^{lle}

Wojciechowski Władek, M.
 gendre de M. et M^{me} Per
 employé de la compagnie
 d'électricité de Varsovie
 soutien du *Bund* : courrier,
 aménageur de bunkers
 340, 348

Wolfgang Shiyè, M.
 militant, membre du Comité,
Bund Cracovie 24, 56

Wolfgang Tsilia, M^{me}
 épouse de Shiyè Wolfgang
 militante,
Bund Cracovie 56

Wolfsztejn-Bogdanski Ester, M^{me}
 Voir Bogdanski-
 Wolfsztejn Ester, M^{me}

Wolski Mieczysław, M.
 propriétaire et gérant d'un
 bunker souterrain, Varsovie
 341, 342, 343, 344, 345

Z

Zachariasz Khayim, M.
 décédé en janvier 1939
 militant, *Bund* Tomaszów 143

Zachariasz Klara, M^{me}
 décédée du typhus en 1943
 militante, membre du Comité,
 coursière, *Bund* Tomaszów
 142, 143, 185

Zajdman/Seidman Hillel, M.
 1915-1995, journaliste, écrivain,
 militant religieux, *Agouda*
 a survécu au camp de Vittel
 (Vosges), puis a émigré
 à New York 335, 343

Zajten Shmuel, M.
 militant, *Bund* Piotrków 188

Zaks Renée, M^{me}
 militante, *Bund* Piotrków 134, 135

Zaremba Zygmunt, M.
 dirigeant, *PPS* Varsovie
 s'est installé à Paris en 1946
 338, 368, 379

Zarski, M.
 militant, membre du Comité,
Bund Sosnowiec 78

Zaterman Alter, M.
 militant, *Bund* Lublin
 120, 121, 123

Zborowski,
alias Marek Trojan, M.
 ouvrier, militant, *PPS* Varsovie
 88, 89, 90

Zdanowicz Avrom, M.

mari de Golda Cukier,
fabricant de brosses
militant, *Bund* Międzyrzec 110

Zdanowicz-Cukier Golda, M^{me}

filie aînée de Mordkhè Cukier,
épouse d'Avrom Zdanowicz
militante, *Bund* Międzyrzec
96, 109, 110, 111, 112, 113,
114, 115, 116

Zelwerowicz Alexander, M.

1877-1955, acteur, professeur et
directeur de théâtre polonais
logueur de Juifs dont
Leon Fajner/Feiner
resté en Pologne, Juste parmi
les nations à titre posthume
(1977) 205

Zelwerowicz Lena/Helena, M^{lle}

1903-1998, fille d'Alexander
Zelwerowicz,
épousera l'acteur Józef
Orchoń, né J. Nudela
actrice polonaise,
aide aux Juifs (faux papiers,
etc.), logeuse de Juifs dont
Leon Fajner/Feiner
a émigré à Londres puis
New York, Juste parmi les
nations (1977) 211

Zielinska, M^{me}

amie de Jadwiga Muszkat
Volksdeutsche par mariage,
logeuse de plusieurs
femmes du mouvement,
Varsovie 216

Znycz Michał, M.

comédien, Ghetto de Varsovie 101

Zonabend Aron, M.

syndicaliste, syndicat des
tailleurs, Cracovie 53, 241

Zosia, M^{me}

militante, *Bund* Varsovie
combattante, soulèvement
de Varsovie 388

Żychlinski-Celemenski

Khanè, M^{me}

Voir **Celemenski-
Żychlinski Khanè, M^{me}**

Żychlinski Reyzel, M^{me}

1910-2001, belle-sœur de Yossel
Celemenski, poétesse
après avoir fui en URSS,
être retournée en Pologne,
a émigré à New York 168

Zygielbojm Manyè/Mania, M^{me}

épouse de Shmuel Zygielbojm
216

Zygielbojm Shmuel,

alias **Artur, M.**

1895-1943, militant, syndicaliste,
Bund Varsovie, représentant
auprès du gouvernement
polonais en exil à Londres
46, 216, 311, 354, 356

Zygmunt

Voir **Frydrych Zalmen**

Zylberg Hersch Meyer, M.

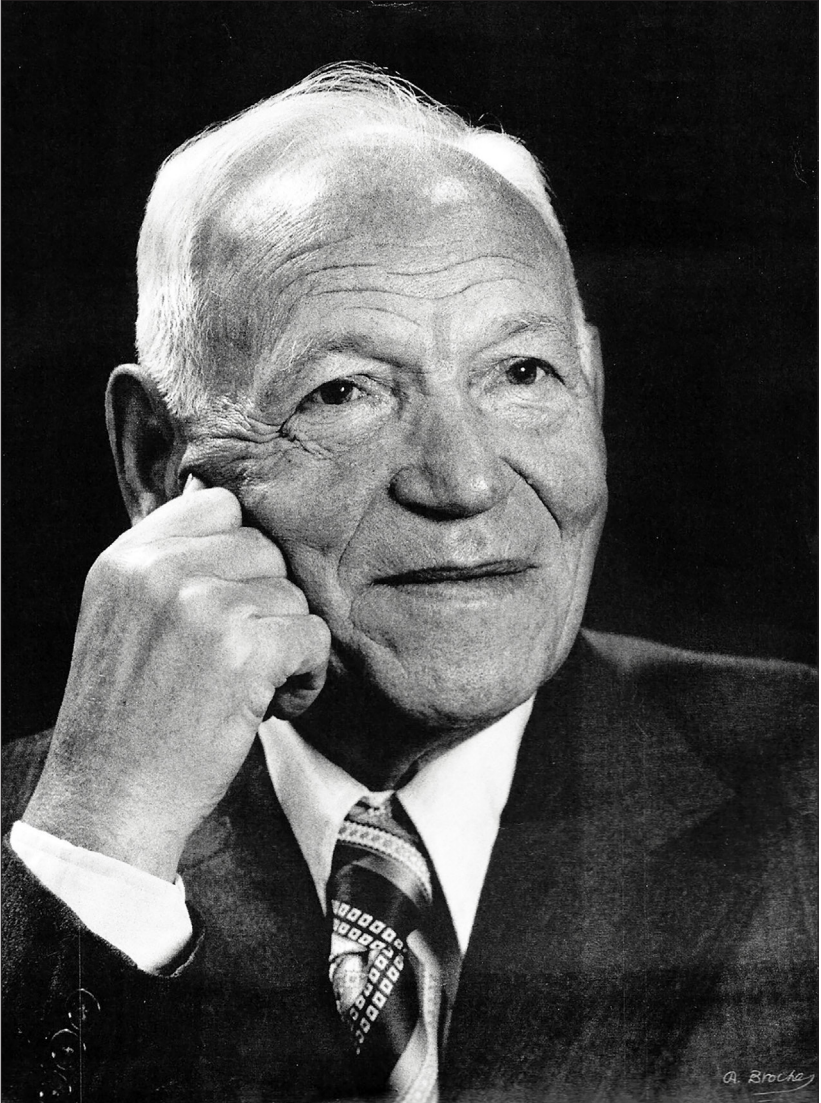
militant, *Bund* Łódź 169

Zylbersztejn Maciek, M.

militant, *Bund* Varsovie
a émigré aux États-Unis 319

Zyman, M.

militant, *Bund* Varsovie 334, 336



Portrait de studio de Yankev Celemenski.



Yankev Celemenski et son fils Bronek (celui-ci, aviateur de l'armée israélienne, fut tué pendant la guerre du Sinaï en 1956). (Celemenski 1963)

Table des illustrations

Portrait de Yankev Celemenski en tête de l'édition en yiddish, 1963.....	14
Page de titre de l'édition en yiddish (New York, 1963) reprenant le dessin de couverture	16
Moyshè Leyb Celemenski, le père de Yankev, son épouse Sheynè Binè, la mère de Yankev, Welvel, un des frères de Yankev et Hènèkh Goldszmid, dirigeant du <i>Bund</i> à Gąbin. Entre-deux-guerres.....	20
Groupe de militants du <i>Bund</i> . Yankev Celemenski, Yankev Hiller, Shloymè Notkowski, Moris Gelbron, Leybel Frydman et Yisroel Damazer	20
Carte de la Pologne avec les lieux où se rendit Yankev Celemenski durant la Seconde Guerre mondiale.....	27
Page de titre du chapitre 1 de l'édition en yiddish du témoignage de Yankev Celemenski, 1963	28
Un « amusement » des soldats allemands : couper les barbes des Juifs. Varsovie, 1939.....	32
Beylè Celemenski, une des sœurs de Yankev. Vers 1930.....	42
Yankel Mendelson	43
Abrasza Blum, <i>alias</i> Kwiatek, président du <i>Bund</i> clandestin du Ghetto de Varsovie et son épouse, Luba, années 1930.....	44

Groupe de jeunes bundistes de Varsovie en excursion :	
Khaskel Hoyker, Yankev Celemenski, Moniekel	47
Page de titre du chapitre 5 de l'édition en yiddish	
du témoignage de Yankev Celemenski, 1963	52
Luska Alexandrowicz avec ses enfants, Jurek et Hanusia	58
Maurycy Orzech.....	61
Un pan du mur du Ghetto de Varsovie.....	62
Page de titre du chapitre 8 de l'édition en yiddish	
du témoignage de Yankev Celemenski, 1963	74
Yitskhok Mordkhè Pejsachzon, avant la guerre	81
Józef Cyrankiewicz	85
Une de la <i>Yugent-Shtimè</i> (« La Voix de la Jeunesse »),	
organe de la <i>Tsukunft</i> . Varsovie, décembre 1940.....	86
Plan de Varsovie avec le tracé des murs délimitant	
le Ghetto en octobre 1940	91
L'une des portes du Ghetto de Varsovie, 1940-1943	92
La passerelle en bois qui relie les deux parties	
du Ghetto de Varsovie, 1940-1941	92
Groupe de combat de la <i>Tsukunft</i> , avec Yankel Gruszka	94
Une rue du Ghetto de Varsovie, 1940-1943	97
Policiers juifs arrêtant un enfant des rues	
du Ghetto de Varsovie.....	98
Passage clandestin de marchandises par-dessus le mur	
d'enceinte du Ghetto de Varsovie, 1941-1943	99
Un mort dans une rue du Ghetto de Varsovie, 1940-1943	100
Sonia Nowogródzka	102
Yitskhok Kacnelson.....	103
Page de titre du chapitre 10 de l'édition en yiddish	
du témoignage de Yankev Celemenski, 1963	106
Jeunes bundistes à Międzyrzec avant la guerre	
dont Golda et Khantshè Cukier.....	110

Bella Szapiro	118
À Lublin : Shifrè et Alter Zaterman avec leur fils Getselè et Hershel Hercman.....	122
Zalmen et Tsilè Frydrych avec leur fille Elsa.....	220
D ^r Alexander Margolis avec son fils Jan, Łódź, 1933.....	135
Alina Margolis avec Marek Edelman	137
Page de titre du chapitre 13 de l'édition en yiddish du témoignage de Yankev Celemenski, 1963	138
Shimshen Koszerowski	142
Vladimir Medem (1879-1923), théoricien du <i>Bund</i>	144
Moyschè et Reyzel Berkensztat.....	147
Mottel Kusznir.....	148
À Tarnów. Shmuel Cukier, Shloymè Szporn, Itsik Grynbojm, P ^r Ignacy Alexandrowicz, Moyschè Fajerajzen.....	157
Reyzel et Leon Bygelajzn	161
Plan du Ghetto et des quartiers de Varsovie en 1942	162
Lozer Klog.....	165
Bernard Goldsztejn.....	166
Shloymè Paw	169
Presse clandestine du <i>Bund</i> et de la <i>Tsukunft</i>	171
Peltel Feygelè, <i>alias</i> Władka.....	175
Carte d'alimentation du Ghetto de Varsovie, avril 1942.....	178
Malkè/Myriam Blumsztejn (Maria Migus).....	181
Yisroel et Gitelè Grylak avec Yehoshua Perle	183
David Klin, <i>alias</i> Bronisław Marczak, son épouse Franciszka, et leur fils Bronisław, Varsovie, sept. 1939.....	186
Jakub/Yankev Ruven Berliner.....	188
Ester Wolfsztejn	189
Page de titre du chapitre 19 de l'édition en yiddish du témoignage de Yankev Celemenski, 1963	190

Henekh Russ	193
Le président du <i>Judenrat</i> de Varsovie, Adam Czerniaków, et des policiers du Ghetto, 1942.....	195
Habitants du Ghetto de Varsovie sur l' <i>Umschlagplatz</i> après une rafle, été 1942	197
Embarquement à l' <i>Umschlagplatz</i> des habitants du Ghetto dans les wagons à destination de Treblinka, été 1942.....	197
Page de titre du chapitre 20 de l'édition en yiddish du témoignage de Yankev Celemenski, 1963	200
Page de titre du chapitre 21 de l'édition en yiddish du témoignage de Yankev Celemenski, 1963	208
Moyshe/Maurycy Papier.....	214
Gina Klepfisz.....	218
Michał Klepfisz, décoré de la médaille militaire par le gouvernement polonais en exil à Londres	219
Zalmen et Tsilè Frydrych avec leur fille Elsa.....	220
Une du <i>Der Shturm</i> , organe clandestin du <i>Bund</i> , juillet 1942.....	222
Salo Fiszgrund	224
Zdzisław Muszkat	225
Page de titre du chapitre 23 de l'édition en yiddish du témoignage de Yankev Celemenski, 1963	228
Moniek/Moyshe Glazer.....	235
Page de titre du chapitre 24 de l'édition en yiddish du témoignage de Yankev Celemenski, 1963	246
Gina Klepfisz.....	249
La tombe de Gina Klepfisz au cimetière chrétien de Praga et la résistante polonaise, Anna Wąchalska.....	249
Hanusia Alexandrowicz.....	250
Ewa Aleksandrowicz	251
Au Ghetto de Varsovie : Avrom Fajner et Moyshe Kojfman, Marek Edelman, Feygelè Peltel, <i>alias</i> Władka.....	254

Atelier de repassage de l'entreprise <i>Schultz</i> où travaillent les Juifs du Ghetto de Varsovie.....	256
Atelier de cordonnerie de l'entreprise <i>Schultz</i> où travaillent les Juifs du Ghetto, 1940-1943	256
Khaykè Belchatowska.....	257
Berek Sznajdmil.....	258
Page de titre du chapitre 25 de l'édition en yiddish du témoignage de Yankev Celemenski, 1963	262
Toybè Frydman, dite « l'Ukrainienne »	275
Plan du Ghetto de Varsovie pendant l'insurrection, avril-mai 1943	283
Foule regardant l'incendie du Ghetto de Varsovie lors de son insurrection, avril-mai 1943	284
Groupe d'habitants raflés dans le Ghetto de Varsovie en flammes, printemps 1943	287
Habitants du Ghetto de Varsovie alignés face au mur, printemps 1943.....	288
Immeubles du Ghetto de Varsovie en flammes, avril-mai 1943.....	289
Soldats allemands tirant au canon sur un immeuble du Ghetto de Varsovie lors de l'insurrection, printemps 1943.....	289
Homme sortant de son Bunker aménagé dans une cave du Ghetto de Varsovie, avril-mai 1943	290'
Yitskhok Cukierman, <i>alias</i> Antek, commandant de l'OJC du côté « aryen » de Varsovie.....	294
Feygelè Goldsztejn.....	296
Szmuel Zygielbojm, <i>alias</i> Artur, dirigeant du <i>Bund</i> , membre du gouvernement polonais réfugié à Londres, vers 1940.....	299
Henryk Erlich et Wiktor Alter	300
Elsa Frydrych après la guerre.....	302
Leyb Gruzalc et Dovid Hochberg, deux combattants du Ghetto de Varsovie morts au combat le 27 avril 1943.....	303

Vue du Ghetto de Varsovie rasé, après mai 1943	304
Zygmunt Iglu.....	306
Dans la forêt de Wyszaków. Yankev Putermilch, Yankev Celemenski, Janek Bylak et Gabriś Friszdorf	312
Après l'attaque d'un détachement allemand en forêt de Wyszaków contre d'anciens combattants du Ghetto	316
Simcha Rathajzer/Rotem, <i>alias</i> Kazik	317
Page de titre du chapitre 28 de l'édition en yiddish du témoignage de Yankev Celemenski, 1963	320
D ^{re} Anna Braude-Heller	323
Marysia Sawicka, résistante <i>PPS</i>	348
Marek Edelman, le représentant du <i>Bund</i> au sein de l'OJC.....	350
D ^{re} Solomea Lifszyc et D ^r Stanisław Lifszyc	353
Yankev Celemenski lorsqu'il vivait du côté « aryen » de Varsovie, 1944	362
Appel de l'Organisation juive de combat du côté « aryen » invitant les Juifs cachés à participer à l'insurrection de Varsovie en août 1944, signé « Antek ».....	365
Des barricades avec des insurgés de Varsovie contre les forces d'occupation nazie, août 1944	366
Ryziek Lifszyc et Szymek Joffe	378
Herman et Ewa Kirszbojm	378
M ^c Leon Fajner	385
Première étape de la sélection des déportés sur la rampe de débarquement du camp de Birkenau : la séparation des hommes d'avec les femmes et enfants	396
Plan schématique du camp d'extermination d'Auschwitz II-Birkenau	400
Page de titre du chapitre 33 de l'édition en yiddish du témoignage de Yankev Celemenski, 1963	408
Shloymè Mendelson.....	411

Borukh Szpygiel/Spiegel et son épouse Khaykè, à côté du monument à la mémoire des combattants du <i>Bund</i> de l'OJC édifié en 1988 au cimetière juif de Varsovie	415
Décorations décernées après la Seconde Guerre mondiale par le gouvernement polonais aux combattants du Ghetto de Varsovie à titre posthume. Certificat de médaille militaire décerné à Miryam Ellenbojgen, Tobcia Dawidowicz, médaille militaire	416
Tsiyva Waks, Gabriel/Gabriś Fryszdorf, médaille militaire et médaille de l'héroïsme	417
Benjamin Meed (né Benyomin Międzyrzecki), Khanè Fryszdorf-Krisztal, Vladka Meed (née Feygelè Peltel, <i>alias</i> Władka), Jadwiga Muszkat (<i>alias</i> Fela Polak), Yankev Celemenski, Khantshè et Khayim Ellenbojgen	418
Les sionistes Yankev Putermilch, Penina Papier, Khayim Frymer, Yankev Celemenski et Masha Gleytman	418
Portrait de studio de Yankev Celemenski.....	449
Yankev Celemenski et son fils Bronek.....	450

Crédits des illustrations

La provenance de l'édition en yiddish (New York, 1963) des illustrations est mentionnée à la fin de leurs légendes par : (Celemenski 1963).
Archives privées Marczak : p. 44, 186, 294, 299, 348, 365, 366 ;
Archives privées Bernard Vaisbrot : p. 411 ;
Archives privées Mindy Spiegel : p. 415 ;
Archives privées de la famille Celemenski : p. 449 ;
Mémorial de la Shoah/CDJC, Paris : p. 32, 91, 97-100, 144, 162, 178, 195, 197,
258, 282-284, 287-290, 304, 317 ;
FMS (*Album d'Auschwitz*) : p. 396, 400, 401 ;
Yad Vashem, Jérusalem : p. 85, 102, 103, 257, 300, 350 ;
Muzeum Powstania Warszawskiego, « Musée de l'insurrection de Varsovie » : p. 137 ;
Ushmm, Washington : p. 175, 218 ;
Centropa, Vienne : p. 224.

Table des matières

Avant-propos	9
Remerciements	12
Préface	17
Première partie	19
Les jours avant la tempête	21
Sous le régime soviétique.....	29
Les premiers coups infligés par les nazis.....	33
De retour à Varsovie.....	41
À Cracovie, avec l'organisation clandestine du <i>Bund</i>	53
Délégué clandestin du <i>Bund</i>	63
Arrêté en traversant clandestinement la frontière.....	67
Dans les villes de Zagłębie	75
Dans le Ghetto de Varsovie	87
Międzyrzec	107
Lublin.....	117
Piotrków	127
Tomaszów Mazowiecki	139
Częstochowa	145
Radom.....	151
Tarnów.....	155

Avec mes amis et ma famille	163
Notre premier revers important	179
Déportations de masse et génocide.....	191
Vers la destination finale	201

Seconde partie.....207

Un « Aryen » juif	209
À nouveau actif dans la clandestinité.....	221
Dans les ghettos exigus de la Galicie occidentale	229
Ma dernière visite au Ghetto de Varsovie	247
Nouveaux amis et menaces de <i>shmaltsovníkès</i>	263
Le soulèvement du Ghetto de Varsovie	277
Dans la forêt avec les partisans.....	305
La peur au ventre et l'audace dans le regard	321
Les Juifs des bunkers	339
Pour que la flamme demeure.....	351
L'insurrection polonaise de Varsovie	363
À Auschwitz et autres camps	397
Après le cauchemar.....	409

Annexe

Yankev Celemenski par Mindy Spiegel.....	419
Guide de prononciation des noms polonais et juifs.....	422
Index des noms de personnes.....	423
Table des illustrations	451
Crédits des illustrations	457

**Titres disponibles dans la Collection
« Témoignages de la Shoah »
par catégorie de témoignage**

Déportés de France

Alex Mayer, *Auschwitz, le 16 mars 1945*

Claude Zlotzisty, *Dernière Porte*, suivi de *50 ans après, une journée à Auschwitz*

Albert Bigelman, *J'ai eu douze ans à Bergen-Belsen* (2^e éd. revue et augmentée)

Claude Hirsch, *Matricule A-16689. Souvenirs de déportation d'un enfant de treize ans (mai 1944-mai 1945)*

Guy Kohen, *Retour d'Auschwitz. Souvenirs du déporté 174949*

Théodore Woda, *Mille jours de la vie d'un déporté qui a eu de la chance*

Traduction américaine : *A Thousand Days in the Life of
a deportee Who Was Lucky*

Jean Oppenheimer, *Journal de route, 14 mars-9 mai 1945*

Jacques Saurel, *De Drancy à Bergen-Belsen 1944-1945. Souvenirs rassemblés d'un enfant déporté* (2^e éd. revue et augmentée)

Traduction allemande : *Aus Paris nach Bergen-Belsen, 1944-1945.
Gesammelte Erinnerungen
eines deportierten Kindes*

Traduction anglaise : *From Paris to Bergen-Belsen, 1944-1945.*

Memories of a Deported Child

Traduction italienne : *Da Parigi a Bergen-Belsen, 1944-1945.*

Ricordi di un bambino deportato

Julien Unger, *Le Sang et l'Or. Souvenirs de camps allemands*

Simone Veil, *Discours 2002-2007*

Traduction anglaise : *Speeches 2002-2007*

Erich Altmann, *Face à la mort. Auschwitz-Buchenwald-Oranienburg*

Denise Toros-Marter, *J'avais 16 ans à Pitchipoi*

Denise Holstein, *Le Manuscrit de Cayeux-sur-Mer, juillet-août 1945*

Régine Skorcka-Jacobert, *Fringale de vie contre usine à mort*

Simon Grinbaud, *XI^e commandement : « Tu n'oublieras point »*

Maurice Szmidt, *Mémoires de déportation écrits en mai-juin 1945*

Charles Palant, *Je crois au matin*

Eugène Klein, *Les Loups. Témoignage d'un déporté, matricule 126026*

Eva Golgevit, *Ne pleurez pas, mes fils...*

Charles Mitzner, *Seuls au monde. Grenoble-Auschwitz-Birkenau-Bobrek-Gleiwitz-
Buchenwald-Haselhorst-Oranienburg-Sachsenhausen-Grenoble*

Pierre Goltman, *Six mois en enfer*

Sarah Lichtsztejn-Montard, *Chassez les papillons noirs. Récit d'une déportée survivante des camps nazis*

Traduction américaine : *Dismiss the Black Butterflies. The story of a Nazi death camps survivor*

Colette Tcherkawsky, *Une enfance en otage. « Protégée du maréchal » à Bergen-Belsen*

Odette Spingarn, *J'ai sauté du train. Fragments*

Traduction américaine : *My Leap to Freedom. Fragments*

Isidore Rosenbaum, *Je suis né le 8 mai 1945*

Marie Vaislic, *Seule à quatorze ans à Ravensbrück et Bergen-Belsen*

Leonhard Bundheim, *Mémoires du survivant des camps nazis A-5672*

Lucien Dreyfus, *Journal 20 décembre 1940-24 septembre 1943.*

Une époque terrible et terriblement intéressante

Maurice Wolman, *Un héros juif de notre temps. Manuscrit en yiddish de 1945.*

Pithiviers, Auschwitz-Birkenau, Varsovie, Dachau, Mühlendorf

Nicolas Rosenthal, *Journal dédié à mes chers parents. Écrits d'un adolescent juif allemand en France de janvier 1940 à juin 1942*

Suivi de *Haggadah du XX^e siècle*

Ida Palombo, *Les Cendres de la mémoire*

Hans Callmann, *Itinéraire d'un Allemand juif. Les Larmes de la Lorelei*

Paul Schaffer, *Le Soleil voilé. Auschwitz 1942-1945*

Déportés d'autres pays

Moniek Baumzecer, *J'avais promis à ma mère de revenir*

Adèle Grossman, *La Mémoire dans la chair*

Gabriel Lampel, *KLB 58907*

Mieczyslaw Chodzko, *Évadé de Treblinka*

Nicolas Roth, *Avoir 16 ans à Auschwitz. Mémoire d'un Juif hongrois*

Isabelle Choko, *La Jeune Fille aux yeux bleus*

Élisabeth Kasza, *La Nomade*

Traduction américaine : *The Nomad*

Henri Rozen-Rechels, *Je revois... Un enfant juif polonais dans la tourmente nazie*

Szyja Opatowski, *La survie d'un Juif de Radom pendant la Shoah*

Henri Zonus, *Destin d'un miraculé*

Michel Pachter, *Varsovie, Treblinka, Majdanek, Skarzysko, Częstochowa*

Hillel Adler, *Ozarow. Mémoires d'une ville éteinte*

Lisa Pinhas, *Récit de l'enfer. Manuscrit en français d'une Juive de Salonique déportée*

Jean Vaislic, *Du fond de ma mémoire...*

Entretiens avec un survivant de la Shoah en Pologne

Élisabeth Sentuc, *C'est ainsi que je me souviens. Huedin, Budapest, Cluj, Birkenau, Görlitz, La Teste-de-Buch*

Traduction anglaise : *This is how I remember. Huedin, Budapest, Cluj, Birkenau, Görlitz, La-Teste-de-Buch*

Enfants cachés de France

François Lecomte, *Jamais je n'aurai quatorze ans*

Salomon Malmed, *Sali*

Mireille Boccara, *Vies interdites*

André-Lilian et Réjane Mossé, *C'est leur histoire, 1939-1943*

Eliezer Lewinsohn, *Combats de vies*

Pierre Auer Bacher, *Souvenirs d'une période trouble*

Alain-André Bernstein, *Gardez mon fils près de vous.*

Correspondance pour un enfant caché 1940-1944

Fanny et David Sauleman, *Deux mètres carrés*

Otto Fischl, *Mon Journal, 19 octobre 1943-15 mars 1945*

Jean Henrion, *Ces Justes ont sauvé ma famille*

Évelyne German, *Mamie Blue, d'exil en exil. Ukmergé (Lituanie), Paris, Nice, Saint-Martin-Vésubie, Rome, Paris*

Jacqueline Reznik-Elgrably, *Réveil tardif d'une enfant cachée*

François Szulman, *Le Petit Peintre de Belleville*

Samuel Levi, *La Vie d'un homme*

Paulette Angel-Rosenberg, *Le Tournesol*

Albert Lamantowicz, *Pérégrinations d'un enfant juif de 1939 à 1945*

Enfants cachés d'autres pays

Thérèse Malachy-Krol, *Entre les mots*

Simon Grunwald, *Sans droit à la vie* (2^e édition, revue et augmentée)

Nathan et Mauricette Auxe, *Destins croisés d'un couple.*

Caché en Pologne, cachée en France

Irena Milewska, *[En]quête de famille*

Internés en France

Benjamin Schatzman, *Journal d'un interné. Compiègne, Drancy, Pithiviers, 12 décembre 1941-23 septembre 1942*

Volume I : *Journal*

Volume II : *Souvenirs et lettres*

Jean-Jacques Bernard, *Le Camp de la mort lente, Compiègne 1941-1942*

Anna Traube, *Évadée du Vél' d'Hiv'*

Dr Zacharie Mass, *Passeport pour Auschwitz*;

Correspondance d'un médecin du camp de Drancy

Louis et Mariette Engelmann, Sans toi, je serais en route pour un grand voyage. *Histoire d'un sauvetage. Compiègne, Drancy 1941-1942*

Marguerite Efraïm et Hugues Steiner, *Lettres à Blanchette juin 1942-mars 1943*

Parcours de militants en France

Jacques Salon, *Trois mois dura notre bonheur. Mémoires 1943-1944*

Jenny Masour-Ratner, *Mes vingt ans à l'OSE, 1941-1961*

Georges Loinger, *Aux frontières de l'espoir*

D^r Gaston Lévy, *Souvenirs d'un médecin d'enfants à l'OSE en France occupée et en Suisse, 1940-1945*

Katy Hazan et Georges Weill, *Andrée Salomon, une femme de lumière*

Georges Garel, *Le sauvetage des enfants juifs par l'OSE*

Jacques Samuel, *Journal 1939-1945. Une famille juive alsacienne durant la Seconde Guerre mondiale*

Roger Fichtenberg, *Journal d'un résistant juif dans le Sud-Ouest*

Parcours de militants d'autres pays

David Klin, *À cache-cache avec la mort. Un résistant juif à Varsovie de 1939 à 1945*

Ouvrages historiques à base de témoignages

Katy Hazan et Éric Ghoslan, *À la vie ! Les enfants de Buchenwald, du shtetl à l'OSE*

Collectif, *Le Camp juif de Royallieu-Compiègne 1941-1943*

Hélène Gutkowski, *De la France occupée à la Pampa. Mémoires entrelacées de trente survivants juifs émigrés en Argentine. Volume I*

Stéphane Amélineau, *La Shoah en Soissonnais.*

Journal de bord d'un itinéraire de mémoire

Sabine Zeitoun, *Les Gryner 1945-1953. Des réfugiés juifs polonais en France après la Shoah*

Tunisie

Robert Borgel, *Étoile jaune et croix gammée. Les Juifs de Tunisie face aux nazis*

Paul Ghez, *Six mois sous la botte,*

Collectif, *Les Juifs de Tunisie sous le joug nazi*



Imprimé en France pour les Éditions Le Manuscrit

Mars 2022

Yankev Celemenski

Coupés du monde

Un militant du *Bund* raconte
la survie et la résistance juives
sous l'occupation nazie en Pologne

*Traduction française de Michel Celemenski
avec la collaboration de Patricia Chandon-Piazza
sous la direction de Bernard Vaisbrot*

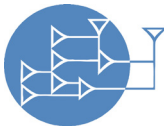
« Dis-moi, lui demandé-je, est-ce que j'ai l'air d'un jeune Polonais ? » Il comprend tout de suite ce que je veux dire. Il me jette un regard assez trouble et me dit : « Non seulement tu ressembles à un jeune Polonais, mais tu as même l'air d'un antisémite. »

C'est sa physionomie qui a permis à Yankev Celemenski de mener à bien les missions confiées par le *Bund* à travers la Pologne fragmentée sous domination nazie. Mais il a surtout fait preuve de courage, de détermination et de solidarité dans son engagement pour la défense du peuple juif assassiné, coupé du monde.

Il nous entraîne dans ses actions clandestines dans les villes puis les ghettos où il délivre informations, littérature interdite, conseils, subsides et coordonne les actions de la résistance. Après le soulèvement du Ghetto de Varsovie, il soutient également les combattants et partisans juifs réfugiés dans les forêts. Dans l'action jusqu'au bout, il participe à l'insurrection de la capitale en 1944, y survit mais n'échappe pas à la déportation... comme prisonnier polonais.

Acteur de l'Histoire, il a côtoyé les grandes figures socialistes de la résistance juive ou polonaise, tout en portant un regard tendre et fraternel sur les plus démunis dont il partage les souffrances.

Ce récit, écrit en yiddish et enfin traduit en français, permet à Yankev Celemenski de nous faire partager une épopée rare, d'une richesse exceptionnelle, fruit d'une grande probité intellectuelle et d'une profonde humanité.



Éditions
Le Manuscrit

Photographie de couverture : Portrait de
Yankev Celemenski à Varsovie, début 1944

© Collection particulière.

29,90 €

EAN : 9782304053005

